OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

L'AME SANCTIFIÉE

ar la méditation quotidienne, ouvrage composé d'après la doctri spirituelle de *saint Alphonse de Liguori*, docteur de l'Eglise, à l'usage de toutes les âmes qui tendent à la perfection. In-12 de 520 pages.

LES ENSEIGNEMENTS DU CHEMIN DE LA CROIX

ente et une méthodes pour parcourir avec fruit les stations de la voie douloureuse. Gr. in-32 de 550 pages. Troisième édition.

PURGATOIRE ET LE CIEL

chemin du Calvaire. Gr. in-32 de 32 pages.
Troisième édition.

L'ÉCOLE DE LA VOIE DOULOUREUSE

ou l'âme méditant les vérités du salut, sur le chemin du Calvaire.
Gr. in-32 de 144 pages. Troisième édition.

AU PIED DU CRUCIFIX

lectures et prières. Gr. in-18 de 120 pages.

MERVEILLES DE LA GRACE SANCTIFIANTE

In-18 de 504 pages.

MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

OUVRAGE COMPOSÉ D'APRÈS LA DOCTRINE SPIRITUELLE

DE S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

A L'USAGE

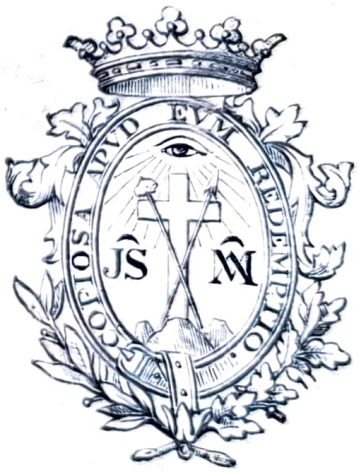
DU CLERGÉ, DES RELIGIEUX, DES RELIGIEUSES ET DES SIMPLES FIDÈLES

Par le Père BRONCHAIN
de la Congr. du très saint Rédempteur.

Quatrième édition entièrement refondue.

TOME DEUXIÈME

(DU IIIe DIMANCHE APRÈS PAQUES JUSQU'AU 31 AOUT INCLUSIVEMENT.)



PARIS
LIBR. INTERNATIONALE - CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG
L. A. KITTLER COMMISSIONNAIRE
Querstrasse, 34

Vve H. CASTERMAN
ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ
TOURNAI

1883

APPROBATIONS.

En vertu des pouvoirs qui nous ont été communiqués par notre Révérendissime Père Général, et vu le rapport favorable de deux théologiens de notre Congrégation, chargés d'examiner le livre intitulé : MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE, D'APRÈS LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT ALPHONSE, par le P. BRONCHAIN, nous en permettons l'impression.

Bruxelles, le 15 Août, fête de l'Assomption, 1883.

J. KOCKEROLS, C. SS. R.
Sup. prov. Belg.

Imprimi potest.

Tornaci, 8 Septembris 1883.

Can. WATTECAMPS, Lib. Cens.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

TABLEAU DES VERTUS ET DES PATRONS

POUR TOUS LES MOIS DE L'ANNÉE.

Mois.	Vertus.	Patrons : Les Apôtres.
Janvier.	La Foi.	S. Pierre et S. Paul.
Février.	L'Espérance.	S. André.
Mars.	La Charité envers Dieu.	S. Jacques le Majeur.
Avril.	La Charité envers le prochain.	S. Jean l'Evangéliste.
Mai.	La Pauvreté ou le Détachement.	S. Thomas.
Juin.	La Pureté du corps et de l'âme.	S. Jacques le Mineur.
Juillet.	L'Obéissance.	S. Philippe.
Aout.	L'Humilité et la douceur.	S. Barthélemi.
Septembre.	La Mortification.	S. Matthieu.
Octobre.	Le Recueillement intérieur.	S. Simon.
Novembre.	L'Oraison.	S. Thaddée.
Décembre.	L'Abnégation de soi-même, et l'amour de la croix.	S. Mathias.

MÉDITATIONS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Troisième semaine après l'Octave de Pâques. — Dimanche

PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

LE POUVOIR DU SAINT PATRIARCHE.

PRÉPARATION.* — « Venez à moi, et je vous donnerai tc les biens.[1] » Telles sont les paroles que l'Eglise met dans bouche de saint Joseph.

1° Considérons combien ce grand Saint est puissant, par qu'il fut ici-bas Chef de la sainte Famille, — Père nourricier Jésus, — et Représentant du Père céleste.

2° Ces titres glorieux et son éminente sainteté qui le re si cher à Dieu, doit nous engager à mettre en lui une confiar illimitée. Plaçons-nous sous le puissant Patronage de ce dig Epoux de Marie.

PREMIER POINT.

Comme Chef de la sainte Famille, Joseph commandait Verbe incarné et à sa divine Mère. Jésus et Marie lui témc gnaient le plus profond respect, la plus sincère affection. « (ne peut douter, dit saint Bernardin de Sienne, que maintena encore, dans le royaume de la gloire, le Sauveur ne lui mont

(1) Brev. 19 martii.

(*) La PRÉPARATION se lit la veille. Le lendemain, on commence par PREMIER POINT.

la même déférence, le même amour, et n'exauce toutes ses prières. » De son côté, la Vierge fidèle, Dispensatrice des grâces, n'a pas changé de sentiments à l'égard de son Epoux. Joseph a donc un grand pouvoir dans le ciel, sur le Cœur de Marie, comme sur le Cœur de Jésus.

Les autres Saints n'ont aidé le Sauveur que dans le prochain; Joseph a secouru sa personne même. Pendant de longues années, il lui procura la nourriture, le vêtement, l'habitation, au prix de ses travaux et de ses sueurs. Il fut son Gardien, son Protecteur; il lui sauva même la vie, en le préservant des mains d'Hérode. Le Sauveur peut-il jamais oublier de tels services? Prions donc saint Joseph de nous recevoir sous son Patronage, et de nous obtenir la nourriture de l'âme, qui est la grâce; de nous revêtir de ses vertus, de ses mérites; de nous faire habiter un jour avec lui dans la Jérusalem céleste. *Venite ad me, et ego dabo vobis omnia bona.*[1]

Joseph est le Représentant du Père éternel. « Dieu lui-même, dit la sainte Eglise, l'avait établi Maître de sa maison. » *Dominum Domus suæ.*[2] Il commandait donc au Sauveur comme l'aurait fait le Père céleste; et Jésus lui obéissait comme à Dieu même.[3] Cette obéissance du Verbe incarné prouve le pouvoir de saint Joseph, autant qu'elle montre son élévation. Gerson assure que cette puissance lui est en quelque sorte conservée dans le Ciel. « Car, lorsqu'un Père prie son Fils, surtout un Fils tel que Jésus, sa prière a la force d'un commandement. » Ne cessons pas de réclamer l'assistance du glorieux Patriarche de Nazareth. Il inclinera vers nous la clémence de Jésus et la miséricorde de Marie.

SECOND POINT.

Le pouvoir de saint Joseph, dans le ciel, est en quelque sorte illimité. Le saint Patriarche peut tout y obtenir, en vertu de son éminente sainteté. Comme Epoux de Marie et Père nourricier de Jésus, il reçut du Ciel des dons, des faveurs particulières, une abondance de grâces en rapport avec ses sublimes

(1) Brev. 19 Martii. (2) Offic. 19 Martii. (3) Luc. 2, 51.

fonctions. Il y correspondit si fidèlement, que, selon saint Bernardin de Sienne, il surpassa, par ses vertus et ses mérites, tous les autres Saints, excepté la divine Mère. Or, dans le ciel, le mérite est la mesure du pouvoir. Joseph est donc, après Marie, le plus puissant parmi tous les Elus. Sur la terre, Joseph avait autorité sur l'Arbre de vie, qui est la divine Mère, et sur son Fruit, qui est Jésus : maintenant que cet Arbre mystique a été transplanté de la terre au ciel, et que son Fruit béni y rassasie tous les Elus, Joseph a-t-il perdu ses droits? Loin de là : le Roi et la Reine de l'univers se plaisent plus que jamais à combler ses vœux, à exaucer ses prières.

« Saint Bernard assure que la puissance du saint Patriarche surpasse celle des autres Saints. Ceux-ci peuvent nous aider dans quelques nécessités seulement; Joseph a reçu l'insigne privilège de nous prêter assistance dans tous nos besoins. » Sainte Thérèse confirme cette assertion, en invoquant sa propre expérience. Nous sommes donc en droit d'assurer que l'intercession de saint Joseph est aussi puissante, que nos misères sont immenses. Notre confiance en sa protection ne saurait donc dépasser son pouvoir. Prions-le de nous faire connaître ses grandeurs, les mérites de sa vie cachée, les récompenses qui ont couronné dans le ciel ses sublimes vertus. Choisissons-le comme notre premier Patron, après la divine Mère, et travaillons sous sa conduite à nous sanctifier.

O glorieux Patriarche! je me confie en la puissance de vos prières, et je vous demande la grâce de vous invoquer souvent. Obtenez-moi l'esprit d'humilité, et le désir de m'unir à Dieu, à l'aide de l'abnégation, et d'une oraison continuelle.

O Marie! obtenez-moi la plus tendre dévotion envers votre chaste et fidèle Epoux.

Pratique. — Ne passons pas un jour sans nous mettre sous le Patronage de saint Joseph; prions-le qu'il nous dirige dans la voie du salut.

(1) Brev. Patrocin.

Troisième Semaine après l'Octave de Pâques. — Lundi.

VIE INTÉRIEURE DE SAINT JOSEPH.

PRÉPARATION. — Marie et Jésus furent les maîtres de Joseph dans la science sublime de la vie intérieure.

1° La bienheureuse Vierge contribua à l'avancement spirituel de son Epoux, par ses entretiens sur la Bonté divine, — sur l'Incarnation du Verbe, — sur la Passion du Rédempteur.

2° Le Sauveur lui-même instruisit son Père nourricier par sa présence, — par ses paroles, — par ses actes de vertus. Prenons saint Joseph pour Patron de notre vie intérieure; invoquons-le toujours au commencement de l'oraison.

PREMIER POINT.

Qui peut douter que Marie n'ait beaucoup contribué aux progrès de son Epoux dans la vie intérieure? Cette Mère de la belle dilection lui parlait, avec un cœur embrasé, des motifs que nous avons d'aimer notre Créateur. « Il nous a donné l'être et la vie; il nous a mis en possession du monde créé; il nous a fait don de son Verbe, afin de nous rendre dignes du Bien incréé. » Cette charité du Père céleste jointe au souvenir de ses grandeurs et de ses aimables perfections, était bien capable d'enflammer un cœur comme celui de Joseph, surtout sous l'influence des paroles de Marie.

L'incarnation du Verbe vint donner un nouvel aliment aux pieuses conversations des deux saints Epoux. Avec quelle onction Marie devait s'exprimer sur ce sujet! Dès que le Sauveur fut né, elle l'offrit à la vénération du saint Patriarche. Il se prosterna, adora l'Enfant-Dieu avec des larmes de tendresse, et se consacra sans réserve à son service. Depuis lors, la pensée d'un Dieu anéanti, d'un Dieu demeurant parmi les hommes, revêtu de leur nature, cette pensée l'occupait jour et nuit; elle lui causait

des transports d'admiration, de reconnaissance et d'amour.

Versés comme ils étaient dans la lecture des Livres saints, Marie et Joseph considéraient ensemble les passages des Prophètes, qui annonçaient les tourments et les opprobres du Messie. Sa mort cruelle surtout attirait leur attention. David la décrit, en disant : « Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os.[1] » Ces prédictions jointes aux réflexions de Marie, remplissaient le cœur de Joseph d'une compassion pleine d'amour, semblable à celle qu'éprouvait la divine Mère elle-même. Pensons-nous souvent aux mystères de l'Enfance et de la Passion du Sauveur? Si nous n'y pensons que rarement, c'est signe que nous ne l'aimons guère, et que nous sommes peu avancés dans la vie intérieure.

SECOND POINT.

Jésus lui-même forma l'intérieur de saint Joseph, non seulement par sa grâce, mais encore par sa présence. Le saint Patriarche de Nazareth avait toujours Jésus sous les yeux. Souvent même il le portait dans ses bras. Ce fut lui qui apprit à l'Enfant-Dieu à parler, à marcher, à travailler. Le seul aspect du Sauveur touchait le cœur de Joseph et l'enflammait d'amour. Les occupations si humbles du Fils unique de Dieu, remplissaient son âme de sentiments d'admiration et de reconnaissance. Il ne cessait de le contempler, de le remercier et de lui parler intérieurement. Il nous donnait ainsi l'exemple d'une vie de recueillement et d'oraison. *Orantes omni tempore in spiritu.*[2]

Les discours de Jésus contribuaient puissamment à enflammer le cœur de son Père nourricier. Si les deux disciples d'Emmaüs, malgré la tristesse qui les accablait, se sentaient tout embrasés quand le Sauveur leur parlait, combien plus l'âme si bien disposée de Joseph ne fût-elle pas sanctifiée sous l'influence quotidienne des entretiens du Sauveur! Pendant près de trente ans, le saint Patriarche fit produire le centuple à cette précieuse semence de la parole divine. Il ne savait oublier ni

(1) Ps. 22, 17-18.

(2) Eph. 6, 18.

le jour ni la nuit, les enseignements du Verbe incarné. Ainsi nous devrions nous rappeler les saintes maximes que nous puisons dans les lectures, les prédications, les conversations pieuses.

Ce que les discours de Jésus avaient commencé, ses exemples l'achevaient. Joseph se plaisait à considérer les actions de l'Enfant-Dieu, et, à la lumière de la foi, ses dispositions intérieures. Il admirait son humilité, son obéissance, la douceur de son commerce, sa parfaite modestie. Il méditait les intentions, les sentiments sublimes, les ardeurs d'amour qui devaient accompagner ces vertus. Le Saint trouvait, dans cette étude de Jésus-Christ, tous les trésors de la vie surnaturelle. Prions-le de nous obtenir la grâce d'être fortifiés dans l'homme intérieur, par l'Esprit de Jésus, de voir le règne de l'Enfant divin, se consolider en nous, à l'aide d'une foi vive, d'une oraison continuelle, et d'un amour à toute épreuve. *Virtute corroborari per spiritum ejus in interiorem hominem.*[1]

O glorieux Patriarche de Nazareth! combattez en moi les habitudes de distractions, de dissipation, que j'ai malheureusement contractées. Obtenez-moi par vos prières un profond respect pour la présence de Dieu, une grande pureté de cœur, et une union intime avec le Verbe incarné.

PRATIQUE. — Avant de commencer une action, unissons-nous aux dispositions intérieures de Jésus, de Marie et de Joseph.

Troisième semaine après l'Octave de Pâques. — Mardi.

LA PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ.

PRÉPARATION. — « Les uns, dit Jésus-Christ, iront à la vie éternelle, les autres au supplice éternel.[2] »

1° La pensée de l'éternité est salutaire pour les pécheurs et pour les justes.

2° Elle doit nous animer au service de Dieu et à l'exercice

(1) Eph. 3, 16-17. (2) Matth. 25, 46.

de toutes les vertus. Méditons souvent la brièveté de notre vie et l'interminable durée des siècles éternels.

PREMIER POINT.

Réveillons notre foi à l'éternité des récompenses et des peines. Le Sauvenr nous a dit que la vie éternelle est le partage des bons, et le feu inextinguible, le triste héritage des méchants.[1] Telle est la doctrine que l'Eglise nous oblige de croire avec la plus entière soumission.[2] Pensons souvent à cette vie interminable, immuable comme Dieu, et qui nous attend après la mort. « Là, dit saint Augustin, on ne trouve ni passé, ni avenir ; c'est un présent qui ne finira jamais. » *Quidquid ibi est, non nisi est.*

Quoi de plus propre à tirer les pécheurs de leur léthargie? Figurez-vous un malade, consumé d'une fièvre brûlante, qui passe les nuits sans dormir, au sein d'épaisses ténèbres, et sans la moindre consolation. Manquant de tout, il attend impatiemment l'arrivée du jour ; mais ce jour ne paraît point. Telle est l'image de l'enfer, avec cette différence que, dans ce lieu de tourments, c'est le suprême degré de la douleur, de la désolation, du désespoir. Le damné sait, à n'en pouvoir douter, qu'il est éternellement fixé dans le malheur. « Il porte donc à chaque instant, dit Tertullien, tout le poids de l'éternité. » *Pondus æternitatis sustinent.*

Mais aussi, quoi de plus capable que cette pensée, de nous faire embrasser la pratique du bien? Eh quoi! c'est par une éternité de plaisirs que la divine Bonté récompense un instant de peine, un léger effort, un simple acte de vertu! Cette considération a poussé les Anachorètes à quitter le monde et à se retirer au désert ; elle a déterminé des princes, des rois, des empereurs, à échanger leurs riches palais contre la pauvreté du cloître. Elle a soutenu les martyrs au milieu des supplices. Elle nous aidera de même à nous détacher du siècle, à mépriser les biens passagers, et à souffrir patiemment les adversités qui

(1) Matth. 19, 29 et 25, 41 (2) Symb. Apostol. et S. Athan.

nous arrivent. « Ceux qui pensent à l'éternité, dit saint Grégoire, ne s'enflent point dans les succès, et ne se laissent point abattre dans la tribulation. »

« Seigneur! vous dirai-je avec saint Augustin, brûlez, coupez, ne m'épargnez pas en cette vie, afin que vous m'épargniez en l'autre. » Pénétrez-moi vivement du souvenir de l'éternité; que cette pensée me fasse vaincre ma paresse, ma langueur dans votre service! qu'elle m'inspire une sainte ardeur pour la perfection!

SECOND POINT.

O éternité! que tu rends palpable le néant de notre vie terrestre! Cinquante, soixante, cent années, qu'est-ce que cela, en comparaison de ta durée infinie? Quel vif éclat tu jettes sur les vérités de la foi, sur la malice du péché, la beauté du ciel, les supplices de l'enfer! Quelles hautes idées tu nous donnes de la grandeur de Dieu, du prix de notre âme et de la majesté de notre sainte religion!

Le vénérable Jean d'Avila, rencontrant une dame fort mondaine, lui dit d'un ton inspiré : « Ma fille, pensez à ces deux mots : Toujours! Jamais!... » C'en fut assez pour ébranler cette âme; car aussitôt elle changea de vie. Oh! si nous pensions sérieusement qu'un moment de vil plaisir, va nous exposer à des tourments incompréhensibles, durant des années, des siècles qui ne finiront point, pourrions-nous jamais pécher? Ne serions-nous pas au contraire émus de compassion, en voyant tant de chrétiens se perdre pour un vil intérêt ou une satisfaction passagère?

Il est certain que le malheur suprême est de se damner, et la béatitude par excellence, de se sauver; nous ne pouvons donc rien faire de trop pour assurer notre salut. Il s'agit pour nous d'une vie interminable « qui commence toujours, dit saint Hilaire, lorsqu'on pense la voir finir. » La multitude des étoiles du ciel, des atômes de l'air, ne nous donne pas une idée du nombre de siècles qui la compose. Elle n'est autre que l'immobile éternité de Dieu même. Que cette pensée est capable de stimuler notre zèle, dans le travail de notre per-

fection ! Marchons par la voie étroite qu'ont suivie les élus, celle de l'abnégation, de l'humilité, de la patience, et de la mortification. *Contendite intrare per angustam portam.*[1]

O mon Jésus ! que de tourments et d'opprobres vous avez embrassés dans l'intérêt de mon âme ! et je suis si lâche à vous servir ! Aidez-moi à secouer ma torpeur, faites que je vous serve avec amour.

O Marie ! faites-moi renoncer à tout ce qui met obstacle à ma sanctification.

PRATIQUE. — Dans nos tentations, ou quand un acte de vertu nous coûte, pensons à l'éternité.

Troisième semaine après l'Octave de Pâques. — Mercredi.

L'ESPRIT DE FOI.

PRÉPARATION. — « Mon Juste, dit le Seigneur, vit de la foi.[2] » L'esprit de foi n'est autre chose que l'habitude infuse ou acquise de se conduire en tout par des motifs surnaturels.

1° Considérons ses heureux effets dans une âme, c'est-à-dire le progrès, — le mérite, — la paix qu'il y produit.

2° Voyons-en la pratique qui est de mettre notre conduite en harmonie avec notre croyance, — de consulter la foi dans nos doutes, — et de méditer les motifs dont elle appuie les vertus.

PREMIER POINT.

La foi étant la racine de la justification, exerce son influence sur l'humilité, l'obéissance, la charité, la patience, en tant qu'elle fournit à ces vertus les motifs qui les soutiennent et les fortifient. De là vient que plus notre foi sera vive, plus notre humilité sera profonde, notre soumission entière, notre charité dévouée, notre résignation parfaite ; notre progrès dépend de

(1) Luc. 13, 24.

(2) Hebr. 10, 38.

la vivacité plus ou moins grande de notre foi. Le moyen donc d'avancer, c'est de raviver constamment notre croyance sur les motifs des vertus que nous avons à exercer.

C'est aussi le moyen d'accroître en peu de temps le trésor de nos mérites. La foi en effet est d'une pratique continuelle. Elle sanctifie les œuvres indifférentes comme les actions pieuses et les devoirs essentiels. Le repos, les repas, les conversations, les amusements, les ennuis, les distractions, les dégoûts, assaisonnés de motis purs, d'intentions saintes, sont agréables à Dieu. D'où il arrive que l'homme de foi n'a que des jours pleins, c'est-à-dire utilisés sans relâche pour la bienheureuse éternité.

Aussi goûte-t-il une paix profonde au service de Dieu. L'élévation de ses pensées, la pureté de ses sentiments, le mettent au-dessus des passions vulgaires qui troublent si facilement les âmes. Vivant plus haut que le monde, il n'en partage pas les vicissitudes. Il juge des événements et des peines de la vie comme Dieu en juge lui-même, et ne s'en laisse pas émouvoir. Témoins les Saints, qui ne s'affligeaient que du péché. Sont-ce là nos dispositions? Combien n'arrive-t-il pas souvent qu'une parole, un gêste de dédain, un manque d'attention, une contrariété légère nous ôtent la paix, parce que nous écoutons plutôt les impressions de la nature, que les maximes de la foi! Quiconque, à l'exemple des Saints, ne considère en tout que l'action de la Providence et s'attache exclusivement au bon plaisir divin, perdra rarement la tranquillité de l'âme et le calme qui naît de la résignation. *Non contristabit justum, quidquid ei acciderit.*[1]

SECOND POINT.

Nous ne posséderons jamais l'esprit de foi sans le parfait accord de notre conduite avec nos croyances. S'il est vrai, comme nous n'en doutons pas, que notre fin dernière est Dieu, que le salut est l'unique chose nécessaire, qu'on ne peut l'obtenir qu'en fuyant le péché, qu'en pratiquant la piété et la vertu; comment se fait-il que nous vivions dissipés, attachés à la terre,

(1) Prov. 12, 21.

si peu attentifs à fuir les moindres fautes, et si éloignés de la vraie perfection ? Nous savons qu'on ne peut jamais s'entourer de trop de précautions, quand il s'agit de l'éternité ; et nous négligeons si souvent le soin de notre âme, en omettant nos exercices pieux et les autres moyens de sanctification. Est-ce là se conduire en homme de foi ?

Servons-nous de cette divine lumière dans nos doutes, nos anxiétés, nos difficultés. Saint Vincent de Paul ne voulait rien décider avant d'avoir longtemps prié et réfléchi. Il puisait dans les maximes de l'Evangile les principes sur lesquels il voulait baser ses décisions. Saint Thomas ajoutait le jeûne à la prière pour obtenir d'être éclairé sur certains passages obscurs de l'Ecriture sainte. A l'exemple de ces âmes d'élite, examinons toutes choses à la lumière de Dieu, sans nous fier à notre faible raison, qui souvent subit l'influence de nos inclinations naturelles toujours basses et intéressées.

Ayons soin surtout d'animer de motifs surnaturels toutes les vertus que nous exerçons. A cette fin demandons-nous souvent pourquoi nous obéissons, nous agissons, nous pratiquons la charité. Est-ce l'autorité divine que nous respectons dans celle de nos supérieurs ? Nos intentions sont-elles toujours dirigées vers Dieu ? Voyons-nous dans le prochain, à qui nous rendons service, la personne même de Celui qui a dit : « Ce que vous faites au moindre des miens, vous le faites à moi-même ?[1] » Méditons d'avance les motifs dont nous devons être pénétrés dans chacune de nos actions.

O mon Jésus ! je le confesse à ma honte, j'agis plus souvent par inclination naturelle que par principe de grâce. Accordez-moi l'esprit d'abnégation, afin que je préfère votre conduite à toutes mes idées, à tous mes sentiments particuliers.

O Marie ! obtenez-moi la victoire sur tout ce qui empêche en moi le règne parfait de Jésus.

PRATIQUE. — Préparons d'avance dans l'oraison les pensées pieuses dont nous voulons nous occuper pendant le cours de la journée.

(1) Matth. 25.

Troisième semaine après l'Octave de Pâques. — Jeudi

DE LA VRAIE PERFECTION.

PRÉPARATION. — « Soyez parfaits, nous dit Jésus, comme votre Père céleste est parfait.[1] » Considérons :

1° Ce qui est nécessaire pour la sainteté véritable.

2° Par quels moyens nous pourrons l'acquérir. Ne craignons-nous pas trop les peines, les difficultés dans l'exercice des vertus ?

PREMIER POINT.

Deux choses sont nécessaires à la vraie sainteté : l'habitude et la solidité de la vertu. L'habitude s'acquiert par la répétition des actes, et elle est indispensable à la perfection. On ne dit pas qu'un homme soit savant pour avoir dit un mot de sagesse, ni qu'il soit vertueux pour avoir fait une œuvre sainte, mais c'est l'habitude de parler savamment et d'agir saintement, qui lui mérite les titres de savant et de saints. Les actes sont passagers et nous laissent toujours faibles et inconstants, tandis que l'habitude enracine en nous la vertu, la rend ferme et persévérante, la fait passer, pour ainsi dire, en naturel.

Toutefois la sainteté ne sera consommée dans une âme qu'après l'épreuve de l'adversité et de l'humiliation. Lorsque tu étais jeune, disait le Sauveur à saint Pierre, tu pouvais te ceindre toi-même et aller où tu voulais ; lorsque tu seras âgé, un autre te ceindra et te conduira où tu ne veux pas.[2] Lorsque les âmes commencent à travailler à leur sanctification, Dieu les aide sensiblement et elles produisent sans peine des actes d'humilité, de charité, de pénitence, de dévotion. Plus tard, quand elles ont acquis un plus haut degré de vertu, Dieu leur ôte son assistance sensible, les laisse en proie

(1) Matth. 5, 48. (2) Joan. 21.

au dégoût, aux peines d'esprit, aux tentations; il leur donne de fréquentes occasions de faire des actes généreux d'abnégation, de confiance, de chasteté, de patience et d'abandon à la volonté divine. Alors elles ne font plus ce qu'elles veulent, puisqu'elles luttent sans cesse contre elles-mêmes et subissent les opérations de Dieu. Le Seigneur les purifie, les exerce; il les travaille comme le statuaire sa statue, jusqu'à ce qu'elles soient formées sur le divin Modèle, Jésus crucifié. Ne régimbons-nous pas contre l'action de Dieu en nous? Le laissons-nous faire quand il nous humilie, quand il nous éprouve? De là dépend surtout notre progrès spirituel.

SECOND POINT.

La vraie sainteté peut s'acquérir par l'oraison et la patience. L'oraison nous met en communication avec Dieu, nous attire ses lumières et ses grâces. Comme la branche unie au tronc de l'arbre reçoit abondamment la sève et produit des fleurs et des fruits; ainsi l'âme unie à Dieu par l'esprit d'oraison, puise en lui les secours dont elle a besoin pour nourrir sa vie spirituelle, produire les fleurs des bons désirs et les actes des saintes vertus. L'oraison nous rend vigilants sur nous-mêmes, attentifs et fidèles aux inspirations divines; de là ce progrès rapide que font les âmes vraiment pieuses, dans l'humilité, l'abnégation, l'obéissance, la mansuétude et les autres vertus.

Mais l'oraison seule ne nous sanctifiera pas entièrement; il lui faut l'épreuve de la patience, selon la pensée de saint Jacques.[1] Sainte Thérèse dit de même que l'oraison nous aide à souffrir patiemment, mais que c'est la patience qui achève l'œuvre de notre sanctification. La raison qu'en donne saint Alphonse, c'est que la douceur de l'oraison nous détache, il est vrai, de tout ce qui est créé, mais ne suffit pas, sans la souffrance, à nous faire mourir à nous-mêmes. Nous devons donc, si nous voulons nous sanctifier, nous armer de courage et de patience, supporter sans nous plaindre les opérations

(1) Jac. 1, 4.

divines, les épreuves intérieures que Dieu nous envoie, nous exercer chaque jour au calme de l'âme et à la résignation, dans les contrariétés, les contradictions, les chagrins, les désagréments, les tristesses et les mille peines de la vie. Voyons où nous en sommes de l'esprit d'oraison et de patience, vertus inséparables, sur lesquelles repose le vrai progrès dans la sainteté.

O mon Jésus ! nourrissez mon esprit et mon cœur de saintes pensées, de pieux désirs, de tendres et fortes affections envers vous, afin que je n'aie d'autre plaisir en ce monde que de vous contenter et de procurer votre gloire.

O Marie ! obtenez-moi une patience à toute épreuve parmi les épines qui sèment ici-bas notre route.

PRATIQUE. — Méditons souvent les motifs que nous avons de prier et de nous résigner.

Troisième semaine après l'Octave de Pâques. — Vendredi.

JÉSUS SE LAISSE TROUVER PAR QUI LE CHERCHE.

PRÉPARATION. — « Cherchez le Seigneur, dit le Psalmiste, et soyez constants ; cherchez toujours sa face.[1] »

1° Nous pouvons toujours trouver Jésus dans les tabernacles, — dans nos supérieurs, — et dans le prochain.

2° Pour jouir de ses doux entretiens, il faut vivre dans le recueillement — et correspondre à ses grâces. Examinons si nous sommes dociles à ses inspirations.

PREMIER POINT.

La foi nous apprend que le souverain Maître de l'univers habite dans nos églises, non loin de nos maisons. Non content de se faire notre Victime et de s'immoler pour nous, il se cons-

(1) Ps 104, 4.

titue notre prisonnier, et demeure avec nous dans de pauvres tabernacles. Là, il attend que nous venions le visiter, lui raconter nos peines, lui exposer nos besoins. Il va plus loin encore et consent à venir lui-même en nous, aussi souvent que nous le voulons. Si donc nous souhaitons de trouver Jésus, approchons-nous des autels; participons au divin banquet. Nous le posséderons dans notre cœur, et nous participerons à ses biens. *In me manet et ego in illo.*[1]

A l'aide d'une foi vive, nous pouvons le trouver, non moins sûrement, quoique d'une autre manière, dans nos supérieurs, qui sont les représentants de Jésus, ses organes, les propitiatoires d'où il nous parle, les interprètes de sa volonté sainte. Car le Sauveur leur a dit : « Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise me méprise.[2] » Or le moyen de le trouver ainsi en eux, c'est d'assujettir notre esprit à leur manière de voir, notre volonté à leurs ordres, et de les vénérer comme la personne même du Fils de Dieu. *Sicut Domino, et non hominibus.*[3]

Un troisième moyen de trouver le Sauveur, c'est de le chercher dans le prochain. Au dernier jour, le Rédempteur dira à ses Elus : « Tout ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait.[4] » Le Verbe incarné se met ici à la place de tous ceux que nous aidons de nos conseils, de nos prières, de nos bonnes œuvres. Il est, dans chaque homme, le premier que notre charité rencontre. Si c'est un malade, un affligé, un mendiant, Jésus pauvre et souffrant sera le principal objet de notre compassion, de notre dévouement. Ne cessons donc pas de faire du bien aux autres, comme à Jésus-Christ, et nous serons en rapports continuels avec lui. *Estote benigni, misericordes, donantes invicem.*[5]

SECOND POINT.

Mais pour jouir des doux entretiens de Jésus, outre l'état de grâce, il faut se maintenir dans le recueillement. « Aucune

(1) Joan. 6, 57. (2) Luc. 10, 16. (3) Eph. 6, 7.
(4) Matth. 25, 40. (5) Eph. 4, 32.

langue, dit saint Pierre d'Alcantara, ne saurait exprimer l'amour du Sauveur envers les âmes en grâce avec lui. » Il désire donc très ardemment leur parler, pour leur communiquer ses lumières, ses encouragements, parfois leur adresser de salutaires reproches, pour les caresser comme un père caresse ses enfants, pour les faire progresser dans les vertus. Mais comment leur parlerait-il, si jamais il ne peut les trouver seules dans le sanctuaire de leur cœur, si elles y laissent pénétrer en foule les images des choses créées, et le tumulte des affaires? Au contraire, dès qu'une âme est fidèle à rentrer au dedans d'elle-même, à y préparer une place à son Bien-Aimé, alors il s'empresse de venir à elle, et de traiter familièrement avec elle, de lui parler comme un ami à son ami.

Mais quand il daigne nous parler, nous avertir, nous reprendre, nous exciter à la ferveur, nous intimer ses volontés, ses désirs, il faut l'écouter avec docilité, et nous mettre en devoir de lui obéir. Autrement ses faveurs ne serviraient qu'à nous rendre plus coupables, puisqu'il est écrit que le serviteur qui a connu la volonté de son maître et ne l'a pas accomplie, sera plus sévèrement châtié que celui qui l'a ignorée. « Aujourd'hui, dit le Psalmiste, si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez point vos cœurs.[1] » Cette résistance à la voix divine est peut-être la cause la plus féconde et la plus ordinaire des aridités, dont se plaignent les personnes adonnées à l'oraison. Ce fut l'état de sainte Thérèse pendant plusieurs années : ses résistances l'eurent conduite en enfer, si elle n'y eût mis un terme. Quel est l'attrait que Dieu nous donne d'ordinaire quand il nous parle? Que nous dit-il par la bouche de nos supérieurs, de notre confesseur? Prenons la résolution de nous rendre toujours à son appel, de correspondre fidèlement à ses grâces. Jésus semble se tenir à l'écart, et attendre un meilleur moment. Lorsqu'il nous voit rentrés dans le calme, il se présente à nous. Il frappe à la porte de notre cœur.

O mon Jésus! que de fois je perds la douceur de votre présence, par mon empressement, mes résistances et le manque

(1) Ps. 94.

d'abandon à votre conduite ! Accordez-moi la soumission de mon esprit et de mon cœur à votre sagesse et à votre bonté, qui me dirigent en tout.

O Marie ! obtenez-moi l'union parfaite de mon âme avec votre aimable Fils.

PRATIQUE. — Agissons toujours dans l'intention de plaire à Jésus, notre aimable Sauveur.

Troisième semaine après l'Octave de Pâques. — Samedi.

DE LA DÉVOTION A SAINT JOSEPH.

PRÉPARATION. — « Le Seigneur, est-il dit dans l'office du Saint, l'a constitué Chef de sa maison.[1] » Après la dévotion à Marie, il n'en est pas de plus juste et de plus autorisée que celle à saint Joseph.

1° C'est une dévotion juste, à cause des services rendus, — des grâces reçues, et des mérites acquis par le saint Patriarche.

2° C'est une dévotion autorisée par les exemples de l'Eglise, — de Marie — et de Jésus. Exerçons notre foi sur les grandeurs et sur la bonté de saint Joseph.

PREMIER POINT.

Que de titres nous obligent à honorer Joseph ! La reconnaissance d'abord. Si nous sommes en voie de salut, à qui le devons-nous, sinon au sang de Jésus et aux larmes de Marie ? Or ces deux saintes victimes ont été nourries, entretenues, protégées par saint Joseph ; c'est lui qui les a fait subsister à Nazareth, au désert, en Egypte. « Je ne comprends pas, disait la séraphique Thérèse, comment on peut penser à la Reine des Anges et à tout ce qu'elle eut à souffrir pendant l'Enfance du

(1) Brev. 19 Martii.

Sauveur, sans remercier saint Joseph des secours qu'il a prêtés à la Mère et au Fils. »

D'un autre côté, l'Esprit Saint nous ordonne de rendre l'honneur à qui nous le devons[1]. Or, qui en mérite plus que l'Epoux de la Reine des Anges, et le Père adoptif du Roi des rois? Pour l'élever à cette sublime dignité, Dieu, qui ne fait jamais les choses à demi, l'a comblé de ses dons les plus précieux : chasteté privilégiée, sagesse et sainteté consommées, plénitude spéciale des dons du Saint-Esprit. Par sa fidélité parfaite à toutes ces grâces, saint Joseph s'est acquis un trésor de mérites incontestablement plus grands que ceux des autres saints, excepté la divine Mère. « Comme le soleil efface les étoiles, dit saint Augustin, ainsi Joseph l'emporte en gloire sur les Elus de Dieu. » Notre dévotion au Père nourricier de Jésus doit donc dominer en nous le culte que nous rendons aux Saints ordinaires, comme l'éclat de l'astre du jour surpasse celui des étoiles. Sommes-nous fidèles à l'invoquer, à lui demander qu'il nous dirige et nous soutienne dans la pratique du recueillement, de l'abnégation et de l'oraison? *Venite ad me, et ego dabo vobis omnia bona.*[2]

SECOND POINT.

Point de dévotion plus autorisée que la dévotion à saint Joseph. L'Eglise nous en donne l'exemple. Elle lui consacre chaque semaine un jour, et chaque année un mois tout entier. Non contente de solenniser ses fêtes, elle encourage ses admirateurs, ses écrivains, ses panégyristes. Elle approuve certaines prières adressées à ce grand Saint, y attache des indulgences, et les recommande aux fidèles. Elle invite toutes les âmes, dans les Offices du Saint, à recourir à lui avec une entière confiance. « Allez à Joseph, nous dit-elle ; répandez devant lui vos cœurs ; [3] » exposez-lui tous vos besoins.

La divine Mère révérait aussi Joseph et le chérissait tendrement. Il était son Epoux, Epoux choisi par l'Esprit-Saint, et

(1) Rom. 13, 7. (2) Offic. 19 Mart. (3) Patrocin. S. Jos

qui devait garder son honneur et sa virginité. Il était juste, rempli de grâces et de vertus, conséquemment digne de vénération et d'amour. Marie recevait encore de lui des services continuels, ainsi que son divin Fils. Chaque jour ils étaient par lui nourris, protégés, conservés. La fidélité, la justice, la reconnaissance obligeaient donc la Vierge-Mère à témoigner à son Epoux, l'attachement, le respect, la confiance qu'il méritait à tant de titres.

Mais un exemple qui doit nous confondre, est celui du Fils unique de Dieu. Il voulut honorer Joseph sur la terre, au point de s'assujettir à son autorité. Il le regarda comme le Représentant de son divin Père, et lui fut, à ce titre, parfaitement soumis.[1] Jamais il ne commençait une action, sans l'assentiment de son Père nourricier ; il l'aidait dans le travail, il lui obéissait en tout, et c'était toujours avec la déférence et l'affection qui conviennent au meilleur des fils, à l'égard du plus respecté des pères. Entrons dans les sentiments du Verbe incarné : honorons et aimons saint Joseph ; mettons-nous sous sa protection ; prions-le souvent de nous aider à nous corriger de nos défauts, à nous acquitter de tous nos devoirs avec fidélité.

O digne Epoux de Marie ! « notre salut est dans vos mains. Jetez sur nous un seul regard, et nous servirons avec joie le Seigneur, notre Dieu. Il vous a fait comme le Père de son Fils ; il vous a constitué le Chef de sa maison ; il vous a enlevé, afin que vous puissiez nous sauver.[2] » Obtenez-nous le pardon de nos péchés, la victoire sur les tentations et la persévérance finale.

PRATIQUE. Déterminez ce que vous voulez faire chaque jour en l'honneur de saint Joseph. Peu de chose suffit, pourvu qu'on soit fidèle à s'en acquitter.

(1) Luc. 2, 51.

(2) Patrocin. S. Jos.

Quatrième semaine après l'Octave de Pâques. — Dimanche.

SAINT JOSEPH CONTRIBUA A NOTRE RÉDEMPTION.

PRÉPARATION. — « Dieu a choisi Joseph, dit saint Bernard, comme le Coopérateur très fidèle de notre Rédemption. » Méditons encore les droits de saint Joseph à notre culte.

1° Ce qu'il a dû souffrir pour le service de notre Rédempteur.

2° Les services qu'il lui a rendus. Remercions-le, au nom de Jésus et de Marie et de tout le genre humain racheté.

PREMIER POINT.

La naissance et l'enfance du Sauveur du monde furent pour Joseph une source féconde en peines et en douleurs. A Bethléem, il se vit repoussé de toutes parts avec Marie, et obligé de se retirer avec elle dans une grotte délaissée. Après que le Sauveur y fut né, il y passa un temps considérable dans le plus complet dénûment. Forcé bientôt de fuir en Egypte, contrée ennemie des Juifs, Joseph souffrit dans cet exil tout ce que l'isolement et la pauvreté offrent de plus dur. Il avait entendu à Jérusalem la prophétie du saint vieillard Siméon, touchant l'Enfant et la Mère, dont il était le Gardien. Ce souvenir rendait ses peines plus poignantes : il voyait en Jésus et en Marie deux victimes destinées au sacrifice. Leur bannissement de la Judée ne lui paraissait que le premier anneau de la longue chaîne de douleurs qui les attendait.

Son cœur paternel fut en proie aux plus vives angoisses, lorsque Jésus, âgé de douze ans, demeura à Jérusalem pendant trois jours. Le saint Patriarche aimait de toute son âme le Rédempteur des hommes. Il le savait destiné à la mort la plus cruelle. Quelles anxiétés n'éprouva-t-il pas de sa disparition? Il le chercha avec beaucoup de fatigues, de tristesses et de larmes; il ne se donna de repos qu'après l'avoir retrouvé.

Joseph souffrit donc au service du Rédempteur, il partagea les peines, les privations de Jésus et de Marie qui venaient nous sauver : nous lui devons reconnaissance, amour et confiance. Plaçons-nous sous son patronage : il a gardé le Chef, il saura garder les membres du corps mystique de l'Eglise ; il a protégé la virginité de Marie, il saura nous conserver dans l'innocence, si nous espérons en lui et l'invoquons fréquemment.

SECOND POINT.

Le Seigneur, voulant que Joseph tînt lieu de Père au Verbe incarné, lui confia le soin de le nourrir et de pourvoir à sa subsistance. Il lui communiqua donc à l'égard de Jésus, dit saint Jean Damascène, l'autorité, la sollicitude et l'amour paternels. Joseph put ainsi s'acquitter de son emploi, et fournir à l'Enfant-Dieu le pain de chaque jour, non seulement avec fidélité, mais encore avec une tendresse et un dévouement sans bornes. Prions ce grand Saint d'obtenir à nos âmes l'aliment de la grâce, comme il a procuré à notre Rédempteur l'aliment matériel. *Panem vivum e cœlo servandum accepit.*[1]

La protection du saint Patriarche fut nécessaire à l'Enfant divin, qui naquit faible et sans défense, et qui devait être en butte à la contradiction et à la persécution. *In signum cui contradicetur.*[2] Joseph fut établi son Gardien, son Protecteur, par le Père éternel lui-même. Fidèle à sa mission, il fut partout et toujours le soutien du Sauveur du monde.[3] Il devint ainsi le Coopérateur de Jésus et de Marie, dans l'œuvre de notre Rédemption. On peut lui appliquer ce qu'a dit le Psalmiste : « Le Pauvre vous a été abandonné ; vous serez l'appui de l'Orphelin,[4] » c'est-à-dire, de l'Enfant-Dieu qui s'est revêtu de notre faiblesse. *Tibi derelictus est pauper ; orphano tu eris adjutor.*

Joseph sauva même de la mort notre aimable Rédempteur. Hérode, roi jaloux et cruel, fit massacrer un grand nombre d'enfants à Bethléem et aux environs, croyant envelopper dans ce massacre le nouveau roi des Juifs, Jésus. Mais averti par un

(1) S. Bern. (2) Luc. 2, 34. (3) S. Bern. (4) Ps. 9, 38.

Ange, Joseph sut éviter toutes les recherches, par une fuite prompte et prudente. Il se retira dans une contrée lointaine, et nous conserva, par ce moyen, Celui qui devait nous racheter de l'esclavage éternel. Admirons l'obéissance et la prudence de saint Joseph. Remercions-le de nous avoir conservé notre Sauveur. Travaillons à le garder nous-mêmes dans nos cœurs, en fuyant le péché, en mortifiant nos sens et nos tendances au mal, en recourant souvent au Gardien fidèle de Jésus et de Marie.

O bienheureux Patriarche! daignez, par vos puissantes prières, protéger mon âme contre les assauts de ses ennemis. Inspirez-moi l'amour de la mortification intérieure, afin que tout en moi soit pleinement assujetti à l'empire de Jésus.

PRATIQUE. — Plaçons-nous chaque jour sous le patronage et la conduite de saint Joseph.

Quatrième semaine après l'Octave de Pâques. — Lundi.

DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

PRÉPARATION. — « Je voyais le Seigneur, disait David, toujours présent devant moi ; car il est à ma droite, pour que je ne sois pas ébranlé.[1] » Considérons

1° L'utilité de l'exercice de la présence de Dieu.

2° Sa pratique. Habituons-nous à travailler, à prier, à souffrir, sous le regard de la Majesté souveraine que les Anges adorent dans le ciel.

PREMIER POINT.

Il est peu d'exercices plus universellement recommandés que celui de la présence de Dieu. L'Ecriture attribue à l'oubli de cette divine présence, les plus grands crimes des hommes.[2] « Si nous pensions toujours, dit le Docteur angélique, que Dieu nous voit, nous ne ferions jamais ou presque jamais rien qui

(1) Ps. 15, 8. (2) Ps. 10, 5.

déplût à ses yeux. » « Le souvenir de la présence de Dieu, assure saint Jérôme, ferme la porte à tous les péchés. » Et sainte Thérèse ajoute que la cause de tout mal, c'est que nous oublions Dieu et le croyons éloigné.

Tous les saints de l'ancien Testament se conservaient dans la bonne voie par la pensée de Dieu. La chaste Suzanne y puisa la force de repousser les infâmes vieillards qui voulaient la séduire : « Il vaut mieux pour moi, leur dit-elle, tomber entre vos mains et mourir innocente, que de pécher sous le regard de mon Dieu.[1] » « Seigneur, s'écriait David, j'ai gardé vos commandements et vos préceptes, parce que toutes mes actions sont faites en votre présence.[2] » Moïse, Job, Elie, tous les saints personnages de l'ancienne Loi, étaient pénétrés de ce souvenir. « Vive le Seigneur, s'écriaient les Prophètes, en la présence de qui je me tiens. »

Dans la Loi nouvelle, même attrait chez les Saints pour se souvenir habituellement de Dieu. Interrogé combien de temps il passait en un jour sans penser au Seigneur, le bienheureux Alphonse Rodriguez répondit : « Le temps qu'il faudrait pour réciter un *credo*. » Saint Dominique se plaisait à être seul pour mieux s'occuper de Dieu. Saint Ignace de Loyola se pénétrait sans cesse de ses divines perfections. Saint Vincent de Paul rapportait au Seigneur tout ce qu'il voyait et entendait. Saint Alphonse se tenait partout tête découverte par respect pour la présence de Dieu. Saint François de Sales nous propose ce qu'il pratiquaït lui-même : « Nous devons, dit-il, avoir Dieu devant les yeux toujours et partout, aussi bien étant seul qu'en compagnie. » Est-ce là notre pratique ?

SECOND POINT.

Nous pratiquerons l'exercice de la présence de Dieu, au moyen de la foi, qui nous enseigne que le Seigneur est présent partout, au ciel, sur la terre, dans les enfers ; qu'il est en nous, autour de nous, qu'il voit et connaît nos pensées, nos inten-

(1) Dan. 13, 23.

(2) Ps. 118, 168.

tions, nos désirs, nos œuvres, et jusqu'aux plus secrets replis de notre cœur. La foi à ces vérités doit être nourrie en nous par des actes fréquemment répétés. Nous pouvons, pour aider notre imagination, nous représenter que nous sommes en Dieu comme dans l'air que nous respirons, ou comme l'éponge au milieu de l'océan, ou comme le fer dans le feu qui l'embrase et le pénètre de toutes parts. *Numquid non cœlum et terram ego impleo?*[1]

Une âme qui a l'esprit d'oraison, c'est-à-dire cette tendance à prier sans cesse, ne perd presque jamais Dieu de vue. Comme on ne saurait oublier l'ami qu'on entretient, fût-ce même dans les ténèbres les plus épaisses; ainsi, lorsque nous parlons au Seigneur, que nous lui exposons nos peines, nos besoins, nos tentations, nos répugnances, nos difficultés, nous nous tenons en sa présence sans presque le remarquer. Cette méthode, qui s'exerce surtout par les oraisons jaculatoires, est très utile à l'âme.

Un troisième moyen de penser habituellement à Dieu, serait de voir son action en tout et d'y conformer notre volonté. Il est certain que la toute-puissance du Seigneur soutient toutes choses, que sa sagesse dirige tous les événements, grands et petits; que rien en un mot ne lui échappe.[2] Nous pouvons donc considérer Dieu et son influence toujours paternelle et bienfaisante, dans les joies, dans les accidents, les ennuis, dans l'embarras des affaires, dans les péripéties si variées de la vie présente. Quiconque se soumet en tout au bon plaisir divin, trouve des occasions toujours renaissantes de se souvenir de Dieu, et ce n'est jamais sans fruit, puisque l'esprit et le cœur s'unissent ainsi au souverain Bien de la manière la plus pratique et la plus solide.

O Majesté infinie, qui remplissez l'univers! je me repens de m'être si souvent occupé de vanités, de pensées inutiles, au lieu de me souvenir de vous. Qu'y a-t-il au ciel, et que puis-je trouver sur la terre, qui vous soit comparable?

O Marie! enseignez-moi vous-même à converser sans cesse avec Dieu.

(1) Jer. 23, 24. (2) Act. 19, 28.

PRATIQUE. — Rappelons-nous la présence divine quand l'heure sonne, ou bien au commencement de chaque action.

Quatrième semaine après l'Octave de Pâques. — Mardi.

DE LA BONNE INTENTION.

PRÉPARATION. — « Prenez garde, dit Jésus-Christ, de pratiquer le bien devant les hommes pour en être vus. Autrement vous n'aurez pas de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux.[1] »

1° Sans la bonne intention, les œuvres naturelles, — les actions saintes, — les souffrances mêmes, sont inutiles au salut.

2° Avec la bonne intention, nos actions ordinaires, — nos œuvres indifférentes, — tous les instants de notre vie deviennent méritoires. En tout ce que nous faisons et souffrons, formons l'intention de plaire à Dieu.

PREMIER POINT.

« Si votre œil est simple, dit le Sauveur, tout votre corps sera éclairé, » c'est-à-dire, toute votre action sera lumineuse ou méritoire. « Si, au contraire, votre œil est mauvais ou ténébreux, votre corps tout entier ou votre action sera dans les ténèbres, » sans aucun mérite surnaturel ou éternel. Le Sauveur appelle œil simple, l'intention pure de lui plaire. Il appelle œil mauvais ou ténébreux, toute intention qui n'est pas droite, qui tend uniquement à contenter notre vanité, à nous procurer de la satisfaction. Nos actions naturelles sont donc perdues, si nous les faisons volontairement avec de telles dispositions. *Lucerna corporis tui est oculus tuus.*[2]

Il en sera de même de nos œuvres les plus saintes. Le pro-

(1) Matth. 6, 1.

(2) Matth. 6, 22-23.

phète Aggée assure qu'elles sont alors jetées dans un sac percé : *In sacculum pertusum ;*[1] c'est-à-dire, qu'elles sont nulles devant Dieu, sans aucun mérite surnaturel. Aux yeux des hommes, le prix d'une œuvre augmente, en raison du travail qu'elle coûte; mais aux yeux du Créateur, le prix des actions saintes ou des vertus est en grande partie proportionné à l'intention qui les dirige : si on les fait en vue de Dieu, elles ont du mérite; si c'est en vue de la gloire mondaine, elles deviennent inutiles au salut. *Totum corpus tuum tenebrosum erit.*

Nos souffrances mêmes n'ont pas de valeur sans la bonne intention. Qu'y a-t-il en soi de plus grand, de plus noble, de plus glorieux, que de donner sa vie au milieu des tortures, dans un but louable et légitime? Cependant saint Paul assure que verser son sang avec une autre intention que la gloire de Dieu ou le salut de l'âme, est un martyre inutile. Si donc le martyre est sans fruit, quand le Seigneur n'en est pas la fin, que deviendront nos travaux, nos peines légères, nos privations de chaque jour, si nous y cherchons uniquement notre intérêt, l'estime, la louange, ou l'approbation des créatures? Ayons donc toujours soin d'agir et de souffrir, avec la seule intention de glorifier et de contenter le souverain Bien. *Omnia in gloriam Dei facite.*

SECOND POINT.

Dieu récompense les œuvres de chaque jour, les devoirs d'état et de piété, en proportion de la pureté d'intention. « Quelle est cette âme, demande l'Esprit-Saint, qui monte du désert, comme une colonne de fumée odorante, de myrrhe et d'encens, et de toutes les poudres de senteur?[2] » Par la myrrhe, on entend la mortification ; par l'encens, la prière, et par les poudres de senteur, toutes les autres vertus. Mais ces vertus, cette prière, cette mortification, ne sont dignes d'éloges qu'à la condition de s'élever vers le ciel, en colonnes de fumée odorante : c'est ce qui arrive lorsqu'on les jette dans le brasier de la bonne intention.

(1) Agg. 1, 6. (2) Cant. 3, 6.

Jetons-y de même nos œuvres indifférentes. « Soit que vous mangiez, dit l'Apôtre, soit que vous buviez, quelque autre chose que vous fassiez, faites tout à la gloire de Dieu.[1] » La pureté d'intention rend donc précieuses les actions les plus communes, telles que manger, se reposer, se récréer, quand on fait ces actions pour obéir et plaire à Dieu. Offrons-les donc au Seigneur, en nous unissant aux dispositions intérieures de Jésus et de Marie. *Omnia in nomine Domini Jesu-Christi.*[2]

Agissons de même pour tous les instants de notre vie, que nous pouvons rendre ainsi méritoires. Le matin, consacrons à Dieu la journée qui commence; offrons-lui les battements de notre cœur, tous les moments de notre pèlerinage terrestre. La bonne intention est une alchimie spirituelle, qui change le fer en or, c'est-à-dire, ce qui a peu de valeur, en des actes précieux d'amour divin. Quiconque, dit sainte Marie-Madeleine de Pazzi, n'aurait d'autre désir que d'aimer et de servir Dieu sans relâche ici-bas, échapperait au purgatoire après sa mort, et irait droit au ciel. Sommes-nous attentifs à renouveler, à purifier nos intentions? Ne laissons-nous pas la vanité, la complaisance, ou le respect humain ôter le mérite à nos actions?

O mon Créateur! c'est de vous que nous viennent tous les trésors de la nature et de la grâce; c'est à vous que je veux les rapporter. Accordez-moi la fidélité à reconnaître votre souverain domaine sur mon corps, sur mon âme, sur toutes mes œuvres.

O Marie! obtenez-moi la grâce de ne chercher que Dieu dans toute ma conduite.

Pratique. — « Ayons soin, dit l'Apôtre, d'offrir sans cesse à Dieu une hostie de louange. » *Offeramus hostiam laudis semper Deo.*[3]

(1) I Cor. 10, 31. (2) Col. 3, 17. (3) Hebr. 13, 15.

Quatrième semaine après l'Octave de Pâques. — Mercredi.

DES FAUTES INDÉLIBÉRÉES.

PRÉPARATION. — *Non est homo qui non peccet.* « Il n'est point d'homme, dit l'Esprit-Saint, qui ne pèche en quelque manière.[1] »

1° Considérons les causes de nos fautes à demi volontaires, — et combien ces fautes sont nombreuses.

2° A l'égard de ces fautes, évitons le trouble, — la négligence — et l'insensibilité. Diminuons autant que possible nos défauts et nos imperfections.

PREMIER POINT.

L'ignorance de nous-mêmes et de notre misère est la source de beaucoup de manquements à demi volontaires. Quand on se connaît peu, on ne se défie guère de soi, et l'on s'expose à mener une vie fort imparfaite. Une âme présomptueuse est souvent dissipée, peu discrète, empressée dans ses actions ; elle tombe facilement dans des fautes, et presque sans le remarquer. La fragilité naturelle qu'Adam nous a laissée après sa chute, nous expose sans cesse à faillir. Saint Jacques ne craint pas d'assurer que nous péchons tous en beaucoup de rencontres.[2] Saint Jean appelle menteurs ceux qui oseraient se déclarer purs de toute espèce de fautes ; il ajoute que ceux qui ont cette prétention, se trompent et se séduisent eux-mêmes.[3] Ces paroles ne doivent pas étonner, vu le penchant violent que nous avons au mal. Il est tel que, selon le saint Concile de Trente, il nous est impossible, à moins d'une grâce spéciale, d'éviter, durant notre vie, toutes les fautes vénielles à demi volontaires. La bienheureuse Vierge Marie est la seule exceptée,

(1) 3 Reg. 8, 46. (2) Jac. 3, 2. (3) I Joan. 1, 8.

parmi les enfants d'Adam; elle ne commit jamais la moindre imperfection.

Que nous sommes éloignés d'un si parfait modèle! Sainte Catherine de Gênes vit un jour, par une lumière spéciale de Dieu, la laideur de son âme, déjà sainte il est vrai, mais sujette aux légères imperfections que contractent même les amis de Dieu. Elle en fut si effrayée qu'elle supplia le Seigneur de lui ôter cet affreux objet de devant les yeux. S'il en est ainsi des Saints, que sera-ce de nous? En quel état se trouve notre âme si exposée à manquer à la charité, à l'humilité, au recueillement, à l'obéissance, à toutes les vertus? S'il nous était donné de voir le nombre d'actes d'amour-propre, de recherche de nous-mêmes, de vivacité, de sensualité, que nous faisons en un jour, nous en serions étonnés, affligés, humiliés. Veillons donc beaucoup sur nous-mêmes; ne craignons pas d'être trop fervents : en agissant de notre mieux, nous trouverons encore en nous de quoi nous confondre. Prions Dieu de nous purifier des fautes que nous ignorons. *Ab occultis meis munda me.*[1]

SECOND POINT.

Ce que nous avons dit au premier point doit sans doute nous humilier profondément, mais ne doit pas nous troubler. Il est des âmes qu'une humilité fausse et pernicieuse jette dans le découragement, au sujet de leurs imperfections. L'humilité véritable, selon sainte Thérèse, non seulement ne cause ni agitation, ni chagrin, ni inquiétude, mais produit le calme, la paix, la consolation. La vue de nos fautes de fragilité, loin de nous abattre, doit nous porter à remercier le Seigneur, qui nous préserve de chutes plus graves, qui nous conserve la volonté d'obéir à ses préceptes, et qui nous continue ses lumières et ses grâces, malgré nos infidélités. *In omnibus gratias agite.*[2]

Toutefois fuyons la négligence, au sujet de nos fautes de chaque jour. La confiance en Dieu, quand elle est véritable,

(1) Ps. 18, 13. (2) I Thess. 5, 18.

ne nous ôte jamais la défiance de nous-mêmes. Celle-ci est même, dans les Saints, la mesure de celle-là. Car, si la divine Providence nous préserve de lourdes chutes, elle exige aussi de nous une grande vigilance, une extrême attention à correspondre à ses faveurs. Sans cette fidélité, nos fautes ordinaires devraient être souvent attribuées à une insouciance répréhensible. Travaillons donc toujours à nous en corriger, quelque involontaires qu'elles nous paraissent. *Nolite contristare Spiritum Sanctum.*[1]

Gardons-nous surtout de l'insensibilité spirituelle. S'il arrive que, malgré nos efforts, nous ne voyions pas en nous d'amendement sérieux, n'endurcissons point nos cœurs. Les Saints versaient des larmes sur leurs imperfections et sur les tendances naturelles qu'ils avaient au péché. Gémissons aussi de nos misères, de notre faiblesse, de notre froideur au service de Dieu. Reprochons-nous souvent notre peu de ressemblance avec les vrais disciples de Jésus. Pensons à leur humilité profonde, à leur entière mortification, à leur patience, à leur charité, à leur prière continuelle, et nous serons confondus de nous voir si imparfaits.

O mon Jésus ! ne regardez pas mes ingratitudes, mais uniquement vos infinies miséricordes. Pardonnez à mon âme ses infidélités sans nombre, et purifiez-la de ses fautes. Communiquez-moi la crainte filiale de vous déplaire ; unissez en moi la délicatesse de conscience à la plus entière confiance en votre bonté.

O Marie ! obtenez-moi l'esprit de componction, et la ferveur dans le service de Jésus.

Pratique. — N'excusons jamais nos défauts, ni devant Dieu, ni devant nous-mêmes, ni devant le prochain.

(1) Eph. 4, 30.

Quatrième semaine après l'Octave de Pâques. – Jeudi.

DE LA COMPONCTION DU CŒUR.

PRÉPARATION. — « *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.* Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie, dans l'amertume de mon âme.[1] » Tous les Saints ont été pénétrés de sentiments de componction ; prenons leurs dispositions, à l'aide des réflexions suivantes :

1° La componction nourrit en nous l'humilité, — entretient la pureté de cœur, — et favorise la dévotion.

2° On l'obtient en méditant le grand mal du péché, — la passion du Rédempteur, — et les misères de notre âme.

PREMIER POINT.

La componction n'est autre chose que la contrition habituelle qui naît principalement de l'horreur du péché et du regret de l'avoir commis. Cette horreur de l'offense de Dieu est essentielle à la perfection, et comme le fondement de l'humilité. Cette dernière vertu, en effet, est la connaissance de nous-mêmes, en tant que nous sommes pécheurs ou inclinés au péché. Or c'est cette connaissance qui produit la componction. La componction à son tour nourrit l'humilité, en tant qu'elle nous conserve le sentiment du repentir, qui abat notre orgueil. Aussi David ne sépare point le cœur contrit, du cœur humilié. *Cor contritum et humiliatum.*[2] L'humilité des Saints a toujours été une humilité repentante.

De là venait chez eux cette pureté de cœur qui ne souffrait aucune souillure, aucune ombre même d'imperfection, sans la pleurer et l'expier. Ils s'imposaient de grandes pénitences pour les fautes les plus légères. Ainsi leur cœur, toujours lavé par

(1) Is. 38.

(2) Ps. 50.

les douces larmes de la componction, n'était pas seulement pur aux yeux de Dieu, mais encore prémuni contre la rechute. Ce repentir habituel éteint même le goût des satisfactions des sens, comme on le voit dans les saints pénitents qui peuplaient autrefois les déserts. Oh ! que nous serions détachés de la terre, et purs de toute faute, si la sainte tristesse du repentir embaumait notre âme !

Elle nous serait une source continuelle de dévotion. Car il ne s'agit pas ici d'une contrition chagrine qui jette dans la défiance et l'abattement, mais de ce repentir plein d'amour, qu'on appelle l'amour douloureux. En cela consiste la vraie componction. Ainsi entendue, elle entretient dans les âmes la piété tendre, qui dispose aux douces larmes, pendant la prière, la sainte messe et dans la communion. Il nous est donc avantageux d'attendrir notre cœur, naturellement si dur, par le regret continuel de nos fautes. Formons souvent, surtout dans l'oraison, des actes de repentir.

SECOND POINT.

Si nous consultons la vie des Saints, nous verrons que même les plus innocents d'entre eux ont pleuré toute leur vie jusqu'aux imperfections légères qu'ils se reprochaient. Comment après cela ne pas gémir des fautes si graves que l'on a commises? Un seul péché mortel mérite des supplices éternels ; c'est un mal plus grand que la destruction de toutes les villes et de tous les royaumes de l'univers. Comment oublier qu'on s'est rendu coupable d'une telle offense? Adam pleura sa désobéissance plus de neuf cents ans. David, dit saint Ephrem, n'avait péché qu'une nuit, et il pleura toutes les nuits son iniquité.[1] « Pécher une fois, ajoute Tertullien, c'est assez pour pleurer éternellement. » *Satis est ad fletus æternos.*

La passion du Sauveur surtout doit être le grand motif du regret de nos offenses. Si la pensée d'avoir mérité l'enfer est capable de provoquer nos larmes, combien plus celle d'avoir

(1) Ps. 6, 7.

fait souffrir un Dieu? Sainte Marguerite de Cortone ne pouvait se consoler d'avoir contribué par ses péchés aux souffrances du Rédempteur. Si nous avions, dans un mouvement de colère, poignardé les auteurs de nos jours, pourrions-nous jamais oublier un tel forfait? Et nous avons osé de sang-froid, malgré les remords de notre conscience, fouler aux pieds le Fils de Dieu, et crucifier Celui qui nous a donné la vie de l'âme?[1] Un tel attentat mérite qu'on le pleure avec des larmes de sang durant toute l'éternité.

Ce qui doit ajouter à notre douleur, c'est le triste état où nous avons réduit notre âme par le péché. Ne sentons-nous pas, dans nos membres, comme l'Apôtre, une loi contraire à celle de notre esprit?[2] Les trois concupiscences dont parle saint Jean ne militent-elles pas sans cesse en nous? Et puis, que de ténèbres dans notre raison, que de faiblesse et de malice dans notre cœur! Nous ne sommes qu'une fourmilière de vices plus rebutants que les plus dégoûtants insectes, plus vénimeux que le scorpion, qui se nourrissent de notre substance et nous exposent à la mort éternelle. Ce sont, en bonne partie, les fruits de nos péchés personnels : quel motif de larmes et de componction!

O Jésus, triste à mourir dans le Jardin des Olives! donnez à mon cœur une contrition vive, animée des plus purs motifs, et qui m'entretiennent dans l'humilité, l'horreur des moindres fautes, et la piété la plus tendre.

O Mère de douleurs! faites-moi pleurer avec vous aux pieds de Jésus crucifié.

Pratique. — Excitons-nous surtout au repentir dans l'oraison du matin, à l'examen du soir, et avant la confession.

(1) Hebr. 6, 6 et 10, 29. (2) Rom. 7, 23.

Quatrième semaine après l'Octave de Pâques. — Vendredi.

LE TRÉSOR DU CHRÉTIEN.

PRÉPARATION. — « N'amassez point ici-bas, dit Jésus-Christ, des trésors que la rouille et les vers détruisent, mais faites-vous un trésor dans le ciel.[1] » Ce trésor n'est autre que la possession de Dieu. Considérons

1° Comment les Saints ont su le trouver.

2° A quel prix le Sauveur nous l'a procuré. Disons souvent à Dieu : « Seigneur ! vous seul me suffisez dans le temps et dans l'éternité. »

PREMIER POINT.

« Celui qui aime les richesses, dit saint Philippe de Néri, ne se sanctifiera jamais. » Et en effet comment est-il possible de s'attacher à la matière et de devenir spirituel, de lier son cœur à ce qui est terrestre, et de s'envoler vers le ciel, d'aimer ardemment ce qui est périssable, et de se dévouer sans réserve au Dieu éternel ? Les biens de la terre et ceux du ciel ne peuvent pas plus remplir un cœur, que les ténèbres et la lumière ne peuvent subsister ensemble. Un vase plein de boue n'est pas apte à recevoir une liqueur précieuse, à moins qu'on ne le purifie. Aussi les Saints, désireux d'être tout à Dieu, se sont dépouillés d'abord de l'attachement aux richesses de cette vie. Saint Antoine, abbé, vend son riche patrimoine, le distribue aux indigents et se retire dans un désert. Saint François d'Assise remet à son père jusqu'à son dernier vêtement, et se condamne à ne plus vivre que d'aumônes. Tous les Saints, même les empereurs et les rois, quoiqu'ils n'aient pas quitté leurs biens et leurs domaines, y ont tous renoncé de cœur ; tant il est vrai que la sanctification de l'âme est incompatible avec l'attachement aux biens passagers !

(1) Matth. 6, 19.

Si donc nous ne voulons ou ne pouvons pas devenir pauvres réellement, il faut que nous le soyons d'esprit et d'affection ; *Pauperes spiritu ;* [1] que nous puissions dire sincèremeut avec l'Apôtre : « Je regarde comme une perte et comme de la boue tous les avantages de ce monde, en comparaison de Jésus-Christ.[2] » Le Sauveur en effet est le seul vrai trésor de l'âme fidèle. En lui sont tous les biens. Or il fait entendre que nous devons placer notre cœur où se trouve notre trésor.[3] Concentrons donc en Jésus toutes nos affections. Disons-lui souvent avec le Roi-Prophète : « Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.[4] »

SECOND POINT.

Avant la venue de Jésus-Christ, les hommes ne songeaient qu'à jouir des biens et des plaisirs terrestres, sans se soucier des biens éternels. Le Verbe divin, qui voulait les guérir, ne trouva d'autre remède à leur mal que la vertu de pauvreté. Mais ce remède est amer; comment le faire prendre aux hommes? Le Fils de Dieu poussa la condescendance jusqu'à le prendre lui-même le premier. Il quitta donc les splendeurs des Saints et vint parmi nous, mais comment? comme l'enfant des rois? non, comme le plus pauvre des mortels. Il naquit dans une étable glacée ; il manqua même des linges nécessaires ; il subit en Egypte toutes les privations de l'exil ; jusqu'à l'âge de trente ans, il gagna son pain à la sueur de son visage. Prêchant son Evangile, il n'avait pas une pierre à lui pour y reposer sa tête sacrée ; sans maison, sans propriété, il vivait au jour le jour, des aumônes des fidèles. A sa mort, il fallut que Joseph d'Arimathie lui donnât un lieu de sépulture, et que d'autres lui fissent l'aumône d'un linceul pour ensevelir son corps. Jugeons d'après cela si le trésor de la pauvreté est cher à Jésus. Ne le trouvant pas dans le ciel, dit saint Bernard, il est venu le chercher sur la terre. Il nous en a fait don, afin que

(1) Matth. 5. (2) Phil. 3, 8.
(3) Matth. 6, 21. (4) Ps. 72, 26.

par son moyen nous puissions acheter Dieu, sa grâce, son amour, son règne en nous. C'est en effet ce que nous apporte la pauvreté ou le détachement parfait : il nous dispose à posséder le Bien suprême, la joie des Anges et les délices des Saints. Si nous vivons dans le monde, voyons si nous ne sommes pas trop avides d'argent, trop resserrés quand il s'agit de donner. Si nous sommes en religion, examinons si non contents de n'enfreindre en rien notre vœu, nous sommes encore industrieux à nous retrancher tout ce que nous pouvons, sans nuire à notre santé et sans blesser l'obéissance.

O mon aimable Sauveur ! quand ne vivrai-je plus que pour vous ? Jusqu'ici j'ai cherché la vanité et le mensonge, au lieu de m'attacher à vous seul. Enflammez-moi de votre amour, afin que je bannisse de mon cœur tout ce qui peut vous déplaire.

O Marie ! obtenez-moi par vos prières la force de mépriser ce qui m'empêche d'appartenir à Jésus.

PRATIQUE. — Répétons souvent avec David : « Seigneur ! créez en moi un cœur pur, et renouvelez dans mon intérieur l'esprit d'innocence et de droiture.[1] »

Quatrième semaine après l'Octave de Pâques. — Samedi.

DÉTACHEMENT EXERCÉ PAR LA DIVINE MÈRE.

PRÉPARATION. — « Bienheureux les pauvres volontaires, dit Jésus-Christ, parce que le royaume des cieux est à eux.[2] » Les saints Pères nous apprennent qu'ici-bas la Reine du ciel n'était qu'une simple ouvrière.

1° Elle regardait la pauvreté ou le détachement parfait, comme un trésor, — un grand moyen de perfection, — une source de délices spirituelles.

2° Elle la pratiqua dès son enfance, — dans sa jeunesse, —

(1) Ps. 50. (2) Matth. 5, 3.

et jusqu'à sa mort. A l'exemple de la divine Mère, détachons notre cœur de tout ce qui est créé.

PREMIER POINT.

La bienheureuse Vierge estima toujours la pauvreté ou le détachement parfait, comme un bien précieux, qui renferme tous les autres. L'Esprit du Sauveur, dont elle était remplie, lui fit comprendre, de bonne heure, le prix de cette vertu. Elle le comprit mieux encore quand elle vit le Verbe incarné la pratiquer dès sa naissance, quand elle l'entendit plus tard proclamer bienheureux les pauvres volontaires. Quelle folie, après de tels exemples, d'estimer autre chose sur la terre que l'amitié divine et l'exercice des vertus! « Nos richesses, dit saint Prosper, sont la chasteté, la piété, la mansuétude. » *Divitiæ nostræ sunt pudicitia, pietas, mansuetudo.*

Marie regardait la pauvreté, comme un grand moyen de perfection. Eclairée de la lumière surnaturelle, elle comprenait que les affections terrestres sont incompatibles avec l'amour sacré. Elle sentait combien grande est l'opposition qui existe entre l'esprit et la matière, entre les richesses de la grâce et celles de la nature. La conduite et les enseignements du Sauveur la confirmaient dans cette doctrine. Nos idées là-dessus sont-elles conformes à celles de Jésus et de Marie? Ne plaçons-nous pas en pratique la recherche des biens terrestres avant l'amour du souverain Bien?

Le parfait détachement est une source de délices spirituelles. La divine Mère en faisait chaque jour l'heureuse expérience. Elle regardait comme une faveur insigne de partager le dénûment du Verbe incarné; de n'avoir ici-bas d'autre héritage que le Bien suprême, éternel, infini. Jamais elle n'aurait échangé ses privations contre les richesses et les délices des rois. A son exemple, faisons plus de cas de la pauvreté que de tous les trésors. Elle nous facilite le recueillement et l'oraison; elle nous unit au Rédempteur, nous enrichit de mérites et nous assure l'éternel héritage. « Est-ce que Dieu, dit saint Jacques, n'a pas choisi les pauvres pour les rendre riches dans la foi et

héritiers de son royaume? *Divites in fide et hæredes regni?*[1] Examinons si nous savons nous plaire comme Jésus et Marie, dans les privations, les peines corporelles et spirituelles, et tout ce qui mortifie la nature.

SECOND POINT.

La bienheureuse Vierge pratiqua le détachement dès son enfance. Elle révéla elle-même à sainte Brigitte que, de bonne heure, elle résolut dans son âme, de ne jamais rien posséder au monde, sinon le souverain Bien. Selon le bienheureux Canisius, elle aurait pu vivre fort à l'aise, avec l'héritage que lui avaient laissé ses parents; mais voulant rester pauvre et détachée, Marie ne s'en réserva qu'une petite part, et convertit le reste en bonnes œuvres. A son exemple, séparons-nous spirituellement des biens de ce monde. Cherchons avant tout notre sanctification et notre salut. *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.*[2]

Pendant sa jeunesse, la Vierge prédestinée continua, après sa sortie du Temple, de vivre dans les privations. Les dons qu'elle reçut des Mages à Bethléem, n'étaient pas de peu de valeur. « Cependant, dit saint Antonin, elle les distribua aux indigents. » Peu de temps après, étant venue se purifier dans le Temple, selon la loi de Moïse, elle ne put offrir un agneau comme les personnes aisées, mais seulement deux tourterelles et deux petits de colombe, comme faisaient les pauvres. Apprenons de là à ne pas rougir de notre pauvreté. « Si nous avons, dit l'Apôtre, la nourriture et le vêtement, soyons satisfaits; » ne désirons rien de plus. *His contenti simus.*[3]

Marie resta pauvre et détachée jusqu'à sa bienheureuse mort. En épousant un artisan dénué des biens de la fortune, elle se condamnait à une pauvreté perpétuelle. Elle-même révéla à sainte Brigitte qu'elle ne posséda jamais que le strict nécessaire. Fidèle imitatrice du Rédempteur, qui mourut dépouillé sur le Calvaire, elle ne laissa, selon plusieurs auteurs,

(1) Jac. 2, 5. (2) Matth. 6, 23. (3) I Tim. 6, 8.

que deux vêtements après son trépas. L'exemple de Marie doit nous apprendre à fuir le luxe, la recherche, la vanité, dans l'usage des choses de ce monde, nous contentant de cette honnête médiocrité qui favorise l'humilité, la mortification, le détachement, tandis que le luxe fomente l'orgueil, la vie molle, sensuelle et terrestre.

O mon aimable Souveraine! daignez m'obtenir une foi vive sur le néant des richesses, et sur la grandeur des trésors de la grâce. Je suis résolu de ne plus chercher désormais que la sanctification de mon âme.

PRATIQUE. — Voyons en quoi nous manquons à la sobriété, à la modestie chrétienne, à la simplicité, et corrigeons-nous.

Cinquième semaine après l'Octave de Pâques. – Dimanche.

DE L'ORAISON.

PRÉPARATION. — « Bienheureux l'homme, dit l'Ecriture, qui médite la loi du Seigneur, le jour et la nuit! Il sera comme un arbre planté le long des eaux, et qui donne du fruit en temps opportun.[1] »

1° Considérons combien l'oraison est nécessaire, puisque sans elle point de lumière, ni de force, — ni de vie spirituelle dans les âmes.

2° Proposons-nous dans ce saint exercice trois fins principales : obtenir les grâces divines, — nous affermir dans la pratique des vertus, — et nous unir étroitement à Dieu. Soyons toujours fidèles à préparer notre oraison, afin d'en retirer des fruits abondants.

PREMIER POINT.

Notre intelligence est naturellement aveugle sur les mystères du salut. Les vérités de la Foi ne se voient qu'à l'aide de la

(1) Ps. 1.

réflexion, et des lumières surnaturelles que la prière nous obtient. Si donc nous négligeons de réfléchir, de méditer, de demander à Dieu les rayons de sa grâce, il arrivera que notre esprit, perdant peu à peu de vue les maximes évangéliques, se remplira des faux principes du siècle. Nous manquerons alors de force pour accomplir nos devoirs. Car sans l'oraison, on perd la crainte de Dieu, le désir du salut et l'horreur du péché. De là cette faiblesse des âmes dans la tentation ; de là ces chutes funestes qui attristent les anges, scandalisent le prochain, et remplissent la terre de maux, parce que, dit Jérémie, personne ne réfléchit dans son cœur.[1] Celui qui abandonne l'oraison, assure sainte Thérèse, n'a pas besoin de démon pour aller en enfer, il y arrivera de lui-même. Et en effet, quand on cesse de méditer, de réfléchir, on devient la proie de ses passions, qui ne dorment jamais, et dont on ne triomphe que par la vigilance et le recours à Dieu.

C'est donc une illusion dangereuse que de prétendre devenir spirituel, sans faire chaque jour sa méditation. « On ne peut obtenir beaucoup de perfection, disait saint Louis de Gonzague, sans faire beaucoup d'oraison. » Les Saints que l'Eglise honore sur les autels ne sont parvenus à la sainteté que par une oraison continuelle, qu'ils prolongeaient souvent des nuits entières. Et nous prétendons qu'en méditant si peu et si froidement nous allons acquérir les vertus des Saints? C'est dans l'oraison que Dieu réveille notre foi, illumine notre intelligence, touche nos cœurs de componction, de dévotion, d'amour divin. Sans elle, nous n'aurons qu'un esprit distrait, un cœur froid et desséché, une âme tourmentée de désirs naturels et terrestres. Ne nous contentons même pas de la méditation du matin ; conservons pendant tout le jour quelque sainte pensée qui nous ramène à Dieu. *Beatus vir qui meditabitur die ac nocte.*[2]

(1) Jer. 12, 11.

(2) Ps. 1.

SECOND POINT.

Nous devons nous proposer dans l'oraison, d'obtenir les grâces divines. Dieu n'accorde ordinairement son assistance qu'aux âmes qui recourent à lui. « Demandez, dit-il, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira.[1] » Un des fruits d'une bonne oraison, c'est de nous faire réclamer avec instance les secours nécessaires à notre salut. Il est vrai que le Seigneur est disposé à nous exaucer en tout temps; mais, nous trouvant plus recueillis dans l'oraison, il nous y comble plus facilement de ses faveurs. Formons donc souvent des actes de demande pendant la méditation. *Petite, et dabitur vobis.*

La seconde fin d'une bonne oraison, c'est de nous affermir dans la pratique du bien. Nous ne devons pas y chercher des consolations spirituelles, mais le progrès de notre âme. Sainte Thérèse assurait qu'elle se contenterait toute sa vie, d'une oraison aride, pourvu que par là elle en devînt plus humble et plus fidèle. Ce ne sont pas les douceurs sensibles qui assurent le succès de l'oraison, mais les convictions qu'on y acquiert des vérités de la foi, et les résolutions qu'on y prend de devenir meilleur. Les distractions qui nous y obsèdent sans notre faute, ne sont pas un obstacle au fruit de l'oraison.

Efforçons-nous surtout d'y unir notre volonté à celle de Dieu. On obtient ce résultat, moins par les pensées sublimes, que par les affections d'un cœur humble et généreux. Formons souvent les actes du plus profond anéantissement de nous-mêmes en la présence du Seigneur. Reconnaissons son domaine absolu sur nous. Obéissons-lui, et soumettons-nous à lui sans réserve. Ainsi nous unirons notre cœur au sien, par les liens les plus étroits, jusqu'au jour où cette union sera éternelle. *Ut voluntatem Dei facientes, reportetis repromissionem.*[2]

O mon Jésus! quels trésors de grâces n'ai-je pas perdus, en négligeant l'oraison! Accordez-moi le courage de m'y appli-

(1) Luc. 11, 9.

(2) Hebr. 10, 36.

quer désormais avec ardeur, et d'en retirer des fruits abondants.

O Marie ! rendez-moi fidèle à mes exercices de piété, malgré les ennuis que j'y éprouve.

PRATIQUE. — Pendant l'oraison, prévoyons les occasions de vertus qui se présenteront à nous, et demandons à Jésus la grâce d'en profiter.

Cinquième semaine après l'Octave de Pâques. — Lundi.

DE LA PRIÈRE CONTINUELLE.

PRÉPARATION. — « Il faut prier toujours, dit la Sagesse incarnée, sans se lasser jamais. » *Oportet semper orare et non deficere.*[1]

1° Il faut prier toujours : la bonté divine, — notre misère personnelle, — et l'acharnement de nos ennemis nous en avertissent sans relâche.

2° Nous accomplirons ce précepte, à l'aide de la méditation, — des oraisons jaculatoires, — et de la bonne intention souvent renouvelée. Employons désormais à la prière tous nos moments libres.

PREMIER POINT.

La bonté divine nous engage puissamment à prier sans interruption. Après nous avoir dit : « Il faut toujours prier, sans se lasser jamais ;[2] » elle ajoute qu'elle exaucera quiconque l'implore, et qu'elle accordera, sans restriction, tout ce qu'on lui demande dans l'ordre du salut. *Omnia quæcumque.*[3] Quelle encourageante promesse, de la part d'un Dieu ! N'est-elle pas de nature à provoquer en nous le désir le plus ardent d'une prière incessante ? Le bienheureux Benoît-Joseph Labre, après avoir prié tout le jour, passait encore une partie des nuits à s'entretenir avec Dieu. Que d'exemples semblables parmi les

(1) Luc. 18, 1. (2) Ibid. (3) Marc. 11, 24.

Saints, surtout parmi les Pères du désert, qui ne se rassasiaient jamais de puiser les biens de la grâce dans les trésors de Dieu. *Petite et dabitur vobis.*[1]

D'ailleurs, notre misère toujours renaissante n'éveille-t-elle pas en nous la pensée de recourir sans cesse au Seigneur? L'Apôtre déclare que, sans le secours de la grâce, nous ne pouvons avoir aucune pensée sainte et méritoire.[2] « Sans moi, dit le Sauveur, vous ne pouvez rien faire.[3] » Dans l'ordre du salut, nous ressemblons à des mendiants à qui tout manque, et dont les besoins sont perpétuels. Est-il difficile à une si grande et si continuelle misère d'implorer sans cesse la miséricorde infinie? Ah! si nous ne prions pas toujours, c'est que nous sentons peu notre indigence; et nous n'en sommes que plus à plaindre.

Cependant les combats presque continuels que nous livrent l'enfer, la chair et le monde, devraient nous la faire sentir. Nos ennemis sont puissants et nombreux; nous ne saurions de nous-mêmes leur résister; et cependant il faut vaincre ou périr. Le seul moyen de triompher, dans cette lutte acharnée et sans trève, c'est d'implorer constamment le secours divin, surtout au moment de la tentation. Ah! si nous avions plus de foi sur les riches promesses faites à la prière, sur l'indigence profonde de notre âme, et sur les dangers qu'elle court au milieu de tant d'ennemis, notre amour de la prière grandirait tous les jours.

Adorable Jésus! votre divine parole a fait de la prière de l'homme la clef des trésors de Dieu. Inspirez-moi comme aux Saints le désir, la soif continuelle de l'oraison. Faites-moi recourir à vous, avant et pendant mes actions, dans mes peines, dans tous mes combats, dans toutes les difficultés que présente la vertu.

SECOND POINT.

C'est dans la méditation que la prière, comme une source féconde, jaillit des réflexions offertes à notre volonté. S'il arrive que l'aridité dessèche notre âme, nous ne devons pas cesser toutefois de prier. Les Saints, en pareil cas, imitaient la con-

(1) Luc. xi, 9. (2) II Cor. 3, 5. (3) Joan. 15, 5.

duite du Sauveur au Jardin des Olives : ils répétaient constamment les mêmes invocations. Agissons comme eux : si nous ne savons produire aucune affection, ne cessons de dire à Dieu : « Seigneur! ayez pitié de moi ; voyez ma misère et donnez-moi votre amour. » Ces actes de demande et autres semblables rendront notre oraison fructueuse et nous disposeront à la prière pour le reste du jour.

Dans la journée, en effet, il nous faut converser avec Dieu, au moyen des oraisons jaculatoires. Celles-ci sont comme des traits enflammés que nous lançons vers le ciel pour en faire descendre les divines miséricordes ; ce sont les élans d'un cœur qui sent sa misère et le besoin continuel de l'assistance de Dieu. Il n'est pas d'emploi si assujettissant qui puisse être un obstacle à ces prières fréquentes. Les âmes désireuses de leur perfection savent penser à Dieu et converser avec lui, en allant et en venant, au milieu même du tumulte et de l'embarras des affaires.

La bonne intention leur vient en aide pour éloigner d'elles la dissipation. Le désir habituel de plaire à Dieu, convertit en prières toutes nos actions, même les plus indifférentes. Le travail, la récréation, les repas, la promenade, et jusqu'au sommeil, deviennent des actes de piété, par le soin que nous mettons à les consacrer au Seigneur. Ainsi l'intention fréquemment renouvelée entretient sur l'autel de nos cœurs le feu de l'amour sacré ; elle fait monter sans cesse au ciel l'encens de notre prière.[1] Avons-nous cette disposition continuelle de glorifier Dieu et de lui obéir en chacune de nos œuvres ? Formons cette intention le matin ; renouvelons-la pendant le jour. Ne cessons pas de vivre sous la dépendance et la conduite du Seigneur. *In omnibus viis tuis cogita illum, et ipse diriget gressus tuos.*[2]

O mon Jésus ! que je suis éloigné de l'esprit d'oraison qui animait les Saints ! Accordez-moi le courage de vaincre l'ennui, la distraction, le dégoût, l'inconstance, qui parfois m'empêchent de converser avec vous.

(1) Levit. 6, 13. (2) Prov. 3, 6.

O Marie ! inspirez-moi la pensée de recourir souvent à votre protection.

PRATIQUE. — Vivons habituellement en la présence de Dieu, et dirigeons à sa gloire toutes nos actions.

Cinquième semaine après l'Octave de Pâques. — Mardi.

QUAND ET COMMENT FAUT-IL PRIER.

PRÉPARATION. — « Priez en tout temps, en esprit, avec grande instance.[1] » Ainsi parle saint Paul.

1° Nous devons prier au moment de la tentation, — après une faute, — et dans tous nos besoins spirituels.

2° La prière obtient infailliblement ce qu'elle demande, pourvu qu'elle soit humble, — confiante, — et persévérante. Soyons fidèles à remplir ces conditions, dans les requêtes que nous adressons à Dieu.

PREMIER POINT.

Le Seigneur nous a placés sur la terre comme sur un champ de bataille : nous devons y combattre sans relâche. Laissés à nos seules forces, nous ne pourrions jamais triompher.[2] Mais Dieu nous a donné une armure invincible, une arme victorieuse avec laquelle, dit saint Augustin, nous repousserons tous nos ennemis. Cette arme, cette armure n'est autre que la prière. Elle nous revêt de la protection du Tout-Puissant, de la force de Celui qui ne saurait être vaincu. Prions donc le Seigneur, quand nous sommes tentés ; invoquons-le jusqu'à la fin de la lutte, et nous serons toujours vainqueurs. *Induite vos armaturam Dei.*[3]

Prions-le de même après nos fautes. Le recours à Dieu calme nos remords, adoucit nos amertumes, nous délivre de la tristesse

(1) Eph. 6, 18. (2) Eph. 6, 12. (3) Eph. 6, 11.

et du découragement. « Tournez-vous vers moi, dit le Seigneur par son Prophète; eussiez-vous la conscience entièrement souillée, je la rendrai blanche comme la neige.[1] » « Venez à moi, dit encore le Rédempteur, venez, vous qui êtes chargés du poids de vos fautes, et je vous soulagerai.[2] » Au lieu donc de nous désoler, de nous troubler, de nous laisser abattre après nos chutes, adressons-nous avec confiance au divin Médecin, qui peut seul nous purifier, nous guérir et nous sauver. *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris.*[3]

Il n'est pas de besoin spirituel que Dieu ne puisse soulager. Manquons-nous de lumière, de force, de vertus solides? recourons au Seigneur avec instance. « La prière, dit saint Laurent Justinien, change les hommes, d'aveugles en clairvoyants, de faibles en forts, de pécheurs en Saints. » « Non seulement, ajoute saint Pierre Chrysologue, elle nous conserve dans l'amitié divine, mais elle nous détache encore de la terre, nous élève au ciel, nous fait vivre familièrement avec les Anges et avec Dieu. » D'où vient donc que nous négligeons ce grand moyen de salut, en nous occupant inutilement, en laissant errer notre imagination dans des rêveries, au lieu d'employer nos loisirs à prier pour nous-mêmes, pour l'Eglise militante et pour l'Eglise souffrante?

SECOND POINT.

Pour être efficace, la prière doit être humble. « Toute la science d'une âme, dit saint Augustin, consiste à connaître pratiquement qu'elle n'est rien et ne peut rien. » Quand elle se connaît ainsi, elle prie avec ce cri du cœur que Dieu ne saurait mépriser. « Criez vers moi, de l'abîme de vos misères, dit-il, et je vous exaucerai.[4] » L'humble opinion que nous avons de nous-mêmes est un titre à la miséricorde du Seigneur, comme le fait entendre le Psalmiste.[5] Humilions-nous donc toujours en la divine présence, lorsque nous répandons notre cœur devant Dieu. *Oratio humiliantis se, nubes penetrabit.*[6]

(1) Is. 1, 18. (2) Matth. 11, 28. (3) I Joan. 2, 2.
(4) Jer. 33, 3. (5) Ps. 129, 1. (6) Eccli, 35, 21.

A l'humilité joignons la confiance, puisque nous ne parlons pas seulement, dans nos prières, à la Majesté souveraine, mais aussi à la Bonté infinie, à Celui qui nous fait dire chaque jour : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » Par Jésus et en Jésus, nous sommes véritablement les enfants de Dieu. Nous devons attendre de notre Père céleste et lui demander sans crainte le pain spirituel, c'est-à-dire, la lumière, la grâce, la force de remplir nos devoirs, le courage de supporter nos peines. Réclamons ces biens avec l'assurance de les obtenir. Jamais le Seigneur ne repoussera nos requêtes. « Tout ce que vous me demanderez, dit-il, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera donné. » *Credite quia accipietis, et evenient vobis.*[1]

On obtiendra surtout, si l'on prie avec persévérance. Pour nous sauver, Dieu ne se contente pas d'être invoqué une fois, deux fois le jour, ni à certaines époques de l'année. Parce que nous sommes portés à l'orgueil, il veut nous laisser sentir nos misères avant de nous exaucer ; parce qu'il nous aime, il désire que nous l'entretenions souvent : double raison pour lui d'exiger de nous une prière persévérante et continuelle. « Comme le corps, dit saint Augustin, ne peut subsister sans nourriture, ainsi notre âme ne saurait vivre sans l'oraison. » La prière doit être notre aliment de chaque jour, notre soutien de chaque instant, comme notre respiration spirituelle. Par elle nous irons de vertu en vertu jusqu'à l'éternité bienheureuse.[2]

Adorable Jésus ! vous m'avez donné l'exemple de la prière, depuis votre incarnation jusqu'à votre mort. Communiquez-moi le goût spirituel de l'oraison, afin que je puisse facilement m'entretenir avec vous, au milieu même de mes occupations.

O Marie ! enseignez-moi vous-même à prier avec humilité, avec confiance, avec persévérance.

Pratique. — Avant chacune de nos actions, recommandons-nous à Jésus et à Marie.

(1) Marc. 11, 24. (2) Ps. 83, 8.

Cinquième semaine après l'Octave de Pâques. — Mercredi.

POUR QUI FAUT-IL PRIER?

PRÉPARATION. — « Ne vous inquiétez de rien, dit l'Apôtre, mais présentez à Dieu vos demandes par des prières, des supplications et des actions de grâces.[1] » Ces prières nous devons les offrir

1° Pour nous-mêmes, qui en avons tant besoin dans l'ordre du salut.

2° Pour les autres, parce que la charité nous en fait un devoir. Recommandons chaque jour à Dieu les pécheurs, les justes et les âmes du purgatoire.

PREMIER POINT.

La charité bien réglée commence par soi-même, surtout quand il s'agit du salut éternel. Or nous sommes si faibles, si incapables d'opérer aucun bien, que le Sauveur nous recommande de prier sans relâche, afin d'obtenir l'assistance divine dont nous avons un continuel besoin. « Comme le soldat, dit saint Laurent Justinien, n'avance pas au combat sans la protection de ses armes, ainsi le chrétien ne doit rien entreprendre sans le secours de la prière. Il faut donc, ajoute-t-il, qu'il se revête de cette armure, quand il sort de sa demeure, quand il y rentre, quand il se promène au dehors, lorsqu'il vaque à ses affaires; et il ne doit jamais se livrer au sommeil avant d'avoir nourri son âme du salutaire aliment de l'oraison. » Quoi de plus capable en effet que la prière, de nous préserver du péché et de nous porter au bien? « Qu'y a-t-il de plus sanctifiant, demande saint Jean Chrysostome, que le commerce avec la Sainteté même? » C'est par la prière continuelle que les vrais

(1) Phil. 4, 6.

serviteurs de Dieu se sont formés à toutes les vertus. Saint Bonaventure estimait bien fragile l'édifice des bonnes œuvres, qui n'est pas cimenté par l'oraison. « Lorsque je vois quelqu'un, disait saint Jean Chrysostome, qui n'a pas un grand désir de la prière et qui ne s'y applique pas avec un soin ardent et constant, je juge aussitôt sans craindre de me tromper, qu'il ne doit pas y avoir en lui des dons excellents ou de sublimes vertus. » Suivons le conseil de ce saint Docteur : « Lorsque, dit-il, nous devons cesser de prier, faisons-le dans les dispositions du poisson que l'on retire de l'eau. Car, ajoute-t-il, comme l'eau est l'élément et la vie du poisson, ainsi doit être pour nous la prière. » Examinons si nous ne perdons pas des moments que nous pourrions employer à converser avec Dieu.

SECOND POINT.

Comme la prière est le moyen universel pour obtenir toutes sortes de biens, nous pouvons l'appliquer à nos besoins et à ceux de nos frères. « Priez les uns pour les autres, disait saint Jacques aux premiers fidèles, afin que vous soyez sauvés.[1] » « Je vous conjure, écrit saint Paul, d'offrir à Dieu des supplications, des prières, des demandes, et des actions de grâces pour tous les hommes : pour les rois et ceux qui sont constitués en dignité, afin qu'il donne la paix à l'Eglise et que nous puissions vivre tranquillement dans la piété et la chasteté. » L'Apôtre ajoute aussitôt : « Cette pratique est bonne et agréable à notre Dieu, qui veut sauver tous les hommes et les amener à la connaissance de la vérité.[2] » Ailleurs il recommande de prier pour les prêtres et les missionnaires apostoliques : « Je vous conjure, mes frères, écrit-il, de m'aider par vos prières auprès de Dieu,[3] de faire instance et de supplier le Ciel pour tous les fidèles et pour moi, afin que je puisse prêcher librement l'Evangile,[4] que la parole de Dieu soit partout en honneur, et que nous soyons délivrés des méchants qui s'y oppo-

(1) Jac. 5, 16.
(2) I Tim. 1, 2-4.
(3) Rom. 16, 30.
(4) Eph. 6, 18-19.

sent.[1] » Ailleurs saint Paul proteste « qu'il prie lui-même et sans interruption pour tous les fidèles,[2] qu'il rend grâces à Dieu pour eux,[3] et qu'il demande en leur faveur la fidélité à leur vocation de chrétiens, l'accomplissement des desseins de Dieu sur eux,[4] la fuite de toute faute,[5] le progrès dans la vie intérieure, afin que Jésus habite dans leurs cœurs par la foi et par une solide et constante charité.[6] » Ces grâces, demandons-les tous les jours pour nous-mêmes et pour les autres ; recommandons en outre à Dieu les pécheurs, les hérétiques, les infidèles, les agonisants et les âmes du purgatoire. N'oublions pas surtout ceux pour qui la reconnaissance, la justice et la volonté de Dieu nous font un devoir de prier. Lorsque nous souhaitons une grâce pour nous-mêmes, disait sainte Marie-Madeleine de Pazzi, le moyen de l'obtenir, c'est d'en demander plusieurs pour les autres.

O mon Dieu ! je vous recommande l'Eglise et l'univers entier, surtout mes parents, mes supérieurs, mes amis, les pécheurs et les justes, tous ceux qui souffrent et qui sont tentés, ceux qui sont exposés à se perdre à jamais.

O Marie ! je me mets sous votre protection ainsi que toutes les âmes pour lesquelles Dieu veut que je le prie.

Pratique. — Demandons souvent au Seigneur l'esprit de prière, et voyons quels sont les moments que nous perdons, et que nous pourrions sanctifier par des oraisons jaculatoires.

Fête de l'Ascension du Sauveur. — Jeudi.

SUR LE MYSTÈRE DU JOUR.

Préparation. — « Il est monté, dit l'Apôtre, au-dessus de tous les cieux, pour être à la tête de toutes choses.[7] »

(1) 2 Thes. 3, 1-2. (2) Rom. 1, 9. (3) 1 Cor. 1, 4.
(4) 2 Thes. 2, 11. (5) 2 Cor. 13, 7. (6) Eph. 3, 14-18.
(7) Eph. 4, 10.

1° L'Ascension de l'Homme-Dieu, considérée en elle-même, est consolante, — et instructive.

2° Elle doit produire en nous le détachement, — le désir de la perfection, — et l'espérance de la béatitude. Demandons ces grâces à Jésus et à Marie.

PREMIER POINT.

Rien de plus consolant, mais aussi rien de plus instructif que ce mystère. L'entrée triomphale du Sauveur dans les cieux nous est décrite par David : « Princes du ciel! s'écrie-t-il, enlevez vos portes; portes éternelles! ouvrez-vous. Voici le Tout-Puissant, voici le Roi de gloire. » La cour céleste l'accueille, au milieu des chants d'allégresse et de louanges. « Asseyez-vous à ma droite, lui dit le Père éternel; je réduirai tous vos ennemis à vous servir de marche pied.[1] » Ravalé autrefois plus bas que les animaux les plus stupides, avili par les liens du démon, voilà donc l'homme élevé maintenant dans la personne de Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostome, au-dessus même des purs Esprits qui environnent le trône de Dieu. Car saint Paul observe que Dieu nous a fait asseoir en Jésus, dans les cieux.[2] Or ce qui n'est qu'une espérance deviendra une réalité, à condition, dit l'Apôtre, que nous souffrions avec lui. Souffrir avec Jésus, c'est s'imposer les sacrifices qu'exigent la fuite du péché, l'accomplissement des préceptes divins, et la conformité parfaite au bon plaisir de Dieu. *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.*[3]

En effet, quand le Sauveur eut disparu dans les nues, deux personnages vêtus de blanc se montrèrent aux Apôtres; c'étaient deux Anges du ciel : « Ce Jésus, leur dirent-ils, qui s'est élevé dans les cieux, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.[4] » Ces paroles nous annoncent le second avènement du Rédempteur, comme Juge des vivants et des morts. Elles semblent signifier : « L'Homme-Dieu n'est plus visible ici-bas;

(1) Ps. 23, 67, 109.
(2) Eph. 2, 6.
(3) Rom. 8, 17.
(4) Act. 1, 11.

il paraît s'être éloigné de vous. Mais ne vous y trompez point; il voit comme toujours vos pensées, vos désirs et vos œuvres. Il viendra vous en demander compte au dernier jour. » N'oublions jamais cet avis; qu'il soit la règle de notre conduite! Agissons sous les yeux de notre souverain Juge, avec la crainte filiale qui bannit la présomption, épure la confiance et affermit l'amour sacré.

SECOND POINT.

Le mystère de ce jour doit produire en nous un parfait détachement. Comment pourrions-nous, en effet, lier nos affections aux objets périssables, quand le Bien par excellence, Celui qui doit faire notre éternelle félicité, est monté dans les cieux? « Je regarde tout ce qui est terrestre comme de la boue, disait l'Apôtre, en comparaison de Jésus-Christ.[1] » « Abstenez-vous, ajoute saint Pierre, de tous les désirs charnels et sensuels; soyez comme des étrangers, des pèlerins sur la terre;[2] » ne vous y attachez qu'à Dieu. Examinons si notre cœur est entièrement libre de sentiments mondains, des recherches des plaisirs et de la vanité.

Elevons plus haut nos désirs. Pour arriver au ciel, il faut en suivre la voie. Or celle qui y mène le plus sûrement est la solide vertu ou la perfection évangélique. Ne nous contentons donc pas de fuir le péché mortel, de pratiquer les devoirs essentiels du christianisme. Portons nos vues jusqu'à l'acquisition de la vraie sainteté. A cette fin, animons-nous d'une ardeur constante à lutter contre nous-mêmes, contre notre paresse, notre lâcheté. « Car le royaume des cieux souffre violence, dit Jésus-Christ, et ce sont les violents qui l'emportent,[3] » c'est-à-dire ceux qui savent se vaincre, se renoncer, pour rester fidèles aux préceptes du Sauveur.

A ce prix, nous pourrons espérer de rejoindre notre bon Maître dans l'éternelle béatitude. Lui-même nous en a ouvert les portes; il nous a mérité par sa mort de posséder un jour la vie qui ne finira jamais. Cette pensée encourage au bien, rend

(1) Phil. 3, 8. (2) I Petr. 2, 11. (3) Matth. 11, 12.

constant dans les exercices de piété, dans les bonnes résolutions et dans la pratique de tous les devoirs. Elle change les douleurs en joie et les opprobres en triomphe. « Il a fallu, dit le Sauveur, que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire.[1] » Cette parole doit nous faire espérer la félicité du ciel, en proportion des tribulations qui nous affligent sur la terre. *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.*

O mon aimable Rédempteur! que je suis encore loin du détachement parfait, et de la solide perfection! Accordez-moi le mépris de tout ce qui passe et le plus vif désir des biens éternels. Que l'espérance de la béatitude des Saints m'anime chaque jour à marcher sur leurs traces!

O Marie! obtenez-moi la fidélité à votre divin Fils jusqu'à mon dernier soupir.

PRATIQUE. — Dans nos travaux, nos luttes, nos tristesses, faisons comme les Apôtres : pensons au ciel, regardons le ciel. *Aspicientes in cœlum.*[2]

Octave de l'Ascension. — Vendredi.

LA NEUVAINE AU SAINT-ESPRIT.

PRÉPARAEION. — Après l'Ascension, les Apôtres passèrent dix jours dans le Cénacle pour y attendre le Saint-Esprit.[3] Unissons-nous à eux, et disposons-nous par une neuvaine à la réception du divin Paraclet. Voyons donc

1° Combien est importante la neuvaine au Saint-Esprit.

2° Dans quels sentiments nous devons la faire.

Passons ces jours dans un profond recueillement et une prière habituelle.

(1) Luc. 24, 26. (2) Act. 1, 11. (3) Act. 1, 4 et 2, 1.

PREMIER POINT.

L'Eglise a consacré l'usage de se préparer aux fêtes liturgiques par des neuvaines. Celle au Saint-Esprit est d'une importance majeure, puisque nous honorons par là la troisième personne de la très sainte Trinité, qui est intervenue dans toutes les œuvres de Dieu, et en particulier dans celle de la Rédemption. C'est en effet l'Esprit-Saint qui nous applique les mérites du Sauveur : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, dit le Sauveur, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.[1] » C'est donc l'Esprit-Saint qui nous fait naître à la grâce dans le Baptême ; c'est lui qui nous remplit de dons célestes dans la Confirmation, et nous unit à Jésus dans l'Eucharistie par la charité qu'il répand dans nos cœurs.[2] Il intervient même au sacrifice de nos autels, comme l'indiquent assez les prières de la Messe.[3] L'Eglise sanctifie le monde, et le Saint-Esprit sanctifie l'Eglise. Celle-ci a pour chef Jésus-Christ, mais son cœur et son âme, c'est l'Esprit-Saint ; il est l'Esprit du Sauveur, puisqu'il procède du Père et du Fils. Remercions cet Esprit de vérité de nous avoir éclairés des lumières de la foi, faits enfants de Dieu et de l'Eglise, et enrichis de vertus et de dons d'un prix infini. Il veut au jour de la Pentecôte nous combler de nouvelles faveurs. Par lui nous croyons, nous espérons, nous aimons avec mérite pour le ciel ; par lui nous craignons Dieu, nous pratiquons sa loi, nous entrons dans les mystères de sa sagesse et de son amour ; par lui enfin nous arriverons à la perfection, nous persévérerons dans la bonne voie et posséderons l'héritage des Saints. Il est donc bien important de lui adresser des prières et de nous disposer à recevoir ses grâces au jour qu'il a choisi, par l'organe de son Eglise, pour nous les prodiguer.

(1) Joan. 3, 5. (2) Rom. 5, 5. (3) Hebr. 9, 14.

SECOND POINT.

Entrons dans les sentiments des Apôtres au Cénacle, pendant qu'ils se préparaient à recevoir l'Esprit-Saint. Avec quelle humilité profonde, ils se rappelaient leur ignorance passée, leur faiblesse au temps de la Passion, et les reproches que Jésus leur avait faits touchant leur incrédulité après sa résurrection. Nous aussi, que de motifs nous avons de nous confondre ! Non seulement nous pouvons dire avec l'Eglise : « O Esprit-Saint ! sans votre opération, il n'est rien de bon dans l'homme, il n'est rien en lui qui ne soit souillé. » *Nihil est in homine, nihil est innoxium ;* non seulement nous pouvons faire ces humiliants aveux, mais encore en ajouter bien d'autres qui nous sont personnels. Que de fautes, d'imperfections n'avons-nous pas à nous reprocher ! que de résistances et d'infidélités aux grâces de l'Esprit-Saint ! Que de lâchetés dans son service, de froideurs dans son amour, d'oublis de sa présence et de ses bienfaits ! Anéantissons par un humble repentir tous ces obstacles au règne parfait du divin Paraclet.

Attirons-le en nous par nos prières et nos vœux. Les Apôtres souhaitaient vivement sa venue, convaincus qu'ils étaient de leur impuissance et du besoin qu'ils avaient des grâces divines. Nous qui avons tant de défauts à corriger et de faiblesses à guérir, serions-nous moins ardents à le désirer ? Tant de pensées vaines et inutiles jusque dans l'oraison, tant de motifs naturels et intéressés dans nos actions, tant d'inclinations immortifiées, de sentiments peu nobles, peu généreux, si peu de vrai recueillement, d'abnégation sincère, de charité dévouée, toutes ces pauvretés spirituelles nous pressent d'appeler en nous avec ardeur l'Auteur des dons célestes, le sanctificateur des âmes.

Venez, Esprit Créateur ! visitez les âmes désireuses de vous appartenir ; remplissez-les de vos lumières et de vos grâces. Vous êtes la source d'eau vive ; rafraîchissez nos cœurs consumés par les passions. Vous êtes la fournaise de la divine charité ; embrasez-nous d'ardeur à votre service. Soyez l'hôte

inséparable qui habite en nous jour et nuit, pour nous éclairer, nous conduire et nous gouverner.

PRATIQUE. — Faisons la neuvaine au Saint-Esprit, en offrant chaque jour à Dieu quelque mortification et quelque prière spéciales, en nous exerçant au recueillement, en combattant mieux nos défauts, en étant plus fidèles à notre règle ou règlement de vie, en nous recommandant particulièrement à la sainte Vierge et aux saints Apôtres.

Octave de l'Ascension. — Samedi.

L'ORAISON DE LA VIERGE-MÈRE.

PRÉPARATION. — « Je crierai vers le Seigneur, dit le Prophète, comme le petit de l'hirondelle, je gémirai comme la colombe.[1] »

1° L'oraison de la bienheureuse Vierge était fervente, sans lâcheté, — continuelle, sans interruption, — persévérante jusqu'à la fin de sa vie.

2° La divine Mère s'y préparait par la pratique de la solitude, — du recueillement, — et de la pureté de cœur. Sont-ce là nos dispositions, quand nous nous présentons devant Dieu ?

PREMIER POINT.

Lorsque la Vierge immaculée reçut la vie, et avec la vie le parfait usage de la raison, elle commença à prier et à méditer. La connaissance qu'elle avait des perfections divines, enflammait son cœur d'un ardent amour envers le souverain Bien, en sorte que la ferveur de ses désirs et de ses prières, allait toujours croissant. Elle était, selon saint Jérôme, comme le buisson que vit Moïse dans le désert. Désireuse de la gloire de Dieu et du salut des hommes, elle demandait, avec une charité brûlante,

(1) Is. 38.

la venue du Messie promis, et ses prières hatèrent le moment tant souhaité de l'incarnation du Verbe. Comparons notre oraison avec celle de Marie, et réchauffons notre tiédeur aux flammes de ce buisson ardent. *Erat rubus ardens igne spirituali.*[1]

Mystique Colombe, Marie ne cessait jamais de gémir. Retirée dès l'enfance dans le creux du rocher, c'est-à-dire dans le secret du temple du Seigneur, elle ne se contentait pas de prier pendant le jour, elle se levait la nuit, comme elle le révéla elle-même à la vierge sainte Elisabeth. Elle allait devant l'autel, et là répandant son cœur devant Dieu, elle prolongeait ses entretiens avec son Bien-Aimé, le plus longtemps qu'il lui était permis. Même durant son sommeil, sa prière montait encore vers la Majesté divine, comme la fumée du plus pur encens. A l'exemple de Marie, ne perdons jamais un instant, du temps destiné à la prière. *Orantes omni tempore in spiritu.*[2]

Loin de se ralentir avec les années, l'oraison de Marie ne fit que gagner en ardeur. Bien différente de ces âmes qui commencent avec courage au temps des consolations, puis se relâchent sous le souffle de l'aridité, Marie persévéra jusqu'à la fin dans la voie de l'oraison. Bethléem, l'Egypte, le Calvaire la virent aussi fidèle à s'entretenir avec Dieu, qu'elle l'avait été sous la voûte du temple de Jérusalem. Efforcons-nous de marcher sur ses traces. N'omettons jamais la méditation du matin, même dans nos dégoûts; songeons qu'elle est alors plus agréable à Dieu; passons donc le temps à répéter quelque oraison jaculatoire, à l'exemple de Jésus-Christ au jardin des Olives. « Mon Père! disait-il sans cesse pendant ses trois heures d'agonie, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi, néanmoins que votre volonté soit faite, et non la mienne. » *Non mea voluntas sed tua fiat.*[3]

SECOND POINT.

Si nous voulons retirer beaucoup de fruits de l'oraison, il faut qu'à l'exemple de Marie, nous nous y disposions par la solitude.

(1) S. Jérôme. (2) Eph. 6, 18. (3) Luc. 22, 42.

La divine Mère l'aima toujours. Saint Jérôme fait observer qu'Isaïe, en parlant de l'Incarnation, appelle Marie, non simplement « Vierge, » mais « Vierge retirée. » Le Prophète indique ainsi l'amour de prédilection que la Vierge immaculée devait avoir du silence et de l'isolement. Fuyons comme elle le tumulte du siècle ; cherchons à être seuls avec Dieu, et nous deviendrons facilement des hommes d'oraison. *Solitarius... levavit super se.*[1]

Et si nous ne pouvons toujours jouir de la solitude, suppléons-y du moins par le recueillement habituel : point de contemplation si ce n'est à ce prix. La dissipation tarit la source des saintes pensées, des bons désirs, des ferventes affections. Aussi la divine Mère la fuyait avec horreur. Elle vivait à Nazareth, toujours absorbée en Dieu. « En se rendant au Temple, dit saint Vincent Ferrier, elle marchait les yeux baissés, » avec la plus grande modestie, ne perdant jamais le souvenir du Créateur. Profitons de si beaux exemples. Bannissons de notre esprit les pensées inutiles, et nous n'aurons nulle peine à converser avec Dieu, présent dans notre âme. *Adest cunctis obsecrationibus nostris.*[2]

La pureté du cœur achèvera de nous disposer à l'oraison continuelle. La divine Mère vécut toujours parfaitement détachée, comme elle le révéla à sainte Brigitte. Son âme, libre de tout lien, se portait avec ardeur vers le Bien suprême ; elle ne savait ni l'oublier ni s'en distraire. Oh ! que notre méditation serait fervente si notre cœur était pur et dégagé ! D'où viennent nos distractions, nos évagations d'esprit, sinon de notre attachement à nous-mêmes et aux objets créés ? Que nous rougirions, si tous pouvaient lire sur nos fronts les pensées qui parfois nous préoccupent dans un moment si solennel, si précieux. Rougissons-en devant Dieu, supplions-le par Marie de nous donner un cœur pur.

O Marie ! céleste Colombe ! votre cœur fut toujours parfaitement détaché des affections terrestres. Obtenez-moi l'amour de la vie cachée, recueillie, éloignée des créatures ; que tous

(1) Thren. 3, 28. (2) Deut. 4, 7.

mes instants soient employés à penser au Bien-Aimé de mon âme, à converser avec lui, à ne vivre, comme vous, que de son bon plaisir.

PRATIQUE. — Afin de nous préparer à la venue du Saint-Esprit, conservons-nous dans l'esprit de prière, en évitant les paroles oiseuses et la trop grande activité.

Octave de l'Ascension. — Dimanche.

LA MORTIFICATION COMPAGNE DE L'ORAISON.

PRÉPARATION. — « Veillez et priez, » dit souvent le divin Maître. Pourquoi joint-il ces deux mots? parce que la vigilance est la gardienne de l'oraison : elle nous montre ce qu'il nous faut retrancher pour ne pas empêcher nos communications avec Dieu. Considérons donc

1° Combien la vigilance pratique ou la mortification est nécessaire à l'oraison.

2° En quoi nous devons l'exercer pour avancer dans l'union avec Dieu. Examinons ce qui fait en nous le principal obstacle à l'esprit de prière.

PREMIER POINT.

Au sentiment des Saints, l'oraison et la mortification sont inséparables. La première sans la seconde, dit le père Balthazar Alvarez, est une illusion ou dure peu. Saint Ignace, entendant louer une personne qu'on disait être souvent en oraison, répondit : « C'est un signe qu'elle se mortifie beaucoup. » « C'est l'oraison, dit saint François de Borgia, qui introduit en nous l'amour divin, mais c'est la mortification qui lui en prépare la place. » L'oraison, en effet, nous élève à Dieu, elle tend à nous rendre spirituels; or la chair et les sens sont opposés à l'esprit, comme parle l'Apôtre;[1] si nous ne les mortifions pas, nous ne

(1) Rom. 7, 23.

saurions nous unir au Seigneur. « Les plaisirs et l'oraison, dit sainte Thérèse, ne vont pas ensemble. » « Ceux qui ne se détachent point des satisfactions sensuelles, ajoute saint Ambroise, finissent par se séparer de Dieu. » Au contraire, saint François de Sales assure que plus on mortifie ses inclinations naturelles, plus on se rend capable des inspirations divines. C'est par ce moyen que saint Louis de Gonzague acquit tant de facilité pour l'oraison. Il était si maître de ses sens et de ses passions, qu'il avoua un jour à son supérieur que si toutes les distractions qu'il avait eues pendant six mois étaient réunies ensemble, elles n'occuperaient pas le temps d'un seul *Ave Maria*. Il avoua qu'il avait autant de difficulté à se distraire de Dieu, que d'autres disent en éprouver pour se recueillir. Il ne voyait, il n'entendait presque plus rien autour de lui, tant il s'était habitué à mortifier ses sens et à se tenir absorbé dans son intérieur.[1] Que cet exemple nous confonde, nous qui ne savons passer cinq minutes en prière, sans quelque distraction, et cela par un effet de notre dissipation habituelle, de cette liberté de tout voir, de tout entendre, que nous accordons à nos sens, de cette légèreté d'imagination que nous n'avons jamais réprimée. « Quoi ! s'écrie saint Jean Chrysostome, quand je m'entretiens avec un ami, d'histoires, de nouvelles, de bagatelles, je suis très attentif; et en conversant avec Dieu, de choses importantes, des moyens de me sauver, je ne crains pas d'occuper mon esprit de choses étrangères? ai-je la foi? ai-je le sens? »

SECOND POINT.

L'effet principal de l'oraison, c'est de nous conduire à l'union parfaite avec le Sauveur. « Or, dit l'Apôtre, ceux qui sont à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises.[2] » Il est impossible de devenir un homme d'oraison, si l'on ne mortifie ses sens et ses passions. La dévotion du cœur s'échappe par la trop grande facilité à parler. Celui qui parle beaucoup avec les créatures, montre qu'il ne parle guère avec

(1) Sa vie. (2) Gal. 5, 24.

Dieu ; car les hommes d'oraison ne sont pas grands parleurs. « C'est dans le silence, dit l'auteur de l'*Imitation*, que profite l'âme pieuse. » « Car le silence nous force en quelque sorte à méditer les choses célestes,[1] tandis que la loquacité tarit la source des saintes pensées.[2] » Gardons-nous de la curiosité d'apprendre les nouvelles du jour, et du désir empressé de les communiquer aux autres. Veillons sur nos regards ; par eux entrent dans notre âme les images des choses sensibles, qui viennent ensuite nous distraire dans l'oraison. Evitons de même toute gourmandise, toute sensualité dans nos repas : « Le corps appesanti par la nourriture, dit saint Jérôme, empêche l'âme de s'élever à Dieu. » L'Esprit-Saint nous avertit de garder notre cœur avec toute la vigilance possible, parce que de lui procède la vie.[3] Les passions immortifiées sont une source féconde d'agitations, de distractions, qui nous ôtent le recueillement et nous font perdre la présence de Dieu. Si nous voulons méditer et prier facilement, tenons notre cœur en paix, ayons un intérieur bien réglé ; fuyons l'empressement, les vaines craintes, les désirs vifs et inutiles. Si malgré ces précautions, nous souffrons encore de l'aridité dans la prière, armons-nous de courage : car c'est un exercice de mortification qui nous attirera les lumières et les consolations divines. Saint Philippe de Néri conseillait de faire alors comme un mendiant, de demander l'aumône spirituelle, tantôt à Jésus-Christ, tantôt à la divine Mère, tantôt aux Anges et aux Saints.

Faites-moi profiter, ô Jésus ! de tout le temps que je passe dans l'exercice de la prière et de la méditation ; donnez-moi la volonté sincère de n'y chercher que vous.

O Marie ! enseignez-moi vous-même à exceller dans la vigilance et dans l'oraison.

Pratique. — Habituons-nous à vivre partout recueillis, et nous serons moins distraits quand viendra l'heure de nous prosterner devant Dieu pour prier.

(1) S. Bern. (2) S. Dorothée. (3) Prov. 4, 23.

Octave de l'Ascension. — Lundi.

DE L'ARIDITÉ SPIRITUELLE.

PRÉPARATION. — *Riga quod est aridum.* « Arrosez ce qui est aride, » nous fait dire la sainte Eglise à l'Esprit-Saint. Considérons

1° Deux sortes d'aridités, l'une involontaire, l'autre qui a sa source dans notre négligence ou notre tiédeur.

2° Les moyens de profiter de la première, et les remèdes à la seconde. Nos ennuis, nos dégoûts dans l'oraison ne viennent-ils pas de notre infidélité habituelle à la grâce?

PREMIER POINT.

Il y a deux sortes d'aridités, l'une involontaire, et l'autre causée par notre tiédeur plus ou moins coupable. La première arrive aux bonnes âmes que Dieu veut éprouver. Il se cache à elles, et les laisse dans des ennuis, des dégoûts, des distractions qu'elles s'efforcent en vain d'éloigner et qu'elles subissent malgré elles. Cette sorte d'aridité, bien supportée, contribue au progrès spirituel et au mérite des âmes auprès de Dieu.

Mais il est une autre aridité que nous devons haïr, combattre et détruire; elle ressemble à celle qu'éprouvent les partisans du siècle : toute prière les ennuie; une messe qui dure une demi-heure leur paraît trop longue; les sermons leur sont à charge; un quart d'heure à l'église leur semble un siècle, tandis qu'ils passent sans peine les jours et les nuits à leurs amusements, à leurs affaires. Si nous n'éprouvons pas à ce degré l'éloignement des choses de Dieu, ne préférons-nous pas toutefois pratiquement le travail à l'oraison, l'étude à la prière, ce qui flatte le corps à ce qui sanctifie l'âme? N'avons-nous pas une horreur instinctive de tout entretien avec Dieu, tandis que nous passons facilement des heures à converser avec les créa-

tures? On nous parle de nouvelles, de bagatelles, et cela nous plaît, nous amuse; on nous dit un mot de Dieu, et l'ennui s'empare de nous. D'où viennent ces dispositions? Les choses divines ne sont-elles pas savoureuses par elles-mêmes? Pourquoi excitent-elles notre dégoût? On présente à un malade des mets exquis; il les trouve insipides, parce que son palais est insensible aux saveurs. Ainsi en est-il de notre cœur : il perd le goût des biens spirituels, parce qu'il est tiède, lâche, négligent, infidèle à la grâce, attaché au monde et aux satisfactions des sens, toujours prêt à se dissiper, à se répandre au dehors, ennemi de la solitude, du silence et du recueillement, sans grand souci de sa perfection. Un tel état n'est-il pas le nôtre? Examinons-nous.

SECOND POINT.

Lorsque Dieu éprouve une âme fervente par l'aridité spirituelle, elle doit se résigner, tout en s'efforçant de faire de son mieux les exercices qui lui coûtent, sans en omettre un seul. Qu'elle se souvienne que ce crucifiement intérieur contribuera plus à sa perfection, que toutes les consolations sensibles, et qu'elle demande au Seigneur patience et persévérance. Il est utile aussi de faire alors diversion, de changer d'exercices, de livres, de prendre une récréation modérée.

Quant à ceux qui, par leur lâcheté habituelle, sont plus ou moins cause de l'ennui qu'ils éprouvent dans les pratiques pieuses, ils doivent attaquer le mal dans sa racine. La lecture de la vie des Saints, des livres qui traitent de la beauté de la vertu, peut contribuer beaucoup à la guérison de leurs âmes. Rien de plus ravissant en effet que le beau moral, que les actions héroïques des cœurs généreux, rien de plus capable de secouer notre torpeur et d'enflammer notre zèle. Le saint Curé d'Ars versait des larmes de joie et de tendresse, en parlant des Pères du désert et de leur ferveur au service de Dieu. Saint Philippe de Néri sanglotait pendant qu'on lui lisait l'histoire des Saints, qu'il ne se rassasiait jamais d'entendre. L'oraison doit s'unir à la lecture, pour faire pénétrer jusqu'au fond du cœur le goût des choses qu'on admire. Plus cette oraison sera

prolongée, plus la grâce qui en découle imbibera notre âme comme une douce rosée, et lui fera perdre le goût des satisfactions qui passent, pour l'attacher aux biens qui demeurent. Formons souvent dans ces méditations des actes de demande, disant à Dieu avec saint Ambroise : « Guérissez, Seigneur, le palais de mon cœur, afin que je sente la suavité de votre amour; guérissez-le de toute langueur, pour qu'il ne trouve de douceur qu'en vous. » *Sana palatum cordis mei, ut nullam præter te sentiam dulcedinem.*

Esprit-Saint, divin Consolateur ! arrosez ce qui est aride. *Riga quod est aridum.* Que l'eau vivifiante de votre grâce change mes goûts dépravés en des inclinations saintes, afin que désormais je ne trouve plus de bonheur que dans le service de Celui qui a dit : « Mon joug est suave et mon fardeau est léger. »

O Marie ! détachez-moi de la terre et de moi-même, et attirez-moi tout à Jésus.

PRATIQUE. — Demandons souvent à l'Esprit-Saint le don de sagesse, qui n'est autre chose, selon saint Bernard, que le goût du bien. *Sapor boni.*

Octave de l'Ascension. — Mardi.

DES MALADIES SPIRITUELLES.

PRÉPARATION. — « *Sana quod est saucium.* Esprit-Saint ! guérissez nos blessures. » Ainsi nous fait parler l'Eglise pour nous apprendre

1° Que nos âmes sont blessées et malades depuis la chute primitive.

2° Que nous devons travailler à les guérir. Considérons-nous dans la sainte Eglise comme dans un hôpital spirituel où nous devons récupérer une santé parfaite, avant d'entrer au ciel.

PREMIER POINT.

La chute originelle nous a infligé plusieurs blessures, celles de l'ignorance, de la concupiscence, de la malice, de la faiblesse.[1] Il est bon de nous représenter nos péchés, nos vices, nos inclinations perverses, sous forme d'ulcères, de plaies, de maladies, afin de nous en inspirer plus d'horreur, et d'exciter davantage notre désir d'en guérir. Saint Jean Chrysostome appelle le péché « un abcès de l'âme. » Saint Ambroise nous représente nos passions comme autant de fièvres, et chacun de leurs actes comme autant d'accès qui nous mènent à la mort, si nous ne les réprimons. Et en effet qu'est-ce que l'ambition, l'avarice, la luxure, sinon la fièvre de s'élever, de s'enrichir, de se satisfaire? La colère n'est-elle pas un délire qui nous prive de l'usage de la raison, et l'envie une humeur maligne qui nous ronge sourdement? En nous représentant ainsi nos passions et nos vices, nous aurons moins d'horreur des remèdes qu'on y apporte. L'humiliation nous sera moins désagréable, à la pensée qu'elle guérit l'ulcère de notre orgueil, de ce vice que l'Ecriture déclare odieux à Dieu et aux hommes, et qui nous rend semblables au démon. Nous ne nous plaindrons plus d'une légère privation, sachant qu'elle remédie à la sensualité, maladie qui abrutit notre âme et la ravale au rang des animaux. Nous embrasserons toutes les croix, toutes les contrariétés, en réfléchissant avec saint Jean Chrysostome, qu'elles sont des incisions que Dieu fait à nos cœurs pour leur ôter l'amour d'eux-mêmes, poison qui gâte toutes leurs actions. Est-ce ainsi que nous envisageons nos inclinations et ce qui les contrarie? Ne prenons-nous pas souvent la défense de nos défauts, au lieu de chercher à nous en guérir? Ne flattons-nous pas nos passions, au lieu de les réprimer par des remèdes énergiques? Examinons là-dessus notre conduite, et formons la résolution d'embrasser désormais avec courage tout ce qui blesse notre amour-propre et nos penchants vicieux.

(1) S. Thom. 1, 2, q. 85, a. 3.

SECOND POINT.

Comme tout médecin prudent étudie l'état de son malade, avant d'entreprendre de le guérir, ainsi nous devons sonder nos blessures, afin d'y appliquer le remède opportun. Notre entendement est malade d'ignorance, surtout dans l'ordre du salut. Il faut dissiper ses ténèbres par de saintes lectures, de pieuses méditations, une foi vive aux vérités révélées. Notre cœur, notre volonté sont atteints de faiblesse, de malice, et inclinés au péché. Il faut les redresser, les fortifier dans le bien, à l'aide des sacrements, de la prière fréquente, et de tous les exercices de la piété chrétienne. Nous sentons dans nos membres, comme l'Apôtre, une loi contraire à celle de notre esprit, des passions qui fermentent et nous poussent au désordre. Que faire? mortifier notre chair, garder la modestie, recourir sans cesse au Seigneur. Ces remèdes paraîtront amers, mais que ne faisons-nous pas pour guérir d'une maladie corporelle? Nous nous assujettissons aux régimes les plus mortifiants, pendant des mois, des années, dans le désir d'une santé fragile que la mort finira par détruire; et nous reculerions devant une privation, une peine légère, un acte d'abnégation, de vigilance, de retenue? et nous nous exposerions à devenir les victimes de maux spirituels beaucoup plus à redouter que les maux corporels, de maux qui conduisent aux abîmes? Ah! rentrons en nous-mêmes; voyons quels soins nous prenons de nous guérir de nos défauts, d'enchaîner nos passions, et de leur opposer les actes des vertus contraires.

O Esprit-Saint, Médecin des âmes! je ne suis pas digne que vous veniez jusqu'à moi : mes plaies sont trop hideuses, mes infirmités trop repoussantes; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.

O Vierge puissante, qui opérez tant de prodiges pour rendre la santé aux malades, regardez-moi et sanctifiez-moi.

Pratique. — Rappelons-nous cette parole de saint Grégoire : « Le divin Médecin nous a prescrit l'humilité comme remède à notre orgueil, la mansuétude pour guérir en nous la colère. »

Octave de l'Ascension. — Mercredi.

COMMENT SE DISPOSER A LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

PRÉPARATION. — « Lorsque viendra le Paraclet, dit le Sauveur, cet esprit de vérité qui procède du Père et que je vous enverrai, il rendra témoignage de moi.[1] » Considérons

1° Les grâces que nous apportera l'Esprit-Saint.

2° Les moyens de nous y disposer. Appelons de tous nos vœux, avec l'Eglise, le divin Consolateur que Jésus nous à promis.

PREMIER POINT.

Le divin Maître promet l'Esprit-Saint à ses Apôtres pour les engager à se préparer à sa venue. Il l'appelle l'Esprit de vérité qui procède du Père et qui par conséquent nous le fera connaître; il rendra témoignage au Fils, c'est-à-dire qu'il nous fera comprendre sa grandeur et l'excellence de sa doctrine. Or connaître le Père, le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ envoyé par lui, c'est là, dit le Sauveur, la vie éternelle. Cela signifie que la connaissance du Père et du Fils par le Saint-Esprit renferme tous les mystères, et tout ce qui est requis pour acquérir la vie éternelle. *Hæc est vita æterna.*[2]

Mais l'Esprit de vérité ne se contente pas d'enseigner en général ce qui est indispensable au salut, il suggère encore à chacun ce qui le concerne en particulier. Ainsi il nous éclairera sur notre néant; il nous montrera nos inclinations perverses, ce qu'il faut corriger et réformer en nous. Il agrandira l'horizon de notre âme et lui fera voir les voies à parcourir, voie de l'humilité, de l'abnégation, du sacrifice; voie du recueillement, de la vigilance, de l'oraison; voie de la douceur, du

(1) Joan. 15, 26. (2) Joan. 17, 3.

dévouement, du zèle, de tout ce que la charité sait inspirer aux grands cœurs.

Comme il est l'Esprit consolateur en même temps que l'Esprit de vérité, il joindra l'onction de sa grâce, les encouragements de l'espérance, aux lumières qu'il nous communiquera. Il nous rendra donc facile ce qu'il exigera de nous. Les Apôtres étaient faibles et timides quand le divin Maître leur promit le Saint-Esprit, mais dès qu'ils l'eurent reçu, ils bravèrent le monde et ses menaces, subirent avec joie la prison, les mépris, pour le nom de Jésus, et se dévouèrent au ministère de l'Evangile jusqu'à l'effusion de leur sang par le martyre. Le divin Paraclet nous rendra forts comme eux, si comme eux nous nous préparons à sa venue, par une prière fervente et continuelle.

SECOND POINT.

Le Sauveur disait à ses Apôtres : « Il vous est expédient que je m'en aille, car si je ne m'en vais point, le Paraclet ou le Consolateur ne viendra pas à vous.[1] » « Jésus nous enseigne par ces paroles, dit saint Bernard, à ne pas mêler la vanité avec la vérité, les biens éternels avec les biens passagers, le spirituel au matériel, les choses basses aux choses élevées, de manière à vouloir goûter ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre. » En d'autres termes, le Seigneur nous recommande le détachement, comme disposition à la réception du Saint-Esprit. Il voulait que ses disciples l'aimassent d'une manière moins naturelle. Ne nous attachons pas aux goûts sensibles de la piété : proposons-nous de ne demander que l'Esprit-Saint lui-même, ses dons, ses grâces et son amour, sans même songer à ses consolations.

A cette fin, entrons comme les Apôtres dans une profonde solitude, dans un sérieux recueillement. Le Seigneur leur avait dit : « Demeurez dans la cité, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.[2] » Ils se retirèrent donc dans le Cénacle et y passèrent dix jours en retraite, « persévérant dans la prière

(1) Joan. 16, 7. (2) Luc. 24, 49.

avec Marie, Mère de Jésus.[1] » Suivons leur exemple : passons les jours qui précèdent la Pentecôte dans l'exercice du recueillement et de l'oraison. Répétons souvent avec l'Eglise : « Venez, ô Esprit-Saint, Père des pauvres; venez, Auteur des dons célestes et Lumière des cœurs! Consolateur par excellence, ô doux hôte des âmes, soyez-nous, contre le feu de nos passions, un délicieux rafraîchissement. Soyez notre repos dans le travail, notre paix dans l'agitation, notre consolation dans les larmes. O Lumière bienheureuse! remplissez totalement les cœurs de tous les vrais fidèles. Car sans vous, sans votre grâce, l'homme n'est que néant et corruption. Lavez donc en nous ce qui est souillé, arrosez-y ce qui est aride, guérissez-y ce qui est malade. Humiliez nos esprits superbes et rendez-les dociles; réchauffez nos cœurs froids, dirigez-les quand ils s'égarent, afin qu'ils ne cherchent que vous. Donnez enfin à tous les fidèles qui se confient en vous, les sept dons de votre grâce, le mérite des vertus, la persévérance finale et la joie éternelle des Saints. »

Octave de l'Ascension. — Jeudi.

DISPOSITIONS POUR RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT.

PRÉPARATION. — Venez, Esprit-Saint, nous fait dire l'Eglise; visitez nos âmes, et remplissez de vos faveurs les cœurs que vous avez créés.[2] »

1° L'Esprit de Dieu se plaît dans les âmes en état de grâce, — dans les âmes solitaires, — dans les âmes détachées d'elles-mêmes.

2° Il s'attache les cœurs par des liens de charité, — de sainteté, — et de vie. Formons souvent des actes fervents de demande, afin d'attirer en nous l'Esprit-Saint.

(1) Act. 1, 14. (2) Veni, Creator.

PREMIER POINT.

L'état de grâce est une condition absolument nécessaire à la réception de l'Esprit-Saint. « Si vous m'aimez, dit le Sauveur, si vous possédez ma grâce ou mon amitié, je prierai mon Père, et il vous enverra l'Esprit Consolateur. *Et alium Paracletum dabit vobis.*[1] L'Esprit-Saint vient donc dans une âme qui le désire, qui l'attire à elle par ses pieuses affections, n'eût-elle encore qu'un faible degré de la grâce sanctifiante.

Il est prodigue de ses dons envers une âme qui le cherche dans la retraite. Dans l'Ecriture, il loue l'âme qui, semblable à la tourterelle, se tient cachée au monde.[2] C'est que la solitude et le recueillement dont on y jouit, nous rendent plus attentifs à la voix de l'Esprit de Dieu, à ses attraits intérieurs, à ses inspirations. C'est dans les déserts qu'il a formé les prophètes; c'est dans le désert que Jean-Baptiste est devenu un flambeau ardent et luisant; c'est dans le secret du Cénacle que les Apôtres furent changés en des hommes nouveaux. La retraite fut chérie de tous les Saints, parce qu'ils savaient par expérience les grâces de choix et les douces consolations que Dieu y communique à ceux dont il est aimé.

Détachons-nous donc de la terre, et surtout de cette terre, de ce vil limon qui est nous-mêmes. L'Esprit-Saint se plaît avec les âmes mortes à leur jugement et à leur volonté. « Si vous m'aimez, dit le Sauveur, gardez mes commandements; et je prierai le Père, et il vous enverra l'Esprit Consolateur, afin qu'il demeure toujours avec vous.[3] » Nous ne posséderons donc l'Esprit-Saint, qu'autant que nous serons assujettis à la loi de Dieu, soumis à ses volontés, dociles à ses grâces. Soyons attentifs à ne point le contrister en nous, par nos résistances aux bons mouvements qu'ils nous donne. Pratiquons une parfaite obéissance et une entière docilité à l'égard de ceux qui nous conduisent. C'est aux âmes qui lui sont soumises, dit saint

(1) Joan. 14, 15. (2) Cant. 1, 9. (3) Joan. 14, 15-16.

Pierre, que le Seigneur donne son Esprit. *Spiritus Sanctus quem dedit Deus omnibus obedientibus sibi.*[1]

SECOND POINT.

L'Esprit-Saint s'attache les cœurs par des liens de charité. Avant la venue du Messie, les hommes, éloignés de Dieu, refusaient de lui obéir. Loin de chercher à s'unir à lui, ils le fuyaient et se tournaient vers les créatures. Que fit alors le Seigneur? Au lieu d'employer les châtiments, il résolut de gagner nos cœurs, au moyen de l'amour. « Je les attirerai, dit-il, avec les chaînes de la charité. » Et en effet, ce sont ces liens sacrés, c'est-à-dire, les prodiges de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eglise, et de l'Eucharistie, qui ont converti le monde et ramené les âmes à Dieu. Laissons-nous aussi gagner au Seigneur, par le souvenir de ses bienfaits. *Traham eos vinculis charitatis.*

Ainsi arriverons-nous à la sainteté; car, selon l'Apôtre, la charité est le lien de la perfection. *Vinculum perfectionis.*[3] L'âme qui aime vraiment le Seigneur, se dégage de la terre et d'elle-même, et travaille à s'unir à Dieu. Elle monte les degrés de cette Echelle mystérieuse dont parle le Roi-Prophète, et qui se compose des vertus que l'amour unit et perfectionne.[4] Elle pratique donc l'humilité, l'obéissance, l'oraison, la patience, par un principe de charité, ou par le désir de trouver le souverain Bien et de le posséder éternellement. *Ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion.*

Qui donc ne voudrait porter une si douce chaîne? Les liens du monde sont des chaînes de mort, mais les liens de Dieu sont des chaînes de vie et de salut : *Alligatura salutaris.*[5] Comme l'Esprit-Saint, Amour incréé, unit le Père et le Verbe éternel dans une même nature divine, ainsi unit-il nos cœurs à Dieu dans une seule charité qui nous donne la vie. Cette vie nous fait entrer en participation avec la puissance, avec la sagesse et la bonté du Seigneur. Alors Dieu nous conduit, nous soutient,

(1) Act. 5, 32. (2) Os. 11, 4. (3) Col. 3, 14.
(4) Ps. 83, 8. (5) Eccl. 6, 31.

nous dirige ; il nous fait vivre par son Esprit. Il suit de là que l'amour divin doit être l'objet de tous les efforts d'un chrétien ; c'est là ce qu'il doit demander dans toutes ses prières ; c'est à cela que doivent se rapporter toutes ses actions.

Venez, Esprit d'amour ! répandez dans mon cœur la divine charité ; conduisez mon âme à la perfection, et faites-moi vivre d'une vie surnaturelle, qui m'unisse éternellement à vous.

O Marie ! priez votre adorable Fils, de nous envoyer l'Esprit-Saint qu'il nous a promis.

PRATIQUE. — Fuyons la dissipation, comme un très grand obstacle à la réception du Saint-Esprit.

Vendredi après l'Octave de l'Ascension.

CE QU'IL FAUT DEMANDER A L'ESPRIT-SAINT.

PRÉPARATION. — « Votre Père qui est dans le ciel, dit le Sauveur, donnera le bon Esprit à ceux qui le lui demandent.[1] » Quels sont ceux qui ont le bon Esprit ?

1° Ceux qui sont humbles — et dépendants de Dieu.

2° Ceux qui sont purs — et détachés. Examinons de quel esprit nous sommes, si ce n'est pas l'orgueil, la sensualité, les idées mondaines qui dominent en nous.

PREMIER POINT.

Laissé à lui-même l'homme reste dans l'état de nature viciée où il est tombé depuis le péché originel, et il n'en peut sortir. Autant il nous est impossible de nous élever corporellement au ciel sans un secours étranger, autant l'est-il à notre âme de former un acte surnaturel sans la grâce divine. Nous devons donc reconnaître que de nous-mêmes, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut, pas même avoir une bonne pensée,

(1) Luc. 11, 13.

comme l'assure Dieu lui-même.[1] Entrer dans ces idées, en prendre les sentiments, et agir en conséquence, c'est posséder le bon Esprit.

L'effet le plus direct de l'humilité, c'est la dépendance de Dieu. S'il est vrai que je ne puis rien dans l'ordre surnaturel et que cependant je dois m'élever à cet ordre pour être sauvé, il est nécessaire que je recoure à Dieu, l'unique auteur de la grâce ; que je dépende de ses lumières, de son secours pour avancer sur le chemin du ciel. Comme un enfant en bas âge ne peut faire un pas sans s'appuyer à la main secourable qui lui apprend à marcher, ainsi, sans notre Père céleste, nous ne pourrions même nous mettre en mouvement dans les sentiers du bien.[2] Agir en conséquence de cette vérité, et réclamer sans cesse l'assistance divine, c'est encore là le bon Esprit, l'Esprit de Celui qui a dit : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.[3] » Ressembler aux enfants, c'est sentir son impuissance pour le bien, s'appuyer sur Dieu en tout, et le prier sans relâche de nous venir en aide. Prenons ces sentiments ; gardons-nous de la présomption qui nous fait affronter le danger en comptant sur nos forces, ou nous fait négliger l'oraison, la lecture, la communion et nos autres pieux exercices, comme s'ils étaient peu nécessaires à notre vie spirituelle. Demandons à l'Esprit-Saint une vraie connaissance de nos misères et de ses bontés.

SECOND POINT.

Le bon Esprit est encore dans les âmes qui travaillent à se purifier et à se détacher. Les souillures spirituelles sont autrement tenaces que les souillures matérielles. Quelque souillé que soit un linge, il suffit de le laver pour lui rendre sa blancheur. Il n'en est pas de même des souillures du péché : un déluge de sang humain ne pourrait nous en délivrer ; ni le sang des martyrs, ni les prières des Saints ne suffissent à nous

(1) 2 Cor. 3, 5. (2) Phil. 2, 13. (3) Matth. 18, 3.

en purifier. Il nous faut le sang d'un Dieu, appliqué à nos âmes par l'Esprit-Saint, pour nous laver de nos souillures. Aussi la sainte Eglise lui dit : « Lavez ce qui est bas et honteux. » *Lava quod est sordidum.*

Mais ce n'est pas seulement le péché qui souille les cœurs, le monde extérieur, dit saint Léon, nous fait contracter des liens qui ravalent nos affections, et nous rendent terrestres. Nous trouvons de plus en nous-mêmes comme une sentine de corruption, ces passions toujours en éveil, ces sens qui cherchent leurs objets, cette concupiscence sans cesse renaissante et qui tend sans relâche à souiller nos pensées, nos désirs, notre volonté. Il est difficile parmi tant d'ennemis de rester parfaitement pur, entièrement et constamment détaché. Disons donc souvent avec David : « Mon Dieu ! lavez-moi de plus en plus de mes iniquités et purifiez-moi de mes péchés. Créez en moi un cœur pur,[1] » un cœur dégagé, non seulement de toute faute, mais de tout ce qui n'est pas Dieu. « Renouvelez dans mon intérieur l'esprit d'innocence et de droiture,[2] » cet esprit que vous m'aviez donné dans le baptême et que j'ai perdu par ma malice, cet esprit qui est le bon Esprit que vous aimez, parce que vous êtes la Pureté même et la Vérité par essence. Sondons les replis de nos cœurs, voyons les souillures, les hontes qu'il recèle, et supplions l'Esprit-Saint de nous purifier.

O mon Dieu ! faites-moi veiller sur moi-même, afin qu'aucune faute, aucune souillure ne pénètre dans mon cœur, dans ma volonté. Accordez-moi l'esprit de soumission et de fidélité à votre grâce ; que jamais je ne m'écarte de votre sainte conduite !

O Marie ! Vierge sans tache ! rendez-moi pur et détaché.

PRATIQUE. — Puisons la pureté du cœur dans une oraison continuelle, qui nous tienne en rapport avec la Pureté infinie.

(1) Ps. 50. (2) Ibid.

Samedi après l'Octave de l'Ascension.

L'HUMILITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

PRÉPARATION. — « Il a regardé favorablement, s'écrie la bienheureuse Vierge, l'humilité de sa servante.[1] »

1° L'humilité inspire à la divine Mère, de servir le prochain, — de cacher les dons célestes, — de choisir la dernière place.

2° Dieu récompense Marie de son humilité, par de vives lumières, — par d'abondants secours, — par d'insignes privilèges. Humilions-nous souvent devant l'infinie Majesté, qui connaît notre néant.

PREMIER POINT.

Le propre des humbles est d'aimer à se faire les serviteurs des autres. Marie surpassait en dignité, en vertu et en mérite Elisabeth, sa cousine ; néanmoins, poussée par le Saint-Esprit, elle n'hésite pas à entreprendre un long voyage, afin de la visiter et de la servir. Pendant trois mois, elle sert son inférieure comme sa maîtresse ; et cette Reine du monde, qui s'était déclarée la servante du Seigneur en devenant sa Mère, voulut aussi se faire la servante d'une humble créature. Elle imitait en cela le Fils de l'Eternel, qui prit la forme d'un esclave, en s'incarnant pour nous. *Formam servi accipiens.*[2]

Un second effet de l'humilité, c'est de nous faire cacher les dons célestes. La bienheureuse Vierge voulut tenir secrète, même à l'égard de saint Joseph, la grâce incomparable de sa divine Maternité. Les perplexités de son digne Epoux semblaient l'obliger à révéler ce mystère ineffable. Mais la Vierge fidèle préféra se taire, plutôt que de manifester ce qui lui procurait tant de gloire. Elle laissa le soin de son honneur à la Sagesse incréée. Toute sa sollicitude fut de garder l'humilité. Agissons

(1) Luc. 1, 48. (2) Phil. 2, 7.

de même, quand nous craignons de perdre, sans notre faute, l'estime et la bienveillance des créatures. Confions-nous alors en Dieu, sans omettre ce qu'il demande de nous.

Les humbles se tiennent à l'écart, et n'ambitionnent que le dernier rang. La divine Mère se trouvait dans le Cénacle, depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte ; elle y était avec les Apôtres et les saintes femmes. « Tous y persévéraient unanimement, dit saint Luc, dans une prière fervente, en attendant la venue du Saint-Esprit. » Mais quelle place occupe la Mère de Jésus, dans cette auguste assemblée ? Y a-t-elle pris celle de son Fils ? « Non, répond saint Bernard : l'Evangéliste, qui vraisemblablement suit l'ordre observé dans le Cénacle, la nomme la dernière, après les Apôtres et les femmes alors présentes.[1] » Imitons l'humilité de Marie pour nous disposer à la venue du Saint-Esprit qui aime les cœurs humbles et dociles. Loin de nous préférer aux autres, estimons-nous les derniers de tous. *Subjecti invicem in timore Christi.*[2]

SECOND POINT.

Quelles faveurs s'attire Marie par cette humilité sainte ! Dieu lui donne abondamment cette sagesse qui, selon l'Esprit-Saint, est la compagne de l'humilité.[3] La divine Mère, plus humble que toutes les créatures, fut aussi plus éclairée sur elle-même et sur Dieu, que tous les Anges et tous les Saints réunis. Elle voyait clairement, d'une part, son propre néant, et de l'autre, la grandeur infinie du Créateur. Ces lumières ne servaient qu'à la rendre plus humble ; et son humilité, lui attirant des splendeurs nouvelles, lui faisait connaître de plus en plus les trois Personnes divines et les sublimes mystères de notre salut.

A ces lumières, l'Esprit-Saint joint les grâces nécessaires pour en tirer tout le fruit. Se tenant devant la Majesté souveraine, comme une mendiante parée d'habits magnifiques, Marie s'abaissait en proportion des biens sans nombre qu'elle avait reçus du ciel. Cette disposition plaisait tant au Seigneur, qu'il

(1) Act. 1, 14. (2) Eph. 5, 21. (3) Prov. 11, 2.

la comblait de grâces précieuses. Fidèle à ces faveurs, la bienheureuse Vierge ornait son âme des vertus les plus sublimes. Chaque jour elle augmentait le capital immense de biens spirituels que la générosité divine lui avait départi.

Selon saint Bernard, c'est à l'humilité que Marie dut sa maternité divine. S'il en est ainsi, toutes les prérogatives que reçut la Vierge-Mère, comme préparation à cette dignité sublime, et celles qui en furent la conséquence, peuvent être attribuées à son humilité profonde. Vous vous plaignez d'être imparfait, froid dans l'oraison, la communion, de ne faire aucun progrès dans la vertu, d'aller toujours de mal en pis. Cet état de votre âme ne viendrait-il pas de ce que vous manquez d'humilité? N'avez-vous pas une haute idée de vos mérites? ne vous préférez-vous pas à vos frères? Saint François d'Assise se mettait au-dessous même des scélérats. Travaillez à devenir humble, humiliez-vous sincèrement, et Dieu vous exaltera.

O ma très sainte Mère Marie! comment est-il possible qu'ayant une Mère si humble, je sois moi-même si orgueilleux? Obtenez-moi une sincère humilité, un vif désir de me sanctifier, et une entière fidélité aux grâces de chaque jour.

PRATIQUE. — Préparons-nous à la fête de la Pentecôte, en nous unissant aux dispositions de Marie et des Apôtres, priant dans le Cénacle. *Perseverantes unanimiter in oratione cum Maria, Matre Jesu.*[1]

Le jour de la Pentecôte.

LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

PRÉPARATION. — « Vous enverrez votre Esprit, dit le Psalmiste, et ils seront créés de nouveau, et vous renouvellerez ainsi la face de la terre.[2] » Considérons

(1) Act. 1, 14. (2) Ps. 103, 30.

1° Le mystère de la descente de l'Esprit-Saint sur les Apôtres.

2° Les effets admirables qu'il produisit dans le monde, où il répandit la lumière et la charité divines. Prions l'Esprit-Saint de nous éclairer, et de nous enflammer de son amour.

PREMIER POINT.

Les Apôtres réunis dans le Cénacle entendirent, vers les neuf heures du matin, comme le bruit d'un vent impétueux, et virent apparaître des langues ardentes, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. C'était le Saint-Esprit. Il venait remplir les Apôtres, et les presser de prêcher par toute la terre la charité de Jésus. Le bruit qui avait précédé retentit dans Jérusalem, et attira beaucoup d'Israélites autour du Cénacle. Pierre profita de leur admiration pour leur prêcher l'Evangile. Trois mille personnes se convertirent aussitôt et embrassèrent un genre de vie tout conforme aux préceptes de Jésus-Christ. Telle fut la naissance de l'Eglise, tels furent les effets de la venue du Saint-Esprit.

Ces effets furent admirables surtout dans les Apôtres. Ils commencèrent à parler diverses langues. Eux, jusque-là si ignorants, possédaient la science de l'Ecriture. Leur courage intrépide contrastait singulièrement avec leur timidité d'autrefois. Ils accusaient ouvertement les Juifs d'avoir crucifié leur Messie. Le Saint-Esprit les avait vraiment transformés. Ainsi il nous transformera nous-mêmes, si nous avons confiance en lui. Il nous a lavés, sanctifiés, marqués d'un sceau divin, dans le Baptême et dans la Confirmation.[1] Plaçons-nous sous sa conduite. « Ceux qui sont mus par l'Esprit-Saint, dit l'Apôtre, sont les enfants de Dieu. » Ils obéissent à sa voix ; ils font toutes ses volontés. Pourquoi suis-je encore si faible, si naturel, si terrestre? Parce que je résiste à l'Esprit-Saint. Prenons la résolution de lui obéir dorénavant, quand il nous inspirera de nous mortifier, de nous humilier, de céder, de nous taire, d'employer à la prière tel temps que nous employons d'ordinaire en

(1) 1 Cor. 6, 11. Rom. 8. Ephes. 1.

conversations frivoles, en lectures inutiles. Surtout demandons à cet effet le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie.

SECOND POINT.

La descente du Saint-Esprit a produit dans le monde des effets admirables : le divin Paraclet est venu apprendre aux hommes à connaître et à aimer Dieu. Autrefois Dieu n'était guère connu qu'en Judée ; à partir de ce moment, il le fut par tout l'univers. Autrefois il n'était presque plus aimé, même chez les Juifs ; à partir de la Pentecôte, il le fut chez toutes les nations, par les personnes de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions. Les déserts se remplirent de fidèles renonçant à tout pour ne vivre que d'amour ; et plus de dix millions de chrétiens en trois siècles versèrent leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Cette merveille est plus étonnante que la création du monde.

Mais les déserts n'étaient pas seuls témoins de ce genre de vie tout angélique : ceux mêmes qui demeuraient dans le monde et dans les embarras des affaires, vivaient avec une grande perfection. Les premiers fidèles s'adonnaient à l'oraison, à la pénitence, à la mortification, aux œuvres de charité et de zèle. Renonçant aux plaisirs du siècle, ils servaient Dieu avec ferveur, observaient ses préceptes et travaillaient à se rendre conformes à Jésus-Christ. « Ceux qui ont reçu le divin Paraclet, dit saint Jean Chrysostome, commencent par mépriser les biens périssables et vont à la recherche des trésors éternels. » Ils aiment la paix intérieure, le recueillement de l'esprit, l'abnégation des passions, et le commerce habituel avec Dieu. Examinons si tels sont nos sentiments, nos dispositions. Après tant d'années d'exercices spirituels, pourquoi sommes-nous encore si imparfaits ? C'est que nous manquons de générosité, c'est que nous avons jusqu'ici refusé à l'Esprit-Saint le sacrifice de telle affection, de telle vanité qu'il réclamait de nous.

O mon Jésus ! daignez m'envoyer votre Esprit-Saint selon votre promesse. Faites-le vivre en moi ; qu'il m'éclaire, me dirige sur la route du ciel ! qu'il me communique la force de me vaincre et d'accomplir toutes vos volontés !

Q Marie ! rendez-moi fidèle aux lumières et aux attraits de la grâce.

PRATIQUE. — Passons ce grand jour de la Pentecôte dans le recueillement, la prière et la joie sainte.[1]

Octave de la Pentecôte. — Lundi.

LES SANCTUAIRES DE L'ESPRIT-SAINT.

PRÉPARATION. — « Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit-Saint habite en vous ?[2] »

1° L'âme en état de grâce est le temple de l'Esprit-Saint : ce qui est un privilège inappréciable.

2° Elle doit rendre hommage à son hôte divin par la prière et le sacrifice. Vivons toujours en la présence du Dieu trois fois saint qui réside en nous jour et nuit.

PREMIER POINT.

Les prophètes de l'ancienne Loi, dit saint Cyrille d'Alexandrie, ont reçu la lumière de l'Esprit de vérité ; depuis la Rédemption, toute âme en état de grâce, ne reçoit pas seulement l'éclat, la splendeur de l'Esprit-Saint, mais sa personne elle-même ou sa substance, qui se répand en nous et demeure avec nous. Nous devenons ainsi le sanctuaire de l'Esprit sanctificateur, sanctuaire qu'il bâtit lui-même en nous, à l'aide des vertus théologales et cardinales, des vertus morales infuses qui élèvent en nous l'édifice, et au moyen de ses sept dons qui en sont les colonnes, la richesse et le perfectionnement. Une âme en grâce avec Dieu est donc un temple plus magnifique, plus agréable à l'Esprit divin, que ne sont toutes les basiliques tant admirées et formées de main d'homme. Les trois personnes de l'adorable Trinité, selon la parole de Jésus-Christ, se complai-

(1) 1 Thess. 5, 16-18. (2) 1 Cor. 3, 16.

sent à demeurer dans ce temple intérieur qu'elles se sont choisi.[1]

De là le Père éternel parle à notre âme, et l'appelle sa fille bien-aimée ; de là le Verbe de Dieu éclaire notre intelligence et nous fait comprendre des mystères que le monde ignore et dont les Anges sont ravis ; de là l'Esprit d'amour, l'Esprit consolateur enflamme notre zèle pour la perfection, il nous inspire de nous recueillir, de mortifier nos sens, de nous séparer du monde créé, afin de vivre au dedans de nous, de prêter l'oreille du cœur à sa voix, et d'obéir aux attraits de sa grâce. Il nous incline à nous humilier, à nous confondre en sa présence, et à placer notre confiance en lui seul. Puis il nous fait produire des actes de foi, d'amour, de résignation, d'abandon à sa conduite, pour achever le grand ouvrage de notre sanctification. « Car il convient, dit le Roi-Prophète, que la maison du Seigneur soit sainte. » *Domum tuam decet sanctitudo, Domine.*[2] Voyons si nous correspondons fidèlement aux inspirations de l'Esprit-Saint, et s'il n'arrive pas souvent que nous préférions notre volonté à la sienne, notre caprice à son bon plaisir.

SECOND POINT.

Le temple ou la maison de Dieu est destiné principalement à la prière et au sacrifice. Il faut aussi que, dans le sanctuaire intérieur de notre âme, notre occupation ordinaire soit d'adorer, d'aimer, de remercier, de prier notre aimable Créateur, le Père, le Fils, et spécialement le Saint-Esprit à qui s'attribue l'œuvre de notre perfection. C'est à lui que nous devons dire avec David : « Seigneur ! je chanterai votre gloire en la présence de vos Anges ; je vous adorerai et vous louerai dans votre saint temple.[3] » « Que ma prière monte devant vous comme la fumée de l'encens ![4] » Nous devons, en tout temps et partout, nous entretenir dans le plus intime de notre cœur, avec celui qui y réside pour nous entendre et nous faire du bien. Expo-

(1) Joan. 14, 23.
(2) Ps. 92, 7.
(3) Ps. 53, 8.
(4) Ps. 140, 2.

sons-lui notre misère, notre faiblesse, le besoin continuel que nous avons de ses lumières, de son assistance, afin de lui rester fidèles et de lui obéir en tout.

Demandons-lui surtout l'esprit de renoncement; et, quand l'occasion se présente, faisons-lui dans le temple de notre âme le sacrifice de tout sentiment d'orgueil, de vanité, d'amour-propre, sur l'autel de l'humilité; de tout mouvement de colère, d'aigreur, d'impatience, sur l'autel de la douceur et de la paix; de toute sensualité, aversion, médisance, sur l'autel de la mortification et de la charité. Ces actes fréquemment répétés seront comme le sacrifice perpétuel qui doit honorer la Divinité, reconnaître ses grandeurs, lui rendre grâces de ses bienfaits, réparer nos offenses et sanctifier nos âmes. Sommes-nous attentifs à nous vaincre ainsi en toute rencontre, selon que l'Esprit-Saint nous y porte ou le désire de nous? Combien de grâces ne perdons-nous pas, par manque de soumission et de générosité!

O Esprit-Saint, qui êtes descendu sur les Apôtres! descendez aussi sur nous et en nous; établissez votre demeure dans nos âmes, afin que vous régniez sur notre intelligence, sur notre volonté, sur tous les désirs et les sentiments de notre cœur.

O Marie! rendez-moi docile et fidèle aux inspirations du Saint-Esprit.

PRATIQUE. — Gardons-nous de nous répandre trop au dehors, de peur de ne point entendre la voix divine qui nous parle intérieurement.

Octave de la Pentecôte. — Mardi.

LES DONS DU SAINT-ESPRIT.

PRÉPARATION. — « L'Esprit du Seigneur, dit Isaïe, reposera sur lui; l'Esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force,

de science, de piété ; et l'Esprit de crainte de Dieu le remplira.[1] » Parmi ces dons, les uns perfectionnent

1° Notre entendement.

2° Les autres, notre volonté. Demandons-les à l'Esprit-Saint par de ferventes invocations.

PREMIER POINT.

Les dons du Saint-Esprit qui perfectionnent notre entendement ne sont autre chose que la lumière dont il nous éclaire et qui se diversifie selon les effets qu'il veut produire en nous. La sagesse est une connaissance expérimentale de Dieu, qui nous le fait goûter, et nous aide à juger d'après ce goût suprême toutes les choses créées. L'intelligence nous fait voir comme en plein jour les vérités de la foi. La science nous apprend en général les moyens de nous sauver, et le conseil nous les fait appliquer aux cas particuliers. Ces lumières ou ces dons, l'Esprit-Saint les répand dans nos âmes avec la grâce sanctifiante, mais à différents degrés. Ceux qui les possèdent comme les Apôtres et les Saints, sont inondés de tant de clartés, qu'il leur devient comme impossible de s'attacher à la terre et de ne pas chercher les biens du ciel. « Ils sont dans l'admiration, dit Isaïe, et leur cœur se dilate par l'espérance et la joie.[2] » Ainsi se montrèrent les Apôtres, au jour de la Pentecôte : on les regardait comme des hommes ivres ou en délire, tant ils rayonnaient de bonheur, et parlaient de Dieu avec une abondance qu'on n'avait point rencontrée jusque là. Sommes-nous fidèles aux grâces que nous donne l'Esprit-Saint? Notre foi est-elle vive et animée? Regardons-nous comme de la boue tout ce qui passe, en comparaison de Jésus-Christ? Pouvons-nous dire avec saint Augustin, que nous ne sommes jamais rassasiés de méditer le grand mystère de la Rédemption des hommes? Saint Bernard se plaignait de ne pouvoir suffire à l'abondance des lumières qui inondaient son âme, lorsqu'il méditait la vie ou la mort de Jésus-Christ. Que nous sommes

(1) Is. 11, 2-3. (2) Is. 60, 5.

éloignés de ces grands modèles, nous qui ne savons faire un quart d'heure d'oraison sans être distraits! Demandons à l'Esprit-Saint qu'il s'empare de notre entendement en y versant ces flots de lumière que nous appelons : Sagesse, intelligence, science et conseil. Alors nous connaîtrons en tout la volonté de Dieu, les meilleurs moyens de le servir ; nous serons ravis des beautés de la foi, des richesses de la grâce, et notre cœur surabondera d'amour, de bonheur et d'espérance. *Mirabitur et dilatabitur cor tuum.*

SECOND POINT.

Les dons qui perfectionnent la volonté ne sont autre chose qu'une force surnaturelle que nous communique l'Esprit-Saint, et qui s'applique à différents objets. Ainsi la piété est cette affection forte qui nous fait rendre à Dieu l'amour et le culte qui lui sont dus, soit en lui-même soit dans ses images. La crainte de Dieu est ce respect convaincu de la majesté divine, cette horreur filiale et énergique de tout ce qui l'offense. La force nous fait agir et souffrir noblement, par des motifs de foi, sans faiblesse, ni inconstance. Les Apôtres au temps de la Passion, étaient craintifs et timides ; ils abandonnèrent leur divin Maître au moment du danger ; saint Pierre le renia même à la voix d'une servante. Mais dès qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, ils devinrent courageux et intrépides, prêchant l'Evangile à la face de leurs ennemis, bravant toutes les menaces, et se faisant une joie d'être maltraités et humiliés pour le nom de Jésus-Christ. Ce courage des Apôtres se manifesta dans les premiers fidèles qui reçurent comme eux le Saint-Esprit. On les vit affronter les supplices et courir à la mort pour défendre leur foi. Avons-nous quelque ressemblance avec ces âmes fortes et ferventes, qui ne reculaient devant aucun obstacle, quand il s'agissait de plaire à Jésus? Que d'hésitation et de faiblesse, lorsqu'il nous faut vaincre le respect humain, subir une confusion, renoncer à une idée, étouffer une aversion ou pardonner une injure! Voulons-nous savoir la cause de notre peu de courage et d'énergie dans l'exercice de l'humilité, de l'abnégation, de la patience et des autres vertus? C'est que nous

sommes plus remplis de nous-mêmes que de l'Esprit-Saint.

Venez, Esprit de puissance et de force ! communiquez à ma volonté ce courage surnaturel qui me fasse éviter à tout prix le péché, vous rendre tous les hommages qui vous sont dus, et accomplir entièrement et constamment toutes vos adorables volontés.

O Marie ! rendez-moi docile et fidèle à toutes les grâces. Ainsi soit-il.

PRATIQUE — Disons souvent cette humble prière :

« Venez, divin Esprit, très doux Consolateur,
Venez et répandez vos sept dons dans mon cœur. »

Octave de la Pentecôte. — Mercredi.

LE JARDIN DU SAINT-ESPRIT.

PRÉPARATION. — « Ma sœur, mon épouse, dit l'Esprit-Saint, est un jardin fermé. » *Hortus conclusus, soror mea, sponsa.*[1]

1° L'âme en état de grâce est le jardin fermé de l'Esprit sanctificateur.

2° Cette âme doit cultiver en elle toutes les fleurs des vertus. Soyons fidèles à conserver notre cœur pur et libre de toute attache aux vanités d'ici-bas.

PREMIER POINT.

« L'âme, ma sœur, dit l'Esprit-Saint, c'est-à-dire celle qui m'est unie par des liens de parenté spirituelle, celle que la grâce habituelle fait participer à ma sagesse, à ma sainteté, à ma nature divine elle-même, cette âme qui est en même temps mon épouse par l'innocence et la charité, je la regarde comme mon Jardin, jardin de délices, que j'ai orné dès le baptême,

(1) Cant. 4, 12.

de toutes les fleurs des vertus. Je veux que ce jardin soit entièrement fermé à Satan et au péché, au monde et à ses plaisirs, à la chair et à ses convoitises. Je veux qu'il me soit uniquement réservé. » Ainsi parle l'Esprit sanctificateur, et non sans motif. Sur les Fonts baptismaux, il a pris possession de notre âme, qui déjà lui appartenait par droit de Création et de Rédemption. N'est-il pas juste qu'il la revendique pour tous les instants de notre vie? Lui enlever une seule pensée de notre esprit, une seule affection de notre cœur, n'est-ce pas un vol, une rapine, une injustice? O Esprit d'amour, qui m'avez choisi dès mon entrée dans l'Eglise, pour votre parterre de prédilection! ne permettez pas que je profane, par quelque attache étrangère, la moindre parcelle du jardin de mon âme. Vivez seul en moi; soyez l'unique propriétaire de mon intelligence et de ma volonté : faites croître dans la première la divine semence de la foi que vous y avez déposée, et dans la seconde, les germes de vertu que votre bonté généreuse y a plantés, avant même que je vous eusse connu. Souffle embaumé du ciel! rafraîchissez mon âme malade, afin qu'elle produise les fruits de charité, de joie, de paix, de patience, de bénignité, de bonté, de longanimité, de douceur, de foi, de modestie, de continence et de chasteté.[1] Ainsi soit-il!

SECOND POINT.

Le jardin de notre âme, étant entièrement fermé au monde, à l'enfer et au péché, nous devons constamment le cultiver, afin d'en faire un séjour de plus en plus agréable à l'Esprit-Saint. Lui-même nous aide dans cette culture, dit l'Apôtre, en nous faisant prier avec des gémissements ineffables.[2] C'est en effet la prière qui est le moyen par excellence pour attirer en nous la rosée de la grâce, si nécessaire à notre progrès. La prière, quand elle est pleine de foi, fait jaillir, au centre même de notre cœur, des sources d'eaux vives, qui viennent de l'Esprit-Saint demeurant en nous.[3] A l'aide donc de l'oraison, nous

(1) Gal. 5, 22-23. (2) Rom. 8, 26. (3) Joan. 7, 38.

pouvons arroser jour et nuit le parterre de notre âme, parfois si desséché par le souffle du siècle et le feu des passions.

A l'oraison joignons la vigilance : on ne réussit dans la culture des fleurs qu'au prix de beaucoup de soins. Nous ne ferons croître et ne perfectionnerons en nous les fleurs des vertus que par une attention continuelle sur notre intérieur, pour en retrancher ce qui blessent ou contriste l'Esprit-Saint, pour entendre la voix de ses inspirations, et lui obéir fidèlement. L'humilité, que saint Bernard compare à la violette parce qu'elle se cache, ne saurait prendre racine en nous, si nous ne veillons soigneusement à garder de nous-mêmes de bas sentiments, à ne nous louer en rien, et à souhaiter d'être ignorés et méprisés comme un pur néant. Le lis de la chasteté ne saurait conserver en nous sa blancheur, à moins d'une grande modestie ou d'un soin extrême à éloigner ce qui peut la ternir. Ainsi la vigilance doit venir en aide à la prière pour cultiver avec succès le jardin de notre âme.

Esprit sanctificateur ! daignez vous-même me garder de tout péché, de toute attache, et me faire avancer dans l'exercice des vertus. Eclairez mon entendement, purifiez mon cœur, fortifiez ma volonté, afin que je sois à vous sans réserve et sans retour.

O Marie ! obtenez-moi la fidélité à toutes les inspirations divines.

PRATIQUE. — Rappelons-nous souvent cette parole du Sauveur : « Veillez et priez, pour ne pas être induits en tentation.[1] »

Octave de la Pentecôte. — Jeudi.

LE CHAMP DU SAINT-ESPRIT.

PRÉPARATION. — *Dei agricultura estis.* « Vous êtes le champ de Dieu, » dit l'Apôtre aux premiers fidèles.[2]

(1) Matth. 26, 41.

(2) 1 Cor. 3, 9.

1° Notre âme en état de grâce est comme un champ appartenant à l'Esprit-Saint, et que nous devons cultiver avec lui.

2° Par quels moyens ferons-nous produire à ce champ une abondante moisson? Ranimons notre ardeur au service de Dieu et au travail de notre perfection.

PREMIER POINT.

Le royaume des cieux ou la perfection, dit le Sauveur, est semblable à un trésor caché dans un champ. Dès qu'un homme l'a trouvé, il le cache et vend tout ce qu'il a pour acheter ce champ.[1] Le champ, c'est notre âme; le trésor est l'Esprit-Saint qui y demeure quand elle est en état de grâce. Dès que nous avons conscience de cette vérité, nous devons tout vendre ou renoncer à tout pour posséder notre âme et avec elle le divin Paraclet. On possède son âme, quand elle est libre de toute attache, de toute passion; alors aussi on jouit véritablement de la présence de l'hôte divin. Nous devons travailler avec lui à cultiver le champ de notre âme afin de le rendre de plus en plus fertile et digne de conserver le trésor de l'Esprit-Saint. Cette culture doit se faire en arrachant et en plantant : *Ut evellas et plantes.*[2] Il faut arracher de notre cœur les vices, les défauts, les mauvaises habitudes. Il faut y semer, y planter les vertus, les bonnes inclinations, et tout ce qui contribue à notre sanctification. Il faut donc déraciner notre orgueil, en implantant en nous l'humilité; faire mourir notre amour-propre, en le remplaçant par l'amour divin; détruire notre attachement à la terre, en nous animant des désirs du ciel. Ne prétendons-nous pas peut-être devenir vertueux sans combattre nos mauvais penchants? C'est là une illusion funeste. Si nous laissons croître en nous l'ivraie, elle finira par étouffer le bon grain; les épines empêcheront la moisson de parvenir à la maturité; et toutes les vertus apparentes que nous aurons amassées, seront un jour détruites par les défauts et les habitudes vicieuses que nous aurons ménagés, flattés, nourris. Examinons quelle est l'incli-

(1) Matth. 13, 44. (2) Jer. 1, 10.

nation la plus contraire au règne parfait de l'Esprit-Saint en nous, et prenons la résolution de la réprimer dès aujourd'hui.

SECOND POINT.

Nous venons de voir le travail que réclame de nous la terre ingrate de notre cœur, travail de purification et de culture que nous ne devons jamais interrompre tout le temps de notre vie. Mais par quels moyens rendrons-nous plus prompte, plus abondante la moisson de vertus que nous devons acquérir ? C'est en ne travaillant pas seuls, en nous faisant aider des Anges, des Saints, de Marie, de Jésus, de l'Esprit sanctificateur, c'est-à-dire en attirant sur nous leur protection par une prière habituelle et une confiance illimitée. Nous devons surtout, dans ce labeur, dépendre de l'Esprit-Saint, agir sous son influence, en nous appuyant sur lui seul. Il nous faut en outre procéder avec ordre, ne pas prétendre défricher en un jour le vaste champ de notre âme, mais attaquer un seul défaut à la fois, réunir contre lui toutes nos forces, toute notre vigilance, toutes nos oraisons, et ne pas cesser notre travail avant de l'avoir déraciné et remplacé par la vertu contraire. En agissant ainsi, notre progrès sera solide et durable. Si chaque année, dit l'auteur de l'Imitation, nous arrachions seulement un vice de notre cœur, nous serions bientôt parfaits. Depuis tant d'années que nous nous efforçons d'être à Dieu, avons-nous vraiment ôté de notre âme les obstacles à notre perfection ? Les vertus ont-elles pris racine en nous ? Pourquoi cette nature toujours si susceptible, si vite agitée, si vite troublée ? pourquoi ces empressements à se louer, à se défendre, à chercher ses aises et à fuir avec horreur tout ce qui gêne et fait souffrir ? N'est-ce pas que les bonnes inclinations n'ont pas détruit en nous les mauvaises, et pourquoi ? parce que notre travail n'a pas été assez sérieux, assez constant, assez généreux.

O Esprit-Saint ! je le confesse, les vertus en moi ne sont qu'ébauchées, tandis que mes passions ont encore toute leur force, toute leur fureur. Ah ! remplacez ma lâcheté par un courage persévérant qui me fasse triompher de toutes les difficultés.

O Marie, mon Espérance après Jésus! conduisez-moi vous-même à la vraie perfection.

PRATIQUE. — Prenons la résolution de ne jamais négliger l'exercice si salutaire et si sanctifiant de l'examen particulier.

Octave de la Pentecôte. — Vendredi.

DU DON DE SAGESSE.

PRÉPARATION. — « Goûtez et voyez, dit le Psalmiste, combien le Seigneur est doux.[1] »

1° Le don de sagesse nous fait connaître, aimer et servir notre Créateur, avec le goût et la saveur que donne l'Esprit-Saint.

2° Nous pouvons nous disposer à recevoir ce don, par l'étude du Crucifix, — par la pratique du renoncement, — et par l'exercice de la prière. Disons souvent avec Salomon : « Seigneur, donnez-moi la sagesse. » *Da mihi sapientiam.*[2]

PREMIER POINT.

Le don de sagesse nous fait connaître Dieu en lui-même et dans ses œuvres, par une lumière surnaturelle, « qui purifie notre intelligence, dit saint Bernard, et qui nous donne la saveur spirituelle des biens qu'elle nous découvre. » Il nous fait aimer le souverain Bien avec cette suavité merveilleuse qui arrachait à David cette exclamation : « Qu'il m'est doux, ô mon Dieu, de parler de vos préceptes! c'est comme du miel à ma bouche.[3] » Ce don nous fait pratiquer nos devoirs avec courage et avec joie. Il répand sa saveur sur toutes les vertus que nous exerçons, jusqu'à nous faire trouver douces les peines de cette vie. « La sagesse, dit saint Jacques, est chaste, pacifique, mo-

(1) Ps. 33, 9. (2) 2 Paral. 1, 10. (3) Ps. 118, 103.

deste, persuasive, toujours prête à faire le bien,[1] » même quand ce bien est pénible et difficile. Demandons instamment ce don précieux à l'Esprit-Saint. Gémissons en sa présence d'être encore sous l'empire de la chair et du monde; d'être si curieux d'apprendre des nouvelles, si avides de récréation, de jouissances; si peu exacts à veiller sur nos sens, et si enclins à nous répandre au dehors, comme si Dieu ne nous suffisait pas; si prompts à nous livrer au relâchement, à la vanité, à la présomption, à la mollesse, et si tardifs à rentrer en nous-mêmes et à ranimer notre ferveur.

O Esprit-Saint! ces aveux ne sont que trop vrais et ils me confondent. Ah! quand me sera-t-il donné de m'oublier entièrement moi-même, d'oublier tout ce qui est créé, et d'être parfaitement uni à vous et absorbé en vous! Opérez ce prodige, en m'accordant, comme aux Apôtres et aux Saints, le don inestimable de votre divine sagesse, afin qu'elle m'éclaire, m'embrase, me conduise; qu'elle me rende chaste, équitable, docile et capable de tout bien. Ainsi soit-il!

SECOND POINT.

L'étude du Crucifix est le premier moyen de devenir sage selon Dieu. « Jésus crucifié dit l'Apôtre, est un scandale aux Juifs, une folie aux Gentils.[2] » Aussi leur sagesse, qui est celle du monde, est appelée, par l'Esprit-Saint : « Terrestre, animale, diabolique.[3] » Saint Paul nomme au contraire, le mystère de la Croix : « La force et la sagesse de Dieu.[4] » Il se fait gloire de ne savoir en ce monde que Jésus crucifié.[5] Affectionnons-nous à la méditation de la Passion, au salutaire exercice du chemin de la croix; baisons souvent les pieds de notre crucifix, comme faisait saint Bonaventure qui assura y avoir toute sa science.

Nous ne parviendrons jamais à la vraie sagesse, sans un sincère renoncement à nous-mêmes et à nos inclinations. Com-

(1) Jac. 3, 17. (2) 1 Cor. 1, 23. (3) Jac. 3, 15.
(4) 1 Cor. 1, 24. (5) 1 Cor. 2, 2.

battons surtout notre défaut dominant, celui qui met le plus d'obstacle à notre avancement spirituel. Tel ne tient pas à l'or mais il n'est pas mortifié dans ses repas; tel est mortifié, mais il cherche à plaire aux hommes; tel autre ne sait rien supporter de la part de ses frères; celui-ci ne sait se faire violence pour se recueillir dans l'oraison; celui-là manque de patience, de douceur en toute rencontre; chacun peut trouver en soi quelque inclination ou défaut à combattre. Il faut mettre la hache à la racine, retrancher tout germe vicieux qui empêche l'Esprit-Saint de nous combler de ses faveurs.

Et puis prions avec confiance; quand nous demandons les biens terrestres, nous ne sommes pas sûrs d'être exaucés, mais, dit saint Jacques, « Si quelqu'un désire la sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la donne à tous abondamment; et il l'obtiendra.[1] » « Si vous, qui êtes méchants, disait le Sauveur aux Juifs, savez donner de bonnes choses à vos fils; combien plus le Père céleste accordera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent?[2] » « J'ai prié le Seigneur, assurait Salomon, et l'esprit de sagesse est venu dans mon âme.[3] » Il viendra de même en nous, si nous l'attirons par nos supplications humbles et persévérantes.[4]

O mon Dieu, sainteté par essence! daignez me remplir de vos lumières et de la douceur de votre amour. Elevez mon intelligence au-dessus de la terre, purifiez mes intentions et mes désirs.

O Marie! conduisez-moi vous-même, par le moyen de l'oraison, à la sagesse véritable.

Pratique. — Pensons à cette parole de l'Esprit-Saint : « La sagesse n'entrera pas dans une âme indocile; elle n'habitera pasd ans un corps soumis au péché.[5] »

(1) Jac. 1, 5. (2) Luc. 11, 13. (3) Sap. 7, 7.
(4) Ps. 118, 131. (5) Sap. 1, 4.

Octave de la Pentecôte — Samedi.

L'AMOUR EST UN TRÉSOR.

PRÉPARATION. — « La sagesse, dit l'Esprit-Saint, est un trésor d'un prix infini ; ceux qui la possèdent participent à l'amitié divine.[1] »

1° L'amour est un trésor qui nous détache, — qui nous enrichit, — qui nous rend heureux.

2° Nous pouvons nous le procurer à l'aide de fervents désirs, — de résolutions généreuses, — et d'un travail assidu à notre perfection. Purifions chaque jour notre cœur, des défauts contraires à l'amour sacré.

PREMIER POINT.

Qu'elle est riche l'âme qui possède le souverain Bien ! Dès qu'elle médite les grandeurs, les perfections, les bienfaits de son Bien-Aimé, elle se passe facilement de tout le reste et n'a que du dégoût pour les jouissances sensibles. N'estimant que le Bien suprême ; elle lui donne toutes ses affections, tous ses désirs ; elle voudrait uniquement penser à lui, s'occuper de lui, et oublier toutes les créatures. Tel est le détachement que l'amour divin introduit dans un cœur ![2] *Quasi nihil despiciet eam.*

Il y porte aussi les richesses de la grâce. L'Esprit-Saint appelle l'amour « un Trésor d'un prix infini.[3] » Il nous fait, en effet, participer à l'amitié divine, à la sagesse, à la bonté, à la sainteté du Créateur. Il orne nos âmes de dons, de vertus et de mérites. Il nous donne part à l'adoption des enfants de Dieu ; il nous procure un droit certain au sublime héritage qui attend les Elus. Quoi de plus précieux, de plus désirable ? Toutes

(1) Sap. 7, 14. (2) Cant. 8, 7.
(3) Sap. 7, 14.

les fortunes du monde ne sont rien, en comparaison des trésors immenses dont nous enrichit l'amour sacré.

Il suit de là que notre vie entière devrait se passer à rechercher cet amour. Tous ceux qui ont travaillé ici-bas à s'enrichir, à s'élever, à jouir, reconnaissent aujourd'hui en enfer, qu'ils se sont trompés. *Ergo erravimus!* ils répéteront éternellement : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » Ils seront donc malheureux ici-bas et dans l'éternité. Au contraire les Saints sont si heureux, même en cette vie, qu'ils ne peuvent contenir les torrents de délices dont ils sont enivrés. « Mettez votre joie dans le Seigneur, dit l'Esprit-Saint ; placez en lui toutes vos affections, toutes vos espérances, et il rassasiera vos désirs, il comblera tous vos vœux. » *Dabit petitiones cordis tui.*[1] Interrogeons notre cœur ; voyons s'il n'est pas dominé par quelque passion qui empêche en lui l'amour sacré.

SECOND POINT.

« Que nos pensées soient grandes, s'écrie sainte Thérèse ; c'est de là que viendra notre bien. Ne bornons jamais nos désirs ; espérons au contraire, qu'avec l'aide de la grâce et de constants efforts, nous arriverons peu à peu où beaucoup de Saints sont parvenus. Dieu ne prodigue ordinairement ses faveurs signalées qu'à ceux qui souhaitent vivement son amour. » Ainsi parle la séraphique Thérèse. Suivons son conseil : fortifions chaque jour nos bons désirs, au moyen de la méditation, de la prière, de la lecture spirituelle. Cherchons à les mettre en pratique, en nous appuyant sur l'assistance divine.

Ajoutons aux désirs de sérieuses résolutions. « Le démon, dit encore sainte Thérèse, ne craint point les âmes irrésolues. Le Seigneur, au contraire, ne demande de nous qu'une volonté généreuse, et il fera tout par lui-même. » La première résolution à prendre est celle de tout souffrir, et de mourir plutôt que de commettre un péché délibéré, quelque petit qu'il soit. Ensuite, il faut se résoudre à choisir sans réserve ce qu'il y a

(1) Ps. 36, 4.

de mieux, ou de plus agréable à Dieu. Il faut de plus exécuter ses résolutions le plus tôt possible, sans remettre au lendemain. *Ne differas de die in diem.*[1]

Nous devons travailler assidûment à notre perfection. « Mon Père, disait le divin Maître, opère à toute heure votre salut, et moi je l'opère avec lui.[2] » Si Dieu s'occupe à chaque instant de nous sanctifier, de nous conduire à la Béatitude, n'est-il pas juste que nous soyons nous-mêmes toujours attentifs à correspondre à ses grâces? Craignons d'être de ces serviteurs inutiles que le Sauveur menace des ténèbres extérieures.[3] Fuyons ce qui déplaît à Dieu, ce qui contriste l'Esprit-Saint. Cherchons le trésor de l'amour dans l'exercice de la pureté de cœur, dans la fidélité à nos règles ou à notre règlement de vie, dans la pratique constante de la piété malgré les dégoûts; de l'obéissance, de la mansuétude et de la résignation, malgré les luttes à soutenir contre nous-mêmes et nos répugnances naturelles.

O mon Dieu, Esprit sanctificateur! enflammez-moi du désir de vous glorifier et de vous plaire. Je vous offre mes pensées, mes paroles, mes actions et mes peines. Donnez-moi le courage de me renoncer, et de préférer votre bon plaisir à toutes mes volontés.

O Marie! obtenez-moi la docilité aux impulsions de la grâce.

PRATIQUE. — Vers la fin de notre oraison, formons toujours quelque résolution particulière, qui tende à nous rendre meilleurs.

(1) Eccli. 5, 8. (2) Joan. 5, 17. (3) Matth. 25, 30

Première semaine après l'Octave de la Pentecôte. — Dimanche.

FÊTE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

OBLIGATION D'AIMER DIEU PARFAITEMENT.

PRÉPARATION. — « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, dit l'Ecriture, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.[1] »

1° Nous devons aimer le Créateur de la manière la plus parfaite, c'est-à-dire, sans relâche, — sans réserve, — et sans intérêt.

2° Nous parviendrons à cet amour, en méditant, — en priant, — en renonçant à notre propre volonté. « Si je connaissais, disait saint François de Sales, un seul filet d'affection en mon âme, qui ne fût de Dieu, en Dieu et pour Dieu, je m'en déferais aussitôt.[2] »

PREMIER POINT.

Les trois Personnes divines, ne formant qu'un seul Dieu, sollicitent à tous les instants notre amour. Leurs perfections infinies, les trésors de puissance, de sagesse, de bonté, de sainteté, qui sont en elles, comme en leur source et en leur plénitude, réclament nos hommages, demandent jour et nuit nos affections. Rappelons-nous donc sans cesse cette Amabilité par essence, qui ravit les Anges et les Saints. Faisons brûler à jamais, sur l'autel de nos cœurs, le feu de la divine charité, à l'aide des actes d'amour, dont un seul suffirait pour nous fermer l'enfer et nous ouvrir le ciel. *Ignis in altare semper ardebit.*[3]

Dieu mérite infiniment notre amour, et par lui-même, et par ses bienfaits. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, le Saint-Esprit nous a sanctifiés. Un jour, l'adorable Trinité se donnera pleinement à nous; elle sera dans le ciel notre souve-

(1) Deut. 6, 5. (2) Espr. p. 10. ch. 9. (3) Lev. 6, 12.

raine et éternelle béatitude. Peut-on imaginer plus de titres à l'attachement de nos cœurs? Un Dieu infiniment aimable en lui-même, donne à ses créatures les marques les plus touchantes de sa tendresse; et il ne demande en retour que l'amour si faible dont nous sommes capables. Gardons-nous de partager nos affections entre Dieu et le monde, entre le Bien suprême et le néant. *Diliges ex toto corde tuo.*[1]

Estimons sans doute beaucoup les grâces que Dieu nous accorde, les consolations qu'il nous envoie, les récompenses qu'il nous promet. Toutefois, persuadons-nous, comme il est vrai, que lui-même est infiniment au-dessus de ses faveurs. Comme la lumière efface les ténèbres, ainsi notre Dieu doit l'emporter en nous sur tous les biens créés. Nous devons l'aimer sans retour sur nous-mêmes et sur nos satisfactions. Ne le servons pas moins dans les aridités spirituelles, que dans les consolations; servons-le parce qu'il le mérite; nous acquerrons ainsi l'amour désintéressé qui est le plus parfait. O mon Dieu, Trinité sainte! je vous aime plus que tous les biens; je vous préfère même aux plus précieuses faveurs et aux joies les plus pures. Mon unique bonheur, c'est de vous connaître, de vous aimer et de vous plaire.

SECOND POINT.

C'est à l'aide de la réflexion, de la méditation, que nous exciterons notre cœur à aimer Dieu. Le spectacle de la nature, la vue du firmament, la pensée de ces millions d'astres lancés dans l'espace à des distances incommensurables; toutes ces merveilles nous parlent de la grandeur, de la sagesse, et de la puissance du Créateur. Le monde entier nous raconte sa bonté inépuisable envers nous. Mais ce qui nous le redit mieux encore, ce sont les prodiges de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'établissement de l'Eglise, de l'adorable Eucharistie. Ces miracles de la charité divine, quand nous les méditons, nous font comprendre jusqu'où Dieu nous aime, et jusqu'où ses perfections le recommandent à notre amour.

(1) Deut. 6, 5.

La considération des grandeurs et de l'amabilité de notre Dieu, doit nous faire produire des actes d'adoration, de confiance et d'amour. La pensée de ses divines perfections et de son bonheur ineffable, doit nous réjouir, et nous porter à diriger vers lui toutes les espérances, toutes les aspirations de notre cœur. O Trinité bienheureuse! devons-nous dire avec l'Eglise, nous vous invoquons, nous vous louons, nous vous adorons. Délivrez-nous, sauvez-nous, sanctifiez-nous. Vous êtes notre force, notre salut et notre gloire à jamais. » *Libera nos, salva nos, vivifica nos, o beata Trinitas!* [1]

Si nous voulons l'aimer parfaitement, renonçons entièrement à nous-mêmes et à notre volonté propre. « Le Seigneur, dit saint Léon, veut par amour nous refaire à son image et à sa ressemblance. » Nous devons aussi, si nous désirons lui plaire, travailler à lui devenir semblables. Or, cette conformité avec le souverain Bien ne saurait s'effectuer en nous, qu'au moyen de l'abnégation. « Si quelqu'un veut venir à ma suite, dit le Sauveur, qu'il se renonce lui-même! » *Abneget semetipsum.*[2] Mettons ce précepte en pratique. Que notre grande dévotion soit de conformer notre volonté à celle de Dieu, en accomplissant ses commandements, les devoirs de notre état, les ordres de nos supérieurs, et en supportant nos peines avec patience. Là est l'amour vrai, solide et sérieux. *Si diligitis me, mandata mea servate.*[3]

O Trinité sainte! je me réjouis de vos grandeurs, de vos adorables perfections. Ce qui fait ma consolation, c'est qu'il ne manque rien à votre éternelle félicité. Accordez-moi la grâce de vivre en votre sainte présence, toujours attentif à vous obéir, quoi qu'il m'en coûte.

O Marie! rendez-moi fidèle à me conformer en tout au bon plaisir de Dieu.

Pratique. — Récitons souvent le *Gloria Patri,* en nous consacrant à la très sainte Trinité.

(1) Offic. SS. Trinit. (2) Luc. 9, 23. (3) Joan. 14, 15.

Prem. semaine après l'Octave de la Pentecôte. — Lundi.

EXCELLENCE DU GRAND DON DE L'EUCHARISTIE.

PRÉPARATION. — « Si vous pouviez connaître et apprécier le don de Dieu ! » nous dit Jésus comme à la Samaritaine.[1]

1° Considérons le grand don que nous a fait le Rédempteur dans l'adorable Eucharistie.

2° Ce don nous vient uniquement de la charité divine : c'est un gage, — un excès, — une sainte folie d'amour. Disons-nous souvent : « Que rendrai-je au Seigneur, en retour du bienfait ineffable du très saint Sacrement ? »

PREMIER POINT.

Entre tous les bienfaits de Dieu, il n'en est point de comparable à celui de l'Eucharistie. Saint Clément l'appelle : « Un don qui l'emporte sur toute plénitude. » Les autres Sacrements renferment les biens de Dieu ; le Sacrement de l'autel contient Dieu lui-même. Selon le Docteur angélique, l'adorable Eucharistie est le centre ou la fin de tous les autres Sacrements, puisqu'elle est la consommation de la vie spirituelle dans les âmes. Le prophète Zacharie avait déjà dit : « Quel bien plus grand Dieu possède-t-il, et que peut-il nous donner de plus précieux, que le Froment des élus et le Vin qui fait germer les vierges ? » *Quid bonum ejus est, et quid pulchrum ejus?*[2]

Ce don est si grand que Celui-là seul qui nous l'a fait peut en sonder les profondeurs. La première fois que Jésus promit aux hommes ce divin Sacrement, il ne recueillit que les murmures de l'incrédulité. Parmi ceux-là même qui jusqu'alors avaient cru à sa doctrine, il y en eut qui la quittèrent : « Cette parole est dure à entendre, disaient-ils, et qui pourrait en saisir le

(1) Joan. 4, 10.

(2) Zach. 9, 17.

sens?[1] » Jésus, s'adressant aux douze Apôtres, leur dit : « Ne voulez-vous pas aussi vous en aller? » — « Seigneur! répondit Simon Pierre au nom de tous, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous croyons, et nous reconnaissons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu.[2] » Unissons notre foi à celle du Prince des Apôtres.

L'Eucharistie épuise en quelque sorte la puissance et la munificence de Dieu : car que pourrait-il nous donner de meilleur que lui-même? Mais elle épuise aussi sa charité. « Si quelque chose, disait le père de la Colombière, pouvait ébranler ma foi au sujet du Sacrement de l'autel, ce ne serait nullement la puissance que le Seigneur y manifeste, mais plutôt la charité sans bornes qu'il y déploie. » Comment peut-il se faire que Dieu aime une créature aussi misérable que l'homme, et qu'il l'aime au point de se donner lui-même en nourriture à ce vil néant? C'est une vérité supérieure à toute intelligence créée. Un Dieu donne à sa créature, et ce qu'il donne, c'est l'Infini! Remercions le Seigneur de cet inestimable bienfait. Ne passons pas une heure sans penser au Prisonnier de nos tabernacles, sans lui offrir l'hommage de notre adoration, de notre reconnaissance, de notre amour. *Cum sit Deus potentissimus, plus dare non potuit.*[3]

SECOND POINT.

Saint Thomas appelle l'Eucharistie, « Sacrement et gage d'amour : » *Sacramentum charitatis, pignus charitatis.* Sacrement d'amour, parce que l'amour seul a porté Jésus à s'y donner lui-même à nous; Gage d'amour, parce que, si nous pouvions douter de l'affection qu'il nous porte, nous en trouverions une preuve manifeste dans ce divin Mystère. « Ames chéries! semble nous dire le Sauveur, si vous craignez ma justice, et manquez de confiance, regardez le tabernacle, considérez l'Eucharistie, et votre cœur se dilatera, à la vue de ce précieux gage de mon infinie Bonté. »

Ce mystère est donc un gage d'amour, et d'un amour excessif

(1) Joan. 6, 61. (2) Joan. 6, 69-70. (3) S. Aug.

envers nous. Mais cet excès ne convient pas à la majesté d'un Dieu. « Sans doute, répond saint Pierre Chrysologue; mais l'amour n'a point égard à ce qui convient, quand il veut se manifester, ou se communiquer; il va, non pas où la raison l'appelle, mais où l'emporte son ardeur. » « Ah! s'écrie saint Denis, oserons-nous le dire? le Seigneur, par sa charité incompréhensible, est comme sorti de lui-même. » De Dieu il s'est fait homme, il s'est fait esclave, il est devenu notre nourriture.

C'est donc avec raison que saint Laurent Justinien s'écriait : « Nous avons vu la Sagesse incréée devenir, en quelque sorte, insensée, par l'amour excessif qu'elle porte à ses créatures. » « Et en effet, ajoute saint Augustin, n'est-ce pas apparemment une folie, de dire : Mangez ma chair, buvez mon sang? » Il n'est donc pas étonnant de voir des âmes, à cause de ce Mystère, devenir comme folles ou enivrées d'amour envers leur Dieu. « La sainte Communion, dit saint Grégoire de Nysse, est un Cellier mystérieux, où l'âme s'enivre, au point d'oublier la terre et d'être uniquement éprise du souverain Bien. » Examinons si la Nourriture eucharistique produit en nous de tels effets. La générosité de Jésus qui daigne venir à nous, doit nous faire rougir de nos réserves à son égard, quand il s'agit de lui offrir quelque léger sacrifice.

O mon Jésus! vous vous êtes donné vous-même à mon âme; que pourrais-je encore vous refuser? je vous consacre mes pensées, mes paroles, mes actions, mes souffrances. Je renonce pour vous à telle attache, à telle imperfection habituelle.

O Marie! rendez-moi généreux dans le service de Jésus.

Pratique. — Disons souvent avec la plus vive reconnaissance : « Loué et remercié soit, à tout moment, le très saint et très divin Sacrement.[1] »

(1) 100 jours d'indulg.

Première semaine après la Pentecôte. — Mardi.

EXCELLENCE DU DIVIN SACRIFICE.

PRÉPARATION. — « Voilà qu'en toutes les contrées, dit le Seigneur par son Prophète, on sacrifie et on offre à mon nom une victime pure.[1] »

1° La sainte Messe est le même sacrifice que celui du Calvaire, et comme la Rédemption continuée ; — c'est l'action la plus divine qu'on puisse faire ici-bas.

2° Nous devons l'offrir avec l'intention d'adorer Dieu et de le remercier de ses bienfaits, — d'expier nos offenses et d'implorer des grâces. Entrons dans ces sentiments, lorsque nous assistons à nos divins Mystères.

PREMIER POINT.

Dans le sacrifice de la Messe comme dans celui du Calvaire, Jésus est à la fois Prêtre et Victime.[2] Il n'y a de différence que dans la manière de les offrir : le sacrifice de la Croix fut sanglant, et celui de nos Autels ne l'est pas. Dans le premier, Jésus mourut réellement ; dans le second, il meurt d'une manière mystique. Si Jésus-Christ n'était pas mort sur la croix, le sacrifice de nos autels opèrerait le rachat du monde. Les souffrances du Sauveur nous ont rendus capables des effets de la Rédemption ; le divin Sacrifice nous en rend participants : par lui nous sont appliqués les mérites de la Passion. La sainte Messe est donc la Rédemption perpétuée parmi nous. Nos autels sont des Calvaires où l'Agneau sans tache, toujours immolé, s'interpose entre la justice du ciel et les crimes de la terre.

Il suit de là que la Messe est l'action la plus divine que l'on puisse faire ici-bas. Les Sacrifices de l'ancienne Alliance ne furent qu'une ombre, une figure de celui de nos autels. Si tous

(1) Malac. 1, 11. (2) Trid. Sess. 22. cap. 2.

les Saints, sans excepter la Reine des Anges, s'immolaient à la gloire du Père céleste, ils lui rendraient moins d'honneur que ne lui en procure une seule Messe. Il est impossible, même au Tout-Puissant, de produire une œuvre plus sainte, plus sublime que l'immolation d'un Dieu. Elle rend au Seigneur une gloire infinie, et nous obtient toutes les grâces du salut. Assistons toujours à l'adorable Sacrifice avec foi, respect, confiance et dévotion, comme si nous étions au sommet du Calvaire au moment où Jésus expirait. Prions alors en union avec l'auguste Victime. Offrons-nous par elle, avec elle et en elle, au bon plaisir de Dieu. *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso.*[1]

SECOND POINT.

Nous devons adorer Dieu et le remercier de ses bienfaits. L'adoration lui appartient parce qu'il est l'Excellence même et la Perfection incréée. La reconnaissance lui est due, à cause de ses bienfaits, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Toutes les créatures ensemble ne sauraient rendre au Créateur un tribut suffisant d'honneur et de gratitude. Nous ne le pouvons qu'au moyen du sacrifice de nos autels, qui est d'un prix infini. Quand donc nous assistons à la sainte Messe, offrons Jésus au Père éternel, en hommage à ses grandeurs et en retour de ses bienfaits. *Tibi sacrificabo hostiam laudis.*[2]

Offrons-le de même pour expier nos offenses et implorer ses grâces. Coupables envers la Justice du Seigneur, nous serions insolvables, si nous n'avions pas Jésus. Une seule de nos fautes ne pourrait être expiée par les pénitences des Saints ni par les supplices des Martyrs. Il faut que le sang d'un Dieu rende efficace ce que nous souffrons ici-bas, en expiation de nos offenses. Il n'y a pas de proportion entre la satisfaction de l'homme et l'outrage fait à Dieu. Il nous faut donc la médiation de Jésus pour réparer nos infidélités. Elle ne nous est pas moins nécessaire pour obtenir les grâces du salut. « C'est par le Rédempteur, dit l'Apôtre, que vous devenez riches de tout bien.[3] » Ceci se

(1) In Missa. (2) Ps. 115, 12. (3) 1 Cor. 1, 7.

vérifie surtout pendant l'auguste Sacrifice. Jésus s'interpose alors en notre faveur ; il donne à nos prières plus d'efficacité. « Les Anges eux-mêmes, dit saint Jean Chrysostome, quand ils veulent nous obtenir quelque bien, attendent le moment de la Messe. » Prions alors aussi avec beaucoup de ferveur. Nous avons besoin d'humilité, de recueillement, de résignation ; notre caractère laisse à désirer ; nos passions conservent encore toute leur vivacité, et nos vertus sont à peine écloses. Tous ces motifs nous pressent d'implorer l'assistance divine, pendant la célébration de nos saints Mystères. *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.*[1]

O mon Jésus, Victime sacrée ! je vous offre au Père éternel, dans toutes les églises où vous daignez vous immoler chaque jour. Je veux, par cette offrande, rendre à mon Créateur les hommages que je lui dois ; je veux implorer sa miséricorde, et demander toutes les grâces nécessaires à mon progrès et à ma persévérance.

O Marie ! obtenez-moi une dévotion spéciale à l'adorable Eucharistie.

PRATIQUE. — Assistons chaque jour au Sacrifice de nos autels ; assistons-y du moins de cœur, en passant une demi-heure de la matinée dans le recueillement, le silence et la prière, tout en nous livrant à nos occupations. Offrons souvent à Dieu les Messes qui se célèbrent dans tout l'univers.

Première semaine après la Pentecôte. — Mercredi.

MERVEILLES DE L'EUCHARISTIE.

PRÉPARATION. — « Que possède Dieu de plus beau et de meilleur, dit le Prophète, si ce n'est le Froment des élus et le Vin qui fait germer les lis de la virginité ?[2] » Considérons

(1) Ps. 140, 5.

(2) Zach. 9. 17.

1° Combien sont admirables les mystères eucharistiques.
2° Combien peu nous les admirons. « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu, » et les merveilles de Dieu ![1]

PREMIER POINT.

Le sacrifice est l'acte le plus sublime de la religion ; il honore le domaine de Dieu plus parfaitement que la simple offrande, puisque se sacrifier c'est s'immoler, s'anéantir, se détruire ; on ne saurait aller au delà. Or le domaine de Dieu est si absolu, si infini, la reconnaissance qu'exigent de nous ses bienfaits, et l'expiation que demandent nos fautes, sont tellement au-dessus de nos forces, que si tout le genre humain s'immolait à chaque instant, ce ne serait qu'une minime partie de ce que nous devons à Dieu. Mais consolons-nous : une Victime a pris notre place, Victime auguste s'il en fut jamais. Selon son humanité elle se sacrifie, et selon sa divinité elle donne à son sacrifice une valeur infinie. Voilà donc toutes nos dettes payées, tous nos hommages de gratitude et de soumission, rendus à Dieu, d'une manière digne de lui ! Et ces merveilles arrivent au milieu de nous, elles se renouvellent chaque jour et des milliers de fois, sur tous les autels de l'Eglise catholique. Chaque jour une Victime sans tache est immolée pour les hommes pécheurs ! Les prodiges de la Création, de l'Incarnation, de la Rédemption, sont renouvelés dans un seul, et le Dieu qui a fait sortir l'univers du néant, s'anéantit lui-même, en se sacrifiant, en se détruisant pour ainsi dire, par la communion du prêtre. Et le Dieu immolé demeure encore dans nos tabernacles après le sacrifice, se survivant à lui-même pour être toujours Victime, et se multpliant pour faire participer tous les fidèles à son adorable Sacrifice. De là vient que Jésus est notre prisonnier, et qu'il se fait notre aliment, après avoir été notre Victime. Qui n'admirera de telles merveilles ? Qui ne redira avec le Prophète : Non, vraiment, Dieu n'a rien de plus ravissant, rien de meilleur, que le Froment des élus et le Vin qui fait germer les lis de la virginité ? »

(1) Matth. 5.

SECOND POINT.

On admire dans le siècle les progrès de l'industrie, des sciences et des arts; on y admire les grandes fortunes, les beaux palais, les jardins superbes; mais combien peu d'âmes pensent au grand prodige de l'Eucharistie! Nous-mêmes nous sommes ravis devant les beautés de la nature, la splendeur du firmament, le spectacle du monde créé; et souvent nous restons froids, indifférents, dans les sanctuaires qu'habite la Grandeur incréée. Le Tout-Puissant qui a produit l'univers pourrait par une seule parole, en faire sortir du néant des millions d'autres plus riches et plus beaux; mais, dit saint Augustin, tout puissant qu'il est, il n'a pu rien produire de plus admirable que l'Eucharistie. Etant la Sagesse même, la Bonté par essence, il pourrait multiplier à l'infini les biens immenses qu'il nous prodigue; mais, dit le même Docteur, il ne saurait nous faire un plus grand don que celui de l'Eucharistie. Qui ne s'étonnera de ce mystère? Qui ne s'étonnera surtout de voir les hommes y être insensibles? On court, on s'empresse à l'arrivée d'un roi dans une ville; et voici que chaque jour le Roi des rois abaisse les cieux, descend sur la terre avec sa cour, et s'établit parmi nous, entouré des princes de la milice angélique, et personne n'y pense, ne vient l'adorer, le visiter, sinon quelques âmes fidèles. Ah! soyons du nombre de celles-ci : n'estimons rien, n'admirons rien dans notre exil, sinon le miracle eucharistique, miracle permanent qui éclipse tous ceux que Dieu a jamais faits et qu'il fera jusqu'à la fin des siècles. « Oh! si vous connaissiez le don de Dieu! » disait le Sauveur à la Samaritaine, en parlant de la grâce;[1] oh! si nous connaissions l'Auteur même de la grâce, le Dieu de l'Eucharistie!

O Jésus! faites-vous connaître, faites-vous admirer et aimer. Vous avez opéré tant de miracles en faveur de votre doctrine; ne laissez pas dans l'ombre votre Personne sacrée qui réside si près de nous.

(1) Joan. 4, 10.

O Marie! révélez-nous les sublimes mystères du Dieu de l'Eucharistie.

PRATIQUE. — Disons-nous souvent à nous-mêmes : « Rien ici-bas n'est digne de mes pensées et de mon amour, que le grand Dieu qui vit au milieu de nous sous les espèces sacrées. »

Première semaine après la Pentecôte. — Jeudi.

FÊTE DU SAINT SACREMENT.

ADORATION ET AMOUR AU TRÈS SAINT SACREMENT.

PRÉPARATION. — « Vénérons, prosternés, un si grand Sacrement.[1] Celui qui me mange demeure en moi, et moi en lui.[2] »

1° Nous devons nos hommages d'adoration à Jésus, dans l'Eucharistie, parce qu'il est la grandeur même.

2° Nous lui devons l'amour de nos cœurs, parce qu'il s'est abaissé jusqu'à nous. Témoignons au très saint Sacrement tout le respect, toute la tendresse dont nous sommes capables.

PREMIER POINT.

Quel homme, quel Ange, quel Séraphin pourrait jamais comprendre la grandeur du Dieu caché dans le saint Sacrement? Comme ce serait faire injure à un monarque, de lui dire qu'il surpasse un brin d'herbe en puissance, en majesté; ainsi, dit saint Ambroise, c'est en quelque sorte faire injure à Jésus-Christ, de lui dire qu'il est plus grand que les cieux, que tous les rois de la terre, que toute la cour céleste. « Seigneur! s'écriait David, qui est semblable à vous?[3] » Qui jamais pourra vous comprendre? L'Infini seul peut se comprendre lui-même, et rien ne lui est comparable. O Jésus! que sommes-nous en votre divine présence? Que sont tous les rois, tous les saints,

(1) Tantum ergo. (2) Joan. 6, 57. (3) Ps. 34, 10.

tous les Anges, auprès de votre infinie majesté? Isaïe répond : « Nous sommes tous ensemble moins qu'un grain de poussière, moins qu'un atome, et comme un pur néant.[1] »

Approchons-nous donc du tabernacle où Jésus repose ; avouons humblement devant lui que, comparés à son essence divine, nous ressemblons à d'imperceptibles animalcules perdus dans l'océan. En se rapprochant de la Sainteté infinie, les Saints se regardaient comme des pécheurs, des êtres abominables. Que pensons-nous de nous-mêmes, surtout lorsque nous sommes prosternés devant les tabernacles pour y adorer Jésus-Christ? Confondons-nous à ses pieds, en nous rappelant tant de fautes que nous avons commises. Proposons-nous de devenir plus humbles, plus mortifiés, plus modestes, plus respectueux dans les églises, plus fervents dans nos communions et dans nos visites au saint Sacrement. Témoignons notre religion profonde à Jésus, en assistant au divin Sacrifice. Vénérons-le dans les processions, et quand on le porte en viatique aux malades. Saluons-le de cœur dans les églises que nous apercevons de loin ; unissons-nous aux Anges qui l'y adorent et aux bonnes âmes qui vont lui rendre chaque jour leurs hommages. Examinons aujourd'hui en quoi nous manquons par rapport au culte que nous devons à Jésus, dans son adorable Sacrement.

SECOND POINT.

L'Etre immense, infini, éternel, que nous devons adorer dans la sainte Eucharistie, s'est caché sous les plus humbles apparences, afin de se faire aimer. Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, le voilà demeurant dans nos églises, enfermé dans nos tabernacles, resserré dans un ciboire étroit, et lié aux faibles espèces du pain, comme un prisonnier d'amour. Le voilà qui se livre chaque jour aux prêtres pour leur obéir en tout, sans aucune résistance. Il se laisse placer où on le place, porter où on le porte, par les rues, dans les maisons ; il se laisse donner dans la Communion à qui on le donne, soit au

(1) Is. 40, 15-17.

juste, soit au pécheur. Il obéit à autant d'hommes qu'il y a de prêtres sur la terre, et cela jusqu'à la consommation des siècles, et par amour pour nous. Qui donc n'aimera un Dieu qui nous aime à ce point? Qui pourra rester froid devant cette fournaise de la charité divine? Quoi! l'Homme-Dieu s'immole sur les autels, pour les hommes rachetés, et ceux-ci négligent d'assister à son divin Sacrifice! et quand ils y sont, on croirait souvent y voir des infidèles plutôt que des chrétiens! Jésus réside pour tous dans les églises, et il en est tant qui oublient de le visiter! beaucoup de ceux qui entrent dans son sanctuaire où sont prosternés les Séraphins, n'y apportent qu'un cœur de glace; que dis-je? c'est dans un cœur de glace qu'ils reçoivent à la table sacrée, Celui qui embrase tant d'âmes de la divine charité et brûle lui-même d'amour pour nous! Nous passons sous silence les profanations, les affreux sacrilèges que l'on commet contre l'adorable Sacrement, et qui font frémir les cœurs fidèles. Anges du ciel! vous restez muets d'étonnement, en voyant tant d'ingratitude envers votre Dieu et notre Dieu. Pendant que les Anges se taisent, nous pour qui Jésus réside sur les autels, exprimons-lui nos regrets, réparons les outrages qu'il reçoit, consolons-le, par notre respect et notre amour, des irrévérences et des froideurs dont il est l'objet dans nos églises.

O Jésus! que n'ai-je les sentiments des Saints, vos amis fidèles, afin de vous rendre les hommages que tant d'hommes vous refusent dans votre Sacrement d'amour! Augmentez ma foi, ma dévotion, lorsque je m'approche de vos autels, de vos tabernacles, ou de la table sacrée.

O ma Reine et ma Mère, Marie! obtenez-moi la piété la plus sincère, dans tout ce qui regarde le culte eucharistique.

PRATIQUE. — Pensons souvent au saint Sacrement, avec respect, avec amour, avec le désir de voir Jésus honoré, aimé, servi par tous les hommes.

Octave du saint Sacrement. — Vendredi.

L'EUCHARISTIE EST UN FEU DIVIN.

PRÉPARATION. — « Notre Dieu, dit l'Apôtre, est un feu consumant.[1] »

1° Jésus, dans nos tabernacles, est un feu qui nous éclaire, — nous purifie, — et nous enflamme.

2° Il opère surtout en nous, dans nos Visites au saint Sacrement, — pendant la messe, — et dans la Communion. Formons souvent des actes d'amour envers l'adorable Eucharistie.

PREMIER POINT.

Jésus dans l'Eucharistie est un feu qui nous éclaire. Sainte Rose de Lima paraissait, en communiant, recevoir le soleil. Son visage devenait rayonnant, au point d'éblouir ceux qui la regardaient. Faible image de ce qui se passait dans son âme, que Jésus illuminait des splendeurs de sa grâce. Sainte Thérèse éprouvait, à la table sacrée, des effets semblables. Comme les ténèbres se dissipent en face de l'astre du jour, ainsi s'évanouissaient alors ses obscurités et ses peines spirituelles. C'est que Jésus, Lumière du monde par sa doctrine et ses exemples, est encore la Sagesse et le Conseil des âmes qui le reçoivent avec amour dans la sainte Communion. *Accedite ad eum, et illuminamini.*[2]

Le Sauveur est, dans ce mystère, un feu qui purifie et enflamme. Comme l'or jeté dans un brasier, se dégage de tout alliage impur ; ainsi l'âme, placée par la Communion dans la fournaise eucharistique, se sépare des objets terrestres et périssables. Elle se purifie même des fautes et des imperfections. Ceci toutefois s'opère, selon saint Thomas, à l'aide des actes

(1) Hebr. 12, 29. (2) Ps. 33, 6.

d'amour que nous formons nous-mêmes, après avoir reçu le Sauveur. Prenons l'heureuse habitude de renouveler fréquemment alors ces ferventes aspirations. Nous purifierons ainsi notre cœur dans le brasier de l'Eucharistie.

Sainte Catherine de Sienne vit un jour, entre les mains d'un prêtre, Jésus dans l'hostie consacrée, semblable à une fournaise d'amour. La Sainte s'étonnait que toutes les âmes ne soient pas consumées par l'effet d'un feu si ardent. Pourquoi ne produit-il pas ces effets en moi? Je communie sans préparation, ou bien après avoir communié, je ne fais pas d'efforts pour me recueillir. Mon cœur est attaché à tel objet, souillé par telle faute, agité par telle passion, appesanti par tel défaut. Comme un bois trempé d'eau, il ne peut brûler. Quelle responsabilité de laisser inutile un si grand Sacrement si souvent reçu! Prenons la résolution de nous réformer, et dans une prière fervente demandons-en la grâce.

SECOND POINT.

En quelque endroit qu'on pratique l'oraison, elle plaît toujours à Dieu. Cependant le Sauveur paraît agréer de préférence celle que l'on fait devant le saint Sacrement. Il la rend plus fructueuse, par les lumières qu'il nous donne alors, par les sentiments de dévotion qu'il nous inspire. D'ailleurs, il semble qu'en approchant des tabernacles, on subit mieux l'influence du foyer divin qui y brûle. Il arrive même qu'on gagne plus à s'entretenir, pendant un quart d'heure, avec Jésus dans l'Eucharistie, que dans tous les autres exercices de la journée. Dieu sans doute exauce en tout temps et en tout lieu ceux qui prient, néanmoins, dit le Disciple,[1] Jésus dispense plus largement ses grâces à qui vient le visiter dans le saint Sacrement.

Il en est de même de la sainte Messe. Elle est le sacrifice de la croix perpétué dans nos églises, et elle opère les mêmes effets. Jésus élevé de terre sur le sommet du Golgotha, répandait autour de lui la lumière et l'ardeur de sa charité. Maintenant encore,

(1) J. Hérolt.

de l'autel où il s'immole par les mains du prêtre, il éclaire les intelligences et il embrase les cœurs. Au Calvaire, il mourait pauvre, souffrant, humilié. Sur l'autel, il nous applique les mérites de ses privations, de ses tourments, de ses ignominies : il nous inspire le détachement des richesses, des plaisirs et des grandeurs, condition de l'amour sacré.

C'est principalement dans la sainte Communion, que la flamme eucharistique agit sur nos âmes. Jésus vient alors en nous ; divin Soleil, il nous illumine des splendeurs de sa grâce ; il échauffe doucement nos cœurs. Nous devenons alors, selon saint Jean Chrysostome, comme des lions redoutables à l'enfer, par le courage que nous inspire la charité divine. Si le Sauveur ne résidait qu'un jour par année dans nos églises, ne serions-nous pas empressés à le visiter et à le recevoir ? S'il ne s'immolait qu'une fois sur nos autels comme sur le Calvaire, manquerions-nous d'assister à un si grand Mystère ? Ces mystères ne sont pas moins sublimes parce qu'ils se renouvellent tous les jours. Profitons-en ; car ils nous condamneront si nous n'en tirons pas les richesses de grâce qu'ils nous apportent.

O mon Jésus ! je me repens d'avoir profité si peu jusqu'ici de votre présence réelle parmi nous. Accordez-moi une foi plus vive, qui me montre les biens immenses dont vous êtes la source.

O Marie ! augmentez en moi par vos prières la dévotion à l'adorable Eucharistie.

PRATIQUE. — Dans nos visites au saint Sacrement, pendant la sainte Messe et dans la Communion, unissons-nous aux dispositions des Saints les plus dévoués au culte eucharistique.

Octave du saint Sacrement. — Samedi.

MARIE ET L'EUCHARISTIE.

PRÉPARATION. — « Marie ressemble à un navire marchand qui de loin nous apporte son pain. » *De longe portans panem suum.*[1]

1° C'est à Marie, après Jésus, que nous devons l'Eucharistie.

2° Tout dans nos églises nous rappelle ce mystère. Prions souvent la Vierge très pure de nous disposer elle-même à recevoir Jésus.

PREMIER POINT.

Marie est comparée dans l'Ecriture à un navire, parce qu'elle apporta à la terre tous les biens du ciel ; à un navire marchand, à cause de sa sollicitude à procurer notre bonheur. Elle nous a surtout donné le pain de vie, que le texte sacré appelle son pain, parce qu'il est la forme de sa substance. « La chair de Jésus, dit saint Augustin, est la chair de Marie. » Elle nous l'a apporté de loin, puisqu'elle a fait descendre du ciel dans son sein virginal le pain des enfants de Dieu. Le Verbe divin, qui était dans le ciel l'aliment des Anges, est devenu notre Pain en prenant de Marie un corps qu'il nous donne avec son sang sous les espèces eucharistiques. Ainsi s'accomplit la parole du Psalmiste : « L'homme a mangé le Pain des Anges,[2] » et celle d'Isaïe : « Vous serez allaités comme les enfants des rois.[3] » C'est en effet la Reine du Roi de gloire qui nous alimente dans la sainte Communion, en nous donnant la chair sacrée et le sang infiniment précieux de son Fils unique Jésus. Marie est donc vraiment la nourrice de nos âmes. Quelle reconnaissance envers cette divine Mère durent concevoir un saint Antoine de Padoue, un saint Stanislas Kostka, eux qui reçurent de ses mains dans

(1) Prov. 31, 14. (2) Ps. 77. (3) Is. 60.

leurs bras le saint Enfant Jésus ! Quelle doit être la nôtre quand, ce même Jésus, nous le recevons, non pas dans nos bras, mais dans notre cœur, et en nourriture ! O tendresse ineffable ! « Il n'y a point de langue, dit saint Pierre Damien, qui puisse dignement louer celle qui nourrit ainsi nos âmes, point de cœur qui puisse dignement l'aimer. » Communions toujours désormais avec l'intention de croître dans l'amour de Jésus et dans la dévotion à Marie. Retraçons dans notre conduite les exemples d'humilité, de charité, de patience que nous ont donnés le Fils et la Mère.

SECOND POINT.

Tout dans nos églises nous rappelle les mystères de la vie du Sauveur, auxquels Marie fut associée. L'incarnation du Verbe se révèle à nous chaque fois que le prêtre consacre à l'autel. Sa parole comme celle de Marie est en quelque sorte créatrice : elle change la substance du pain et du vin, au corps et au sang de l'Homme-Dieu. Jésus naît alors pour ainsi dire dans nos églises ; l'autel est comme la crèche où il repose ; les linges sacrés figurent ses langes, et les fidèles qui l'adorent représentent les bergers et les mages, qui vinrent autrefois à Bethléem lui rendre leurs hommages. Le prêtre l'offre au Père éternel, comme Marie l'offrit un jour dans le Temple et sur le Calvaire. Que dirons-nous du Tabernacle, où Jésus demeure caché comme en Egypte et à Nazareth ? Que penserons-nous du ciboire et de la Remontrance, sinon qu'il nous représente Marie portant Jésus dans son cœur ou dans ses bras ? Le Sauveur n'est-il pas encore là, dans l'Eucharistie, ce qu'il a toujours été c'est-à-dire faisant du bien à tous ? De là il éclaire les avengles, soutient les âmes chancelantes, fortifie les faibles ; il s'offre là pour nous en victime, comme sur le Calvaire, et il semble aux pieux fidèles entendre sa voix divine dire encore à leurs cœurs, en leur montrant Marie : « Voici votre Mère. » Oui, voici notre Mère ! Voici celle à qui nous devons Jésus, et conséquemment l'Eucharistie. Grâce à son divin Fils et à elle, un Dieu est devenu notre nourriture ; chaque fois qu'il descend en nous, il nous communique les sentiments qu'il eut toujours pour sa

Mère. N'oublions-nous pas de retirer ce fruit précieux du banquet eucharistique ? En recevant le Fils, ne restons-nous pas étrangers à la Mère ? Prions alors Jésus de nous rendre les vrais enfants de Marie, afin qu'il se retrouve en nous, par les soins maternels de la Reine des Saints.

O mon Rédempteur ! quelle invention admirable que celle du très saint Sacrement ! vous y opérez tant de merveilles, et entre autres celle de faire passer dans nos cœurs les inclinations du vôtre, son humilité, sa douceur sa piété filiale, toutes ses vertus.

O Marie, ma tendre Mère ! préparez-moi vous-même lorsque je me dispose à manger le Pain des Anges, le Froment des Elus.

PRATIQUE. — Allons toujours à la table sainte, en empruntant à la Vierge sans tache les dispositions sublimes qu'elle avait en communiant, après l'Ascension du Sauveur.

Octave du saint Sacrement. — Dimanche.

DE LA NOURRITURE EUCHARISTIQUE.

PRÉPARATION. — « Je suis le Pain de vie descendu du ciel.[1] » Ainsi nous parle le Sauveur du fond des tabernacles.

1° Il se donne à nous sous forme de nourriture, parce qu'il veut nous unir à lui, — nous faire vivre de sa vie, — nous transformer tout en lui.

2° Il opèrera ces merveilles, si nos cœurs se préparent avec soin à la sainte Communion. Demandons à Jésus et à Marie les meilleures dispositions pour participer avec fruit au banquet eucharistique.

PREMIER POINT.

Jésus se donne à nous sous forme de nourriture, dans la Communion, parce qu'il veut nous unir à lui. Comme la nourriture corporelle se change en notre sang, ainsi le Pain eucha-

ristique devient, en quelque sorte, une même substance avec nous. Il y a toutefois cette différence, que les aliments terrestres prennent notre nature, tandis que cet Aliment divin nous communique en quelque manière, la nature de Jésus-Christ. Nous contractons donc, par l'Eucharistie, la plus étroite union avec le Sauveur : « Comme deux morceaux de cire fondus s'unissent ensemble, dit saint Cyrille d'Alexandrie, il semble que nous ne fassions plus qu'un avec l'Homme-Dieu, après la sainte Communion. »

« Je suis, dit le Sauveur, le Pain de vie ; celui qui me mange ne mourra pas, mais il aura sur la terre la vie de la grâce, et dans le ciel la vie de la gloire. » *Vivet in æternum.*[1] Comme le pain matériel soutient la vie du corps, ainsi le Pain eucharistique soutient la vie de l'âme, et cette vie n'est autre que celle de Jésus lui-même : *Et ipse vivet propter me.*[2] « Quand vous me recevez, disait le Sauveur à saint Augustin, ce n'est pas vous qui me changez, et me faites vivre par vous ; mais c'est moi qui vous change, au point de vous faire vivre par moi. » N'oublions jamais ces paroles, les jours où nous avons communié. *Et ipse vivet propter me.*

L'Homme-Dieu, dans le Banquet eucharistique, va jusqu'à nous transformer en lui. Il nous remplit de ses lumières et de ses dons, au point de nous faire penser comme lui, aimer comme lui, et ne plus vouloir que ce qu'il veut lui-même. « Alors, dit Rupert, nous devenons par la grâce ce que Jésus est par nature, » c'est-à-dire, saints et agréables à Dieu. Tels sont les effets de la Communion fervente! Les avons-nous jamais éprouvés? Hélas ! ô Jésus ! après vous avoir reçu tant de fois, je reste toujours distrait et dissipé, toujours fécond en promesses, et stérile en actions saintes, toujours prompt à m'exposer au danger, et faible dans le combat. Ah ! daignez me changer, me conduire vous-même et me gouverner, afin que je demeure en vous et que vous viviez en moi. *In me manet, et ego in eo.*[3]

(1) Joan. 6, 52. (2) Ibid. 58. (3) Ibid. 57.

SECOND POINT.

Nous participerons avec fruit au banquet eucharistique, si nous avons soin de nous y préparer sérieusement. A cette fin, nous devons vivre dans une grande pureté de cœur et un entier détachement. Les Israélites, en mangeant l'Agneau pascal, se tenaient debout, le bâton à la main, comme des voyageurs qui vont quitter le pays. Cette cérémonie était une figure du détachement qu'exige de nous la Communion sacramentelle. Sainte Gertrude voulut un jour apprendre du Sauveur quelle disposition il désirait d'elle, quand elle s'approchait de la table sacrée. Jésus lui répondit : « Apporte-moi toujours un cœur vide de toi-même. » Vivons donc détachés des satisfactions des sens et de l'amour-propre. Nous pourrons alors communier avec fruit. *Beati mundo corde.*[1]

Les Israélites devaient ramasser la manne à la fraîcheur du jour, parce que la chaleur la faisaient fondre. Ainsi l'ardeur de nos passions, si elle n'est combattue, mortifiée, empêche les effets de la sainte Communion. Nous devons donc nous y préparer, par l'abnégation de nous-mêmes, la victoire sur nos inclinations, par la pratique des vertus contraires à nos défauts. La manne, selon la pensée de l'Ecriture, avait toute sorte de goûts. Ainsi en est-il de l'Eucharistie, assure saint Cyprien. Elle a la saveur de l'humilité, de la pureté, de la mansuétude, selon que nous exerçons ces aimables vertus. *Omne delectamentum in se habentem.*[2]

Ce qui précède s'entend surtout de la préparation habituelle et éloignée. Quant à la préparation prochaine, nous devons y apporter de fervents désirs et un ardent amour. « Les abeilles, disait Jésus à sainte Mechtilde, ne se jettent pas sur les fleurs pour en sucer le miel, avec une avidité égale à celle qui me porte vers ton âme, quand elle désire me recevoir. » « Il faut en outre, dit saint François de Sales, recevoir par amour Celui qui se donne à nous par amour. » Gardons-nous d'approcher

(1) Matth. 5, 8. (2) Sap. 16, 20.

du Sauveur avec tiédeur et négligence. « Il remplit de biens, dit la sainte Vierge, ceux qui sont affamés. » *Esurientes implevit bonis.*[1] Formons donc beaucoup d'actes de désirs et d'amour avant d'aller communier.

O mon Jésus, aliment divin! mon âme soupire après vous; vous seul pouvez la rassasier, la remplir des biens dont elle est si dépourvue. Venez donc à moi, enflammez-moi de votre saint amour, et faites que désormais je ne vive plus que pour vous plaire.

O Marie! préparez-moi vous-même à recevoir Jésus.

PRATIQUE. — Allons au banquet eucharistique, comme des mendiants affamés à une table abondamment servie.

Octave du saint Sacrement. — Lundi.

DES EFFETS DE LA SAINTE COMMUNION.

PRÉPARATION. — « Celui, dit le Sauveur, qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui.[2] »

1° La sainte Communion ranime notre ferveur; — elle fortifie notre volonté contre les tentations; — elle sanctifie toutes les puissances de notre âme.

2° On obtient ces effets, en se disposant à la Communion, par des actes de foi, — de contrition, — et d'amour. Souhaitons de recevoir Jésus, avec la pureté des Anges et l'ardeur des Séraphins.

PREMIER POINT.

Considérons les effets de la Communion sacramentelle : elle ranime notre ferveur. Le saint roi Wenceslas, en allant seulement visiter la divine Eucharistie, avait le cœur si ardent, que son corps même s'en ressentait d'une manière merveilleuse : le serviteur qui le suivait, transi de froid, se sentait

(1) Luc. 1, 53. (2) Joan. 6, 57.

réchauffé, dès qu'il mettait les pieds sur les traces du Saint. Image frappante de ce qui arrive tous les jours aux âmes qui s'approchent avec foi de la table sacrée : elles en reviennent pleines d'ardeur, ne soupirant qu'après leur Seigneur bien-aimé. « Peut-on, dit le Sage, cacher du feu dans son sein, et ne pas brûler ses vêtements ?[1] » Pourrait-on recevoir le Dieu de charité, avec le désir de devenir meilleur, et rester froid dans son service ?

« En quittant la table sacrée, dit saint Jean Chrysostome, nous ressemblons à des lions redoutables ; nous devenons la terreur de l'enfer. » *Facti diabolo terribiles.* A l'aide des grâces que nous apporte le divin Sacrement, nous pouvons vaincre nos passions, triompher du monde et du respect humain, supporter en paix toutes les peines et les contrariétés d'ici-bas. Les Martyrs des premiers siècles mangeaient ce Pain des forts, avant de braver les menaces et les supplices de leurs tyrans.

La Communion sanctifie toutes les puissances de notre âme. Saint Denis la regardait comme le plus efficace des moyens de perfection. Saint Vincent Ferrier l'estimait plus que les jeûnes et les austérités. C'est que Jésus ne vient jamais dans un cœur fervent, sans le combler de ses biens. D'où vient que la virginité, la pénitence, la vie religieuse, l'apostolat, le dévouement aux œuvres de charité, la sainteté jusqu'à l'héroïsme, ont disparu des sectes séparées de l'Eglise par l'hérésie ? C'est qu'elles ne communient plus. Remercions le Sauveur de ce qu'il se donne si souvent à nous. Demandons-lui la grâce de mieux profiter désormais de ce privilège inestimable.

SECOND POINT.

Ces fruits, nous les recueillerons de nos communions, si nous les faisons avec foi. Avant de nous approcher de la table sacrée, figurons-nous que l'Homme-Dieu y est entouré de l'éclat de sa majesté souveraine ; que les Anges, les plus hauts Séraphins, sont prosternés en sa présence ; qu'ils remplissent le Sanctuaire,

(1) Prov. 6, 27.

et illuminent notre âme. Pensons en outre que Jésus nous regarde avec bonté, qu'il considère nos intentions, nos désirs, notre ferveur. Disposons-nous à le recevoir, avec un respect mêlé de confiance. Approchons-nous de lui comme en tremblant, mais aussi avec une joie filiale, puisque sa majesté sainte est tempérée par la douceur. *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*[1]

Aux actes de foi, joignons la contrition de nos péchés. Le repentir nous purifie, nous remplit d'humilité, de componction; il nous dispose au recueillement, à la dévotion, avant de communier. « Si un grand personnage, dit saint Augustin, vous faisait prévenir de sa prochaine visite, n'auriez-vous pas soin de mettre en ordre votre maison, de la laver et de l'orner? » Combien plus devez-vous bannir de vos cœurs ce qui déplaît au Roi de gloire, c'est-à-dire, les souillures du péché, les fautes légères et les imperfections? Nous pouvons facilement nous en purifier, au moyen de la confession ou des actes de repentir. *In animo contrito et spiritu humilitatis.*[2]

Les actes d'amour achèveront de nous disposer à recevoir Jésus. « La principale intention d'une âme qui communie, dit saint François de Sales, doit être de s'avancer dans l'amour de Dieu. » Formons donc des actes d'amour, en nous préparant à communier. Examinez ici pourquoi, après tant de communions, vous êtes encore si tiède, si vain, si sensuel, si dissipé, si rempli de l'esprit du monde. N'est-ce pas que vous négligez la préparation, ou que vous faites l'action de grâces avec nonchalance et par manière d'acquit? Gémissez de l'abus que vous avez fait d'une faveur telle que la Communion, dont les Saints mêmes se jugent indignes. Prenez la résolution de réparer le passé, et demandez la grâce de communier à l'avenir avec plus de ferveur.

O mon Jésus! je vous crois présent dans le Sacrement de l'autel; je vous y adore, avec tous les Esprits bienheureux. Je me repens sincèrement de mes fautes, de mes infidélités sans nombre. Communiquez-moi les saintes ardeurs de votre Cœur sacré.

O Marie! préparez-moi toujours vous-même à recevoir Jésus.

(1) Matth. 21, 5. (2) Dan. 3, 39.

PRATIQUE. — Avant de communier, prions les Anges qui entourent le saint Sacrement, d'augmenter, par leurs prières, notre foi, notre repentir et notre amour.

Octave du saint Sacrement. — Mardi.

DE LA COMMUNION SPIRITUELLE.

PRÉPARATION. — « Mon âme, s'écrie le Roi-Prophète, a soif du Dieu vivant; quand irai-je, quand apparaîtrai-je devant le Seigneur ?[1] » Considérons l'excellence et la pratique de la Communion spirituelle.

1° Elle est très agréable à Jésus, — très profitable à nos âmes, — et très méritoire devant Dieu.

2° Quand, — où, — et comment pouvons-nous la pratiquer avec fruit? Ne l'avons-nous pas négligée jusqu'ici? Faisons-la plusieurs fois le jour, en formant le désir de recevoir Jésus-Christ, la source des grâces.

PREMIER POINT.

Considérons l'excellence de la Communion spirituelle. Elle consiste, selon saint Thomas, dans un ardent désir de recevoir sacramentellement le Sauveur. Nous savons qu'il brûle de se donner à nous, qu'il vole à l'âme dont il est aimé, comme l'abeille vole à la fleur : à ce désir n'est-il pas juste que nous répondrions par les nôtres? Ce désir d'union avec l'objet aimé est une marque d'amour, à laquelle le divin Maître ne saurait être insensible. Il a manifesté plusieurs fois lui-même combien cette pratique touche son Cœur sacré. D'ailleurs, le saint Concile de Trente, organe du Rédempteur, loue beaucoup cette manière de communier. Il la recommande à toutes les âmes.

Immenses sont les fruits de cette pratique. Le bienheureux

(1) Ps. 41, 3.

Le Fèvre, de la Compagnie de Jésus, assurait que les Communions spirituelles aident les âmes à retirer plus de fruit de la Communion sacramentelle. « Chaque fois que tu communies spirituellement, disait le Sauveur à la vénérable Jeanne de la Croix, je te donne une grâce, en quelque sorte semblable à celle que tu reçois dans tes Communions réelles. » Il en est, en quelque sorte, de la Communion spirituelle, comme du baptême de désir, qui parfois supplée au baptême d'eau, comme de la contrition parfaite qui supplée parfois au Sacrement de pénitence.

Elle est de plus une source féconde de mérites. Le Sauveur apparut un jour à la sœur Paula Maresca à Naples, et lui montrant deux vases précieux, l'un d'or, l'autre d'argent, il lui dit : « Dans ce vase d'or, je conserve tes communions sacramentelles, et dans ce vase d'argent, tes communions spirituelles; car je veux t'en récompenser un jour. » Convaincus des avantages et du mérite de cette pratique salutaire de la communion de désir, les Saints la renouvelaient fréquemment. La bienheureuse Angèle de la Croix la faisait cent fois le jour, et cent fois la nuit, assurant que son cœur n'aurait pu vivre sans cet aliment mystérieux. Faisons-la de même plusieurs fois le jour, au milieu de nos occupations, et surtout pendant nos exercices de piété. Faisons-la pour témoigner notre amour à Jésus; faisons-la pour nous disposer à la Communion sacramentelle.

SECOND POINT.

Comme cette Communion de désir n'exige pas le jeûne, ni le ministère d'un prêtre, ni beaucoup de temps, on peut la répéter chaque jour autant de fois que l'on veut, à toute heure, et à tout moment. « Mon Dieu! s'écriait la vénérable Jeanne de la Croix, quelle excellente manière de communier! sans être vue, ni remarquée de personne, sans en parler à mon confesseur, sans dépendre d'aucun autre que de vous, je puis, ô mon Jésus! m'unir fréquemment à votre Personne sacrée, m'entretenir de cœur avec vous, au milieu même de mes occupations, et y recevoir abondamment vos grâces. »

Quoiqu'on puisse pratiquer partout la Communion spirituelle, ayons cependant soin de la faire surtout dans l'église, pendant la sainte Messe, ou lorsque nous visitons le très saint Sacrement. Il est même bon de la renouveler plusieurs fois, pendant ces sortes d'exercices, surtout au Sacrifice de l'autel, quand le prêtre communie. La chambre de travail, lorsqu'on y est seul ou en silence, est aussi très favorable à la communion spirituelle : on s'y recueille plus facilement en la présence de Jésus-Christ, en se tournant vers quelque église où il réside.

Le moyen d'en retirer le plus grand profit, c'est de nous y disposer comme à la Communion réelle. Formons d'abord un acte de foi sur la présence de Jésus dans l'adorable Eucharistie; puis un acte de contrition et d'amour, afin de purifier notre cœur. Excitons en nous le désir de recevoir notre Dieu, dans l'intention de le glorifier, de nous unir à lui, et d'obtenir ses grâces. Recueillons-nous ensuite comme si Jésus était dans notre âme. Remercions-le, aimons-le, parlons-lui, comme nous faisons après la Communion sacramentelle. Cette méthode peut être employée avec fruit, pendant la Messe, dans l'oraison, et à la visite au saint Sacrement. Faisons ici un retour sur nous-mêmes; reprochons-nous amèrement notre peu d'amour envers Jésus, notre peu d'estime pour les biens qu'il nous offre, et voyons ce que nous avons à faire pour retirer de l'Eucharistie tout le fruit que le Sauveur s'est proposé en l'instituant.

O mon Jésus, présent au Sacrement de l'autel ! je vous adore, je vous aime, je me repens, et je désire vous recevoir en moi. Je m'unis à vous, comme si vous étiez dans mon âme ; ne permettez pas que je me sépare jamais de vous ; mais faites que je vous serve fidèlement jusqu'à la mort.

O Marie ! prêtez-moi vos dispositions, quand je communie spirituellement, ou que je m'approche de la table sacrée.

Pratique. — « Désirons souvent avec ardeur, dit saint Augustin, la source de toute grâce. » *Impigre desidera fontem gratiæ.*

Octave du saint Sacrement. — Mercredi.

JÉSUS, DANS L'EUCHARISTIE, EST ACCESSIBLE A TOUS.

PRÉPARATION. — *Venite ad me omnes.*[1] « Venez tous à moi, » nous crie le Sauveur, du fond des tabernacles.

1° Dans nos églises, Jésus donne audience à tous et à toute heure ; — il nous accueille familièrement ou sans formalités.

2° Il nous dispense ses faveurs sans autre mesure que notre ferveur et notre confiance. Visitons souvent Jésus, devenu notre Prisonnier, dans son Sacrement d'amour.

PREMIER POINT.

Il n'est point permis à tout le monde de parler aux princes de la terre, dit sainte Thérèse ; les pauvres peuvent à peine espérer de leur faire connaître leurs nécessités, par l'entremise de quelque personne influente. Auprès du Roi des rois, il ne faut pas d'intermédiaire : tous, grands et petits, pauvres et riches, peuvent converser avec lui, dans les églises où repose le très saint Sacrement. Le Sauveur s'y rend accessible à tous ; il accueille tout le monde sans acception de personne. Allons donc à Jésus, quelque misérables que nous soyons ; allons-y, chargés du poids de nos fautes, de nos misères, de nos imperfections. Jamais il ne nous repoussera. *Eum qui venit ad me non ejiciam foras.*[2]

Il nous recevra même à toute heure. « Les rois de la terre, dit saint Jean Chrysostome, ne donnent pas toujours audience : lorsqu'on va pour leur parler, il arrive souvent qu'on est renvoyé par les gardes, sous prétexte que ce n'est pas le temps des réceptions, et qu'il faut venir plus tard. » Le divin Sauveur, au contraire, se tient dans nos églises qui sont toujours ouver-

(1) Matth. 11, 28. (2) Joan. 6, 37.

tes. Chacun peut, quand il lui plaît, aller s'entretenir avec le Roi du ciel. Il n'y a pas là de garde qui lui crie : « Ce n'est pas l'heure de l'audience.[1] » Allons donc souvent visiter le Prisonnier de nos sanctuaires. Tenons-lui compagnie; conversons intimement et familièrement avec lui. *Non habet amaritudinem conversatio illius.*[2]

Jésus aurait pu résider dans nos églises, assis sur un trône de gloire, resplendissant de lumière, environné de toute sa cour. Mais alors qui eût osé s'approcher de lui? qui eût osé lui parler, et surtout le recevoir dans la sainte Communion? Mais il a pitié de notre faiblesse, et il voile sa majesté divine sous les espèces du pain, afin de nous rendre son accès plus facile. Pourquoi n'allons-nous pas visiter un si bon Maître, nous entretenir avec lui, et lui demander ses grâces? Quoi! les Saints passaient les jours et les nuits aux pieds de Jésus-Christ, ne cessant de réclamer son assistance, et nous, si vides de vertus, nous négligeons de le faire, et nous ne savons que lui dire quand nous sommes en sa présence! Est-ce négligence, présomption, insensibilité? examinons-nous.

SECOND POINT.

Dès qu'on se présente à Jésus, dans son Sacrement d'amour, on est toujours bien accueilli : « Levez-vous, âme fidèle, semble-t-il nous dire, levez-vous, ne craignez rien, approchez-vous de moi. Ne redoutez pas ma divine majesté, qui s'est voilée sous des espèces si humbles, et qui veut par là vous inspirer plus de confiance. » Lorsque Jésus vivait sur la terre, il ne repoussait personne. Au contraire, il criait à tous : « Si quelqu'un a soif des biens célestes, qu'il vienne à moi! Venez, vous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.[3] » Il est toujours le même.

Non content de nous accueillir, Jésus, dans son Sacrement, nous dispense ses faveurs, sans autre mesure que notre confiance et notre ferveur à les demander. « Il désire plus, dit

(1) S. Jean Chrys. (2) Sap. 8, 16. (3) Joan. 7, 37. Matth. 11, 28.

saint Augustin, nous distribuer ses grâces, que nous ne souhaitons de les recevoir. » Et en effet, la charité du Sauveur aime à se répandre ; elle ne sait point résister à notre foi, à notre confiance, à notre prière persévérante. Pendant que Jésus vivait sur la terre, « les multitudes, dit saint Luc, cherchaient à le toucher, parce qu'une vertu secrète sortait de sa personne, et guérissait tout le monde.[1] » Maintenant encore, il nous donne ses grâces en proportion de notre désir et de notre confiance. Selon saint Augustin, la nourriture eucharistique renferme à la fois tous les biens : elle porte en elle la justice, la béatitude et la vie qui n'aura point de fin. Pourquoi sommes-nous si pauvres, si faibles, si lâches dans le service de Dieu ? Visitons-nous souvent notre divin médecin ? Le faisons-nous avec foi et dévotion ? Prions-nous alors avec ferveur et confiance ? Songeons que ce Roi du ciel est là, dans nos églises, les mains remplies de grâces, cherchant à qui les donner.

O mon Jésus, présent dans nos tabernacles ! je vous adore, et je viens à vous, comme un malade à son médecin, comme un mendiant dépourvu de tout, à un riche généreux dont il attend tous les secours. Accordez-moi votre lumière, votre grâce, la force de pratiquer tous mes devoirs.

O Marie ! rendez-moi conforme à votre divin Fils, par l'exercice de toutes les vertus. Ainsi soit-il !

Pratique. — Avant de communier, disons avec saint Ephrem : « Seigneur ! donnez-moi la grâce de m'approcher de vous, avec foi, avec pureté de cœur, avec un vif désir de vous être uni. » *Largire ut cum fide, sanctificatione ac desiderio accedamus.*

(1) Luc. 6, 19.

Octave du saint Sacrement. — Jeudi.

DES VISITES AU SAINT SACREMENT.

PRÉPARATION. — *Venite ad me omnes.* « Venez tous à moi, » nous crie Jésus du fond des tabernacles.[1]

1° Nous devons le visiter dans le saint Sacrement, parce qu'il s'y trouve pour nous, — près de nous, — tout à nous.

2° Nous le ferons avec fruit, à l'aide des actes de reconnaissance, — d'amour, — et de demande. Soyons fidèles à nous rendre chaque jour dans une église où repose l'adorable Eucharistie.

PREMIER POINT.

Le Rédempteur du monde réside dans son Sacrement d'amour pour tous les hommes en général, puisqu'il est permis à tous de l'y venir visiter. Cependant on pourrait dire qu'il y est spécialement en faveur des fidèles des contrées catholiques, qui peuvent le posséder dans leurs églises. A la naissance du Sauveur, les Mages quittèrent non seulement leurs demeures, mais encore leur pays, et vinrent en Palestine, demandant où ils pourraient trouver le Roi des Juifs ou le Messie promis. L'Epouse sacrée allait cherchant partout son Bien-Aimé, sans pouvoir le rencontrer ici-bas. Nous, au contraire, nous le trouvons quand nous voulons, parce qu'il s'est mis à notre disposition dans les tabernacles sacrés.

Les sujets sont très honorés, quand leur roi vient habiter au milieu d'eux. Combien plus ne le sommes-nous pas, nous faibles créatures, par la présence de notre Créateur dans nos églises! Non content de s'être revêtu de notre humanité, il vient encore nous tenir compagnie, résider non loin de nos demeures, faire ses délices de converser avec les enfants des hommes.[2] Il est

(1) Matth. 11, 28. (2) Prov. 8, 31.

descendu du ciel jusqu'à notre exil. Semblable au soleil, il a parcouru sa carrière, il a terminé sa course,[1] et il est venu resplendir parmi nous. Pourrions-nous résister au désir de le visiter chaque jour et de lui rendre nos hommages?

Il est, dans nos tabernacles, comme notre Roi, notre Ami, notre Père. Il s'y est fait notre Avocat, notre Médiateur, notre Médecin. Lié des chaînes de son amour, il est devenu notre Prisonnier, notre Victime. Il a poussé la charité jusqu'à se faire notre Aliment, la Manne sacrée de nos âmes, le Pain des Anges qui nous transforme, et le Froment des Elus qui nous fortifie. Allons à lui, dans nos combats, nos difficultés, nos détresses. Implorons sa miséricorde après nos fautes; demandons-lui la guérison de nos maux. Il saura soulager nos misères, diriger notre route, charmer les ennuis de notre exil, si nous sommes fidèles à le visiter et à converser avec lui. *Non habet amaritudinem conversatio illius.*[2]

SECOND POINT.

Les hommes témoignent tant de reconnaissance à leurs parents, à leurs amis, qui viennent de loin les visiter; comment une âme fidèle ne rendrait-elle pas grâces à Jésus, le Roi de gloire, qui daigne échanger les splendeurs de la Jérusalem céleste, contre la pauvreté de notre exil, les chants de triomphe des Esprits bienheureux, contre les froids hommages de nos cœurs si ingrats? Ces sacrifices, l'Homme-Dieu se les impose en faveur de chacun de nous, parce qu'il veut nous tenir compagnie sur la terre, et nous conduire lui-même au royaume des Elus. Tant de preuves de tendresse envers nous, ne seraient-elles pas capables de provoquer notre gratitude?

La charité fait descendre le Sauveur des hauteurs de sa gloire; elle incline sa majesté souveraine jusqu'à notre néant, et le force à demeurer avec nous. Il est juste qu'en allant le visiter, nous lui offrions un cœur embaumé de tendres et pieuses affections. Réjouissons-nous alors de ses perfections infinies et de la félicité dont il jouit. Préférons-le à toutes les

(1) Ps. 18, 6-7. (2) Sap. 8, 16.

créatures, dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos intentions. Souhaitons de nous consumer en sa présence, comme la lampe qui brûle devant l'autel, comme les flambeaux qu'on allume autour des tabernacles. *Etenim Deus noster ignis consumens est.*[1]

Les actes de demande doivent aussi contribuer à nourrir nos entretiens devant les saints autels. Il ne serait pas convenable qu'une misère comme la nôtre se retirât de la présence du Maître de l'univers, du Riche par excellence, sans en avoir obtenu quelque faveur. Jésus d'ailleurs tient plus à nous faire du bien qu'à recevoir nos hommages. Les Anges et les Bienheureux le louent dans le ciel ; mais il semble que les habitants de la terre doivent surtout implorer sa clémence, réclamer son secours, mériter les grâces qu'il aime à répandre sur ceux qui le visitent dans l'Eucharistie. Quand nous sommes en sa présence, demandons-lui surtout les vertus qu'il pratique lui-même dans nos tabernacles : l'humilité, l'obéissance, l'esprit d'oraison et de sacrifice.

O mon Rédempteur bien-aimé ! je m'unis aux Esprits bienheureux, qui, prosternés autour des autels, vous adorent, vous bénissent et vous aiment. En vertu de leurs hommages et de vos mérites infinis, accordez-moi la persévérance dans votre grâce et votre amour.

O Marie ! obtenez-moi une tendre dévotion envers la divine Eucharistie.

PRATIQUE. — Pendant nos occupations, tournons souvent nos pensées et nos désirs du côté où repose le très saint Sacrement.

(1) Hebr. 12, 29.

Vendredi après l'Octave du saint Sacrement.

FÊTE DU SACRÉ-CŒUR.

DE LA DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS.

PRÉPARATION. — « Il m'a aimé, dit l'Apôtre, et il s'est livré pour moi.[1] »

1° Le Cœur de Jésus, foyer de l'amour sacré, doit être l'objet de nos hommages, parce que c'est le Cœur d'un Dieu, — le Cœur de l'Homme-Dieu, — le Cœur du Sauveur du monde.

2° Les fins à nous proposer dans son culte, sont les suivantes : remercier Jésus du bienfait de l'Eucharistie, — réparer les outrages qu'il y reçoit, — l'y dédommager de l'oubli des créatures à son égard. Ces trois fins furent révélées, par Jésus lui-même, à la bienheureuse Marguerite-Marie.

PREMIER POINT.

La nature humaine, étant unie en Jésus-Christ à la nature divine dans une seule personne, celle du Verbe éternel, il s'en suit que le Cœur de Jésus est le Cœur d'un Dieu; qu'il doit être vénéré et adoré comme tel. Si l'Eglise honore les instruments de la Passion, parce qu'ils ont seulement touché la chair du Rédempteur, combien plus ne devons-nous pas vénérer le Cœur même du Sauveur, hypostatiquement uni à la personne du Verbe, et dont les souverains Pontifes ont si solennellement consacré le culte? Honorons donc ce divin Cœur, en lui-même et dans les images qui le représentent. Cherchons à répandre autour de nous le culte de latrie qui lui est dû.

Ce Cœur adorable appartient à un Homme-Dieu. Or une des premières sources, un des premiers organes de la vie de

(1) Gal. 3, 20.

l'homme, c'est le cœur. Il est le principe de la circulation du sang, et communique ainsi la vitalité à tout le corps humain. C'est donc le Cœur de Jésus qui entretint la vie dans son humanité sainte, pendant qu'il était sur la terre. De plus, comme le cœur est le centre des affections humaines, celui du Verbe incarné fut encore le foyer de cette tendresse ineffable dont il nous donna tant de preuves. De là sont sorties ces merveilles de la charité divine, qui étonnent le ciel et la nature, et qui devraient nous consumer d'amour envers un Dieu si aimant.

Le Cœur de Jésus est le Cœur du Sauveur des hommes, et en cette qualité, il mérite encore nos hommages. Dès qu'il fut formé, il nous aima et se dévoua à notre bonheur. Prévoyant les supplices qu'on lui préparait et l'ingratitude dont il serait l'objet, il souffrit de cruelles angoisses ; mais il les offrit à son Père, en expiation de nos péchés. Au jardin des Olives, il fut saisi de crainte, d'ennui, de tristesse ; mais ce fut encore à notre profit. Sur la croix, il répandit jusqu'à la dernière goutte de son sang; mais ce sang, au lieu de crier vengeance comme celui d'Abel, attira sur nous les plus abondantes miséricordes.[1] Aimons le Cœur de Jésus comme il nous aime, sans partage et sans retour. Allons à lui dans nos peines ; invoquons-le dans nos combats; exposons-lui tous nos besoins. *Effundite coram illo corda vestra.*[2]

SECOND POINT.

Un jour que la bienheureuse Marguerite-Marie était en oraison, devant le saint Sacrement, l'Homme-Dieu lui apparut et lui montra son divin Cœur, environné de flammes ardentes. Puis il lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tellement aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné : il s'est épuisé et consumé, en témoignage de son amour. » Le Sauveur ajouta qu'on devait surtout lui rendre grâces du grand don qu'il nous a fait de lui-même dans l'adorable Eucharistie. Entrons dans les intentions de Jésus-Christ : ne cessons de le remercier du bienfait inesti-

(1) Ps. 129, 7. (2) Ps. 61, 9.

mable de sa présence réelle parmi nous. *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.*[1]

Réparons, selon son désir, les outrages qu'il reçoit dans son adorable Sacrement. De combien d'injures, de mépris, d'irrévérences, n'a-t-il pas été l'objet, depuis dix-huit siècles, de la part des infidèles, des hérétiques et des pécheurs? Ne soyons pas insensibles à tant d'offenses. C'est dans notre intérêt qu'il les endure. Témoignons-lui notre foi, notre respect dans les églises. Prions-y avec recueillement, et n'y parlons pas sans nécessité. Cultivons spécialement la dévotion au Sacré-Cœur, comme un moyen très propre à consoler le divin Maître, des sarcasmes de l'impiété, qui s'acharne contre le plus auguste de nos mystères. *Venite, adoremus et procidamus ante Deum.*[2]

Jésus s'est plaint à la bienheureuse Marguerite-Marie, de ce que des âmes consacrées à son service, s'unissent aux pécheurs et aux indifférents, pour affliger son Cœur sacré. Ce reproche s'adresse évidemment à des âmes appelées à la perfection, et qui n'apprécient pas ce qu'elles doivent à Jésus-Christ. Elles oublient ce bon Sauveur dans son Sacrement d'amour, ou se conduisent en sa présence sans respect ni dévotion. Faites-vous de fréquentes visites à l'adorable Eucharistie? Ne perdez-vous pas en conversations frivoles, en lectures inutiles, un temps que vous pourriez y employer et dont vous retireriez tant de profit? Examinez ce que vous pourriez faire pour dédommager Jésus de la tiédeur dont l'affligent tant de chrétiens peu attentifs à lui plaire.

O Cœur de mon Jésus! communiquez-moi la foi la plus vive sur les Mystères eucharistiques. Je me propose de vous remercier souvent de cet immense bienfait. Faites-moi réparer, par ma ferveur, les outrages que vous y recevez. Je me consacre sans réserve à l'amour et au culte de votre adorable Sacrement.

O Marie! obtenez-moi la plus tendre dévotion envers Jésus résidant dans nos églises.

PRATIQUE. — Répétons souvent cette oraison jaculatoire : « Aimé soit partout le Cœur sacré de Jésus![3] »

(1) 2 Cor. 9, 15. (2) Ps. 94, 6. (3) 100 j. d'ind.

MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES

POUR LES JOURS QUI SUIVENT LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR,
JUSQU'AU I^er JUILLET EXCLUSIVEMENT.

I. DES EMBLÈMES DU CŒUR DE JÉSUS.

PRÉPARATION. — « Mon Cœur, dit Jésus par le Roi-Prophète, est devenu dans mon sein comme une cire fondue.[1] » Le Sauveur a montré à la bienheureuse Marguerite-Marie, son Cœur environné d'emblèmes dont les uns figurent les mystères de ses douleurs, les autres, ceux de son amour.

1° La plaie du Sacré-Cœur, — les épines qui l'entourent, — la croix qui le domine, sont les symboles de ses souffrances.

2° Le feu qui s'échappe de ce Cœur divin, — les flammes qui l'environnent, — celles qui semblent dévorer la croix, tous ces signes nous indiquent des mystères d'amour. Demandons-en l'intelligence à Jésus, la Sagesse incarnée.

PREMIER POINT.

La plaie du Cœur de l'Homme-Dieu nous rappelle sa mort douloureuse et les biens dont elle fut la source. Jésus avait à peine expiré, qu'un soldat brandissant sa lance, lui fit au côté une large ouverture. « Cette plaie sacrée, dit saint Augustin, nous fut à tous la porte de la vie. » *Ostium vitæ*. L'eau qui s'en échappa, est le symbole du baptême, par lequel nous sommes faits enfants de l'Eglise. Le sang qui en sortit, figure l'Eucharistie, nourriture et force de nos âmes. Ces emblèmes, en nous rappelant les bienfaits du Sauveur, nous font penser aux douleurs qui nous les ont procurés.

(1) Ps. 21, 15.

Les épines qui entourent le Sacré-Cœur nous font souvenir de cette horrible couronne qu'on enfonça dans la tête de l'Homme-Dieu. « On ne la lui ôta, dit Origène, qu'après sa cruelle mort. » Le Créateur avait dit à Adam : « La terre sera maudite à cause de toi ; elle te produira des épines et des ronces. » Celles-ci nous représentent les tribulations que nous ont attirées nos péchés. Mais c'est Jésus le nouvel Adam, qui en a dévoré l'amertume. Les épines de son Cœur sacré nous rappellent les peines intérieures qui l'ont tourmenté toute sa vie. Elles nous apprennent à mortifier nos mauvais penchants et à nous conformer en tout à la volonté de Dieu. *Spinas et tribulos germinabit tibi.*[1]

La croix qui surmonte l'image du Sacré-Cœur, est l'emblème de la souffrance qui domina la vie du Sauveur. Pendant trente-trois années, il souffrit sans relâche par la prévision de nos ingratitudes. *Dolor meus in conspectu meo semper.*[2] Si nos peines sont de tous les jours, comme celles de Jésus, comment les supportons-nous? Ne nous en plaignons-nous pas souvent avec amertume? En agissant ainsi, nous les augmentons au lieu de les diminuer, nous en perdons même le mérite. La résignation au contraire les adoucit, en nous obtenant l'onction de la grâce et la force intérieure qui nous fait porter facilement la croix. Elle nous prépare ce poids immense de gloire dont Dieu récompense les moindres actes de patience.[3] « Si vous souffrez avec Jésus, dit l'Apôtre, vous régnerez avec lui. » *Si sustinebimus, et conregnabimus.*[4]

SECOND POINT.

Le feu qui s'échappe du Cœur de l'Homme-Dieu figure cet amour immense et incompréhensible dont il brûlait envers le Père céleste. Les Saints les plus fervents, les Séraphins les plus embrasés, la bienheureuse Vierge Marie elle-même, ne peuvent, par leurs ardeurs, nous donner une idée du brasier qui consumait l'intérieur de Jésus. Dans les pures créatures, ce sont

(1) Gen. 3, 18.
(2) Ps. 37, 18.
(3) 2 Cor. 4, 17.
(4) 2 Tim. 2, 12.

des étincelles; mais dans le Verbe incarné, c'est le foyer lui-même de la divine dilection. Approchons-nous de cette fournaise incandescente; faisons-y fondre la glace de nos cœurs. Aimons le Père éternel, comme Jésus l'a aimé. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.*[1]

Mais il ne suffit pas d'aimer le Créateur; nous devons aimer aussi les créatures, ses images. Les flammes qui se répandent autour du Sacré-Cœur, nous représentent l'amour que Jésus porte à nos âmes. Le feu dévore tous les obstacles; ainsi la charité du Sauveur sut vaincre toutes les difficultés, quand il fallut nous racheter. Jamais il ne recula devant un sacrifice. Les opprobres, les tortures, la mort la plus cruelle ne purent l'intimider. Il embrassa tous les tourments, dans l'intérêt de notre salut. Imitons cette générosité, cette ardeur, cette constance de Jésus dans l'amour.

Les flammes qui montent du Sacré-Cœur et semblent dévorer la croix, nous invitent à aimer la souffrance. Sur la terre point de dévouement sans sacrifice, point d'immolation sans croix. Or, la vie de Jésus fut un tourment continuel, tourment volontaire qu'il voulut subir à cause de nous. Le Sauveur aima la douleur parce qu'il aima nos âmes. « Je dois être baptisé, disait-il, d'un baptême de sang, et combien je me sens pressé du désir qu'il s'accomplisse![2] » Tel est le cri d'un cœur qui soupire après la croix! Si nous aimons Jésus, nous aspirerons au bonheur de lui ressembler, et de porter avec lui les livrées de la souffrance et de l'humiliation. Embrassons donc généreusement, comme lui, les peines de chaque jour : résignons-nous aux contrariétés inséparables de notre vie. *Sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*[3]

O vrai foyer de la charité, Cœur de mon Jésus! ne permettez pas que je vive plus longtemps ingrat envers vous. Donnez-moi une étincelle du feu qui vous consume, et communiquez-moi le courage de me dévouer à votre gloire et au salut du prochain.

O Marie! obtenez-moi l'esprit d'abnégation et la ferveur dans le service de Dieu.

(1) Matth. 22, 37. (2) Luc. 12, 50. (3) Phil. 2, 5.

PRATIQUE. — Considérons souvent l'image du Sacré-Cœur, et méditons la signification des emblèmes dont elle est revêtue.

II. LA VIGNE MYSTIQUE.

PRÉPARATION. — *Ego sum vitis, vos palmites.* « Je suis la vigne, et vous êtes les branches.[1] » Ainsi parle le Sauveur.

1° Jésus est la Vigne mystique.

2° Comment sommes-nous les branches de cette Vigne? Puisons toujours en Jésus, par la prière et la confiance, la sève de la grâce dont nous avons besoin.

PREMIER POINT.

« Je suis la vraie Vigne, dit le Sauveur, et mon Père est le jardinier.[2] » Jésus en effet fut transplanté du ciel en terre ou envoyé par le Père éternel, afin qu'il s'incarnât parmi nous. Comme la vigne est un bois vil par lui-même, qui ne tire son prix que de la sève et du vin qu'il produit; ainsi le Verbe de Dieu, en prenant notre faible humanité qui le rendit l'objet du mépris des impies, conserva toujours sa divinité infiniment adorable. Pour porter du fruit, la vigne doit être taillée; ainsi le Sauveur voulut subir les incisions de la douleur dans les plus affreux tourments, afin d'opérer la Rédemption des hommes. Comme le fruit de la vigne est foulé dans le pressoir pour former le vin que l'on sert à l'autel et sur la table des rois; ainsi Jésus, foulé dans les supplices du Calvaire, y répandit son sang, ce sang que nous adorons sur les autels pendant l'auguste sacrifice, ce sang que reçoivent uni à son corps à la table sacrée, les âmes qui ont le courage de vaincre le péché et de dominer leurs passions. La vigne, avons-nous dit, doit être taillée, pour porter du fruit; nous qui devons ressembler à Jésus, nous lais-

(1) Joan. 15, 5. (2) Joan. 15, 1.

sons-nous tailler, émonder, mortifier, au gré de nos supérieurs et de ceux avec qui nous vivons? Jésus n'a pas reculé devant les avanies, les opprobres, les tourments pour guérir nos blessures; et nous, quand on coupe au vif dans notre orgueil, notre sensualité, notre amour-propre, nous jetons de hauts cris et repoussons la main qui emploie le fer pour nous sauver. O mon Rédempteur! quand comprendrai-je mon vrai bien? O Vigne mystérieuse, qui nous donnez le vin du salut! fortifiez, enivrez nos âmes, afin que s'oubliant elles-mêmes et tout ce qui est créé, elles ne pensent qu'à vous, ne désirent que votre amour, et préfèrent tous les supplices au malheur de vous déplaire.

SECOND POINT.

« Je suis la vigne, a dit le Sauveur, et vous êtes les branches. Comme celles-ci ne peuvent porter du fruit, à moins d'être unies au cep; ainsi vous ne sauriez faire aucun bien, si vous ne me restez unis.[1] » Jésus, vigne mystique, puise au sein de la Divinité la sève de la grâce et la fait circuler dans toutes les âmes qui lui sont unies par la grâce sanctifiante. Les âmes en état de péché mortel sont comme les branches séparées du tronc : elles ne peuvent rien faire de méritoire pour le ciel, et si elles persévèrent dans ces mauvaises dispositions, elles deviendront des sarments desséchés que l'on ramassera au dernier jour du monde, et que l'on jettera au feu éternel.[2] Au contraire, dit le Sauveur, « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là portera beaucoup de fruits.[3] Si vous me restez unis et que vous acceptiez ma doctrine, tout ce que vous voudrez, vous le demanderez, et il vous sera accordé.[4] » Quand nous vivons de la vie de Jésus et que nous pensons et agissons comme lui, le Père éternel voit en nous son Fils, et nous exauce à cause de lui et de ses mérites. Il est donc pour nous de la dernière importance de nous tenir unis à notre aimable Sauveur. Hors de lui et sans lui, nous ne sommes que des coupables, des échappés d'enfer. Avec lui et en lui, Dieu nous considère comme ses enfants, nous comble de

(1) Joan. 15, 4. (2) Ibid. 6. (3) Ibid. 5. (4) Ibid. 7.

ses biens, exauce nos prières, et nous promet son céleste héritage. *Ut gaudium vestrum impleatur.*[1] Pensons donc fréquemment à Jésus, offrons-lui toutes nos actions ; recourons à lui dans nos peines, dans nos combats ; visitons-le souvent en esprit dans son Sacrement d'amour, reposons-nous par la foi sur son Cœur sacré, et plaçons en lui nos espérances, notre bonheur, notre salut.

O Dieu Rédempteur ! quoi de plus désirable que de vivre, de converser avec vous, et de vous être uni par les liens précieux de la charité ? Accordez-moi le don de la persévérance dans votre amitié sainte, et je suis satisfait.

O Marie ! resserrez de plus en plus l'union contractée par mon âme avec votre divin Fils.

Pratique. — Disons avec l'Apôtre : « Ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni aucune créature, rien ne pourra me séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ [2] »

III. DE LA GRACE SANCTIFIANTE.

Préparation. — « La charité divine, dit l'Apôtre, est répandue en nous par le Saint-Esprit qui nous a été donné.[3] » En descendant dans une âme l'Esprit-Saint y répand ou y augmente la grâce sanctifiante. Considérons les excellences de ce don et les devoirs qu'il nous impose.

1° La grâce habituelle ou sanctifiante nous rend les enfants du Père céleste, — les membres de Jésus-Christ, — et les temples de l'Esprit-Saint.

2° Elle nous oblige à pratiquer l'obéissance envers Dieu, — la charité envers tous les hommes, — et la pureté envers nous-mêmes. N'estimons rien tant sur la terre que le bonheur d'être en grâce avec Dieu.

(1) Joan. 15, 11. (2) Rom. 8, 38-39. (3) Rom. 5, 5.

PREMIER POINT.

En attendant la Vision béatifique nous ne saurions recevoir du ciel aucun don plus excellent que la grâce sanctifiante, qui d'un enfant d'Adam fait un enfant de Dieu. Qui ne s'estimerait heureux de jouir seulement de l'amitié d'un grand prince? Que serait-ce d'être honoré de l'affection des Séraphins et de l'amour de la Reine de l'univers? La grâce sanctifiante fait plus : elle nous rend les amis du Créateur; elle nous fait devenir ses enfants, les héritiers de son royaume.[1] Qui le croirait, si la foi même ne nous l'enseignait formellement? « Admirez, dit saint Jean, la charité du Père envers nous : il veut qu'on nous appelle et que nous soyons en effet les enfants de Dieu.[2] » Chaque jour nous pouvons donc dire au Tout-Puissant, avec son Fils unique Jésus : « Notre Père qui êtes dans les cieux ! » *Pater noster qui es in cœlis.*

La grâce nous rend les membres vivants du Rédempteur. Jésus-Christ est le Chef invisible du corps mystique de l'Eglise, dont tous les fidèles sont les membres. Mais ceux-ci ne reçoivent la vie de leur Chef, qu'autant qu'ils lui sont unis par la grâce habituelle. Alors seulement cette vie surnaturelle circule en eux, comme la sève de la vigne dans ses branches, selon la comparaison du Sauveur lui-même.[3] Quel insigne honneur de participer à la vie de l'Homme-Dieu, et de lui être uni comme membre de son corps mystique ! Conservons ce précieux avantage, à l'aide de la prière et de la fuite des dangers.

Et afin qu'il ne manque rien à notre gloire, afin que toute la sainte Trinité s'emploie à notre bonheur, par la grâce enfin l'Esprit-Saint vient habiter dans nos âmes. « Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vous êtes les temples du Seigneur, et que l'Esprit de Dieu habite en vous?[4] » Un jour que l'on baptisait un enfant, sainte Marie d'Oignies vit le démon sortir précipitamment de cette âme régénérée, et l'Esprit-Saint y entrer triomphant, environné d'un cortège d'Anges. Quel bonheur est le nôtre, si nous sommes en état de grâce ! L'Esprit de sainteté

(1) Rom. 8, 16-17. 1 Joan. 3, 1.
(2) 1 Joan. 3, 1.
(3) Joan. 15, 5.
(4) 1 Cor. 3, 16.

et d'amour se plaît à demeurer dans nos cœurs, comme en des sanctuaires qui lui sont consacrés. Rendons-nous dignes de sa présence en nous, par la fuite des moindres fautes et la volonté d'être tout à Dieu.

SECOND POINT.

Enfant du Père céleste, il est juste que nous lui témoignions toute l'obéissance et la soumission dont nous sommes capables. Les fils des princes respectent dans les auteurs de leurs jours la majesté royale, et s'assujettissent avec crainte à leurs volontés souveraines. Combien plus les âmes fidèles doivent-elles adorer et aimer la volonté de leur Créateur, qui, par un privilège spécial, les a adoptées comme ses enfants de prédilection, et leur a promis l'héritage céleste, en récompense de leur docilité! Vivons donc entièrement soumis au domaine de Dieu sur nous. Obéissons à ses préceptes, et conformons-nous à son bon plaisir.

Exerçons en outre la charité envers tous les hommes. « On vous reconnaîtra comme mes disciples, dit le Sauveur, si vous vous aimez les uns les autres.[1] » Et saint Jean : Voulez-vous savoir si vous aimez Dieu, voyez comment vous aimez les enfants de Dieu.[2] L'union que la grâce habituelle nous fait contracter avec Jésus, exige que nous aimions tous les membres de son corps mystique; que nous pratiquions la charité envers toutes les âmes, images de sa Divinité. Gardons-nous donc de contrister le prochain par nos paroles ou par nos œuvres. « Soyez entre vous bienveillants, dit l'Apôtre ; soyez miséricordieux, vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu vous a pardonné. » *Estote benigni, misericordes, donantes invicem.*[3]

« La sainteté, la pureté, Seigneur! convient à votre temple, » disait le Roi-Prophète.[4] Si donc nous avons le bonheur d'être, par la grâce, les sanctuaires de l'Esprit de Dieu, gardons-nous de profaner jamais notre corps et d'avilir notre âme, par le péché mortel. Evitons même avec soin les moindres fautes, de peur qu'entraînés par leur poids, nous ne tombions dans la tiédeur, et de là dans quelque précipice.

(1) Joan. 13, 35.
(2) 1 Joan. 4, 20.
(3) Eph. 4, 31.
(4) Ps. 92, 7.

O mon Jésus, mon Trésor, ma Vie, ma Consolation ! Je vous remercie de ce que vous daignez m'éclairer sur le prix de votre grâce et sur les obligations qu'elle m'impose. Accordez-moi une entière soumission à vos divines volontés, un sincère amour envers le prochain, et une parfaite pureté de cœur.

O Marie ! rendez-moi fidèle à vous invoquer souvent et à vivre toujours sous votre protection.

PRATIQUE. — Conservons la grâce sanctifiante comme le plus précieux des trésors. *Infinitus enim thesaurus est.*[1]

IV. DE LA CHASTETÉ.

PRÉPARATION. — « Qu'elle est belle la génération chaste, environnée de l'éclat des vertus ![2] » Ainsi parle l'Esprit-Saint.

1° La chasteté procure à notre âme une sainte liberté, — la faveur de l'Epoux céleste, — et l'éclat de plusieurs vertus.

2° Nous pouvons la conserver, au moyen de la vigilance sur nos pensées, — sur nos affections. Résistons dès le principe aux tentations impures, en invoquant Jésus et Marie.

PREMIER POINT.

Il semble au premier coup d'œil que la chasteté soit une servitude, mais en réalité rien de plus libre qu'une âme pure : cette vertu la détache du corps et des sens, elle la dispose à prendre sans entrave son essor vers Dieu. L'homme charnel ignore cette liberté : l'âme chaste sait seule par expérience quelles joies célestes sont le fruit de la pureté des pensées, des affections et des désirs. Ceux qui pratiquent parfaitement l'angélique vertu, comprennent la vérité de cette parole : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.[3] »

C'est que l'Epoux céleste habite en eux, y prend ses délices

(1) Sap. 7, 14. (2) Sap. 4, 1. (3) Matth. 5, 8.

et leur en fait part. Jésus se plaît parmi les lis ou les âmes innocentes. Il les cultive, il les décore, il les transplante de la terre au ciel, quand il les trouve dignes de lui. Ici-bas, ces fleurs angéliques ravissent ses yeux divins. Il ne cesse de les contempler, de les aimer, de les arroser de sa grâce. Saint Ephrem assure que les âmes chastes sont l'objet des prédilections du Sauveur, et qu'il les favorise en toutes circonstances. Cherchons donc à mériter les regards de l'Agneau sans tache, par la fidélité à nous conserver dans la pureté.[1]

Car cette excellente vertu n'est jamais seule dans une âme : elle y attire à sa suite toutes les autres. Nous ne saurions la garder intacte, sans beaucoup d'efforts, de combats, de victoires. Elle exige la mortification des sens, la vigilance sur notre esprit, sur notre cœur, la prudence dans nos rapports avec le siècle. Elle nous oblige de vivre recueillis, de recourir souvent à Dieu. L'humilité est sa racine, l'oraison la sève qui la nourrit, la mortification la haie qui la défend. Si nous avons le bonheur de vivre libres des chaînes du vice impur, remercions-en le Seigneur, persuadés que c'est là un don de sa bonté, comme l'enseigne l'Esprit-Saint.[2] Proposons-nous de le garder jusqu'à la fin par l'humilité, la prudence, la prière, et recommandons à Dieu les âmes qui gémissent sous le triste esclavage des sens.

SECOND POINT.

Autant la chasteté est précieuse, autant elle est délicate : c'est un miroir que le moindre souffle ternit. Elle trouve au dedans de nous une ennemie perfide, notre imagination. Cette faculté toujours mobile voltige d'objet en objet. Au souffle de la concupiscence, elle se porte sur des images dangereuses, qui l'exposent à de violents combats. Il est donc nécessaire de veiller toujours sur nos pensées. Méditons chaque matin les vérités de la foi. Pénétrons-nous de réflexions saintes, de souvenirs salutaires. Rappelons-nous souvent la Passion du Sauveur, les résolutions que nous avons prises, ou quelque mystère qui nous

(1) Sap. 8, 21. (2) Ibid.

touche et nous porte au bien. *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*[1]

Avec encore plus de soin nous devons veiller sur nos affections. La charité envers le prochain est un amour noble, surnaturel, qui cherche le bien des âmes et la gloire de Dieu. Défions-nous de tout attachement tendre, naturel, quand même notre intention n'est pas mauvaise. En matière de chasteté, nous sommes plus fragiles que des vases de terre, qui se brisent au moindre choc. Ne plaçons-nous jamais notre confiance en nous-mêmes? fuyons-nous les moindres périls? « Dans la guerre des sens, dit saint Philippe de Néri, les poltrons sont les vainqueurs. » « L'Esprit-Saint assure que celui qui aime le danger y périra. » *Qui amat periculum in illo peribit.*[2]

Sans doute le cœur de l'homme ne peut vivre sans amour. Mais n'avons-nous pas en Jésus un objet capable de le satisfaire complètement, en Jésus le plus beau des enfants des hommes, en Jésus, la félicité des Elus et des Anges, en Jésus, les délices de Marie, en Jésus, l'objet de toutes les complaisances de Dieu même, en Jésus infiniment sage, juste, puissant, en Jésus si généreux qu'il donne un royaume en retour d'un verre d'eau, en Jésus si dévoué à ses amis qu'il consent à mourir pour leur donner la vie? Ah! si Jésus ne nous contente pas, qui pourra le faire? Attachons-nous à Jésus, étudions ses perfections; son amour embrasera nos âmes, et nous n'aurons plus besoin de rien chercher hors de lui; son amour nous rendra déjà heureux ici-bas, en attendant qu'il comble tous nos vœux dans le ciel.

O mon Jésus! établissez en moi votre règne; soyez mon unique Maître, et commandez seul dans mon cœur. Faites-moi perdre le souvenir de toutes les créatures; remplissez mon esprit des mystères de votre vie et de votre mort.

O Marie! rendez mes pensées, mes affections, mes paroles toujours conformes à la volonté de Jésus.

PRATIQUE. — Renouvelons nos résolutions d'être sans réserve à notre aimable Rédempteur.

(1) Eccli. 7, 40.

(2) Eccli. 3, 27.

V. DE LA PURETÉ VIRGINALE.*

PRÉPARATION. — « Vierges, ils suivront l'Agneau partout où il va.[1] » Ainsi parle saint Jean. Considérons le prix inestimable de la pureté virginale, et les moyens de la conserver.

1° La chasteté parfaite est une vertu céleste, — angélique, — et divine.

2° On la conserve, à l'aide de l'humilité, — de la mortification, — et de la prière. Evitons tout ce qui peut blesser, ou même altérer légèrement cette aimable vertu.

PREMIER POINT.

« La chasteté virginale est appelée avec raison une vertu céleste, dit saint Ambroise, parce qu'elle a trouvé dans le ciel l'Epoux qu'elle doit imiter sur la terre, ainsi que la règle de vie qu'elle doit suivre ici-bas : » elle fuit les plaisirs et les satisfactions des sens; elle mène, dans une chair de corruption, une vie spirituelle qui n'est pas de ce monde. Cette vie étonne les hommes sensuels. Aussi le Sauveur a dit : « Que celui qui peut l'entreprendre, l'entreprenne ! » Aspirons tous les jours, par la vigilance et la prière, à la chasteté la plus parfaite. *Qui potest capere, capiat.*[2]

Selon saint Ambroise, la virginité rend l'homme semblable aux Anges; par elle en effet, ils participent ici-bas à cette incorruptibilité qui dans le ciel rend les élus « les égaux des Anges, » comme nous lisons dans saint Luc.[3] Saint Bernard va même jusqu'à préférer les Vierges aux Anges, sous certains rapports : « Si la chasteté des Anges est plus heureuse, dit-il, celle des Vierges et plus courageuse et plus méritoire. » A la mort d'une jeune vierge nommée Georgia, on vit voltiger

(1) Apoc. 14, 4. (2) Matth. 19, 12. (3) Luc. 20, 36.

(*) On peut appliquer aussi cette méditation à la chasteté en général.

autour de sa demeure, et aussi longtemps que durèrent ses funérailles, une multitude extraordinaire de colombes blanches. « On crut, dit Baronius, que c'étaient des Anges qui venaient honorer son corps virginal. » Prions ces Esprits célestes de nous aider à consolider en nous, jusqu'à la mort, la plus délicate des vertus.

Allons plus loin, et osons appeler la virginité une vertu divine. Dieu est esprit; il est infiniment élevé au-dessus de la matière, par conséquent infiniment pur. La virginité nous dégage des sens, elle nous rapproche du Dieu trois fois saint. Aussi, dans l'Apocalypse, les Vierges sont appelées « les Prémices du Seigneur.[1] » Cela signifie que la pureté virginale est si chère au cœur de Dieu qu'il la regarde avec complaisance, comme on considère les premiers fruits. Car l'intégrité des Vierges leur donne quelque ressemblance avec sa pureté infinie, elle les rend, selon l'Apôtre, « saintes de corps aussi bien que d'esprit. » C'est pourquoi au ciel, les vierges vivront dans une union plus intime avec Jésus-Christ, et chanteront un cantique dont seules elles auront le secret. Augmentons en nous l'estime et l'amour que nous devons à cette noble vertu. Préférons les supplices et la mort, plutôt que de la blesser, même légèrement. *Pudicitia in primis retinenda est.*[2]

SECOND POINT.

« Celui qui n'est pas humble, disait Cassien, ne saurait être chaste. » Pourquoi? parce que souvent Dieu punit les orgueilleux, en les laissant tomber dans quelque faute honteuse; telle fut la cause de la chute de David, comme il l'avoue lui-même.[3] « Lorsque dans les combats contre la chair, on veut vaincre par la continence seule, disait saint Jean Climaque, on ressemble à celui qui, tombé dans la mer, voudrait se sauver en ne nageant que d'une main; il faut donc, ajoute le Saint, fortifier la continence par la vertu d'humilité. » Défions-nous toujours de nous-mêmes; fuyons les dangers, et recourons au Seigneur,

(1) Apoc. 14, 4. (2) S. Jérôme. (3) Ps. 118, 67.

en nous appuyant sur lui seul. *Sapiens timet, et declinat a malo.*[1]

A l'humilité joignons la mortification. « C'est une illusion, dit saint Jérôme, de prétendre vivre au sein des délices, sans se laisser entraîner aux vices qu'elles enfantent. » La chair qui n'est pas mortifiée, ne se soumet que difficilement à l'esprit. Saint Paul châtiait son corps et le réduisait en servitude.[2] Il savait que la chasteté doit être comme un lis parmi les épines : elle ne se conserve intacte qu'à l'aide des mortifications corporelles. Imitons le grand Apôtre : mortifions notre chair par le travail, par la fatigue, par la pénitence. Veillons sur nous-mêmes; gardons la modestie des regards, et la tempérance dans nos repas. *Sobrii estote, et vigilate.*[3]

Recourons surtout à la prière, quand nous sommes tentés. La pratique de la chasteté parfaite, n'est pas possible à notre nature déchue, sans une assistance spéciale de Dieu. Or ce secours ne s'obtient qu'en le demandant au Seigneur avec persévérance. La pureté virginale exige donc beaucoup d'oraison, un recueillement habituel, un soin constant d'implorer la miséricorde divine. Selon saint Paul, le devoir des vierges et des veuves consacrées à Dieu, est de ne penser qu'aux choses célestes, et de se livrer à la prière le jour et la nuit, et même c'est là sur la terre le plus beau privilège de la virginité, d'être à Dieu et aux choses de Dieu sans aucun partage; ce qui est impossible aux personnes engagées dans les liens d'une alliance terrestre.

Qu'elle est belle ! ô Jésus ! cette génération chaste qui brille ici-bas par l'éclat des vertus ! Ah ! rendez-moi digne d'en faire partie. Inspirez-moi l'horreur des moindres fautes et un ardent désir de vous rester fidèle.

O Marie ! obtenez-moi la ferveur, et la persévérance finale.

Pratique. — Gardons intacte la pureté, en nous défiant de nous-mêmes, et en recourant souvent à l'oraison.

(1) Prov. 14, 16. (2) 1 Cor. 9, 27. (3) 1 Petr. 5, 8.

VI. LE VRAI BONHEUR.

PRÉPARATION. — « Les voies du juste sont belles, dit l'Ecriture, elles sont pleines de paix.[1] » Considérons d'abord où n'est pas la vraie félicité ; voyons ensuite où elle est.

1° La félicité sur la terre n'est pas dans le péché, — ni dans les richesses, les plaisirs, les dignités.

2° Elle se trouve dans l'état de grâce, — et dans la sainteté véritable. Plaçons désormais en Dieu seul tous nos désirs et toutes nos affections.

PREMIER POINT.

Remarquons d'abord que le bonheur n'est pas fait pour une âme qui vit dans la disgrâce de Dieu. Le roi David, après avoir offensé son Créateur, se livrait aux plaisirs de la chasse, de la table, aux délices de la cour. Mais ces jouissances éphémères semblaient lui crier : « Où est ton Dieu? qu'as-tu fait de sa grâce et de son amour? » Et à ces pensées, ses larmes ne cessaient de couler, et le jour et la nuit.[2] Le bonheur n'est donc pas dans une conscience souillée, quels que soient les plaisirs qu'elle cherche au dehors. Les damnés eux-mêmes avouent qu'ils ont marché par des voies difficiles. *Ambulavimus vias difficiles*.[3]

Chercherons-nous ce bonheur dans la possession des richesses, dans les jouissances sensibles et les honneurs du monde? Salomon était le plus riche des rois de la terre, tous les vases qui servaient à sa table étaient d'or ; l'argent chez lui n'avait pas plus de prix que le plomb ; il avait employé toutes les ressources de son génie à se procurer tout ce qui peut réjouir la vue, flatter le goût, l'ouïe et l'odorat ; sa vie se passait dans une fête perpétuelle. Jamais, dit-il lui-même, aucun homme ne se plongea comme lui dans les délices de toutes sortes ; et il agissait

(1) Prov. 3, 17. (2) Ps. 41. 4. (3) Sap. 5, 7.

ainsi précisément pour savoir où était la félicité de l'homme ici-bas. De plus, il était honoré, servi, et en quelque sorte adoré par ses sujets, par les peuples voisins, même par leurs rois. Or, après avoir goûté de tout, Salomon déclare qu'il n'a trouvé en tout cela que vanité et affliction d'esprit. Et pourquoi? parce que notre cœur, formé sur le modèle du cœur de Dieu, est trop grand pour que son immensité soit jamais comblée par rien de terrestre ou de créé. Pour le remplir, il faut l'infini; il lui faut, non pas tel bien en particulier, mais tout bien, c'est-à-dire Dieu. Aussi Dieu lui-même reproche aux mondains d'avoir cherché le bonheur hors de lui : « Ils m'ont abandonné, dit-il, moi la fontaine d'eau vive, et ils se sont fait des citernes arides qui ne peuvent contenir d'eau.[1] » Ne donnons entrée dans notre cœur qu'à Celui qui l'a créé : lui seul saura le pacifier, le remplir, le rassasier.

SECOND POINT.

Non! il n'est point de vraie félicité pour l'homme en dehors de Dieu. N'est-ce pas là ce que lui-même, lui qui connaît notre cœur, nous assure dans les Livres saints? Ecoutez : « Vous tous qui avez soif, s'écrie-t-il, venez aux eaux de la fontaine; vous qui êtes dépourvus des biens de ce monde, hâtez-vous, achetez, et rassasiez-vous; venez, achetez sans argent, sans échange, le vin et le lait. Pourquoi employez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir? et vos travaux à ce qui ne peut vous rassasier? Soyez dociles à ma parole : nourrissez-vous de l'aliment que je vous présente, et votre âme satisfaite sera toujours dans la joie.[2] » Dieu promet à l'âme fidèle, de faire déborder en elle un fleuve de paix,[3] et comme il voit que les hommes ne veulent pas l'en croire, il ajoute : « Faites-en l'expérience, et voyez combien le Seigneur est doux. » *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.*[4]

Cette expérience a été faite par les Saints de tous les temps, et tous n'ont exprimé qu'un regret, celui de n'avoir pas plus

(1) Jer. 2, 13.
(2) Is. 55, 1-2.
(3) Is. 48, 18.
(4) Ps 33, 9.

tôt commencé. Ecoutez saint Augustin : Revenu enfin de ses égarements, il goûtait de telles délices dans l'amour de Dieu, qu'il s'écriait : « Je vous ai aimée trop tard, Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! » Saint François d'Assise passait les nuits à répéter : « Mon Dieu et mon tout ! » Saint Alphonse s'était pendant quelques mois adonné aux plaisirs sans renoncer toutefois à la piété. Dans la suite, il disait : « Croyez-moi, j'en ai fait l'expérience, il y a plus de bonheur dans une larme versée aux pieds du Crucifix, que dans tous les banquets, spectacles et fêtes du siècle. » Il en fut de même sous l'ancien Testament : au seul souvenir de Dieu, David sentait son âme rassasiée et comme engraissée.[1] « Qu'elle est grande et abondante, Seigneur, s'écriait-il, la douceur que vous répandez secrètement dans le cœur de ceux qui vous craignent ![2] » Et un saint Lévite : « Que vos tabernacles sont aimables, grand Dieu ! Mon âme languit du désir qui la presse de venir vous y adorer. Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant. Un seul jour passé dans votre demeure, vaut plus que mille autres au milieu du siècle. Aussi ai-je préféré l'abjection dans la maison de mon Dieu, aux dignités qu'on m'offrait sous la tente des pécheurs.[3] » Or, Dieu est toujours le même et ne change point. Il se communiquera toujours ainsi à ceux qui savent se donner à lui tout entiers, sans partage ni réserve. Voyons ce qui nous empêche d'être entièrement à Dieu, faisons-en le sacrifice, et nous trouverons le bonheur.

O mon Jésus ! hors de vous, quel bien puis-je jamais trouver, qui me satisfasse pleinement? Cependant je cherche à me contenter dans les vaines jouissances de cette vie, dans l'estime et la faveur, dans les satisfactions des sens. Détachez-moi de tout ce qui n'est pas vous et embrasez-moi de votre saint amour.

O Marie ! faites-moi comprendre le néant des biens de ce monde, et le bonheur d'appartenir à Jésus.

Pratique. — Retenons cette sentence de saint Antoine, abbé : « On peut trouver le paradis partout, pourvu que le cœur de l'homme soit dans le cœur de Dieu. »

(1) Ps. 62, 6. (2) Ps. 30, 20. (3) Ps. 83.

VII. JÉSUS ET MARIE.

PRÉPARATION. — « Vous êtes bénie entre les femmes, nous fait dire l'Eglise à Marie, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.[1] »

1° Jésus et Marie doivent concentrer en eux tous nos sentiments d'admiration et d'amour.

2° Enflammons-nous chaque jour du désir de les servir et de les imiter. Disons avec le bienheureux Alphonse Rodriguez : « Jésus et Marie ! que je souffre pour vous, que je meure pour vous, que je sois tout à vous et aucunement à moi-même ! »

PREMIER POINT.

Rien n'est admirable parmi les hommes, sinon Jésus et Marie. Parcourez l'histoire, remontez jusqu'aux siècles les plus reculés, partout et toujours vous verrez les génies les plus admirés de l'antiquité, déparés par quelque vice ou défaut. Il n'est pas jusqu'aux plus grands Saints du Christianisme qui n'aient dû lutter contre les penchants de leur cœur, et ne soient tombés dans quelques imperfections. Tout cela est la suite du péché originel. Mais Jésus et Marie n'en ont pas contracté la tache ; aussi sont-ils parfaits et irrépréhensibles. Jésus est l'image vivante du Père éternel, le miroir de sa bonté ; il possède toutes les perfections divines et humaines. Marie a imité son Fils en tout, autant que c'était possible à une pure créature, en sorte qu'elle surpasse en sainteté tous les Anges et tous les Elus réunis. Heureux Joseph, qui avez pu garder et contempler à Nazareth pendant tant d'années, ces deux précieux trésors ! Ah ! dites-nous les sentiments d'admiration et d'amour, qui remplissaient alors votre cœur. Vous n'aviez de pensées, de désirs

(1) *Ave Maria.*

et d'affections, que pour Jésus et Marie. Votre âme se liquéfiait en leur présence par l'ardeur de la charité que vous inspirait leur saint commerce.

Que n'avons-nous les lumières et les grâces de ce glorieux Patriarche, pour connaître et aimer le Rédempteur et sa tendre Mère ! Faisons du moins nos délices de méditer leurs grandeurs, d'étudier leurs vertus. Travaillons, prions, souffrons en union avec Jésus et Marie ; que leurs noms sacrés soient souvent sur nos lèvres et constamment dans nos cœurs ! Ne sachons plus rien admirer, plus rien aimer ici-bas que Jésus et Marie ! Alors nous entrerons dans les secrets de la vie intérieure ; nous comprendrons quelle douceur on éprouve à se fondre en ce qu'il y a de plus pur, de plus saint, de plus aimable au ciel et sur la terre, en ce qui fait la joie des Anges et les délices des Saints. Déplorons l'aveuglement des hommes qui connaissent si peu leur Rédempteur et sa très sainte Mère.

SECOND POINT.

A l'exemple de Joseph, le saint Patriarche de Nazareth, consacrons-nous tout entiers au service de Jésus et de Marie. Quoi de plus aimable au ciel et sur la terre, quoi de plus digne de notre dévouement, de notre imitation ? Jésus est le Chef et le Modèle des prédestinés ; comme Chef, nous lui devons respect, amour et obéissance sans réserve ; comme Modèle, nous devons le copier dans nos intentions, nos sentiments, notre conduite. Marie est Mère de nos âmes et leur Exemplaire après Jésus-Christ ; nous lui devons soumission, tendresse, sollicitude à lui plaire. L'âme du Sauveur, en quelque sorte perdue dans la Divinité, vivait recueillie, anéantie en Dieu, n'ayant d'autre pensée, d'autre désir que Dieu, d'autre volonté que la volonté toute sainte et tout aimable du Père céleste et éternel.[1] Marie, imitatrice fidèle de Jésus, n'avait pas d'autre vie que la sienne ; moins en elle-même que dans son divin Fils, elle retraçait en son cœur tous les sentiments, toutes les dispositions du cœur de l'Homme-

(1) Joan. 5, 17-30. Joan. 8, 15.

Dieu. C'étaient deux miroirs qui se reflétaient mutuellement, Marie puisant en Jésus toutes les grâces dont il est la source, et Jésus retrouvant en sa Mère toutes les vertus dont il lui donnait l'exemple. Oh ! que nous serions heureux et saints, si nous n'avions d'autre ambition sur la terre que de servir Jésus et Marie et de leur devenir semblables ! Nous en voyons tant qui servent les rois et les grands du monde, au péril de leur salut, tant qui veulent imiter les hommes célèbres, malgré leur incapacité ; serions-nous moins désireux de servir et d'imiter le Roi de gloire et la Reine des Anges, dans l'espoir de la vie éternelle, nous qu'ils appellent à leur suite, et à qui ils promettent des secours si abondants pour arriver à la sainteté ?

Mon Rédempteur et ma tendre Mère, Marie ! je voudrais vous aimer, vous servir et vous plaire, comme tant de saints illustres qui ne se rassasiaient, ni le jour ni la nuit, de vous contempler, de vous prier, de vous protester de leur fidélité et de leur dévouement sans bornes. Inspirez-moi le plus vif désir de vous appartenir sans partage et sans retour.

PRATIQUE. — Prions chaque jour saint Joseph de nous apprendre à connaître, à aimer, à servir, à imiter Jésus et Marie.

VIII. COMBIEN MARIE NOUS AIME.

PRÉPARATION. — « Une mère peut-elle oublier son enfant ?[1] » Marie nous adresse à tous ces paroles d'Isaïe. Elle nous aime tous avec tendresse et avec force.

1° Avec tendresse, parce qu'elle est Mère, — et Corédemptrice.

2° Avec force, parce qu'elle nous aime en vue de Dieu, — et en vue de son Fils Jésus. Demandons souvent au Seigneur une dévotion tendre et constante envers cette Mère de nos âmes.

(1) Is. 49, 15.

PREMIER POINT.

La bienheureuse Vierge nous aime parce qu'elle est Mère, Mère de Dieu, Mère de nos âmes. En concevant son Fils unique par l'Incarnation, elle conçut spirituellement tous les hommes, puisqu'elle consentit à devenir la Mère de Celui qui devait nous rendre la vie de la grâce. Dès lors elle nous aima avec une tendresse toute maternelle. L'Esprit-Saint, qui avait embrasé son cœur d'un amour ineffable envers Jésus, le remplit en même temps d'une affection tendre et dévouée, envers le genre humain que l'Enfant-Dieu venait racheter. Si nous aimons le Rédempteur, nous devons aimer aussi sa Mère et la nôtre. Elle nous a tous portés dans son cœur avec son divin Fils.

La Reine du ciel nous aime avec tendresse, parce qu'elle est Corédemptrice, et qu'en cette qualité elle nous enfanta dans la douleur. Les mères aiment toujours plus tendrement les enfants dont la naissance et la conservation leur ont coûté plus de peines. Voulons-nous savoir ce que nous avons coûté à Marie? Ouvrons l'Evangile. Nous y lirons qu'un glaive douloureux lui fut annoncé. Plongé dès lors dans son cœur, il s'y enfonça tous les jours davantage, jusqu'au moment où, nous enfantant à la grâce, elle subit sur le Calvaire la plus mortelle des agonies. Jugeons par là si nous sommes chers à cette Mère de nos âmes. Avez-vous une pleine et entière confiance en elle? ne craignez-vous pas de lui exposer vos misères? L'aimez-vous tendrement, comme l'aimaient un saint Stanislas qui faisait ses délices de l'appeler sa Mère; comme un bienheureux Henri Suso, qui semblait avoir du miel dans la bouche quand il prononçait son nom; comme le bienheureux Herman-Joseph, qui passait de longues heures à s'entretenir pieusement avec elle; comme un saint Ildephonse, un saint Bernard, un saint Alphonse de Liguori, qui ont écrit des pages si touchantes sur l'amour qui est dû à cette aimable Mère? Examinez quels sont vos sentiments à l'égard de Marie; si vous ne trouvez pas ennuyeux de penser à elle, de converser avec elle et de méditer ses vertus.

SECOND POINT.

Marie aime notre Dieu, notre Créateur, d'un amour qui surpasse en intensité celui de tous les Anges et de tous les Saints réunis. Or, « Quiconque aime le Seigneur, dit saint Jean, doit aimer aussi son frère.[1] » Appliquons ce principe à la plus sainte des vierges, et nous comprendrons qu'elle nous aime plus que toutes les créatures ne sauraient nous aimer. Sa charité à notre égard est plus invincible que l'héroïsme qui a porté les Saints à souffrir, et à subir la mort dans l'intérêt de leurs frères, parfois même de leurs ennemis.[2]

Marie aime notre Sauveur d'un amour sans bornes. Or Jésus, du haut de la croix, lui a recommandé le genre humain, en lui disant : « Voici votre fils. » *Ecce filius tuus.*[3] Il a voulu qu'elle nous prît tous en affection, au point d'immoler pour nous ce qu'elle avait de plus cher, et de nous recevoir comme ses enfants. Jamais elle n'oubliera ce testament suprême ; chaque jour il retentit dans son Cœur, où il opère ce qu'il signifie, c'est-à-dire, l'amour le plus fort, le plus généreux, le plus constant. Elle sait que l'Homme-Dieu nous a ouvert le ciel, au prix des plus cruelles souffrances. Le Jardin des Olives, le Prétoire de Pilate, et surtout le Calvaire lui rappellent la force de l'amour qu'il nous a témoigné. Autant elle ne saurait mépriser le sang de son Fils, autant il lui est impossible de nous aimer faiblement. La pensée de ce sang infiniment précieux allume dans son âme un incendie de charité, dont l'univers éprouve constamment les effets. Votre amour envers Marie est-il fort, généreux et constant ? Usez-vous de vos talents, de votre influence, des moyens qui sont en votre pouvoir, pour la faire connaître et aimer ? Ne négligez-vous pas, sous de futiles prétextes, certaines pratiques en son honneur ? Examinez si vous êtes fidèle à toujours réciter avec ferveur le chapelet, l'*Angelus*, l'*Ave Maria*, et les autres prières que vous avez coutume d'adresser à Marie.

O ma Mère et mon Espérance après Dieu ! puisque votre

(1) 1 Joan. 4, 21. (2) Rom. 9, 3. (3) Joan. 19, 26-27.

charité égale votre grandeur, obtenez-moi un amour fort et généreux envers vous. Faites-moi vivre sans cesse sous votre conduite ; rendez-moi digne d'expirer un jour, fidèle imitateur de vos vertus.

PRATIQUE. — A l'exemple du bienheureux Berchmans, disons-nous souvent : « Je ne veux pas me donner de repos, avant d'avoir obtenu un tendre amour envers ma très douce Mère, Marie. »

N. B. — *Lorsque le nombre de ces méditations supplémentaires ne sera pas suffisant pour atteindre le premier juillet, on aura recours à celles du tome premier, en commençant par les dernières, selon le nombre de jours qui restent jusqu'au mois de juillet.* (*Voyez la table des matières du tome premier, page 495.*)

MOIS DE JUILLET.

PREMIER DIMANCHE DU MOIS. — FÊTE DU PRÉCIEUX SANG.

LE SANG DU RÉDEMPTEUR.

PRÉPARATION. — « Le sang de Jésus-Christ, dit saint Jean, nous purifie de tout péché.[1] » Considérons

1° Que le sang du Sauveur efface nos péchés.

2° Qu'il nous porte à la pratique du bien en éveillant notre compassion, — en ranimant notre confiance, — en excitant notre amour. Purifions-nous souvent, par le repentir, dans le sang de l'Homme-Dieu.

PREMIER POINT.

Chez les Juifs, le sang des animaux, représentant celui de l'Agneau divin, était versé dans tous les sacrifices. « Le Grand-Prêtre, dit l'Ecriture, entrait par le tabernacle, dans le Saint des Saints, et au moyen de l'aspersion du sang des animaux, il purgeait les délinquants de la tache extérieure qu'ils avaient contractée. Ainsi Jésus, notre Pontife suprême, nous lave dans son propre sang, de la souillure intérieure de nos péchés.[2] » Ne nous laissons donc pas effrayer par la multitude de nos fautes, si nous en avons du repentir. Une seule goutte du sang de l'Homme-Dieu peut effacer tous les crimes de la terre. *Lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.*[3]

Les paroles du divin Maître prouvent d'ailleurs cette vérité. Instituant l'Eucharistie, la veille de sa mort, il prononça sur le vin ces mots sacrés : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle Alliance, qui sera répandu pour la rémission des péchés.[4] »

(1) 1 Joan. 1, 7.
(2) Hebr. 12.
(3) Apoc. 1, 5.
(4) Matth. 26, 28.

Le Sauveur assure ainsi qu'il versera tout son sang jusqu'à la dernière goutte : *Effundetur;* et que ce sera en expiation de nos offenses : *In remissionem peccatorum.* Espérons donc avec certitude le pardon de nos péchés. Le sang du Rédempteur crie pour nous vers le ciel, non seulement du sommet du Calvaire, mais de toutes les églises où Jésus renouvelle son adorable Sacrifice.

L'apôtre saint Paul nous représente Jésus faisant dans le ciel l'office d'Avocat, de Médiateur, de Pontife, et offrant au Père éternel les mérites de son sang, en expiation de nos iniquités. Puis il ajoute : « Ce sang demande bien mieux miséricorde en notre faveur, que celui d'Abel ne criait vengeance contre Caïn.[1] » « Chaque plaie du Rédempteur, dit saint Jean Chrysostome, est comme une bouche toujours ouverte, qui implore notre pardon. » Plaçons-nous souvent en esprit au pied de la Croix rédemptrice, surtout pendant l'oraison, la sainte Messe, et dans le tribunal de la Pénitence. Laissons alors couler le sang du Sauveur sur notre âme repentante; ranimons notre confiance en Celui qui nous a rachetés. O sang précieux! coule sur mon âme; purifie-la de toutes ses souillures, enivre-la de l'amour sacré, fais-y fleurir toutes les vertus.

SECOND POINT.

Non seulement le sang de Jésus efface nos péchés, mais il nous porte encore à la pratique du bien, en éveillant notre compassion. Il nous rappelle les circonstances douloureuses où le Rédempteur l'a répandu. Déjà, il nous en donna les prémices, dans la Circoncision. Plus tard, au Jardin des Olives, nos iniquités sans nombre le firent jaillir de ses veines en sueur abondante. Que dirons-nous de la flagellation, du couronnement d'épines, du voyage au Calvaire? Le Sauveur y répandit à flots son sang divin. Ce souvenir est bien capable de nous toucher profondément. Pourrions-nous voir surtout, sans émotion, Jésus cloué à la croix, couvert de plaies san-

(1) Hebr. 12, 24.

glantes, et payant à l'éternelle Justice la dette de nos péchés?

Son sang doit nous inspirer la plus entière confiance. Dieu dit un jour à sainte Marie-Madeleine de Pazzi : « Ma justice s'est changée en clémence, par la vengeance qu'elle a prise sur la chair innocente de mon Fils. Son sang me demande miséricorde, et sa voix est si touchante, que je ne puis lui résister. » Le Sauveur nous avait promis le pardon, la grâce et le salut. Mais, craignant que notre peu de foi ne nous fît douter de ses promesses, il les scella de son sang. Ce fut le gage sensible de la vérité de sa parole. Confions-nous donc sans réserve en la fidélité de Jésus. *In quo habemus Redemptionem, per sanguinem ejus.*[1]

L'amour est le troisième effet que la pensée du sang rédempteur doit produire en nous. Le spectacle de Jésus, couvert de plaies sanglantes, est une invitation pressante à l'aimer. « Quoi! doit se dire une âme rachetée, j'étais l'esclave du démon; je n'avais à attendre que des supplices. Le ciel, la terre et l'enfer, tout se liguait contre moi. Mais voici que mon Dieu m'a fait un bain de son sang; il m'a purifiée de mes souillures; il m'a ouvert les portes du ciel. Comment n'aimerais-je pas un tel Bienfaiteur? Consacrons-lui nos pensées, nos affections, nos désirs. Travaillons, souffrons et prions, dans l'intention d'appartenir sans réserve à Celui qui mérite infiniment notre amour.

O mon Jésus! je compatis aux cruelles douleurs que vous avez endurées, en répandant votre sang précieux. Donnez-moi la plus entière confiance en vos mérites infinis, et l'amour le plus ardent envers vous. Je suis résolu de méditer souvent votre Passion, source intarissable de tout bien,

O Marie! obtenez-moi une tendre dévotion envers Jésus souffrant.

Pratique. — Disons souvent cette prière indulgenciée : « Père éternel! je vous offre le sang très précieux de Jésus-Christ, en satisfaction de mes péchés, et pour les besoins de la sainte Eglise.[2] »

(1) Eph. 1, 7. (2) 100 jours d'ind. chaque fois.

PREMIER VENDREDI DU MOIS.

LE CŒUR DE JÉSUS ENTOURÉ D'ÉPINES.

PRÉPARATION. — « Sortez, filles de Sion, s'écrie l'Ecriture, et voyez votre roi pacifique ceint de sa couronne.[1] » La couronne d'épines qu'on représente autour du Sacré-Cœur, peut signifier la mortification de Jésus ou son amour du sacrifice.

1° Le Sauveur a sacrifié son corps, — sa volonté, — sa vie, dans l'intérêt de notre salut.

2° Nous l'imiterons par l'abnégation parfaite; ce qui nous procurera les plus précieux avantages. Ne passons aucun jour, sans renoncer à nous-mêmes et à nos inclinations.

PREMIER POINT.

A son entrée en ce monde, écrit l'Apôtre,[2] le Rédempteur dit au Dieu tout-puissant : « Mon Père ! voici le corps que vous m'avez donné ; je veux l'immoler à votre gloire, et effacer ainsi les crimes du monde. » Jésus s'offrait donc à payer nos dettes à la justice divine. Le Père éternel accepta cette offrande, dictée par le Cœur de son aimable Fils. Depuis ce moment, Jésus vécut toujours immolé. Les privations de son Enfance, les fatigues de son Apostolat, les supplices cruels de sa Passion, en firent une Victime perpétuelle de notre salut. C'est ce que nous rappelle la couronne d'épines dont on entoure son Cœur sacré, sur les images qui le représentent.

Non content d'immoler son corps, Jésus voulut aussi sacrifier sa volonté. « Me voici, dit-il encore au Créateur, me voici disposé à faire tout ce que vous souhaitez.[3] » Et en effet, le Rédempteur n'eut sur la terre d'autre désir, d'autre nourriture que le bon plaisir du Père éternel. Il lui fut toujours entière-

(1) Cant. 3, 11. (2) Hebr. 10, 5-7. (3) Ibid.

ment soumis.[1] Et lorsque, dans le Jardin des Olives, son âme fut en proie aux plus mortelles angoisses, un cri d'obéissance sortit encore de son Cœur : « Mon Père ! non pas ma volonté, mais la vôtre ! » *Non mea voluntas, sed tua fiat.*[2]

« Il fut, dit l'Esprit-Saint, obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.[3] » « C'est là, déclare Jésus lui-même, la plus grande preuve de charité que l'on puisse donner à ses amis.[4] » Cette preuve, le Sauveur ne l'a pas même refusée aux pécheurs, ses ennemis. Insatiable d'amour, il fut insatiable d'immolation ; il ne se trouva satisfait qu'après s'être livré lui-même pour notre bonheur. Admirons ces prodiges de dévouement. Gémissons d'être si attachés à notre corps, à notre volonté, à notre vie. Mortifions tel penchant, source de nos imperfections, de nos fautes les plus nombreuses. Soyons prêts à tous les sacrifices que Dieu peut souhaiter de nous.

SECOND POINT.

L'heureuse habitude de renoncer à nous-mêmes, à nos goûts, à nos caprices, et de nous assujettir au bon plaisir divin, nous procure la facilité de nous conduire en tout par des vues surnaturelles. Elle assouplit tellement notre volonté que, loin de résister à l'Esprit-Saint, nous suivons sans peine son attrait, et marchons sous l'impression de sa grâce. Les pécheurs, en obéissant à leurs inclinations, en deviennent les esclaves. L'âme fidèle, en pratiquant l'abnégation, devient libre de toute entrave ; elle ne veut plus que le bon plaisir de son Dieu, et s'assujettit à sa conduite. *Gratia ejus in me vacua non fuit.*[5]

L'union intime avec le Sacré-Cœur sera le second fruit de notre abnégation. Deux cœurs s'unissent quand ils se ressemblent, parce qu'ils ont les mêmes sentiments, les mêmes affections, les mêmes désirs. Or nous ne saurions ressembler à Jésus, qu'en renonçant à nous-mêmes, à nos mauvaises inclinations. Plus donc nous pratiquons le vrai renoncement, plus nous

(1) Joan. 4, 34 et 8, 29. (2) Luc. 22, 42. (3) Phil. 2, 8.
(4) Joan. 15, 13. (5) 1 Cor. 15, 10.

serons unis au Cœur de l'Homme-Dieu. Oh ! la belle union que celle d'une âme, morte à elle-même, et ne vivant que par Jésus ! Elle peut dire avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Vivit vero in me Christus.*[1]

L'abnégation nous conduira au sommet de la perfection. En mortifiant les vices : l'orgueil, la sensualité, la colère, l'envie, on exerce nécessairement les vertus contraires : l'humilité, la mortification, la douceur, la charité. En outre, plus on renonce à soi et à ce qui est créé, plus on se rend capable de recevoir la grâce et d'y correspondre fidèlement. De là nous pouvons conclure que la mort à nous-mêmes, est la mesure de notre vie surnaturelle ou de notre perfection. Il y a tant d'années que vous caressez tel défaut; qu'y avez-vous gagné? amertumes, remords, aridités; vous avez perdu des trésors de grâces, de mérites; vous êtes resté stationnaire dans la voie de la sainteté. Faites aujourd'hui à Jésus le sacrifice de ce penchant, et assurez ainsi votre bonheur temporel et votre félicité éternelle. *Deponere vos veterem hominem, et induite novum.*[2]

O mon Rédempteur ! je m'unis à vous, et je me propose de ne chercher à l'avenir que votre gloire et votre saint amour. Rendez-moi docile aux impulsions de votre grâce, et soyez le seul Maître de ma volonté.

O Marie ! obtenez-moi l'esprit d'abnégation, et le désir d'appartenir à votre divin Fils.

Pratique. — En considérant les épines qu'on nous représente autour du Sacré-Cœur, pensons à la mortification de Jésus, et demandons-lui l'amour des sacrifices.

(1) Gal. 3, 20. (2) Eph. 4, 22-24.

1 Juillet.

DE LA VOLONTÉ PROPRE.

PRÉPARATION. — « Détournez-vous, dit l'Esprit-Saint, de votre volonté.[1] » *A voluntate tua avertere.*

1° La volonté propre est la cause première des maux de la terre, — des crimes du monde, — et des tourments de l'enfer.

2° Nous devons la combattre, parce qu'elle gâte nos bonnes œuvres, — qu'elle empêche notre progrès, — qu'elle nous enlève nos mérites. Accomplissons tous nos devoirs avec l'intention d'obéir.

PREMIER POINT.

« Comme la volonté de Dieu, dit saint Anselme, est la source de tous les biens, ainsi la volonté de l'homme est le principe de tous nos maux. » D'où nous viennent, en effet, les guerres, les famines, les maladies, tous les fléaux, sinon de la désobéissance de nos premiers parents? « Parce que tu as mangé du fruit défendu, dit le Seigneur à Adam, la terre sera maudite; elle ne te produira que des ronces et des épines.[2] » Tels sont les malheurs que la rébellion de notre premier père nous a procurés!

Elle a fait pis : elle a donné lieu à tous les crimes qui ont souillé le monde. Tous les hommes ensemble, tous les démons réunis ne sauraient nous faire offenser Dieu, si nous refusons notre consentement. Nous ne devenons coupables aux yeux du Seigneur que par l'opposition délibérée de notre volonté à la sienne. Il suit de là que tous les péchés, les crimes, les attentats quelconques n'ont d'autre principe que la volonté propre. « C'est là, dit saint Bernard, cette bête cruelle, cette louve rapace, cette lionne rugissante, qui attaque la Majesté divine, cherche à la supplanter et à régner à sa place. »

(1) Eccli. 18, 30. (2) Gen. 3, 17-20.

Il ne faut pas s'étonner si elle a creusé l'enfer qui, selon saint Thomas, est moins horrible que le péché. « C'est par elle que les anges prévaricateurs, dit saint Augustin, sont devenus des démons, » et que les hommes coupables deviennent des réprouvés. Les premiers, en se révoltant contre leur Créateur, ont forcé sa justice à les précipiter dans les abîmes. Les seconds se condamnent tous les jours à la même peine, par leur obstination dans le mal. « S'il n'y avait pas de volonté propre, dit saint Bernard, il n'y aurait pas d'enfer. » Examinez-vous; voyez en quoi vous suivez le plus souvent votre volonté, vos caprices, vos idées propres, au détriment de votre âme et de votre perfection. Pratiquez la soumission à vos supérieurs et la condescendance envers tous.

SECOND POINT.

Le plus grand défaut que puisse avoir une bonne œuvre, dans les âmes qui désirent se sanctifier, c'est que cette œuvre procède de l'amour-propre ou du désir de la propre satisfaction. Cette disposition empêche que nos actions ne soient agréables à Dieu. Car alors elles sont faites par inclination naturelle, sans esprit de foi et de ferveur. Pour éviter ce malheur, il faut nous appliquer, avant chacune de nos actions, à réprimer l'empressement, à purifier notre intention de tout motif humain, et à ne chercher que le bon plaisir de Dieu.

La volonté propre empêche notre avancement spirituel. « Vous donnez à la vertu, dit saint Jérôme, tout ce que vous retranchez à l'amour de vous-même, mais vous ôtez à la perfection de votre âme, tout ce que vous accordez à vos désirs et à vos satisfactions. » Saint Pierre Damien assure même que le trop grand attachement à la volonté propre anéantit toutes les vertus dans le cœur des plus parfaits. Aussi, le démon tente d'orgueil les grands du monde, d'intempérance les jeunes gens. Quant aux âmes désireuses de leur perfection, il les pousse à faire en tout leur volonté. Si donc nous désirons d'avancer dans la vertu, soyons attentifs à renoncer à nous-mêmes et à

faire toutes nos actions par obéissance. *Mens justi meditatur obedientiam.*[1]

La volonté propre nous enlève même tout mérite. Après cette vie, il y aura des hommes qui oseront dire au souverain Juge :[2] « Seigneur! nous avons jeûné, fait pénitence; nous nous sommes humiliés devant vous, et vous n'avez pas même daigné nous regarder. » Que répondra le Sauveur? « Aux jours de vos jeûnes et de vos bonnes œuvres, dira-t-il, j'ai découvert votre propre volonté : » elle corrompait vos actions, elle leur ôtait tout leur mérite. « Oh! le grand mal que la volonté propre! s'écrie saint Bernard ; c'est un venin qui change la vertu en vice. » Armons-nous contre cette ennemie de notre âme et de notre perfection. Examinez-vous sur les motifs qui vous inspirent, dans vos bonnes œuvres ; voyez s'il ne s'y glisse ni vanité, ni satisfaction propre, ni désir de vous décharger d'une obligation qui vous pèse, ni espoir de vous attirer les bonnes grâces de vos supérieurs, ou d'autres motifs semblables.

O mon Jésus! que de fautes j'ai commises par l'attachement à ma propre volonté! Accordez-moi le courage de ne vouloir contenter que vous. Je suis résolu de vous servir uniquement, parce que vous en êtes infiniment digne.

O Marie! obtenez-moi l'amour du renoncement et de l'obéissance parfaite.

Pratique. — Pensons souvent à cette parole d'une Sainte : « Il y a plus de mérite à faire abnégation de sa volonté propre, qu'à renoncer à toutes les richesses de ce monde.[3] »

(1) Prov. 15, 28. (2) Is. 58, 3. (3) Sainte Colette.

2 Juillet.

FÊTE DE LA VISITATION.

SUR LE MYSTÈRE DU JOUR.

PRÉPARATION. — « En ces jours-là, dit saint Luc, Marie s'en alla en toute hâte au pays des montagnes, dans une ville de Juda.[1] » Considérons

1° Les instructions que nous donne ce mystère.

2° Les leçons pratiques que nous pouvons en tirer. Prions souvent Marie de nous visiter par ses bienfaits, comme elle fit pour Elisabeth, Zacharie et Jean-Baptiste.

PREMIER POINT.

A peine incarné, le Verbe divin voulut dispenser aux hommes les premiers fruits de la Rédemption. Que fit-il? il inspira à la Vierge-Mère de visiter sa cousine Elisabeth. Toujours fidèle et obéissante, Marie partit aussitôt pour la maison de sa parente; mais qu'arriva-t-il? A la voix de Marie, Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit, et son fils Jean-Baptiste sanctifié avant de naître. Etudions ce grand et consolant mystère. Elisabeth nous représente l'Eglise, notre Mère, et Jean-Baptiste, les fidèles renfermés dans son sein. L'Eglise reçoit l'Esprit-Saint par l'intercession et l'entremise de Marie; les fidèles sont sanctifiés de même. C'est donc notre Mère du ciel, la Mère de nos âmes, celle qui nous a enfantés dans la douleur à la grâce et à la gloire, celle qui ne saurait nous oublier après les touchantes recommandations de son Fils, c'est elle-même qui a reçu la mission de nous dispenser les grâces divines. O vérité délicieuse! je n'osais me présenter à mon Juge, quoiqu'il fût mort pour moi, et cependant j'avais besoin de lui parler, de le

(1) Luc. 1, 39.

prier, de recevoir ses faveurs. Il vit mon embarras, et il m'envoya sa Mère ; et afin qu'elle m'inspirât plus de confiance, il en fit ma propre Mère. Ainsi donc ma Mère, celle qui m'aime avec une tendresse et une constance invincibles, est la Dispensatrice des grâces du salut ! C'est à elle que je puis toujours m'adresser ! elle se charge de tout le reste. Oh ! vraiment, mon Dieu ! c'est trop de bonté ; c'est me rendre la confiance trop facile et le salut comme assuré. Ah ! qui ne recourrait pas jour et nuit à une Médiatrice si bienfaisante et qui porte dans ses mains, dans son Cœur, tous les trésors de la Rédemption? Disons-lui avec Elisabeth : « Vous êtes heureuse d'avoir cru ! » Heureux nous-mêmes, si nous croyons à votre puissance, à votre bonté généreuse, si nous vous prions sans relâche pour avancer dans la vertu ! Prions donc Marie, le matin, le soir, au commencement et dans le cours de chaque action, en tout temps, partout, en toute circonstance. Un enfant peut-il se lasser d'implorer une Mère qui est son soutien ? Marie est nécessaire à notre vie spirituelle.[1]

SECOND POINT.

Marie, dans le mystère de ce jour, pratique éminemment l'humilité et la charité. Quoique supérieure de beaucoup à sa cousine Elisabeth, elle la prévient, au prix d'un long voyage et de grandes fatigues. Elle salue la première sa parente, et aux éloges qu'elle en reçoit, elle répond par son admirable Cantique qu'on pourrait appeler l'extase de son humilité. Elle s'y oublie complètement elle-même pour y glorifier le Dieu qui a fait en elle de grandes choses, lui dont le nom est saint et dont la miséricorde s'étend de génération en génération sur tous ceux qui le craignent. Marie demeure trois mois dans la maison de sa cousine, non pour y commander, mais pour y obéir et y rendre les plus humbles services.

Son humilité ne faisait qu'attiser le feu de sa charité. Portant en elle le Verbe incarné, Celui qui venait enflammer tous

(1) Saint Germain.

les cœurs, elle brûlait du désir de venir en aide à toutes les créatures. Aussi son séjour à Hébron fut fécond en fruits de bonnes œuvres et de dons célestes. Comme l'Arche autrefois avait rempli de bénédictions la maison d'Obédédom, où elle avait séjourné pendant trois mois; ainsi la présence de Marie chez Elisabeth, attira sur cette heureuse famille les grâces les plus précieuses. Et c'était là, dit saint Ambroise, ce que la Vierge charitable s'était proposé, en se rendant à la demeure de Zacharie : elle y apportait les prémices de la Rédemption. Nous qui sommes les conquêtes fortunées du Rédempteur et de sa Mère, hésiterons-nous à marcher sur leurs traces? Ils inaugurent aujourd'hui leur mission, en nous donnant l'exemple de l'humilité et de la charité; resterons-nous toujours vains, superbes, sans affection, nous aimant nous-mêmes, et dédaignant les autres? Nous croyons nous abaisser en rendant service et en nous humiliant, comme s'il n'était pas glorieux d'imiter la Reine des Anges et le Roi des cieux.

O ma tendre Mère! vous si humble, et moi si superbe! comment pouvez-vous me souffrir? A cette seule marque, je reconnais votre bonté, je reconnais que vous êtes ma Mère. Une Mère telle que vous êtes, peut seule supporter un enfant si indigne. Obtenez-moi l'humilité, la douceur, la charité, afin que je console votre cœur qui m'a tant aimé et qui me veut tant de bien.

Pratique. — A l'exemple de Marie, rendons service au prochain, aux dépens même de notre tranquillité et de notre repos.

---

3 Juillet.

LES DEUX MAITRES.

PRÉPARATION. — « Personne, dit l'Evangile, ne saurait servir deux maîtres à la fois.[1] » Nous devons donc choisir entre Satan et Jésus.

1° Satan est un superbe, — un trompeur, — un homicide. Il ne mérite même pas que nous pensions à lui.

2° Jésus possède sur nous des droits incontestables; — il nous impose une loi très sage; — il nous promet les plus riches récompenses. N'hésitons pas à nous attacher à son service, sans réserve et sans retour.

PREMIER POINT.

Personne ne peut servir deux maîtres; mais gardons-nous de nous attacher à Satan. Ange superbe et révolté, il leva dans le ciel même, séjour de la paix, l'étendard de la rébellion contre son Créateur. Banni dès lors de la présence divine et relégué dans les enfers, il continue sa guerre injuste et insensée contre le Tout-Puissant. Sans cesse il travaille à le supplanter dans le monde, à le chasser des cœurs. Mettons-nous donc en garde contre l'orgueil et l'insubordination. Satan n'a point de pouvoir sur les humbles; mais il est le prince des orgueilleux. *Rex super universos filios superbiæ.*[2]

Il est en même temps un trompeur. « Il n'a pas su, dit Jésus-Christ, rester dans la vérité, et celle-ci n'est plus en lui. Quand il avance des erreurs, il les tire de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge.[3] » Il amuse ses esclaves, par de folles satisfactions et de vaines espérances. Puis, quand vient le moment terrible où va sonner leur dernière heure, il

(1) Matth. 6, 24. (2) Job. 41, 25. (3) Joan. 8, 44.

les épouvante par la pensée d'une justice inflexible, et les jette dans le désespoir. Telles sont les ruses de ce cruel séducteur!

« Il fut, dit Jésus, homicide dès le commencement du monde.[1] » C'est lui qui fit tomber notre premier père, et nous entraîna tous dans sa ruine. « L'envie cruelle de Satan, ajoute l'Esprit-Saint, fit entrer la mort dans l'univers,[2] » c'est-à-dire, la mort du corps et celle de l'âme. Que n'avons-nous pas souffert depuis lors, par la malice du démon! Malheur à ceux qui s'assujettissent aux lois de ce despote! Après une vie toujours agitée, ils n'ont à attendre que des supplices sans fin. Ne donnons-nous pas entrée au démon dans notre imagination, dans nos sentiments, dans notre cœur, en cédant à ses suggestions, à ses illusions, a ses promesses mensongères? Songeons que nous y avons renoncé dès les Fonts baptismaux, pour nous donner à Dieu.

O mon Jésus! je renouvelle en votre présence les vœux de mon Baptême. Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, c'est-à-dire, au monde, à ses plaisirs dangereux et à tout ce qui vous offense. Donnez-moi l'horreur de l'orgueil, de la désobéissance et de la sensualité, afin que je m'affranchisse à jamais de la tyrannie du démon.

SECOND POINT.

Le Rédempteur est Dieu, et il est Homme. Comme Dieu, il nous a créés; comme Homme ou Dieu incarné, il nous a rachetés. A ce double titre, il a sur nous des droits incontestables, absolus, universels. Il lui est même impossible de les céder jamais. Eternellement il sera vrai que la créature est à son Créateur, et l'âme rachetée à son Rédempteur. Nous appartenons à Jésus, de la manière la plus entière, la plus exclusive. « Je suis, dit le Sauveur, votre principe et votre fin.[3] » « Vous avez été rachetés, ajoute saint Pierre, au prix du sang de l'Agneau sans tache.[4] » Votre devoir est de vous conserver à lui seul. *Empti enim estis pretio magno.*[5]

(1) Joan. 8, 44. (2) Sap. 1, 24. (3) Apoc. 1, 8.
(4) 1 Petr. 1, 19. (5) 1 Cor. 6, 20.

D'ailleurs, Jésus nous offre une loi très sage. L'Esprit-Saint l'appelle : « Une loi immaculée qui convertit les âmes, une loi fidèle qui donne la sagesse aux humbles. » *Sapientiam præstans parvulis.*[1] « Les justices du Seigneur, continue le Psalmiste, sont pleines de droiture. Son précepte est lumineux. Ses commandements sont vrais. Plus désirables que l'or et les pierreries, ils sont en même temps plus agréables et plus suaves que les rayons de miel, et ils subsisteront à jamais. » Après un tel éloge de la loi évangélique, qui pourrait ne pas l'aimer? qui ne l'observerait avec zèle, avec exactitude? *Jugum enim meum suave est et onus meum leve.*[2]

Jésus l'a sanctionnée par les plus belles promesses et les plus riches récompenses.[3] Dès cette vie, cette Loi sainte rend heureux, ceux qui la gardent, en les faisant jouir d'une paix profonde, que l'Ecriture nomme « un Festin perpétuel.[4] » Cette paix si rassurante, si délicieuse, communique aux cœurs qui la possèdent, la force de souffrir patiemment. Elle affermit en eux l'espérance de l'éternelle félicité. Celle-ci nous est promise, si nous sommes humbles, patients, charitables; si nous gardons notre cœur pur, repentant, détaché; si nous avons faim et soif de la justice ou de la loi de l'Homme-Dieu.[5] Sont-ce là nos dispositions? aimons-nous Jésus, en observant ses préceptes, et en évitant de l'offenser? Le véritable amour nous fait obéir à celui que nous aimons.

O Jésus, Roi de mon cœur! vous êtes et vous serez à jamais mon unique trésor, mon unique amour. Ma seule crainte sera de vous déplaire, et mon seul désir d'être entièrement à vous.

O Marie! rendez-moi fidèle à votre aimable Fils.

Pratique. — Renouvelons à Jésus nos promesses et nos résolutions; resserrons ainsi les liens qui nous unissent à lui.

(1) Ps. 18. (2) Matth. 11, 30. (3) Ps. 18, 12.
(4) Prov. 15, 15. (5) Matth. 5, 3.

4 Juillet.

DU SERVICE DE DIEU.

PRÉPARATION. — *Servire Deo regnare est.* « Servir Dieu, dit saint Augustin, c'est régner. » Considérons

1° Combien il est glorieux de servir Dieu.

2° Le bonheur qui nous en revient. Ne cherchons rien en ce monde que l'avantage d'appartenir à Jésus, par la fidélité à tous nos devoirs.

PREMIER POINT.

Ce qui relève le service d'un maître aux yeux des mondains, c'est la noblesse de celui que l'on sert ; s'il est riche, honoré, renommé, élevé en dignité ; s'il est noble, prince ou roi, tous ces titres rendent son service glorieux. Que dirons-nous du Roi des rois ? Non seulement il est riche, noble, élevé, mais il est le Riche par excellence à qui tout appartient ; il est la noblesse infinie puisqu'il est Dieu ; il est la grandeur par essence, et devant lui disparaissent la majesté de tous les rois et toutes les dignités des princes du ciel. Jugeons par là s'il nous est glorieux de servir un tel maître !

Ses serviteurs ne sont pas des esclaves, mais des amis, des enfants adoptifs. Ils jouissent de la plus sublime des libertés. « Désormais, disait le Sauveur à ses disciples, je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis.[1] » « Considérez, dit saint Jean, l'immense charité de notre Dieu : il veut que nous soyons appelés et devenions même en réalité ses enfants.[2] » Une telle prérogative, assurée à tous les serviteurs de Dieu, les élève à ce point, qu'il n'est rien sur la terre qui puisse entourer l'homme d'une auréole plus éclatante, que le service d'un si bon Maître.

(1) Joan. 15, 14.

(2) 1 Joan. 3, 1.

Quelle liberté comparable à celle des serviteurs de Dieu ! Servir Dieu, c'est se rendre indépendant de tout ce qui n'est pas Dieu ; c'est dominer le monde, la chair et le démon ; c'est réduire en servitude l'orgueil, l'avarice, la luxure, la colère, la gourmandise, l'envie et la paresse, ces sept vices capitaux, chefs d'une multitude de défauts dont les pécheurs sont les esclaves, et sur lesquels règnent glorieusement les serviteurs de Dieu. *Servire Deo regnare est.* Examinons si nous ne sommes pas esclaves de quelque affection déréglée, qui nous empêche d'être tout à Dieu. Secouons désormais notre lâcheté, afin de remplir exactement tout ce que le Seigneur nous prescrit. Marchons sur les traces des Apôtres, des Martyrs et des Saints les plus illustres, qui tous se sont fait gloire d'être serviteurs de Jésus-Christ, non pas seulement en paroles mais encore en pratique.

SECOND POINT.

Le bonheur d'un serviteur est dans la bonté de son maître. Mais quel maître meilleur que Dieu, pourrons-nous jamais trouver? Il traite ses serviteurs comme ses fils, comme les frères de Jésus qui les a rachetés de son sang infiniment précieux. « Goûtez et voyez, dit l'Esprit-Saint combien le Seigneur est doux.[1] » Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre. Faisons-en donc l'essai, en nous donnant tout à Dieu.

Le travail qu'il nous impose se ressent de cette bonté si naturelle au Seigneur. Il nous commande des choses faciles, toutes conformes à notre droite raison, c'est-à-dire fuir le péché, le plus grand des maux, et pratiquer la vertu, source de tous les biens. Il nous enjoint ce que nous aimons naturellement, c'est-à-dire de demander pour nous enrichir de biens précieux, ensuite d'aller les puiser dans les sacrements. Qu'y a-t-il de plus facile que ces préceptes? Cependant ils résument tout ce que le Seigneur exige de nous. « Son joug est donc suave et son fardeau léger.[2] »

Il l'est d'autant plus que sa grâce nous l'adoucit, ainsi que

(1) Ps. 33, 9. (2) Matth. 11, 29.

les promesses qu'il nous a faites. Quiconque le sert fidèlement possédera son amitié,[1] goûtera la paix du cœur,[2] qui est un festin perpétuel,[3] comme parle l'Ecriture. Il aura sur la terre des jours pleins de mérites,[4] une mort calme et consolante, et il arrivera de la sorte au bonheur des élus.[5] Qui pourrait après cela préférer au service de Dieu, la tyrannie du démon, la servitude du monde et du respect humain, l'esclavage des penchants vicieux, ou de tout ce qui flatte l'amour-propre et les sens? Rappelons-nous ce qu'ont fait tant d'anachorètes, tant de saints et de saintes, pour le service de Dieu. Ils n'avaient pas une nature moins faible que la nôtre, mais ils ont triomphé d'eux-mêmes à l'aide de la grâce.

O mon Dieu! que de petits liens me retiennent encore loin de vous et de votre parfait amour! je suis heureux à votre service, mais pas autant que je le serais, si je vivais comme les Saints, constamment fidèle et entièrement détaché.

O Marie! brûlez, coupez tout ce qui empêche mon cœur d'appartenir sans réserve à votre divin Fils.

PRATIQUE. — Servons Dieu généreusement, en ne lui refusant rien de ce qu'il demande de nous. En retour, il ne manquera pas d'exaucer nos prières.

---

5 Juillet.

DE LA FIDÉLITÉ A NOS DEVOIRS.

PREPARATION. — « La piété est utile à tout, dit l'Apôtre à Timothée; elle a des promesses pour la vie présente et pour la vie future.[6] » « Remplissez les devoirs de votre charge, dit-il au même.[7] Considérons les motifs qui nous pressent d'accomplir

1° Nos devoirs de piété.

(1) Joan. 14, 23. (2) Ps. 118, 165. (3) Prov. 15, 15.
(4) Ps. 72, 10. (5) Apoc. 14, 13. (6) 1 Tim. 4, 8.
(7) 2 Tim. 4, 5.

2° Nos devoirs d'état. Habituons-nous à faire toutes nos actions avec les intentions les plus pures.

PREMIER POINT.

Dieu exige avec raison que nous rendions hommage à ses grandeurs, à son domaine souverain, à son indépendance absolue. Or, nous le faisons surtout dans nos exercices de piété. Pendant l'oraison, nous humilions notre esprit en la présence de Dieu; nous avouons notre indigence, notre misère; nous glorifions ainsi la sainteté du Seigneur. Par la sainte Messe, nous lui rendons un honneur infini, une louange et une action de grâces sans bornes. Ainsi nos pieux exercices nous aident à payer au Créateur la dette d'adoration, de soumission, de reconnaissance, que méritent ses divins attributs et ses innombrables bienfaits. *Deum tuum adorabis, et illi soli servies.*[1]

Nos devoirs de piété sont un excellent moyen de nous enrichir des grâces du ciel. « Quiconque demande, obtient, a dit le Sauveur; quiconque cherche, trouve; et à celui qui frappe, on ouvrira certainement. » *Et pulsanti aperietur.*[2] Or, par nos pratiques pieuses, nous demandons, nous cherchons, nous frappons. Nous réclamons de Jésus les secours nécessaires à notre âme; nous le cherchons lui-même, comme le Pain de vie, le Bien suprême et éternel; nous frappons à la porte de son Cœur, afin qu'il nous accorde la faveur de vivre en lui, d'être animés de son esprit. Multiplions donc nos actes de demande, dans tous nos exercices de chaque jour. *Petite et accipietis.*[3]

Nos devoirs de dévotion sont le ciment de notre union avec Dieu. En les négligeant, nous perdons peu à peu la vivacité de la foi et la ferveur de l'amour. Au contraire, quand nous y sommes fidèles, la lumière céleste nous dirige, la paix remplit notre âme, la confiance anime notre vie. Nous sentons alors la vérité de cette parole : « Mon joug est suave, et mon fardeau est léger.[4] » Etes-vous fidèle à faire chaque jour votre médita-

(1) Matth. 4, 10.
(2) Luc. 11, 10.
(3) Joan. 16, 24.
(4) Matth. 11, 30.

tion, sans l'abréger, avec attention et ferveur, comme une action très importante? Ne négligez-vous pas la pratique de l'examen, de la lecture spirituelle, de la bonne intention et des oraisons jaculatoires? Voyez, parmi vos prières ordinaires, celles que vous omettez le plus souvent ou ce que vous faites avec moins de soin, et apportez-y remède.

SECOND POINT.

En nous appelant à un état de vie, à un emploi quelconque, le Seigneur nous impose des devoirs, et il veut que nous les remplissions avec exactitude. A ce prix, nous accomplirons la volonté divine; nous honorerons le pouvoir du Créateur, son domaine souverain; nous pratiquerons l'abnégation de nous-mêmes, et mériterons la palme des âmes obéissantes. Soyons donc fidèles à toutes nos obligations. Acquittons-nous-en avec l'intention de nous assujettir pleinement à Dieu. Ne regardons que lui dans tous ceux qui nous commandent en son nom. *Non est enim potestas nisi a Deo.*[1]

Par la fidélité à nos devoirs d'état, nous édifions le prochain. Il est beau de voir une âme toujours exacte à remplir ses obligations, ne perdant jamais son temps en futilités, en conversations inutiles, et se conduisant en tout selon la raison et la foi. On ne la trouve jamais lâche, insouciante, quand il s'agit d'obéir à sa conscience, d'exécuter un ordre ou de satisfaire aux exigences d'un emploi. La pensée du devoir la guide uniquement; et sa conduite bien réglée porte tout le monde à la vertu. Donnons le bon exemple par la régularité de notre vie: « Soyez, dit l'Apôtre, l'exemple des fidèles par vos paroles, votre conduite, votre charité, votre esprit de foi.[2] »

C'est là d'ailleurs une condition nécessaire à notre sanctification. « Vous serez mes amis, disait le Sauveur, si vous faites ce que je vous ai commandé.[3] » « Celui-là m'aime véritablement, qui se conduit selon ma volonté.[4] » Saint Paul ajoute :

(1) Rom. 13, 1.
(2) 1 Tim. 4, 12.
(3) Joan. 15, 14.
(4) Joan. 14, 21.

« Les justes ne sont pas ceux qui connaissent, mais ceux qui accomplissent leurs obligations.[1] » Ne sommes nous pas négligents, insouciants, dans les fonctions, les emplois, les travaux qu'on nous confie ou que réclame notre état, notre vocation? Agissons-nous avec pureté d'intention et esprit de prière? Ce n'est ni le nombre, ni l'éclat des actions, qui sanctifient, mais le soin que l'on met à s'en acquitter parfaitement.

O mon Jésus! communiquez-moi votre lumière, afin que je me guide en tout selon votre bon plaisir. Je me propose de remplir exactement tous mes devoirs, en vue de vous glorifier et de m'unir plus étroitement à vous.

O Marie! obtenez-moi la grâce d'animer toutes mes actions de l'esprit de foi et de ferveur.

PRATIQUE. — Sanctifions nos occupations ordinaires, par la bonne intention et les oraisons jaculatoires.

---

6 Juillet.

COMBIEN L'OBÉISSANCE MÉRITE NOTRE ESTIME.

PRÉPARATION. — « Parce que tu as obéi à ma voix, disait le Seigneur à Abraham, je te comblerai de mes bénédictions.[2] »

1° L'obéissance est préférable à l'oraison, — plus méritoire que les bonnes œuvres, — plus rassurante que les inspirations particulières.

2° Nous jouirons des avantages que donne cette vertu, si nous savons renoncer à nos idées, — à nos inclinations, — à tout manque de foi à l'égard de nos supérieurs. Conformons-nous à notre divin modèle, qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort.

(1) Rom. 2, 13. (2) Gen. 22, 17.

PREMIER POINT.

Tous les maîtres de la vie spirituelle enseignent qu'il vaut mieux omettre quelque exercice de piété par obéissance, que de l'accomplir de son propre choix; pourquoi ? parce que nos méditations, nos prières n'ont de prix qu'en proportion de leur conformité avec la volonté divine. Or, celle-ci se connaît et s'accomplit au moyen de l'obéissance. Estimons donc beaucoup cette vertu ; faisons-en la règle de nos pratiques pieuses. Qu'elle soit comme le cachet divin, qui consacre au Seigneur nos communions, nos oraisons, nos lectures spirituelles, et toutes nos dévotions particulières. *Pone me ut signaculum super cor tuum.*

Marquons-en de même nos autres bonnes œuvres, afin de les rendre méritoires. Sainte Brigitte craignait de déchoir de sa ferveur, parce que son confesseur lui avait interdit ses pénitences ordinaires. La Reine du ciel lui apparut, et l'engagea à obéir sans appréhension : « Ceux qui font pénitence, lui dit-elle, n'ont qu'une seule récompense devant Dieu; ceux, au contraire, qui par obéissance omettent de se mortifier, en obtiennent deux : l'une pour la pénitence qu'ils désiraient faire ; l'autre pour leur obéissance. » Cette dernière vertu doit l'emporter sur les actions les plus sublimes. Le Seigneur la préfère même aux sacrifices les plus saints. *Melior est enim obedientia quam victimæ.*[1]

Elle est plus rassurante que les inspirations particulières. « Celles-ci viennent du démon, dit sainte Thérèse, quand elles nous pressent d'agir contre la volonté de nos supérieurs. Au contraire, celles de l'Esprit-Saint, sont toujours d'accord avec l'obéissance. » Cette vertu est donc un moyen infaillible de ne point s'égarer dans les voies mystérieuses de l'oraison, de la vie intérieure, de la vraie sainteté. Ne murmurez-vous jamais quand vos supérieurs vous appliquent à des travaux, à des occupations ou emplois qui ne sont pas de votre goût ; quand ils vous empêchent de vous livrer à des exercices pieux de votre choix, ou à

(1) 1 Reg. 15, 22.

des études, à des lectures que vous aimez? Rappelez-vous alors que rien ne vous est plus utile, plus salutaire que l'obéissance. *In obedientia summa virtutum clausa est.*[1]

SECOND POINT.

« Que chacun ait ses opinions particulières, dit saint François de Sales, cela n'est point contraire à la vertu; ce qui lui est contraire, c'est l'attachement à nos propres idées. » Si nous voulons obéir sans peine, assujettissons notre jugement à celui de nos supérieurs, de manière à pouvoir dire avec le divin Maître : « Je juge comme j'entends,[2] » c'est-à-dire, selon le précepte qui m'a été donné. Sans cette soumission de notre esprit, l'obéissance nous deviendra pénible et peu méritoire. Elle sera comme un sacrifice inachevé. Ne répliquons donc jamais aux obédiences qu'on nous donne. Acceptons-les comme nous venant de Dieu. *Sicut audio, judico.*

Renonçons à nos goûts, à nos inclinations. Nous sommes naturellement si attachés à nous-mêmes et à nos penchants, que souvent, par la seule raison qu'une œuvre nous est prescrite, nous la trouvons difficile. Les Saints avaient d'autres sentiments : ils ne s'estimaient heureux que dans l'obéissance. Sainte Jeanne de Chantal, un jour de récréation, permit à ses religieuses d'employer cette journée comme il leur plairait. Le soir venu, toutes la supplièrent de ne plus leur donner une pareille liberté, à cause de l'ennui qu'elles en avaient éprouvé. Aimons donc aussi à nous soumettre en tout à la volonté de nos supérieurs.

Considérons-les toujours à la lumière de la foi, qui nous montre en eux les Représentants de Dieu, les Organes de l'Esprit-Saint. Leur volonté est l'expression vivante de celle du Créateur. Quand ils nous parlent, nous dirigent, nous commandent, c'est Jésus lui-même que nous devons écouter, c'est à lui que nous devons nous soumettre dans leur personne. L'Evangile est exprès là-dessus : « Qui vous écoute, m'écoute moi-même, »

(1) Saint Jérôme.

(2) Joan. 5, 30.

a dit le Sauveur.[1] N'attribuez-vous jamais à la passion, à l'humeur, au caprice, les ordres que vous recevez? Ne les examinez-vous pas curieusement, au risque d'exciter en vous des répugnances, des retards, des murmures? Cessez de voir l'homme dans votre supérieur, pour n'y chercher que Dieu, et vos difficultés à obéir s'évanouiront.

O mon Jésus! je crois à cette divine parole qui m'assure que tout pouvoir légitime vient du ciel. Je vénère votre autorité en tous ceux qui ont le droit de me commander. Je m'y soumets entièrement, et je suis résolu d'éviter tout ce qui blesse la parfaite obéissance.

O Marie! obtenez-moi la plus humble soumission à mes supérieurs, surtout à ceux qui dirigent mon âme.

PRATIQUE. — Formons souvent des actes de foi sur les vrais motifs qui doivent animer notre obéissance.

---

7 Juillet.

COMMENT IL FAUT OBÉIR.

PRÉPARATION. — « Obéissez, dit saint Paul, à ceux qui vous sont préposés, et soyez-leur soumis.[2] »

1° Nous devons obéir à toute autorité légitime, comme à Dieu lui-même, c'est-à-dire, avec foi, — avec promptitude, — avec générosité.

2° Nous acquerrons l'obéissance parfaite, à l'aide des moyens suivants : estimer beaucoup nos supérieurs; — voir en eux la personne de Jésus-Christ; — nous abandonner avec confiance à leur conduite, comme à celle de l'Homme-Dieu.

(1) Luc. 10, 16. (2) Hebr. 13, 17.

PREMIER POINT.

Il faut obéir avec foi, c'est-à-dire, bien se persuader que l'autorité des supérieurs vient uniquement de Dieu : *Non est enim potestas nisi a Deo.*[1] Dans le doute même si la chose commandée par le supérieur est bonne ou mauvaise, on est tenu d'obéir, et en obéissant, on est sûr de ne pas pécher et de faire une œuvre agréable au Seigneur. « Ce que commande celui qui tient la place de Dieu, dit saint Bernard, pourvu que ce ne soit pas un péché certain, doit être exécuté comme si Dieu lui-même l'ordonnait. »

Nous devons obéir avec promptitude, c'est-à-dire, sans hésiter, sans nous plaindre, sans nous excuser, sans remettre au lendemain. « Obéissez, dit l'Apôtre, de manière à contenter vos supérieurs, afin qu'ils remplissent leurs fonctions avec joie et non en gémissant. » Oh ! que les supérieurs gémissent, quand leurs subordonnés résistent à leurs ordres, ou ne s'y prêtent qu'avec peine, après mille délais ! « Cette conduite, ajoute l'Apôtre,[2] ne vous est pas avantageuse. » Dieu vengera lui-même le supérieur que vous contristez, et votre peu de soumission nuira beaucoup à votre avancement spirituel. *Hoc enim non expedit vobis.*

Nous devons obéir avec générosité. Il est des âmes faibles que leurs supérieurs doivent étudier, interroger, afin de connaître leurs goûts, leurs inclinations, et ne pas leur ordonner ce qui leur répugne. Elles ressemblent à l'Aveugle de Jéricho, à qui le Sauveur demanda : « Que voulez-vous que je vous fasse ?[3] » Cet homme aurait dû répondre : « Seigneur ! ce n'est pas à vous de faire ma volonté, mais à moi d'accomplir la vôtre avec joie. » Ainsi doit parler celui qui désire la perfection. Au lieu de chercher son propre contentement, il doit souhaiter uniquement le bon plaisir divin, et l'accomplir sans réserve, avec un entier dévouement. Est-ce ainsi que vous agissez ? avant d'obéir, ne faites-vous pas des remarques, des observations, qui indiquent

(1) Rom. 13, 1. (2) Hebr. 13, 17. (3) Luc. 18, 41.

assez que vous voudriez faire votre volonté? Vous regardez comme impossible ce que Dieu vous commande, au lieu de vous confier en lui. Celui qui vous donne ses ordres par ses représentants, ne saura-t-il pas vous aider à les exécuter? Formez là-dessus les actes d'une foi vive et pratique.

SECOND POINT.

La bonne opinion ou l'estime que nous avons de ceux qui nous commandent, nous facilite beaucoup la pratique de l'obéissance. Voilà pourquoi saint Jean Climaque recommande de chasser de son esprit tout soupçon défavorable aux supérieurs, aussi promptement qu'on éloigne les pensées contraires à la chasteté. Saint Ignace de Loyola parle dans le même sens. Ayons donc soin de couvrir les défauts de nos supérieurs du manteau de la charité, si nous ne voulons pas nous rendre l'obéissance pénible et difficile. Gardons-nous surtout de les critiquer, en présence de ceux qui leur sont soumis. *Diis non detrahes.*[1]

Faisons plus : considérons Jésus dans leur personne. Les supérieurs remplacent le Sauveur, en tant qu'ils sont revêtus de son autorité. Cette autorité doit être respectée en eux comme en Jésus lui-même, quels que soient leurs défauts ou leur inaptitude. « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, disait le divin Maître; ne suivez pas leurs exemples, mais retenez et faites tout ce qu'ils vous disent.[2] » Ne regardons nullement les qualités ou les défauts de nos supérieurs, mais seulement la personne du Sauveur dont ils tiennent la place. *Qui vos audit, me audit.*[3]

Abandonnons-nous avec assurance à leur direction. Ayant reçu du ciel les pouvoirs et les grâces que demandent leurs emplois, ils doivent nous inspirer une filiale confiance. Laissons-leur toute liberté de nous commander, de nous reprendre à leur gré. « L'obéissance entière, dit le père Balthasar Alvarez, est le chemin le plus sûr et le plus court de la vraie vertu. « En

(1) Exo. 22, 28. (2) Matth. 23, 3. (3) Luc. 10, 16.

vivant sous la conduite des Représentants de Dieu, nous sommes protégés par Dieu lui-même, qui nous comble de biens. Jamais il ne nous demandera compte de ce que nous aurons fait pour obéir.[1] N'êtes-vous pas trop attentifs à remarquer ce qui vous semble défectueux dans ceux qui vous commandent? Vous oubliez leur autorité pour ne penser qu'à leurs défauts; de là vos répugnances à suivre leurs avis charitables, à exécuter leurs volontés. Votre obéissance perd ainsi beaucoup de son mérite.

O mon Jésus! je me propose de considérer dans tous mes supérieurs votre personne sacrée, et de leur obéir comme à vous-même.

O Marie! rendez-moi fidèle à me conduire en tout selon la volonté divine, manifestée par celle de mes supérieurs.

PRATIQUE. — Retenons cette parole de saint Laurent Justinien : « Ceux qui se donnent à Dieu, en lui sacrifiant leur volonté, obtiendront de lui tout ce qu'ils désirent. »

---

8 Juillet.

CE QUE PEUT L'OBÉISSANCE.

PRÉPARATION. — « Les ennemis que nous avons à combattre, dit l'Apôtre, ne sont pas formés de chair et de sang; ce sont les princes et les puissances de l'enfer.[2] » Considérons

1° Combien le démon est puissant et redoutable.

2° Comment nous pouvons le vaincre par la seule obéissance. Réveillons notre foi sur le motif qui doit animer notre soumission à ceux qui dirigent notre âme.

(1) Hebr. 13, 17. (2) Eph. 6, 12.

PREMIER POINT.

Les démons sont des adversaires pleins d'orgueil, de haine et d'envie. Ils méprisent l'homme comme un être de boue, et ils ne peuvent souffrir de le voir destiné à occuper les places qu'ils ont laissées vides dans le ciel. Aussi Satan a été homicide dès le commencement, en faisant tomber notre premier père et toute sa race avec lui.[1] Sa colère contre nous ne dort jamais. Comme un lion rugissant, dit saint Pierre, il rôde sans cesse autour de nos âmes, cherchant à les dévorer.[2] Impuissant à se venger sur Dieu même, des châtiments qu'il en reçoit, il tourne sa force et sa haine contre nos âmes qui sont les images de Dieu. Sa puissance est bien supérieure à la nôtre ; il ne traîne pas comme nous après lui le poids de la chair, les obstacles de la matière et des sens ; il est tout esprit, il nous voit sans être vu, et nous attaque au moment où nous y pensons le moins. Son audace est égale à sa puissance : il n'a pas reculé devant la pensée de tenter les plus grands Saints ; que dis-je? n'a-t-il pas tenté Jésus-Christ lui-même ? Quand il se voit trop faible, il prend avec lui des légions d'esprits infernaux, qui réunissent leurs efforts contre un seul chrétien. A son lit de mort, saint André d'Avellin fut attaqué par dix mille démons.[3] S'il remporta la victoire, ce ne fut que par le secours de la Reine des Anges. Jugeons par là combien nous sommes en danger de succomber dans la lutte, si nous n'avons pas un moyen tout-puissant qui nous aide à triompher. Ce moyen, l'Esprit-Saint nous l'a indiqué, lorsqu'il a dit : « L'homme obéissant chantera la victoire. » *Vir obediens loquetur victoriam.*[4] Examinons si nous luttons toujours contre l'enfer selon les avis de notre directeur de conscience, c'est-à-dire, en fuyant les périls qu'il nous signale, en évitant de raisonner avec le démon, et en recourant promptement et constamment à la prière. Car Satan est un lion pour la force, un tigre affamé pour l'audace, et un serpent pour la ruse. Nous ne le vaincrons que par les armes de Dieu.

(1) Joan. 8, 44. Sap. 2, 24.
(2) 1 Petr. 5.
(3) S. Alph.
(4) Prov. 21, 28.

SECOND POINT.

La pratique de l'obéissance est le grand moyen de vaincre l'enfer, pourquoi ? parce que par elle nous exerçons l'humilité, vertu qui terrasse nécessairement le prince de l'orgueil, qui ne saurait s'humilier ; en outre, dit saint Grégoire, nous formons un acte de soumission dont le démon est incapable, lui qui est tombé par sa révolte contre l'autorité divine. Un autre motif, c'est qu'en obéissant nous unissons notre volonté faible à la volonté du Dieu tout-puissant, en sorte que nous devenons forts et invincibles comme lui. Mais, dira-t-on peut-être, la prière n'est-elle pas le moyen par excellence de triompher de l'enfer ? Oui, sans doute, mais en tant que Dieu nous a donné ce moyen, et que nous l'employons comme nous venant de lui, c'est-à-dire, en tant qu'il est uni à l'obéissance. De là saint Grégoire a dit : « Par les autres vertus, nous résistons à Satan, mais par l'obéissance nous en triomphons. » Saint Paul n'attribue pas aux prières du Sauveur les effets de la Rédemption, mais bien à son obéissance.[1] « Celui qui combat dans l'arène, dit le même Apôtre, ne sera pas couronné, à moins d'avoir légitimement combattu ;[2] » légitimement, c'est-à-dire, selon les règles prescrites, les lois établies, les moyens donnés par l'autorité des supérieurs, et employés fidèlement en esprit d'obéissance. Sans ces conditions, nous n'aurons ni la victoire, ni la couronne. Sondons ici notre cœur : quel cas faisons-nous de la direction ? ne la réduisons-nous pas à la simple absolution de nos péchés ? Les moyens que nous prenons pour avancer, sont-ils sanctionnés, sanctifiés, divinisés par l'autorité divine ? Sont-ils rendus efficaces par notre fidélité à les employer en esprit de foi et de soumission à Dieu ? Prenons garde que le jugement propre ne soit notre seul guide dans la vie spirituelle.

O mon Jésus ! soyez vous-même ma lumière et mon conseil dans toutes mes voies. Rendez-moi docile aux avis que me donnent ceux qui tiennent votre place à mon égard.

(1) Rom. 5, 19. (2) 2 Tim. 2, 5.

O Marie! obtenez-moi la foi la plus vive sur la force que procure à l'âme la vertu d'obéissance.

PRATIQUE. — Faisons connaître au confesseur nos tentations, nos inclinations mauvaises, les défauts qu'on nous reproche, et suivons fidèlement ses avis.

---

9 Juillet.

OCTAVE DE LA VISITATION.

DE L'OBÉISSANCE DE MARIE.

PRÉPARATION. — *Ecce ancilla Domini.*[1] « Je suis la servante du Seigneur, » dit la Vierge prédestinée à l'Archange Gabriël.

1° L'obéissance de Marie fut pleine de foi, — de docilité, — et d'esprit de sacrifice.

2° Cette vertu fut la cause des grandeurs, — du pouvoir, — et de la fécondité spirituelle de la Vierge-Mère. Obéissons comme Marie, avec exactitude et générosité.

PREMIER POINT.

Lorsque l'Archange Gabriël vint annoncer à Marie qu'elle serait la Mère de Dieu, l'auguste Vierge crut à la parole de l'Envoyé céleste. Convaincue que l'obéissance n'a jamais trompé personne, elle acquiesça à la proposition de l'Ange, comme à la volonté de Dieu même. Elle montra par là sa foi vive dans l'autorité, et la grande estime qu'elle faisait de la vertu d'obéissance. Car, dans une circonstance aussi solennelle, elle ne trouva rien de meilleur à présenter à Dieu, qu'une âme entièrement soumise à son bon plaisir. Honorons, comme Marie, l'autorité divine en ceux qui nous commandent au nom du Seigneur. *Non est enim potestas nisi a Deo.*[2]

(1) Luc. 1. (2) Rom. 13, 1.

L'obéissance de la Vierge-Mère fut pleine de docilité. « Servante fidèle, dit saint Thomas de Villeneuve, jamais elle ne contredit son Créateur. » Ses pensées, ses désirs, ses affections furent toujours conformes à la grâce. Semblable à du métal fondu, son âme prenait, à chaque instant, toutes les formes qu'il plaisait à Dieu de lui donner. « Sa vie se passa tout entière, dit saint Bernardin de Sienne, à rechercher la volonté du Seigneur, et à l'accomplir en toutes choses. Telle devrait être aussi notre occupation continuelle : connaître et exécuter les desseins de Dieu sur nous. *Juxta voluntatem Dei vestri facite.*[1]

L'obéissance de Marie fut animée de l'esprit de sacrifice. Sur le simple ordre de l'empereur romain, cette Vierge fidèle et généreuse entreprit le pénible voyage de Bethléem, en temps d'hiver et malgré les raisons qu'elle avait de s'en dispenser. De même, à la voix de Joseph, son Epoux, elle quitta sa patrie, prit la route de l'exil, et vécut en Egypte dans les plus dures privations. Plus tard, sur le Calvaire, soumise aux décrets divins, elle n'hésita pas à sacrifier son Fils unique, la grande Victime de notre salut. Oh ! que je suis loin d'imiter l'obéissance de cette auguste Vierge ! je ne puis recevoir un ordre sans en examiner les motifs, sans entrevoir les difficultés qu'en présentera l'exécution. De là des répugnances, des lenteurs à obéir, et souvent des plaintes et des mécontentements.

SECOND POINT.

Marie dit elle-même dans son admirable Cantique, que le Seigneur a daigné regarder l'humilité de sa Servante.[2] Or l'humilité d'une servante consiste principalement dans une disposition continuelle à obéir. D'où l'on peut conclure que la parfaite soumission de la divine Mère aux ordres de Dieu, fut le principe des gloires de cette Vierge prédestinée. Le Verbe éternel, en effet, ne s'incarna qu'après l'acquiescement de l'auguste Marie à la parole de l'Ange.[3] Si nous voulons être grands devant Dieu, humilions-nous constamment sous le joug suave de l'obéissance. *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

(1) 1 Esdr. 7, 18. (2) Luc. 1, 48. (3) Ibid. 38.

La soumission parfaite de Marie à la volonté du Seigneur fut la cause du grand pouvoir qu'elle reçut de sa bonté. « Par la perfection de mon obéissance, dit-elle à sainte Brigitte, j'ai mérité que le pardon fût accordé à tous les pécheurs qui recourraient à moi avec des sentiments de repentir. » La fidélité avec laquelle la divine Mère unit toujours son cœur à la volonté de Dieu, lui valut cette force d'intercession auprès de lui. Car le Tout-Puissant accomplit les désirs de ceux qui le craignent, et il exauce leurs prières.[1] Recourons donc à la Reine du ciel avec une confiance sans bornes. Demandons-lui la force de pratiquer, à son exemple, l'obéissance parfaite. *Ut stetis perfecti in omni voluntate Dei.*[2]

Cette vertu fut en Marie la cause de sa fécondité spirituelle. « Ève, la première femme, dit saint Irénée, nous avait causé la mort par sa désobéissance ; Marie, la nouvelle Ève, nous rendit la vie par sa soumission au bon plaisir de Dieu. En récompense de son consentement à l'incarnation du Verbe et à la mort de Jésus, elle devint la Dispensatrice des biens de la Rédemption. De là ces fruits innombrables qu'elle produit dans les âmes. Par elle, les pécheurs sont convertis, les justes conservent la ferveur et se sanctifient. Tous les chrétiens ressentent les effets de sa charité généreuse. Voulez-vous être grand devant Dieu, voulez-vous qu'il exauce toutes vos prières, qu'il bénisse vos travaux, les rende féconds ? à l'exemple de Marie, obéissez avec simplicité, promptitude, et avec exactitude.

O ma tendre Mère ! j'admire votre subordination entière à la conduite de la Providence, et je me confie dans votre puissante intercession. Remplissez mon cœur de sentiments de soumission et de désirs continuels d'obéir, afin que ma vie ressemble à votre vie si humble, si dépendante de l'esprit de Dieu.

Pratique. — Quand nous recevons une obédience qui contrarie nos goûts, faisons taire nos raisonnements et nos murmures.

(1) Ps. 144, 20 (2) 1 Thess. 4, 3.

10 Juillet.

L'OBÉISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

PRÉPARATION. — « Je suis descendu du ciel, dit le Sauveur, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.[1] » Toute âme pieuse et religieuse peut parler de même : elle n'est sur la terre que pour accomplir la volonté de Dieu. Méditons

1° La divine obéissance de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, — et dans sa vie eucharistique

2° Les défauts à éviter pour marcher sur ses traces. Préférons la vertu d'obéissance aux actions les plus saintes et les plus éclatantes.

PREMIER POINT.

Jésus déclare qu'il n'est venu sur la terre que pour obéir au Père céleste qui nous l'a envoyé. Et en effet il ne s'est incarné qu'au temps marqué par les décrets divins et après que sa Mère eut prononcé le *fiat* attendu par le ciel. A sa naissance, le premier élan de son Cœur, dit l'Apôtre, fut un élan d'obéissance : « Mon Dieu ! voici que je viens pour accomplir votre volonté.[2] » L'enfance du Sauveur se résume en ces mots : « Il leur était soumis,[3] » c'est-à-dire à Marie et à Joseph, qui lui tenaient la place de Dieu. Pendant le cours de ses prédications, Jésus se conduisit de même : il ne prêcha qu'aux Juifs, parce qu'il n'avait été envoyé, disait-il, qu'aux brebis d'Israël.[4] Il se faisait le serviteur de tous,[5] déclarant que sa nourriture,[6] sa respiration,[7] était d'obéir en tout aux volontés de son Père. Vint enfin le temps de sa Passion : il la commença par des actes de soumission aux décrets divins. *Non mea voluntas, sed tua fiat.*[8]

(1) Joan. 6, 38. (2) Hebr. 10, 7. (3) Luc. 2, 51.
(4) Matth. 15, 24. (5) Matth. 20, 28. (6) Joan 4, 34.
(7) Joan. 8, 29. (8) Luc. 22, 42.

Il la continua, en obéissant à ses persécuteurs, à ses juges, à ses bourreaux eux-mêmes. Ce fut par obéissance qu'il rendit le dernier soupir, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.[1] Saint Paul attribue à cette obéissance du Sauveur la justification et la sanctification du genre humain, fruits précieux de la Rédemption.[2]

Et maintenant encore, dans l'adorable Eucharistie, Jésus continue d'obéir. Lui, le Roi du ciel, il descend sur la terre à la voix de l'homme, et semble rester ensuite sur les autels pour obéir aux hommes, sans la moindre résistance. Il demeure dans nos tabernacles sans mouvement propre, se laisse placer où on le place, soit exposé dans l'ostensoir, soit renfermé dans le ciboire; il se laisse porter où on le porte, par les rues, dans les maisons; il se laisse donner dans la communion à qui on le donne, soit au juste, soit au pécheur. Il obéit à autant de créatures qu'il y a de prêtres sur la terre, et il le fera jusqu'à la fin du monde : *Usque ad consummationem sæculi.* Une telle obéissance ne doit-elle pas nous enflammer du désir de ne jamais plus faire notre propre volonté?

SECOND POINT.

Efforçons-nous d'imiter l'obéissance du Sauveur. « Le véritable obéissant, dit saint Bernard, ne connaît pas les retards; il se dispose d'avance à écouter les ordres qu'on lui donne, et à les exécuter aussitôt. » Le matin, au premier son de la cloche, il se lève sans tarder d'une seconde, pour obéir à la voix de Dieu qui l'appelle. Quand le supérieur lui impose quelque tâche, il se met tout de suite en devoir de la remplir. Est-ce ainsi que nous obéissons? Que de lenteur, d'hésitations, quand il s'agit d'exécuter un ordre! on veut achever ce que l'on fait, avant d'accomplir ce que Dieu commande. On préfère ainsi sa propre satisfaction au bon plaisir divin. *Fidelis obediens nescit moras.*

Ces retards viennent souvent des examens qu'on se permet

(1) Phil. 2, 8. (2) Rom. 5, 19. Hebr. 10, 5.

dans la pratique de l'obéissance. Il en est qui veulent savoir pourquoi on leur confie tel emploi plutôt que tel autre; quels motifs ont poussé les supérieurs à leur imposer ce travail à eux, et non pas à leurs confrères. Ces réflexions et autres semblables ne servent qu'à nourrir ou à révolter l'amour-propre, selon que la conclusion est favorable ou contraire aux inclinations naturelles. Elles rendent ainsi notre obéissance peu méritoire et parfois très difficile. Cessons de faire des retours intéressés sur les ordres qu'on nous donne; contentons-nous de les accomplir comme nous venant de Dieu.

Alors il nous sera facile de les exécuter sans murmurer. Le murmure a sa source dans le manque de soumission d'esprit, et dans le défaut de générosité. On se plaint parce qu'on raisonne, ou parce que l'on craint les difficultés. Obéir avec répugnance ou de mauvaise grâce, c'est imiter, non Jésus-Christ, mais Satan qui n'obéit que de force. N'exécutons-nous pas souvent ce qui nous est commandé, en accompagnant notre obéissance de paroles chagrines, de plaintes à demi formulées? « Ce n'est pas à nous, disait Moïse à son peuple, que s'adressent vos murmures, mais c'est à Dieu lui-même. » *Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum.*[1]

O mon Jésus! j'adore votre volonté toute-puissante, toute sage et toute sainte, dans celle de mes supérieurs, et je me repens de lui avoir si souvent résisté, ou du moins de l'avoir fréquemment contrariée, en manquant de promptitude et de soumission.

O Marie! détruisez en moi l'orgueil, l'insubordination, et tout ce qui s'oppose en mon cœur au bon plaisir divin.

PRATIQUE. — Examinons en quoi notre obéissance est défectueuse, et ranimons notre foi sur les motifs qui doivent la rendre parfaite.

(1) Exo. 16, 8.

11 Juillet.

L'OBÉISSANCE DE JÉSUS DANS SA PASSION.

PRÉPARATION. — « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, dit l'Apôtre, et jusqu'à la mort de la croix.[1] » Considérons

1° Jusqu'où le Sauveur a porté l'obéissance pendant sa Passion.

2° Quel en a été le fruit. N'estimons rien tant sur la terre que la pratique constante de cette vertu.

PREMIER POINT.

L'Apôtre déclare que le Sauveur a obéi jusqu'à la mort, c'est-à-dire à tous les instants de sa vie mortelle, sans se départir jamais de cette conduite de dépendance et de soumission ; il a obéi jusqu'à la mort de la croix, ce qui signifie qu'au milieu des tourments mêmes il est resté fidèle à sa volonté d'obéir. Dès le début de la Passion, quoiqu'il souffrît, au Jardin des Olives, une agonie cruelle qui lui faisait suer le sang et soulevait en lui toutes les répugnances de la nature, on l'entendit s'écrier : « Mon Père, non pas ma volonté, mais la vôtre ![2] » Puis, quand ses ennemis se présentèrent pour se saisir de lui : « Afin que le monde, dit-il, sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'a commandé, levez-vous et sortons d'ici.[3] » Où donc allait-il ? au-devant de ceux qui venaient le lier, le garrotter, au-devant de Judas qui venait le trahir. « Pendant toute sa passion, il se soumet à ses juges, à ses bourreaux, dit saint Grégoire de Nysse, lui le Roi de gloire et le Seigneur de tous. » « Il s'est livré tout entier, ajoute saint Pierre, à celui-là même qui le condamnait injustement.[4] » Isaïe nous le

(1) Phil. 2, 8.
(2) Luc. 22, 42.
(3) Joan. 14, 31.
(4) 1 Petr. 2, 23.

représente comme une brebis qu'on mène à la boucherie, comme un agneau silencieux devant celui qui le tond ; jamais il ne fit la moindre résistance. O Jésus ! qui donc enchaîne ainsi votre puissance, en présence de vos ennemis? qui vous ferme la bouche pour ne point leur répondre? Ah ! vous l'avez dit vous-même à Pilate : « Tu n'aurais pas de pouvoir sur moi, si tu ne l'avais reçu d'en haut.[1] » C'est donc l'autorité divine, ô Jésus, qui vous retient; c'est cette autorité que vous voyez dans vos juges, et que vous respectez partout où elle se trouve. Quelle leçon pour nous !... Enfin Jésus meurt sur la croix. Il avait dit : « J'ai gardé les préceptes de mon Père.[2] » « J'ai achevé l'œuvre qu'il m'a confiée.[3] » Il répète en d'autres termes ces paroles, avant d'expirer : *Consummatum est* : « J'ai tout accompli.[4] » Oh ! que nous serions heureux, si nous pouvions nous rendre le même témoignage avant notre dernier soupir ! Faisons en sorte qu'il en soit ainsi ; consacrons toute notre vie à la pratique de l'obéissance, mais d'une obéissance surnaturelle, constante et généreuse.

SECOND POINT.

« Il est impossible, dit l'Apôtre, que le sang des taureaux et des boucs efface nos péchés. Voilà pourquoi, en entrant en ce monde, le Sauveur a dit : Mon Père, vous n'avez plus voulu de victime ni d'offrande, et les sacrifices offerts en expiation du péché ne vous ont point été agréables. Alors j'ai dit : Voici que je viens pour accomplir votre volonté.[5] » Ce sacrifice de la volonté du Fils fut plus agréable au Père céleste, que tous les holocaustes de l'ancienne loi. Aussi l'Apôtre ajoute que l'acte d'obéissance que fit le Sauveur, en acceptant la mort, fut précisément ce qui nous sanctifia.[6] Ailleurs il écrit : « Comme par la désobéissance d'un seul homme, beaucoup d'autres ont été faits pécheurs, ainsi, par l'obéissance d'un seul, qui est Jésus-Christ, beaucoup sont devenus justes.[7] » En d'autres termes,

(1) Joan. 19, 11. (2) Joan. 15, 10. (3) Joan. 17, 4.
(4) Joan. 19, 30. (5) Hebr. 10, 4-10. (6) Ibid.
(7) Rom. 5, 19.

c'est l'obéissance du Sauveur qui nous a justifiés et sanctifiés.

Mais pour que cette obéissance opère efficacement en nous, il nous faut l'appliquer à notre âme en y joignant la nôtre, c'est-à-dire que nous ne participerons aux fruits de l'obéissance du Sauveur, qu'autant que nous serons comme lui dociles et soumis. Cette soumission doit s'exercer à l'égard de l'Eglise, dépositaire des mérites de l'Homme-Dieu, et à l'égard de tous ceux qui sont revêtus de l'autorité divine à laquelle le Rédempteur a toujours obéi. Sainte Mechtilde, méditant un jour la Passion, dit à Jésus : « Seigneur ! apprenez-moi à vous honorer comme il faut. » Le Sauveur lui répondit : « Attachez-vous à l'obéissance en l'honneur de mes liens ; soyez fidèle à garder vos règles pour l'amour de moi. Ne dites jamais, quoi qu'on commande : Cela n'est pas raisonnable. » Ainsi parla Jésus. Ces paroles s'adressent aussi à nous : honorons ses liens et ses souffrances, en pratiquant l'obéissance qui lui a fait embrasser la croix ; nous aurons part ainsi aux mérites de sa Passion.

O mon Rédempteur ! faites-moi mourir à ma propre volonté. Je vous la consacre sans réserve, afin que toujours elle accomplisse vos préceptes et toutes mes obligations.

O Marie ! obtenez-moi la plus entière soumission au bon plaisir de Jésus.

Pratique. — Obéissons sans raisonner, et quand l'exécution d'un ordre est difficile, regardons Jésus crucifié et mourant par obéissance.

---

12 Juillet.

MOYEN DE BIEN OBÉIR.

Préparation. — *Vir obediens loquetur victoriam.* « L'homme obéissant, dit l'Ecriture, chantera la victoire.[1] » Considérons

1° Quel est le vrai moyen d'être parfaitement obéissant.

(1) Prov. 21, 28.

2° Les effets salutaires et les récompenses que nous attire l'obéissance parfaite. Pensons souvent à cette parole de l'Apôtre : « Pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu.[1] »

PREMIER POINT.

Le supérieur d'un monastère se trouvant avec un étranger qu'il voulait édifier, fit venir un de ses religieux, vieillard de quatre-vingts ans, et le laissa devant lui pendant deux heures, sans lui dire un mot. On demanda ensuite à ce vrai obéissant ce qui l'avait occupé pendant une si longue attente, il répondit : « Je me figurais être devant Jésus-Christ, et recevoir de lui cette humiliation ; c'est pourquoi il ne m'est pas venu à l'esprit de désobéir.[2] » Tel est le moyen par excellence de rendre notre obéissance parfaite : voir Jésus lui-même dans la personne de nos supérieurs. Cette pratique est fondée sur la foi, car le Sauveur a dit à tous ceux qui commandent : « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise.[3] » « Obéissez à vos maîtres, dit l'Apôtre, comme à Jésus-Christ. » *Sicut Christo.*[4] De ce principe il est facile de déduire toutes les qualités que doit avoir l'obéissance. Si nous reconnaissons véritablement Jésus dans ceux qui nous conduisent, nous les respecterons, nous les aimerons, nous exécuterons leurs ordres, non seulement sans raisonner, sans murmurer, mais encore avec promptitude, exactitude, simplicité et générosité. Ainsi notre obéissance sera parfaite. Prenons la sainte habitude qu'avait contractée le bienheureux Alphonse Rodriguez : chaque fois que son supérieur lui donnait un ordre ou lui exprimait un désir, il répondait intérieurement : « Oui, Seigneur Jésus, je vais faire ce que vous exigez ou souhaitez de moi. » Et aussitôt, oubliant la personne du supérieur, il se mettait en devoir d'exécuter ce que le Sauveur lui avait prescrit par son représentant. Agissons de même, et la vertu d'obéissance nous deviendra aussi facile que méritoire.

(1) Rom. 13, 1.
(2) S. Jean Clim.
(3) Luc. 10, 16.
(4) Eph. 6, 7

SECOND POINT.

Ceux qui obéissent toujours en esprit de foi sont dirigés par Dieu lui-même ; car le Seigneur pour les récompenser éclaire en leur faveur ceux qui les gouvernent. Leurs prières sont toujours exaucées, selon la promesse du Sauveur : « Si vous demeurez en moi et que mes ordonnances ou préceptes demeurent en vous, tout ce que vous voudrez, demandez-le, et il vous sera donné.[1] » « Le Seigneur, dit le Psalmiste, se plaît à faire la volonté de ceux qui le craignent,[2] » et qui accomplisse son bon plaisir. Il leur rend l'obéissance facile et agréable, en leur communiquant une paix profonde.[3] Cette paix est le résultat de l'accord qui existe entre leur volonté et la volonté divine.

Cet accord opère la tranquillité de la conscience, parce qu'on est sûr, en obéissant, de contenter et de glorifier son Créateur ; on est sûr de n'être pas jugé sur l'action ainsi faite, puisque, selon l'Apôtre, les supérieurs rendront compte eux-mêmes des ordres qu'ils auront donnés. *Quasi rationem pro animabus vestris reddituri.*[4] Scrutons ici notre cœur et notre conduite. D'où vient que nous connaissons à peine ces heureux effets de l'obéissance ? N'est-ce pas de l'habitude que nous avons prise de n'exécuter aucun ordre sans le contrôler, le critiquer, sans témoigner nos répugnances, au lieu de l'accomplir aussitôt, avec ponctualité et avec joie, comme si Jésus lui-même en personne était sorti du tabernacle pour nous le donner ? Demandons pardon du passé, et prenons pour l'avenir de sincères et généreuses résolutions.

O mon Dieu ! qui suis-je pour oser vous résister, vous désobéir dans la personne de ceux qui me commandent en votre nom ? Accordez-moi plus d'humilité, d'abnégation, et de dévouement à votre service.

O Marie ! obtenez-moi le véritable esprit d'obéissance et de soumission à ceux qui me conduisent.

PRATIQUE. — Chaque fois que nous rencontrons notre supérieur, saluons-le comme Jésus lui-même dont il tient la place.

(1) Joan. 15, 7. (2) Ps. 144, 19.
(3) Ps. 118, 165. (4) Hebr. 13, 17.

13 Juillet.

SOUMISSION DU JUGEMENT DANS LA PRATIQUE DE L'OBÉISSANCE.

PRÉPARATION. — « Obéissez à vos supérieurs, dit l'Apôtre, en toute simplicité de cœur, comme à Jésus-Christ.[1] »

1° Sans la soumission de notre jugement à l'autorité légitime, notre obéissance ne sera ni complète, — ni rassurante, — ni sanctifiante.

2° Evitons donc les murmures, — les examens, — les détours dans l'exercice de cette vertu. Ne considérons que la volonté divine, en toutes les obédiences qu'on nous donne.

PREMIER POINT.

La perfection de l'obéissance exige l'assujettissement de notre âme tout entière. Or, en refusant à Dieu ou à nos supérieurs la soumission de notre raison, nous enlevons une partie de l'holocauste ou du sacrifice de nous-mêmes. Loin de glorifier le Seigneur, comme il convient, nous déshonorons sa sagesse, en lui préférant nos idées. Nous oublions alors ce que le Sauveur disait à ses disciples : « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.[2] » Imitons la simplicité des enfants, qui font sans examen ce qu'on leur prescrit. *In simplicitate cordis vestri, sicut Christo.*[3]

Sans la soumission de notre entendement, notre obéissance ne sera nullement rassurante. « Rien n'est plus dangereux, dit saint Philippe de Néri, que de vouloir se guider par ses propres lumières. Au contraire, rien n'est plus sûr que de se laisser conduire par ses supérieurs. » Ceux-ci reçoivent de Dieu les grâces nécessaires à leur emploi. Leurs décisions sont marquées du sceau de la divine Sagesse qu'ils représentent à notre égard.

(1) Eph. 6, 5. (2) Matth. 18, 3. (3) Eph. 6, 5.

Quand nous renonçons à notre manière de voir, nous ôtons à notre esprit tout appui naturel ; nous le forçons à se diriger par la foi. Or la foi ne trompe point, tandis que notre raison est souvent en défaut. Confions-nous donc sans inquiétude à la conduite de ceux qui prennent soin de notre âme. *Pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.*[1]

Sans la soumission de notre jugement, notre obéissance ne saurait être sanctifiante. Elle n'est plus cette glorification de l'autorité, qui exerce notre vertu, cet abrégé de perfection dont parle sainte Thérèse, et qu'elle appelle le moyen le plus court, le plus sûr, le plus capable de nous unir à Dieu. La sainteté demande un parfait assujettissement de notre esprit, de notre cœur, ou l'abnégation de notre jugement et de notre volonté. « Le Seigneur, dit le Prince des Apôtres, communique son Esprit-Saint à ceux-là seuls qui lui obéissent.[2] » Examinons si nous ressemblons à ces enfants dociles, qui n'opposent jamais rien à ce qu'on leur commande. Imitons Jésus-Christ qui, dans son Enfance et jusque dans sa Passion, obéit toujours sans observation ni réplique.

SECOND POINT.

« Obéir en murmurant, dit saint Bernard, c'est couvrir sa malice d'un voile hypocrite ; » car le murmure intérieur montre assez que le jugement et la volonté sont en révolte contre l'autorité légitime. L'exécution extérieure de l'ordre reçu, n'est donc alors qu'une feinte de la vertu d'obéissance ; c'est un manteau que l'on jette sur l'orgueilleuse insubordination de son esprit, afin de paraître soumis au dehors. Malheur à l'âme qui n'exécute avec docilité que les ordres conformes à ses idées et à son amour-propre !

N'examinons même pas les ordres qu'on nous donne, de peur d'y trouver matière à la critique. Quand le démon voulut tenter nos premiers parents, il commença par demander à Eve, pourquoi Dieu leur avait défendu de manger de tous les fruits du

(1) Hebr. 13, 17. (2) Act. 5, 32.

paradis. Au lieu de répondre aussitôt : « Ce n'est pas à nous de connaître les raisons de ce commandement, notre devoir est d'obéir ; » la malheureuse raisonna avec son ennemi, ce qui fut cause de sa ruine et de la nôtre. Gardons-nous de rechercher les motifs qui font agir nos supérieurs à notre égard. Dès que nous recevons leurs ordres, pensons à obéir et non à raisonner. *Sicut audio, judico.*[1]

Fuyons avec horreur les détours. Il en est qui forcent, en quelque sorte, la volonté de leurs supérieurs à se plier à leurs caprices, et qui se flattent après cela d'obéir. C'est là une illusion manifeste. « Celui, dit saint Bernard, qui directement ou indirectement, fait en sorte qu'on lui enjoigne ce qu'il désire, se trompe lui-même, s'il prétend pratiquer ainsi l'obéissance : car il n'obéit pas alors au supérieur, mais c'est le supérieur qui lui obéit. » Saint Ignace assure la même chose. Voyez si vous n'avez pas coutume d'amener forcément vos supérieurs à votre manière de voir ; si vous vous contentez de connaître ce qu'ils désirent, et de l'accomplir avec foi, humilité et amour, sans retard, ni répugnance, comme si le Sauveur lui-même vous l'avait commandé. *Sicut Domino et non hominibus.*[2]

Aimable Jésus ! quoi de plus doux, de plus rassurant, de plus salutaire, que d'exécuter en tout point les ordres de nos supérieurs ? Nous sommes sûrs alors de vous obéir, de vous plaire, de mériter vos grâces.

O Marie ! obtenez-moi l'esprit d'abnégation dans l'exercice de l'obéissance.

PRATIQUE. — Quand on nous donne un ordre quelconque, pensons à la Sagesse infinie de Dieu, qui nous commande par nos supérieurs.

(1) Joan. 5, 30. (2) Eph. 6, 7.

14 Juillet.

SAINT BONAVENTURE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

DE LA SCIENCE VÉRITABLE.

PRÉPARATION. — « La science enfle, dit l'Apôtre, mais la charité édifie.[1] » Il y a deux sortes de science : la science du monde, et la science des Saints.

1° La science du monde, devant Dieu, est ignorance ; — c'est une folie ; — c'est une cause de ruine spirituelle.

2° La science des Saints est cachée aux superbes, — dévoilée aux humbles, — rendue facile aux âmes d'oraison. Cherchons, avant tout, la science qui doit nous conduire au salut éternel.

PREMIER POINT.

Que savent les mondains quand ils connaissent les usages du siècle, ses maximes, ses fêtes, ses plaisirs ? Que savent-ils, lors même que leur esprit est cultivé par les sciences, où tout se réduit souvent à des hypothèses plus ou moins fondées ? Que savent-ils surtout dans l'ordre surnaturel ? Le monde, sans la religion, ne leur a jamais appris que des erreurs sur les choses du salut. Ils ignorent pourquoi ils sont sur la terre, ce qu'ils doivent y éviter, y pratiquer, vers quelle fin ils sont obligés de diriger leurs efforts. Les vérités les plus essentielles leur sont étrangères, tandis qu'on les trouve dans les plus simples fidèles, et que ceux-ci, dit saint Bonaventure, peuvent parvenir, s'ils le veulent, à la science des Saints, qui est d'aimer Jésus-Christ.

La science du monde, sans la foi, est une folie devant Dieu. Ainsi l'appelle saint Paul.[2] En quoi consiste-t-elle, en effet, sinon dans les moyens de se procurer, sur la terre, honneurs, richesses, plaisirs ? Or, n'est-ce pas une folie de sacrifier la

(1) 1 Cor. 8, 1. (2) Ibid. 3, 19.

gloire du ciel, à la fumée des dignités mondaines? de préférer l'or et l'argent, aux biens ineffables que Dieu nous promet? de suivre ici-bas ses inclinations perverses, et de se condamner ainsi aux supplices éternels de l'autre vie? Cette folie est d'autant plus déplorable, qu'elle est plus volontaire et plus digne de châtiments. *Comprehendam sapientes in astutia eorum.*

La science du monde, sans la foi, est la ruine des âmes. « La science mondaine, dit l'Apôtre, enfle le cœur et le rend orgueilleux.[1] » Elle nous aveugle sur notre propre misère ; elle nous porte à mépriser les autres. Or, saint Jacques nous avertit que Dieu résiste aux superbes ; qu'il leur refuse ses dons, ses lumières, ses grâces. Ainsi, « ils s'égarent dans leurs pensées, et deviennent les victimes de leur sens réprouvé.[2] » Ne sommes-nous pas imbus des maximes du monde? Ne plaçons-nous pas la science avant la vertu? Gardons-nous de ce mauvais esprit, qui estime peu la piété, et se fait gloire de paraître moins fervent que les autres. Excellons en respect, en humilité, en soumission, dans tout ce qui concerne les mystères de la foi. *Nulla major est dignitas quam servire Christo.*[3]

SECOND POINT.

« Je vous bénis, ô mon Père! disait à Dieu le Sauveur des hommes, je vous bénis de ce que vous avez caché les mystères de l'autre vie aux sages et aux prudents du siècle,[4] » c'est-à-dire, à ceux qui, remplis d'eux-mêmes, méprisent les enseignements de la foi, les trésors de la grâce, et se repaissent d'une vaine science qui les conduit à l'erreur, à l'orgueil et au péché. Gardons-nous de cette science prétentieuse, qui refuse de se soumettre à l'Eglise et à ses Pasteurs. Assujettissons notre esprit aux maximes de la solide piété. *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus.*

« Les mystères du salut, dit le Sauveur, ont été révélés aux petits et aux humbles.[5] » Semblables à de tendres enfants, les

(1) 1 Cor. 8, 1. (2) Rom. 1, 18-32. (3) S. Ambr.
(4) Matth. 11, 25. (5) Ibid.

humbles écoutent avec docilité les enseignements de Jésus-Christ, les inspirations de l'Esprit-Saint. Ils sont ainsi initiés aux secrets de la vertu. « Fussent-ils ignorants sur tout le reste, dit saint Augustin, ils raviront le ciel, tandis que les savants du siècle se perdront. » Si donc nous voulons acquérir la science des Saints, humilions-nous profondément devant Dieu ; il nous communiquera les vraies lumières qui font les élus. *Humilibus autem dat gratiam.*[1]

C'est dans l'oraison, surtout au pied du Crucifix, que les Saints s'instruisaient des mystères divins. Saint Thomas, visitant un jour saint Bonaventure, lui demanda dans quel livre il avait puisé toutes ses connaissances. Le Docteur séraphique, lui montrant le Crucifix : « Voici le livre, lui dit-il, où j'ai appris tout ce que je sais... » C'est en effet aux pieds de Jésus crucifié qu'on peut le mieux connaître Dieu, sa bonté, sa sagesse, sa justice. C'est dans les plaies du Rédempteur qu'on lit son amour et ses perfections. Nous ne pouvons rien faire de plus utile que d'apprendre du Crucifix, à nous renoncer, à nous humilier, à nous confondre devant Dieu, à nous confier en lui seul, à n'agir que sous sa conduite et en nous appuyant sur sa grâce. Méditons souvent la Passion, en faisant le chemin de la croix.

O mon Rédempteur ! « Beauté si ancienne et si nouvelle, vous dirai-je avec saint Augustin, je vous ai connue, aimée bien tard, » moi qui aurais dû vous connaître et vous aimer dès mes plus tendres années. Daignez éclairer mon intelligence, purifier mon cœur et me conduire à la science des Saints.

O Marie ! obtenez-moi la soumission la plus entière à Jésus.

Pratique. — N'oublions jamais cette parole de saint Bonaventure : « Celui qui médite pieusement la vie et la mort de l'Homme-Dieu, trouvera dans cet exercice tout ce qui est utile à son âme ; il ne devra pas chercher ailleurs qu'en Jésus. »

(1) Matth. 11, 25.

Troisième Dimanche de Juillet.

FÊTE DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR.

NOUS APPARTENONS A JÉSUS.

PRÉPARATION. — « Vous n'êtes pas à vous, dit l'Apôtre, car vous avez été rachetés à grand prix.[1] » Jésus possède sur nous des droits incontestables :

1° Dans l'ordre naturel, comme Dieu, il nous a créés ; — il nous conserve ; — il nous gouverne.

2° Dans l'ordre surnaturel, en qualité de Sauveur, il nous a rachetés, -- sanctifiés, — prédestinés à la béatitude céleste. Consacrons-nous sans réserve à l'amour et au service de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

Il n'est pas de nation si barbare, de peuple si grossier, qui n'ait le sentiment de la Divinité créatrice, gravé dans le cœur. La création suppose une puissance souveraine et infinie. Dieu seul a donc pu nous créer : « Tout a été fait par le Verbe, dit saint Jean, et rien de ce qui est créé n'a été fait sans lui : » *Omnia per ipsum facta sunt.*[2] Or le Verbe s'est incarné et il est devenu Jésus-Christ : c'est donc à Jésus notre Rédempteur, que nous appartenons, en qualité de créatures, comme l'ouvrage appartient à l'ouvrier qui en est l'auteur.

Selon sa Divinité, Jésus nous conserve par une création continue. Si sa main toute-puissante se retirait de nous, nous retomberions dans le néant. Sans lui, nous ne pouvons avoir un seul moment d'existence. « Avec lui, dit l'Apôtre, nous avons la vie, le mouvement, et l'être.[3] » Si donc nous recevons, à chaque instant, de Jésus-Christ, tout ce que nous sommes, il est évident que nous lui appartenons entièrement, et à tous les

(1) 1 Cor. 6, 19-20. (2) Joan. 1, 3. (3) Act. 17, 28.

moments de notre vie. A chaque instant, nous sommes obligés de l'aimer, de le servir et de le glorifier. *Dignus es, Domine, accipere gloriam et honorem.*[1]

Selon sa Divinité, le Rédempteur nous gouverne ici-bas. Sa Sagesse connaît l'univers, jusqu'au moindre atome. Aucun événement, aucun accident qui nous concerne, ne saurait lui échapper. Il tient tout dans sa main puissante; il dirige tout à son gré, et rien n'arrive sans sa permission. « La créature, dit saint Augustin, qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, appartient nécessairement au Créateur. » Est-ce dans ces sentiments que nous agissons? Combien d'actes d'insubordination et d'indépendance! combien de reprises de nous-mêmes, après nous être donnés à Jésus! Nous oublions même souvent de le remercier de la vie qu'il nous conserve, de la nourriture qu'il nous donne, de mille petits bienfaits que sa tendresse répand sur nous. Quand il nous arrive une peine, nous murmurons comme si tous les maux nous accablaient. N'est-ce pas là pousser à l'excès l'injustice et l'ingratitude envers un Dieu si aimant?

SECOND POINT.

Nous étions tous perdus par le péché. La justice divine nous avait livrés à Satan. Le Verbe éternel entreprit de nous racheter. Mais, afin que personne ne pût lui contester son droit d'acquisition, il donna un prix si élevé, que toutes les créatures ne sauraient même le comprendre. S'étant fait homme comme nous, il paya notre rançon, de son sang et de sa vie. Or rien de plus précieux que le sang d'un Dieu; il est d'une valeur infinie. Nous appartenons donc infiniment à Jésus-Christ. *Empti enim estis pretio magno.*[2]

Non content de nous avoir rachetés, Jésus nous a sanctifiés. Privés de l'amitié du Créateur, nous étions souillés par le péché. Jésus nous prépara dans son sang un bain de salut. Il chargea son Eglise d'y plonger nos âmes, au moyen du Baptême et de la Pénitence. Nous sortons de là purifiés, revêtus de la grâce

(1) Apoc. 4, 11. (2) 1 Cor. 6, 20.

habituelle, ornés des dons de l'Esprit-Saint. Les vertus théologales et les vertus morales achèvent de sanctifier notre cœur, temple mystique, où les trois Personnes divines se plaisent à demeurer.[1] Gardons-nous de profaner jamais ce sanctuaire intérieur, qui appartient au Sauveur à tant de titres. *Sanctificati estis in nomine Jesu-Christi.*[2]

Le Rédempteur nous a prédestinés à la béatitude céleste. Non content de s'assurer nos cœurs pendant la vie présente, il veut en avoir le domaine durant l'éternité. Ses mérites nous ont acquis un royaume sans fin, où lui-même régnera sur nous.[3] Il témoigne ainsi ne vouloir jamais céder à personne son droit sur nos âmes. Ne cédons-nous pas quelquefois nos cœurs au monde, au démon, à nos passions, en nourrissant des affections étrangères, des désirs terrestres, des pensées dangereuses qui nous exposent au péché ou à la tentation? Que d'actes d'amour-propre, de retours sur nous-mêmes, de recherches de l'estime, ne faisons-nous pas en un jour! Tous ces actes sont contraires au règne de Jésus en nous. C'est sa gloire et non la nôtre, ses intérêts et non ceux de notre personne, que nous devons aimer et chercher. « Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vous n'êtes plus à vous?[4] » Les vœux de votre baptême, les promesses que vous avez faites, ont ratifié, confirmé les droits du Rédempteur sur chacun de vous.

Il semble, ô Jésus! en me voyant agir, que j'ai perdu de vue cette vérité. Je me conduis en tout comme si j'étais mon seul maître, sans dépendance de votre grâce et de votre Esprit.

O Marie! affranchissez-moi du joug de mes inclinations.

Pratique. — Aimons à dépendre de Jésus, dans la personne de nos supérieurs légitimes, en leur obéissant comme au Sauveur lui-même. *Sicut Domino et non hominibus.*[5]

(1) Joan. 14, 23. (2) 1 Cor. 6, 11. (3) 1 Cor. 15, 27-28.
(4) 1 Cor. 6, 19. (5) Col. 3, 23.

15 Juillet.

DE L'ABNÉGATION.

PRÉPARATION. — « Si quelqu'un veut venir après moi, dit le Sauveur, qu'il se renonce lui-même.[1] » Considérons

1° En quoi consiste l'abnégation.

2° Quel en est l'objet ? Persuadons-nous que notre progrès dans les vertus, dépend de notre fidélité à combattre les vices contraires.

PREMIER POINT.

L'abnégation est le travail préparatoire qu'exige l'édifice de notre perfection. Avant de le bâtir, il faut déblayer le terrain, l'aplanir, le rendre propre aux vertus qu'on y veut édifier. C'est le soin laborieux que met le jardinier, à purifier son parterre des plantes nuisibles, avant de l'enrichir de fleurs. « Vous êtes, dit l'Apôtre, les sanctuaires de Dieu, vous êtes le champ que lui-même cultive. » *Dei ædificatio estis, Dei agricultura estis.*[2]

L'abnégation est encore ce combat continuel dont parle le saint homme Job,[3] combat contre nous-mêmes, contre nos inclinations perverses, combat dont le Sauveur nous révèle la nécessité, en ces termes : « Le royaume des cieux souffre violence, et les violents seuls l'emportent.[4] La voie qui mène à la vie est étroite ;[5] efforcez-vous d'entrer par la porte étroite.[6] » C'est ce combat qui a fait dire à l'auteur de l'Imitation : « Autant vous vous ferez violence à vous-mêmes, autant vous profiterez dans la vertu. » *Tantum proficies, quantum tibi ipsi vim intuleris.*[7]

L'abnégation est ce dépouillement du vieil homme, dont parle l'Apôtre,[8] ce crucifiement des vices et des convoitises,[9]

(1) Luc. 9, 23. (2) 1 Cor. 3, 9. (3) Job. 7, 1.
(4) Matth. 11, 12. (5) Matth. 7, 14. (6) Luc. 13, 24.
(7) Lib. 1. c. 25. (8) Col. 3, 9. (9) Gal. 5, 24.

cette mort à soi-même, qui fait trouver une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ.[1] On renonce aux inclinations de la nature corrompue, on réprime ses penchants pervers, on les contrarie, on les mortifie, pour faire place aux vertus opposées que l'on pratique selon les occasions; tel est le renoncement recommandé par Jésus-Christ à ceux qui veulent le suivre.[2] Avons-nous soin de nous y exercer? Ne flattons-nous pas nos passions, nos goûts, cédant en toute rencontre à l'orgueil, à la curiosité, à la sensualité, à l'amour-propre, à la susceptibilité, à la rudesse de notre caractère? Examinons-nous et confondons-nous devant Dieu, d'être encore si faibles, quand il s'agit d'échanger une satisfaction passagère contre le bien si précieux de la grâce et la gloire éternelle qui y correspond.

SECOND POINT.

Toute âme qui tend sérieusement à la perfection, doit renoncer à l'esprit propre, à cet esprit qui tient trop à ses idées, qui souffre difficilement qu'on le contredise, et qui est toujours enclin à contredire les autres, sans excepter ses supérieurs. De telles dispositions dénotent une raison présomptueuse, qui a trop bonne opinion d'elle-même. Il faut y remédier par la pratique de l'humilité et de l'abnégation : l'une nous fera connaître notre ignorance, et l'autre réprimera l'envie qui nous pousse à produire et à défendre nos opinions, même au détriment de la charité.

Il en est qui ont le cœur si étroit que la moindre peine ou difficulté les abat ou les fait murmurer. Un travail plus qu'ordinaire, une obédience un peu pénible, un arrangement contraire à leur inclination, toute parole qui les blesse ou leur déplaît, tout est pris en mauvaise part, par un effet de leur amour-propre et de leur susceptibilité. Le remède à ce défaut, c'est l'abnégation, ou le renoncement à sa volonté pour s'assujettir à celle d'autrui. La pensée d'un Dieu qui se laisse bafouer, souffleter, charger d'une croix, et crucifier par de vils bour-

(1) Col. 3, 3. (2) Luc. 9, 23.

reaux, est bien capable de nous donner le courage d'embrasser tout ce qui nous mortifie.

Combattons sans relâche cette tendance naturelle que nous avons à nous contenter en tout. Rougissons d'être des membres délicats sous un Chef couronné d'épines. Sachons travailler, lutter, nous dépouiller pour rester fidèles à Dieu ; sachons même nous crucifier et mourir, quand le devoir l'exige et que la perfection le requiert. N'avons-nous pas le cœur tellement mou, que la moindre incommodité nous empêche de satisfaire à nos pratiques pieuses, et que le plus léger dégoût nous en éloigne au point de les omettre fréquemment ? Formons de bonnes résolutions pour nous corriger d'une inconstance aussi funeste.

O mon Jésus ! enseignez-moi à marcher sur vos traces par la voie la plus sûre, qui est la voie étroite, celle du renoncement à moi-même et à tout ce qui empêche votre règne en moi.

O Marie ! obtenez-moi l'esprit d'humilité, d'obéissance et d'abnégation.

PRATIQUE. — Pensons souvent qu'en mourant à nous-mêmes, nous vivons à Dieu : nous échangeons une volonté dépravée contre la volonté divine, toute sage et toute sainte.

---

16 Juillet.

NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

MARIE SAUVE SES SERVITEURS.

PRÉPARATION. — « Par vous, ô Marie ! dit saint Bernard, l'enfer a été dépouillé ; par vous le ciel a été enrichi d'une multitude de Saints. »

1° La dévotion à Marie est par elle-même un Sauf-Conduit, — une Arche de salut, — un Gage de la céleste béatitude.

2° La divine Mère récompense ses serviteurs fidèles, en leur obtenant une mort heureuse, — la préservation de l'enfer, —

et la délivrance des flammes du purgatoire. Portons avec respect le saint Scapulaire, afin de mériter la protection de Marie.

PREMIER POINT.

Saint Ephrem appelle la dévotion envers la Reine du ciel, un Sauf-Conduit : *Charta libertatis.* Il veut nous faire entendre par là que, sous la protection de la divine Mère, nous pouvons sans crainte nous présenter devant la majesté de notre Juge. « La puissance d'intercession que possède Marie, dit saint Bernard, la rend capable d'assurer le gain de notre cause. » Ne craignons donc rien, si nous Lui sommes fidèles : quelle mère laisserait périr son enfant, ayant la facilité de l'arracher à la mort? Combien plus notre Mère par excellence s'interposera-t-elle en notre faveur auprès de son divin Fils, elle qui ne sait pas se rassasier de nous défendre ! *Non est satietas defensionis ejus.*[1]

L'Arche de Noé sauva du déluge universel ceux qui s'y refugièrent : ainsi la bienheureuse Vierge préserve de l'enfer ceux qui vivent sous sa protection. « Comme il est impossible qu'on se sauve, dit saint Anselme, quand on n'a pas de dévotion envers Marie, et qu'on n'est pas protégé par elle; de même, il est impossible qu'on se damne, quand on se recommande à sa bonté, et qu'elle nous regarde avec amour. » Attirons sur nous les regards bienveillants de notre céleste Mère, en portant avec bonheur son Scapulaire, lequel nous range parmi ses sujets et ses serviteurs privilégiés.

La dévotion à la divine Mère est un Gage de notre bonheur futur. Selon saint Méthode, elle est le commencement, le milieu et la fin du grand ouvrage de notre perfection. Elle en est le commencement, en nous obtenant le pardon de nos péchés; le milieu, en nous faisant persévérer dans la grâce; la fin, en nous introduisant dans l'éternelle béatitude. « Car il ne peut arriver, dit saint Bonaventure, qu'un vrai serviteur de Marie périsse. » « Elle est la Porte du ciel; ses liens sont des chaînes de salut.[2] » N'avons-nous pas laissé tomber, par négligence, ces liens pré-

(1) S. Germ. (2) Lit. Laur. et Eccli. 6, 31.

cieux qui nous attachaient à Marie, c'est-à-dire ces pratiques pieuses, ces invocations fréquentes que nous lui adressions autrefois? Où sont les sentiments tendres, la confiance filiale, les joies saintes et innocentes que nous apportions alors à son culte? Hélas! notre amour envers Marie s'est refroidi peut-être, quoique sa tendresse envers nous n'ait nullement diminué. Gardons-nous de persévérer dans cette voie.

SECOND POINT.

Lorsqu'une âme va sortir de ce monde, l'enfer se trouble, dit Isaïe, et il envoie contre elle les plus terribles de ses démons.[1] Que fait alors la divine Mère? Puissante comme une armée rangée en bataille,[2] elle combat en faveur de ses serviteurs mourants. Elle les éclaire, les soulage et les console. « Elle vient même au-devant d'eux, dit saint Jérôme, lorsqu'ils franchissent le seuil redoutable de l'éternité. » Ainsi, tandis que les amis du monde nous délaissent à nos derniers instants, la Vierge-Mère se montre alors plus que jamais « notre Vie, notre Douceur, notre Espérance. » *Vita, Dulcedo, et Spes nostra.*[3]

L'an 1251, cette Reine clémente apparut à saint Simon Stock, anglais de nation. Elle lui donna le Scapulaire du Carmel, en lui disant : « Celui qui mourra avec ce signe de ma Confrérie, ne sera point la proie des flammes éternelles. » *Æternum non patietur incendium.* Cette promesse de la divine Mère est d'accord avec les sentiments des Docteurs de l'Eglise. « Quelque misérable que soit un pécheur, dit saint Hilaire, il ne périra pas éternellement, s'il reste attaché au culte de Marie. » « Celui qui persévère dans son service, ajoute saint Bonaventure, est loin de se perdre jamais. » Honorons donc la Mère de Dieu; portons son Scapulaire avec amour, et nous n'aurons point à redouter les supplices des démons.

Le purgatoire même nous sera adouci, abrégé, peut-être en serons-nous exempts, par l'intercession de notre aimable Souveraine. Elle apparut un jour au Pape Jean XXII, lui ordon-

(1) Is. 14, 9. (2) Cant. 6, 3. (3) Ant. *Salve Regina.*

nant d'informer tous ceux qui porteraient le Scapulaire du Carmel, qu'ils seraient délivrés des flammes expiatoires, le samedi après leur mort. Le Pontife exécuta cet ordre, en prescrivant certaines conditions à remplir. Espérons qu'en les observant, en portant les livrées de la Reine des Anges, en l'aimant fidèlement jusqu'à la mort, nous serons introduits par elle, dès notre dernier soupir, dans les tabernacles éternels. Portons-nous le Scapulaire avec foi, amour et dévotion ? En faisons-nous une arme contre l'enfer, en invoquant Marie dans nos combats, et en nous encourageant par la pensée que nous ne devons rien faire d'indigne de celle dont nous portons le saint habit ? *Omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus.*[1]

O ma tendre Mère ! je ne veux jamais oublier que je suis revêtu de vos livrées. Vous êtes ma Reine, et je suis votre sujet ; vous êtes ma Mère, et je veux rester votre enfant. Obtenez-moi la victoire sur tous mes penchants, sur tous mes défauts, afin que je devienne agréable à vos yeux.

PRATIQUE. — Soyons constants à porter le Scapulaire, et surtout à recourir fréquemment à Marie.

---

17 Juillet.

FÊTE DE L'HUMILITÉ DE MARIE.

L'HUMILITÉ DE LA DIVINE MÈRE.

PRÉPARATION. — « Appliquez-vous, dit saint Bernard, à imiter l'humilité de Marie, et cela vous suffira. »

1° Considérons l'humilité d'esprit que pratiqua la Vierge bienheureuse.

2° Son cœur fut toujours embaumé du parfum céleste de cette vertu. A son exemple, ayons de nous-mêmes les plus humbles sentiments, et conduisons-nous en conséquence.

(1) Prov. 31, 21.

PREMIER POINT.

« L'humilité est la vérité, » dit sainte Thérèse. La Vierge sans tache ne se crut donc pas une pécheresse : elle savait qu'elle n'avait jamais offensé son Créateur. Elle ne refusa pas non plus de reconnaître les grandes grâces qu'elle avait reçues : car une âme humble, en voyant les faveurs dont elle est comblée, ne fait que s'humilier davantage. En se comparant à la grandeur et à la beauté infinies de Dieu, elle ne connaît que mieux son néant ; elle se croit semblable aux ténèbres, en face de cette Lumière incréée.

La bienheureuse Vierge n'était pas de ces âmes qui, se dépréciant dans leurs paroles, sont flattées toutefois de l'estime qu'on leur témoigne, et se troublent même quand on les néglige ou qu'on les oublie. L'humble opinion qu'elle avait d'elle-même était si sincère, elle remplissait tellement son esprit, que l'auguste Vierge la communiquait au prochain, presque sans le remarquer.[1] Elle aurait voulu que toutes les créatures connussent son néant comme elle le connaissait elle-même.

Rien au monde n'était capable de lui ôter là-dessus ses convictions. « Quoique enrichie de grâces, disent les révélations de sainte Mechtilde, la Vierge par excellence ne se préféra jamais à personne. Elle s'estimait la dernière entre toutes les créatures. » Aucune louange, pas même celle de l'Envoyé céleste, ne fut capable de l'élever à ses propres yeux. Tant l'humble opinion qu'elle avait d'elle-même était enracinée dans son esprit! Que nous sommes loin de ces dispositions! le moindre petit mot de louange est capable de dissiper l'humble opinion que nous avons de nous-mêmes. Le simple soupçon qu'on nous estime nous enivre et nous fait perdre notre recueillement, notre réserve habituelle. Humilions-nous d'être si sensibles à ce qui nous flatte, et tâchons de nous convaincre de la misère de notre âme. O Marie! faites-moi connaître mon néant, mon ignorance, ma faiblesse et ma corruption.

(1) Luc. 1, 48.

SECOND POINT.

Retirée dans la maison de Nazareth, la bienheureuse Vierge, loin de se produire aux yeux du monde, aimait spécialement la solitude et la vie cachée en Dieu. Elle ne recherchait ni l'estime ni l'affection des créatures ; au contraire, persuadée que le souffle de la vaine gloire ternit l'éclat des plus sublimes vertus, elle fuyait constamment ce qui aurait pu la distinguer sur la terre. Simple dans sa conduite, elle cachait plus soigneusement les beautés de son âme, que les mondains ne dissimulent leurs vices.

Non seulement elle craignait les éloges, mais elle allait jusqu'à s'en alarmer. Considérons-la dans le mystère de l'Incarnation. L'Ange la salue Pleine de grâce ; il la déclare bénie entre toutes les femmes. A ces mots, l'humble Vierge est troublée. *Turbata est in sermone ejus.*[1] Elle n'ose, en quelque sorte, se fier à de telles paroles, dont elle se croit indigne. L'ambassadeur céleste dut calmer l'admirable angoisse de son humilité. Que ces sentiments de la Reine de l'univers sont différents des nôtres ! Nous perdons la paix, non pas à cause de la louange, mais de l'humiliation. Les reproches, les contradictions, les réprimandes nous irritent.

La divine Mère renvoyait à Dieu les éloges qu'elle ne savait éviter. « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, » lui dit Elisabeth ; « Mon âme, répond Marie, glorifie le Seigneur.[2] » Vous me louez, Elisabeth, mais moi je loue le Créateur qui a regardé mon néant, et qui a daigné faire en moi de grandes choses, sans aucun mérite de ma part. Ainsi la divine Mère rapportait à Dieu tout honneur, sans rien se réserver. Est-ce là votre conduite ? ne vous attribuez-vous pas vos talents, vos succès ? ne placez-vous pas vos complaisances en vous-mêmes, en considérant vos prétendues vertus ? Quelle suffisance dans vos pensées ! quelle arrogance dans vos regards, quelle jactance dans vos discours ! Cessez d'enlever à Dieu la gloire qui lui est due ; soyez humbles, comme Marie, en tout et partout.

(1) Luc. 1, 29.

(2) Ibid. 43.

O Vierge prédestinée! le Seigneur vous a comblée de ses bénédictions, et vous vous êtes toujours considérée comme sa servante. Obtenez-moi la force de fuir comme vous la louange, d'aimer la vie cachée, et de rapporter à Dieu tout honneur et toute gloire. Rendez-moi semblable à votre divin Fils et à vous, par une humilité profonde et constante.

PRATIQUE. — Disons souvent avec le Psalmiste : « Donnez la gloire, non à nous, Seigneur! mais à votre Nom. » *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*[1]

---

18 Juillet.

MORTIFICATION DE LA VOLONTÉ.

PRÉPARATION. — *A voluntate tua avertere.* « Renoncez à votre volonté.[2] » Ainsi parle l'Esprit-Saint. Considérons

1° Ce que nous devons mortifier dans notre volonté, c'est-à-dire, l'amour-propre, — l'attache à nos sentiments, — nos affections et nos désirs.

2° Comment nous y parviendrons. Travaillons à nous mépriser nous-mêmes, à nous renoncer en tout, et à ne chercher que Dieu.

PREMIER POINT.

L'amour-propre est l'amour désordonné de nous-mêmes, qui nous porte à nous contenter, à nous satisfaire en tout. Avant le péché, nous étions droits, nous aimions Dieu par-dessus toutes choses, et tout le reste en vue de lui plaire. Depuis la chute, nous faisons le contraire : nous nous mettons à la place de Dieu, et nous aimons en nous ce qui est dépravé, c'est-à-dire, nos mauvaises inclinations. « Il y aura des hommes, dit l'Apôtre, qui seront amateurs d'eux-mêmes, cupides, orgueilleux, déso-

(1) Ps. 113, 9. (2) Eccl. 18, 30.

béissants, ingrats, sans affection, sans douceur, aimant plus leurs passions que Dieu.[1] »

Ce vil amour-propre engendre en nous l'attachement à notre propre volonté, à cette volonté, dit saint Bernard, qui n'est pas celle de Dieu, ni celle des autres, mais la nôtre, et qui ne cherche que son propre intérêt. « C'est là, dit le même Saint, cette bête cruelle, cette louve rapace, cette lionne furieuse, qui se soustrait au domaine de Dieu, lui fait la guerre, lui enlève tout ce qui lui appartient, et va jusqu'à chercher à le détruire lui-même. C'est cette lèpre immonde que Dieu déteste, et pour laquelle il a créé l'enfer; car s'il n'y avait pas de volonté propre, il n'y aurait pas d'enfer. »

Ce langage de saint Bernard doit nous engager à mortifier notre volonté ou l'attache à nos idées, à nos sentiments; il nous presse de veiller sur nos désirs, et sur nos affections; car souvent nous tenons à certaine manière de voir, parce que notre cœur est lié à quelque objet périssable. Si nous vivions entièrement dégagés de tout ce qui nous entoure, nous serions plus facilement souples et dociles; n'ayant point de désir des biens du monde, nous nous plierions sans peine à la volonté d'autrui. Examinons pourquoi nous sommes si tenaces dans nos jugements, et si peu soumis à nos supérieurs. « Si vous ne devenez comme des enfants, dit le divin Maître, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.[2] » Que cet avertissement nous fasse trembler, et nous tienne dans l'humilité!

SECOND POINT.

Le remède à l'amour-propre, qui nous ôte tous nos mérites, c'est de nous mépriser, de nous haïr saintement nous-mêmes. A cette fin, considérons souvent ce que nous sommes par nos seules forces, à combien de misères nous sommes assujettis, combien de fautes nous commettons, et combien peu de vertus vraiment parfaites nous exerçons chaque jour. Il n'est pas difficile, en approfondissant ces vérités, de s'estimer digne de haine

(1) 2 Tim. 3, 2. (2) Matth. 18, 3.

et de mépris, par conséquent d'avoir le courage de combattre en son cœur l'ennemi de la gloire de Dieu, qui est l'amour-propre.

Le même moyen nous inspirera la force de renoncer à notre propre volonté. Celle-ci est l'adversaire implacable de la volonté de Dieu, à laquelle nous devons tous obéir. La volonté du Tout-Puissant est une volonté souveraine, qui a le droit de commander à toutes les autres. Elle est en même temps toute sage, toute sainte, tout aimable, tandis que la nôtre est aveugle, dépravée, détestable. Combien n'est-il pas juste de soumettre la nôtre à celle de Dieu?

En le faisant, nous nous détacherons sans peine de tout ce qui est créé. Aussitôt que Goliath fut tombé, tous les Philistins furent défaits et prirent la fuite. Dès que notre volonté propre sera vaincue par l'abnégation, l'obéissance, la résignation, nous verrons tous nos défauts disparaître, toutes nos attaches s'évanouir, tous nos vains désirs s'envoler, et faire place à une paix profonde, à un parfait recueillement, à une recherche sincère de Dieu seul. Travaillons donc à nous assujettir pleinement au Seigneur, sans examen, sans plainte, sans murmure; soyons toujours satisfaits de ce qu'il commande, et des peines qu'il nous envoie; mettons toute notre joie à lui obéir et à lui plaire.

O mon Jésus! vous avez passé toute votre vie dans un sacrifice continuel; ne permettez pas que je sois esclave de moi-même et de mes inclinations.

O Marie! rendez-moi fidèle à ne chercher que Dieu, sa grâce et son bon plaisir.

Pratique. — Rappelons-nous sans cesse cette parole du divin Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive! [1] »

(1) Luc. 9, 23.

19 Juillet.

SAINT VINCENT DE PAUL.

SA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

PRÉPARATION. — Le nom de saint Vincent de Paul est comme le synonyme de la charité. Voyons

1° Comment il a pratiqué cette vertu dans ses paroles.

2° Quels étaient les objets préférés de ses soins. A son exemple, exerçons envers tous la plus cordiale charité.

PREMIER POINT.

Saint Vincent, à la tête de plusieurs Congrégations religieuses, avouait n'avoir fait que trois réprimandes sans succès, parce qu'elles étaient sévères; tandis que ses autres corrections pleines de douceur avaient toujours produits les meilleurs effets. « Rien de plus amer que la noix verte, dit saint François de Sales, mais confite dans le sucre, elle devient douce et agréable. » Ainsi les corrections que nous devons faire, tout amères qu'elles paraissent, deviendront salutaires et supportables, si nous y mêlons le miel de la charité. Cette vertu apaise même les âmes irritées. « Une réponse douce, dit l'Esprit-Saint, brise la colère.[1] » Il faut être compatissant envers tout le monde, mais plus encore envers ceux que la passion tourmente. Leur état est plus digne de pitié que d'indignation. Sous l'empire de la fièvre qui les agite, ils savent à peine ce qu'ils font et ce qu'ils disent. N'opposons à leur fureur d'autres armes que celles de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire, un visage serein, des regards pleins de bonté, des paroles de tendre compassion. « Contre le mal de la colère, dit saint Ambroise, n'employons que le miel suave d'une patiente charité. » *Responsio mollis frangit iram.*[2]

(1) Prov. 15, 1. (2) Ibid.

Selon saint Vincent de Paul, rien ne gagne mieux le cœur des hommes, que l'amour et l'affabilité. Ce grand Saint convertit un jour un pécheur qui avait résisté aux efforts d'un prêtre zélé. On demanda à ce pénitent ce qui l'avait changé ; il répondit : « La douceur et la charité de Vincent. » Cet admirable Saint ne pouvait souffrir la dureté dans ses missionnaires, surtout au tribunal de la pénitence. Il recommandait à tous la bonté, la patience, le dévouement. « La parole douce, dit l'Esprit-Saint, multiplie les amis et apaise les ennemis.[1] » « Si quelqu'un, ajoute l'Apôtre, tombe en quelque faute, vous qui êtes spirituels, instruisez-le en esprit de mansuétude.[2] » Prenons la résolution d'être bons et charitables envers tous ; de ne jamais reprendre ni contredire, si ce n'est en termes polis et bienveillants. Rendons aimables la religion et la piété, par notre affabilité, par notre mansuétude inaltérable. *Estote invicem benigni, misericordes.*[3]

SECOND POINT.

Les pauvres sont rebutés des mondains, parce que ceux-ci n'estiment que l'avantage des richesses. Ils ne savent pas que, sous les haillons de l'indigence, se cache le Verbe incarné, qui s'est fait pauvre à cause de nous. Rempli de cette pensée, saint Vincent de Paul consacra sa vie à soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. Que de contrées affamées il a nourries, que de mendiants il a vêtus, que d'hospices et d'hôpitaux il a fondés, en faveur de ceux que le monde méprise ! Prenons, à l'égard de l'indigent, les sentiments de ce grand Saint. Rappelons-nous souvent, comme lui, les privations et les travaux de l'Homme-Dieu. *Pauper sum ego et in laboribus a juventute mea.*[4]

Exerçons la charité envers les inférieurs qui nous sont assujettis. Si nous les trouvons répréhensibles, pansons leurs blessures spirituelles, comme fit le Samaritain, avec le vin et l'huile, c'est-à-dire, avec la fermeté du devoir et la douceur de la charité. « Mais comme l'huile s'élève toujours au-dessus des

(1) Eccli. 6, 5.
(2) Gal. 6, 1.
(3) Eph. 4, 32.
(4) Ps. 87, 16.

autres liqueurs, dit saint François de Sales, de même, il faut que, dans tous nos actes, la bonté domine. » Avec quelle mansuétude le Sauveur n'a-t-il pas traité ses disciples! Ainsi le Saint que nous honorons aujourd'hui se montrait doux et patient envers ceux qui lui étaient soumis. *Ostendentes mansuetudinem ad omnes homines.*[1]

Il pratiquait la charité à l'égard de ses ennemis eux-mêmes. Plus on lui faisait de mal, plus on en recevait de bien. Il avait toujours devant les yeux ces paroles du Sauveur : « Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle récompense mériterez-vous? Les publicains n'en font-ils pas autant? Si vous ne saluez que vos frères, faites-vous en cela plus que les païens? Voulez-vous donc être les enfants du Père céleste, de Celui qui éclaire de son soleil les bons et les méchants? Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.[2] » Cette admirable doctrine, saint Vincent de Paul l'a mise en pratique. Oh! que nous sommes loin de lui ressembler, nous qui avons tant de répugnance à pardonner, à parler à ceux qui nous sont antipathiques, à dire du bien de ceux qui médisent de nous!

O Jésus! Charité incréée et incarnée! accordez-moi le courage de vaincre mes ressentiments et d'oublier les injures qui me viennent du prochain. Rendez-moi doux et bienveillant même envers mes ennemis.

O Marie! obtenez-moi l'esprit de compassion et de mansuétude à l'égard de tous.

Pratique. — Suivons cette maxime de saint Vincent de Paul : « Ne négligeons jamais le mal par une tolérance trop lâche ; mais aussi corrigeons-le toujours avec douceur. »

(1) Tit. 3, 2.

(2) Matth. 5, 44-48.

20 Juillet.

MORTIFICATION INTÉRIEURE.

PRÉPARATION. — « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit l'Apôtre, ont crucifié leurs vices et leurs convoitises.[1] » Pour avancer dans la vie intérieure, mortifions en nous

1° L'imagination.

2° Les désirs et les attaches. Ne sommes-nous pas esclaves de nos inclinatons, au lieu d'en être les maîtres, comme il convient à des disciples du Sauveur?

PREMIER POINT.

L'imagination, dit saint Thomas, est comme le trésor ou le réservoir des images perçues par les sens.[2] C'est donc une faculté inférieure, qui nous met en rapport avec les objets du dehors, au moyen des sens, comme les animaux. Aussi peut-elle nous causer un tort considérable, si nous négligeons de la régler, de la réprimer, de l'enchaîner. Elle est la source des pensées impures, vaines, sensuelles, des distractions dans l'oraison. Tantôt elle nous montre sous un éclat trompeur ce qui plaît à la nature et ce que le monde approuve; tantôt elle nous effraie en grandissant les obstacles que présente la vertu. Si nous sommes malades, elle exagère notre mal; si l'on nous humilie, elle nous remplit de confusion. Se présente-t-il à nous un travail quelque peu pénible ou opposé à nos goûts, elle nous le représente comme impossible. Il est donc important de dominer cette faculté, de la soumettre à la raison, à l'obéissance et à la foi. Nous devons lui fournir le moins d'objets possibles, par conséquent mortifier nos sens, surtout la vue et l'ouïe. Occupons-la d'ordinaire de choses saintes et pieuses, en nous figurant les

(1) Gal. 5, 24.

(2) P. 1. q. 78. a. 4.

mystères de la vie et de la mort de Jésus, de Marie et des Saints. Si elle devient importune et comme indomptable, faisons diversion ; sans la combattre directement, retirons notre cœur en Dieu, nous tenant unis à sa volonté, et lui adressant doucement quelque prière ou affection. Habituons-nous à agir par principe de raison et de foi, sans écouter les impressions du sentiment et les suggestions de l'imagination. Ainsi nous nous formerons, comme les Saints, à une vie intérieure qui ne varie point, mais demeure toujours d'accord avec la volonté de Dieu.

SECOND POINT.

Comme un papillon vole de fleur en fleur, comme un oiseau saute d'une branche sur une autre, ainsi notre cœur plus ou moins soumis à l'imagination, se promène de désir en désir, cherche partout des satisfactions, sans pouvoir se contenter. Le seul remède à ce mal, c'est de ne vouloir que Dieu, sa grâce et l'accomplissement de sa volonté. Quand notre cœur souhaite quelque chose, demandons-lui : « Que te manque-t-il ? la volonté divine ne te suffit-elle pas, elle qui fait dans le ciel le bonheur des Anges et Elus ? » Puis ajoutons avec saint François de Sales : « Mon Dieu ! vous seul me suffisez ; je trouve en vous seul tout ce qui est nécessaire à mon âme. » « Je désire peu de chose, disait ce saint Docteur, et ce que je désire, je le désire encore peu. » Ne souhaitons que Dieu, ne recherchons que son bon plaisir.

Nos attaches sont ordinairement la cause de cette multiplicité de désirs qui tourmentent notre cœur. Comme le lierre se colle à tout ce qu'il rencontre, ainsi nos affections se lient à tous les objets qui leur plaisent, sans tenir compte de notre salut. Veillons donc sur notre intérieur : un seul attachement désordonné peut nous perdre ; un filet d'affection terrestre peut empêcher notre progrès. « Que sert à l'aigle, dit saint Dorothée d'avoir le bec et les ailes libres, si le chasseur le tient par une seule serre ? » L'oiseau qui a les plumes retenues par la glu ne saurait voler ; ainsi notre âme liée à la terre par ses affections, ne saurait s'élever à Dieu. Mortifions donc notre cœur, en le

détournant de ce qui l'attire ici-bas, et en le dirigeant sans cesse vers le Bien suprême, éternel, infini. Scrutons les plus secrets replis de notre intérieur, et voyons si tout y est sincèrement à Dieu, si tout n'aspire qu'à l'aimer, à le glorifier, à le servir.

O mon Jésus! qui avez passé sur la terre pour retourner au ciel, comme l'Envoyé de Dieu qui remplit une mission sans s'attacher à rien ; accordez-moi la grâce de vivre ici-bas uniquement pour Dieu, pour ma sanctification et les devoirs que le ciel m'impose.

O Marie! aidez-moi à n'avoir qu'un désir, celui d'aimer et de contenter mon Dieu.

Pratique. — Appliquons-nous au recueillement intérieur afin de dompter notre imagination et de régler nos désirs.

---

21 Juillet.

DE LA MORTIFICATION INTÉRIEURE.

Préparation. — *Contendite intrare per angustam portam.* Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite.[1] » On entre par la porte étroite du ciel, en mortifiant ses passions. Considérons

1° Les motifs qui nous pressent de les réprimer.

2° Les bons effets que doit produire en nous cette répression. Ne nous relâchons-nous pas dans le combat spirituel, à l'égard de l'une ou l'autre de nos inclinations?

PREMIER POINT.

Comme les vapeurs obscurcissent le soleil, ainsi les passions obscurcissent la raison. « Elles sont, dit l'Apôtre, la racine de tous les maux, et c'est par elles que plusieurs ont erré dans la foi.[2] » Lisez l'histoire des hérésiarques, et vous serez convaincus

(1) Luc. 13, 24. (2) 1 Tim. 6, 10.

que leurs passions furent la cause de leur ruine. Une passion est comme un nuage qui se met entre l'âme et Dieu. On n'est plus alors éclairé que des lueurs de son propre esprit, et dans cet état, de combien d'erreurs n'est-on pas capable! David, aveuglé par la passion, commit deux grands crimes qui le jetèrent, lui et sa famille, dans des malheurs extrêmes.

Les passions débauchent le cœur humain, le trompent et le séduisent. Toujours d'accord avec le monde et le démon, elles nous livrent à ces ennemis perfides, et deviennent entre leurs mains les instruments de notre perte. Combien de tristes victimes n'ont-elles pas faites! Elles promettent le bonheur à qui les écoute et les suit, et l'on ne trouve en les contentant, que le trouble, l'agitation, le remords. « Le pécheur, dit l'Esprit-Saint, est comme une mer houleuse qui ne peut se calmer.[1] » « D'où naissent en vous, demande saint Jacques, ces résistances et ces combats? » Il répond : « Ils viennent de vos convoitises qui militent sans cesse dans votre intérieur.[2] »

Les passions vont jusqu'à pervertir notre volonté et la rendre leur esclave. « Aussitôt, dit saint Pierre, qu'on se laisse vaincre, on devient l'esclave du vainqueur.[3] » Cette parole s'applique surtout à nos inclinations qui sont par elles-mêmes tyranniques. Leurs instincts ne s'arrêtent ni devant la crainte des jugements de Dieu, ni devant les feux de l'enfer. Elles sont comme des chaînes dans la main du démon pour nous entraîner dans l'abîme. *Captivi tenentur ad ipsius voluntatem.*[4] Voyons s'il n'est pas en nous quelque passion non réprimée, qui toujours nous menace de quelque violente attaque. Armons-nous contre elle de l'oraison, de l'abnégation, de l'examen de prévoyance.

SECOND POINT.

La mortification intérieure doit produire des effets contraires à nos passions. Nous devons donc la pratiquer, en nous armant d'une foi vive, et en développant sans cesse en nous les lumières

(1) Is. 57, 20.
(2) Jac. 4, 1.
(3) 2 Petr. 2, 19.
(4) 2 Tim. 2, 26.

que Dieu nous donne sur les vérités du salut. Cette mortification doit bannir de notre esprit le tumulte des pensées étrangères, des images dangereuses et inutiles, et nous établir dans un profond recueillement. Rappelons-nous souvent la présence de Dieu, la passion du Sauveur, les mystères les plus capables de nous affermir contre nos penchants vicieux.

La mortification doit fortifier notre cœur contre les séductions du monde et du démon, en leur ôtant en nous leurs appuis qui sont les passions. Plus celles-ci sont réprimées, moins l'enfer et le siècle ont de prise sur nous. Le démon tente en vain d'orgueil une âme qui s'humilie ; le monde ne fait guère d'impression sur un cœur détaché. La mortification intérieure nous procure donc une paix profonde, en nous mettant à l'abri des attaques trop fréquentes des ennemis du salut.

Elle sanctifie notre volonté au point d'y faire place à toutes les vertus. Chaque victoire que nous remportons sur un vice développe en nous l'inclination contraire. En se dégageant des liens des passions, notre volonté se rapproche de Dieu, elle reçoit plus abondamment sa grâce, elle y devient plus fidèle, étant plus libre d'y correspondre. Ainsi elle se perfectionne comme les Saints. Saint Dorothée acquit par là, dans l'espace de cinq ans, une sainteté consommée.

O mon Dieu ! inspirez-moi le courage de mortifier mes vices, de réprimer mes penchants, de supporter sans me plaindre les contrariétés et les contradictions. Faites-moi mourir à moi-même, et ne vivre que pour vous.

O Marie, mon Espérance ! changez mes défauts en vertus, ma vie naturelle en une vie de grâce.

Pratique. — Combattons surtout notre passion dominante, à l'aide de la prière, de la vigilance et de l'examen particulier.

Quatrième Dimanche de Juillet.

OCTAVE DE LA FÊTE DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR.

AMOUR DE PRÉDILECTION QUE DIEU NOUS A TÉMOIGNÉ.

PRÉPARATION. — « Aimons Dieu, dit saint Jean, puisqu'il nous a aimés le premier.[1] »

1° Le Seigneur nous a créés, — il nous a rachetés, — il nous a fait naître après la Rédemption. Ces bienfaits, quoique communs à tous les hommes vivant sur la terre, exigent notre reconnaissance et notre amour.

2° Dieu nous a de plus appelés à la vraie foi, — à la perfection évangélique, — et à une gloire spéciale dans le ciel. Remercions chaque jour le Seigneur de ces bienfaits signalés.

PREMIER POINT.

Le Seigneur a connu de toute éternité un nombre infini de possibles, c'est-à-dire, d'êtres qu'il pouvait tirer du néant : de ce nombre, il a résolu de donner l'existence à quelques-uns seulement, et nous en sommes. Non content de nous avoir créés, de préférence à tant d'autres, il a fait encore à notre usage une multitude de créatures tant inanimées qu'animées, qui nous disent toutes à l'envi la charité spéciale du Créateur envers nous. « Le ciel, la terre, et tout ce qui existe, s'écrie saint Augustin, tout me raconte l'amour que Dieu me porte, tout m'invite à l'aimer. »

La croix du Rédempteur nous parle un langage plus éloquent encore. Lucifer est tombé du ciel, et le Seigneur ne l'a pas relevé. Des millions d'anges ont été entraînés dans sa ruine, et personne n'est venu les racheter. Nous avons péché plus qu'eux, puisqu'ils n'ont péché qu'une fois ; et le Verbe divin

(1) 1 Joan. 4, 19.

lui-même est descendu des cieux ; il s'est fait homme comme nous ; il a pris sur lui nos iniquités. Jésus ne versa jamais une larme pour les Anges rebelles ; et il a répandu son sang pour les hommes coupables. Admirons ce prodige de sa miséricorde : il nous a préférés à ses Anges eux-mêmes. Nous pouvons aspirer aux délices du ciel, tandis qu'eux sont en proie à d'éternels supplices. *Rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos.*[1]

La Bonté divine nous a montré son amour de préférence, en nous faisant naître après la Rédemption. Combien d'hommes ont paru, dans ce monde, pendant les quatre mille ans qui précédèrent la venue du Messie ! Le Seigneur aurait pu nous créer aussi dans ces temps malheureux, où l'idolâtrie régnait par toute la terre. En ce cas, nous serions très probablement perdus. Or il nous a fait naître après la venue de Jésus-Christ, dans la pleine lumière de l'Evangile, dans ces siècles fortunés où les vertus chrétiennes ont succédé à l'horrible corruption du paganisme. « Vous êtes donc, dit le Prince des Apôtres, une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte.[2] » Rendez-vous dignes de votre sublime élection, par l'exercice des bonnes œuvres, par la pratique des vertus du christianisme. *Satagite ut per bona opera certam vestram electionem faciatis.*[3]

SECOND POINT.

Le Seigneur nous a appelés à la vraie foi, de préférence à tant de millions d'hommes qui naissent parmi les hérétiques, les Juifs et les infidèles. Il nous a spécialement favorisés, en nous faisant naître de parents chrétiens, au sein même de l'Eglise catholique, base et colonne de la vérité.[4] Par un effet de sa bonté spéciale, nous avons reçu une éducation conforme aux principes de la religion, aux saintes maximes de l'Evangile, tandis que d'autres, régénérés comme nous par le baptême, n'ont pas eu le même bonheur. Remercions le Seigneur de tant de miséricorde.

(1) 2 Petr. 2, 4.
(2) 1 Petr. 2, 9.
(3) 2 Petr. 1, 10.
(4) 1 Tim. 3, 15.

Il ne s'est pas contenté de nous appeler à la vraie foi ; il nous a séparés du commun des fidèles, en nous communiquant, dès l'enfance, le goût de la piété, et plus tard le désir de la perfection. Alors il a dit à notre âme : « Ecoute, ma fille ! oublie le monde et ses plaisirs ; renonce à toi-même ; suis-moi dans la voie de la vertu, et tu te feras un trésor dans le ciel.[1] » Avons-nous correspondu à cet appel divin ? Si nous l'avons fait, rendons-en grâces au Seigneur qui nous en a donné la force. « C'est moi, nous dit-il, qui vous ai choisi, afin que vous portiez du fruit, et que ce fruit demeure à jamais. » *Ego elegi vos, ut fructum afferatis et fructus vester maneat.*[2]

Ce fruit demeurera éternellement, parce que l'appel à la perfection est le gage d'une gloire spéciale que Dieu nous destine. Autant nous aurons travaillé à nous sanctifier, selon notre vocation, autant nous recevrons au ciel, de récompense sans fin.[3] Bénissons donc à jamais la Bonté divine, de ce qu'elle exige de nous plus d'humilité, de détachement, d'abnégation ; plus de recueillement, d'oraison, de vigilance ; plus de fidélité, de douceur, de dévouement, que du reste des chrétiens. C'est un signe qu'elle veut nous distinguer un jour parmi ses Elus. Etes-vous fidèle à correspondre aux grâces que Dieu vous accorde ? Pensez au compte qu'il en faudra rendre un jour ; pensez aux mérites que vous perdez par votre lâcheté, votre négligence, votre peu de ferveur et de docilité.

O Dieu éternel ! je vous rends grâces de vos infinies miséricordes. Vous m'avez donné tant de moyens de salut. Ne permettez pas que j'en abuse, au détriment de mon bien et de votre gloire.

O Marie ! obtenez-moi la fidélité la plus parfaite dans le service de Dieu.

Pratique. — « Pensez souvent, dit saint Bernard, combien grandes sont les faveurs que Dieu vous a faites. Il vous les a départies deux fois gratuitement : d'abord, sans votre mérite ; ensuite, sans votre travail. » *Sine merito tuo, et sine labore tuo.*

(1) Ps. 44 et passim in Evang. (2) Joan. 15, 16.
(3) 1 Cor. 3, 8.

22 Juillet.

SAINTE MARIE-MADELEINE, PÉNITENTE

SON AMOUR.

PRÉPARATION. — « Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.[1] » Ces paroles du Rédempteur nous montrent la force de l'amour en cette sainte pénitente.

1° L'amour l'a purifiée, l'a arrachée au monde et à elle-même.

2° L'amour l'a sanctifiée, l'a transformée en Dieu. Aimons donc Jésus de tout notre cœur, et nous pratiquerons sans peine toutes les vertus.

PREMIER POINT.

Jésus était à table chez Simon, le pharisien, dit saint Luc ; et voici qu'une pécheresse publique, portant un vase d'albâtre, plein d'un parfum précieux, se met à arroser de ses larmes les pieds du Sauveur, les essuie de ses cheveux, les baise avec amour et les oint du parfum qu'elle avait avec elle. Le pharisien, témoin de cette scène, s'en scandalisait, et se disait à lui-même : « Si celui-ci était prophète, il saurait que cette femme est une pécheresse, » et il ne la laisserait pas agir ainsi. « Simon, dit le Sauveur, en répondant à sa pensée, un homme avait deux débiteurs, l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ils étaient insolvables, il leur remit la dette à tous les deux. Quel est celui d'entre eux qui l'aime le plus? « Celui, dit Simon, à qui il a plus donné. » Alors Jésus reprit : « Voyez-vous cette femme? je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez pas même donné de l'eau pour me laver les pieds, tandis qu'elle les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné le baiser, tandis qu'elle n'a cessé, depuis que je suis entré, de me baiser les pieds. Vous ne

(1) Luc. 7, 47.

m'avez pas oint la tête d'huile ; mais elle m'a oint les pieds d'un onguent précieux. C'est pourquoi je vous le déclare : beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Puis il dit à la pécheresse : « Vos péchés vous sont remis ; votre foi vous a sauvée ; allez en paix. » Cette pécheresse qui n'est autre que sainte Marie-Madeleine, pénitente, a donc reçu le pardon de ses crimes, parce qu'elle a beaucoup aimé. L'amour sacré est un feu qui purifie les âmes de leurs souillures. Comme l'or placé dans la fournaise se dégage de toutes les scories, ainsi l'âme mise au brasier de la charité divine, se dépouille des attachements au monde et à elle-même, et de tous les liens qui la retiennent loin de Dieu. Examinons ce que nous aimons, et nous connaîtrons si notre cœur est pur. « Car nous sommes tels, dit saint Augustin, que sont nos affections. » Vous aimez le monde? vous êtes mondain. Vous aimez la terre? vous êtes terrestre. Si vous n'aimez que Dieu, vous serez pur comme Dieu. Voyez, à la lumière de cette maxime, où vous en êtes.

SECOND POINT.

Le même amour qui purifie la Madeleine, l'attache sans retour à Jésus. Elle le suit dans ses prédications, fournit à ses besoins et à ceux de ses disciples, et met en pratique toute sa doctrine. Au temps de la Passion, son cœur souffre avec celui de son bon Maître ; elle ne l'abandonne pas, mais plus courageuse que les apôtres eux-mêmes, elle puise, dans son amour, la force de rester au Calvaire, avec la Vierge-Mère et le disciple bien-aimé, lorsque Jésus expirait. Après la mort du Sauveur, elle pense à embaumer son corps ; et on la retrouve au sépulcre le jour même où Jésus en sortit triomphant et glorieux. Le Rédempteur lui apparaît en premier lieu, après s'être montré à sa tendre Mère. L'amour de la Madeleine pour Jésus lui a valu de si précieux privilèges. L'amour l'a absorbée dans la pensée de l'Homme-Dieu qu'elle ne pouvait oublier ; l'amour l'a attachée aux pas du Sauveur dont elle ne pouvait se rassasier d'entendre la parole. C'est l'amour qui l'a rendue intrépide jusqu'à lui faire braver, au temps de la Passion, la crainte des

ennemis de Jésus. O sainte amante du Sauveur ! c'était encore l'amour qui, le Dimanche de Pâques, vous réveillait avant l'aurore pour vous conduire au tombeau du Rédempteur. Et là que faisiez-vous ? Comme enivrée de la pensée du bon Maître, vous demandiez à tous : Où est-il, où l'avez-vous mis ? comme si tout le monde devait comme vous ne penser qu'à Jésus. Ah ! faites que le souvenir de ce tendre Sauveur ne me quitte jamais, ni au travail, ni dans les affaires, ni même dans les conversations ! Qu'aucun discours ne me plaise, si je n'y entends prononcer le doux Nom de Jésus ! Que tout ici-bas me parle de lui, et que ma vie se consume tout entière dans son amour et son service ! Obtenez-moi une étincelle de cet amour qui vous consumait dans la contemplation, lorsque vous étiez sept fois le jour ravie en extase et enivrée, dans l'exil, des joies de l'éternelle patrie.

PRATIQUE. — A l'exemple de sainte Marie-Madeleine, ayons un attrait particulier pour l'oraison, qui est la fournaise où l'on s'embrase d'amour envers le Rédempteur.

---

23 Juillet.

DE LA DIRECTION SPIRITUELLE.

PRÉPARATION. — « Obéissez à ceux qui vous sont préposés, et soyez-leur soumis.[1] » Ainsi parle saint Paul.

1° Dieu veut nous diriger non par lui-même, mais par d'autres hommes.

2° Motifs que nous avons de nous soumettre à cette direction. Prions l'Esprit-Saint de nous donner l'intelligence de vérités si importantes.

PREMIER POINT.

Il est dans les desseins de la Sagesse divine, de conduire les hommes par d'autres hommes revêtus de son autorité. Les

(1) Hebr. 13, 17.

Mages sont appelés au berceau du Sauveur du monde, mais c'est par la bouche des docteurs juifs, qu'ils apprennent où il est né.[1] Le centurion Corneille est averti par un Ange, qui aurait pu l'instruire lui-même, d'aller trouver Pierre, le prince des Apôtres pour apprendre de lui la doctrine évangélique.[2] Saul terrassé sur le chemin de Damas, dit à Jésus : « Seigneur! que voulez-vous que je fasse? » Et le Sauveur lui répond : « Entre dans la cité, et l'on te dira ce qu'il te faut faire; » et il l'adresse à Ananie.[3] On peut conclure de là que le Seigneur préfère nous voir obéir aux hommes qui tiennent sa place, plutôt qu'aux Anges et à lui-même. Et de fait, cette obéissance est beaucoup plus sûre. Car qui nous dira si celui qui nous apparaît comme un Esprit céleste, est un Ange ou un démon? Qui nous assurera que c'est vraiment Jésus-Christ qui nous aura commandé, dans telle ou telle vision ou révélation? Qui nous en donnera l'assurance, sinon encore celui que Dieu nous a donné pour guide? Le Seigneur est si jaloux de maintenir cet ordre établi, qu'il ordonne d'obéir aux supérieurs mêmes qui oublient leurs devoirs. « Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, criait-il aux juifs ; gardez et faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne suivez par leurs exemples, car ils disent et ne font pas.[4] » Il suit de là que la direction est une chose tellement sacrée, que nous devons en user avec la foi la plus vive et la plus ferme confiance. Jésus a donné sa parole : lui-même nous dirige par ceux qui le remplacent. *Qui vos audit, me audit.*[5] Confions-nous donc en tout ce que nous disent nos directeurs spirituels par rapport à notre conscience. Agir autrement, c'est manquer de foi, c'est perdre la tranquillité de l'âme, c'est quitter la bonne voie.

SECOND POINT.

« Obéissez, dit l'Apôtre, à ceux qui vous sont préposés, et soyez-leur soumis. Car ils veillent sur vous, comme devant

(1) Matth. 2. (2) Act. 10. (3) Act. 9.
(4) Matth. 23, 2. (5) Luc. 10, 16.

rendre compte de vos âmes ; obéissez-leur, afin qu'ils le fassent avec joie et non en gémissant ; ce qui ne vous serait pas avantageux.[1] » Ce passage de saint Paul nous indique plusieurs motifs d'obéir à ceux qui nous dirigent : « Ils rendront compte de nos âmes, » dit-il. Quelle assurance nous donnent ces paroles ! elles confirment ce qu'enseigne saint Alphonse, après saint Philippe de Néri, qu'on ne rendra pas compte à Dieu des actions faites par obéissance. Quoi de plus rassurant ? Si nous conformons nos sentiments et notre conduite à la direction qu'on nous donne, Jésus à qui nous aurons obéi, ne sera pas notre Juge, mais notre Père et notre Sauveur. Au contraire, dit l'Apôtre, si nous n'obéissons pas, nous attristerons nos directeurs, et nous les ferons gémir, et cela ne nous sera pas avantageux. En effet, en les contristant, nous contristerons Jésus-Christ, qui nous jugera dans ce cas avec sévérité ; nous perdrons la paix intérieure ; car, dit l'Ecriture, qui a jamais conservé la paix, en résistant à Dieu ?[2] nous manquerons notre perfection et n'aurons que peu de mérite, puisqu'un esclave de sa volonté propre ne saurait s'élever bien haut dans l'amour divin et dans la sainteté ; nous risquerons même de périr éternellement, tant il est dangereux de vivre sans direction dans les choses du salut ! Rentrons ici en nous-mêmes : de combien d'illusions n'avons-nous pas été victimes, au moins en choses légères, à cause du manque de direction ? Quel progrès n'aurions-nous pas fait en peu de temps, si nous avions toujours suivi les avis, les sentiments de nos confesseurs et directeurs spirituels ?

O Jésus, Sagesse incréée et incarnée ! inspirez-moi la plus parfaite soumission à l'égard de ceux qui me dirigent en votre nom. Donnez-moi l'esprit de l'enfance chrétienne, afin que je profite de leurs sages conseils.

O Marie ! enseignez-moi vous-même à m'humilier et à obéir.

Pratique. — Le vrai moyen d'être bien dirigé, c'est de regarder son directeur comme la personne de Jésus-Christ, et d'agir en conséquence.

(1) Hebr. 13, 17. (2) Job. 9, 4.

24 Juillet.

DE LA DIRECTION SPIRITUELLE.

PRÉPARATION. — « Demandez à Dieu, dit l'Ecriture, qu'il dirige vos voies.[1] » Dieu nous dirige par ceux qu'il a établis à cet effet. Alors la direction est le meilleur moyen

1° De vaincre les tentations de la chair.

2° De nous corriger de tous nos défauts. Pratiquons fidèlement l'ouverture de cœur envers celui qui dirige notre âme.

PREMIER POINT.

La direction spirituelle triomphe mieux des tentations de la chair, que les pénitences et les macérations. En effet, la rébellion des sens a commencé dans l'homme avec la révolte de son esprit contre Dieu. Dès qu'Adam eut péché, en désobéissant à son Créateur, il sentit l'aiguillon de la concupiscence en punition de son crime. Depuis lors, « la chair dit l'Apôtre, milite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair.[2] » Le moyen de donner la victoire à l'esprit, c'est de le soumettre à la direction. « Une tentation découverte à son confesseur, dit saint Philippe de Néri, est à moitié vaincue. » Elle le sera complètement, si nous suivons les avis que nous donnera le père de notre âme. Comme l'orgueil, selon saint Grégoire, est souvent le principe des tentations impures, ainsi l'humilité pratiquée dans la direction, est un puissant remède à ces sortes d'attaques. Dieu résiste aux superbes, mais il ne peut s'empêcher de donner sa grâce aux humbles,[3] de les couvrir de sa protection, de leur épargner bien des combats. Il a d'ailleurs promis la victoire à tous ceux qui obéissent.[4] Or la direction exige une obéissance

(1) Tob. 4, 20.
(2) Gal. 5, 17.
(3) Jac. 4, 6.
(4) Prov. 21, 28.

continuelle. C'est donc aux âmes qui se laissent diriger, que s'applique sans restriction cette divine parole : « L'homme obéissant chantera la victoire. » *Vir obediens loquetur victoriam.*[1] D'où vient que nous avons tant de peine à dompter notre corps et à vaincre ses tentations ? n'est-ce pas du peu de fidélité que nous avons à découvrir nos luttes avec l'ennemi, ou du peu de foi, d'exactitude, de persévérance, que nous apportons dans l'exécution des moyens qu'on nous donne pour remporter la victoire? Examinons-nous.

SECOND POINT.

La direction spirituelle nous fera triompher de tous nos défauts. La volonté propre est la racine de tous les vices ; or, en y renonçant par la direction, on fait mourir dans leur principe, dit Cassien, toutes les mauvaises inclinations. De là cette parole du Seigneur dans Isaïe : « Si vous renoncez à votre propre volonté, je vous éleverai au-dessus de la terre,[2] » et ferai de vous un homme céleste. Pour que la direction opère ces heureux fruits, elle doit être sans détour, sans réticence : il nous faut dire à notre directeur, non seulement les défauts que nous aperçevons nous-mêmes, mais encore ceux qu'on nous reproche, ainsi que les tendances habituelles que nous avons à certains vices. Il nous faut de plus regarder notre directeur de conscience, comme la personne même de Jésus-Christ, recevoir ses avis avec respect, les mettre en pratique avec foi, constance et ponctualité. Il nous faut enfin prendre en bonne part les corrections, les réprimandes qu'il nous fait, les regarder comme un service, comme un remède à notre orgueil. Ce sont des incisions charitables que le chirurgien spirituel doit faire parfois à son malade pour le guérir. A ces conditions, la direction, non seulement nous sera utile, mais elle nous conduira à la plus solide perfection. Avons-nous toujours ainsi compris la soumission que nous devons à celui qui dirige notre âme ? Le regardons-nous de l'œil de la foi, avec respect et humilité,

(1) Prov. 21, 28. (2) Is. 58, 13.

comme le propitiatoire d'où Dieu nous parle, comme le tabernacle où Jésus demeure mystiquement, comme l'organe de l'Esprit-Saint qui nous rend par lui ses oracles? Si nous lui obéissons comme à Dieu même, sa direction aura pour nous toute l'efficacité d'une œuvre divine; elle nous purifiera de nos défauts et nous sanctifiera. *Vir obediens loquetur victoriam.*[1]

O mon Jésus, l'humilité même! vous vous êtes soumis à vos créatures; ne permettez pas que je répugne à ouvrir mon cœur et à obéir à celui qui vous représente à mon égard.

O Marie! obtenez-moi l'esprit d'abnégation et d'obéissance, afin de me soumettre à tout ce qui m'est prescrit pour le bien de mon âme.

PRATIQUE. — Avant de nous confesser ou de rendre compte de notre conscience, demandons à Dieu ses lumières, et la grâce de nous conduire en esprit de foi dans une action si importante.

---

25 Juillet.

JÉSUS ENFANT.

L'OBÉISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

PRÉPARATION. — « Je ne suis pas venu me faire servir, dit Jésus-Christ, mais servir les autres.[2] »

1° Jésus prit le nom de serviteur; — il en porta les livrées; — il en exerça les fontions.

2° Il se fit surtout obéissant pendant son Enfance à Nazareth, — au temps de ses prédications, — et dans tout le cours de sa Passion. Apprenons de lui à nous soumettre en tout à ceux qui nous commandent légitimement.

(1) Prov. 21, 28.

(2) Matth. 20, 28.

PREMIER POINT.

Le Seigneur parlant de Jésus par la bouche du Prophète, s'écrie : « Voici mon serviteur. » *Ecce servus meus.*[1] Voici celui qui détruira l'empire du démon. Et en effet, voulant anéantir la domination de ce tyran superbe, le Sauveur s'humilia jusqu'à prendre le titre et la qualité de serviteur. On vit ainsi le Fils unique de Dieu, égal à son Père éternel, tout-puissant et indépendant comme lui, on le vit, dit le vénérable Bède, se faire inscrire à Bethléem, comme le plus humble des mortels, au nombre des sujets de César.

Il voulut même porter les livrées d'un serviteur. « Comme le plus faible des mortels, dit saint Zénon, il se laissa, dans l'Etable, envelopper de pauvres langes. Il renonçait ainsi à sa liberté, et nous figurait les chaînes dont il serait chargé dans sa Passion. » « En prenant, dit l'Apôtre, la forme de serviteur, il s'est non seulement abaissé, mais anéanti lui-même dans l'intérêt de notre salut.[2] » Nous répugnera-t-il, après cela, de nous humilier, de nous assujettir, de nous soumettre entièrement aux volontés de Dieu et de ceux qui nous commandent en son nom ? *Quid superbit terra et cinis?*[3]

Jésus poussa l'obéissance jusqu'à vouloir exercer les fonctions de serviteur. Dès sa naissance, il s'abandonna sans partage à la conduite de Marie et de Joseph, et leur obéit en tout. « Son but, dit saint Augustin, était de réparer la désobéissance d'Adam, par l'exercice de la vertu contraire » Il nous enseignait par là, à ne pas rougir de la soumission que nous devons à nos supérieurs, puisque l'Homme-Dieu s'est assujetti à ses propres créatures. Il a préféré l'obéissance à ses inclinations, à sa renommée, à ses intérêts particuliers. Plaçons-nous aussi cette vertu au premier rang dans notre estime ? D'où vient donc que nous préférons si souvent nos idées, notre volonté, notre liberté, aux ordres, aux intentions bien connues de nos supérieurs ? Au lieu d'obéir avec amour et simplicité, nous raisonnons, nous nous plaignons, nous murmurons, au risque de scandaliser les

(1) Is 42, 1. (2) Phil. 2, 6. (3) Eccli. 10, 9.

autres. Est-ce là imiter Celui qui s'est renoncé en tout? *Christus non sibi placuit.*[1]

SECOND POINT.

A Nazareth, Jésus travailla comme un ouvrier sous la conduite de Joseph, ouvrier comme lui. Il aida la Vierge-Mère comme fait un humble serviteur, balayant la maison, puisant de l'eau, ramassant les copeaux destinés au feu. Saint Basile assure que l'Enfant divin, désireux de s'assujettir davantage, recherchait même le travail le plus pénible et le plus humiliant. Il brisait ainsi l'orgueil de notre esprit, qui répugne à se soumettre; il anéantissait les vains prétextes de notre chair, qui préfère ses satisfactions à la volonté du Créateur. *Deus humilis factus est; erubescat homo esse superbus.*[2]

Pendant ses prédications, le Rédempteur fut toujours dans la disposition d'obéir, de condescendre à tous. « Le Fils de l'homme, disait-il, n'est pas venu se faire servir, mais servir les autres.[3] » « Il annonçait par là, dit Cornelius A-Lapide, qu'il voulait être le serviteur de tous les hommes. » Il le prouva en instruisant les ignorants, en guérissant les malades, en faisant du bien à tous, malgré l'ingratitude dont on le payait.

Il a même voulu s'assujettir, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, dit l'Apôtre, et jusqu'à la mort de la croix.[4] « Il en est beaucoup, dit saint Bernard, qui font des efforts, se donnent mille peines, et pourquoi? pour se dispenser d'obéir. Le Rédempteur a fait tout le contraire : il a préféré perdre la vie, plutôt que de perdre l'obéissance. » Aussi est-il mort avec une affection spéciale envers les âmes éprises de cette vertu. Ceci fut révélé par la Vierge-Mère à l'une de ses servantes. Attachons-nous d'esprit et de cœur à la volonté divine. Or cette volonté divine se trouve dans les ordres qu'on nous donne. Est-ce là que nous la cherchons? n'est-ce pas plutôt dans le caprice, dans l'inclination naturelle qui nous porte à faire ceci plutôt que cela? quel mérite aurons-nous d'une telle obéissance?

(1) Rom. 15, 3.
(2) S. August.
(3) Matth. 20, 28.
(4) Phil. 2, 8.

O Verbe incarné, Enfant divin ! communiquez-moi l'esprit de votre Enfance, c'est-à-dire, cette souplesse, cette docilité, qui me rende facile la soumission à ceux qui me conduisent.

O Marie ! enseignez-moi vous-même à imiter Jésus.

PRATIQUE. — Soyons comme l'Enfant de Bethléem : il se laisse placer où on le place ; il s'abandonne à la volonté d'autrui. *Ego autem non contradico.*[1]

---

26 Juillet.

SAINTE ANNE, MÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

PRÉPARATION. — *Gloria et divitiæ in domo ejus.* « La gloire et les richesses, dit l'Esprit-Saint, sont dans sa maison.[2] »

1° C'est une gloire pour sainte Anne d'avoir donné le jour à la Vierge sans tache, à la Dispensatrice des grâces, à la Mère de notre Dieu.

2° Elle a correspondu fidèlement à cette insigne faveur. Imitons sa patience, son abnégation, son esprit de prière.

PREMIER POINT.

Quelle gloire pour une mère de donner le jour à un enfant royal qui doit faire le bonheur d'une grande nation ! Mais combien plus grande est la gloire de sainte Anne, d'avoir mis au monde la seule créature humaine qui fut exempte du péché originel et de ses suites désastreuses ! Quel privilège d'avoir enfanté celle qui enfantera le Roi de gloire, le Saint des saints, le Désiré des collines éternelles ! Marie apparut dans ce monde comme l'aurore du Soleil de Justice, de Celui qui allait dissiper les ténèbres de l'erreur, et répandre la vérité par toute la terre. Mais la lueur de cette aurore bienfaisante se communiqua à sainte Anne avant d'atteindre et de réjouir les autres créatures.

(1) Is. 50, 5. (2) Ps. 111, 3.

Aussi la Mère de la Reine des Anges participa à la sainteté de sa Fille bien-aimée. Dieu lui fit la grâce de supporter sans se plaindre l'opprobre d'une longue stérilité, et ce fut par ses pénitences et ses prières qu'elle obtint cette enfant privilégiée, qui est l'honneur et la joie de tout le genre humain. Anne s'humiliait profondément, et Dieu sut l'exalter en proportion de son humilité. Elle priait avec larmes et anéantissement, et sa prière monta jusqu'aux cieux ; elle en fit descendre la Rosée d'où est sorti le Juste. Je vous félicite, ô glorieuse Sainte, qui avez donné le jour à la Mère de Dieu ! je vous félicite de votre bonheur, et j'en rends grâces au Très-Haut. Mais votre élévation me fait mieux sentir ma bassesse et ma misère. Mon âme stérile ressemble à une terre aride que la pluie du ciel n'arrose plus. Loin de vous imiter dans votre patience, votre pénitence, votre esprit de prière, je me décourage, et mon triste état ne fait que s'aggraver. Mais puisque vous êtes si puissante auprès de votre Fille bien-aimée, obtenez-moi, ô bonne et sainte Mère, le courage de me vaincre, d'éviter les moindres fautes, et de recourir sans cesse à Celui qui vous a faite la Mère de sa Mère, afin de pouvoir mieux vous exaucer.

SECOND POINT.

Sainte Anne correspondit fidèlement au glorieux privilège dont Dieu la favorisa, en la choisissant pour Mère de la Vierge immaculée. Marie était à peine âgée de trois ans [1] que, malgré l'amour qu'elle portait à cette Enfant si tendre, Anne consentit à s'en séparer, afin de répondre aux desseins de Dieu. Selon le vœu qu'elle en avait fait, avant la naissance de l'auguste Vierge, elle conduisit sa fille au temple de Jérusalem pour la consacrer au Seigneur. Malgré les déchirements cruels qu'en ressentait son âme, elle se sépara de cette Fille bénie, pour la laisser dans la douce retraite où Dieu l'appelait. Félicitons sainte Anne du grand don qu'elle fait au Seigneur, et du courage qu'elle déploie dans cette occasion. On renonce facilement à ce qui

(1) S. Germ. et S. Epiph.

tient peu au cœur ; mais combien pénible ne fut-il pas à une Mère aussi aimante que sainte Anne, de se séparer de cette ravissante Enfant dont les Anges et Dieu lui-même étaient épris! Admirons donc son esprit d'abnégation, sa générosité à se vaincre, et rougissons de ne vouloir offrir à Dieu que les objets auxquels nous ne tenons pas. Dès qu'un sacrifice nous coûte, nous hésitons, nous résistons, nous allons même jusqu'à blesser notre conscience plutôt que de contrarier notre amour-propre. N'y a-t-il pas au fond de votre cœur quelque attache, quelque affection trop naturelle dont vous ne voulez pas briser le lien? Ne caressez-vous pas quelque défaut, certaines habitudes nuisibles à votre progrès spirituel? Examinez-vous, et priez sainte Anne de vous obtenir l'esprit de renoncement et le désir d'être entièrement à Dieu.

O glorieuse Mère de la plus pure des vierges! daignez prier pour mon âme, afin qu'elle sorte de sa torpeur, de sa lâcheté, et commence sérieusement à renoncer à elle-même et à ne vivre que pour Jésus et Marie.

Pratique. — Quand nous voulons obtenir une grâce, demandons-la à sainte Anne au nom de la sainte Vierge, sa Fille bien-aimée.

---

27 Juillet.

COMMENT IL FAUT OPÉRER SON SALUT.

Préparation. — « Opérez votre salut, dit l'Apôtre, avec crainte et tremblement.[1] »

1° Nous devons, en effet, y travailler avec soin, — avec diligence, — avec courage. Cela signifie sans négligence, sans retard, sans lâcheté.

2° Nous réussirons dans ce travail, à l'aide de la prière, — des bonnes œuvres, — et de la patience. Notre ferveur ne

(1) Phil. 2, 12.

diminue-t-elle pas, à mesure qu'augmente le nombre de nos années?

PREMIER POINT.

Le salut est l'affaire la plus importante que nous ayons à traiter ici-bas : il s'agit de notre âme et de sa fin dernière, c'est-à-dire, d'une éternité de peines ou de délices. Si nous apportons du soin aux affaires temporelles de quelque conséquence, avec quelle sollicitude devons-nous traiter celle d'où dépend notre éternité? Aussi l'Esprit-Saint nous recommande de travailler à nous sauver, avec la crainte continuelle de nous perdre. Cette crainte nous inspirera la vigilance sur nous-mêmes et sur nos défauts ; elle nous fera prendre tous les moyens de conserver la grâce sanctifiante, condition indispensable au bonheur éternel. *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.*[1]

Travaillons à notre salut avec diligence. Ne remettons pas au lendemain ce que nous pouvons faire la veille. Quand notre santé, notre vie sont en péril, nous ne différons pas d'une heure l'emploi des remèdes nécessaires. Pourquoi le ferions-nous, quand il s'agit de notre âme? Est-elle moins précieuse que notre corps? ou bien, aurons-nous à l'avenir plus de moyens de la sauver? Tant de pécheurs se sont nourris de vaines espérances jamais réalisées. Ils sont entrés dans l'éternité avant d'avoir commencé à devenir meilleurs. « Ce que vous pouvez opérer de bonnes œuvres, dit l'Esprit-Saint, faites-le sans tarder. » *Instanter operare.*[2]

Dans l'importante affaire du salut, le courage est nécessaire. Il faut prendre résolument son parti, se remettre chaque jour à l'œuvre, et ne se donner de repos qu'après avoir atteint le but; car l'enfer est plein de bonnes résolutions. Considérons ce que font les méchants au service du démon, ce que fait le démon lui-même contre Dieu et contre nous. Aurions-nous moins d'ardeur que Satan et ses suppôts, dans une œuvre où il s'agit de nous et de notre éternité? « Que sert à l'homme de gagner l'uni-

(1) Phil. 2, 12. (2) Eccle. 9, 10.

vers, dit Jésus-Christ, s'il vient à perdre son âme?[1] » Cette vérité a-t-elle jusqu'ici éclairé votre conduite? Pourquoi tant de sollicitude des choses temporelles, et si peu de votre progrès dans la vertu? Vous négligez la prière, vous faites vos méditations, vos communions sans fruit, et quand il s'agit d'un travail qui vous plaît, vous êtes toute ardeur, toute exactitude. Est-ce là comprendre vos vrais intérêts? n'est-ce pas plutôt préférer le terrestre au céleste, l'humain au divin, le temps à l'éternité?

SECOND POINT.

La terre est un champ de bataille, où chacun doit lutter avec les ennemis spirituels, au risque de périr éternellement. Ce n'est pas dans le repos de la paix, c'est dans les hasards de la guerre, qu'un soldat montre sa bravoure et mérite des couronnes. Armons-nous donc du bouclier de la foi, dit l'Apôtre, recourons à Dieu par des prières ferventes et fréquentes, afin qu'il nous donne la victoire. On ne peut opérer son salut, qu'en évitant le péché, qui est la ruine des âmes. Or, sans la prière, il est moralement impossible de vivre en grâce avec Dieu. *Oportet semper orare.*

A la prière et à la fuite du péché, ajoutons les bonnes œuvres. « Tout arbre, dit le Sauveur, qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu.[2] » « Il ne suffit pas, conclut saint Augustin, de ne pas faire le mal; il faut encore opérer le bien. C'est peu de ne nuire à personne, si nous ne cherchons de plus à nous rendre utiles aux autres. » Nous avons des devoirs à remplir envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes. L'ensemble de ces devoirs exige des vertus, des bonnes œuvres, qui doivent nous servir à nous acheter le ciel. Unissons donc toutes nos actions à celles de Jésus-Christ, avec l'intention de lui plaire. *Omnia in nomine Domini Jesu Christi.*[3]

La patience doit couronner l'ouvrage de notre sanctification et de notre salut.[4] « On n'entre dans le ciel, dit l'Apôtre, que

(1) Matth. 16, 26.
(2) Matth. 7, 19.
(3) Col. 3, 17.
(4) Jac. 1, 4.

par beaucoup de tribulations.[1] » « Il a même fallu, selon la parole du divin Maître, que le Christ souffrît et qu'ainsi il entrât dans sa gloire.[2] » Comment, après cela, pourrions-nous prétendre à la béatitude des Saints et des Martyrs, sans pratiquer comme eux la patience? Examinez si vous supportez, sans vous plaindre, les peines inhérentes à vos devoirs de chaque jour. N'êtes-vous pas trop sensibles, quand on touche à votre honneur, à votre réputation? Ne souhaitez-vous pas que tout le monde compatisse à vos peines, à vos tristesses, à vos infirmités? Contentez-vous désormais, dans vos souffrances, du regard et du bon plaisir de Dieu. *Tu laborem et dolorem consideras.*[3]

O mon Rédempteur! vous avez tant fait, tant souffert dans l'intérêt de mon salut. Ne permettez pas que je me relâche à votre service. Accordez-moi l'esprit de prière, le désir de la perfection, et une conformité parfaite à toutes vos volontés.

O Marie! faites-moi recourir à Jésus et à vous, dans mes tentations, mes travaux et mes souffrances.

Pratique. — Disons-nous souvent à nous-même : « Une seule chose m'est nécessaire, c'est de sauver mon âme. »

---

28 Juillet.

LE FLAMBEAU DE LA MORT.

Préparation. — « Mettez ordre à vos affaires, dit l'Esprit-Saint, car vous allez mourir.[4] »

1° La mort nous éclaire sur le néant de la vie présente, — sur l'importance des vérités de la foi, — sur le prix des grâces dont Dieu nous a comblés.

2° La mort éveille souvent dans les âmes des regrets amers et effrayants, — des regrets stériles. Conduisons-nous chaque jour,

(1) Act. 14, 21. (2) Luc. 24, 26
(3) Ps. 9, 35. (4) Is. 38, 1.

comme si nous étions à la fin de notre carrière, sur le point de comparaître devant Dieu.

PREMIER POINT.

Le néant de la vie présente se manifeste surtout à nous, au moment de quitter la terre. A la lueur du flambeau de la mort, se dissipent les vains fantômes que le monde regarde comme des réalités. Le mondain, saisi d'effroi en cet instant suprême, se demande ce que sont devenues ces années où il brillait dans le siècle, plein d'espérance et d'avenir. Hélas! tout s'est évanoui. La fortune, les dignités, la vie même, tout lui échappe. Semblable alors au dernier mendiant, ce grand de la terre n'a plus à attendre qu'un sépulcre, et, dans cette froide demeure, une poussière infecte, seul reste de sa dépouille mortelle. *Et solum mihi superest sepulchrum.*[1]

Les vérités de la foi paraissent dans leur clarté, au moment de la mort. Le mondain en avait douté pendant sa vie; le tumulte du siècle lui faisait oublier sa fin dernière. Mais à l'approche du trépas, quand les premières lueurs du jour éternel éclairent son esprit, il semble se réveiller comme d'un profond sommeil. Les vérités qu'il n'avait jusque-là qu'entrevues, se révèlent à lui plus frappantes; elles lui font regretter d'y avoir si peu conformé sa conduite. N'attendons pas que la mort nous instruise de l'importance de notre salut. Travaillons-y avec ardeur, tous les jours de notre vie. *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.*[2]

Le dernier flambeau éclaire le moribond sur les grâces dont Dieu l'a comblé. Né dans la religion catholique, il avait à sa disposition la prière, les sacrements, les bons livres, les instructions pieuses. Il aurait pu se sanctifier, à l'aide de ces moyens. Mais, hélas! qu'a-t-il fait? Il a vécu dans la tiédeur et l'indifférence. Plus occupé des affaires du temps que de celles de l'éternité, il s'est peu soucié de sa perfection et même de son salut. Ah! que le souvenir des grâces reçues et de l'abus

(1) Job. 17, 1. (2) Phil. 2, 12.

qu'il en a fait, est amer au mourant qui va paraître devant Dieu ! Ame pieuse ! la mort aussi vous éclairera sur la frivolité des affections déréglées que vous entretenez au détriment de votre âme, sur vos résistances aux inspirations célestes, aux grâces si nombreuses de chaque jour : tant d'oraisons, de lectures, de prières, de messes, de communions, qui portent à peine en vous quelque fruit, et cela par votre faute et votre lâcheté ! Dites-vous souvent : « Comment ferais-je cette action, si je devais mourir après l'avoir faite? » *Nescitis enim quando tempus sit.*[1]

SECOND POINT.

Qu'ils sont amers les regrets qu'éveille l'approche de la mort, dans une âme peu zélée à travailler à son salut ! A la vue des fautes qu'il aura commises, du temps qu'il aura perdu, le pauvre malade se dira avec tristesse : « Insensé que j'ai été ! Dieu m'avait prévenu de tant de lumières et de grâces, et je n'en ai pas profité. Que de fois il m'a ramené à la pénitence, à la ferveur, et appelé à la perfection ! Tant d'autres, avec les mêmes moyens, se seraient sanctifiés ; tandis que moi, je ne sais quel sort m'attend durant l'éternité. » Ah ! que ces remords sont amers, quand la conscience elle-même accuse, et qu'on va bientôt mourir !... *Vocavi, et renuistis.*[2] En considérant les fautes de son enfance, de son adolescence, de sa jeunesse, de toute sa vie, le moribond sèchera de terreur. Il verra la laideur, la malice, le nombre incalculable de ses péchés. « Hélas ! se dira-t-il, quel compte terrible je devrai rendre à Dieu ! Que de reproches il me fera sur ma tiédeur, sur ma lâcheté, sur mes infidélités ! » En parlant ainsi, le pauvre mourant sera saisi d'effroi.[3]

Encore si ces regrets pouvaient réparer le passé ! mais les regrets du mourant sont en grande partie stériles. La pesanteur du cerveau, l'oppression de la poitrine l'empêchent d'utiliser le peu d'instants qui lui restent à vivre. « Ce n'était pas trop, se dira-t-il, de travailler plusieurs années à mériter

(1) Marc. 13, 33. (2) Prov. 1, 24. (3) Ps. 54, 5.

une éternité de délices. Mais hélas ! il est trop tard. Ces années ont fui sans profit. Déjà la mort approche, elle m'envahit de toutes parts. Jamais Dieu ne me rendra une autre vie, qui m'aide à réparer les écarts de celle-ci. » C'est dans ses sentiments qu'expire le moribond qui a vécu dans la négligence. Etes-vous dans les dispositions où vous voudriez être pour mourir ? Insensé : vous pouvez mourir à tout instant, et vous remettez à plus tard l'affaire de votre salut, ou de la perfection sans laquelle, peut-être, vous ne pourrez vous sauver ?

O mon Jésus ! par votre crucifiement sur le Calvaire et votre agonie mortelle, daignez me disposer vous-même à comparaître devant vous. Détachez-moi du monde et de moi-même ; rendez-moi fidèle à marcher sur vos traces, par l'imitation de vos vertus.

O Marie ! obtenez-moi l'horreur des moindres fautes et la persévérance finale.

Pratique. — Vivons sans péché, et nous mourrons sans remords. Gardons notre cœur pur des affections terrestres, et nous quitterons la vie sans regret.

---

29 Juillet.

CRAINTE ET DÉSIR DE LA MORT.

Préparation. — « Il est arrêté, dit l'Esprit-Saint, que les hommes mourront une fois.[1] » Quels motifs nous font craindre et désirer la mort ?

1° Je crains la mort, parce que j'ai trop péché, — trop peu fait pénitence, — trop peu profité de la mort de mon Dieu.

2° Je désire la mort, parce qu'elle me délivre du danger de pécher, — qu'elle répare ma vie coupable, — et qu'elle me rend conforme à Jésus crucifié. Prions le Rédempteur de nous

(1) Hebr. 9, 27.

faire vivre selon son Cœur sacré, et de nous accorder une sainte mort.

PREMIER POINT.

Le péché est un mal si horrible, tellement opposé à la sainteté de mon Juge, que la pensée d'être trouvé coupable, me fait trembler de comparaître devant lui. N'eussé-je commis, dans ma vie, qu'une seule faute vénielle, si j'en comprends la malice, je frémirai du compte que j'en dois rendre à Dieu. Mais hélas! quelle multitude de fautes viennent m'effrayer par leur souvenir! depuis mon enfance, durant les années de mon adolescence et de ma jeunesse, j'ai provoqué les foudres de la vengeance divine. Chaque jour encore je contriste l'Esprit-Saint par ma lâcheté, mes défauts, mes infidélités. Les mauvais penchants de mon cœur, ses attachements terrestres, tout parle contre moi... et cependant il faut mourir! *Statutum est.*[1]

Encore si j'avais fait une digne pénitence de mes fautes! mais puis-je me flatter d'avoir apaisé mon Juge, et payé à sa justice la dette de mes péchés? Quand je lis dans l'histoire que des âmes innocentes ont pleuré, toute leur vie, sous le cilice et la cendre, leurs moindres imperfections, je demeure confondu. Si je descends dans les abîmes où sont châtiés les coupables, et que j'y considère comment un seul péché mortel est puni, comment sont punies ces fautes que nous appelons légères, je me demande avec effroi : « Quelles pénitences ai-je faites pour échapper à tant de rigueur? » Hélas! je cherche en vain dans ma vie,... et cependant il faut mourir et comparaître devant Dieu! *Post hoc autem judicium.*[2]

Ce qui achève de m'épouvanter, c'est le souvenir de la passion du Sauveur, dont je n'ai su profiter. Enfin, il faut quitter cette terre, lors même qu'on n'y a point profité de la mort de son Dieu. Jésus a donné son sang et sa vie ; il s'est livré aux plus affreux supplices dans l'intérêt de mon salut. Chaque jour, sur nos autels, il renouvelle son sacrifice, et il nous en communique les fruits. Comment ai-je correspondu à tant de miséricordes?

(1) Hebr. 9, 27. (2) Ibid.

La mort sanglante et la mort mystique d'un Dieu ne sont-elles pas inutiles en moi? Vu les grâces que j'ai reçues, ne devrais-je pas être un Saint consommé? Hélas! que de défauts, de passions immortifiées m'accusent devant Dieu! je devrais exceller dans toutes les vertus, et c'est à peine si elles sont écloses en mon âme!... Cependant il faut comparaître devant un Juge, qui ne laisse rien d'impuni, pas même une parole inutile.[1] O Jésus! j'implore votre clémence; ayez pitié de moi.

SECOND POINT.

Sur la terre, on ne peut se préserver entièrement de fautes et d'imperfections. Celui qui meurt, au contraire, cesse d'offenser son Dieu. Cette pensée consolait, à sa dernière heure, le vénérable père Vincent Caraffa. Si donc parfois l'aspect de la mort me fait trembler, je me dis avec saint Ambroise : « Comment puis-je aimer de vivre ici-bas, où j'aggrave le compte que je dois rendre à Dieu? La mort est la sépulture de mes vices. Je souhaite donc de mourir, afin d'être affranchi de leur honteuse tyrannie. » *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?*[2]

La mort est d'ailleurs la plus efficace des pénitences. Quand je châtie mon corps, que je le réduis en servitude, j'essaie de satisfaire à la justice divine, mais sans connaître clairement le prix de mes sacrifices. Au contraire, en m'immolant moi-même, je suis certain, sur la parole du Maître,[3] de donner au Seigneur la plus grande preuve d'amour. La mort, acceptée pour Dieu, est un baptême de pénitence; c'est un martyre plus méritoire que les austérités. Loin donc de craindre le trépas, j'y aspire, comme au moyen par excellence de payer à mon Juge la dette de mes péchés. *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*[4]

Et puis, par ma mort, je deviendrai conforme à Jésus crucifié. Lui qui m'a créé et racheté, est encore mon divin Modèle; et il s'est soumis au trépas. Pourrais-je hésiter à m'y soumettre

(1) Matth. 12, 36.
(2) Rom. 7, 24.
(3) Joan. 15, 13.
(4) Luc. 7, 47.

à mon tour? Dieu trois fois saint, il a terminé sa vie dans les tortures; et moi, créature coupable, je refuserais de m'immoler? Dès avant sa naissance, il désirait avec ardeur d'être baptisé dans son sang; et moi, régénéré par ce sang, je ne souhaiterais point de mourir? Ah! je veux donner ma vie, parce que Jésus a sacrifié la sienne; je veux quitter la terre parce que mon Rédempteur est retourné dans les cieux. En attendant de le revoir un jour, je renonce au monde et à moi-même, et je dis avec l'Apôtre : « Ma vie désormais, c'est Jésus-Christ; et la mort m'est un gain. » *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.*[1]

O mon aimable Sauveur! quand viendra l'heure fortunée où je pourrai vous contempler dans la Jérusalem céleste? Accordez-moi la grâce de vivre saintement et de mourir en prédestiné. Préparez-moi vous-même, tous les jours, à quitter cette misérable vie, afin de vous posséder dans le ciel.

O Marie! obtenez-moi la ferveur, et la persévérance finale. Ainsi soit-il.

Pratique. — Vivons dans un tel dégagement de nous-mêmes et du monde, que, devant mourir à l'heure même, nous soyons disposés à paraître devant Dieu.

---

30 Juillet.

LES DEUX SENTENCES.

Préparation. — « Au jour du jugement, Jésus dira aux justes : « Venez les bénis de mon Père; » et aux réprouvés : « Retirez-vous, maudits.[2] » Quelles conséquences entraînent ces deux sentences, celle des réprouvés, et celle des élus?

1° La sentence des pécheurs exclut ces malheureux du bonheur éternel; — elle les condamne au supplice de l'enfer et les y précipite à jamais.

(1) Phil. 1, 21. (2) Matth. 25.

2° La sentence des amis de Dieu est une sentence de joie, — de gloire, et de justice. Tâchons de la mériter par une vie pure et fervente jusqu'à la mort.

PREMIER POINT.

Quel désespoir saisira les réprouvés, lorsque le Juge des vivants et des morts lancera contre eux cette formidable parole : « Retirez-vous, maudits ! retirez-vous de moi.[1] » Alors ils comprendront, sans en pouvoir douter, qu'ils sont à jamais bannis de la société des Elus. Rejetés par Celui qui est la source de tout bien, ils n'ont plus rien à espérer. « La malédiction, dit l'Ecriture, les revêt dès lors comme d'un manteau ; elle entre comme l'eau dans leurs entrailles, et pénètre comme l'huile jusque dans leurs os.[2] » *Discedite a me, maledicti.*[3] Prévenons cette terrible sentence, en appelant sur nous, par notre fidélité, les bénédictions divines.

« Retirez-vous, » leur dit le Juge. — Mais, Seigneur ! loin de vous, où irons-nous ? — « Allez, leur répond-il, au feu éternel. » Ce feu renferme l'assemblage de tous les maux du corps et de l'âme. Les tourments les plus cruels, les plus variés, les plus continus, y sont réunis par la toute-puissance divine. Le Seigneur les avait destinés aux seuls anges rebelles. Mais les pécheurs l'ont forcé à porter contre eux cette sentence, qui les range parmi les démons. Et à peine cette sentence prononcée, la terre s'ouvrira, et l'on verra apparaître un gouffre immense où seront jetés, par la parole du Tout-Puissant, les réprouvés de tous les siècles. On y verra des rois, des princes, des nobles, mêlés à la lie du peuple et confondus parmi les scélérats les plus ignobles. On y verra des prêtres, des religieux infidèles à leurs vœux et à leurs devoirs, des personnes qui auront fait profession de piété. La négligence à mortifier une passion d'abord innocente en apparence, les aura conduits là. Examinons-nous, réformons-nous, de peur d'être de ce nombre. Pleurons le malheur que nous avons eu d'offenser grièvement

(1) Matth. 25, 41. (2) Ps. 108, 17. (3) Matth. 25, 41.

notre Créateur, et soyons résolus de mourir plutôt que de lui déplaire et de nous exposer au danger de l'offenser. *Qui se existimat stare, videat ne cadat.*[1]

SECOND POINT.

Saint François d'Assise, ayant appris par révélation qu'il était prédestiné, pensa mourir de bonheur. Quelle sera l'allégresse des Elus, lorsqu'ils entendront Jésus-Christ leur adresser cette douce invitation : « Venez, les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.[2] » Venez : passez de l'exil à la patrie, de la misère à l'abondance, des larmes aux délices, des combats à la victoire, des travaux au repos. Oh ! qu'alors vous vous trouverez bien récompensé des efforts que vous aurez dû faire pour obéir, pour vous mortifier, pour vous recueillir, pour garder le silence, pour réprimer tel penchant qui vous exposait au péché !

Le Sauveur appelle les justes « les Bénis de son Père ; » il leur parle avec bonté, comme à des frères tendrement chéris ; il les invite, non pas seulement à entrer au ciel, mais à posséder, en qualité de princes éternels, le royaume où sont réunies toutes les splendeurs. Quelle gloire, d'être ainsi proclamé digne du paradis, en présence de l'univers assemblé ! Ici-bas la richesse, la faveur influent souvent sur les jugements des hommes. Auprès du Rédempteur, le seul mérite acquis par la sainteté pèsera dans la balance. Il récompensera les œuvres cachées, les bons désirs du cœur, les actes de la volonté, comme les actions extérieures. S'il appelle les Elus « les Bénis de son Père, » c'est qu'ils ont merité ce nom par leur fidélité. S'il les invite à posséder un royaume, c'est qu'ils ont fait régner Dieu dans leur cœur, en dominant leurs passions. Imitons leur courage, leur constance ; sachons souffrir un mot blessant, une peine légère, une privation ; sachons nous faire violence pour vivre dans la ferveur et dans l'accomplissement exact de tous nos devoirs.

(1) 1 Cor. 10, 12. (2) Matth. 25, 34.

O mon Rédempteur! quand serai-je entièrement à vous? Quand m'occuperai-je uniquement de vous aimer et de vous plaire? Accordez-moi la force d'imiter les Saints, dans l'exercice de l'humilité, de la patience, de la charité et de toutes les vertus.

O Marie! obtenez-moi la fidélité à la grâce et la persévérance finale.

PRATIQUE. — Faisons toutes nos actions en la présence de Dieu, notre souverain Juge.

---

31 Juillet.

SAINT IGNACE DE LOYOLA.

SUR LES VERTUS DU SAINT.

PRÉPARATION. — « Ce Saint, dit le Bréviaire, a méprisé la vie du monde, et il est parvenu au royaume des cieux.[1] » Considérons

1° Le miracle de la grâce qui a converti saint Ignace.

2° L'esprit d'oraison, — d'abnégation, — et de zèle qui l'a distingué après sa conversion. A son exemple, ne cherchons en toutes nos actions que la plus grande gloire de Dieu.

PREMIER POINT.

Ignace de Loyola, né en Espagne, de parents nobles, fréquenta d'abord la cour, puis entra dans l'armée. Ayant été blessé au siège de Pampelune, il lui fallut subir une opération douloureuse et garder le lit ou la chambre pendant longtemps. Comme ces loisirs forcés l'ennuyaient, il se mit à lire la vie de Notre-Seigneur et des Saints, parce qu'il n'avait pas d'autres livres à sa disposition. Peu à peu la lumière se fit dans son âme;

(1) 31 Julii.

il commença à voir le danger de sa vie mondaine et sensuelle, la folie de sa vanité et de son ambition ; il comprit que le siècle trompe ses partisans, en leur promettant le bonheur. Il résolut donc de faire pénitence et de commencer une nouvelle vie. Il se levait secrètement la nuit, et pleurait ses péchés en se prosternant la face contre terre, et en implorant la miséricorde de Jésus-Christ et la protection de la divine Mère. Pour le fortifier dans ses bonnes résolutions, la sainte Vierge lui apparut une nuit, tenant l'enfant Jésus entre ses bras et toute resplendissante de lumière. Cette apparition produisit dans l'âme d'Ignace de merveilleux effets : une onction céleste lui rendit insipides les plaisirs des sens, et sanctifia tellement son cœur qu'elle en arracha les désirs et les affections terrestres. Elle purifia même son esprit de toutes les images des voluptés sensuelles. Depuis ce temps, Ignace affranchi des révoltes de la chair, n'eut plus qu'à suivre en tout l'Esprit de Dieu. Tels sont les prodiges que la grâce sait opérer dans un cœur qui se livre entièrement à elle et se soumet généreusement à son action. Oh ! que nous serions de grands Saints, si nous avions fidèlement répondu aux appels de Dieu, aux attraits de son amour, aux inspirations qu'il nous donnait de nous humilier, de nous mortifier, de prier sans relâche. Si maintenant l'Esprit-Saint ne nous parle plus, c'est que nos résistances nous ont rendus indignes de son doux commerce. Soyons désormais plus fidèles, et il reviendra à nous pour nous éclairer, nous conduire et nous gouverner.

SECOND POINT.

Ce qui sanctifia saint Ignace, ce fut surtout son esprit de prière. Etant à Manrèze il faisait régulièrement dans l'église sept heures d'oraison à genoux, durant lesquelles il se tenait immobile. Il était si éclairé de Dieu sur les plus hauts mystères de la religion qu'il aurait, disait-il, versé son sang pour les défendre, quand même ils ne seraient point consignés dans l'Evangile. Il eut à cette époque un ravissement qui dura huit jours, et pendant lequel il reçut des communications célestes qu'il ne voulut jamais confier à personne.

Cette oraison si sublime était le fruit de sa générosité à se vaincre, à renoncer à tout plaisir, à mâter son corps par des austérités extraordinaires, à humilier son âme devant Dieu et devant les hommes, en s'estimant le dernier de tous et en se méprisant en conséquence. Il fut éprouvé par des peines intérieures, des aridités, des scrupules, mais rien ne put jamais ralentir son ardeur dans le service de Dieu.

Son zèle le porta à travailler au salut des âmes, et quoiqu'il n'eût pas étudié les lettres, il composa le livre admirable des Exercices spirituels que le pape Paul III a approuvé depuis, avec tant d'éloges. Son désir de procurer la gloire de Dieu en sauvant le prochain, lui fit entreprendre, à l'âge de trente-trois ans, l'étude des sciences tant profanes que sacrées. Après avoir terminé sa théologie, il fonda la Compagnie de Jésus, afin de travailler, non seulement par lui-même, mais encore par les autres, à étendre le royaume de Dieu dans tout l'univers. Son zèle était si pur et si ardent, qu'on l'entendit dire un jour : « J'aimerais mieux rester sur la terre, incertain de mon salut, que d'entrer à l'instant en paradis, si je pouvais par là convertir une âme. » Avez-vous des dispositions semblables, vous qui ne pensez qu'à vous-même, ne priez, ne travaillez que pour vous-même, sans vous mettre en peine des âmes qui périssent? Ah! combien d'âmes seront à jamais perdues, parce que vous n'avez pas été assez fervent dans l'oraison, assez mortifié, assez pur, assez saint, en un mot, pour les convertir et les sauver!

O Jésus! que ce motif de me sauver et de sauver les autres, devrait stimuler ma ferveur à travailler à ma perfection! La grâce ne m'a jamais fait défaut, mais combien de fois j'ai manqué à la grâce, en la laissant sans fruit, en lui désobéissant, en lui résistant!

O Marie! inspirez-moi le plus vif désir d'avancer dans la solide vertu, afin de sauver par mes prières les âmes qui périssent.

Pratique. — A l'exemple de saint Ignace de Loyola, ne cherchons en tout que la gloire et le bon plaisir de Dieu.

MOIS D'AOUT.

PREMIER VENDREDI DU MOIS.

LES VERTUS DU SACRÉ-CŒUR.

PRÉPARATION. — « Apprenez de moi, dit Jésus-Christ, que je suis doux et humble de cœur.[1] » « C'est là mon précepte, que vous vous aimiez les uns et les autres, comme je vous ai aimés.[2] »

1° Ces paroles nous montrent que les vertus de prédilection du Cœur de Jésus sont l'humilité, — la douceur, — et la charité.

2° Considérons comment nous pourrons les pratiquer et même y exceller, à l'aide de la grâce.

PREMIER POINT.

Le Sauveur s'adressant un jour publiquement au Père éternel, prononça ces mémorables paroles : « Je vous rends grâces, ô Père, Dieu du ciel et de la terre! de ce que vous avez caché vos mystères aux sages et aux prudents du siècle, et les avez révélés aux petits. » Puis se tournant vers ses disciples : « Prenez mon joug sur vous, leur dit-il, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.[3] » Cet enseignement d'humilité, Jésus l'a confirmé par son exemple. Depuis l'étable jusqu'au Calvaire, il aima l'abjection, il pratiqua la vie cachée, il embrassa les confusions et les opprobres.

A cet enseignement d'humilité, il joint celui de la douceur et du pardon des injures. « Aimez vos ennemis, dit-il ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.[4] » Cette doctrine, Jésus la pratiqua jusqu'au dernier soupir. Du haut de la croix, il appela

(1) Matth. 11, 29.
(2) Joan. 15, 11.
(3) Matth. 11, 25-29.
(4) Matth. 5, 44.

la divine miséricorde sur ceux-là même qui l'avaient crucifié. Tous les jours encore, tombent de ses lèvres des paroles de clémence et de pardon. Ainsi se venge le Cœur de Jésus. Il prodigue ses bienfaits à ceux qui l'outragent. Apprenons de lui à pardonner sincèrement à tous ceux qui nous offensent. *Dimittite et dimittemini.*[1]

La charité est le précepte que le Sauveur appelle le sien, c'est-à-dire celui de son Cœur. *Hoc est præceptum meum.* C'est le précepte qu'il aime de voir pratiqué par ses disciples, puisqu'à ce signe, dit-il, on les reconnaîtra.[2] Il veut qu'on l'observe dans toute sa perfection ; car il se donne lui-même comme Modèle de l'amour que nous nous devons les uns aux autres. *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* Avez-vous des sentiments conformes à ceux du Cœur de Jésus ? Etes-vous humble, doux, charitable ? D'où viennent vos désirs de paraître, de dominer, de commander ; vos répugnances à obéir ; vos aversions contre le prochain, votre peu d'affabilité, de condescendance, de dévouement à l'égard de vos frères ? Ah! que vous ressemblez peu au cœur si humble et si aimant de Jésus!

SECOND POINT.

Nous prendrons les sentiments du Cœur de Jésus, si dans l'oraison nous considérons souvent les motifs que nous avons d'être humbles, doux, charitables, et que nous tâchions de mettre ces vertus en pratique. Si nous avions de nous-mêmes la connaissance qu'en a la Sagesse incarnée, nous serions étonnés d'être si orgueilleux. L'humilité est tellement conforme à la justice et à la vérité, que nous devrions sans cesse rougir d'en être si éloignés ; et ce serait là un grand remède à notre orgueil. Confondons-nous donc devant Dieu, d'être encore si pleins de nous-mêmes, si avides de louange, de vaine gloire, de distinction ; si pénétrés d'horreur de tout ce qui humilie, ne sachant souffrir ni le blâme, ni les reproches, ni l'oubli, ni le mépris, ni la réprimande la plus méritée. De telles disposi-

(1) Luc. 6, 37. (2) Joan. 13, 35.

tions devraient suffire à nous rendre humbles, tant elles nous avilissent aux yeux de Jésus.

Cette humilité, nous la ferons passer dans notre conduite, si nous pratiquons en tout, toujours et à l'égard de tous, la douceur et la charité. Pardonner à ceux qui nous offensent, oublier les affronts, les manques d'égards, supporter les contrariétés, les contradictions, étouffer nos ressentiments, nos aversions, vaincre nos antipathies et aller au-devant de ceux qui nous sont contraires, tous ces actes, en nous exerçant à la mansuétude et à la charité, affermissent en nous la vertu d'humilité. Considérons souvent ce qu'a fait Jésus pour nous, et ce qu'il fait encore tous les jours; comment il nous pardonne, il nous supporte, il nous relève, il nous donne ses grâces; loin de nous accabler de reproches, il nous anime à la confiance et triomphe de notre dureté par de nouveaux bienfaits. Suivons les beaux exemples qu'il nous donne : soyons doux, polis, affables envers tous, même envers nos ennemis.

O Cœur de mon Jésus ! touchez mon misérable cœur ; rendez-le tel que vous le souhaitez, toujours soumis et docile, toujours plein de bonté, de patience, de longanimité à l'égard de tous.

O Marie ! formez vous-même mon cœur sur celui de Jésus.

PRATIQUE. — Disons souvent pendant nos occupations : « Jésus doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre.[1] »

---

1 Août.

DE L'HUMILITÉ.

PRÉPARATION. — « Si quelqu'un, dit l'Apôtre, croit être quelque chose, tandis qu'il n'est rien, il se séduit lui-même.[2] »

1° Nous devons nous humilier dans nos rapports avec Dieu, — et avec le prochain.

(1) 300 jours d'indulg. (2) Gal. 6, 3.

2° Les motifs de cette humilité ne sont autres que les grâces méprisées, — et les péchés commis. Humilions-nous souvent en la présence de Dieu, et il nous environnera de sa miséricorde.[1]

PREMIER POINT.

Les âmes vraiment éclairées n'ont pas de peine à s'humilier devant Dieu. La vue de ses grandeurs infinies, de sa majesté souveraine; le souvenir de sa sagesse, de sa puissance, de ses adorables perfections; tout les confond en sa présence, tout leur fait sentir leur néant, leur bassesse, leur misère extrême. Les Saints, malgré leurs vertus éclatantes, se regardaient comme de grands pécheurs. « Quel est l'homme, est-il dit dans le Livre de Job, qui puisse se justifier, en se comparant à Dieu, ou se croire pur à ses yeux? La lune et les étoiles ne sont pas mêmes pures en sa présence; combien moins l'homme qui n'est que corruption et pâture des vers! [2] » Méditons comme les Saints, les attributs, les œuvres du Créateur, et nous rougirons de nous voir si superbes, malgré les motifs qui nous pressent de nous humilier. *Nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus et nudus.*[3]

Combattons l'estime de nous-mêmes dans nos rapports avec le prochain. « Si quelqu'un, dit l'Apôtre, croit être quelque chose, tandis qu'il n'est rien, il se séduit lui-même.[4] » Le pharisien, qui s'estimait supérieur aux autres, devenait inférieur à tous par son orgueil. Prenons garde de ne jamais nous préférer à qui que ce soit. Ceux qui nous paraissent inférieurs sont peut-être plus agréables à Dieu que nous, et conséquemment, c'est une témérité de les mépriser et de nous préférer à eux. « L'orgueil, dit l'Ecriture, fut toujours en abomination devant Dieu et devant les hommes.[5] » Si nous voulons gagner les cœurs, soyons doux, bienveillants envers tous. Regardons tout le monde des yeux de la foi. N'est-ce pas le contraire que vous faites? vous ne voyez dans les autres que des défauts, sans songer aux

(1) Eccli. 3, 20. (2) Job. 25, 4-6. (3) Apoc. 3, 17.
(4) Gal. 6, 3. (5) Eccli. 10, 7.

vôtres. De là ces pensées désavantageuses à leur égard, de là ces paroles hautaines, prétentieuses, ces désirs de dominer, d'avoir raison dans les disputes, ces préférences envers ceux qui vous estiment, et ces dédains pour ceux qui vous négligent et vous oublient.

O mon Jésus ! que je suis éloigné de l'humilité des Saints ! ils tremblaient en votre présence, et je me conduis si souvent envers vous sans respect, sans soumission, sans attention à votre infinie majesté. Accordez-moi les sentiments d'une crainte filiale et d'une piété sincère à votre égard. Faites-moi traiter tous les hommes comme vos images vivantes. Ainsi soit-il.

SECOND POINT.

Vous devez nourrir en vous des sentiments d'humilité en pensant aux faveurs spéciales que le Seigneur vous a départies : tant de qualités naturelles, de dons célestes, de secours particuliers ! tant de méditations, de messes, de communions, de saintes lectures, de moyens sans nombre de vous sanctifier ! Si le Seigneur avait accordé la moitié de ces grâces à un infidèle, peut-être déjà serait-il un saint. Vous, au contraire, vous voilà si misérable, si rempli de défauts, si vide de vertus, malgré l'abondance de biens spirituels que vous avez constamment reçus.

Mais que dis-je ? Vous savez, à n'en pouvoir douter, que vous avez commis bien des péchés, et que vous avez été fort coupable aux yeux du Seigneur. Les lumières, les grâces ne vous manquaient pas, la voix de votre conscience vous avertissait, et malgré cela, vous avez prévariqué. D'un autre côté, vous ignorez jusqu'où le prochain est responsable devant Dieu. Peut-être avait-il moins de secours, plus d'occasions, plus d'entraînement, et cependant il peut avoir commis moins de péchés que vous. Quand même vous le connaîtriez pour un grand criminel, vous pouvez encore vous croire, en un sens, plus coupable que lui, à cause de l'assistance que Dieu vous a prêtée, et de l'orgueil qui vous domine.

Le Docteur angélique enseigne que le péché est d'autant plus

grand, que l'ingratitude de celui qui le commet est plus noire et plus monstrueuse. Il se peut donc qu'un seul de vos péchés pèse plus, devant Dieu, que cent crimes d'un grand coupable, qui a reçu moins de grâces que vous. Or, vous savez que votre vie n'est qu'un tissu de fautes volontaires, et que même, vos bonnes œuvres ont été remplies d'amour-propre et de mille imperfections. Quels châtiments ne méritez-vous pas, en cette vie et en l'autre! Descendez donc jusqu'au fond des enfers, et mettez-vous au-dessous des démons, au-dessous des plus vils réprouvés. C'est là que les Saints se sont placés, au souvenir de leurs infidélités.

O mon Dieu! si j'étais, comme tant d'autres, né de parents ennemis de la religion, si j'avais eu les passions vives de tant de pécheurs publics, je serais peut-être devenu comme eux et pire qu'eux. Ah! que cette pensée est bien capable de me tenir dans l'humilité et de me convaincre que je suis le dernier de tous.

O Marie! rendez-moi doux, serviable, et plein de déférence à l'égard de tous les hommes.

PRATIQUE. — Commençons toutes nos prières en nous humiliant devant Dieu.

---

2 Août.

SAINT ALPHONSE-MARIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.*

SAINT ALPHONSE, MODÈLE D'HUMILITÉ.

PRÉPARATION. — L'Eglise dit de saint Alphonse, « qu'il a brillé comme un soleil dans le temple de Dieu.[1] » Néanmoins le Saint fut toujours humble d'esprit et de cœur.

(1) Brev. off. prop.

(*) Les âmes qui ont de la dévotion à saint Alphonse-Marie de Liguori, trouveront des méditations sur ses vertus, à la fin de ce volume. (Voir la table des matières.)

1° Il avait une humble opinion de lui-même, — et il estimait beaucoup la vertu d'humilité.

2° Il était humble dans ses sentiments, — et ennemi de toute distinction. Ayons, comme ce grand Saint, un vif désir d'avancer dans la connaissance de Dieu et de nous-mêmes.

PREMIER POINT.

Quoique rempli de science, de belles qualités et de vertus, Alphonse se considérait comme n'ayant de lui-même que le néant, l'ignorance et le péché. Il s'étonnait qu'on pût avoir de lui la moindre estime. Il parlait de sa personne avec un mépris sincère, qui ne se démentit jamais. Se regardant comme un grand pécheur, il priait souvent le souverain Juge de ne pas l'envoyer en enfer. « Plus je vis, disait-il, plus le compte que je dois rendre à Dieu devient redoutable. » Malgré ses vastes connaissances, il ne faisait aucune difficulté de se soumettre au jugement d'autrui, dans les matières théologiques. Quand on le consultait sur la théologie morale qu'il possédait si bien, il allait à la bibliothèque, y prenait un auteur qui traitait la question, et donnait sa réponse. Il était toujours prêt à écouter les avis des autres, et à se ranger de leur parti contre lui-même, quand sa conscience le lui permettait.

Son estime pour la vertu d'humilité était extrême. Il la recommandait à tous, surtout à ceux qui doivent prêcher d'exemple. « Un petit grain d'orgueil, disait-il, vous fera plus de mal que tous les démons de l'enfer, tandis que l'humilité n'a jamais été préjudiciable à personne. » Il voulait qu'on eût en horreur la propre estime, le désir de paraître, l'ambition d'exercer un emploi honorable. « Quand je vois quelqu'un, disait-il, affecter quelque prétention orgueilleuse, j'ai besoin de prier le Seigneur pour me défendre de le haïr. » Avez-vous, comme Alphonse, une grande horreur de l'orgueil, de la vaine gloire, et de tout ce qui sent la recherche de vous-même? N'êtes-vous pas opiniâtre dans vos opinions, au point de ne vouloir céder à personne? Rappelez-vous que le vrai triomphe consiste à se vaincre, et non à réduire les autres au silence.

Celui qui exerce l'humilité est plus grand que l'orgueilleux qui s'élève au-dessus de tous par sa science et ses connaissances. *Qui se exaltat, humiliabitur.*[1]

SECOND POINT.

Alphonse était humble dans ses sentiments. Avant son Episcopat, les personnages les plus éminents le vénéraient déjà, au point de lui demander sa bénédiction. On recourait à ses lumières de tous les points du royaume de Naples ; sa science et ses vertus le rendaient recommandable auprès des évêques, des princes, des Cardinaux et du souverain Pontife lui-même. Cependant, il ne se complaisait jamais, ne fût-ce qu'un instant, dans les honneurs qu'on lui rendait. Issu d'une famille distinguée, élevé à la dignité épiscopale, et jouissant de la faveur des grands du monde, il ne se prévalut jamais de ces avantages pour se faire admirer et respecter. Il avait horreur de tout esprit de domination : non content de témoigner de la déférence aux prêtres de son diocèse, il en montrait même à ses domestiques et aux pauvres gens de la campagne. Il parlait à tous avec bonté et charité, s'informant des affaires de tous, en termes pleins d'humilité et de bienveillance.

Alphonse était surtout ennemi des distinctions. Supérieur-Général de son Institut, il ne voulut jamais de privilège d'honneur. Il balayait sa chambre, faisait son lit, servait à table comme les autres. Il fuyait avec soin les témoignages de respect qu'on voulait lui donner. A peine fut-il élevé sur le siège de Sainte-Agathe, qu'il défendit à tous ceux de sa maison de lui donner le titre d'Excellence. Quand il sortait, il ne voulait point de cortège ; s'il visitait le saint Sacrement, il se rendait seul à l'église. N'êtes-vous pas exigeant, quand il s'agit de votre personne ? Ne prétendez-vous pas trop qu'on vous respecte, qu'on vous aide, qu'on ait pour vous des égards, qu'on s'empresse à vous servir, comme si vous étiez un personnage ? Ne vous serait-il pas plus avantageux de préférer l'oubli, le délaisse-

(1) Luc. 18, 14.

ment, de chercher même la dernière place parmi les créatures, afin d'être plus estimé et plus aimé du Créateur? Imitons la conduite de notre Saint : fuyons l'estime des créatures ; ne soyons jamais à charge à personne ; montrons-nous condescendants envers tous. *Omnem ostendentes mansuetudinem ad omnes homines.*[1]

O saint Alphonse ! obtenez-moi l'horreur de toute vaine complaisance en moi-même. Faites-moi chercher, avec simplicité et droiture, la seule gloire de Dieu et le bien des âmes. Je renonce à l'estime et à la faveur des créatures, et je ne veux contenter que Jésus.

PRATIQUE. — Selon le désir de saint Alphonse, demandons, chaque jour, à Jésus méprisé la force de supporter toutes les humiliations, avec la joie spirituelle et la paix de l'âme.

---

3 Août.

LES TROIS CONCUPISCENCES DU MONDE.

PRÉPARATION. — « Tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie.[2] » Considérons

1° Comment les Saints ont combattu ces trois concupiscences.

2° Comment nous devons les combattre nous-mêmes. Renouvelons souvent les vœux de notre baptême, afin de rester fidèles à Dieu.

PREMIER POINT.

Saint Dominique étant un jour en oraison dans l'église Saint-Pierre au Vatican, fut ravi en extase : il aperçut Notre-Seigneur élevé sur un trône éclatant, d'où, tenant trois lances en main, il semblait vouloir en percer tous les hommes et punir toute la terre. Il vit en même temps la sainte Vierge se jeter à ses pieds, et implorer sa miséricorde. Et comme le divin Juge

(1) Tit. 3, 2.

(2) 1 Joan. 2, 16.

irrité se plaignait des crimes qui inondaient le monde, Marie lui présenta deux de ses serviteurs, Dominique et François, l'assurant que par leur moyen il se ferait un heureux changement dans les âmes ; ce qui fit tomber les lances des mains de Jésus et l'apaisa entièrement. Les trois dards de cette vision représentaient trois fléaux dont le Juge souverain voulait frapper le monde coupable, en punition de son orgueil, de son amour excessif des richesses, et de sa convoitise des plaisirs. Ces trois concupiscences, les Saints les ont combattues en eux-mêmes et dans les autres, et en particulier saint Dominique et saint François d'Assise ; ils les ont combattues, en devenant des modèles d'humilité, de pauvreté, de chasteté, et en poussant ces vertus jusqu'à l'héroïsme. Ils furent héroïques dans leur amour des opprobres et des humiliations, les recherchant avec plus d'ardeur que les mondains les dignités ; ils furent héroïques dans leur pauvreté volontaire, la poussant jusqu'à vivre au jour le jour, sur le compte de la Providence, sans jamais conserver aucune provision ; ils le furent encore dans leurs pénitences et leurs austérités qu'ils pratiquaient pour garder leur innocence, comme on garde un lis en l'entourant d'épines. Cette conduite des Saints nous étonne ? Ah ! qu'ils sont bien plus étonnés de nous voir si tranquilles et si lâches au milieu d'ennemis qui nous environnent et qui nous tendent chaque jour des pièges ! Les Saints, en menant une vie humble, pauvre et pénitente, tremblaient de se perdre ; et nous, en flattant notre orgueil, notre vanité, notre mollesse, notre sensualité, nous vivons sans aucune crainte. De quel côté est le bon sens ?

SECOND POINT.

Les trois concupiscences qui sont dans le monde, se rencontrent en chacun de nous. Depuis que notre nature a été viciée par le péché, nous sommes enclins à l'orgueil, à l'amour des richesses et des plaisirs, l'un plus, l'autre moins, mais tous assez pour qu'il soit nécessaire de chercher le remède à ces maux dans l'exercice des vertus opposées. Aussi le Rédempteur, qui venait nous guérir, nous a-t-il fait une obligation de

l'humilité, du détachement et de la mortification. « Si vous ne vous convertissez, dit-il, et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.[1] » « Vous ne pouvez servir deux maîtres,[2] » c'est-à-dire, « Dieu et l'avarice. » « Entrez par la porte étroite, car la porte qui conduit à la perdition est large et spacieuse, et il en est beaucoup qui entrent par celle-là.[3] » Ces paroles nous prescrivent comme remèdes à nos mauvaises inclinations : l'humilité, le détachement et la mortification ou l'abnégation de nous-mêmes. C'est par là que nous triompherons des convoitises qui militent en nous au grand péril de notre salut. Examinez si vous combattez sérieusement votre orgueil, vos tendances à la vanité, à la vaine gloire, à la recherche de l'estime, des attentions du monde et de tout ce qui flatte votre amour-propre. Vivez-vous détaché de la terre, content du vêtement et de la nourriture, sans convoiter le luxe des ameublements, les délices de la table, et la somptuosité des soi-disants heureux du siècle? Etes-vous attentif à mortifier vos sens, vos yeux, votre goût, et plus encore ces désirs de tout voir, de tout entendre, de tout connaître, désirs si nuisibles au recueillement et à la sainte liberté intérieure que doivent garder les enfants de Dieu? Voyez quelles sont là-dessus vos dispositions habituelles.

O mon aimable Sauveur! vous avez triomphé sur la croix des trois concupiscences du siècle; daignez me communiquer la force de me vaincre moi-même et de me conformer aux beaux exemples de vertus que vous m'avez donnés.

O Marie! obtenez-moi la victoire sur toutes mes inclinations.

PRATIQUE. — Renouvelons souvent les vœux du baptême, et, si nous sommes religieux, les vœux de notre profession.

(1) Matth. 18, 3. (2) Ibid. 6, 24. (3) Ibid. 7, 13.

4 Août.

SAINT DOMINIQUE.

SES VERTUS.

PRÉPARATION. — « Le Seigneur, dit l'Ecriture, a conduit le juste par des voies droites, et il lui a montré le royaume de Dieu.[1] » Saint Dominique a été choisi de Dieu, comme un instrument de ses miséricordes.

1° Il a travaillé à sa perfection par la pénitence et l'oraison.

2° Il s'est dévoué au salut des autres, par la prédication des vérités de la foi et surtout de la dévotion à Marie. A son exemple, unissons l'oraison à l'action, la prière au travail, la vie contemplative à la vie active.

PREMIER POINT.

Déjà dès son enfance, Dominique commença à jeûner, à veiller, à ne coucher que sur des planches, à prendre la discipline ; plus tard il se flagellait jusqu'à trois fois toutes les nuits, se servant à cet effet d'une grosse chaîne de fer, qui lui faisait de grandes plaies. Il portait constamment autour des reins une ceinture de fer et sur le dos une haire et un cilice ; ce qui, joint aux blessures qu'il s'était faites, lui causait une douleur continuelle. Jamais, ni dans ses voyages, ni dans ses prédications, ni même dans un âge plus avancé, il ne changea ce genre de vie. Malgré cela, il se montrait toujours joyeux et aimable ; tant il est vrai que plus on fait de sacrifices pour le service de Dieu, plus on reçoit en retour, de force, de courage et de délices intérieures.

C'était dans l'oraison que le Saint puisait cette énergie qui le rendait capable d'une vie si dure et si austère. Son plus grand bonheur était de communiquer avec Dieu. Dans ses

(1) Sap. 10, 10.

courses apostoliques, étant en chemin, il priait ses compagnons de le devancer et de le laisser seul, afin que rien ne l'empêchât de converser cœur à cœur avec l'hôte divin qui habite en nos âmes. Revenait-il fatigué, les pieds souvent tout écorchés, il allait aussitôt devant le saint Sacrement et y restait plusieurs heures. Il y passait des nuits entières, tantôt les bras étendus en forme de croix, tantôt le visage contre terre, tantôt multipliant ses inclinations et ses génuflexions avec le plus profond respect. Il ne disait jamais la Messe sans répandre d'abondantes larmes ; sa dévotion à la passion du Sauveur et à la divine Mère étant de chaque instant, servait beaucoup à nourrir son esprit d'oraison. Avez-vous quelque étincelle de cette ardeur céleste, qui portait saint Dominique à se mortifier et à prier sans cesse ? D'où lui venait cet esprit ? de la connaissance de Dieu et de lui-même. Si vous saviez quel fonds de corruption et d'inclinations vicieuses, vous portez en vous, vous ne donneriez à vos sens aucune satisfaction ; si vous connaissiez l'amabilité du Seigneur, vous feriez vos délices de converser avec lui.

SECOND POINT.

Purifié et sanctifié par la pénitence et la prière, Dominique ne pouvait manquer d'être très apte à prêcher le royaume de Dieu. L'Esprit-Saint se servit de lui comme d'un instrument docile pour opérer de grandes merveilles. Les miracles accompagnaient ses prédications, et les conversions étaient si nombreuses qu'on les comptait par milliers tant parmi les infidèles que parmi les chrétiens. Mais ce fut surtout les hérétiques albigeois qui furent l'objet de son zèle. Ils y résistèrent pendant quelque temps, ce qui affligea beaucoup le Saint, qui souhaitait ardemment leur salut. Mais la Reine du ciel le consola. Un jour qu'il la priait comme de coutume avec beaucoup de ferveur, elle lui apparut et lui dit : « Puisque la salutation angélique a été le principe de la Rédemption du monde, il faut qu'elle soit aussi la source de la conversion des hérétiques. Elle recommanda au Saint de prêcher la dévotion du Rosaire, lui promettant un succès merveilleux dans ses travaux. Dominique

obéit : au lieu de discuter les points controversés, il expliqua les quinze mystères du Rosaire, fit ressortir les grandeurs et la bonté de Marie, et engagea tout le monde à prier cette Mère de miséricorde, et à réciter le chapelet en son honneur. Ces sermons portèrent tant de fruits, qu'en peu d'années, plus de cent mille hérétiques se convertirent et environ cinq millions de personnes embrassèrent la dévotion du Rosaire. Les succès de Dominique ne s'arrêtèrent pas là : sous la protection de Marie, il fonda cet Ordre illustre, qui a donné à l'Eglise tant de docteurs, de papes, de prélats, de saints et de martyrs, tant de zélés propagateurs de la foi catholique et du culte de la divine Mère. Voilà ce que peut une âme, quand elle est docile à l'Esprit-Saint et à son Epouse immaculée, la bienheureuse Vierge! Voyez si votre piété ne s'est pas refroidie, chaque fois que vous avez diminué les pratiques, les œuvres saintes, les petites mortifications que vous aviez coutume d'offrir à cette Reine des Saints, surtout le samedi et la veille de ses fêtes.

O ma tendre Mère! mon inconstance dans mes résolutions vient d'ordinaire de mon inconstance à vous prier. Obtenez-moi une affection tendre, une confiance filiale envers vous, et la persévérance finale.

PRATIQUE. — Récitons chaque jour la troisième partie du Rosaire, c'est-à-dire le chapelet, en donnant au moins un coup d'œil intérieur aux mystères.

---

5 Août.

NOTRE-DAME AUX NEIGES.

DE LA CONFIANCE EN MARIE.

PRÉPARATION. — « Celui qui m'aura trouvée, fait dire l'Eglise à Marie, trouvera la vie et puisera le salut dans le Seigneur.[1] »

(1) Prov. 8, 35.

La bienheureuse Vierge mérite notre confiance à cause de son pouvoir et de sa bonté.

1° Son pouvoir est basé sur ses prérogatives de Reine du ciel, — de Mère de Dieu, — et d'Avocate des hommes.

2° Sa bonté la rend Mère de miséricorde, — toujours prête à nous écouter, — toujours disposée à nous secourir. Demandons souvent au Seigneur une confiance filiale envers Marie.

PREMIER POINT.

L'Eglise veut que nous honorions la Mère du Roi des rois, comme la Reine de l'univers. Or, dit Richard de Saint-Laurent, la Reine doit jouir des mêmes privilèges que le Prince son Fils. Si donc le Roi est tout-puissant par nature, il faut aussi que la Reine soit toute-puissante, du moins par grâce ou par voie d'intercession. « Marie, en effet, a reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre, » dit saint Pierre Damien. « Sa prière a la force d'un commandement.[1] » Mais elle n'est pas seulement Reine des hommes, mais Mère de Dieu. Incarné dans son sein virginal, Jésus n'a pas oublié les services qu'elle lui a rendus. Il se rappelle la fidélité de cette Vierge immaculée, son amour, son dévouement sans bornes. Il sait ce qu'elle a souffert avec lui à Bethléem, en Egypte, à Nazareth. Loin d'oublier l'humble obéissance qu'il lui témoigna sur la terre, il veut, en quelque sorte, la perpétuer au ciel : il a décrété qu'il ne refusera rien aux prières de sa Mère. Ainsi parlent saint Bernard et saint Antonin. *Ab omnipotente Filio, omnipotens Mater facta est.*[2]

Or toute cette grandeur, toute cette puissance, Marie l'a reçue à notre profit. Le Rédempteur, en l'associant à son œuvre de restauration, lui inspira un amour immense envers le genre humain perdu. Cet amour la conduisit au Calvaire ; elle y souffrit au pied de la croix le plus cruel des martyrs. Depuis lors, la cause de la race humaine fut la cause de Marie, aussi bien que celle de Jésus. Le Sauveur la plaide au ciel avec un pouvoir infini de sa nature ; la divine Mère, son associée

(1) S. Antonin. (2) S. Bern.

dans l'œuvre de notre salut, le fait de même, par grâce et par voie d'intercession. Avons-nous confiance en la puissante médiation de cette céleste Avocate? L'invoquons-nous souvent, surtout dans nos défiances, nos craintes touchant le salut, et nos découragements? N'arrive-t-il pas que nous la priions moins quand nous sommes affligés, alors que la prière nous est plus nécessaire? *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.*[1]

SECOND POINT.

L'Eglise appelle Marie, « Reine et Mère de miséricorde. » *Regina, Mater Misericordiæ.*[2] « La bienheureuse Vierge est Reine de miséricorde, dit saint Bernard, parce qu'elle ouvre l'abîme de la divine Bonté à qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut. » Elle est Mère de miséricorde, parce que c'est dans son sein virginal que le Dieu d'amour s'est incarné pour le salut du genre humain. Depuis lors, le Cœur de Marie devenue notre Mère, s'est dilaté en notre faveur, comme un immense océan de compassion à l'égard de nos misères sans nombre. Plongeons-nous avec assurance dans cet océan de charité : nous y trouverons la guérison de notre orgueil, de notre sensualité, de tous les maux de notre âme. *Maria est abyssus in bonitate et in misericordia.*[3]

Marie est disposée à écouter toutes nos prières. Les rois et les reines de ce monde, par les airs majestueux qu'ils prennent, inspirent la terreur, et font que leurs sujets craignent de paraître en leur présence. Il n'en est pas de même de Marie, dit saint Grégoire VII : « Aussi clémente et aussi douce, qu'elle est élevée en grandeur et en sainteté, elle n'intimide personne ; elle écoute avec la plus tendre bienveillance jusqu'aux plus grands pécheurs qui l'invoquent. » « Quel que soit le nombre de leurs crimes, assure-t-elle à sainte Brigitte, je ne dédaigne point leurs prières..» Ne craignons pas que Marie puisse repousser les nôtres, quelque peu ferventes qu'elles nous paraissent. « Nous ne prononçons jamais son Nom, dit saint Bona-

(1) Prov. 8, 35. (2) *Salve Regina.* (3) S. Bonav.

venture, sans obtenir quelque profit spirituel. » *Sine nominantis utilitate.*

La divine Mère est toujours prête à nous secourir. Saint Luc parlant du mystère de la Visitation, dit que Marie marchait en toute hâte vers la demeure de Zacharie, sans se laisser arrêter par les difficultés de la route.[1] Qui donc la poussait vers cette heureuse famille? « C'était, dit saint Ambroise, son désir immense de faire du bien. » La charité et la bonté découlent du Cœur de Marie, comme d'une source intarissable. Etes-vous fidèle à honorer, à prier, à servir cette Dispensatrice des grâces? Sans elle, nous n'obtiendrons ni le pardon, ni la force de vivre saintement, ni la persévérance. Notre salut dépend donc de notre dévotion à Marie.

O Reine et Mère de miséricorde! personne ici-bas n'a plus de titres que moi à votre compassion, puisque je suis le plus misérable de vos sujets, le plus malade de vos enfants. Obtenez-moi une confiance toute filiale en votre bonté maternelle; inspirez-moi de vous invoquer souvent, et toujours avec le désir de devenir meilleur.

PRATIQUE. — Renouvelons-nous dans la confiance en Marie, chaque fois que nous récitons le chapelet.

---

6 Août.

TRANSFIGURATION DU SAUVEUR.

LE BONHEUR DU CIEL.

PRÉPARATION. — « Seigneur! s'écriait saint Pierre sur le Thabor, il fait bon d'être ici.[2] » Combien meilleur il fait d'être au ciel, où l'on voit, non plus seulement l'humanité glorifiée de Jésus-Christ, mais la très sainte Trinité. Le bonheur du ciel consiste

(1) Luc. 1, 39. (2) Matth. 17, 4.

1° A voir Dieu.

2° A l'aimer. Encourageons-nous à la pratique du bien, par la pensée du séjour des Elus.

PREMIER POINT.

L'éternité ne suffira pas à notre admiration, quand nous aurons le bonheur de contempler la beauté et les perfections du Créateur, quand nous verrons les trésors infinis de puissance, de sagesse, de sainteté qui sont en lui. Tout ce qu'il y a de vrai, de beau, de parfait au ciel et sur la terre, se trouve en Dieu, comme en sa source unique et en sa plénitude. Nous contemplerons donc alors l'Essence divine, en laquelle sont tous les biens, ou plutôt qui est elle-même le Bien suprême et éternel. C'est ce que l'Apôtre appelle « Voir Dieu face à face. » *Facie ad faciem.*[1]

Cette vue du Créateur est tellement ravissante, elle cause aux Saints une telle félicité que, sans la lumière de gloire dont Dieu les environne, ils ne pourraient la supporter. « Je serai pleinement rassasié, disait David, lorsque votre splendeur m'apparaîtra dans les cieux.[2] » L'âme, en voyant son Dieu si bon, si parfait, se plonge sans crainte dans la joie de son Seigneur, comme dans un océan sans fond ni rivage. Son bonheur serait infini, si elle en était capable.

Ce bonheur, nous le goûterons dans la même demeure, dans la même cité ravissante, que les Anges, les Bienheureux et la divine Mère. Qu'il est doux d'appartenir à une famille dont tous les membres sont parfaitement unis ! Que sera-ce de partager avec Jésus-Christ, avec l'auguste Marie et tous les Esprits célestes, le bonheur de contempler à jamais la Divinité ? Quoique Dieu suffise à notre éternelle béatitude, cependant l'éclat de la cité sainte, et la charité sans bornes de ses bienheureux habitants, nous donneront une joie accidentelle, supérieure à toutes les délices de cette vie. Pratiquons, comme les Saints, la pureté du cœur, afin de nous rendre dignes un jour de voir Dieu dans

(1) 1 Cor. 13, 12. (2) Ps. 16, 15.

sa gloire. Cette pureté du cœur consiste à fuir les moindres fautes, à ne s'attacher à rien ici-bas, à ne souhaiter et à ne chercher que Dieu, le seul Bien pour lequel nous sommes créés. *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt.*[1]

SECOND POINT.

Sur la terre, l'amour est souvent partagé, souvent mêlé de motifs intéressés. On aime Dieu à cause de ses bienfaits, ou bien on l'aime en conservant de l'attachement à quelque créature. Au ciel, dans le séjour de la vraie charité, on aime Dieu sans partage, sans mélange d'amour imparfait ; on l'aime à cause de lui-même, parce qu'il le mérite. Connaissant son amabilité, non par la foi, mais par la vision béatifique, nous serons entraînés à l'aimer sans partage. A la vue de sa beauté, de sa charité sans bornes, notre âme ne pourra s'empêcher de voler vers lui. S'oubliant elle-même, elle n'aura plus d'autre pensée, ni d'autre désir que ce Bien suprême. Plus elle le contemplera, le possédera, plus elle sera ravie de sa bonté. Elle souhaitera de l'aimer, comme il s'aime lui-même. Et cet amour sera éternel, qualité nécessaire à la charité des Elus. Car, si leur cœur était accessible à la crainte de perdre un jour le Bien infini, leur félicité serait mêlée d'amertume. Mais le Seigneur leur a donné une entière assurance de leur béatitude sans fin. Ils ont la certitude la plus absolue d'être toujours aimés de leur Créateur, de partager à jamais ses biens, ses joies, son glorieux héritage. Aspirons, tous les jours, à ce bonheur ineffable, en aimant Dieu de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toutes nos forces. Est-ce ainsi que vous l'aimez? Pensez-vous à Dieu autant qu'à vous-même et à ce qui vous entoure? Vivez-vous constamment recueilli ? Lui faites-vous le sacrifice des pensées inutiles, des affections étrangères, des désirs terrestres? L'aimez-vous toujours, même quand il semble vous délaisser, vous oublier, vous repousser, en vous abandonnant au dégoût, à la tristesse, à l'affliction, à toutes sortes d'épreuves et d'adversité ?

(1) Matth. 5.

O mon Dieu ! quand contemplerai-je à jamais votre gloire ? quand vous aimerai-je éternellement ? Communiquez-moi le courage de faire les sacrifices que vous me demandez. Je me propose de renoncer à moi-même, à mes attachements, à mes défauts, à tout ce qui vous déplaît. Régnez désormais sur mon esprit et sur mon cœur.

O Marie ! obtenez-moi la ferveur et la persévérance finale.

PRATIQUE. — Dans nos peines, nos tristesses, nos angoisses, pensons au bonheur des Elus.

---

7 Août.

CHATIMENTS DU PÉCHÉ DÈS CETTE VIE.

PRÉPARATION. — « Considérez, dit l'Esprit-Saint, combien il est horrible et amer d'avoir abandonné le Seigneur, votre Dieu.[1] » Le pécheur, en offensant Dieu, trouve sa punition

1° Dans son péché.

2° Dans les maux qui en découlent ici-bas. Repassons souvent les motifs qui nous pressent de fuir l'offense de Dieu.

PREMIER POINT.

L'homme, en outrageant son Créateur, s'aveugle au point de se persuader qu'il ne fait pas grand mal. Mais quand la mort aura dissipé l'obscurité de son esprit fasciné par la passion, il s'unira à la multitude de ses semblables, et tous, dit la sainte Ecriture, tous s'écrieront avec l'accent du désespoir : « Hélas ! nous nous sommes trompés ! » *Ergo erravimus !*[2] nous avons fermé les yeux à la divine lumière, qui nous montrait la malice du péché ; nous avons résisté à la voix de Dieu, qui nous appelait au bonheur de son service ; nous avons préféré les voies

(1) Jer. 2, 19.

(2) Sap. 5, 6.

difficiles des penchants vicieux, aux sentiers paisibles que nous ouvrait la vertu. *Lassati sumus in via iniquitatis.*

Le vénérable Jean d'Avila aurait voulu bâtir sur la terre deux prisons : l'une destinée aux hommes qui ne croient pas; l'autre, à ceux qui croient et qui vivent dans la disgrâce de Dieu. Ces derniers, disait-il, sont plus répréhensibles que les premiers. On devrait les renfermer dans une maison de fous. N'est-ce pas, en effet, une folie d'agir contrairement à sa croyance? On sait que le péché mortel est un mal qui expose à des supplices éternels. Néanmoins, on le commet, les yeux ouverts. N'est-ce pas là une démence incompréhensible? Aussi l'Esprit-Saint appelle les pécheurs « des insensés. » *Insensati.*

Le péché mortel est la ruine de l'âme qui le commet. Que ne fait pas un sujet, en vue de gagner l'amitié de son prince! et voilà que le pécheur perd celle du Roi des rois, qui est d'un prix infini, et cela pour un vil intérêt, une satisfaction abjecte, un plaisir dégradant. Il se prive de tous ses mérites, se met dans l'impuissance d'en acquérir encore, et se dépouille de tout droit à l'héritage éternel.[1] Rappelez-vous en gros la multitude des péchés de votre enfance, de votre jeunesse, de votre âge mûr; péchés de pensées, de paroles, d'actions, d'omissions; péchés contre Dieu, contre le prochain, contre vous-même; péchés contre tous les commandements, contre toutes les vertus. Faites-en plusieurs actes du plus sincère repentir. Priez Dieu de vous envoyer plutôt la mort que de vous laisser tomber dans le péché mortel.

SECOND POINT.

« La frayeur, dit l'Esprit-Saint, s'empare de l'âme qui opère le mal.[2] » Il n'en peut être autrement, puisque le péché nous attire l'inimitié du Créateur. Après avoir tué son frère Abel, Caïn se croyait sans cesse poursuivi, et en danger de périr. « Personne ne te fera de mal, » lui avait dit le Seigneur. Malgré cette parole infaillible, Caïn fuyait, fuyait toujours. A quoi donc voulait-il se soustraire? A l'œil de Dieu qui le suivait

(1) Is. 59, 6.

(2) Prov. 10, 29.

partout.[1] Ainsi le pécheur ne peut soutenir le regard de son Juge. Chaque fois qu'il y pense, une terreur soudaine et secrète s'empare de son âme. *Pavor his qui operantur malum.*

Le péché mortel produit dans l'âme du coupable le remords de la conscience, ce ver impitoyable qui le ronge sans cesse, et le jour et la nuit. Ce reproche intérieur est une peine si grande, même en cette vie, que plusieurs, ne sachant la supporter, se sont donné la mort. Vainement le pécheur cherche à s'étourdir par le bruit du monde, par les fêtes et les spectacles; partout sa conscience lui crie : « A quoi servent les amusements, sans la paix du cœur? » Et cette pensée répand l'amertume sur tous ses plaisirs. *Amarum est reliquisse Dominum.*[2]

Le péché produit le trouble, dans celui qui le commet. Ce trouble vient du triste état où il se réduit par son infidélité. Il vien aussi de l'incertitude où le jette sa conscience coupable, à l'égard du salut. C'est un oracle de l'Esprit-Saint, que la paix n'habite point dans une âme pécheresse.[3] Celle-ci n'a pas voulu porter avec joie le joug suave du plus tendre des pères; elle servira, dans la tristesse, le plus cruel des tyrans. Si vous aviez toujours été innocent, que votre vie eût été heureuse! « Votre paix, dit Isaïe, eût été comme un fleuve,[4] » qui eût rempli votre âme d'une joie suave et profonde que le monde ne connaît pas. Détestez votre folie d'avoir offensé Dieu; remerciez-le de vous avoir éclairé et ramené à lui; protestez que vous voulez lui rester fidèle, en réprimant toutes les inclinations perverses qui vous portent au péché.

O mon Rédempteur! je tremble, à la pensée du compte terrible que je devrai vous rendre un jour des iniquités de ma vie. Je voudrais en mourir de regret. Accordez-moi le courage de veiller sur moi-même, de combattre mes passions, et de m'exercer à une oraison continuelle.

O Marie! obtenez-moi la victoire sur toutes les tentations.

Pratique. — Méditons souvent les motifs qui nous portent à haïr le péché, et à conserver avec soin la grâce sanctifiante.

(1) Gen. 4, 16. (2) Jer. 2, 19.
(3) Is. 48, 22. (4) Ibid. 18.

8 Août.

CARACTÈRES DE L'ORGUEIL ET DE L'HUMILITÉ.

PRÉPARATION. — « Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles.[1] » Ainsi parle saint Jacques.

1° L'orgueil est détestable à Dieu, — et aux hommes.

2° L'humilité nous fait aimer de Dieu, — et des hommes.

« Quiconque se fera petit comme un enfant, dit le Sauveur, sera le plus grand dans le royaume des cieux.[2]

PREMIER POINT.

L'orgueil nous inspire une estime exagérée de nos talents, de nos qualités, de nos vertus. Cette estime passe dans nos sentiments, dans notre conduite. De là vient que le superbe ne doute de rien; il croit pouvoir tout entreprendre, tout exécuter par ses seules forces. « N'est-ce pas là Babylone la grande que moi, disait Nabuchodonosor, j'ai bâtie à ma gloire![3] » Il n'avait pas encore achevé ces paroles, dit l'Ecriture, qu'une voix du ciel lui annonça, qu'en punition de son orgueil, il serait chassé de la compagnie des hommes et réduit au rang des bêtes. L'orgueil pousse à contrôler les dispositions divines, les ordres des supérieurs; il nous inspire la critique, le murmure, la désobéissance. « Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger de tous les fruits du paradis? » disait Satan à la malheureuse Eve. Il la tentait ainsi d'orgueil, de mécontentement. L'amour de notre propre excellence nous fait préférer notre volonté à celle de Dieu, et aux ordres de ceux qui nous le représentent. Voilà pourquoi le Seigneur déteste les orgueilleux; il ne peut les souffrir, il leur résiste, il les châtie comme il a châtié Lucifer. *Memoriam superborum perdidit Deus.*[4]

(1) Jac. 4, 6.
(2) Matth. 18, 4.
(3) Dan. 4, 27.
(4) Eccli. 10, 21.

Le superbe est même odieux aux hommes. Plein de lui-même, il dédaigne les autres, et n'aime que ceux qui le flattent, l'applaudissent et l'honorent. Quand on est épris de soi, on ne voit plus que ses propres intérêts ; on se croit irréprochable, et l'on ne pardonne rien au prochain. On est de ces hommes dont parle l'Apôtre : « Amateurs d'eux-mêmes, cupides, ingrats, sans affection, sans douceur, sans bienveillance, toujours prêts à rompre la paix et à s'irriter contre leurs semblables.[1] » Aussi ne sont-ils aimés de personne. Témoin ce superbe Aman dont la chute réjouit tout le peuple, surtout le peuple de Dieu. N'avez-vous pas l'un de ces défauts qui rendent les hommes odieux à Dieu et à charge aux autres, par exemple : l'habitude de vous vanter, de dédaigner le prochain, de le contredire, de vouloir le dominer, de défendre contre lui opiniâtrément vos idées, même quand vous sentez avoir tort ? Ces tendances dénotent un fond d'orgueil qu'il faut attaquer courageusement et combattre sans trêve, à l'aide de l'abnégation, de l'oraison et de l'examen particulier.

SECOND POINT.

La défiance de nous-mêmes est un des caractères ou des effets de l'humilité, parce que cette vertu nous apporte la connaissance de notre misère. Alors, convaincus de notre faiblesse, nous n'osons point nous exposer témérairement au péril d'offenser Dieu; nous prions fréquemment le Seigneur de nous prêter son appui. Les enfants qui savent à peine marcher, tendent leurs petites mains vers les auteurs de leurs jours, et leur demandent assistance. Nous, toujours enfants dans la vie surnaturelle, nous devons recourir sans relâche à Jésus et à Marie. Ils nous ont procuré la vie de la grâce ; ils doivent aussi nous la conserver. L'humilité d'ailleurs nous rend souples, dociles, disposés à obéir sans raisonner et sans nous plaindre. Le divin Maître nous propose, dans l'Evangile, l'exemple des enfants, comme les vrais modèles de l'humble assujettissement

(1) 2 Tim. 3, 2-5.

que nous devons exercer. Lui-même a voulu vivre à Nazareth, comme le fils le plus soumis.[1] C'est aussi par la pratique d'une obéissance parfaite, que nous avancerons dans la solide humilité. Alors, dit l'Ecriture, Dieu aura pitié de nous, comme une mère de ses fils.[2] Il aime les cœurs humbles et dociles; il ne sait rien leur refuser. *Humilibus autem dat gratiam.*[3]

L'humble se rend de même aimable aux hommes. Se croyant inférieur à tous, il n'a point de peine à respecter les autres, à voir en eux, non les défauts, mais les bonnes qualités et les vertus. « En s'estimant peu lui-même, dit saint Augustin, l'humble relève sans envie et même avec joie le bien qu'il voit dans les autres. » « Il apaise facilement, dit l'auteur de l'Imitation, ceux qu'il a offensés; et il reçoit paisiblement de leur part tout ce qui serait de nature à le blesser, à le confondre à leurs yeux. » Quoi de plus capable de se faire aimer de tous? Examinez si vous témoignez aux autres des égards, de la déférence, vous estimant le dernier parmi vos frères. N'est-ce pas le contraire qui arrive? Ne cherchez-vous pas à abaisser les autres par vos paroles, votre ton, vos manières, votre conduite? « Soyez soumis les uns aux autres, dit l'Apôtre, dans la crainte du Seigneur Jésus. » *Subjecti invicem in timore Christi.*[4]

O mon Jésus! éclairez mon intelligence; donnez-moi la connaissance de moi-même, la défiance de ma faiblesse, et une attention continuelle à respecter votre divine présence, et à traiter avec le prochain en toute humilité et condescendance.

O Marie! obtenez-moi le mépris de moi-même en tout temps et en toute rencontre.

Pratique. — Méditons cette parole de saint Jean Climaque : « L'humilité véritable n'offre aucune apparence de haine, ni le moindre signe de contradiction, ni la plus légère trace de désobéissance. »

(1) Luc. 2, 51. (2) Eccli. 4, 11.
(3) 1 Petr. 5, 5. (4) Eph. 5, 21.

9 Août.

L'ORGUEIL FAIT HORREUR A DIEU.

PRÉPARATION. — *Deus superbis resistit.* « Dieu, dit saint Jacques, résiste aux superbes.[1] »

1° Le Seigneur ne sait pas supporter les orgueilleux.

2° Considérons les motifs de cette haine. Si nous voulons être les amis de Dieu, humilions-nous, car il donne sa grâce aux humbles.[2]

PREMIER POINT.

Le Seigneur, dit David, est souverainement élevé; toutefois, il aime à descendre vers les humbles, et il les considère d'un œil de complaisance. Les superbes, au contraire, il les fuit, il ne les regarde que de loin : *Alta a longe cognoscit.*[3] Ce que l'on voit à distance, on le connaît à peine : ainsi le Créateur semble méconnaître ses créatures, dès qu'elles s'enflent d'orgueil. Ce vice les place loin de ses regards bienfaisants, loin de son cœur paternel.

Il a promis d'exaucer quiconque le prie. La prière des humbles surtout est toujours favorablement entendue. Mais, dit l'apôtre saint Jacques, quand les orgueilleux présentent à Dieu leurs requêtes, « il leur résiste : » *Superbis resistit.*[4] Il ne suffit donc pas au Tout-Puissant de ne pas regarder les orgueilleux, de ne pas les écouter; il leur refuse ouvertement ce qu'ils demandent. Ne nous présentons jamais à lui, avec un esprit vain, suffisant, prétentieux; avec un cœur aigri, dédaigneux, désobéissant. Notre prière alors, loin de nous attirer ses grâces, provoquerait sa colère.

Car il s'indigne contre les orgueilleux, et il les châtie. A

(1) Jac. 4, 6.
(2) Ibid.
(3) Ps. 137, 6.
(4) Jac. 4, 6.

peine les anges rebelles eurent-ils manifesté leur arrogante révolte, que le Créateur, oubliant l'amour qu'il leur avait porté, les précipita comme la foudre au plus profond des abîmes. Le Verbe incarné lui-même prononça contre les hommes superbes, imitateurs des démons, une sentence qui doit faire trembler les orgueilleux : « Quiconque s'élève, dit-il, sera humilié.[1] » Les âmes remplies d'elles-mêmes et de leur propre excellence, seront humiliées, soit en cette vie, soit en l'autre. Ne présumez-vous pas de vos talents, de vos qualités, de vos vertus, vous croyant meilleur que les autres? N'avez-vous pas l'ambition de commander, de dominer, de surpasser le prochain, en science et en renommée? Toutes ces dispositions sont contraires à l'humilité ; il faut les remplacer par les sentiments contraires : le désir d'obéir en tout, et d'être dans l'esprit des autres le dernier de tous.

SECOND POINT.

Peut-être, homme superbe, pensez-vous en vous-même, comme le pharisien, que vous êtes riche en grâces, en vertus et en mérites ; que vous êtes plus éclairé que les autres, plus avancé dans les voies spirituelles. Mais écoutez ce que vous répond saint Jean : « Malheureux ! vous crie-t-il, vous ignorez donc que vous êtes un misérable, un pauvre, un aveugle?[2] » L'orgueil vous cache votre ignorance, votre misère, vos défauts. L'éternelle Sagesse vous fuit, tant les ténèbres de votre esprit lui sont odieuses ! Vous vous rendez par là coupable de mensonge. Car mentir c'est parler ou agir contre sa pensée, avec l'intention de tromper. L'orgueilleux sait au fond de son âme, que les biens de la nature et de la grâce, dont il a la jouissance, viennent de Dieu et lui appartiennent entièrement. Or, il se persuade à tort, ou qu'il en est l'auteur, ou qu'il en est le maître, sans dépendance du Créateur. C'est là ce que l'Esprit-Saint appelle une séduction de soi-même, faite au détriment de son âme et de la gloire de Dieu.[3] Ne souffrons jamais en nous cette duplicité, tout à la fois contraire à la vérité et à la justice. *Quid habes quod non accepisti?*[4]

(1) Luc. 18, 14. (2) Apoc. 3, 17. (3) Gal. 6, 3. (4) 1 Cor. 4, 7

L'homme superbe pèche par rapine, puisqu'il enlève injustement et violemment le bien d'autrui. Car la gloire appartient à Dieu seul, l'unique auteur de toutes choses; elle lui appartient sans partage, et il ne veut la céder à personne.[1] Que fait l'orgueilleux? Il ravit à Dieu cette gloire, le plus beau joyau de sa couronne; il la lui ravit par force, puisque Dieu ne veut pas la céder. Il n'est donc pas étonnant de voir ce Roi de l'univers résister aux superbes et les châtier avec rigueur.[2] N'êtes-vous pas dominé par cet orgueil, qui ne peut rien souffrir, qui s'impatiente des moindres contradictions, qui ne sait point porter en paix le joug de l'obéissance, ni se contenter du bon plaisir de Dieu? Combattez énergiquement ce vice haï du ciel et de la terre. *Odibilis coram Deo est et hominibus superbia.*[3]

O mon adorable Sauveur! préservez-moi du triste aveuglement, où nous réduit l'amour de notre propre excellence. Faites-moi fuir la louange, et tout ce qui pourrait flatter ma présomption. Inspirez-moi la pensée de vous offrir toutes mes œuvres, et de les rapporter sans cesse à votre gloire.

O Marie! obtenez-moi le don d'une profonde humilité.

PRATIQUE. — Méditons souvent cette parole du Docteur angélique : « La dignité et le bonheur de l'homme viennent de sa dépendance de Dieu. »

---

10 Août.

SAINT LAURENT MARTYR.

LES VERTUS DU SAINT.

PRÉPARATION. — « Laurent, dit l'Eglise dans l'office du Saint, a confessé le nom de Jésus-Christ et il a opéré le bien. » Considérons

1° La charité de ce grand Saint.

(1) Is. 42, 8. (2) Is. 2, 12. (3) Eccli. 10, 7

2° Sa patience invincible. Invoquons ce glorieux martyr, au milieu des combats et des peines de cette vie.

PREMIER POINT.

Saint Laurent était diacre de l'Eglise romaine, sous le Pape Sixte II, qui fut martyrisé avant lui. Ayant appris que le Pontife était arrêté et mis en prison, il alla le trouver, brûlant du désir de donner sa vie, à la gloire de Jésus-Christ. « Mon Père! lui dit-il, en quoi vous ai-je déplu? où allez-vous sans votre diacre? » — « Mon Fils, lui répondit le Pape, je ne vous délaisse point; vous me suivrez dans trois jours. » Heureux de cette réponse, le saint Diacre ne songea plus qu'à se préparer au martyre, objet de tous ses vœux. Sommé bientôt par le préfet romain, de renier la foi, il répondit sans hésiter, qu'il était prêt à endurer tous les supplices, plutôt que de trahir son Créateur. Cette confession généreuse lui attira le tourment de la flagellation. Mais le Saint se réjouissait de souffrir avec l'Homme-Dieu. L'amour dont il était embrasé lui rendait douces les tortures les plus cruelles. Si nous aimons avec la même ardeur que lui, nous saurons embrasser, sans nous plaindre, les travaux, les humiliations, les contrariétés qui nous arrivent.

Nous saurons aussi nous dévouer au soulagement de nos frères. Avant d'être arrêté, saint Laurent avait assemblé les pauvres, et, selon l'intention du souverain Pontife, leur avait distribué tous les trésors dont il était le dépositaire. Quand le préfet romain vint lui réclamer ces trésors, il lui montra les pauvres en lui disant : « Voici les richesses du Seigneur et de son Eglise. L'or, l'argent, les pierreries, sont de vils objets; tandis que les pauvres, en qui nous déposons nos biens par l'aumône, sont les vrais trésors des disciples de Jésus. » Touchant langage, qui nous apprend à estimer et à secourir les nécessiteux ; à leur faire part de notre surabondance, comme à la personne du Sauveur lui-même! Sommes-nous persuadés que l'amour de Dieu, sans l'amour du prochain, est une illusion? D'où viennent donc ces ressentiments, ces aversions, ces froideurs calculées à l'égard de nos frères, et surtout ces paroles

dures, désagréables, impolies, envers ceux qui nous déplaisent ou que nous estimons peu? *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.*[1]

SECOND POINT.

« La patience, dit saint Jacques, couronne l'œuvre de notre perfection.[2] » Saint Laurent prouva sa sainteté, par sa résignation héroïque. Après l'avoir cruellement flagellé, on lui disloqua tous les os; on lui déchira les chairs; on frappa tout son corps de fouets armés de pointes aiguës. Le saint Diacre ne laissait échapper aucune plainte. Il priait tranquillement le Seigneur de l'appeler à lui. Mais une voix du ciel lui annonça de nouveaux supplices. Le Saint s'en réjouit; en présence des tyrans et des bourreaux, il confessait sans crainte son Sauveur. On lui rompit les mâchoires à coups de pierres; on l'étendit sur un gril, au-dessus de charbons allumés. Il n'en continua pas moins d'exalter la vraie foi et de louer Jésus crucifié. C'est dans ces sentiments qu'il expira. Pendant son martyre, il convertit beaucoup de païens, reçut la visite des Anges et fit plusieurs miracles éclatants. Ainsi Dieu manifesta combien la patience du Saint lui était agréable. C'est en effet par la résignation et la constance dans les peines, que nous témoignerons le mieux au Seigneur notre amour et notre fidélité. En êtes-vous bien convaincu, vous qui êtes si délicat et ne savez rien souffrir, aucune parole, aucune contradiction, aucune contrariété, pas même les fatigues inhérentes au travail, ou les infirmités inséparables de notre vie sur la terre? Vous dites à Dieu : « Seigneur! je vous aime plus que moi-même; » et à peine vous blesse-t-on, que vous offensez Dieu par impatience, aigreur ou murmure. Est-ce ainsi que vous comprenez le véritable amour?

O mon Rédempteur tout aimable! communiquez-moi le dévouement du glorieux Martyr dont nous célébrons en ce jour les combats et le triomphe. Accordez-moi la victoire sur le

(1) Matth. 25, 40. (2) Jac. 1, 4.

monde, et sur toutes les tentations de l'enfer. Faites-moi renverser les obstacles qui s'opposent à mon salut. Rendez-moi surtout patient, généreux dans la souffrance, charitable envers tous, et disposé à embrasser tous les sacrifices par amour pour Dieu et le prochain.

O Marie! rendez-moi fidèle à recourir à votre divin Fils et à vous, dans toutes mes difficultés. Ainsi soit-il!

PRATIQUE. — Comparons souvent nos douleurs, nos épreuves, toutes nos peines, à celles qu'ont endurées les Martyrs.

---

11 Août.

DE LA DOUCEUR.

PRÉPARATION. — « Bienheureux ceux qui sont doux, dit le Sauveur, parce qu'ils posséderont la terre.[1] »

1° La mansuétude nous rend chers à l'Agneau divin; — elle nous procure la paix dès cette vie; — elle nous prédestine au royaume éternel. *Beati mites.*

2° Nous acquerrons cette vertu, en bannissant de nos cœurs la tristesse, — en gardant le silence dans les contradictions, — en méditant souvent la patience de l'Homme-Dieu.

PREMIER POINT.

A toutes les époques et dans toutes les circonstances de sa vie, l'Agneau divin manifesta sa prédilection particulière pour la mansuétude. Non content de nous dire : « Apprenez de moi que je suis doux,[2] » il reprit ses Apôtres de n'avoir pas son esprit, parce qu'ils lui demandaient un acte de sévérité contre une ville ingrate.[3] Sa conduite fut toujours en rapport avec ses sentiments, et jusque dans sa Passion, il se montra le doux Agneau prédit par Isaïe.[4] Cette préférence de Jésus à l'égard

(1) Matth. 5, 4. (2) Ibid. 11, 29. (3) Luc. 9, 55. (4) Is. 53.

de la mansuétude, l'incline vers les âmes qui la pratiquent. « Toujours, dit l'Esprit-Saint, il agrée leurs prières.[1] » *Mansuetorum semper tibi placuit deprecatio.*

La douceur nous assure la paix dès cette vie. En rendant notre commerce facile et agréable, elle nous fait aimer de tous. Le Seigneur lui-même se complaît en nous et nous comble de ses faveurs. La mansuétude porte d'ailleurs avec elle un calme et une suavité, qui font le bonheur de quiconque la pratique. Elle apaise les flots de la colère, elle étouffe les désirs qu'inspire la vengeance ; elle bannit du cœur les aversions, les ressentiments. Elle nous garde ainsi contre les agitations de l'âme. *Mansueti delectabuntur in multitudine pacis.*[2]

La mansuétude nous prédestine au bonheur des élus. Le Sauveur lui-même a dit : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre ! Bienheureux ceux qui endurent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient ![3] » Ce royaume, ajoute le père Balthasar Alvarez, est la patrie de ceux qui sont ici-bas méprisés, bafoués, foulés aux pieds, et qui souffrent ces maux avec douceur. Voyez quelles sont les circonstances dans lesquelles vous péchez le plus souvent contre la mansuétude ; proposez-vous de vous réformer. Si vous êtes obligé de vivre avec des personnes désagréables, songez à la patience de Jésus à l'égard de Judas, pendant trois années.

SECOND POINT.

Le premier moyen d'acquérir la douceur, c'est de bannir de notre âme la tristesse qui prédispose à l'aigreur, au mécontentement, parfois même à la colère. La joie spirituelle, au contraire, en dilatant notre cœur, nous incline au pardon, à l'oubli des injures, au support des défauts d'autrui. Le grand Apôtre, après nous avoir exhortés à pratiquer la patience envers tous, à ne jamais rendre le mal pour le mal, mais plutôt le bien, avec douceur et charité, ajoute aussitôt : « Réjouissez-vous sans cesse ; priez sans interruption ; rendez grâces à Dieu de

(1) Judith. 9, 16. (2) Ps. 36, 11. (3) Matth. 5, 4-10.

tout.[1] » Il semble nous donner ainsi les moyens d'être doux.

Gardons surtout le silence dans les contradictions. La bouche qui parle sous l'impression de l'impatience, de l'irritation, dira beaucoup de paroles répréhensibles. « La colère, dit saint Grégoire, nous fait perdre la sagesse. » Il nous semblera peut-être alors qu'il est nécessaire de reprendre avec force. Mais quand le calme aura ramené la réflexion, nous condamnerons nous-mêmes les blessures faites dans nos discours, à l'humilité, à la douceur, à la charité. Imitons saint François de Sales : « J'ai fait un pacte avec ma langue, disait-il : quand mon cœur sera ému, ma bouche ne dira mot. »

La méditation de la patience du Sauveur est un excellent moyen de nous porter à la mansuétude. En le voyant d'abord sous la forme d'un tendre Enfant, s'assujettir à nos misères, puis souffrir, sans se plaindre, pendant sa vie publique, les mépris et les contradictions, on doit se dire qu'il veut régner sur nos âmes, moins par l'éclat de sa puissance, que par les charmes de sa douceur. Sa Passion douloureuse surtout confirme ce sentiment. Livré à ses ennemis, Jésus supporte tous les outrages, pardonne à ses bourreaux, ouvre ses bras et son cœur à tous les repentants. Oh! que nous sommes éloignés de cet admirable Modèle! Nous ne savons ni vaincre nos ressentiments, ni étouffer nos aversions, ni parler et agir avec mansuétude et charité.

O mon Sauveur bien-aimé! en vous voyant converser parmi les hommes, avec une bonté si touchante, en considérant surtout votre patience au milieu des tourments et des opprobres, je suis couvert de confusion. Je me vois, en effet, si peu conforme à votre divin Cœur. Accordez-moi le courage de travailler chaque jour à me vaincre, à dompter mon humeur et mon impatience habituelle.

O Marie! rendez mon cœur conforme à celui de Jésus.

Pratique. — Répétons souvent cette oraison jaculatoire : « Jésus doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre.[2] »

(1) 1 Thess. 5, 14-18.

(2) 300 jours d'ind.

12 Août.

SAINTE CLAIRE, ABBESSE.

SES VERTUS.

PRÉPARATION. — « Bienheureux les pauvres volontaires, parce que le royaume des cieux leur appartient.[1] » Considérons

1° Combien sainte Claire a été parfaite dans la vertu de pauvreté.

2° Les avantages spirituels qu'elle en a retirés. Vivons détachés de la terre, et nous n'aurons pas de peine à nous élever à Dieu.

PREMIER POINT.

Sainte Claire d'Assise était née d'une famille noble et riche. Prévenue par la grâce, elle fit de bonne heure à Dieu le sacrifice de tout ce qu'elle possédait. A peine âgée de dix-huit ans, elle quitta le monde malgré l'opposition de ses parents, et, se dépouillant de tous les ornements de la vanité mondaine, elle se revêtit d'un sac et d'une corde, pour se consacrer à Celui qui s'est fait pauvre à cause de nous. Etablie supérieure de sa communauté, elle voulut que sa maison ne possédât ni rente, ni revenu, qu'on n'y gardât jamais de grandes provisions ; mais elle se contentait de ce qui est nécessaire pour vivre chaque jour. Elle préférait, par le même esprit de pauvreté, qu'on lui donnât en aumône des morceaux de pain déjà sec, plutôt que des pains entiers. Jamais elle ne voulut consentir à aucune mitigation de sa règle, touchant la pauvreté. Elle cherchait ainsi à plaire à ce grand Dieu qui est venu sur la terre épouser cette vertu, selon l'expression de saint François d'Assise, et qui n'a jamais rien possédé en ce monde, depuis l'étable de Bethléem, jusqu'au sépulcre du Calvaire. Etes-vous touché, comme sainte Claire,

(1) Matth. 5, 3.

du désir d'imiter Jésus-Christ, le Roi des pauvres? Quel estime avez-vous des biens de la terre? les regardez-vous comme de la boue, en comparaison de la grâce, du mérite, et des promesses que Dieu nous a faites? D'où vient donc que souvent vous liez vos affections à un objet de peu de valeur, parce qu'il vous est commode, à un livre, à un vêtement, à un meuble quelconque, préférant souvent déplaire à Dieu, que de vous en défaire ou de vous en détacher? Votre cœur aime sans peine ce qui flatte la vue, le goût, le tact, et il est réservé à l'égard du souverain Bien qui rassasie tous les élus. Les Saints étaient mieux avisés que vous : ils ne s'arrêtaient pas aux vanités de la terre, mais ils cherchaient des biens solides, ceux de l'éternité. Malheur à qui dédaigne ceux-ci pour se contenter de ceux-là! Malheur à qui est plus préoccupé d'augmenter ses revenus, que de croître dans la grâce de Dieu! Il ne fera que s'aveugler de plus en plus, et tombera dans les pièges de Satan.

SECOND POINT.

Dieu récompensa la pauvreté de sainte Claire par de précieuses faveurs. Plusieurs fois, à la prière de sa servante, il multiplia miraculeusement le pain et l'huile nécessaires à la communauté. Il lui fit voir l'enfant Jésus couché dans sa pauvre crèche. Il la défendit contre les Sarrasins, qui venaient piller et saccager son couvent. Pendant les quarante-deux ans qu'elle vécut dans la pratique des plus dures privations, non seulement elle ne laissa jamais échapper une plainte, mais elle avait toujours la joie dans le cœur. A sa mort, elle assura que, par la grâce de Dieu, aucune peine ne lui avait été fâcheuse, aucune pénitence difficile, et aucune maladie désagréable; tant il est vrai qu'une âme entièrement dégagée et qui ne tient qu'à Dieu, participe au bonheur de Dieu. Elle mourut, assistée visiblement de Jésus, de Marie, et d'une foule de Saintes qui, pendant qu'elle expirait, étendirent sur son corps exténué un tapis d'une étoffe d'un prix inestimable, comme pour marquer combien la pauvreté et la pureté sont des vertus agréables au Seigneur. Apprenons de là à mépriser les biens de la terre et

les satisfactions des sens. A quoi servent les richesses et les plaisirs, quand on va mourir ? Au contraire, quelle joie, quelle douce espérance, quand on se rappelle à la dernière heure qu'on a préféré Dieu à tout, non seulement en paroles, mais en vérité et en réalité. Est-ce ainsi que vous comprenez la pauvreté ? vous ne craignez pas, dites-vous, d'être privé de tout, mais quelles plaintes ne laissez-vous pas échapper, lorsqu'on vous oublie à table, qu'on vous y laisse manquer de quelque chose, qu'on ne vous y sert pas les mets comme vous les désirez, ou qu'on vous y fait attendre, vous donnant ainsi l'occasion d'exercer la patience qui convient aux pauvres ! Demandez souvent à Dieu de ne vouloir et de n'aimer que lui, de ne chercher ici-bas que sa grâce et son amour.

O mon Jésus, qui avez découvert aux hommes le trésor caché dans la pauvreté ! accordez-moi un profond dégoût des biens qui passent, et une soif ardente des biens qui ne finissent jamais.

O Marie ! faites-moi placer en Jésus toutes mes affections.

PRATIQUE. — Pensons souvent à cette parole du Sauveur : « Le Fils de l'homme n'a pas eu en ce monde où reposer la tête.[1] »

---

13 Août.

AVANT-VEILLE DE L'ASSOMPTION.

DISPOSITIONS DE MARIE A SA BIENHEUREUSE MORT.

PRÉPARATION. — *Moriatur anima mea morte justorum !* « Que je meure de la mort des justes ![2] » disait le prophète. Considérons

1° Quelles causes rendent la mort amère, c'est-à-dire, l'attachement aux biens périssables, — le remords des péchés commis, — et l'incertitude du salut éternel.

(1) Matth. 8, 20.

(2) Num. 23, 10.

2° Comment mourut la Vierge immaculée, c'est-à-dire, entièrement détachée, — profondément rassurée, — surabondamment consolée. Nous mourrons sans remords et sans crainte, si nous vivons sans péché.

PREMIER POINT.

L'attachement aux biens périssables cause des regrets à ceux qui vont quitter cette vie. La pensée de leurs richesses, de leurs dignités, de leurs plaisirs, leur arrache parfois des plaintes contre la Providence divine. « Mourir si jeune, s'écrie le mondain, mourir au sein de l'opulence, avec tant d'espérances d'avenir, c'est dur, c'est cruel. » C'est dur sans doute, mais à celui-là seul qui est attaché aux biens de ce monde. « O mort! dit l'Esprit-Saint, que ton souvenir est amer à qui met ses affections dans ses trésors![1] »

Il est plus amer encore à qui vit dans l'habitude du péché. L'offense de Dieu est un ver rongeur, qui torture la conscience de quiconque la commet. C'est une épine, dit le Roi-Prophète;[2] elle s'enfonce dans le cœur du coupable et ne lui laisse aucun repos. S'il en est ainsi pendant la vie, que sera-ce à la mort? Le moribond se rappelle ses fautes en détails; il en voit le nombre et la malice. Semblables à des serpents, elles s'attachent à lui, sans vouloir le quitter.[3] Gardons-nous de l'habitude des petites fautes. Vivons, comme Marie, toujours purs et détachés. *Quasi a facie colubri fuge peccata.*[4]

L'incertitude du salut rend surtout amer le moment du trépas. Le moribond se trouve au seuil d'un tribunal dont les sentences sont sans appel. Celui qui doit le juger connait tous les détails de sa vie; rien ne lui échappera. Quelles angoisses dans l'âme du mourant! « Sera-t-il sauvé? sera-t-il damné? » Placé entre le ciel et l'enfer, il ne sait quel sort l'attend. Il ne peut alors se rassurer, qu'au moyen de l'obéissance, de la prière et de la confiance. Si vous deviez mourir aujourd'hui, seriez-

(1) Eccli. 41, 1.
(2) Ps. 31, 4.
(3) S. Bern.
(4) Eccli. 21, 2.

vous prêt? Quelle faute, quel souvenir, quel défaut, quelle infidélité vous inquiéterait le plus? Si vous n'avez pas l'enfer à craindre, redoutez du moins la sévérité du Juge et les peines si terribles du purgatoire. Priez la bienheureuse Vierge de vous montrer elle-même ce qu'il faudrait corriger en vous.

SECOND POINT.

Quelle âme fut jamais plus séparée des choses du monde, et plus unie à son Créateur, que la belle âme de Marie? Elle était détachée de ses parents, de ses proches, les ayant quittés à l'âge de trois ans. Elle ne tenait nullement aux richesses, ni aux honneurs, elle qui vécut toujours dans la pauvreté, dans l'humilité la plus parfaite. Dieu, le Bien suprême, était tout son trésor, toute sa félicité. Elle n'eut donc pas de peine à quitter cette vie, puisqu'elle ne soupirait qu'après son Seigneur bien-aimé. Imitons le détachement de la bienheureuse Vierge. Regardons la terre comme un exil; aspirons au ciel, notre véritable patrie. *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.*[1]

La divine Mère mourut profondément rassurée. Aucun remords ne vint la troubler dans ses derniers instants. Toujours sainte et parfaite, elle n'eut jamais rien à se reprocher ici-bas. Sa dernière heure fut exempte de toute ombre d'inquiétude. Une paix profonde, inconnue à la terre, remplissait son âme bénie. Si nous vivons, comme elle, dans une grande horreur de toute faute, si nous effaçons par le repentir les souillures du passé, Dieu nous fera jouir d'une paix abondante, jusque dans les mortelles angoisses de notre suprême agonie. *Delectabuntur in multitudine pacis.*[2]

La bienheureuse Vierge fut, à sa dernière heure, surabondamment consolée. Les vertus qu'elle avait pratiquées durant sa vie, vinrent entourer son lit de mort. Cette foi vive de Marie, cette confiance inébranlable, cette patience à toute épreuve, cette humilité si profonde, cette charité si ardente, cette modestie, cette douceur inaltérable, toutes les perfections de

(1) Phil. 1, 23. (2) Ps. 36, 11.

son âme bénie, vinrent la remplir de joie, en lui laissant entrevoir les récompenses qui l'attendaient. Le Seigneur, de son côté, l'inondait d'un torrent de délices. Placez-vous vous-même sur votre couche funèbre, et demandez-vous ce qui vous y consolera le plus, et ce qui en même temps vous inspirera le plus de regret. Mettez ordre à votre conduite : retranchez ce qui déplaît à Dieu, pratiquez fidèlement ce qu'il demande de vous.

O Mère de miséricorde ! faites-moi vivre ici-bas dans une grande pureté de conscience et dans un parfait détachement. Lorsque viendra ma dernière heure, daignez vous-même me visiter, me fortifier, me consoler, et me disposer à comparaître avec confiance devant votre adorable Fils.

PRATIQUE. — Vivons sans péché, sans attachement ; nous mourrons sans crainte et sans regret.

---

14 Août.

VIGILE DE L'ASSOMPTION.

DERNIERS INSTANTS DE LA DIVINE MÈRE.

PRÉPARATION. — *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*[1] Si la mort des Saints est précieuse devant Dieu, selon le langage de l'Ecriture, que n'a pas dû être la mort de la Vierge immaculée, de la Reine des Saints ? Considérons

1° Comment Marie se prépara à la mort.

2° Combien cette mort fut belle et précieuse. Vivons saintement, comme la divine Mère, et nous mourrons comme elle dans la joie du Seigneur.

(1) Ps. 115, 5.

PREMIER POINT.

« L'école de Marie, dit Taulère, était l'éternité, qu'elle ne perdait jamais de vue. Son Maître était le Verbe divin lui-même : elle agissait toujours à sa lumière et sous son inspiration. Son miroir était la divinité qu'elle contemplait sans relâche comme la plénitude de toute sainteté. Sa parure était la modestie, le recueillement et la dévotion. » Toutes les perfections embellissaient son âme, dans laquelle les trois Personnes divines prenaient leurs délices et leurs complaisances. Ainsi vécut la bienheureuse Vierge, surtout à la fin de sa carrière en ce monde. « Soyez mes imitateurs, semble-t-elle nous dire, comme je le suis de Jésus. »

Les consolations que cherchait la divine Mère étaient dignes de sa vie toute céleste. Selon la tradition, elle dirigeait souvent ses pas vers les Lieux sanctifiés par les souffrances de son Fils. Tantôt elle se rendait au Jardin des Olives, tantôt au Prétoire de Pilate. Elle visitait surtout le Calvaire, où elle avait vu son cher Jésus expirer de douleur dans le supplice de la croix. Elle n'oubliait pas non plus le sépulcre, d'où il était sorti glorieux, triomphant de la mort et de l'enfer. Ainsi l'auguste Vierge soulageait sa tristesse, loin de son aimable Fils.

Ses désirs étaient en rapport avec la sainteté de sa vie. Sans cesse elle soupirait après Dieu, s'écriant avec David : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je m'envolerai vers mon souverain Bien.[1] » « Quand viendrai-je, quand paraîtrai-je devant la face de mon Créateur ?[2] » « Comme le cerf blessé cherche la source d'eau vive, ainsi mon âme aspire à son Dieu.[3] » Tels étaient les élans de la divine Mère, surtout vers la fin de son exil ici-bas! La vie du chrétien doit être un apprentissage de la mort. Comme Marie, ne vivez-vous que pour avancer dans la perfection? ne pensez-vous pas trop aux affaires de ce monde, à l'avenir qui vous y attend, sans trop vous mettre en peine de votre avenir éternel? Estimez-vous la piété plus que la science, l'obéissance plus que l'honneur de commander, la

(1) Ps. 54, 7. (2) Ps. 41, 3. (3) Ibid. ỳ. 2.

pureté du cœur par-dessus tous les biens de la terre ? Examinez dans quelles dispositions vous êtes, et si vous pouvez attendre la mort sans crainte.

SECOND POINT.

Beaucoup d'auteurs, tels que saint André de Crète, et saint Jean Damascène, rapportent qu'avant la mort de Marie, les Apôtres et une partie des disciples, qui étaient dispersés en diverses contrées, se trouvèrent miraculeusement réunis dans sa chambre à Jérusalem. La divine Mère leur dit alors : « Mes Frères bien-aimés ! maintenant que la sainte Foi est répandue dans le monde, ma présence n'est plus nécessaire ici-bas. Mon adorable Fils daigne m'appeler à lui. Continuez de travailler à sa gloire. Je pars, mais je vous aiderai du haut du ciel. » Ces paroles touchantes arrachèrent des larmes à tous les assistants.

Bientôt les Anges, désireux d'assister au trépas de leur Reine chérie, descendent des hauteurs des cieux, et se pressent autour de cette auguste Souveraine. Ils veulent faire de son lit funèbre une couche glorieuse. Mais la Maîtresse de la charité, éprise de son Créateur, disait aux Esprits bienheureux : « Anges saints ! votre présence me console, mais pas entièrement. C'est le Dieu de mon cœur qui peut seul me contenter. Dites-lui que je languis d'amour.[1] » Ainsi la Reine de la sainteté nous enseignait à préférer le Bien suprême, à toutes les créatures du ciel et de la terre. *Nuntietis ei quia amore langueo.*

Le Sauveur lui-même, attiré par les désirs de sa tendre Mère, descendit des cieux avec un brillant cortège. Au même instant, une mélodie ravissante se fit entendre aux Apôtres attristés. Jésus, se manifestant à la Vierge bénie, inonda son âme de délices, puis, selon saint Jean Damascène, il se donna lui-même en Viatique à celle dont il avait reçu le jour. Aussitôt, sur l'invitation de l'Homme-Dieu, la belle âme de Marie se détacha de son corps virginal, par un effet de l'amour. Elle prit son essor au milieu des chœurs angéliques, appuyée sur son Bien-

(1) Cant. 5, 8.

Aimé.[1] Votre mort ressemblera à celle de Marie, si vous l'imitez dans son abnégation, sa fuite du monde, sa mortification, sa patience. Et le bonheur de mourir avec délice, ne vaut-il pas la peine de vivre sans plaisir?

O Reine et Mère de nos âmes! du sein de vos grandeurs, soyez notre lumière dans nos doutes, notre consolation dans nos peines, notre force dans les tentations et les tribulations de cette vie. Obtenez-moi la ferveur et la constance jusqu'à la mort, au service de mon Dieu.

PRATIQUE. — Disposons-nous, chaque soir, à quitter cette vie, et à comparaître devant Jésus-Christ.

---

15 Août.

FÊTE DE L'ASSOMPTION DE MARIE.

TRIOMPHE DE LA DIVINE MÈRE.

PRÉPARATION. — « La sainte Mère de Dieu, dit l'Eglise, a été exaltée au-dessus des chœurs des Anges, au plus haut des cieux.[2] »

1° Méditons l'Assomption et le triomphe de la Reine des Saints.

2° Célébrons nous-mêmes, en ce jour, la gloire de notre Mère. Encourageons-nous à marcher ici-bas sur les traces de Marie, afin de la rejoindre pour toujours dans le ciel.

PREMIER POINT.

Le Seigneur avait décrété que sa Mère bien-aimée serait élevée au ciel en corps et en âme. Depuis longtemps les Anges souhaitaient ardemment la présence de leur Reine parmi eux. Jésus exauça leurs désirs. Trois jours après la mort de Marie, il

(1) Cant. 8, 5. (2) Brev. 15 Aug.

abaissa les cieux, et descendit lui-même avec une partie de sa cour. Il vint ressusciter sa Mère. Aussitôt la Vierge sans tache, toute rayonnante de beauté, s'éleva dans les airs, portée par les Princes de la milice céleste. Alors des chants de victoire retentirent : « Ouvrez-vous, portes éternelles ! voici la Mère de notre Roi, la gloire de Jérusalem et la joie d'Israël ![1] »

Bientôt les portes des cieux s'ouvrirent, et Marie y fit son entrée solennelle. Comme l'Arche d'alliance fut introduite dans la cité de David, avec une pompe extraordinaire; ainsi Marie, l'Arche du Testament nouveau, entra dans le ciel avec un éclat tout divin, relevé par la présence de Jésus. Les Anges émerveillés se demandaient : « Quelle est donc cette Vierge, si honorée du Roi des rois? Quelle est cette Femme qui s'avance, appuyée sur le Prince de la paix? » Et le cortège de Marie répondait : « C'est la Vierge immaculée, c'est la Mère de notre Dieu, c'est la Reine de l'univers. » Ajoutons que c'est la Mère de nos âmes, de qui nous espérons tous les biens.

Que dirons-nous du triomphe de Marie dans le ciel, triomphe qu'aucune intelligence humaine ne saurait comprendre? Les voûtes éternelles retentirent de louanges et de bénédictions. On exaltait les dons, les prérogatives, les vertus sublimes de cette Reine incomparable. Le Père éternel l'accueillit comme sa Fille, prédestinée avant tous les siècles. Le Fils l'honora comme la Femme bénie entre toutes, et qui seule mérite la Maternité divine. Le Saint-Esprit la glorifia comme son Epouse très pure, qui par un privilège unique, est à la fois Vierge et Mère. Puis l'adorable Trinité la plaça sur un trône, le plus glorieux qui soit dans le ciel, après celui de l'Homme-Dieu. Soyez bénie, ô notre Mère et notre Libératrice ! vous êtes la gloire de notre race, l'honneur de notre terre d'exil. Souvenez-vous de nous qui gémissons sous le poids de nos misères et de nos inclinations perverses; obtenez-nous la force de nous vaincre, de vivre détachés, d'être dociles et fidèles aux grâces de chaque jour, et de persévérer dans la ferveur jusqu'au dernier soupir. Ainsi soit-il !

(1) Ps. 23, 7. Judith. 15, 10.

SECOND POINT.

Tous les Ordres de la Hiérarchie céleste reconnaissent en Marie leur Reine et leur Maîtresse. Ils la félicitent d'avoir été choisie, dans tout le genre humain, comme la seule Fille d'Adam qui fût exemptée de la tache originelle, comme la seule Pleine de grâce qui méritât de devenir la Mère du Messie. Unissons-nous, en ce jour, à ce concert de louanges. Félicitons Marie des faveurs sans nombre, des glorieux privilèges dont son âme est ornée. Nous lui devons nos hommages, parce qu'elle est notre Reine, notre Mère, notre Refuge. Toutes les grâces de la Rédemption sont dans ses mains; elle les dispense quand elle veut, comme elle veut, à qui elle veut. *Tu Dispensatrix omnium gratiarum.*[1]

Louons la divine Mère, de ses sublimes vertus. Son humilité profonde, sa pureté sans tache, sa charité incompréhensible l'ont établie Reine du ciel et de la terre. L'humilité l'a élevée jusqu'au plus beau trône que puisse occuper une créature; la pureté a rendu sa gloire incorruptible, et l'a placée dans le ciel en corps et en âme; la charité l'a revêtue d'une majesté, d'une beauté qui efface l'éclat des Anges et des Bienheureux. Si nous voulons plaire à cette auguste Reine et célébrer dignement ses grandeurs, travaillons à devenir humbles, purs et charitables. Nous manifesterons par là sa vie sainte et cachée.

Souhaitons ardemment de partager son bonheur dans le ciel. Avant son Assomption glorieuse, les Anges disaient à Jésus : « Levez-vous, Seigneur! amenez dans votre repos l'Arche de votre sanctification,[2] » celle qui vous a porté dans son sein virginal. Les Princes du ciel parlaient ainsi, désireux qu'ils étaient d'habiter avec leur Reine. Nous, qui avons été enfantés par Marie à la grâce et à la gloire, nous devons souhaiter plus vivement encore de la rejoindre après notre mort. Les enfants se plaisent avec les auteurs de leurs jours. Combien plus devons-nous aspirer à demeurer avec la Mère de nos âmes.

(1) S. Bern. de Sienne. (2) Ps. 131, 8.

O ma Reine et ma Mère, Marie ! je me réjouis de votre sublime élévation, et je vous remercie des grâces sans nombre dont vous m'avez comblé. Obtenez-moi le désir de vous louer, de vous imiter sur la terre, afin de participer un jour à votre bonheur dans le ciel. Faites-moi marcher à votre suite par la voie de l'humilité, de la pureté, de la patience et de la charité.

PRATIQUE. — Invoquons souvent Marie sous le titre de Reine et de Mère, afin de nous rappeler sa puissance et sa bonté.

Dimanche dans l'octave de l'Assomption.

SAINT JOACHIM, PÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES VERTUS DU SAINT.

PRÉPARATION. — « Nous louons, dit l'Eglise dans l'office du Saint, un homme glorieux dans sa race, et qui a reçu de Dieu la bénédiction de toutes les nations.[1] » Considérons

1° La sainteté éminente de saint Joachim.

2° La gloire et la puissance dont il jouit au ciel. Invoquons-le chaque jour, afin qu'il nous recommande à Jésus et à Marie.

PREMIER POINT.

Quel honneur pour saint Joachin, d'être père de Marie, la plus sainte et la plus glorieuse des créatures, d'être l'aïeul du Roi immortel, de Celui qui est la gloire et l'espérance de l'humanité, du Dominateur des princes et des nations, du Dieu incarné, au nom de qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers ! Cet insigne bonheur toutefois ne lui servirait de rien, s'il n'avait joint la sainteté à sa grande élévation. Descendant de David, proche parent de Jésus, et père de Marie, il n'eût pas attiré les regards de Dieu, s'il n'avait été saint. La

(1) Brev. Dim. infra Oct. Assumpt.

sainteté l'emporte sur toutes les dignités, ou plutôt, devant Dieu, toute dignité n'est rien, si elle n'est revêtue de la beauté et des ornements de la vertu. Aussi saint Joachim se sanctifia en proportion de l'éclat que Dieu lui avait donné, en le rendant père de la Reine des Anges. Quoiqu'il jouît d'une honnête aisance, il vécut toujours entièrement détaché. Il avait fait trois parts de ses biens : l'une pour le Temple, l'autre pour les pauvres, et la troisième pour l'entretien de sa maison. Il passait sa vie dans l'oraison et la pénitence. Ce furent ses prières et celles de son épouse, sainte Anne, qui hâtèrent le moment où parut l'Aurore bienfaisante, c'est-à-dire Marie, qui venait annoncer au monde l'apparition prochaine du Soleil de Justice. Les prières de saint Joachim ont donc contribué à notre bonheur. Elles y contribueront encore tous les jours, si nous l'invoquons. Elles nous obtiendront la grâce de comprendre comme lui le prix de la vertu. Il l'a estimée plus que tous les biens; il en a fait l'objet continuel de ses pensées, de ses désirs, de son travail, de ses recherches. Pendant que tant d'autres s'épuisaient pour accroître leur fortune terrestre, lui ne songeait qu'aux biens impérissables que procure la sainteté. Est-ce là votre préoccupation dominante? D'où viennent tant d'inutilités dans votre esprit, dans vos relations avec le monde, dans votre conduite? C'est que vous mettez la terre avant le ciel, l'humain avant le divin, vos goûts particuliers avant le bon plaisir de Dieu. Examinez en détail le temps que vous perdez, et proposez-vous de l'employer plus utilement et avec plus de mérite.

SECOND POINT.

La gloire et la puissance dont jouit dans le ciel le bienheureux père de la Reine des Vierges, est en rapport avec sa grande sainteté. Or, comme celle-ci peut se mesurer sur l'éclat des dignités dont Dieu l'a revêtu, en le rendant père de Marie et aïeul de Jésus-Christ, on peut dire que le trône qu'il occupe dans la Jérusalem céleste est des plus glorieux et son pouvoir des plus étendus. Il jouit d'ailleurs d'un grand crédit auprès du Roi et de la Reine des Anges, qui ne refusent rien à ses

prières ; et ils agissent ainsi, non seulement par une déférence bien légitime à son égard, mais encore pour récompenser ses vertus. La divine Mère apparut un jour à sainte Gertrude ; elle était accompagnée de son père saint Joachim, resplendissant de gloire. Pendant que les religieuses priaient, Marie recevait leurs requêtes et les présentait à Joachim, son père, assis sur un trône royal. Elle nous enseignait ainsi à recourir à ce saint privilégié, puisqu'il a tant d'empire sur le cœur de sa Fille bien-aimée et qu'il en est toujours bien accueilli. Tels sont les effets de la sainteté ! Si Joachim avait possédé sur la terre la gloire, la puissance, les richesses de ses ancêtres, sans excepter Salomon, et qu'il eût eu moins de vertu, il aurait été moins élevé dans le royaume éternel. Maintenant qu'il n'a point recherché les dignités temporelles, et qu'il a vécu détaché, oublié, entièrement dévoué au service de son Dieu, il possède dans les cieux une auréole si glorieuse, un pouvoir si admirable, que nul ici-bas parmi les rois eux-mêmes ne saurait en approcher. Encourageons-nous par cette pensée. Les Saints dans la Jérusalem céleste ne sont récompensés qu'en proportion de leurs mérites surnaturels, ou des actes de vertus qu'ils ont faits et des peines qu'ils ont patiemment supportées. Cette vérité condamne notre lâcheté à nous vaincre, à pratiquer la piété, à prier dans la tentation, à obéir fidèlement aux grâces de chaque instant. Elle nous presse de réveiller notre ferveur, de travailler plus constamment à nous corriger et à devenir meilleurs.

O saint Joachim ! considérez ma tiédeur dans le service de Dieu, et enflammez-moi du désir de me mortifier et de me sanctifier. Obtenez-moi la grâce de comprendre mon véritable bien, qui est de me faire, dès cette vie, un trésor pour l'éternité.

PRATIQUE. — Prions saint Joachim, de nous recommander souvent à Jésus et à Marie.

16 Août.

ENTRÉE ET RÉCEPTION DE MARIE DANS LE CIEL.

PRÉPARATION. — « Marie, dit l'Eglise, a été élevée au ciel ; les Anges s'en réjouissent.[1] »

1° L'humilité éleva la divine Mère jusqu'au royaume des cieux ; — la pureté lui en ouvrit l'entrée ; — la charité lui assigna la place qu'elle y occupe à jamais.

2° Ses proches selon la chair, — les Esprits bienheureux, — et tous les Saints du paradis, célébrèrent à l'envi son triomphe. Unissons-nous à ce concert de louanges. Invoquons avec confiance notre Reine et notre Mère.

PREMIER POINT.

« L'humilité est la seule voie qui nous élève, » dit saint Bernard ; surtout depuis l'oracle infaillible de la Sagesse incarnée : « Quiconque s'abaisse sera exalté.[2] » Marie a été transportée au ciel par les Anges, parce qu'elle fut, sur la terre, la plus humble des filles d'Adam. Son anéantissement devant Dieu la rendait docile à la grâce, et la faisait chaque jour grandir en sainteté. Elle mérita, comme une humble et ravissante Fleur, d'être transplantée de notre vallée de larmes, au séjour de la gloire et de la béatitude. Nourrissons, comme Marie, les sentiments d'une humilité profonde. Dieu nous regardera comme elle, et nous exaltera, au jour de ses jugements. *Et exaltavit humiles.*[3]

La pureté, surtout celle du cœur, ouvrit l'entrée du ciel à la bienheureuse Vierge. L'Esprit-Saint déclare que rien de souillé n'entrera dans le séjour de l'innocence.[4] Au contraire,

(1) Brev. 15 Aug.
(2) Luc. 18, 14.
(3) Luc. 1, 48-52.
(4) Apoc. 21, 27.

ceux qui ont le cœur parfaitement pur, verront Dieu face à face, aussitôt après leur mort.[1] L'âme de la Vierge Immaculée, « plus pure, dit saint Ephrem, que les rayons du soleil, » s'envola dès son dernier soupir, dans le royaume des Anges et des Elus. Disposons-nous comme elle, par la fuite des moindres fautes, à n'avoir rien à expier en purgatoire. La pureté du cœur, le détachement des créatures sont seuls capables de nous procurer ce bonheur. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

La charité détermine la place, que doit occuper éternellement au ciel, la Reine de l'univers. Cette vertu donne à toutes les autres leur mérite et leur perfection. Elle couronne en Marie le sublime édifice de cette sainteté que, selon saint Bernardin de Sienne, la Sagesse incréée peut seule comprendre. La gloire de Marie est donc au ciel la plus éclatante, après celle de son Fils. Aimons, comme elle, le Bien suprême, parce qu'il le mérite infiniment. Aimons les âmes, ses images, comme Jésus et Marie les ont aimées. « La fin de la Loi évangélique, dit l'Apôtre, consiste dans la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère.[2] » Examinons si l'humilité, la pureté de cœur, le vrai dévouement sont des vertus qui enrichissent notre âme, et si nous combattons en nous les défauts contraires.

SECOND POINT.

Les parents et les proches de la divine Mère, en la voyant entrer au ciel, furent remplis de la joie la plus vive. Saint Joseph tressaillit d'allégresse, en considérant sa virginale Epouse, non plus pauvre et ignorée comme à Nazareth, mais couronnée de gloire, et proclamée Reine de toutes les créatures. Saint Joachim et sainte Anne bénissaient le Seigneur de leur avoir donné une Fille si privilégiée. Toute la famille de Zacharie se rappelait, avec délices, les jours que cette Vierge si humble avait passés dans son sein. Prenons part au bonheur de ces amis de Dieu. Félicitons-nous d'avoir une Mère comme Marie, en qui nous trouverons la vie et le salut. *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.*[3]

(1) Matth. 5, 8. (2) 1 Tim. 1, 5. (3) Prov. 8, 34.

Les Esprits bienheureux vinrent ensuite féliciter leur Reine. Les Anges, les Archanges les Principautés célébrèrent les dons et les privilèges qu'elle reçut de la libéralité divine. Les Puissances, les Vertus, les Dominations exaltèrent son pouvoir immense auprès de Dieu. Vinrent ensuite les Trônes, les Chérubins, les Séraphins. Ils chantèrent des hymnes à la Vierge la plus pure, la plus embrasée de l'amour sacré. Tous les chœurs des Esprits bienheureux protestèrent de leur entière soumission à leur auguste Souveraine. Prenons leurs sentiments à l'égard de Marie, notre Reine et notre Mère. Rappelons-nous que l'honorer, c'est nous ennoblir; l'aimer et la servir, c'est régner sur l'enfer et sur nos propres inclinations. *Mariæ servire, regnare est.*[1]

Tous les Saints du ciel vinrent acclamer ensemble leur Reine bien-aimée. Les Patriarches contemplaient avec délices Celle qui était autrefois l'objet de leurs désirs. Les Prophètes, qui l'avaient annoncée comme l'aurore du salut, célébraient alors son triomphe. Les Vierges, les Martyrs la félicitaient de son incomparable pureté, de son invincible patience. Tous la proclamaient Bienheureuse, et digne du trône sublime qui lui était destiné. Alors commencèrent des chants de victoire que les échos des cieux rediront à jamais. Unissons-nous à cette joie universelle et si légitime. Confions-nous dans la protection de notre Mère, qui est toute-puissante auprès de Dieu. *Impossibile est Deiparam non exaudiri.*[2]

O Souveraine de l'univers, ma tendre Mère, Marie! je vous révère, je vous bénis, je vous aime, en union avec tous les Anges et tous les Bienheureux. Obtenez-moi le courage de renoncer à moi-même, de supporter mes peines avec patience, et de m'exercer aux vertus les plus difficiles, les plus agréables à votre cœur très pur.

Pratique. — Demandons à saint Joachim et à sainte Anne, une tendre dévotion envers Marie, leur Fille bien-aimée.

(1) S. Joan. Dam. (2) S Antonin.

17 Août.

DE LA CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI-MÊME.

PRÉPARATION. — *Noverim me, noverim te.* « Seigneur ! faites que je me connaisse et que je vous connaisse. » En priant ainsi, saint Augustin ne demandait pas moins qu'une sainteté consommée En effet :

1° Cette science de Dieu et de soi renferme toute la perfection.

2° Elle produit en particulier le plus haut degré de la confiance en Dieu et de la vie intérieure. Prions l'Esprit-Saint de nous communiquer cette science par excellence qui nous rendra parfaits.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur apparut un jour à sainte Catherine de Sienne pendant son oraison, et lui dit : « Sais-tu, ma fille, ce que tu es et ce que je suis ? Si tu apprends ces deux choses, tu seras bienheureuse : tu es celle qui n'est pas, et moi je suis Celui qui est. Si tu pénètres ton âme de cette vérité, l'ennemi ne pourra te tromper et tu éviteras tous ses pièges ; tu ne consentiras jamais à rien faire contre mes commandements, et tu acquerras sans peine la grâce, la vérité, la paix.[1] » Ces paroles du Sauveur nous montrent que toute la sainteté est renfermée dans la connaissance pratique de nous-mêmes et de Dieu. Puisque je ne suis rien, je ne dois jamais avoir de moi aucune pensée avantageuse, encore moins prétendre à l'estime des autres. D'un autre côté, puisque Dieu est la plénitude de l'être et de toutes les perfections, il me faut l'adorer, l'aimer, le servir, l'honorer en toutes ses créatures, fuir avec horreur ce qui l'offense, et me dévouer sans réserve à lui obéir. Sont-ce là nos sentiments ? De là découle toute la perfection. O mon Dieu ! principe et fin de

(1) Sa vie, ch. 10.

toutes choses! vous êtes la Sagesse, la Lumière incréée, et je ne suis que ténèbres, ignorance et orgueil. Vous êtes la Puissance, la Sainteté, la Bonté par essence, et je ne suis que faiblesse, corruption et misère. Ah! daignez m'éclairer, me donner la connaissance de vos grandeurs et de mon néant; rendez-moi docile et fidèle à vos grâces, afin que je cesse d'être aveugle et superbe, afin que ma volonté sorte de son impuissance et accomplisse généreusement tous vos préceptes. Examinons si l'humilité, la soumission, l'anéantissement de nous-mêmes en Dieu, forment le caractère de notre vertu, comme on le remarque dans tous les Saints. Plus ils avançaient dans la perfection, plus ils étaient pénétrés de leur néant, de leur misère, au point d'avoir horreur d'eux-mêmes.

SECOND POINT.

Une autre fois, Notre-Seigneur dit encore à sainte Catherine de Sienne : « Ma fille, pense à moi : si tu le fais, je penserai sans cesse à toi. » Cette parole est une conséquence de la première : Si nous ne sommes rien et que Dieu est tout, nous devons nous oublier nous-mêmes et penser sans cesse à Dieu. Le Seigneur, de son côté, se souviendra toujours de nous, c'est-à-dire qu'il nous éclairera, nous protégera, nous défendra contre nos ennemis, et nous dirigera par sa grâce dans les sentiers de la vertu. « Dès que nous appartenons à Dieu par le baptême, disait la Sainte, et surtout par la profession religieuse, nous ne devons plus nous inquiéter de nous-mêmes, mais nous appliquer seulement à plaire à Dieu. L'âme qui voit son néant et qui sait que tout son bien est dans le Créateur, s'abandonne si parfaitement et se plonge tellement en Dieu, que toute son activité se dirige vers lui et s'exerce en lui. Elle ne veut jamais sortir de ce Centre où elle a trouvé la perfection du bonheur. Elle ne voit rien qu'en Dieu, elle ne se souvient d'elle-même et des créatures qu'en Dieu; comme, si elle était plongée dans l'océan, elle ne verrait les objets que dans l'eau et tels qu'ils y sont. Elle ne désire rien et ne fait rien en dehors de Dieu.[1] »

(1) Sa vie.

Ainsi parle sainte Catherine de Sienne. La pensée de Dieu et de notre néant produit-elle en nous de tels effets? Vivons-nous dans un saint abandon à Celui qui nous a créés? Voyons-nous en lui toutes les créatures et tous les événements? Comme la lumière du soleil illumine l'atmosphère et nous y fait voir le monde et la nature; ainsi la lumière de la foi devrait nous montrer Dieu, et en lui tout ce qui est créé. Alors nous n'aimerions plus rien hors de lui; il serait l'unique objet de nos pensées, de nos intentions, de notre affection, en lui-même et dans ses créatures. Tel est l'exercice par excellence qui doit animer notre vie intérieure.

O mon Dieu, Sagesse et Grandeur infinies! je m'abandonne à vous sans réserve, parce que je sais que vous êtes mon Père, une Charité, une Bonté sans bornes, qui ne veut que mon plus grand bien.

Marie, ma tendre Mère! obtenez-moi la grâce de ne voir en tout que Dieu et de n'aimer ici-bas que lui seul en tout ce qui m'est cher.

PRATIQUE. — Disons souvent à nous-mêmes cette parole de l'Imitation : « Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, et doit être compté pour rien. »

---

18 Août.

SAINTE HÉLÈNE, IMPÉRATRICE.

LA CROIX DE JÉSUS ET LA NOTRE.

PRÉPARATION. — *Et bajulans sibi crucem*.[1] Jésus porta sa croix sur la route du Calvaire, et nous portons la nôtre sur le chemin de la vie. Considérons le prix de ces croix, et les motifs qui nous pressent de les aimer.

1° Ces croix sont l'une et l'autre, de la part de Dieu, un signe de pardon, — une preuve d'amour, — un gage de salut.

(1) Joan. 19, 17.

2° Ce qui nous presse de les aimer, c'est l'exemple de Jésus-Christ, — la conduite des Saints, — et notre propre intérêt. Unissons toutes nos peines à celles du Rédempteur, afin de souffrir avec plus de mérite.

PREMIER POINT.

Quand le monde vit le Fils unique de Dieu, chargé d'une lourde croix, s'avancer péniblement sur la route du Calvaire, il aurait pu pressentir le moment de sa délivrance : l'iniquité de la terre allait être effacée, la Justice divine apaisée, l'enfer fermé, et le ciel ouvert à toutes les âmes dociles. Ainsi, quand le Seigneur nous afflige, c'est un signe qu'il veut nous pardonner, nous préserver de la damnation, nous exempter du purgatoire, nous introduire plus promptement dans la céleste béatitude. Gardons-nous donc de murmurer, de nous plaindre des tribulations qu'il nous envoie.

La croix du Sauveur et la nôtre sont une preuve de son amour envers nous. Jésus portant sa croix au sommet du Calvaire et s'y laissant clouer dans l'intérêt de nos âmes, nous donnait un témoignage éclatant de sa charité divine. De même, quand il nous fait prendre part à ses souffrances, à ses ignominies, il nous donne une marque de sa tendresse. « Ceux que j'aime, dit-il lui-même, je les reprends et je les châtie.[1] » Loin donc de nous attrister, de nous décourager dans nos épreuves, regardons-les comme des présents du ciel, des reliques de la vraie croix, des signes évidents d'amour, de la part du Rédempteur. *Quos amo, arguo et castigo.*

La croix du Sauveur et la nôtre nous sont un gage de salut. Le bois ignominieux du Calvaire fut l'instrument de notre restauration, et, en quelque sorte, selon saint Jean Chrysostome, la clef de la Jérusalem céleste Les peines que Dieu nous envoie sont également des signes de notre prédestination. La souffrance nous purifie, nous affermit dans le bien, nous conduit à la sainteté. Elle nous transforme, comme l'or qui a passé

(1) Apoc. 3, 19.

par le creuset. « Bienheureux l'homme qui souffre avec patience ! dit l'Esprit-Saint ; après ses épreuves, il recevra la couronne de vie.[1] » Quelle est votre croix la plus habituelle? Dans quelles dispositions la recevez-vous? Ne vous faites-vous pas une source de péchés, de ce qui devrait vous conduire au sommet de la perfection ? Quels regrets n'aurez-vous pas à la mort, d'avoir si mal souffert pendant votre vie !

SECOND POINT.

Jésus aima la croix dès son Incarnation, il l'eut toujours devant les yeux. Il aima les privations, les tourments, les opprobres qu'il devait endurer.[2] A son exemple, aimons à contempler la Croix rédemptrice, sur laquelle s'est opérée l'œuvre de notre salut. « Jésus a souffert dans sa chair, dit le Prince des Apôtres ; armez-vous de cette pensée ; » soutenez-en votre courage, dans les épreuves de cette vie. Après que la Sagesse incarnée s'est abreuvée, en notre faveur, au calice d'amertumes, oserions-nous boire constamment à la coupe du plaisir? Armons-nous contre nous-mêmes, du souvenir de la passion de Jésus. *Eadem cogitatione armamini.*[3]

Imitateurs fidèles de leur divin Maître, les Saints ont toujours eu devant les yeux sa vie souffrante et crucifiée ; ils ont embrassé avec amour les tribulations et les opprobres. « Mon tendre Epoux ! disait sainte Thérèse au Sauveur ; je ne vous demande d'autre grâce, que de souffrir avec vous. » Tous les Saints se sont fait gloire, avec l'Apôtre, de connaître pratiquement Jésus crucifié. Portons sans cesse, avec eux, la mortification du Sauveur, en renonçant aux satisfactions des sens et de l'amour-propre. *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.*[4]

Notre intérêt nous presse de marcher par cette voie. La dévotion à la croix du Sauveur et le support paisible de nos peines sont deux moyens très efficaces de sanctification. Le

(1) Jac. 1, 12.
(2) Bellarm.
(3) 1 Petr. 4, 1.
(4) 2 Cor. 4, 10.

souvenir de la Passion nous aide à nous résigner; et notre patience achève l'ouvrage de notre perfection.[1] Prenons la résolution de ne jamais perdre de vue Jésus crucifié. Associons-nous à ses peines. Quoi que vous fassiez, il faudra souffrir; faites donc de nécessité vertu, embrassez votre croix avec générosité, pour l'expiation de vos fautes, par amour pour Jésus-Christ, pour éviter le purgatoire et gagner le ciel.

O mon Rédempteur! accordez-moi la grâce de recevoir avec résignation les peines de chaque jour, celles qui me viennent de mes devoirs d'état, celles qui m'arrivent de la main des hommes, et celles que vous m'envoyez directement vous-même.

O Marie! rendez-moi disciple fidèle de la croix de Jésus.

PRATIQUE. — Quand nous souffrons, regardons Jésus crucifié, et rougissons de nous plaindre.

---

19 Août.

DU CRUCIFIX.

PRÉPARATION. — *Crucifixus etiam pro nobis.* « Jésus, dit l'Eglise, a été crucifié pour nous.[2] » Tous les Saints ont été dévots au Crucifix, qui leur rappelait ce grand mystère.

1° Le Crucifix est un livre qui instruit, — un glaive qui nous rend redoutables à nos ennemis, — un bouclier qui nous protège contre la justice divine.

2° Il faut le contempler avec foi, — y recourir avec confiance, — le regarder souvent avec amour.

PREMIER POINT.

Saint Jean Chrysostome appelle le Crucifix « le Conseiller des Justes : » *Justorum Consiliarius.* Il est, en effet, comme un livre divin où nous puisons les lumières et les conseils nécessaires à

(1) Jac. 1, 4. (2) *Credo.*

notre âme. Nous y lisons la grandeur de la Justice de Dieu et la malice incompréhensible du péché. Nous y apprenons le prix de la grâce sanctifiante, l'importance du salut, la durée éternelle des châtiments et des récompenses. L'infinie charité du Seigneur s'y trouve surtout décrite en caractères ineffables, et que la foi seule peut nous expliquer. Lisons donc souvent dans ce Livre sacré; lisons-y l'amour que Dieu nous porte, et les biens sans nombre qu'il nous a prodigués. *Crux est bonorum omnium causa.*[1]

Le Crucifix est un glaive redoutable, avec lequel, selon saint Ambroise, nous pouvons mettre en fuite tous les ennemis de notre âme. « Jésus crucifié, dit l'Apôtre, paraît être une folie aux gentils; mais aux yeux des chrétiens, c'est la vertu de Dieu.[2] » Sa faiblesse devient notre force, sa défaite, notre triomphe, et sa mort notre vie. Si donc nous plaçons notre confiance dans le Crucifix, nous y trouverons des armes contre les démons, contre les fausses maximes du siècle, contre les dangereuses convoitises de la chair et des sens. *Verbum enim crucis, Dei virtus est.*

Le Crucifix nous deviendra même un bouclier solide, contre les coups de la Justice divine. Que de fois, en jetant un regard sur le passé et en songeant à la mort, ne frémissons-nous pas, à la pensée du compte qu'il nous faut rendre à Dieu! Ne nous échappe-t-il pas alors de dire avec effroi : « Seigneur! qui soutiendra votre examen?[3] » Mais dès que nos yeux rencontrent le Crucifix, l'espérance renaît dans nos cœurs. La vue du Rédempteur, placé entre le ciel et nous, dissipe toutes nos craintes; le sang qui a coulé sur le Calvaire apaise nos alarmes; il nous rend le courage et la confiance. Il y a si longtemps que vous avez le Crucifix sous les yeux, quel profit retirez-vous de la vue de cette sainte image? Ne la regardez-vous pas froidement? Cependant que de souvenirs touchants elle devrait réveiller en vous? Un Dieu, non pas un roi, mais un Dieu est mort pour vous! Que de services sa mort vous a rendus! Le ciel, la terre, l'enfer même vous en parlent; combien plus le Crucifix!

(1) S. Joan. Damasc. (2) I Cor. 1, 18. (3) Ps. 129, 3.

SECOND POINT.

Sans la foi, on ne voit dans le Crucifix qu'un meuble plus ou moins précieux, qui ne dit rien au cœur. Au contraire, aidés de cette lumière céleste, nous pouvons facilement pénétrer le sens de ce monument de notre salut. Nous nous demandons alors : « Quel est Celui qui souffre sur cette croix ? — Jusqu'où s'étendent ses douleurs? — Quel en est le motif? » A ces questions, la foi se hâte de répondre : « Celui qui souffre est un Dieu. — Ce qu'il endure est en proportion des crimes de la terre et de la justice du ciel. — La cause de ses tourments n'est autre que sa charité divine. » Ces réponses expliquent des mystères plus profonds que tous les enseignements de la philosophie païenne. *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.*[1]

Le Crucifix nous représente ce charitable Pasteur qui, possédant cent brebis, les Anges et les hommes, vit tout à coup notre pauvre nature humaine, s'égarer et se perdre dans les voies du péché. Laissant donc ses brebis du ciel, il descendit sur la terre, et se mit à notre recherche. « Il parcourut les montagnes et les collines.[2] » De Dieu, il se fit homme. Il passa du trône de la gloire dans une étable, et plus tard sur le gibet de la croix. Ce fut là que, retrouvant notre humanité perdue, il la prit sur ses épaules, en s'immolant pour elle, et la ramena charitablement au bercail. A la vue d'un dévouement si prodigieux que nous rappelle le Crucifix, qui pourrait manquer de confiance?

Qui ne regarderait souvent avec tendresse l'image de Jésus crucifié? Le Sauveur se plaît à recevoir de nous cette marque d'attachement. Notre regard est alors comme une flèche qui blesse son Cœur, et en fait jaillir sur nous des traits de lumière, des touches secrètes de sa grâce. Saint François d'Assise ne pouvait se lasser de considérer le Crucifix. Jetons aussi sur cette touchante image des regards pleins d'affection et de reconnaissance. Est-ce là notre pratique? Saint Alphonse avait toujours sur sa

(1) 1 Cor. 1, 25. (2) Cant. 2, 8.

table de travail un Crucifix vers lequel il dirigeait souvent les élans de son cœur enflammé. Il y puisait de vives lumières, le mépris de lui-même, l'horreur des moindres fautes, le support des contrariétés, le courage et la ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs.

O Jésus! je fais peu de progrès dans votre amour, parce que j'ignore les trésors cachés dans vos plaies adorables, et que je ne sais comment les y découvrir et me les approprier. Enseignez-moi vous-même la science du Crucifix, science sublime et pratique que les Saints ont possédée si parfaitement.

O Marie, Mère de douleurs! éclairez et touchez mon âme, lorsque je considère Jésus en croix.

PRATIQUE. — En regardant le Crucifix, disons intérieurement : « Voilà comme il m'a aimé! »

---

20 Août.

SAINT BERNARD, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

DE L'ABNÉGATION.

PRÉPARATION. — « Si quelqu'un veut venir après moi, dit le Sauveur, qu'il se renonce lui-même![1] »

1° Sans l'abnégation, nous ne pouvons être homme raisonnable, — ni chrétien ordinaire, — encore moins parfait disciple de Jésus-Christ.

2° Nous devons renoncer à nous-mêmes dans les biens matériels, — dans les occasions de vaine gloire, — dans l'usage de notre liberté. Offrons chaque jour au Seigneur quelques actes de renoncement à notre propre volonté.

(1) Luc. 9, 23.

PREMIER POINT.

Depuis le péché originel, le cœur humain, selon la pensée de saint Bernard, ressemble à un jardin rempli d'herbes sauvages, de plantes vénéneuses et nuisibles. Celles-ci doivent être arrachées ou coupées, c'est-à-dire, que nous devons réprimer les instincts et les vices, qui nous rendraient semblables à la brute. Or, c'est à l'abnégation qu'appartient ce travail. Elle est donc nécessaire au perfectionnement naturel de notre intelligence et de notre volonté. *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.*[1]

Sans le renoncement à nous-mêmes, nous ne saurions être chrétiens. La loi évangélique nous ordonne d'observer les commandements de Dieu et de son Eglise. Nous ne saurions remplir ces obligations, sans renoncer à nos tendances perverses, toujours si opposées à la loi divine. Saint Bernard étant encore dans le siècle mortifiait déjà son corps, afin de triompher de la concupiscence et de ne pas offenser Dieu.

Entré dans le cloître, il ignorait après une année s'il y avait des fenêtres au bout de l'oratoire où il priait tous les jours, tant il gardait la modestie des regards. Il lui arriva de boire un verre d'huile pour un verre d'eau sans s'en apercevoir. Il avait vraiment crucifié en lui la chair et les sens. Ne prenant que peu de sommeil et de nourriture, il était devenu entièrement maître de lui-même et vivait dans une paix profonde. Si vous n'avez pas la paix avec vos penchants vicieux, c'est que vous ne les enchaînez pas à l'aide de l'abnégation. Vous voulez voir, entendre, connaître tout ce qui se passe, et puis vous vous plaignez d'être tenté. « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit l'Apôtre, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises.[2] » On ne saurait arriver autrement au sommet de la perfection. O Jésus, vous dirai-je avec saint Bernard, « Vous êtes le bouquet de myrrhe que je veux sans cesse porter sur mon cœur. » Je veux me rappeler souvent votre Passion douloureuse, afin de puiser

(1) Rom. 7, 23. (2) Gal. 5, 24.

dans ce souvenir le courage de me renoncer et de vaincre toutes les tentations.

SECOND POINT.

« Les biens de ce monde, dit saint Bernard, chargent celui qui les possède, souillent quiconque les aime, et affligent celui qui les perd. » Une âme qui a choisi Dieu comme son héritage, lui fait injure quand elle se met à la recherche de trésors passagers. Elle semble dire alors : « Le Créateur de l'univers ne me suffit pas; il n'est pas capable de me contenter. » Il faut donc renoncer à la passion d'amasser des richesses. Si Dieu nous les donne, n'y plaçons point notre cœur; servons-nous-en, comme d'un moyen de procurer sa gloire, de soulager les malheureux, de nous créer à nous-mêmes un trésor dans le ciel. *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.*[1]

Renonçons de même à la gloire de ce monde. Le désir d'être estimé est un poison subtil, qui infecte toutes nos œuvres et fait mourir toutes nos vertus. Nous ne parviendrons à la sainteté, qu'en étouffant en nous la convoitise des honneurs. Que nous sert-il d'être admirés des créatures, lorsque le Créateur nous méprise à cause de notre orgueil? Saint Bernard, au milieu de l'applaudissement des peuples, des rois, des pontifes, qui le vénéraient comme un envoyé de Dieu, s'estimait lui-même le dernier de tous, et se disait avec l'Apôtre : « Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ. » *Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem.*[2]

Il avait fait de même le sacrifice entier de sa liberté. Quoique Abbé de son monastère, quoiqu'on déférât de toute part à ses conseils, il ne s'en prévalut jamais; toujours il préférait obéir plutôt que de commander. Il savait qu'on avance dans l'amour divin, à mesure qu'on retranche à l'amour-propre, et que mortifier son libre arbitre ou sa propre volonté est une œuvre plus agréable à Dieu que de ressusciter les morts. D'où viennent d'ordinaire vos troubles, vos impatiences, vos chagrins, vos

(1) Ps. 61, 11. (2) Gal. 1, 10.

tentations? de ce que vous êtes esclave de votre volonté. Si vous ne souhaitiez en tout et toujours que le bon plaisir divin, vous seriez selon l'esprit content de tout, tranquille dans les angoisses, joyeux dans les contrariétés, invincible dans les combats. Dieu lui-même posséderait votre âme, si vous étiez parfaitement à lui.

O mon Jésus! vous m'avez enseigné, par vos exemples, à mourir aux biens périssables, à l'estime des hommes et à ma propre volonté. Accordez-moi la force de me vaincre moi-même, de dompter mes passions, de renoncer, au moins de cœur, à tout ce qui n'est pas votre grâce et votre amour.

O Marie! faites-moi chercher en toutes choses le bon plaisir de Jésus.

PRATIQUE. — « Donnez-vous tellement à Dieu, dit saint Bernard, que vous ne disiez ni ne fassiez rien, à moins d'être convaincu que vous accomplissez ainsi la volonté divine. »

---

21 Août.

SAINTE JEANNE DE CHANTAL.

DES PEINES INTÉRIEURES.

PRÉPARATION. — « J'ai paru dans votre sanctuaire, disait David au Seigneur, comme une terre déserte, sans route et sans eau.[1] » Sainte Chantal

1° Est un modèle de la conduite à tenir dans les peines intérieures.

2° Son grand remède était l'obéissance, la confiance en son directeur, — et le recours à la prière. Dans nos peines de conscience, rappelons-nous ce qui nous a été dit par notre confesseur ou directeur spirituel.

(1) Ps. 62, 3.

PREMIER POINT.

« C'est par les aridités, dit sainte Thérèse, que le Seigneur éprouve les âmes dont il est aimé. » Sainte Jeanne de Chantal en fut affligée pendant quarante et un ans. Dans l'oraison, la communion, et les autres exercices spirituels, elle n'éprouvait que dégoût. Elle se voyait comme un malade accablé de souffrances, et qui ne peut, ni changer de position, ni faire connaître sa détresse, ni trouver aucun moyen d'en sortir. Elle pensait avoir perdu la foi, l'espérance, et la charité, tant elle en sentait peu les effets. Malgré cela, elle était résignée, et elle s'abandonnait à la volonté de Dieu. Agissons de même quand la dévotion nous manque : formons des actes de conformité au bon plaisir divin.

La même Sainte éprouvait de vives craintes d'être en état de péché mortel, et abandonnée de Dieu. Sa douleur était alors si grande, que la pensée de la mort pouvait seule la soulager. « Il me semble parfois, disait-elle, que la patience va m'échapper, et que je suis prête à tout perdre et à tout laisser. » Dans les huit ou neuf dernières années de sa vie, ces épreuves, loin de s'adoucir, devinrent encore plus cruelles : soit qu'elle fît oraison, soit qu'elle travaillât, son délaissement intérieur lui faisait souffrir un tel martyre, qu'elle inspirait de la compassion à tous ceux qui l'approchaient. Il lui semblait que Dieu la chassait de sa présence; voulant se soulager, elle détournait ses regards de ce Dieu qu'elle redoutait, mais ne rencontrant en elle que l'impression du désespoir, elle revenait à son Juge, quoiqu'il lui parût irrité contre elle. Dans ses angoisses, qui ressemblaient alors à celles des réprouvés, elle produisait, sans le savoir, les plus beaux actes de confiance, comme l'atteste saint François de Sales. Ne sommes-nous pas attachés aux consolations spirituelles? Ne tombons-nous pas dans l'abattement, quand elles nous manquent? Gardons-nous de négliger alors nos exercices de piété. Faisons-les, malgré nos dégoûts, nos distractions, en nous résignant au bon plaisir divin. *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.*[1]

(1) Rom. 8, 28.

SECOND POINT.

Le grand remède de sainte Jeanne de Chantal, dans les tourments intérieurs qu'elle endura pendant tant d'années, était la pratique généreuse et sans réserve de la vertu d'obéissance. Convaincue qu'en écoutant la voix du directeur spirituel, on écoute celle de Dieu, elle exécutait ponctuellement les ordres reçus, suivait docilement les conseils, se conformait en tout aux intentions de quiconque la dirigeait. Elle voyait dans saint François de Sales, son directeur, moins le Saint que le représentant de Dieu, et ainsi son obéissance uniquement basée sur la foi, était confiante, courageuse et invincible. Grâce à la force divine qu'elle y puisait, elle sut porter sans faillir le poids de tant de peines qui remplissaient son cœur d'amertumes et semblaient devoir l'accabler.

A l'obéissance simple et confiante, elle joignait la prière. Jésus, au Jardin des Olives, plongé dans une mer de dégoût, d'ennui, de tristesse, ne faisait que redire cette humble supplication : « Mon Père ! s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! néanmoins que votre volonté soit faite, et non la mienne.[1] » Comme ce divin Modèle, sainte Chantal recourait à Dieu, lui demandant du courage, de la patience, du soulagement, et surtout le plus entier abandon à sa conduite adorable. Est-ce ainsi que vous agissez dans vos peines de conscience ? Au lieu de vous examiner inutilement, de vous éloigner de la sainte table, de tomber dans l'abattement et la défiance, que ne recourez-vous à la prière et à la direction ? Un mot de votre confesseur si vous avez assez de foi, apaisera mieux vos troubles que tous les examens.

O mon Jésus ! accordez-moi la grâce de supporter avec courage toutes les épreuves qu'il vous plaira de m'envoyer. Donnez-moi une foi vive sur le motif surnaturel qui doit animer mon obéissance ; je veux m'abandonner sans réserve à votre miséricorde, et à la conduite de ceux qui me dirigent.

(1) Luc. 22, 42.

O Marie ! obtenez-moi la grâce de recourir à votre protection maternelle, dans toutes les angoisses et afflictions.

PRATIQUE. — Quand la dévotion sensible nous manque pendant l'oraison, ne restons pas oisifs, mais répétons au moins quelque prière vocale ou oraison jaculatoire.

---

22 Aout.

OCTAVE DE L'ASSOMPTION.

GLOIRE DE MARIE DANS LE CIEL.

PRÉPARATION. — *Exaltata est sancta Dei genitrix ad cœlestia regna.*[1] « La Mère de Dieu, dit l'Eglise, a été exaltée dans le royaume des cieux. »

1° Elle y est élevée au-dessus des chœurs angéliques — et y est assise à la droite du Verbe incarné.

2° C'est par l'humilité, — et une entière fidélité à la grâce, qu'elle a mérité tant de grandeur. Imitons-la dans le soin qu'elle eut toujours d'avancer dans la solide perfection.

PREMIER POINT.

Marie est élevée au-dessus des Anges, comme le chante la sainte Eglise.[2] Dès son immaculée Conception, elle reçut un capital de grâce plus considérable, que celui dont Dieu favorise les Esprits bienheureux réunis. Elle y correspondit jusqu'à la fin, avec la plus parfaite fidélité. Elle est donc plus sainte, et par conséquent plus élevée dans le ciel, que tous les Ordres des légions angéliques. Marie est leur Reine, et ils sont ses sujets ; elle est la Mère de Jésus, et ils n'en sont que les serviteurs. Selon saint Thomas, trois hiérarchies divisent les ordres des Anges et des Bienheureux. Or, la divine Mère les surpasse

(1) Brev. 15 Aug. (2) Ibid.

tous en mérites, comme l'éclat du soleil celui des autres astres. De là saint Pierre Damien conclut que la gloire de Marie, dans la Jérusalem céleste, efface celle des Anges et des Saints réunis. « Elle forme, dit Gerson, une hiérarchie à part, la plus sublime de toutes, la première après Dieu. » Admirons les grandeurs de notre auguste Souveraine qui est aussi notre Mère.

Elle a été placée dans le ciel à la droite du Verbe incarné. Car ses mérites sont sans contredit les plus grands, après ceux de l'Homme-Dieu. Elle l'a suivie de plus près dans le sentier des vertus et sur le chemin des douleurs. « Elle fut, dit saint Epiphane, comme un Livre vivant qui retraçait les actions de Jésus. » Il est donc juste que, dans la gloire, elle soit la première après son aimable Fils.[1] Honorons-nous comme il convient cette Reine auguste, cette Mère de Dieu, cette Mère de nos âmes? Nous confions-nous en elle, comme en la grande Médiatrice de notre salut? D'où vient que nous sommes encore si faibles dans la tentation, si dominés par nos penchants, si peu avancés dans la vie intérieure? C'est que nous ne prions pas la Dispensatrice des grâces avec assez de confiance et de persévérance.

SECOND POINT.

Selon saint Bernard, le principe des gloires de la divine Mère, c'est sa profonde humilité. Cette vertu, étant la racine de la perfection, le germe du vrai mérite, est aussi la source et la mesure des récompenses qui nous attendent au ciel. « Celui qui s'abaisse, dit le Sauveur, sera élevé.[2] » Or Marie a été la plus humble des créatures. Il est juste que, dans la gloire, elle soit la plus exaltée. Anéantissons-nous souvent devant Dieu, à la pensée de nos misères et de nos défauts. *Qui se humiliat, exaltabitur.*

La seconde source de la gloire de Marie, dans la Béatitude, c'est sa parfaite fidélité aux grâces divines. Aucun Saint, dans le ciel, ne peut se louer d'avoir entièrement correspondu aux dons surnaturels qu'il a reçus sur la terre. Marie seule peut dire

(1) Ps. 44, 11. (2) Luc. 18, 14.

qu'elle a contenté pleinement son Créateur, à tous les instants de son admirable vie. Elle possède donc seule parmi les Elus, une gloire en rapport avec les faveurs immenses et continuelles dont elle fut enrichie. Le Prophète-Roi nous la représente revêtue d'une robe d'or, symbole de sa charité. Il nous la montre enrichie des ornements les plus splendides, symboles de ses sublimes vertus. Les autres Saints se sont distingués en quelque point particulier ; Marie, leur Souveraine, a excellé en tout. Elle est l'Apôtre des apôtres, la Reine des martyrs, le Porte-Etendard des vierges. Elle a su joindre la plus parfaite innocence à la plus entière mortification, la plus profonde défiance d'elle-même à la plus filiale confiance en Dieu. Elle mérite à tous égards la place qu'elle occupe dans le ciel. Si vous voulez la suivre au séjour de la gloire, humiliez-vous comme elle ici-bas ; regardez-vous comme le dernier, le serviteur de tous ; aimez la vie cachée, ignorée, oubliée ; rapportez à Dieu seul toutes vos actions ; correspondez fidèlement à ses grâces, et vous vous ferez un trésor dans le ciel.

O ma Reine et ma Mère ! que je suis loin de me conduire ainsi ! que de sentiments de vanité, d'amour-propre, se mêlent encore à mes meilleures œuvres et leur ôtent leur mérite ! que d'infidélités, de fautes légères souillent encore ma vie ! Obtenez-moi l'humilité, la vigilance et la prière, pour remédier à tant de maux.

Pratique. — Rappelons-nous souvent cette parole du Sauveur : « Le royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui l'emportent. » *Et violenti rapiunt illud.*[1]

(1) Matth. 11, 12.

Dimanche après l'Octave de l'Assomption.

FÊTE DU SAINT CŒUR DE MARIE.

LE CŒUR DE LA DIVINE MÈRE.

PRÉPARATION. — « Les hommes voient ce qui paraît au dehors, dit l'Esprit-Saint, mais Dieu considère le cœur.[1] » Méditons les perfections du Cœur immaculé de Marie, principalement son amour envers Dieu.

1° Le Cœur de la bienheureuse Vierge fut, comme celui de Jésus, rempli d'humilité, — de pureté, — et de zèle.

2° Son amour envers Dieu fut continuel, — généreux, — et fécond en fruits de salut. Aimons le Seigneur, plus encore par nos œuvres, que par nos paroles et nos affections.

PREMIER POINT.

Dès sa Conception immaculée, la Vierge prédestinée connut les perfections du Créateur et son propre néant; ce qui produisit en elle les sentiments de la plus profonde humilité. Loin de se plaire dans l'estime et les louanges, Marie les fuyait. Elle préférait la confusion et l'opprobre à tous les honneurs d'ici-bas. Il lui était devenu comme impossible de s'attribuer le moindre bien, et de ne point rapporter à Dieu toute la gloire qui lui est due.[2] A son exemple, ayons de nous-mêmes la plus humble opinion. Plaçons, comme l'Apôtre, notre gloire dans le témoignage d'une bonne conscience, dans la simplicité et la sincérité de notre cœur. *In simplicitate cordis et in sinceritate Dei.*[3]

Le Cœur de Marie est, après celui de Jésus, le plus parfait modèle de la pureté intérieure. Immaculé dès sa formation, il ne reçut jamais la plus légère atteinte du serpent infernal. Jamais l'ombre d'une imperfection ne vint altérer sa candeur.

(1) 1 Reg. 16, 7. (2) Luc. 1, 46. (3) 2 Cor. 1, 12.

Enflammé de l'amour divin, il était inaccessible aux princes des ténèbres. « Ceux-ci, semblables à des mouches qui craignent la flamme, n'osaient en approcher.[1] » Le Cœur de Marie fut donc toujours un Jardin fermé, une Fontaine scellée, où les trois Personnes divines trouvaient leurs complaisances. Admirons cette pureté de la Vierge sans tache.

N'admirons pas moins son zèle. Saint Jean nous la représente sous la figure d'une Femme revêtue du soleil.[2] Cet astre communique sa chaleur à ceux qui s'exposent à ses rayons. Ainsi le Cœur de la divine Mère, foyer de l'amour sacré, envoie des flots de lumière et d'ardeur aux âmes qui le prient. Saint Jérôme le compare au buisson que vit Moïse, et qui brûlait sans se consumer.[3] Si vous voulez partager la sainte ardeur de cette tendre Mère, gardez votre cœur pur de toute faute, de toute attache, de toute imperfection. Est-ce là votre conduite ? votre intérieur n'est-il pas ouvert à toutes les pensées, à tous les contentements mondains, à toutes les satisfactions, je ne dirai pas coupables, mais au moins profanes ? Placez la mortification comme une haie autour de votre cœur ; faites-y la garde par la vigilance, afin qu'il soit digne d'être consumé par l'amour divin. *Omni custodia serva cor tuum.*[4]

SECOND POINT.

« L'incessante charité du Cœur de Marie a été figurée, selon saint Germain, par l'autel de propitiation, sur lequel le feu sacré ne s'éteignait jamais, ni le jour ni la nuit.[5] » La bienheureuse Vierge, depuis le premier instant de sa Conception jusqu'à sa mort, aima le Seigneur par un acte continu. C'est la pensée de saint Bernardin de Sienne. Cet acte alla toujours croissant en ardeur ; à la fin il brisa le fil de vie qui retenait encore ici-bas la plus sainte des créatures. Si nous ne pouvons aimer Dieu sans interruption, comme Marie, multiplions du moins nos élans d'amour envers lui. *Discamus jaculari corda in Deum.*[6]

(1) S. Bern. de Sienne. (2) Apoc. 12, 1. (3) Exo. 3, 2.
(4) Prov. 4, 23. (5) Lev. 6, 12. (6) S. Bern.

L'amour de Marie envers Dieu était généreux. Elle l'aimait de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. Son intelligence, toujours élevée vers la souveraine Majesté, étudiait sans relâche les attributs divins. Sa volonté entièrement soumise à celle de son Seigneur, n'affectionnait que ce Bien suprême. Elle aurait voulu subir tous les supplices, plutôt que de s'opposer, un seul instant, au bon plaisir de Dieu.

Aussi son ardente charité produisait-elle sans cesse des fruits de salut. Selon saint Anselme, on pouvait lui appliquer ce passage des Cantiques : « Ses torches jettent feux et flammes.[1] » Son Cœur est comparé au feu, à cause de l'ardeur de son amour envers Dieu. Il est comparé à la flamme, parce que cet amour le rendait fécond en actes de vertus. Marie formait intérieurement les intentions les plus pures, les affections les plus fermentes envers le souverain Bien. Elle répandait au dehors la bonne odeur de l'innocence, de l'humilité, de la patience, fruits précieux de sa charité. Notre amour envers Dieu se manifeste-t-il par notre conduite ? Sommes-nous fidèles à tous nos devoirs sans exception ? quelle est notre attention à obéir, à veiller sur nous-mêmes, à exécuter ponctuellement ce qu'on nous commande, à recevoir sans trouble, ni impatience, les contrariétés, les reproches, les contre-temps, en vue de plaire au Seigneur ? A ces signes, nous pouvons juger si nous aimons Dieu.

O Cœur très saint et très aimant de Marie ! rendez mon cœur pur de toute affection terrestre ; remplissez-le de sentiments d'humilité, de patience, de soumission à la volonté divine, afin que je parvienne à vous imiter sur la terre, et à vous bénir un jour dans les cieux.

Pratique. — Faisons régner Dieu sur notre esprit, sur notre cœur, sur tous nos sens ; en cela consiste le véritable amour.

(1) Cant. 8, 6.

23 Août.

POISON DE LA VAINE GLOIRE.

PRÉPARATION. — « Ne soyez pas, dit le Sauveur, comme les pharisiens qui font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes.[1] »

1° La vaine gloire est un poison subtil, — qui attaque même les plus grands Saints.

2° Une âme en est infectée, quand elle recherche l'estime, — la louange, — et les emplois honorables. Évitons dans nos pensées, dans nos paroles, dans notre conduite, tout ce qui blesse la vertu d'humilité.

PREMIER POINT.

Pas de poison plus subtil que la vaine gloire. Il cherche à s'insinuer dans toutes nos œuvres, même les plus saintes. A peine se laisse-t-il remarquer, tant il se glisse secrètement et adroitement dans les puissances de notre âme. Au moment où nous y pensons le moins, il agit sur l'imagination, sur l'entendement, et arrive au cœur, dont il corrompt les affections, avant même, en quelque sorte, que nous ayons eu le temps de nous en apercevoir. Aussi est-il souvent la première cause de la perte des âmes. La vaine gloire, en effet, engendre la dissipation, la négligence, la présomption, et prépare les plus lourdes chutes. Un des châtiments les plus ordinaires dont Dieu punit ce défaut, quand il est habituel et volontaire, c'est de permettre qu'on tombe dans quelque grand précipice. Cette passion enivre tellement certains hommes, qu'elle leur ôte, en quelque sorte, la raison, et les porte aux derniers excès. Ne nous fions pas à nos années passées dans l'exercice de la vertu : le poison de la vaine gloire en a ruiné de plus fermes que nous.

(1) Matth. 6, 5.

Personne n'est exempt de ses atteintes, pas même les plus grands Saints. Saint Grégoire avoue qu'en écrivant ses livres, il remarquait parfois qu'une vaine complaisance cherchait à se glisser dans son cœur. Saint Augustin fait le même aveu. C'est que les Saints avaient comme nous une nature inclinée au mal, un fonds d'orgueil reçu en héritage de notre premier père. Mais ils réprimaient ces tendances funestes, avec l'énergie que donnent la grâce et le désir de plaire à Dieu. N'avez-vous pas coutume de faire de secrets retours sur vos actions pour vous y complaire? Ne cherchez-vous pas plutôt l'apparence que la réalité de la vertu, afin de vous produire? Tout ce que vous ferez ainsi, sera pour vous une source de châtiments plutôt que de récompenses.

SECOND POINT.

Celui qui aime Dieu, loin de chercher l'estime des hommes, ne désire d'autre récompense de ses actions, de ses travaux, de ses souffrances, que la gloire et le bon plaisir de Dieu. Au contraire, celui qui aime le siècle, et qui est plein de lui-même, ne se contente pas des intérêts du Créateur; il cherche aussi les siens. Il veut se procurer de l'estime, s'attirer l'affection des créatures, se faire un nom dans le monde. Quelle récompense doivent attendre du Seigneur ceux qui sont animés de pareilles intentions? La Vérité incarnée déclare qu'ils l'ont déjà reçue, et n'en auront point d'autre : *Receperunt mercedem suam.*[1]

Il en est qui parlent d'eux-mêmes avec éloge, et veulent se faire admirer; leur vanité est manifeste. D'autres plus adroits, ne se louent qu'indirectement, ou cherchent par des détours l'approbation et la louange. Ceux-ci sont également atteints du poison de la vaine gloire. Gardons-nous de ce maudit moi, qui se met toujours en avant, et même à la place de Dieu. Ne parlons de nous-mêmes ni en bien ni en mal, à moins que l'obéissance ou la charité ne nous y oblige.

Combattons le désir des emplois honorables. Du moment que nous prétendons nous produire, peu importe de quelle

(1) Matth. 6, 5.

manière, si c'est par amour-propre, nous subissons les influences de la vaine gloire, nous sommes infectés de son poison. Les fonctions que l'on cherche et que l'on remplit dans ces dispositions, sont plus capables de nous perdre que de nous sauver. Quel bien peut-on attendre de ceux qui préfèrent leur honneur à celui de Dieu? Jamais le Seigneur ne leur prêtera son concours, lui qui résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles.[1] Vous tenez-vous comme un pur néant, qui ne mérite l'attention de personne? Ne dites-vous jamais sans nécessité ce qui flatte votre amour-propre? Fuyez-vous la louange et toute espèce de prétention? Ne vous donnez pas de repos avant d'avoir acquis une sincère humilité, qui aime la vie cachée, ignorée, oubliée.

O mon Jésus! vous avez mené sur la terre une vie humble et méprisée, que vous perpétuez encore dans nos églises. Accordez-moi la grâce de fuir comme vous l'estime et les honneurs du monde; de n'ambitionner en toutes mes actions et peines, que les regards du Créateur.

O Marie! obtenez-moi l'horreur de la vaine renommée, et le désir d'une vie cachée en Dieu avec Jésus, mon Sauveur.

PRATIQUE. — Ne parlons jamais de nous-mêmes sans nécessité.

---

24 Août.

SAINT BARTHÉLÉMI, APOTRE.

FOI DES APOTRES ET DES PREMIERS FIDÈLES.

PRÉPARATION. — « C'est notre foi, dit saint Jean, qui a vaincu le monde.[2] »

1° La foi des Apôtres et des Martyrs était une foi vive, — et invincible.

2° Ils y persévéraient jusqu'à la fin, à l'aide de la prière, —

(1) Jac. 4, 6.

(2) 1 Joan. 5, 4.

de l'amour envers Jésus, — et de l'espérance du ciel. Soyons fidèles aux maximes de la foi, malgré les peines, les difficultés, les tentations.

PREMIER POINT.

De quelle foi avait besoin les premiers fidèles sortis de la gentilité ! Ils embrassaient une religion tout opposée à la leur, une religion remplie de mystères, et difficile à pratiquer. Le Christianisme, en effet, heurtait toutes leurs idées, toutes leurs habitudes idolâtriques. Il leur fallait croire à un Dieu crucifié, humilié, bafoué ; ce qui leur paraissait une folie, comme le dit l'Apôtre.[1] Bien plus, eux qui jusque-là avaient uniquement estimé et recherché la richesse, la vaine gloire et le plaisir, se voyaient contraints d'imiter un Dieu pauvre, souffrant et méprisé. Et c'était au péril de leur vie, qu'ils se soumettaient à une telle croyance. Souvent ils devaient la défendre contre les Gentils et les Juifs, et braver ainsi les railleries du monde, les oppositions des hommes.

Mais c'étaient surtout les martyrs qui montraient que leur foi était invincible. Ils devaient la soutenir devant les puissants du siècle, devant les empereurs et les tyrans. La confiscation de leurs biens, les tourments et les opprobres, la mort même la plus cruelle, rien n'était capable de les intimider. Leur foi était à l'épreuve de toutes les séductions, de toutes les tortures. Avez-vous plus peur du péché véniel qui déplaît à Dieu, que d'un accident, d'une méprise qui vous rend ridicule aux yeux des hommes ? Le respect humain ne vous fait-il pas commettre bien des fautes, omettre vos pratiques pieuses, la correction fraternelle, les marques de vénération dus à Dieu, au saint Sacrement, à la bienheureuse Vierge Marie ? Sondez là-dessus vos sentiments, examinez votre conduite.

SECOND POINT.

Sans la grâce, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut. Or, la grâce, ordinairement parlant, s'obtient par la prière.

(1) 1 Cor. 1, 23.

C'est donc à l'aide d'une prière persévérante, que les Apôtres et les Martyrs ont conservé leur croyance, et ont eu le courage de la confesser et de mourir pour elle. Les païens eux-mêmes en étaient dans l'admiration : contraints d'avouer que cette constance était au-dessus des forces humaines, ils finissaient souvent par embrasser le Christianisme.

Ce qui soutenait encore ces généreux Athlètes de la foi, c'était leur amour sincère envers Jésus-Christ. Attachés de cœur et de conviction à leur aimable Maître, ils savaient lui rester fidèles, malgré les menaces et les persécutions. Le souvenir de la Passion de leur Dieu, leur rendait douces les humiliations et les tortures. Loin de redouter la mort, ils la souhaitaient ardemment, afin de vivre dans la gloire avec leur Rédempteur. Est-ce ainsi que nous aimons Jésus? Sommes-nous prêts à le confesser devant les hommes? Hélas! le moindre obstacle que nous rencontrons dans son service, nous le fait offenser!

L'espérance certaine de l'éternelle béatitude confirmait les premiers chrétiens dans leur fidélité aux principes de la foi. Sans cesse ils avaient devant les yeux ces promesses du divin Maître : « Vous serez heureux, quand on vous chargera de malédictions, et qu'on vous persécutera; réjouissez-vous alors, tressaillez d'allégresse, parce qu'une grande récompense vous est préparée dans les cieux.[1] Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai moi-même devant mon Père au dernier jour.[2] » Ces paroles encourageantes soutenaient les Apôtres et les Martyrs, au sein de leurs souffrances. Est-ce ainsi que vous fortifiez votre courage au milieu des épreuves, des infirmités, des maladies? n'est-ce pas plutôt par l'espoir de guérir, d'être soulagé? Ce sont les motifs de la foi, et non ceux de la nature, que nous devons nous rappeler alors, afin de rendre notre patience méritoire. *Merces vestra copiosa est in cœlis.*

O mon Jésus! je suis couvert de confusion de me voir si lâche, si inconstant, tandis que tant de chrétiens sont morts pour votre service, victimes du plus généreux dévouement. Accordez-moi l'amour de la croix, de la prière, le souvenir de vos douleurs et de vos ignominies.

(1) Matth. 5, 11. (2) Ibid. 10, 32.

O Marie ! encouragez-moi dans les souffrances, par la pensée de la passion du Sauveur et des récompenses qu'il nous promet.

PRATIQUE. — Dans les épreuves et les peines de cette vie, consolons-nous toujours par des motifs de foi.

---

25 Août.

JÉSUS ENFANT.

COMBIEN FUT HUMBLE L'ENFANCE DE JÉSUS.

PRÉPARATION. — *Humiliavit semetipsum factus obediens.* « Jésus s'est humilié, dit l'Apôtre, en se rendant obéissant.[1] »

1° Jésus fut humble dans son incarnation, — à sa naissance, — et pendant sa vie cachée.

2° Honorons ce sublime mystère, en l'admirant, — en l'aimant, — en y conformant notre conduite. Demandons souvent à l'Enfant Jésus la guérison de notre orgueil.

PREMIER POINT.

Si le Verbe divin, en venant sur la terre, avait pris la nature angélique, quelle humiliation n'aurait-il pas subie, lui le Créateur de l'univers? Mais il a voulu se revêtir de la nature humaine, afin de s'humilier davantage. « Il a pris une chair, dit l'Apôtre, qui ressemble à notre chair de péché.[2] » Lui, la Pureté même, s'est uni à notre abjecte nature. Admirons ce prodigieux abaissement. Rougissons d'être si délicats sur le point d'honneur, si facilement blessés quand ou nous humilie ou qu'on nous manque d'égard. *Factus pro nobis maledictum.*[3]

Le Rédempteur s'abaissa dans sa naissance à Bethléem. Pendant que l'Ange et l'homme rebelles disaient dans leur orgueil : « Je deviendrai semblable au Très-Haut : » *Similis ero Altissimo;*[4]

(1) Phil. 2, 8.
(2) Rom. 8, 3.
(3) Gal. 3, 13.
(4) Is. 14, 4.

le Verbe incarné disait tout au contraire : « Je descendrai, et je me ferai semblable au dernier des hommes, au plus vil des esclaves. » Quel esclave, en effet, naquit jamais dans une grotte délaissée, ouverte à tous les passants, et à toutes les intempéries de l'air? On ne voit naître dans les étables que les animaux, que les vers de terre. Aussi, c'est le nom que s'est donné le Sauveur par la bouche de son prophète : « Pour moi, dit-il, je ne suis plus qu'un ver, et non un homme; je suis devenu l'opprobre du monde, et l'abjection de la populace : » *Ego autem sum vermis, et non homo.*[1]

Jésus s'humilia dans sa vie cachée. Lui, le Roi de gloire, passa pour le fils d'un obscur charpentier; il fut considéré comme un enfant sans lettres, sans instruction, à peine capable de remplacer son père, dans son emploi d'ouvrier! « Ainsi vécut à Nazareth, dit saint Bonaventure, le Fils unique de Dieu. Il forgeait alors le glaive de son humilité, dont il devait frapper plus tard son superbe adversaire. » Jésus ne rougit jamais de son état d'abjection. N'est-ce pas le contraire que vous faites? la crainte d'une humiliation vous trouble, vous émeut; vous ne savez supporter sans peine l'oubli, le délaissement, le manque d'attention. Toujours avide d'estime et de louange, vous avez horreur d'un reproche, de l'ombre même d'un mépris. Est-ce là ressembler au divin Modèle de toute perfection?

SECOND POINT.

Saint Bernard nous invite à visiter la grotte de Bethléem : « Nous y trouverons, dit-il, de quoi admirer : » *Habemus quod admiremur.* Qu'y a-t-il donc d'admirable dans cette pauvre étable abandonnée? Est-ce la grandeur, l'éclat, la majesté d'un Dieu? est-ce sa toute-puissance qui a créé l'univers? est-ce son éternelle sagesse qui le gouverne? Non ; mais admirons le prodige par lequel il a caché, et cette grandeur, et cette puissance, et cette sagesse, et tous ses attributs divins, sous l'humble forme d'un Enfant; admirons, en un mot, le prodige inouï de son humilité. *Semetipsum exinanivit.*[2]

(1) Ps. 21, 7.

(2) Phil. 2, 7.

Faisons plus : tâchons de nous y affectionner. L'orgueil a été la première cause de notre ruine ; il est encore le principe de nos fautes si fréquentes. L'humiliation répugne à notre nature altière, qui cherche en tout l'estime, l'élévation, la renommée. Nous remédierons à ce mal, en méditant souvent l'abaissement de l'Enfant-Dieu, et en nous attachant à sa personne sacrée. Si nous l'aimons dans sa petitesse, dans sa vie cachée et anéantie, nous prendrons bientôt ses sentiments, nous aurons moins d'horreur de ce qui nous humilie, de ce qui blesse notre vanité, notre amour-propre. *Sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*[1]

Non contents d'aimer, imitons encore l'humilité du Rédempteur. En descendant du ciel sur la terre, du trône de la gloire dans une étable, le Verbe éternel nous a donné un tel exemple d'abaissement, qu'il devrait à jamais, dit saint Augustin, guérir l'orgueil de tous les hommes. Lui, le Tout-Puissant, le Riche par excellence, s'est réduit à la condition d'esclave. « Etant égal à Dieu, dit l'Apôtre, il s'est anéanti lui-même.[2] » Oserez-vous encore rougir, après cela, d'être à la dernière place, d'être compté pour rien parmi les hommes, de ne pas briller devant le monde, de paraître peu de chose à ses yeux ? S'humilier avec le Dieu du ciel, ou être humilié comme lui par les créatures, n'est-ce pas une gloire désirable à qui a la foi ? pourquoi donc en faites-vous un opprobre dans votre idée, dans votre appréciation ? De quel côté, de Jésus ou de vous, sont les vrais principes, ceux de la vérité ?

O Verbe incarné ! j'adore votre grandeur infinie, sous les dehors de votre Enfance humiliée. Accordez-moi votre lumière, et faites-moi comprendre combien il est honorable à l'homme de partager l'anéantissement d'un Dieu.

O Marie ! obtenez-moi le désir d'être oublié avec l'Enfant Jésus.

Pratique. — Figurons-nous que de sa crèche, l'Enfant de Bethléem nous crie : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

(1) Phil. 2, 5. (2) Ibid. 7.

26 Août.

SUR LE CANTIQUE DES ANGES.

PRÉPARATION. — « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.[1] »

1° Considérons ce qu'est la gloire de Dieu, — et comment nous devons la chercher.

2° Méditons le bien de la paix, — et à quelles conditions nous pourrons l'acquérir. Dans toutes nos actions, rendons gloire à Dieu et ne souhaitons que son bon plaisir.

PREMIER POINT.

« La gloire, dit saint Thomas, est l'effet de l'honneur et de la louange. » *Effectus honoris et laudis.* En Dieu, c'est la manifestation de ses perfections adorables, manifestation qui provoque les hommages des créatures et lui fait rendre le culte qu'on lui doit. C'est en vue de cette gloire que le Seigneur a créé l'univers, a envoyé son Verbe s'incarner sur la terre, et a fondé son Eglise qui jusqu'à la fin des siècles perpétue la Rédemption. Il nous est plus honorable de pouvoir glorifier Dieu, que de posséder, sans cet avantage, la noblesse et la beauté des Séraphins. Notre intention la plus sublime est donc de rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû. C'est l'intention du Créateur lui-même, et il ne saurait en avoir d'autre, puisque la justice l'oblige à exalter, comme ils le méritent, ses divins attributs. Aussi déclare-t-il formellement, qu'il ne cédera sa gloire à personne.[2] Il résiste même à ceux qui veulent la lui ravir. *Deus superbis resistit.*[3]

Nous sommes d'ailleurs intéressés à glorifier le Créateur : son honneur renferme notre béatitude. Car il ne veut nous

(1) Luc. 2, 14. (2) Is. 48, 11. (3) 1 Petr. 5, 5.

rendre heureux qu'à la condition que nous procurions sa gloire. Ces deux fins sont inséparables. Mais comment pouvons-nous glorifier le Seigneur? Par nos paroles et par nos œuvres. Par nos paroles, en le louant, en le faisant connaître aux autres, en le priant de nous éclairer sur ses grandeurs, sur les prodiges de son infinie charité, en lui demandant avec instance que son nom soit sanctifié ou connu par toute la terre, et que son règne s'établisse dans tous les cœurs. Nous honorons Dieu par nos œuvres, lorsque nous mettons en pratique ce précepte du Sauveur : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.[1] » Car ceux qui sont témoins de nos vertus les rapportent à Dieu comme à leur principe, et l'en louent : « Que les hommes voient vos bonnes œuvres, dit Jésus-Christ, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.[2] » Plus nous serons humbles, recueillis, prudents, simples, chastes, charitables, plus nous rendrons gloire à Dieu. Ce motif a stimulé bien des âmes à travailler à leur perfection et à celle du prochain. Tels furent les sentiments d'un saint Dominique, d'un saint François Xavier, d'un saint Ignace, d'un saint Alphonse et de tant d'autres, que nous devons nous efforcer d'imiter.

SECOND POINT.

Les Anges ont chanté, la nuit de Noël, « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Cette paix est un bien extrêmement précieux. C'est le fruit de la grâce sanctifiante et de la pureté de conscience. Dieu la répand dans nos cœurs par son Saint-Esprit, cet Esprit qui nous rend intérieurement témoignage que nous sommes les enfants de Dieu, les héritiers du Père et les cohéritiers de Jésus-Christ.[3] Cette paix, dit saint Paul, plus douce que le miel, surpasse tous les plaisirs des sens.[4] L'Ecriture la compare à un festin perpétuel,[5] où l'âme goûte toutes les délices à la fois. Semblable à la manne qui avait toutes les saveurs, elle adoucit toutes les amertumes. Sans elle point

(1) Matth. 5, 48. (2) Ibid. 16. (3) Rom. 8, 16-17.
(4) Phil. 4, 7. (5) Prov. 15, 15.

de joie pure ni durable en cette vie; avec elle, on est heureux partout et dans tous les états. L'adversité elle-même ne saurait la détruire; il n'y a que le péché qui puisse nous l'enlever. Fuyons donc le péché; c'est la première condition de la paix intérieure. L'offense de Dieu engendre le trouble, le chagrin, les remords, en sorte que le pécheur ne trouve aucun repos dans sa conscience agitée.[1] Comment, en effet, pourrait-on vivre paisible, quand on a Dieu pour ennemi? Au contraire quelle paix délicieuse inondait l'âme des Saints, au milieu même de leurs souffrances! Saint Jean de Dieu se trouvait heureux de passer pour fou et d'être frappé à coups de bâton dans un hôpital. Sainte Lidwine se réjouissait de se voir couverte de plaies et clouée sur un lit de douleur durant de longues années. Saint Laurent bravait le tyran qui le faisait brûler sur un gril; il sacrifiait avec bonheur sa vie pour Jésus-Christ. A l'exemple des Saints, donnons-nous tout à Dieu, et nous goûterons la tranquillité intérieure, sans laquelle les richesses, les dignités, les plaisirs ne sont qu'amertume.

O mon Rédempteur! jusque dans les tourments et les ignominies de votre Passion, vous avez gardé le calme de l'âme, la paix intérieure que vous êtes venu apporter à la terre. Inspirez-moi le courage de me vaincre, de triompher de toutes les tentations, afin de persévérer dans votre grâce jusqu'au dernier soupir.

O Marie! obtenez-moi le désir d'avancer chaque jour dans l'amour de Jésus.

Pratique. — Pensons souvent à cette maxime. « La paix est le fruit de la guerre que l'on fait à soi-même et à ses inclinations. » *Si vis pacem, para bellum.*

(1) Is. 48, 22.

27 Août.

BLESSURE DU CŒUR DE SAINTE THÉRÈSE.

FAVEURS QUE REÇUT LA SAINTE.

PRÉPARATION. — La séraphique Thérèse reçut de grandes faveurs, de la part de Jésus, et de la part de l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit d'amour.

1° Le Sauveur l'instruisit sur le prix de la souffrance ; — il l'encouragea dans ses douleurs ; — il l'éleva à la dignité d'épouse.

2° L'Esprit-Saint la favorisa de la langueur, — de la blessure, — et de l'enivrement de l'amour sacré. Demandons à cette grande Sainte le parfait détachement des créatures et l'union la plus intime avec Dieu.

PREMIER POINT.

Jésus, voulant récompenser la fidélité de Thérèse, lui apparaissait souvent et lui donnait les plus salutaires instructions : « Penses-tu, ma fille, lui dit-il un jour, que le mérite consiste à jouir? Non, sans doute ; il consiste à travailler, à souffrir, et à aimer. Considère ma vie toute pleine de souffrances. Quand tu vois ma Mère me tenant entre ses bras, ne t'imagine pas qu'elle ait joui de ce contentement, sans souffrir un cruel supplice... Sois persuadée, ma fille, que celui qui est le plus aimé de mon Père, est aussi celui qui en reçoit les plus grandes croix. » Ainsi parlait le Sauveur à sa Sainte bien-aimée. Profitons de ce bel enseignement : regardons désormais nos peines comme de précieux gages de l'amour que Dieu nous porte et du bien qu'il veut nous faire. *Quem enim diligit Dominus, corripit.*[1]

Jésus encourageait encore Thérèse dans ses douleurs. Un

(1) Prov. 3, 12.

jour qu'elle souffrait beaucoup, il daigna lui apparaître, et lui montrant ses propres blessures : « Regarde ces plaies, lui dit-il ; tes douleurs n'iront jamais jusque-là. » Fortifiée par ces paroles et autres semblables que le Sauveur lui adressait, la Sainte ne respirait plus que la souffrance. Elle cherchait ainsi à consoler le Cœur de son aimable Maître, que les hommes affligent par leurs tendances continuelles aux plaisirs des sens et aux jouissances terrestres. Comme remède à ce mal, ne cessons pas de méditer Jésus crucifié, et de compatir à ses tourments. *Ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.*[1]

Thérèse, par son ardente charité, mérita de devenir l'Epouse du Roi des rois. Le Seigneur lui présenta donc un jour sa main droite, et, lui montrant un clou, il lui dit : « Regarde ce clou : c'est la marque et le gage que désormais tu seras mon Epouse. Dès ce moment, mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien. » Admirons la bonté du Rédempteur, qui s'unit ainsi à sa faible créature. Félicitons Thérèse, de cette faveur insigne. Pourquoi n'en recevons-nous pas de semblables ? parce que la moindre épreuve nous décourage. La souffrance a sanctifié les Saints, et nous prétendons que la vertu ne nous coûte rien. De là viennent nos plaintes, nos agitations, nos tristesses, nos impatiences, notre manque de résignation et d'abandon au bon plaisir divin. Ne l'oublions pas ; nous ne serons entièrement à Dieu, qu'après une mort totale à nous-mêmes et à notre volonté propre.

SECOND POINT.

Depuis ses noces mystiques avec Jésus-Christ, Thérèse demeura si éprise de son Bien-Aimé, qu'elle ne pouvait plus penser à autre chose qu'à lui être agréable. « Soutenez-moi avec des fleurs, s'écriait-elle comme l'Epouse des Cantiques fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour : » *Amore langueo.*[2] Les fleurs qui la soutenaient, étaient les désirs de souffrir et de mourir pour Dieu. Les fruits de son amour étaient les actions

(1) Hebr. 12, 3.

(2) Cant. 2, 5.

saintes, les pénitences, et surtout les travaux qu'elle entreprit à la gloire de son Epoux divin.

« Le Seigneur, dit-elle, voulut qu'à diverses reprises je visse près de moi, du côté gauche, un Ange petit et très beau, le visage enflammé, paraissant être de ceux qu'on nomme Séraphins. J'apercevais dans ses mains un dard, à l'extrémité duquel était un peu de feu. Il me perçait de temps en temps le cœur avec cette arme, et me laissait tout embrasée de l'amour divin. La douleur que me causait la blessure était si vive qu'elle m'arrachait quelques cris plaintifs; mais l'amour dominait la souffrance. » Ainsi parle la séraphique Thérèse. Faisons en sorte que les afflictions d'ici-bas trouvent nos cœurs enflammés d'amour. Alors nous supporterons facilement nos peines; car la charité sait tout souffrir. *Charitas omnia suffert, omnia sustinet.*[1]

Thérèse reçut en même temps de l'Esprit-Saint l'enivrement de l'amour sacré. « J'étais tout étourdie, continue-t-elle; je n'aurais plus voulu voir ni parler, mais rester absorbée dans ma peine délicieuse, où je puisais plus de contentement et de joie que dans tous les biens créés. » La Sainte était donc inondée de délices, parce qu'elle était enivrée de la charité divine. Pourquoi les peines de la vie vous jettent-elles souvent dans la tristesse et l'accablement? n'est-ce pas parce que la nature domine en vous la grâce? Vous éprouvez tant de répugnance à vous vaincre, à vous mortifier, à pardonner, à obéir, à supporter les autres, parce que l'amour divin est encore faible en vous.

Blessez-moi donc, ô Jésus! blessez mon cœur d'un trait de votre infinie charité, afin que je ne tienne plus à moi-même, ni à mes intérêts, mais uniquement au bonheur de vous aimer, de vous servir et de vous plaire.

O Marie! faites-moi connaître et aimer votre adorable Fils.

Pratique. — Méditons souvent cette parole de sainte Thérèse : « La véritable union consiste à faire de notre volonté une même volonté avec celle de Dieu. »

(1) 1 Cor. 13, 7.

28 Août.

SAINT AUGUSTIN, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

PUISSANCE DE LA GRACE ET DE L'AMOUR.

PRÉPARATION. — *Gratia autem Dei sum id quod sum.* « C'est par la grâce de Dieu, dit l'Apôtre, que je suis ce que je suis.[1] » Saint Augustin pouvait tenir le même langage. Considérons

1° La puissance de la grâce dans sa conversion.

2° La puissance de l'amour dans sa persévérance. La véritable conversion porte une âme à aimer Dieu autant qu'elle l'a offensé.

PREMIER POINT.

Saint Augustin naquit avec un esprit naturel si vif, si perçant, si sublime et si vaste, que dès l'âge de vingt ans il possédait tout ce que l'on peut apprendre dans la rhétorique, dans la dialectique et la géométrie, dans l'arithmétique et la musique, et tout cela sans maître et presque sans travail. Il semble qu'une science si précoce, une raison si élevée eussent dû le préserver des écueils de l'erreur et de la corruption du monde ; il n'en fut rien ; tant il est vrai que la plus haute intelligence et le cœur le mieux formé ne peuvent, sans la grâce, échapper aux pièges tendus de toute part à l'âme imprudente qui se fie trop à elle-même et ne recourt pas à Dieu. Augustin tomba dans l'absurde hérésie des Manichéens, et y resta neuf ans sans pouvoir en sortir, parce qu'il oubliait de prier le Père des lumières. Il se lia à la créature par des liens si forts, que, bien qu'il en gémît, il ne put les rompre jusqu'à ce que, par la prière de sainte Monique, la grâce descendît dans ce cœur tyrannisé. Encore Augustin résista-t-il longtemps : ses préjugés philosophiques dissipés, restait à vaincre les passions sen-

(1) 2 Cor. 15, 10.

suelles. Le combat fut rude : « Deux volontés, dit Augustin, combattaient en moi... la coutume du mal l'emportait sur le désir du bien... je me roulais dans la chaîne que je traînais, sans pouvoir la rompre. » Enfin la grâce fut victorieuse. Augustin se rendit au moment où il criait à Dieu : « Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand serez-vous irrité? pourquoi pas sur l'heure en finir avec ma honte? » Ce fut alors, alors qu'il priait, qu'une voix céleste l'invita à lire. Il ouvrit les Epîtres de saint Paul, et après y avoir lu quelques lignes, il sentit son cœur entièrement dégagé. Sa conversion était consommée. Apprenons de là à ne jamais compter sur nous-mêmes, mais uniquement sur la prière et la grâce. Gardons-nous des dangers du monde, des maximes qu'on y enseigne, des attachements qu'on y contracte. Il est difficile de briser ses filets quand on s'y est laissé prendre.

SECOND POINT.

Après avoir triomphé d'Augustin par la splendeur de sa lumière et la force de son onction, la grâce divine le fit persévérer, en remplaçant dans son cœur l'amour profane par l'amour sacré. Dès qu'Augustin fut baptisé, l'amour divin le transforma : il ne pouvait entendre le chant des psaumes, sans pleurer de tendresse; le grand mystère de l'Incarnation l'absorbait tellement, qu'il ne pouvait se rassasier de le considérer; son cœur s'attachait sans retour au Dieu si bon, qui s'est abaissé jusqu'à nous, afin de nous élever jusqu'à lui. Ce fut l'amour qui rendit Augustin humble, dévot, chaste, doux, paisible et rempli de ferveur au service de Dieu. Ce même amour enflamma son zèle, lui fit fonder une communauté d'hommes apostoliques, et arma sa plume pour la défense de l'Eglise et des vérités de la foi. Ses écrits et ses prédications, partant d'un esprit si éclairé et d'un cœur si embrasé, eurent un succès immense. Il serait trop long de parler de ses vertus d'Evêque, de sa grande charité, de son esprit d'humilité, de pauvreté, de pénitence, vertus qui naissaient chez lui de l'amour. « Seigneur, disait-il, vous avez dardé dans mon cœur une flèche embrasée, qui l'a pénétré si avant, que le fer en est demeuré

dans la plaie. » Après quarante années de repentir et d'amour, saint Augustin mourut, nous laissant un grand exemple de la puissance de la grâce sur les cœurs, quelque souillés qu'ils soient. Ne désespérons jamais de devenir des saints. Nous le serons en peu de temps, si nous aimons Dieu sans partage, et si nous nous confions pleinement en lui. Ne cessons de lui demander les grâces qui nous manquent, et tâchons d'y correspondre : cette seule pratique suffit pour sanctifier une âme.

« Seigneur ! vous dirai-je avec saint Augustin, faites que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces et de toutes mes intentions. Que toujours et partout je vous aie dans mon cœur, sur mes lèvres, et devant l'œil intérieur de mon âme, afin que nulle affection étrangère ne puisse jamais m'éloigner de vous ! »

O Marie ! obtenez-moi le plus ardent amour envers Jésus-Christ.

PRATIQUE. — Correspondons fidèlement à la grâce : d'une seule grâce peut dépendre notre prédestination.

---

29 Août.

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

SON MARTYRE.

PRÉPARATION. — *Hic venit ut testimonium perhiberet de lumine.*[1] L'Esprit-Saint assure que saint Jean-Baptiste est venu rendre témoignage à la Lumière du monde, qui est Jésus-Christ. Il a rendu ce témoignage

1° Par le martyre de la pénitence pendant sa vie.

2° Par le martyre du sang, à sa mort. Soyons prêts à donner notre vie plutôt que de perdre Jésus-Christ, en perdant sa grâce.

(1) Joan. 1, 7.

PREMIER POINT.

Le Rédempteur est venu sur la terre pour guérir l'humanité déchue, et il lui a prescrit comme remède la pénitence. Il n'y a, en effet, que la pénitence qui puisse remédier au grand mal du péché. Cette pénitence, saint Jean-Baptiste l'embrasse dès son enfance : retiré au désert, il couche sur la terre nue, n'a d'autre vêtement qu'un cilice, d'autre boisson que l'eau des torrents, d'autre nourriture que des sauterelles et du miel sauvage. Il passe ainsi près de trente années ; puis il enseigne aux autres par ses paroles ce qu'il leur a prêché par ses exemples : « Faites, disait-il à tous, de dignes fruits de pénitence ; car la hache est déjà à la racine, et tout arbre qui ne portera pas de fruit, sera coupé et jeté au feu. Un autre plus grand que moi va bientôt venir, et il purifiera son aire, en séparant la paille du bon grain.[1] » Ainsi Jean-Baptiste rendait témoignage à Jésus, à cet Agneau sans tache qui venait effacer les crimes du monde. A cette fin, il endurait volontiers toutes sortes de privations, les fatigues de son apostolat, l'importunité des foules qui venaient le visiter dans son désert et y entendre sa parole. Il fut en butte aux murmures des pharisiens indociles, qui, refusant de se convertir, s'irritaient de s'entendre reprocher leurs désordres. Toutes ces mortifications et ces peines, Jean-Baptiste les embrassait avec joie par amour pour Celui à qui il voulait rendre témoignage. Avez-vous envers Jésus un amour aussi fort, aussi persévérant que celui du saint Précurseur ? Hélas ! que vous êtes vite chagrin, triste, abattu, au moindre mot désagréable qu'on vous dit, à la plus légère contrariété qui vous arrive ! Est-ce là aimer un Dieu qui fut dans les souffrances et les travaux pendant toute sa vie ? n'est-ce pas plutôt vous aimer vous-même ?

SECOND POINT.

Saint Jean-Baptiste rendit témoignage à Jésus-Christ, lorsque sans se laisser intimider par la puissance d'un roi cruel qui

(1) Matth. 3, 8-12.

avait épousé la femme de son frère encore vivant, il vint reprocher ouvertement à ce prince son commerce incestueux. Il rendit alors témoignage à Jésus, qui venait enseigner l'indissolubilité du mariage, donner à tous la doctrine la plus pure sur la chasteté, et ouvrir une ère nouvelle où les âmes chastes seraient en honneur et rempliraient le monde du parfum des lis de la virginité. Ce témoignage coûta la vie à saint Jean-Baptiste déjà en prison. Influencé par Hérodiade, sa complice, Hérode fit trancher la tête au saint Précurseur de Jésus. Ainsi mourut martyr ce grand Saint qu'un Archange avait annoncé dès avant sa naissance, dans le temple de Jérusalem, au Grand-Prêtre Zacharie, son père ; ainsi quitta la terre celui qui n'y était venu que pour y remplir une mission céleste, une mission de salut. Il était l'Ange prédit par le Prophète comme devant préparer les voies à l'Evangile du Messie. Et ces voies, il les a préparées au prix de ses austérités, de ses travaux, de ses sueurs, et de son sang. Jésus a été glorifié dans sa vie et dans sa mort; quoi de plus glorieux, en effet, que d'être estimé, célébré, servi par un Saint si illustre, et de le voir pousser l'amour jusqu'à l'effusion de son sang pour son Bien-Aimé? Un tel dévouement ne vous est peut-être jamais venu dans la pensée; mais ne pourriez-vous pas vous dévouer à Jésus, en pratiquant la piété, en remplissant vos devoirs ordinaires avec plus de soin, d'attention, de ferveur? ne pourriez-vous pas être moins distrait dans vos prières, moins tiède dans vos communions, moins dissipé dans vos conversations, et moins léger dans votre conduite? Examinez ce qu'il vous faudrait faire pour témoigner plus d'amour au Sauveur.

O mon Jésus! j'ai honte de paraître devant vous, si rempli de défauts et si vide de vertus. Accordez-moi le courage de me mortifier et de me vaincre, afin de vous donner toute satisfaction dans l'accomplissement de mes devoirs.

O Marie, qui avez contribué à sanctifier Jean-Baptiste! conduisez-moi vous-même à la perfection.

PRATIQUE. — Rendons témoignage à Jésus, non pas seulement par nos paroles, mais encore par une vie sainte et édifiante.

30 Août.

LE PÉCHEUR ET LE JUSTE A LA MORT.

PRÉPARATION. — Ce que l'homme aura semé, dit l'Apôtre, il le récoltera.[1] » Considérons les sentiments du pécheur et ceux du juste, au moment de la mort.

1° Le pécheur tombe alors dans l'accablement, — et dans le désespoir.

2° Le juste au contraire jouit, à l'heure suprême, d'un calme profond ; — il surabonde de joie ; — il tressaille d'espérance. Représentons-nous la mort d'un grand pécheur, et celle d'un Saint, et vivons comme nous voulons mourir.

PREMIER POINT.

Voyez-le, ce pauvre mondain, en proie à sa dernière maladie ! Hélas ! il va mourir. Ses sueurs sont glacées, sa respiration devient pénible, il souffre de continuelles défaillances. Mais le pis est que, se trouvant en face de la mort, au lieu de penser au compte qu'il doit rendre à Dieu, il semble n'avoir de force que pour s'occuper de médecins et de remèdes. Quand il s'agit de son âme, de son Dieu, de son éternité, il ne sait faire aucun effort, il est trop accablé. Mais bientôt l'infortuné commence à soupçonner que sa vie est en danger. Il voit sa famille agitée, les visites du médecin plus fréquentes, les consultations réitérées, les remèdes multipliés et violents qu'on lui prescrit. Alors il se laisse aller à la tristesse, au chagrin, au découragement. Sans cesse il est tourmenté de craintes, d'inquiétudes, de remords. « Hélas ! se dit-il à lui-même, qui sait si déjà la fin de mes jours n'est pas arrivée ? » Mais quelle peine n'éprouve-t-il pas, quand il acquiert la certitude que sa maladie est sans

(1) Gal. 6, 8.

remède, et qu'il est temps de dire adieu au monde, à ses biens, à sa famille !

Le désespoir succède alors à l'agitation, dans l'âme de ce pécheur expirant. Ses iniquités se dressent devant lui, comme d'horribles monstres prêts à le dévorer. Il voit les désordres de sa vie, les grâces qu'il a reçues et dont il a abusé. « Malheureux que je suis ! s'écrie-t-il, j'ai pris tant de bonnes résolutions, et je n'en ai gardé aucune ; j'ai eu tant d'occasions de mettre ordre à ma conscience, et je n'en ai pas profité. Maintenant la mort approche, il n'est plus temps de me convertir ; je suis à jamais perdu. » C'est dans ces tristes dispositions que meurt cet infortuné. Hâtons-nous de mettre ordre à notre conscience. Purifions-nous chaque jour par des actes de repentir. Vivons dans la componction, dans une entière soumission à Dieu. Agissons toujours sous les regards du souverain Juge, à qui nous rendrons compte un jour de nos pensées, de nos désirs, de nos actions. *Et vos estote parati.*[1]

SECOND POINT.

Quelle que soit la condition du juste, quelque pauvre que soit le grabat sur lequel il expire, la chambre où il meurt, son âme est en paix, parce que son âme est pure. Ce qui cause du trouble aux moribonds, ce sont les péchés qu'ils ont commis et qu'ils n'ont point pleurés. Mais le juste a vécu dans l'innocence, ou du moins, il a expié ses fautes par une vie fervente, une vie passée dans la crainte du Seigneur, dans la pratique de la piété et de ses devoirs. Sa conscience lui rend donc un bon témoignage : elle lui donne la douce assurance qu'il est en grâce avec Dieu. *Dicite justo, quoniam bene.*[2]

Elle lui donne la joie toujours inhérente à la vraie vertu, et qui est un fruit du Saint-Esprit. Il semble qu'une voix secrète lui dise au fond de l'âme : « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Leurs angoisses, leurs peines, leurs combats vont finir ; bientôt ils entreront dans la Béatitude. » Oh ! qu'il

(1) Matth. 24, 44. (2) Is. 3, 10.

est doux alors d'avoir passé sa vie à se renoncer, à se mortifier, à pratiquer l'obéissance, l'oraison, la charité ! qu'il est consolant d'avoir toujours vécu dans l'amitié divine, et de s'être fait dans le ciel, un trésor ! Alors toutes les tristesses sont changées en joies. *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*[1]

L'espérance du salut vient mettre le comble au bonheur du juste expirant. Cette espérance, il la fonde, non sur ses bonnes œuvres, mais sur la miséricorde de Celui dont il connaît les tendresses, par les grâces qu'il en a reçues. Il la fonde encore sur les mérites infinis de Jésus, dont le sang précieux, après nous avoir régénérés dans le Baptême, nous a si souvent purifiés, fortifiés, dans la Pénitence et dans l'Eucharistie. Il fonde enfin son espérance sur l'intercession de Celle qu'il a toujours nommée sa Mère, et dont il a reçu tant de faveurs. Est-ce ainsi que vous appuyez votre confiance ? ne la fondez-vous pas sur votre innocence conservée ou recouvrée ? Gardez-vous de la présomption ; n'espérez arriver au salut que par une prière persévérante, par la fidélité aux grâces divines, et par les mérites de Jésus et de Marie.

O mon aimable Sauveur ! faites-moi comprendre que pour mourir saintement, il faut vivre de même. Donnez-moi la force de renoncer au péché, aux dangers du monde et à tout ce qui peut compromettre mon salut.

O Marie ! rendez-moi fervent et fidèle dans le service de Dieu.

PRATIQUE. — Comparons souvent la mort du pécheur à celle du juste, et choisissons. Notre conduite manifestera notre choix.

(1) Joan. 16, 20.

31 Août.

DE LA PRIÈRE POUR LES PÉCHEURS.

PREPARATION. — « Je vous conjure, dit l'Apôtre, d'offrir des prières pour tous les hommes,[1] » en particulier pour les pécheurs. En effet

1° Leurs âmes coupables sont dans un si triste état ; — le Seigneur néanmoins les aime, — et veut les sauver.

2° Nous obtiendrons leur conversion, en recommandant à Dieu les prêtres, — les missionnaires, — et les brebis égarées qu'ils veulent ramener au bercail. Ne passons pas un jour, sans prier à ces intentions.

PREMIER POINT.

L'état lamentable des pécheurs se découvre à la lumière de la foi. Celle-ci nous montre qu'en péchant mortellement, on perd l'amitié du Créateur, on devient son ennemi. On cesse alors d'être le temple de l'Esprit-Saint ; on n'est plus que le repaire des démons et des vices. La beauté de l'âme disparaît avec la divine grâce ; de même, les mérites acquis et le pouvoir de mériter. Le coupable n'est donc plus qu'une ruine maudite, qui attend la sentence de sa réprobation. Ce triste état est bien digne de pitié. Pouvons-nous y penser, sans demander au Seigneur la conversion de tant d'infortunés, qui courent aveuglément à leur perte éternelle ? *Longe a peccatoribus salus.*[2]

L'amour que Dieu porte aux pécheurs, nous presse de nous intéresser à leur sort. Quoique le Seigneur haïsse le péché, il chérit toutefois l'âme du coupable, parce qu'elle est l'image du Créateur. Elle participe, en quelque manière, à l'infinité de son Principe. Immortelle dans sa durée, elle est sans bornes dans son activité, dans ses désirs, dans ses espérances. Dieu se voit

(1) 1 Tim. 2. (2) Ps. 118, 155.

en elle, comme en raccourci. Il ne peut se défendre de l'aimer. Pourrions-nous donc rester indifférents, quand les âmes se dégradent, et deviennent la proie des démons? Demandons chaque jour au ciel la restauration de ces chefs-d'œuvre du Tout-Puissant. Rien n'est plus digne de Dieu et de nous, que de les sauver.

D'ailleurs, que n'a pas fait le Verbe éternel, en faveur des brebis égarées? Il est venu du ciel, à la recherche de l'humanité perdue. Il a pris sur lui notre opprobre ; il nous a rachetés de son sang. Il nous a légué sa Mère, il nous a confiés à son Eglise. Non content de nous placer sous la protection des Anges, il s'est fait lui-même notre Gardien, notre Victime, notre Nourriture. Les Sacrements purifient les âmes, chaque jour encore, par toute la terre ; et il en sera de même jusqu'à la fin des siècles. Jugeons, après cela, si Jésus désire de sauver les pécheurs. N'avez-vous pas l'égoïste habitude de ne prier que pour vous-même, sans songer aux autres, pas même à ceux qui périssent autour de vous? Oubliez-vous que le Sauveur a dit qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence? Procurez cette joie aux Anges, en priant pour ceux qui courent à leur damnation éternelle.

SECOND POINT.

Le Sauveur a choisi ses prêtres comme ses coopérateurs dans l'œuvre de notre Rédemption. C'est à eux qu'il appartient de travailler spécialement à la conversion des pécheurs, par la parole et par l'exemple. Convaincue de cette vérité, sainte Marie-Madeleine de Pazzi ne cessait de recommander au Seigneur ceux qui sont chargés du ministère sacré. Elle priait la majesté divine, de leur accorder l'esprit d'oraison, de dévouement, de sacrifice, afin de les rendre capables de gagner des âmes à Jésus-Christ. Implorons aussi l'Esprit-Saint, en faveur des membres du clergé séculier et régulier. *Ut adjuvetis me in orationibus vestris.*[1]

(1) Rom. 16, 30.

Souvenons-nous, en particulier, des missionnaires, qui se consacrent plus spécialement à la conversion des pécheurs. S'il est agréable à Dieu, de nous voir contribuer à une bonne œuvre, par des moyens matériels, combien plus n'agréera-t-il pas notre coopération spirituelle, dans la plus divine des entreprises, celle du salut des âmes? Accompagnons donc de nos prières, les hommes apostoliques, dans leurs courses, leurs voyages, leurs fatigues. Suivons-les au-delà des mers, dans les contrées les plus sauvages, où ils recherchent si péniblement la brebis infidèle. Demandons au Seigneur de les remplir de son esprit, et de rendre leurs travaux efficaces. *Ut sermo Dei currat et clarificetur.*[1]

Ne cessons pas de recommander à Dieu les pécheurs eux-mêmes. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi offrait, à leur profit, cinquante fois par jour, le sang précieux de Jésus. Dans tous ses exercices de piété, elle demandait leur conversion. Elle ne laissait guère passer une heure sans en parler à Dieu. Elle se levait même la nuit, afin de redoubler d'instances à ce sujet. Imitons le zèle de cette grande Sainte. Recommandons souvent au Seigneur les âmes séparées de lui par le péché mortel. Dans nos Communions, à la sainte Messe, pendant l'oraison, implorons instamment, en leur faveur, la divine miséricorde. « Si vous sauvez une âme, dit saint Augustin, vous prédestinerez la vôtre. » *Animam salvasti; animam tuam prædestinasti.*

O mon Jésus! vous nous avez rachetés par votre sang infiniment précieux. Ne permettez pas que les âmes se perdent, malgré vos souffrances et votre mort. Eclairez, fortifiez tous ceux qui travaillent à les sauver. Donnez-leur l'esprit de leur vocation, et les vertus qui font les Saints.

O Marie! obtenez le salut aux malheureux coupables.

Pratique. — Disons souvent : « Cœur miséricordieux de Jésus! lavez dans votre sang tous les pécheurs, surtout ceux qui vont quitter cette vie. »

(1) 2 Thess. 3, 1.

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES.

MOIS DE MAI.*

PREMIER VENDREDI DU MOIS.

LE CŒUR DE JÉSUS INFINIMENT RICHE.

PRÉPARATION. — Saint Paul nous assure que le Cœur de Jésus est un abîme insondable de richesses spirituelles. *Investigabiles divitias Christi.*[1] Et en effet

1° Le Cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu, — le cœur du Christ ou du Chef de l'humanité nouvelle, — le cœur du plus fidèle de nos amis.

2° Par lui nous arriverons à la connaissance de Dieu, — à son amour, — à sa possession. « N'amassez point des richesses périssables, dit le Sauveur ; mais faites-vous un trésor dans le ciel.[2] »

PREMIER POINT.

Le Cœur de Jésus est le Cœur d'un Dieu, c'est-à-dire, du Verbe incarné, de la seconde Personne de la très sainte Trinité. Image consubstantielle du Père selon sa divinité, le Sauveur possède en lui-même toutes les perfections divines. La sagesse, la puissance, la pureté, la sainteté, sont en lui comme en Dieu même. Il est doux, patient, généreux, charitable, non pas seulement à la manière des Saints, mais dans un degré infini. « C'est en lui, dit l'Apôtre, qu'il a plu à la Richesse incréée de renfermer toute plénitude. » Adorons ce Cœur divin ; réjouissons-nous de ses perfections, des trésors qui sont en lui. Soyons plus

(1) Eph. 3, 8. (2) Matth. 6, 19-20.

(*) On trouvera dans le tome premier des méditations pour les fêtes du mois d'Avril et des mois qui précèdent.

heureux de sa félicité infinie que de toute prospérité qui pourrait nous arriver.

Le Cœur de Jésus est le cœur du Christ, c'est-à-dire du Chef de l'humanité nouvelle. Comme le cœur est la source d'où procède la vie de l'homme, le Cœur de Jésus est la source d'où procède la vie de l'Eglise. Il possède la plénitude de tous les biens spirituels, des privilèges, des dons célestes, des grâces du salut ; il en est l'auteur et la cause méritoire. De ce Cœur adorable partent des fleuves vivifiants qui purifient les fidèles et les sanctifient. Confions-nous donc en lui ; ne mettons pas de bornes à nos espérances, à nos aspiratious, à nos demandes. Sa richesse est infiniment plus grande que notre misère.

Notre confiance doit s'accroître à la pensée que le Cœur de Jésus nous est tout dévoué. En s'incarnant, le Fils de Dieu est devenu notre Frère : il ne rougit pas, dit saint Paul, de nous donner ce nom, ainsi que celui d'Ami. Il nous a prouvé son amitié : on ne saurait aimer plus que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime. Mais s'il est notre Frère, il a intérêt à nous voir honorablement pourvus ; car notre misère, s'il ne la soulageait, tournerait à sa honte. Joseph, placé à la tête de l'Egypte, donna à ses frères la contrée la plus fertile de ce pays : Jésus serait-il moins généreux que Joseph ? Lui-même nous invite à venir puiser dans son Cœur tous les biens dont nous avons besoin. « Si quelqu'un a soif, nous dit-il, qu'il vienne à moi et qu'il boive ![1] » O insensés partisans du monde ! s'écrie saint Augustin, où allez-vous chercher le bonheur ? Venez à Jésus, lui seul peut vous satisfaire. *Si quis sitit, veniat ad me.* Cherchons en Jésus l'humilité, le détachement, le zèle, la charité envers Dieu et envers tous nos frères.

SECOND POINT.

Au Cœur de Jésus nous puisons la connaissance de Dieu, laquelle vaut mieux que tous les biens terrestres, parce qu'elle est la racine de l'éternité bienheureuse.[2] « Que le sage ne se

(1) Joan. 7, 37. (2) Joan. 17, 3.

glorifie point de sa sagesse, que le brave ne se glorifie point de sa bravoure, ni le riche de ses richesses, mais que celui qui veut se glorifier, se glorifie de me connaître et de savoir que je suis le Seigneur qui fais miséricorde et jugement et justice sur la terre.[1] » Ainsi parle Dieu même par la bouche de Jérémie. Or le Cœur de Jésus est l'abîme de la science divine : « En lui, dit l'Apôtre, sont cachés tous les trésors de la sagesse.[2] » Ces trésors, il les communique avec joie à ceux qui sont à lui, surtout aux petits et aux humbles de cœur. *Revelasti ea parvulis.*[3] C'est sur le Cœur de Jésus que saint Jean a puisé la science sublime qu'il a déployée dans son Evangile. Voulons-nous être plus savants que tous les savants de la terre ? Soyons dévots au Cœur de Jésus.

Au Cœur de Jésus nous puiserons les flammes du divin amour. Ce Cœur est l'incarnation de l'amour incréé qui est Dieu même, selon saint Jean. *Deus charitas est.*[4] C'est pour allumer ici-bas ce beau feu qu'il est descendu parmi nous. Ne le dit-il pas lui-même ? « Je suis venu jeter le feu sur la terre, et tout mon désir, ajoute-t-il, est de le voir s'allumer. » Ce feu, il l'allume surtout en nous au moyen de la prière, de la communion, et dans les visites que nous lui faisons au pied des tabernacles. Mais pour que le bois brûle et jette des flammes, il faut qu'il soit sec. En vain prétendons-nous brûler du saint amour, si nos cœurs sont tout détrempés de l'affection aux choses terrestres, et de l'amour de nous-mêmes. Multiplions donc les actes de renoncement, d'abnégation, de mortification des sens et des passions, et l'amour de Dieu s'attachera à nos âmes.

Par le Cœur de Jésus enfin nous arriverons à la gloire qui est la consommation de l'ordre de la grâce et de toutes les œuvres de Dieu. C'est pour associer à sa gloire des êtres différents de lui-même que Dieu a créé les Anges et les hommes ; c'est pour nous donner l'accès à cette gloire que le Fils de Dieu a pris notre chair, a souffert, est mort, a institué ses sacrements. Aussi quand le dernier élu sera entré dans ciel, le monde

(1) Jer. 9, 23-24.
(2) Col. 2, 3.
(3) Matth. 11, 25.
(4) 1 Joan. 4, 8.

finira, et un Ange criera : *Factum est :* « L'œuvre de Dieu est terminée.[1] » Jésus désire donc très ardemment de nous donner le ciel. Attachons-nous à lui ; soyons très dévots à son Cœur sacré, faisons-le aimer des autres ; imitons sa douceur, sa pureté, sa charité, et il nous sauvera.

Il est vrai, ô Jésus, que j'ai mérité l'enfer bien des fois, et si je n'y suis pas encore, c'est grâce aux inépuisables miséricordes de votre Cœur. Ne permettez pas que je tombe dans cet affreux malheur, car en enfer on ne vous aime plus.

O Marie! faites-moi brûler des heureuses flammes de l'amour de Jésus.

Pratique. — Dans l'oraison, dans la Communion, pendant la Messe, dans nos visites au saint Sacrement, ne cessons de demander au Cœur de Jésus le don de son saint amour.

VERTU SPÉCIALE A PRATIQUER PENDANT LE MOIS : LA PAUVRETÉ.

Première Méditation.

DE LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE.

Préparation. — « Quand nous avons les aliments et les vêtements, dit l'Apôtre, soyons contents de notre sort.[2] » Considérons l'importance et la pratique de la pauvreté religieuse.

1° La pauvreté est un des fondements de la sainteté, — un des remparts de la vie religieuse, — une des gardiennes des vertus.

2° Les religieux la pratiqueront parfaitement, en ne possédant rien en propre, — en ne désirant rien, — en ne se plaignant de rien. Ne sommes-nous pas trop attentifs à fuir les privations, et trop peu généreux, quand le nécessaire nous fait défaut ?

(1) Luc. 12, 49. (2) 1 Tim. 6, 8.

PREMIER POINT.

La base ordinaire de la perfection, c'est l'humilité et la foi : l'humilité creuse l'abîme de la connaissance de nous-mêmes, et la foi nous remplit de la connaissance de Dieu. Cependant, pour être saint, il ne suffit pas de se détacher de soi-même, par l'humilité, il faut encore se séparer du monde extérieur et des biens périssables, par l'exercice de la pauvreté. Cette vertu ôte tout le créé, non seulement de nos mains, mais, ce qui est plus nécessaire encore, elle l'ôte de nos cœurs. Elle nous rend ainsi capables de nous unir à Dieu. *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.*[1]

La pauvreté est un des remparts de la vie religieuse. L'observance régulière en est sans doute le principal, mais « cette observance même, dit saint Ignace, est protégée par la pauvreté. » En effet, les Communautés où la pauvreté s'est maintenue, ont facilement conservé l'esprit de ferveur ; tandis que celles où elle est tombée, en sont bientôt arrivées au relâchement. Aussi les Fondateurs d'Ordres ont toujours cherché à établir, dans leurs Instituts, la vie parfaitement commune, afin de conserver intacte la pratique de la pauvreté. Prenons souvent celle-ci, comme point de notre examen particulier.

Les Saints donnent à la pauvreté le nom de gardienne des vertus. Elle conserve, en effet, dans les âmes, l'humilité, la mortification, l'éloignement du monde, la liberté intérieure ou le dégagement des sollicitudes temporelles. Efforçons-nous de la pratiquer constamment : elle nous ôtera les soucis de la vie présente ; elle nous disposera au recueillement, à l'oraison ; elle nous fera vivre dans le ciel plutôt que sur la terre. N'avez-vous pas trop de sollicitude du temporel ? n'aimez-vous pas d'amasser, de faire provision de choses utiles, sous des prétextes frivoles ? Ne gardez-vous pas dans votre chambre des objets, livres, meubles, vêtements, qui ne vous sont pas nécessaires, quoique vous les ayez avec permission ? Examinez ; car ce sont là des obstacles à l'union parfaite de votre cœur avec Dieu.

(1) Matth. 19, 27.

SECOND POINT.

Le religieux doit regarder les objets qui sont à son usage, non comme sa propriété, mais comme des choses qui lui sont prêtées, et qu'il doit remettre au supérieur à la première demande. Lorsqu'on s'afflige, en se voyant privé de quelque objet par l'obéissance, c'est une preuve qu'on ne le gardait pas avec un véritable esprit de pauvreté, ou qu'on y avait de l'attachement. Soyons en cela comme les statues, qui ne tirent pas vanité de leurs ornements, et ne s'affligent pas quand on les en dépouille. *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.*[1]

Tâchons de ne jamais rien désirer des biens de ce monde. « Je rencontre un pauvre, dit saint Augustin, et je cherche un pauvre. » Cela signifie qu'on trouve beaucoup de pauvres de fait, mais peu de pauvres d'esprit et de désir. Car, pour être vraiment pauvre volontaire, il faut non seulement ne rien posséder, mais encore ne rien souhaiter si ce n'est Dieu. Celui qui n'ayant rien, désire quelque chose, souffre la peine de la pauvreté, sans en avoir le mérite. « Il trompe le monde, et se trompe lui-même, dit sainte Thérèse, puisqu'il a les apparences de la pauvreté, sans en avoir l'esprit ni la vertu. »

Si nous voulons être pauvres comme le divin Rédempteur, évitons soigneusement de nous plaindre, quand nous manquons de quelque chose. « Bien des religieux, dit saint Vincent Ferrier, se glorifient du nom de pauvres, et fuient les compagnes de la pauvreté, c'est-à-dire, la faim, la soif, la souffrance et l'abjection. » Ce n'est pas là être pauvre volontaire, comme Jésus-Christ le demande. Ne vous plaignez-vous pas, lorsqu'à table ou ailleurs quelque chose vient à vous manquer? Oubliez-vous que ce n'est pas l'apparence, mais la réalité qui fait la vertu? Souffrir les inconvénients de la pauvreté, en toute douceur et patience, est le vrai moyen d'être pauvre volontaire et de mériter le ciel selon la promesse du Sauveur.[2]

O mon Jésus! je renonce, dans l'intention de vous plaire, à

(1) Matth. 6, 23.

(2) Matth. 5.

toutes les richesses et à toutes les satisfactions. Je me consacre sans réserve à votre amour et à votre service. Accordez-moi le plus parfait détachement des créatures et le désir sincère de me sanctifier.

O Marie ! obtenez-moi le courage de me mortifier, et d'imiter la pauvreté de Jésus.

PRATIQUE. — Remercions Dieu, lorsqu'il nous arrive de manquer de quelque chose, soit dans la nourriture, soit dans les vêtements. *In omnibus gratias agite.*[1]

VERTU SPÉCIALE A PRATIQUER PENDANT LE MOIS DE MAI.

Seconde Méditation.

DE LA PAUVRETÉ VOLONTAIRE.

PRÉPARATION. — « Bienheureux les pauvres volontaires, dit le Sauveur, parce que le royaume des cieux leur appartient.[2] »

1° Nous devons être pauvres, parce que notre vœu, — notre sanctification, — et notre salut l'exigent.

2° Soyons pauvres dans nos habits, — dans nos meubles, — dans notre nourriture. Ne manquons-nous pas souvent à la perfection de la pauvreté, par notre sollicitude à rechercher des satisfactions ?

PREMIER POINT.

Au jour de notre profession, nous nous sommes engagés, à la face des autels, et la main sur l'Evangile, à ne posséder aucun bien, ni argent, et à ne faire usage d'aucune chose, sans la permission de nos Supérieurs, ou l'autorisation de nos Règles. Ce vœu nous oblige sous peine de péché mortel, en matière grave. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi vit en enfer un grand nombre de personnes qui avaient appartenu à l'état religieux :

(1) 1 Thess. 5, 18. (2) Matth. 5.

il lui fut révélé que leurs transgressions du vœu de pauvreté les avaient damnés. Sommes-nous entièrement fidèles à la promesse que nous avons faite à Dieu, de ne rien posséder en propre ici-bas? *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.*[1]

Notre profession nous oblige à travailler à notre sanctification. « Or, disait saint Philippe de Néri, celui qui aime et désire les richesses, ne se sanctifiera jamais. » Vous avez quitté le monde, ses biens, ses plaisirs ; achevez l'ouvrage : détachez-vous de tout. Il suffit qu'un peu de terre retienne une plume, pour qu'elle ne puisse pas s'élever en l'air ; ainsi le religieux qui possède la moindre chose temporelle, au préjudice de la pauvreté, ne pourra jamais s'unir parfaitement à Dieu. Sacrifions au Seigneur les attaches que nous aurions encore aux objets périssables ; nous recevrons en échange le Bien suprême et éternel. *Parva dimissimus, et grandia possidemus.*[2]

Notre salut dépend de notre constance à pratiquer la pauvreté. « Ceux qui ambitionnent les biens terrestres, dit l'Apôtre, tombent dans le piège de Satan, et dans beaucoup de désirs qui les conduisent à la mort du péché, et à la damnation éternelle : » *In interitum et in perditionem.*[3] Si cela est vrai des séculiers, combien plus des religieux ! N'allez donc pas, pour de viles bagatelles, mettre en péril votre salut. Ne tenez-vous pas à certains petits objets, plus que les séculiers ne tiennent à de grands biens? n'êtes-vous pas plus avides qu'eux, de recevoir des choses de peu de valeur, d'en faire provision, de les garder inutilement, pendant des mois, des années, oubliant que vous vous exposez ainsi au feu de l'expiation ?

SECOND POINT.

L'habit doit servir à la nécessité et non à la vanité. « Un religieux qui cherche à orner son corps, dit saint Jean Chrysostome, montre en cela la difformité de son esprit. » Il est vrai qu'un habit déchiré n'est pas convenable ; mais un habit

(1) Luc. 14, 33. (2) S. Jérôme. (3) 1 Tim. 6, 9.

raccommodé sied bien à un religieux qui a fait vœu de pauvreté. Soyons donc simples dans nos vêtements, et réjouissons-nous, quand on nous donne à porter quelque habit usé, rapiécé, ou peu commode.

Soyons pauvres dans l'ameublement de notre chambre ; n'y souffrons rien de superflu. Sainte Thérèse visitait chaque jour sa cellule, afin d'en enlever tout ce qui aurait pu s'y trouver d'inutile. Songez que les objets de votre cellule ne sont pas à vous, mais à la Communauté : vous n'en avez que le simple usage, et encore avec la permission du Supérieur. Si vous disposez de quoi que ce soit, sans cette permission, vous manquez à la pauvreté. Examinez donc si rien de superflu n'est resté dans votre chambre. Faites-en le sacrifice au Seigneur, il vous rendra, en échange, des biens spirituels d'une valeur infinie. *Nihil opulentius eo qui paupertatem sponte diligit.*[1]

Le religieux doit être pauvre dans ses aliments, c'est-à-dire, se contenter de ce que la Règle lui donne, et ne pas chercher d'exception, sans motif suffisant. Ne nous plaignons jamais ni de la qualité, ni de la quantité de la nourriture ; recevons de la main de Dieu ce qui nous est donné. Soyons satisfaits, quand nous avons le nécessaire, selon le conseil de l'Apôtre.[2] Faisons plus : privons-nous quelquefois de ce qui satisfait notre goût, et n'est pas indispensable à notre santé. Est-ce ainsi que vous agissez ? Hélas ! que de recherches sensuelles dans vos repas, dans votre repos, dans tous les soulagements qu'il faut donner à votre corps ! Est-ce là vivre comme le Verbe incarné, le Roi des pauvres ? *Ego autem mendicus sum et pauper.*[3]

O mon Jésus innocent ! vous avez vécu pauvre ; et moi, coupable, je ne veux manquer de rien, à l'école même de la pauvreté. Accordez-moi de bas sentiments de moi-même, l'esprit de pénitence, et le désir sincère de vous ressembler en tout.

O Marie ! faites-moi comprendre le grand trésor renfermé dans la pauvreté volontaire.

Pratique. — Remercions le Seigneur, en récitant le *Gloria Patri*, chaque fois qu'il nous arrive de manquer de quelque chose.

(1) S. Joan. Chrys. (2) 1 Tim. 6, 8. (3) Ps. 39, 18.

3 Mai.

INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

LE TRÉSOR DE LA CROIX.

PRÉPARATION. — Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, ayant fait creuser la terre sur le mont du Calvaire, retrouva la vraie croix qu'on y avait enfouie; ce qui causa la plus grande joie parmi les fidèles. Considérons

1° Que la croix est le trésor de Jésus et celui de son Eglise.

2° Qu'elle donne à toutes nos épreuves leur valeur et leur efficacité. Acceptons avec patience et courage les peines que Dieu nous envoie.

PREMIER POINT.

La croix est l'instrument au moyen duquel le Rédempteur opéra le grand ouvrage de notre salut. Jésus l'aima et l'embrassa de cœur dès son incarnation. Isaïe nous le représente qui prend en naissant la marque de sa principauté, c'est-à-dire sa croix.[1] Le Père éternel lui montra dès sa conception, tout ce qu'il aurait à souffrir, de sorte qu'il eut toujours sa croix devant les yeux. En Egypte, à Nazareth, pendant les trois années de sa vie apostolique, Jésus porta la croix dans son cœur. Quand arriva le temps de la porter sur ses épaules, il l'embrassa généreusement. Plusieurs fois il tomba sous son poids, mais jamais il ne la quitta de lui-même. Il voulut qu'on l'y attachât, afin d'y expirer et de témoigner ainsi à tous les siècles l'estime qu'il faisait du trésor de sa croix. Avec cette croix, que lui-même appelle le signe distinctif du Fils de l'homme, il reparaîtra un jour sur les nuées du ciel, devant l'univers assemblé. Alors cet instrument d'ignominie, ce gage

(1) Is. 9, 6.

des divines miséricordes sera dans la main du souverain Juge un instrument de triomphe, le sceptre de sa justice.

Le Sauveur a laissé cette croix à son Eglise, comme un souvenir de sa personne, une marque de son amour, un monument de la Rédemption. Distribuée en parcelles dans l'univers catholique, cette croix sacrée ne perd rien de son volume dans la basilique de Rome où elle est vénérée. Le Sauveur veut nous montrer par là que les biens dont elle est la source ne s'épuiseront jamais. L'Eglise militante en est pourvue au delà de tous les désirs, de toutes les espérances. L'Eglise souffrante en ressent tous les jours les effets par les soulagements que lui procure le sacrifice de la croix renouvelé sur nos autels. L'Eglise triomphante elle-même ne doit ses allégresses, ses richesses et ses gloires, qu'à la croix rédemptrice qui a restauré, comme parle l'Apôtre, ce qui est sur la terre et ce qui est dans le ciel.[1] Et parce que la croix n'exerce point d'influence sur les damnés, l'enfer n'est que honte, supplice et désespoir. O Jésus! faites-nous participer aux effets salutaires de votre croix! Qu'elle soit à jamais notre trésor, le stimulant de notre ferveur, l'appui de notre confiance!

SECOND POINT.

La croix de Jésus a donné du prix à toutes les nôtres. Depuis qu'il a souffert, toutes nos peines, unies aux siennes, sont divinisées. Son Cœur a porté d'avance toutes nos croix dans la sienne, en sorte que nos douleurs deviennent des reliques de la vraie croix, et tout à la fois de son Cœur par lequel elles ont passé. Aussi nos souffrances sont des biens inestimables aux yeux de la foi. « L'affliction, disait Jésus à l'un de ses serviteurs,[2] est un trésor pour les pécheurs, pour les pénitents, les commençants et les parfaits. Il est plus grand de conserver la patience dans les choses contraires que de ressusciter les morts. La croix est un don si précieux que, si tu restais des années prosterné par terre pour me demander la grâce de souffrir, tu ne serais pas encore digne de l'obtenir. Il vaut mieux brûler

(1) Col. 1, 20. (2) B. Henri Suso.

cent ans dans une fournaise ardente, que d'être privé de la plus petite croix que je pourrais et voudrais donner. » Ainsi parla Jésus au bienheureux Henri Suso, sur le prix de la croix.

Mais écoutons ce qu'il lui dit de son efficacité. « Dix âmes qui jouissent des délices de la grâce, tomberont plutôt dans le péché, qu'une seule âme qui est dans l'affliction. L'ennemi n'a aucune force contre celles qui gémissent amoureusement sous la croix. Quand même tu parlerais de Dieu avec la langue des Anges, tu serais moins saint et moins aimable pour moi qu'une âme qui vit soumise à mes croix. Oh ! combien seraient damnés, si je ne les avais pas crucifiés ! L'affliction éloigne du monde et rapproche du ciel ; elle conduit à la gloire des Saints, au triomphe des martyrs, et alors les affligés dans l'allégresse de leur victoire, chantent à Dieu un cantique nouveau que ne peuvent redire les Anges, puisqu'ils n'ont jamais porté la croix. » Puis le Sauveur ajouta comme motif et comme moyen de résignation : « Regarde-moi crucifié, pense à tout ce que j'ai souffert pour toi, et tu oublieras tes afflictions. »

O Jésus ! je prends pour moi ce dernier avis : chaque fois que j'endurerai quelque peine, je me souviendrai de vous, de votre amour et de votre croix.

O Marie ! rappelez-moi sans cesse Jésus crucifié.

Pratique. — Dans toutes les contrariétés de cette vie, regardons le Crucifix et prions pour obtenir la patience.

---

24 Mai.

MARIE, SECOURS DES CHRÉTIENS.

MARIE, NOTRE SECOURS PERPÉTUEL.

Préparation. — *Non est satietas defensionis ejus.* « Marie, dit saint Germain, ne se rassasie pas de nous défendre. »

1° Elle assure elle-même qu'elle est en tout temps notre

secours ; — l'Eglise confirme cette vérité ; — et nous en sommes des preuves vivantes.

2° La bienheureuse Vierge remplit son office avec promptitude, — avec générosité, — et avec une fidélité constante. Méritons, par une prière continuelle, le perpétuel secours de la Reine de l'univers.

PREMIER POINT.

La liturgie met dans la bouche de Marie ces paroles : « Bienheureux l'homme qui entend ma voix, écoute mes conseils, et veille continuellement à la porte de ma miséricorde, afin d'obtenir ma protection ! [1] » La Reine du ciel demande donc de nous que nous soyons attentifs à la prier sans cesse, non qu'elle ait besoin de nos faibles hommages, mais uniquement parce qu'elle est disposée à exaucer toujours nos prières, quelque importunes et continuelles qu'elles soient. *Beatus homo qui vigilat ad fores meas quotidie!*

Le culte que l'Eglise rend à Marie nous prouve que nous sommes en droit d'attendre de la bienheureuse Vierge un secours vraiment perpétuel. En effet, chaque année, l'Eglise célèbre un grand nombre de fêtes en l'honneur de la divine Mère ; chaque semaine, elle lui consacre un jour ; chaque jour, les ecclésiastiques et les religieux l'invoquent à plusieurs reprises dans l'Office, et tous les fidèles, au son de l'*Angelus*. Dans les calamités publiques, l'Eglise nous ordonne de recourir à la Mère de Dieu, par des neuvaines, des prières, des processions, des visites à ses sanctuaires et à ses images. Ce n'est donc pas sans motif, que nous appelons Marie notre Perpétuel Secours.[2]

Nous sommes d'ailleurs des preuves vivantes que ce beau titre lui appartient. Nos misères incessantes nous disent assez que la Providence du Père céleste a dû nous préparer dans la Mère de la miséricorde, une continuelle assistance. Malheureux enfants d'Ève, exilés de notre patrie, en proie à tant de maux, environnés de tant d'ennemis et de dangers, à qui donc recourrions-nous, dans nos besoins, dans nos luttes

(1) Prov. 8, 34. (2) Offi. B. M. V. Auxil. Christ.

sans trève, sinon à la Dispensatrice des grâces, à la Mère du Perpétuel-Secours? Invoquons la Reine du ciel sous ce beau titre. Il rappelle les inépuisables trésors de puissance, de sagesse et de bonté qui sont en elle. N'hésitons-nous pas dans notre confiance en sa protection? Avons-nous soin de l'invoquer avant chacune de nos actions, ou quand l'heure sonne, ou lorsque nous sommes tentés, affligés, découragés, persécutés, dédaignés; c'est alors que nous avons le plus besoin de son perpétuel secours.

SECOND POINT.

De même que le Seigneur vole incontinent au secours de quiconque implore son assistance, ainsi la divine Mère, dès que nous l'invoquons, s'empresse de nous secourir. Elle est en cela plus prompte que tous les Saints. « Bien plus, on obtient quelquefois plus vite une grâce, dit saint Anselme, en invoquant le nom de Marie, qu'en recourant à Jésus; » pourquoi? parce que nous avons plus facilement confiance en notre Mère qu'en notre Juge; ou bien, parce que le Sauveur veut ainsi honorer celle qui l'a porté dans son sein et l'a nourri de son lait.

La Reine du ciel ne dispense pas d'une main avare, les faveurs qu'on réclame de sa bonté, mais elle répand généreusement sur ses serviteurs les trésors de sa miséricorde. Elle est plus désireuse de nous accorder ses grâces, que nous de les recevoir. Sa libéralité est si grande, qu'elle étend ses largesses sur les pécheurs comme sur les justes; elle obtient parfois à de grands criminels des grâces puissantes, qui les changent en de fervents chrétiens, et les conduisent, par une suite continuelle de secours, au sommet de la perfection.

Sa fidélité à notre égard est à l'épreuve de nos ingratitudes. « Que celui-là, dit saint Bernard, ne parle plus de votre miséricorde, ô Vierge Mère! qu'il ne fasse plus l'éloge de votre tendre compassion, celui qui se souvient de vous avoir invoquée sans obtenir votre appui! » La Reine du ciel, en effet, ne manque jamais à son office de Médiatrice entre Dieu et les hommes. Elle se fait un devoir de nous secourir aussi souvent que nous l'invoquons. « Jamais, dit saint Bonaventure, on ne pro-

nonce son Nom si doux, sans en retirer quelque profit. » Avons-nous soin d'invoquer Marie, le matin, à midi, le soir, au son de l'*Angelus*? Récitons-nous en son honneur quelques prières quotidiennes, comme le chapelet, l'office, les litanies? Contractons surtout l'habitude de la prier fréquemment.

O mon aimable Souveraine! je me remets aujourd'hui entre vos mains : voici mon corps, mon âme, mes sens, mes puissances, tout moi-même, disposez de moi comme il vous plaît. Obtenez-moi une confiance toute filiale en votre protection, et une attention continuelle à recourir à vous.

PRATIQUE. — Elevons notre cœur vers Marie chaque fois que Dieu nous inspire de prier.

---

25 Mai.

JÉSUS ENFANT.

PAUVRETÉ DE L'ENFANT JÉSUS.

PRÉPARATION. — « Pour moi, dit le Sauveur par son prophète, je suis un indigent et un pauvre.[1] » Jésus fut pauvre dès sa naissance, et continua de l'être pendant sa vie cachée.

1° La pauvreté du Sauveur, à sa naissance, fut une pauvreté délaissée, — humiliante, — et crucifiante.

2° Pendant sa vie cachée, il continua d'être pauvre, au désert, — en Egypte, — et dans sa patrie. A l'exemple de l'Enfant Jésus, détachons notre cœur des biens périssables, et supportons patiemment toutes les privations.

PREMIER POINT.

Quel délaissement plus complet peut-on imaginer, que celui de Jésus à son avènement en ce monde? Il vient sauver le genre humain, apporter à la terre les biens du ciel ; et comment est-il

(1) Ps. 39, 18.

accueilli? il se voit repoussé de toutes les hôtelleries, et de toutes les maisons de Bethléem; une miserable grotte isolée, incommode, abandonnée, est le seul asile qu'il trouve, en venant parmi nous. Malgré le grand nombre d'étrangers réunis à Bethléem, pas un voyageur, pas un mendiant, n'a jugé digne de soi un pareil réduit : ils l'ont laissé au Roi de l'univers, au Sauveur de tous les hommes. Se peut-il plus d'oubli, de la part des créatures, à l'égard de leur aimant Créateur? *In propria venit, et sui eum non receperunt.*[1]

Se peut-il aussi plus d'humiliation dans la pauvreté? Les enfants des princes naissent ici-bas dans des appartements splendides. Ils ont des berceaux d'argent, et les linges les plus fins. Le Roi du ciel, celui qui a créé l'univers, paraît sur la terre, comme l'enfant du plus humble mendiant. Son palais est une étable, son berceau une crèche, son lit un peu de paille. O pauvreté humiliante du Roi des rois! que vous confondez bien notre orgueil, notre luxe, notre délicatesse! *Egenus factus est, cum esset dives.*[2]

Si du moins l'Enfant-Dieu était né à Nazareth, il aurait eu une chambre saine, un berceau plus commode, et même un foyer. Mais à Bethléem, que trouve-t-il? Une grotte humide, sans feu, exposée à la rigueur de la saison. Là, Jésus souffre dans tous ses sens, et personne ne sait le soulager. Marie et Joseph peuvent à peine lui fournir les langes nécessaires. Compatissons à ce premier crucifiement de l'Enfant-Dieu; il nous fait penser à celui du Calvaire. Comparez cette pauvreté à la vôtre, et voyez si vous êtes, comme Jésus, désireux d'une vie dure et mortifiée. N'écoutez-vous pas souvent la sensualité, l'amour de vos aises, de vos satisfactions, au détriment de la vertu? Demandez au Seigneur l'amour du travail, de la fatigue, des privations, la grâce de vous plaire, comme les vrais pauvres, à être ignoré, oublié, méprisé, délaissé.

(1) Joan. 1, 11. (2) 2 Cor. 8, 3.

SECOND POINT.

Il semble que la grotte de Bethléem fût encore à Jésus un asile trop commode. On le força bientôt à quitter sa patrie et à fuir en Egypte. Marie et Joseph prirent le tendre Enfant, et se mirent en route. Ils durent traverser une longue solitude, manquant de tout et n'ayant aucun moyen de remédier à leur indigence. « Où trouvaient-ils leur nourriture? demande saint Bonaventure. Où se reposaient-ils? où passaient-ils la nuit? » Le séraphique Docteur répond : « Ils se nourrissaient d'un morceau de pain dur. Ils s'asseyaient sur la terre nue. Ils dormaient en plein air. » Ne nous plaignons jamais de nos privations, mais unissons nos peines au dénûment de Jésus. *Ego autem mendicus sum et pauper.*[1]

Leur séjour en Egypte fut très pénible. Les saints exilés ne possédaient rien; ils n'avaient, dans cette contrée, ni amis, ni connaissances; et cependant, ils durent y demeurer sept années! L'Enfant Jésus grandissait, mais il n'en éprouvait que mieux les conséquences de la pauvreté volontaire qu'il avait embrassée. « Ses parents, dit saint Basile, pouvaient à peine se procurer le nécessaire, au jour le jour, par le travail de leurs mains. » La vie du Sauveur, dans l'exil, fut donc un enchaînement de privations. Mortifions-nous à son exemple, dans cette vallée de larmes, où nous languissons, loin du séjour de délices, que nous achetons par la pauvreté. *Paupertas cœlum emit.*[2]

Rentré à Nazareth, Jésus continua de vivre comme en Egypte. Une maison pauvre, des meubles de peu de valeur, telles furent toutes les possessions du Roi de l'univers! Dans cet humble séjour, il mène une vie obscure, mortifiée, méprisée; il gagne son pain à la sueur de son front, et, jusqu'à l'âge de trente ans, il exerce le métier de Joseph : on l'appelle Jésus le charpentier, ou le fils du charpentier Joseph.[3] Et le Maître de la pauvreté n'en rougit jamais. Ne craignons-nous pas de paraître pauvres, d'être réputés appartenir à une famille peu considérée selon

(1) Ps. 39, 18. (2) S. August. (3) Marc. 6, 3. Matth. 13, 55.

le monde? Faisons-nous plutôt gloire d'être par là plus conformes à notre divin Modèle, le Roi des pauvres.

O mon Redempteur! comment puis-je vivre ici-bas, dans l'exil de la terre, ne manquant de rien et contentant mes sens, tandis que vous, le Roi du ciel, embrassez volontairement toutes sortes de privations? Ah! donnez-moi le courage de me mortifier, afin d'imiter votre pauvreté souffrante, humiliée, délaissée, et d'acquérir ainsi les richesses de votre grâce.

O Marie! obtenez-moi l'esprit de détachement, d'humilité et de pénitence.

PRATIQUE. — Imitons saint Jean-François Régis, qui méditait souvent la pauvreté de l'Enfant Jésus.

---

26 Mai.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

SUR LES VERTUS DU SAINT.

PRÉPARATION. — « Le juste, dit le Psalmiste, est comme un arbre planté le long des eaux, et qui donne du fruit en temps opportun.[1] »

1° Saint Philippe se distingua par sa foi vive, — par un amour tendre et ardent, — par une patience invincible.

2° Nous l'imiterons, au moyen des maximes spirituelles, — des aspirations pieuses, — et des actes généreux d'offrande de nous-mêmes. Demandons souvent à Dieu, par les mérites de ce grand Saint, l'esprit de générosité et de sacrifice.

PREMIER POINT.

Saint Philippe avait souvent à la bouche, et plus encore dans le cœur, certaines maximes qui manifestaient sa foi, et produisaient chez les autres de salutaires impressions. « Celui,

(1) Ps. 1.

disait-il, qui ne s'applique pas à sauver son âme, est un insensé. » Il assurait que dix ouvriers apostoliques, qui seraient des Saints, suffiraient pour convertir le monde. Il disait encore que les âmes vraiment obéissantes ne rendront pas compte à Dieu de leurs actions. Ces maximes, et autres semblables, étaient la règle de sa conduite, et ils les enseignaient aux autres. Servons-nous-en nous-mêmes, selon les occasions, pour notre bien spirituel et pour celui des autres.

Saint Philippe se distinguait par son tendre amour envers Jésus et Marie. « Si vous désirez la persévérance, disait-il souvent, soyez dévots à la sainte Vierge. » Il puisait dans l'oraison une charité ardente envers son Rédempteur : ce fut au point que son cœur, ne pouvant supporter le feu divin qui le dévorait, se dilata d'une manière extraordinaire, écartant deux côtes, pour donner plus d'espace à ses palpitations. Le Saint avait coutume d'appeler Jésus : « son Amour, » et Marie : « ses Délices. »

Cet amour du Saint n'était pas seulement tendre, mais il était fort et généreux ; il lui faisait même rechercher les affronts et les mépris. Pendant trente-trois ans, le Saint souffrit beaucoup de mauvais traitements, dans une maison de Rome où il demeurait. Il ne voulut quitter cette habitation, qu'après un ordre exprès du Pape ; tant il aimait à se voir persécuté, comme il lui arrivait chaque jour en cet endroit, de la part de plusieurs. Avons-nous quelque désir de souffrir et d'être humiliés ? Hélas ! au lieu de fuir le péché, nous évitons ce qui attaque nos défauts, ce qui blesse notre amour-propre. Au lieu de rechercher le bien de notre âme, nous flattons nos sens et contentons notre vanité. Ah ! que nous sommes éloignés des sentiments de Jésus et de ses fidèles amis ! *Christus non sibi placuit.*[1]

SECOND POINT.

A l'exemple de saint Philippe de Néri, gravons dans notre esprit et dans notre cœur, certaines maximes salutaires, telles

(1) Rom. 15, 3.

que celles-ci : « Notre vie finit, l'éternité, jamais. — Que sert de gagner le monde entier, sans la grâce de Dieu? — Quand on pense à l'enfer qu'on a mérité, toute peine paraît légère. » Une seule de ces maximes bien méditée, suffirait à sanctifier une âme. Saint Philippe pénétrait son cœur de ces vérités. Il se les rendait familières et pratiques, à l'aide de la lecture de la vie des Saints, dont il ne pouvait entendre lire les actions héroïques, sans pleurer de joie et de dévotion. Examinons quel attrait, quelle pensée domine habituellement en nous. Servons-nous-en contre les tentations, ou comme moyen de recueillement.

Imitons saint Philippe, dans le fréquent usage des oraisons jaculatoires. Ne commençons aucune action, sans élever notre cœur à Dieu. Prions dans nos peines, dans nos tentations, dans tous nos besoins spirituels et temporels. Faisons en sorte que notre vie soit une oraison continuelle, à l'aide de la bonne intention, et des entretiens intimes avec notre aimable Créateur. Heureuses les âmes qui vivent toujours en la présence de Dieu, implorent son assistance, et lui obéissent en tout! Elles ne manqueront pas de prospérer dans la vertu. *Omnia quæcumque faciet, prosperabuntur.*[1]

Comme saint Philippe de Néri, multiplions les actes d'offrande de nous-mêmes à Dieu. Nous sommes au Créateur, comme l'ouvrage à son ouvrier. Nous appartenons au Rédempteur, en vertu de son sang qui nous a rachetés. Nous devons donc reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous. C'est ce que nous faisons, en nous consacrant pleinement à son service. Avez-vous soin d'offrir au Seigneur, chaque matin, vos pensées, vos désirs, vos actions et vos peines, de resserrer ainsi les liens qui vous attachent au Bien suprême? Jésus s'immole sur tant d'autels, au profit de votre âme; hésiterez-vous à vous unir à lui pour devenir une victime de sa gloire et de son amour? C'est par lui, avec lui et en lui, dit la sainte Eglise, que tout honneur revient à Dieu, et que nous lui sommes entièrement consacrés.[2]

Aimable Sauveur! je m'offre à vous sans partage; disposez de moi comme il vous plaît. Accordez-moi la grâce de me

(1) Ps. 1, 4. (2) In Missa. *Per ipsum*, etc.

souvenir sans cesse de votre infinie bonté. Je me propose de faire toutes mes actions sous vos divins regards, avec la volonté de vous obéir.

O Marie! obtenez-moi l'esprit de foi, de prière et de dévouement.

PRATIQUE. — A l'exemple de saint Philippe de Néri, ne perdons jamais la joie spirituelle, et la générosité dans le service de Dieu.

MOIS DE JUIN.

PREMIER VENDREDI DU MOIS.

LE CŒUR DE JÉSUS EST LE CŒUR D'UN AMI.

PRÉPARATION. — « Personne, dit le Sauveur, ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.[1] »

1° Les sentiments du Cœur de Jésus à notre égard sont ceux d'un ami dévoué, — généreux, — et fidèle.

2° Répondons à son amitié, en nous attachant à sa personne, — en nous consacrant à son service, — en persévérant dans son amour.

PREMIER POINT.

Dès l'incarnation du Verbe, le Père éternel lui représenta les sacrifices que notre salut lui coûterait : « Pense, mon Fils, lui dit-il, qu'il te faudra naître dans une étable : au lieu du concert des Anges et de la lumière éternelle des cieux, tu ne trouveras dans cette triste grotte que le silence de la solitude et les ténèbres d'une nuit profonde. Dès lors, la souffrance, la pauvreté, l'humiliation seront ton partage, à tous les instants de ta vie mortelle. » Loin de s'effrayer d'une telle annonce, le Cœur de Jésus accepta sans hésiter les tourments qu'on lui

(1) Joan. 15, 13.

destinait. Il préféra notre salut à sa propre satisfaction, nous enseignant ainsi à le payer de retour, jusqu'au sacrifice de nos goûts et de notre volonté. *Oblatus est quia ipse voluit.*[1]

Non content de s'offrir au Père céleste en notre faveur, il embrassa réellement toutes les douleurs qu'il avait acceptées, et voulut les subir sans adoucissement. Bien plus, il chercha dans les siècles à venir de nouveaux sujets d'affliction, en prévoyant nos ingratitudes. Insatiable de sacrifices, son Cœur allait jusqu'à scruter les misères de l'humanité déchue, afin d'en sentir l'amertume. Quand vint le temps de sa Passion, il endura tous les supplices du corps et de l'âme, avec une générosité sans exemple. Oserons-nous, après cela, refuser à un tel Ami les actes de renoncement qu'il demande de nous?

Après nous avoir aimé jusqu'à son dernier soupir, il nous ouvrit sur la croix son Cœur sacré, et nous en fit un inviolable asile. Sur nos autels, comme sur autant de Calvaires, il s'immole chaque jour, nous faisant part des lumières dont il est le foyer, et des richesses ineffables de sa charité divine. « Un ami fidèle, dit l'Esprit-Saint, est une protection puissante, un remède de vie et d'immortalité.[2] » Jésus nous protège du fond des tabernacles ; il est notre remède : il guérit nos plaies, relève notre courage, ranime nos espérances. Compagnon assidu de notre exil, il nous rend les derniers devoirs à l'heure du trépas. Lui-même se fait notre Viatique, et nous ouvre les portes de l'éternité. Tel est cet incorruptible Ami que nous retrouverons encore dans la patrie, à la droite du trône de Dieu! En attendant, cessons de lui être si infidèles, si peu dévoués. Quand un ami du monde nous demande un service, nous nous empressons de le lui rendre; et voici que Jésus réclame de nous tous les jours le sacrifice de telle parole, de telle habitude, de ces répliques, de ces désobéissances, médisances que nous nous permettons si souvent, et il ne sait l'obtenir de nous. Est-ce là aimer un Dieu qui nous aime jusqu'à la folie?

(1) Is. 53, 7. (2) Eccli. 6, 14-16.

SECOND POINT.

Nos amis nous sont d'autant plus chers, que nous trouvons en eux plus de noblesse dans les sentiments, plus de droiture, de fidélité, et de vertus surnaturelles dans la conduite. Jésus possède non seulement tous ces avantages au suprême degré, mais encore une infinité d'autres plus précieux, et plus dignes de gagner notre affection. Son divin Cœur réunit en lui toutes les qualités, les perfections les plus sublimes. Sa divinité le fait exceller en grandeur, en sagesse, en puissance, en sainteté. Quel ami plus capable de s'attacher les cœurs de ceux qui le connaissent? L'aimer, c'est s'ennoblir, c'est se sanctifier, c'est devenir heureux. *Nimis honorati sunt, amici tui, Deus.*[1]

Des amis doivent être entre eux unis de pensées, de sentiments, de volontés. De là naît, de notre part, la nécessité du sacrifice. Nous devons immoler au Sauveur ce qui s'oppose en nous à sa doctrine, à ses inclinations, à sa conduite. Sacrifions donc nos goûts, quand il s'agit de lui obéir. Faisons-le régner sur notre intelligence, sur notre volonté. Dévouons-nous sans réserve à ce qu'il demande de nous. Il est juste qu'il soit la règle de l'amitié qu'il daigne contracter avec nos âmes.

Notre constance à lui plaire nous fera surtout répondre à son amitié. Lui-même est l'auteur et le modèle de la fidélité. Il en est l'Auteur, parce que la persévérance est un don de sa grâce. Il en est le Modèle, parce qu'il nous a aimés sans partage, à tous les instants de sa vie mortelle, et qu'il nous aime encore à tous les moments de sa vie eucharistique. Il nous portera éternellement dans son Cœur, si nous observons ses préceptes. Etes-vous stable dans le bien? N'écoutez-vous pas l'ennui, le dégoût, le découragement, plutôt que la pensée de plaire au Sacré-Cœur, en remplissant vos devoirs de piété et d'état? Gardez-vous de l'inconstance : elle vous ferait perdre en un seul jour le travail de plusieurs années.

O Cœur de mon aimable Maître! Cœur toujours ardent, tou-

(1) Ps. 138, 17.

jours sacrifié, toujours fidèle ! embrasez-moi de votre divine charité et donnez-moi le désir de vivre immolé sans relâche à votre bon plaisir. Je ne veux plus souhaiter ici-bas que le bonheur de vous être uni, par une entière soumission et une continuelle obéissance.

O Marie ! obtenez-moi des sentiments semblables à ceux de Jésus, votre adorable Fils.

PRATIQUE. — Méditons cette parole de saint Jérôme : « L'amitié trouve ou rend semblables ceux qui s'aiment. » *Amicitia pares aut accipit aut facit.*

VERTU SPÉCIALE A PRATIQUER
PENDANT LE MOIS : LA PURETÉ DU CORPS ET DE L'AME.

Première Méditation.

MOYENS DE CHASTETÉ.

PRÉPARATION. — « La pureté, dit l'Esprit-Saint, nous rapproche de Dieu.[1] »

1° Nous devons prendre des moyens de pratiquer la chasteté, parce que cette vertu est nécessaire, — qu'elle est difficile, — quoique toujours possible.

2° Ces moyens sont surtout : la fuite des dangers, — la mortification des sens, — et la dévotion envers la sainte Vierge. Employons constamment ces moyens efficaces, afin de rester purs durant toute notre vie.

PREMIER POINT.

Sans la chasteté, personne ne saurait parvenir au salut. L'arrêt en est porté : « Jamais une âme souillée du vice impur n'entrera dans la Jérusalem céleste.[2] » Si donc aucun mortel ne

(1) Sap. 6, 20. (2) Apoc. 21, 27.

peut arriver jusqu'à Dieu à moins d'être chaste, combien plus une âme, appelée à la perfection évangélique, devra-t-elle être ornée de cette vertu, avant d'être admise parmi les Anges et les Elus? C'est donc surtout à nous que s'adresse cette parole de l'Apôtre : « Pratiquez la pureté, sans laquelle personne ne verra Dieu. » *Sine qua nemo videbit Deum.*[1]

Cette vertu sans doute est difficile. Car, depuis la chute d'Adam, les sens se sont révoltés contre la raison, et la guerre qu'ils font à notre âme est des plus terribles et souvent des plus funestes. Le monde et le démon s'unissent encore à notre concupiscence, et s'efforcent de nous entraîner au mal. « Les combats sont de tous les jours, » dit saint Augustin, et ils ne finiront qu'avec notre vie. Combien de malheureux, lassés de cette longue lutte contre eux-mêmes, après avoir commencé par l'esprit, ont fini par la chair? Ces exemples doivent nous faire comprendre la nécessité de travailler à devenir chastes par vertu, puisque l'inclination contraire est en nous si forte et si enracinée. *Video aliam legem in membris meis.*[2]

Cependant, avec le secours de la grâce, il nous est toujours possible de nous vaincre. La vertu angélique réside principalement dans la volonté. Or, une volonté qui prie s'unit à la toute-puissance divine. Elle peut donc, à l'aide de la prière, rester inébranlable dans la résolution de ne jamais blesser la chasteté, même en chose légère. Elle peut, en veillant et en priant, éviter jusqu'à l'ombre d'une faute, et triompher de toutes les attaques. Soyons fidèles à suivre l'avis du Sauveur : « Veillez et priez, afin de ne pas succomber à la tentation. » Veillez-vous sur vous-même, sur vos sens, sur vos affections? fuyez-vous les dangers qui vous entourent? Priez-vous le Seigneur de vous protéger, de vous fortifier, de vous secourir? Toutes ces précautions sont nécessaires : « Car l'esprit est prompt, et la chair est faible.[3] » *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*

(1) Hebr. 12, 14. (2) Rom 7, 23. (3) Matth. 26, 31.

SECOND POINT.

Le Seigneur nous recommande de nous éloigner du péché, avec l'horreur que nous inspire un serpent.[1] On ne se contente pas de fuir la morsure des serpents ; on fuit encore leur contact et même leur voisinage. Si des personnes nous sont une occasion de péché, nous devons éviter jusqu'à leur présence et leurs discours. Saint Ambroise observe que le chaste Joseph ne voulut pas même écouter ce que la femme de Putiphar avait commencé à lui dire ; il prit aussitôt la fuite, persuadé qu'il était très dangereux de s'arrêter même à l'entendre. *Quasi a facie colubri fuge peccata.*

Mais comme notre plus grand ennemi est notre propre corps, il faut le mortifier, lui retrancher ce qui le rend indocile, et l'empêche de se soumettre à la raison et à la foi. Modérons-nous donc dans le boire et le manger ; gardons la modestie des regards ; fermons l'oreille aux discours peu décents ; imposons à notre corps un travail qui lui donne de l'exercice et attire l'attention de notre esprit. Avec ces précautions, nous serons à l'abri de bien des attaques, nous serons plus forts à l'heure du combat. « Je châtie mon corps, disait l'Apôtre, et je le réduis en servitude.[2] »

Ajoutons à ces moyens une tendre dévotion envers la très sainte Vierge. Marie est appelée « Mère de la divine dilection et Gardienne de la virginité.[3] » Une pratique très efficace, c'est de réciter tous les jours, le matin et le soir, trois *Ave Maria,* en l'honneur de la pureté sans tache de cette auguste Vierge. Une autre pratique plus efficace encore, et plus nécessaire, c'est d'invoquer son saint Nom uni à celui de Jésus, dans toutes les tentations contre la chasteté, et aussi longtemps que durent ces attaques. Est-ce ainsi que nous agissons ? n'attendons-nous pas, avant de prier, que la tentation ait déjà fait de fortes impressions sur nos sens ? ou bien ne prions-nous pas sans ferveur, sans confiance et surtout sans persévérance, nous décourageant lorsque le combat se prolonge ?

(1) Eccli. 21, 2. (2) 1 Cor. 9, 27. (3) Offi. eccl. de Purit. B. M. V.

Il n'est que trop vrai, ô Jésus ! que je suis vite déconcerté, quand l'ennemi m'attaque à l'improviste. Donnez-moi plus de calme, de fermeté, de volonté pour me tourner vers vous, et pour compter sur votre assistance.

O Marie ! rendez-moi fidèle à prier dans les tentations.

PRATIQUE. — Ne nous fions jamais à nos résolutions, mais seulement à l'assistance que Dieu donne à ceux qui prient et fuient les dangers.

VERTU SPÉCIALE A PRATIQUER PENDANT LE MOIS DE JUIN.

Seconde Méditation.

TENTATIONS CONTRE LA PURETÉ.

PRÉPARATION. — « Je sens dans mes membres, disait l'Apôtre, une loi contraire à la loi de mon esprit.[1] »

1° Le démon, — le monde, — et la chair, sont les sources fécondes des assauts contraires à la chasteté.

2° On peut distinguer, dans la tentation, trois différents degrés : la suggestion, — la délectation, — et le consentement. Prenons la résolution de repousser, dès le principe et à l'aide de la prière, toutes les attaques de nos ennemis.

PREMIER POINT

Depuis sa victoire remportée dans le paradis terrestre, le démon travaille à la ruine des hommes, et cherche à les surprendre par toutes sortes de pièges. Toutefois, il n'y a pas de mets qui lui soit plus agréable, dit le Prophète, que les âmes dévouées à Dieu. Il se donne plus de peine à poursuivre ceux qui veulent se sanctifier, qu'à tenter la multitude des chrétiens relâchés. C'est que son triomphe sur les amis de Dieu, lui pro-

(1) Rom. 7, 23.

cure plus de gloire, en produisant plus de scandale. Ne nous étonnons donc pas d'être l'objet des attaques de l'enfer. Les Saints eux-mêmes n'y ont point échappé.[1]

Nos rapports fréquents avec le siècle sont une autre source de tentations dangereuses. Ce que l'on voit, ce que l'on entend dans le monde, agit sur les sens et sur l'imagination, et porte le cœur au mal. Nous ne devrions avoir avec les personnes du dehors que les entretiens nécessaires, ceux qu'exige l'obéissance ou la charité. Si malgré ces précautions, Dieu permet que nous soyons tentés, recourons à lui avec confiance ; il nous préservera de toute chute. *Faciet cum tentatione proventum.*[2]

Notre concupiscence est la source la plus féconde des tentations impures. L'Apôtre lui-même en fait l'aveu.[3] Tous les Saints, convaincus que la chair est notre ennemie, prévenaient ses attaques, en l'affaiblissant, en la fatiguant, en la faisant souffrir. Si nous ne pouvons les suivre dans cette voie, prenons du moins leurs sentiments. Ne nous fions jamais à notre chair fragile. Mortifions-la ; réprimons ses convoitises ; retranchons à nos sens, surtout à la vue, au goût, au toucher. Est-ce ainsi que vous agissez, vous qui donnez toute liberté à vos regards, qui cherchez vos aises en tout, et flattez votre corps en toute occasion ? Ne négligez-vous pas de veiller sur vos pensées, sur vos affections, de peur qu'il ne s'y glisse quelque objet dangereux ? Sondez les dispositions de votre cœur.

SECOND POINT.

La suggestion est la première idée du mal qui se présente à l'esprit. Elle n'est pas un péché ; et si la volonté la rejette à l'instant c'est un mérite de plus. Les Saints eux-mêmes ont été tourmentés par de mauvaises pensées. « Lorsque le voleur assaille la porte, dit saint François de Sales, c'est signe qu'il n'est pas dans la maison. » Ainsi quand une âme se voit exposée à la tentation, au lieu de se croire en mauvais état, elle doit plutôt en conclure qu'elle n'est pas l'amie du démon, puis-

(1) 2 Cor. 12, 7. (2) 1 Cor. 10, 13. (3) Rom. 7, 19-24.

qu'il la poursuit de ses attaques. Il faut donc qu'elle prenne courage, et rejette promptement la tentation. *Vigilate omni tempore orantes.*[1]

Si, par inadvertance, elle ne repousse pas aussitôt la suggestion, ou si, malgré ses efforts, elle ne parvient pas à effacer complètement de son esprit l'image dangereuse qui la poursuit, elle commence à en ressentir un certain plaisir. Ce plaisir s'appelle délectation; tant qu'il reste dans les sens, dans l'imagination, dans le sentiment, sans envahir la volonté, il ne constitue jamais une faute, sinon peut-être une faute légère, quand on apporte quelque négligence à le repousser, ou quelque manque d'énergie dans la résistance. Il augmente même notre mérite, si nous le combattons courageusement, au moyen de la prière. *Clamabit ad me, et ego exaudiam eum.*[2]

Le consentement de notre volonté au plaisir impur d'une mauvaise pensée ou d'un mauvais désir, nous rend coupables de péché mortel, lorsque ce consentement est plein et délibéré. Nous nous préserverons de ce malheur, en nourrissant toujours l'horreur la plus vive du péché. Regardons-le comme le mal souverain, plus redoutable que la mort et l'enfer. Dieu le déteste infiniment; nous devons le haïr par-dessus tous les maux. Sont-ce là vos sentiments? préférez-vous perdre tous les biens plutôt que l'innocence et l'amitié divine? S'il en est ainsi, pourquoi chez vous ce peu de vigilance, de ferveur et d'esprit de prière? pourquoi cette liberté que vous donnez à vos sens, et cette négligence à recourir à Dieu lorsque vous êtes tenté?

O Jésus, mon Sauveur ! vous seul pouvez guider mon âme, parmi les pièges et les écueils que je rencontre sous mes pas. Purifiez mon esprit et mon cœur de toute pensée, de toute affection dont vous ne seriez pas l'objet.

O Marie ! obtenez-moi la victoire et la persévérance finale.

Pratique. — Combattons les tentations impures par le mépris, la diversion et la prière.

(1) Luc. 21, 36. (2) Ps. 90, 15.

Dimanche qui précède le 24 Juin.

FÊTE DE N.-D. DU PERPÉTUEL-SECOURS.

MARIE, MÈRE ET SECOURS PERPÉTUEL DES AMES.

PRÉPARATION. — « Mère de grâce, nous fait dire l'Eglise, secourez vos enfants qui vous implorent.[1] » Marie est tout à la fois notre Mère, et notre Secours perpétuel.

1° Elle est notre Mère par l'incarnation, — par la Rédemption, — et par la volonté de Jésus-Christ.

2° Dieu l'a rendue notre Perpétuel Secours, en la faisant Trésorière, — Médiatrice, — et Nourrice continuelle du genre humain racheté. Invoquons souvent Marie sous le titre de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

PREMIER POINT.

Ce n'est pas au hasard ni sans motif, que nous donnons à Marie le nom si doux de Mère : nous avions perdu la vie de la grâce, et nous l'avons recouvrée par son entremise. L'Archange Gabriel, en venant demander à la Vierge de Nazareth, son consentement à la Maternité divine, lui remit notre sort entre les mains. Elle aurait pu nous laisser dans la mort du péché ; mais elle préféra s'immoler elle-même, en acceptant une dignité qui lui coûterait si cher. Elle prononça donc ce *Fiat* qui nous rendit la vie, en permettant au Verbe incréé de s'incarner ici-bas. *Fiat mihi secundum Verbum tuum.*[2]

Marie devint encore notre Mère, en consentant à l'immolation de son Fils sur le Calvaire. Dans l'Incarnation, elle nous conçut, en quelque sorte, spirituellement ; au pied de la croix, elle nous enfanta dans la douleur. Jésus, en mourant, nous rendit la vie de la grâce. Marie y contribua par ses angoisses et par sa

(1) Brev. Offi. B. M. V. Perp. Succ. (2) Luc. I, 38.

charité. Elle doit donc être considérée, selon saint Augustin, comme la Mère spirituelle de tous les membres de Jésus, notre Chef.

C'est ce que le Sauveur déclara solennellement avant d'expirer. Du haut de la croix, il put contempler le touchant spectacle de cette Vierge fidèle, s'immolant avec lui, dans l'intérêt de notre salut. Il vit la douleur et le dévouement de son cœur généreux. Jugeant donc que l'heure était venue, de proclamer la maternité spirituelle de Marie, il dit à cette auguste Vierge : « Femme, voici votre fils ; » voici, dans la personne de Jean, tous mes disciples que vous enfantez à la grâce. Puis il dit au disciple lui-même : « Voici votre Mère. » *Ecce Mater tua.* La Vérité infaillible a parlé ; il n'y a donc plus à en douter : Marie est véritablement notre Mère ! C'est à nous de montrer que nous sommes ses enfants. Etes-vous attentif à l'honorer, à la prier, à la servir, à lui gagner des cœurs ? Lui parlez-vous comme un enfant à sa Mère, avec simplicité, avec tendresse et avec cette importunité qu'elle aime toujours de rencontrer en nous ? Priez-la avant vos exercices de piété, afin qu'elle vous aide à les accomplir avec ferveur et recueillement. Invoquez-la dans vos occupations pour qu'elle les dirige à la gloire de Dieu ; dans vos peines et vos embarras, pour qu'elle vous y fortifie et vous rende fidèle à n'y vouloir que le bon plaisir divin.

SECOND POINT.

Marie est la Trésorière du Seigneur, parce qu'il lui a remis, selon saint Bernard, toutes les grâces qu'il veut nous dispenser. Son dessein est de nous faire reconnaître que nous devons tout, après Jésus, à Marie, Réservoir des dons célestes. L'Eglise elle-même confirme ce sentiment, en faisant dire à la bienheureuse Vierge : « En moi se trouve toute espérance de vie et de vertu.[1] J'ai d'immenses trésors ; je veux en enrichir ceux qui m'aiment. » *Ut ditem diligentes me.*[2]

Chaque jour nous commettons des fautes. « Nous péchons

(1) Eccli. 24, 25. (2) Prov. 8, 18-21.

tous, dit saint Jacques, en beaucoup de rencontres.[1] » Nous avons donc besoin d'une Avocate auprès de notre Juge. Or qui, mieux que notre Mère, pourrait exercer cet emploi? Personne, répond saint Bernard. La Vierge immaculée est la plus pure, la plus sainte, la plus agréable à son Dieu, parmi toutes les créatures. Recourons à elle, après nos chutes. Demandons-lui le repentir, et le courage de nous relever. « C'est par vous, lui dit saint Augustin, que nous attendons la rémission de tous nos péchés. » *Per te speramus veniam omnium delictorum.*

Nous ne pouvons vivre spirituellement comme les Saints, sans une assistance continuelle de la grâce. Or, celle-ci est dispensée par Marie, à qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut.[2] L'Eglise l'appelle « la Mère de la divine grâce.[3] » En nous communiquant sans relâche cette manne cachée, ce lait invisible, la bienheureuse Vierge alimente sans cesse nos âmes, et devient ainsi notre Perpétuel Secours. Recourons à elle dans tous nos besoins. Invoquons-la contre l'enfer, contre le monde, contre nos passions. Prions-la de nous guérir de nos défauts, de nos penchants pervers. N'avez-vous pas souvent négligé de l'invoquer dans vos combats? Etes-vous toujours fidèle aux pratiques que vous vous êtes proposé de faire en son honneur? Comme l'enfant a besoin d'une nourrice, ainsi votre âme ne peut se passer de Marie. Priez-la donc sans vous lasser jamais.

O Vierge bénie du ciel et de la terre : c'est par votre entremise que j'ai reçu tous les biens. Obtenez-moi une foi vive, un sincère mépris de moi-même, et un désir fervent de vous connaître, de vous aimer, et de vivre sous votre protection.

PRATIQUE. — Tâchons de mériter, par une continuelle prière, le perpétuel secours de Marie.

(1) Jac. 3, 2. (2) S. Bern. de Sienne. (3) Lit. Laur.

21 Juin.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

LES VERTUS ET LES MÉRITES DU SAINT.

PRÉPARATION. — « Ayant vécu peu d'années, dit l'Esprit-Saint, il a rempli une longue carrière.[1] » Considérons les vertus et les mérites de saint Louis de Gonzague.

1° Sa foi était vive, — son recueillement profond, — sa mortification continuelle.

2° Sa vie, — sa mort, — sa gloire dans le ciel, montrent évidemment la grandeur de ses mérites. Imitons cet illustre Saint dans sa ferveur et dans son désir ardent de la perfection.

PREMIER POINT.

La foi se manifestait en lui par sa grande dévotion envers le très saint Sacrement, qui est appelé par l'Eglise « Mystère de foi : » *Mysterium fidei*. Il aurait voulu rester continuellement au pied des autels, et faire sa cour au Roi des rois. Ce fut au point que ses supérieurs jugèrent nécessaire de le modérer en cela. Lorsqu'ensuite le saint jeune homme devait passer devant le tabernacle, se sentant attiré par Jésus, et en même temps contraint de s'éloigner par obéissance, il disait à son bien-aimé Sauveur : « Seigneur ! ne me retenez pas, laissez-moi aller où me veulent mes supérieurs : » *Recede a me, Domine, recede.*

Son recueillement n'était pas moins admirable. Dès sa plus tendre jeunesse, Louis marchait en la présence de Dieu, gardant la modestie au point de ne pas même regarder sa propre mère. Il parvint à un tel degré de récollection, que la pensée de son bien-aimé Seigneur lui était devenue comme naturelle : il passait de longues heures en oraison, dans une union si

(1) Sap. 4, 13.

intime avec Dieu, que rien n'était capable de le distraire. Comparons notre recueillement au sien. Que de souvenirs importuns dans nos exercices de piété! D'où peuvent-ils nous venir, sinon de notre peu d'abnégation et d'empire sur nous-mêmes? Humilions-nous de la légèreté de notre esprit, et apportons-y remède. *Orabo spiritu, orabo et mente.*[1]

La mortification du saint jeune homme égalait son recueillement. Quoique d'une santé faible, il aimait à macérer son corps, et se plaisait dans les austérités. On lui disait un jour que la sainteté ne consiste pas dans ces rigueurs, mais dans l'abnégation de la volonté propre; il répondit sagement : « Il faut pratiquer celle-ci, sans négliger celles-là.[2] » Le Saint faisait entendre ainsi, que le renoncement à la volonté, étant plus nécessaire, il faut l'exercer avant tout, sans cependant négliger de mortifier le corps et les sens. Est-ce là notre maxime? Nos difficultés dans l'oraison ne viennent-elles pas de notre peu de soin à réprimer nos sens, à garder la modestie des yeux, à fermer l'oreille aux discours inutiles, à mortifier notre palais, à nous renoncer en beaucoup d'occasions? *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.*

SECOND POINT.

La vie de saint Louis de Gonzague se consuma en ferveur et en amour. Il souhaitait d'aimer Dieu autant qu'il le mérite; mais se voyant incapable d'effectuer ce désir, il souffrait un martyre intérieur qui faisait de sa personne une hostie vivante, sans cesse immolée par l'ardeur de la charité. C'est ainsi qu'en peu de temps, il acquit une perfection égale à celle des plus grands Saints. Car, selon saint Bernard, la vivacité et la sincérité de nos bons désirs est la mesure de notre progrès dans la vertu.

La mort précieuse de notre Saint prouve la sainteté de sa vie. Il n'avait que vingt-trois ans, lorsqu'il vit approcher le trépas; cependant, loin d'en ressentir de l'appréhension, il s'y disposa avec une joie sainte, fruit de son amour envers Dieu.

(1) 1 Cor. 14, 15. (2) Matth. 23, 23.

Il s'estimait heureux d'échapper aux dangers de cette vie : « Maintenant, disait-il, j'ai quelque probabilité d'être en grâce avec Dieu; ne sachant ce qui peut m'arriver dans la suite, je meurs volontiers, s'il plaît à Notre-Seigneur de m'appeler à lui. » Il mourut en effet, plein de contentement et enrichi de vertus; il fut victime de sa charité envers Dieu et envers le prochain, ayant contracté sa maladie au service des pestiférés. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*[1]

Sa gloire dans le ciel achève de nous convaincre de la grandeur de ses mérites. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi eut le bonheur de pouvoir contempler, dans une extase, la beauté ravissante des Elus. Saint Louis de Gonzague lui parut entouré d'une gloire si grande, qu'elle avoua n'avoir pas cru jusque-là qu'il en fût de pareille dans les cieux. Jugeons par là des mérites immenses que dut acquérir ce grand Saint, pendant le peu d'années qu'il vécut sur la terre. Etes-vous, comme lui, fervent et ardent dans le service de Dieu? Hélas! vous languissez dans la pratique du renoncement, de la pénitence, de la mortification; vous obéissez péniblement, vous méditez, vous communiez, vous priez sans goût; vous n'avez d'ardeur que pour vous satisfaire. Est-ce là servir Dieu, comme l'ont servi les Saints?

O Jésus! embrasez-moi de cet amour qui me fasse toujours penser à vous, toujours vous désirer, vous glorifier, et accomplir en tout votre volonté sainte. Augmentez en moi le désir de vous appartenir sans réserve.

O Marie! obtenez-moi le zèle de mon avancement dans la vertu.

Pratique. — A l'exemple de saint Louis de Gonzague, aimons beaucoup l'oraison, sans laquelle, disait-il, on ne parvient jamais à une perfection solide et durable.

(1) Ps. 115, 6.

24 Juin.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

LES GRANDEURS DU SAINT.

PRÉPARATION. — *Erit magnus coram Domino.*[1] L'Esprit-Saint lui-même a déclaré que saint Jean-Baptiste « serait grand devant le Seigneur. »

1° Il fut grand à sa naissance.

2° Il le fut jusqu'à sa mort. Plaçons notre grandeur à nous assujettir pleinement à Dieu.

PREMIER POINT.

La vraie grandeur ne consiste pas dans la noblesse et les exploits, mais dans la ressemblance avec le type de toute grandeur morale, qui est Jésus-Christ. Saint Jean-Baptiste fut grand dès sa naissance, parce que dès lors déjà il ressemblait au Verbe incarné. Comme l'archange Gabriël annonça à Marie l'incarnation du Verbe, ainsi le même envoyé céleste prédit à Zacharie la naissance de Jean-Baptiste. Jésus, la pureté même et rempli du Saint-Esprit dès sa conception, vint sanctifier son Précurseur et le remplir de l'esprit de Dieu, par l'entremise de Marie, avant même qu'il eût vu le jour. Jean-Baptiste naquit donc pur, agréable au Seigneur, possédant déjà l'usage de la raison, et pratiquant intérieurement toutes les vertus. Plusieurs miracles éclatèrent à sa naissance : son nom fut révélé du ciel à ses parents ; Zacharie recouvra la parole qu'il avait perdue, et chanta le beau cantique du *Benedictus*, que l'Eglise met encore tous les jours dans la bouche de ses prêtres par tout l'univers. Qu'il est donc grand celui dont la naissance est illustrée par de telles manifestations célestes ! Les voisins étonnés se deman-

(1) Luc. 1, 15.

daient : « Que pensez-vous que sera cet enfant,[1] » et la joie débordait de tous les cœurs. *Multi in nativitate ejus gaudebunt.*[2] L'Eglise célèbre la mort des Saints ou leur entrée au ciel ; saint Jean-Baptiste est le seul dont elle célèbre aussi la naissance : elle semble vouloir le canoniser dès son apparition en ce monde ; tant sa nativité est entourée d'éclat et apporte de joie au ciel et à la terre ! Ne vous glorifiez-vous pas peut-être d'être sorti d'une famille riche, ayant des titres de noblesse ou des ancêtres illustres ? n'en parlez-vous pas souvent avec complaisance ? N'affectez-vous pas une science, une piété qui vous manquent ? Ne vous piquez-vous pas de paraître poli, affable, prudent, charitable, dévoué, de soigner bien le dehors sans trop vous inquiéter du dedans, comme si la grandeur consistait dans les apparences, et non dans la réalité ? Sondez là-dessus vos dispositions.

SECOND POINT.

Saint Jean-Baptiste fut grand jusqu'à sa mort. Dès l'âge de trois ans, selon la tradition, il se retira au désert. Il y mena une vie surhumaine, passant les jours et les nuits en oraison, et ne prenant que peu de nourriture et de repos. Quand arriva le temps de se manifester et de commencer sa mission de Précurseur du Messie, il prêcha les multitudes qui affluaient autour de lui ; il disait la vérité à tous, sans acception de personnes. Les pharisiens, les sadducéens, les riches de la nation, s'empressaient pour entendre ses discours. Il leur parlait sans ménagement, les reprenait de leurs vices, les menaçait de l'enfer, s'ils ne faisaient pénitence. Il convertit ainsi un grand nombre de pécheurs. Jésus a fait de lui cet éloge : « Oui, je vous le déclare, Jean est plus qu'un Prophète ; c'est de lui qu'il a été dit : Voici que j'envoie mon Ange devant votre face, et il préparera la voie devant vous.[3] Entre tous ceux qui sont nés de la femme, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste.[4] » Il fut choisi de Dieu pour baptiser le Sauveur, pour manifester au monde

(1) Luc. 1, 66.
(2) Ibid. 14.
(3) Matth. 11, 10.
(4) Ibid. 11.

l'Agneau de Dieu, pour confesser sa divinité et préparer les peuples à sa venue. Ce qui met le comble à sa grandeur, c'est que les privilèges dont il fut enrichi, les succès de ses prédications, l'empressement des foules à venir à lui, l'attachement sincère de ses disciples, rien ne fut capable d'altérer son humilité et de lui inspirer la moindre envie de la gloire de Jésus. Il mourut martyr de son zèle apostolique, pour la défense de la chasteté qu'Hérode avait violée. Que d'instructions dans une vie si courte, qui ne dura guère que trente-trois ans! Votre vie est-elle remplie d'actions saintes, d'actes de vertus intérieures et extérieures? Avez-vous comme saint Jean-Baptiste, servi Dieu dès votre enfance de toute la ferveur dont vous étiez capable? Si vous ne l'avez point fait, c'est un motif de plus de racheter maintenant le temps perdu.

O mon Jésus! comme votre saint Précurseur, je veux m'exercer à la prière, à la mortification, à l'humilité, à toutes les vertus qui font vos serviteurs fidèles. Je ne craindrai plus le respect humain, quand il s'agira d'accomplir un devoir.

O Marie! obtenez-moi le détachement parfait et la ferveur constante, dont saint Jean-Baptiste m'a donné l'exemple.

Pratique. — Prions ce grand Saint d'inspirer à tous les missionnaires l'esprit apostolique dont il était animé.

---

25 Juin.

JÉSUS ENFANT.

PURETÉ DU VERBE INCARNÉ.

Préparation. — « Jésus, le Lis des vallées, dit saint Bernard, se plaît parmi les lis. »

1° Jésus Enfant est pur en lui-même, — en sa naissance, — en toute sa vie.

2° Il est la source de notre pureté, parce qu'il nous a mérité le pardon de nos péchés, — la force de vaincre les tentations, —

et le courage d'aspirer à la perfection de l'angélique vertu. Invoquons Jésus et Marie, dans tous les combats contre nos passions.

PREMIER POINT.

L'Apôtre saint Paul appelle Jésus-Christ : « Saint, innocent, sans tache : » *Sanctus, innocens, impollutus.*[1] Jésus est, en effet, la sainteté, l'innocence, la pureté même. Le Père éternel a mis en lui toutes ses complaisances ; et bien que revêtu d'une chair semblable à notre chair pécheresse, comme parle l'Apôtre,[2] il n'en demeure pas moins la blancheur de la Lumière éternelle, et le miroir immaculé du Dieu trois fois Saint. C'est par lui que la concupiscence est réfrénée en nous, et que nous sommes préservés des souillures du péché.

Le Sauveur n'est pas seulement pur en lui-même, mais encore dans sa naissance. Si vous lui dites : « Charmant Enfant qui reposez dans une crèche ! quelle est votre origine ? » Il répond : « Mon Père, c'est Dieu lui-même. — Quoi ! vous êtes le Fils de Dieu, et vous naissez comme les enfants d'Adam ! — Oui, mais ma Mère est restée Vierge, parce qu'elle m'a conçu miraculeusement par l'opération du Saint-Esprit. » Jésus est donc pur en sa naissance, puisqu'il est le fruit de la Virginité.[3] *Quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei.*[4]

Aussi aima-t-il les âmes pures durant toute sa vie. Non seulement sa Mère fut Vierge, mais Vierge immaculée, la Vierge par excellence. Saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Evangéliste, qui furent unis au Sauveur par des liens particuliers, sont tous vierges. L'Eglise et les Prêtres, qui l'approchent de si près au Sacrement de l'autel, doivent être ornés des lis de la virginité. L'Esprit-Saint nous le représente se nourrissant parmi les lis.[5] Comme le démon, esprit immonde, se repaît des souillures du vice impur ; ainsi l'Enfant divin, l'Innocence infinie, trouve ses délices dans les âmes vraiment chastes. Estimons-nous et aimons-nous sincèrement l'angélique vertu ?

(1) Hebr. 7, 26. (2) Rom. 8, 3.
(3) S. Ambr. et Symb. Apost. (4) Luc. 1, 35. (5) Cant. 6, 2.

Fuyons-nous ce qui pourrait la ternir, en mortifiant nos regards, notre palais, tous nos sens? Dans nos combats, avons-nous soin d'invoquer promptement et sans perdre la paix, les saints Noms de Jésus et de Marie? Si la tentation continue, persévérons-nous dans la prière, en attachant notre esprit à quelque bonne pensée? A ce prix, la victoire nous sera toujours assurée. Elle nous méritera la couronne éternelle. *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.*[1]

SECOND POINT.

L'Apôtre assure que le Sauveur est devenu notre justice par sa mort douloureuse.[2] « Il nous a justifiés, dit saint Bernard, en effaçant nos fautes. » Dieu le Père accepta, en notre faveur, les souffrances de Jésus Enfant; il accepta le sacrifice qu'il faisait de lui-même dès la crèche, et qu'il devait consommer sur la Croix. Il l'accepta, en expiation de nos péchés, surtout de nos péchés sensuels, et des imperfections que nous commettons contre l'angélique vertu.

Dès sa naissance, Jésus triompha des puissances de l'enfer, par ses mérites, et nous obtint la force de mettre en fuite tous nos ennemis. Qui pourrait se plaindre de sa défaite, après avoir refusé les armes destinées à notre défense? Il en est qui s'excusent, en disant qu'ils sont de chair, qu'ils sont faibles; mais comment leur faiblesse peut-elle les disculper, après la venue de Jésus-Christ? Le Sauveur leur promet d'exaucer leurs prières, et de les protéger dans les combats. S'ils sont vaincus par la concupiscence, c'est qu'ils manquent de promptitude et de constance dans leur recours à Jésus. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*[3]

Le Verbe incarné nous a mérité le courage d'aspirer à la pureté parfaite. Nous le ferons principalement au moyen de l'oraison, des sacrements, et de la mortification des sens. Il est dit du Sauveur que, pendant sa vie mortelle, une force secrète sortait de sa personne, et guérissait tout le monde.[4] Cette force

(1) Matth. 26, 41.
(2) 1 Cor. 1, 30.
(3) Matth. 26, 41.
(4) Luc. 6, 19.

se communique encore de nos jours à ceux qui s'approchent dignement de la table sacrée, à ceux qui s'entretiennent avec Jésus dans l'oraison, et portent dans leur chair la mortification de l'Homme-Dieu. Etes-vous bien résolu de veiller sur vous-même, de réprimer vos penchants, de purifier vos affections? Attachez-vous de cœur à Celui que l'Esprit-Saint appelle « le Froment des Elus et le Vin qui fait germer les lis de la virginité,[1] » à Celui, dit l'Eglise, qu'on ne saurait aimer sans être chaste, qu'on ne saurait toucher sans être pur, qu'on ne saurait épouser sans être vierge.[2]

Aimable Enfant, foyer d'innocence! vous êtes plus pur que les rayons des cieux. Je me propose de chercher, dans la prière et les sacrements, le courage de me mortifier, et de pratiquer, à votre exemple, l'angélique vertu.

O Marie, Vierge immaculée! répandez, dans mon corps et dans mon âme, une pureté toute céleste.

Pratique. — « Le plus puissant moyen de vaincre les tentations impures, dit saint Antoine, abbé, c'est la joie du cœur et le souvenir de Dieu. »

---

29 Juin.

SAINT PIERRE ET SAINT PAUL

PRIVILÈGES ET VERTUS DE SAINT PIERRE.

Préparation. — « J'ai prié pour toi, disait le Sauveur à saint Pierre, afin que ta foi ne défaille point.[3] »

1° Saint Pierre fut établi par Jésus comme le fondement spirituel de l'Eglise; il reçut le pouvoir des clefs, et le privilège de l'infaillibilité.

2° Considérons parmi ses vertus : son grand amour des âmes, — et sa fermeté inébranlable. Soumettons-nous d'esprit

(1) Zach. 9, 17. (2) Brev. 21 Jan S. Agn. (3) Luc. 22, 32.

et de cœur aux enseignements du Chef de l'Eglise, successeur de saint Pierre.

PREMIER POINT.

Saint Pierre vient de proclamer la divinité de Jésus-Christ : « Et moi, lui réplique Jésus, je te déclare que tu es Pierre, et que sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise.[1] » D'après ces paroles, il est hors de doute que saint Pierre et ses successeurs sont établis sur la terre, comme fondement et soutien de tout l'édifice spirituel de l'Eglise. Jésus dit encore au Prince des Apôtres : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel.[2] » Par le mot Clefs, la puissance suprême se trouve assurée à saint Pierre. Le même pouvoir fut accordé aux autres Apôtres, mais subordonné à celui de Pierre, leur Chef. « Simon, Simon ! lui disait le Sauveur, voici que Satan a demandé à vous cribler tous comme on crible le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Lors donc que tu auras été converti, aie soin d'affermir tes frères.[3] » Par ces paroles, Jésus-Christ assure à saint Pierre et à ses successeurs, le privilège de l'infaillibilité doctrinale en matière de foi et de mœurs. Le Concile du Vatican oblige tous les fidèles à croire cette vérité, c'est-à-dire, que le Pape est infaillible, lorsqu'il parle *ex cathedra*, ou comme Docteur suprême de l'Eglise universelle.

Quel bonheur pour nous d'appartenir à l'Eglise de Jésus-Christ, qui a reçu du divin Maître tant de privilèges, tant de garanties et d'assurances, tant de moyens pour nous conduire au salut ! Il nous suffit de suivre ses enseignements, sans même les examiner ; il nous suffit d'obéir à ses préceptes, d'employer les moyens qu'elle nous donne, et nous serons certainement sauvés. Quelle douce pensée : « Je suis enfant de l'Eglise, je participe à ses sacrements, j'ai part à ses prières, à ses mérites, à ses indulgences. Je n'ai qu'à me laisser conduire par elle, et j'arriverai au port de l'éternité bienheureuse ! » Examinons si nous profi-

(1) Matth. 16, 18. (2) Ibid. 19. (3) Luc. 22, 31.

tons des moyens que cette tendre Mère met à notre disposition, pour nous préserver du péché et nous sanctifier. Comment recevons-nous les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie? Comment et combien prions-nous? Entendons-nous avec fruit la parole de Dieu? Profitons-nous des lectures que l'Eglise recommande et approuve? A ce prix, nous serons les enfants fidèles de cette Mère pleine de tendresse.

SECOND POINT.

Le Sauveur avait dit à saint Pierre, à trois reprises différentes : « Simon, fils de Jean! m'aimez-vous? » et sur la réponse affirmative de l'Apôtre, il avait ajouté : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. » C'était en d'autres termes lui recommander le zèle des âmes. Ce zèle ardent, le Prince des Apôtres le reçut à un haut degré, le jour de la Pentecôte. Il prêcha Jésus crucifié aux Juifs réunis de toutes les contrées, à ceux-là même qui abhorraient le divin Maître, et le regardaient comme un imposteur. Malgré les préjugés de son auditoire, Pierre convertit trois mille personnes dans une première prédication, et cinq mille dans la seconde; tant l'ardeur de sa charité rendait sa parole puissante! *Pasce agnos meos, pasce oves meas.*[1]

Ce zèle était soutenu par une fermeté tout apostolique. Que de fois le Sanhédrin juif voulut interdire aux Apôtres la prédication de Jésus crucifié! on les fit battre de verges, on les mit en prison; mais rien ne pouvait les intimider. Pierre, leur Chef, répondait en leur nom : *Non possumus.*[2] « Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu. Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Cette énergie de langage dans le Prince des Apôtres, naguère si faible, prouve que le Saint-Esprit l'avait entièrement transformé. En est-il de même pour vous? ne portez-vous pas dans l'âme toutes les faiblesses qu'engendrent la vanité, l'amour-propre, la vaine gloire, le respect humain, le soin excessif de votre santé, de votre réputation? Savez-vous sacrifier ces futilités, quand il s'agit de remplir un

(1) Joan. 21, 16-17.

(2) Act. 4.

devoir, d'éviter une faute, ou d'agir selon votre conscience? Que de prétextes n'apportez-vous pas pour calmer vos remords, et faire céder la grâce à la nature! Quand aurez-vous le courage de dire avec saint Pierre : *Non possumus* : Je ne puis pas faire ce que vous me demandez, je ne puis pas trahir mon devoir, manquer à ce précepte, transgresser cette loi, commettre cette faute, quelque légère qu'elle paraisse; je ne le peux, ni ne le veux pas! *Non possumus*.

O mon Jésus! j'implore votre clémence pour tant de manquements dont je me suis rendu coupable envers vous, par ma faiblesse, mon inconstance et ma lâcheté. Accordez-moi la victoire sur mes répugnances et mes vaines craintes, quand il s'agit de vous servir.

O Marie! fortifiez mon âme dans tous ses combats.

PRATIQUE. — Ne prenons jamais de résolution sans la recommander à Dieu, afin qu'il nous y rende fidèles.

---

30 Juin.

COMMÉMORAISON DE SAINT PAUL.

VERTUS DU GRAND APOTRE.

PRÉPARATION. — « J'ai travaillé, dit l'Apôtre, plus que tous les autres, non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi.[1] » Considérons l'amour et le zèle de l'Apôtre des nations.

1° Son amour fut généreux, puisque l'Apôtre se donna pleinement à Dieu; — il fut constant, au milieu des difficultés du saint ministère; — il fut contemplatif, malgré l'activité surprenante de saint Paul.

2° Voyons de plus son zèle, zèle surnaturel, — infatigable, — désintéressé. Notre amour et notre zèle possèdent-ils toutes ces qualités?

(1) 1 Cor. 15, 10.

PREMIER POINT.

Aussitôt que l'Apôtre eut reconnu Jésus-Christ, qu'il avait jusque-là poursuivi dans ses membres, il se donna généreusement à lui : « Seigneur, lui dit-il résolument, que voulez-vous que je fasse ?[1] » Cette disposition prompte et entière à se livrer au bon plaisir de Dieu, fut si agréable au Rédempteur, qu'il proclama le nouveau converti « un Vase d'élection, destiné à porter son Nom sacré aux nations et aux rois, et à tous les enfants d'Israël.[2] » Tel fut le premier acte de saint Paul : il se donna sans réserve à Jésus, dès le commencement de sa conversion.

Son amour ne fut pas moins constant que généreux. Sans craindre les obstacles, Paul se mit à prêcher Jésus crucifié dans les synagogues, c'est-à-dire, parmi les Juifs, ses plus mortels ennemis. Que n'eut-il pas à endurer, dans son ministère, durant tout le cours de sa vie ! « Je lui montrerai, avait dit le Sauveur, combien de tribulations et de peines il devra souffrir à cause de mon Nom.[3] » Les effets suivirent bientôt la prophétie ; et l'Apôtre racontant lui-même la longue histoire de ses souffrances, avoue qu'à Ephèse il avait pris en dégoût la vie présente. Toutefois, son amour envers Jésus le soutint, au milieu des persécutions et des adversités. Si nous aimons solidement Jésus-Christ, nous saurons, comme l'Apôtre, souffrir à son service. *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.*[4]

L'Apôtre unissait l'oraison la plus élevée aux travaux distrayants de son ministère. Lui-même raconte, avec une profonde humilité, ses extases et ses ravissements. « Je connais un homme, dit-il, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel. Il y entendit des paroles ineffables que personne ne saurait exprimer.[5] » Ainsi, dans son amour envers Jésus-Christ, savait-il unir la contemplation la plus sublime aux occupations les plus incessantes. En est-il ainsi de vous ? unissez-vous la prière au travail, la pensée de Dieu à toutes vos actions, la bonne inten-

(1) Act. 9, 6. (2) Ibid. 15. (3) Ibid. 16.
(4) Cant. 8, 7. (5) 2 Cor. 12, 1-5.

tion et des aspirations ferventes à l'accomplissement des devoirs ordinaires? Plus on est occupé, plus on a besoin de prier et de se recueillir. Faites-le du moins par le désir du cœur ; interrompez de temps en temps votre travail, pour élever votre âme à Dieu, et lui demander ses lumières et ses grâces. *Sine me nihil potestis facere.*[1]

SECOND POINT.

Ce n'était pas l'ardeur du tempérament qui poussait l'Apôtre à travailler au salut des pécheurs. La volonté de Jésus-Christ et le prix des âmes, le pressaient sans cesse de rechercher avec ardeur les brebis égarées. Il était si assuré de la droiture de ses intentions, qu'il se confiait saintement dans le grand nombre de juifs et de païens qu'il avait convertis. « Quelle est notre espérance, dit-il aux premiers fidèles, quelle est notre joie, notre couronne? n'est-ce pas vous, en présence de Notre-Seigneur, au jour de son avènement?[2] »

Son zèle était infatigable. « Quoique créé le dernier des Apôtres, dit saint Jérôme, il travailla plus que les autres, et devint le premier en mérites. » Que de contrées il a parcourues! que de villes et de bourgades il a évangélisées! Que d'âmes il a sauvées, en les attirant à Jésus-Christ! Demandons à ce modèle des hommes apostoliques, une étincelle de son zèle ardent et invincible, afin que nous puissions comme lui, travailler sans relâche à gagner des cœurs à Dieu. « Sauver une âme, dit saint Jean Chrysostome, c'est plus que de donner d'immenses richesses aux pauvres. »

Saint Paul était animé d'un zèle si désintéressé, qu'il disait aux prêtres d'Ephèse : « Je n'ai désiré recevoir de personne ni argent, ni or, ni vêtements : et vous savez vous-mêmes que ces mains que vous voyez, m'ont fourni tout ce qui m'était nécessaire, et à ceux qui vivaient avec moi.[3] » Tel était le détachement de l'Apôtre, quant aux biens temporels! Il ne faisait pas plus de cas de sa réputation. Ne cherchant que la gloire de Dieu, il souhaitait même d'être anathème pour les Juifs, qu'il

(1) Joan. 15, 5. (2) 1 Thess. 2, 19. (3) Act. 20, 33.

appelait ses frères.[1] Notre zèle est-il surnaturel, comme celui de saint Paul? Ne cherchons-nous pas notre intérêt, notre gloire, notre satisfaction, dans les actions même les plus saintes? Tâchons de vivre toujours humbles, recueillis, détachés. Ne cherchons à l'avenir que l'honneur et le contentement de Jésus.

Aimable Rédempteur! accordez-moi cette ardeur qui pressait l'Apôtre des nations à travailler à votre gloire et au salut des âmes. Communiquez à mon cœur une charité toujours fervente, toujours généreuse et désintéressée.

O Marie! faites-moi placer mon bonheur dans le service de Dieu.

PRATIQUE. — Examinons-nous sur la pureté d'intention.

(1) Rom. 9, 3.

MÉDITATIONS

SUR SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI

DOCTEUR DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE.*

---

3 Août.

SAINT ALPHONSE, MODÈLE DE FOI.

PRÉPARATION. — *Justus autem meus ex fide vivit.* « Mon juste, dit le Seigneur, vit de la foi.[1] »

1° La foi d'Alphonse se manifestait par ses paroles, — par sa ferveur, — par son zèle.

2° Nous l'imiterons, à l'aide des maximes pieuses, — des réflexions saintes, — des pratiques de piété. Formons des actes de foi sur les motifs des vertus que nous exerçons chaque jour.

PREMIER POINT.

Alphonse louait saint Louis, roi de France, d'aller de temps en temps auprès des Fonts baptismaux, rendre grâces au Seigneur, de l'avoir fait enfant de l'Eglise catholique. « Ne cessons jamais, disait-il, de remercier Dieu du grand bienfait de la foi. » Il prescrivit aux membres de sa Congrégation, de recommander à Dieu la conversion des hérétiques et des infidèles. Il les animait à sacrifier volontiers leur vie, à la défense des vérités révélées. N'oublions point que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu.[2] « Cette vertu, dit le saint Concile de Trente, est le fonde-

(1) Hebr. 10, 38.

(2) Ibid. 11, 6.

(*) Sa fête se célèbre le 2 Août.

ment et la racine de toute justification. » *Fundamentum et radix omnis justificationis.*[1]

La ferveur d'Alphonse était l'expression fidèle de sa foi. Quand il entrait dans le Lieu saint, c'était comme en tremblant, tant il était pénétré de respect. Il s'approchait du bénitier, et faisait très dévotement le signe de la croix. Tous les matins, il montait à l'autel avec une piété tout angélique. On eût dit alors qu'il n'était plus un homme, mais un de ces Esprits bienheureux qui se tiennent devant le trône de Dieu. Toute sa vie témoigne de la vivacité de sa croyance. Il passait de longues heures dans les églises, et remplissait tous ses devoirs en la présence de Dieu. Si nous sommes lâches pendant l'oraison, peu recueillis devant les tabernacles, c'est une marque de la faiblesse de notre foi.

Le zèle d'Alphonse manifestait surtout la fermeté de sa croyance. Etant encore séculier, il s'occupait déjà d'instruire de la religion, les pauvres malades qu'il allait visiter dans les hôpitaux. Devenu prêtre, missionnaire, et plus tard évêque, il s'employa sans relâche à réveiller la foi parmi les chrétiens. Il sut encore publier des écrits contre toutes les hérésies, spécialement contre l'impiété du dix-huitième siècle. Avez-vous la même ardeur pour professer et défendre votre croyance? Un mot, un sourire, une plaisanterie vous fait trembler et ébranle votre foi. La pensée qu'on se moquera de vous, ne vous fait-elle pas négliger certains devoirs que la conscience impose? Examinez là-dessus votre conduite, et tâchez d'agir désormais en tout et partout par des principes de foi.

SECOND POINT.

Les maximes pieuses se puisent dans de bonnes lectures, et sont un des aliments de notre foi. « Une seule de ces sentences bien méditée, disait Alphonse, pourrait suffire à faire un Saint. » Et en effet, puisque les vérités révélées sont liées entre elles d'une manière inséparable, nous ne pouvons être impressionnés

(1) Sess. 6, cap. 8.

par l'une, sans subir l'influence des autres. D'où il arrive que l'homme d'une maxime et d'une vertu, quand il est mû par la grâce, s'unit en peu de temps au souverain Bien. Servons-nous donc des pensées qui font haïr le péché, estimer l'amitié divine, aspirer sans relâche au parfait détachement. *Quæcumque vera, sancta, hæc cogitate.*

Les réflexions saintes que nous faisons en certaines circonstances, contribuent beaucoup aussi à fortifier notre foi. Il nous arrive, par exemple, d'entendre parler de crimes commis, de morts subites, d'événements inattendus. Pensons alors aux maux que nous cause le péché, à la brièveté de la vie, à la fragilité des biens du siècle. Etendons ces réflexions aux détails de notre conduite. Il nous survient un accident, une contrariété, une obédience difficile : au lieu de nous en prendre aux causes secondes, remontons, par la foi, jusqu'à Dieu. Acceptons de sa main tout ce qui blesse nos inclinations. *Bona et mala a Deo sunt.*[2]

Les exercices de piété sont un autre aliment de notre foi. Ils nous fournissent l'occasion d'en faire souvent des actes, tantôt sur les vérités du salut, tantôt sur la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, ou bien sur la Passion, ou sur les motifs d'imiter notre divin Modèle. Ces actes, formés dans les pratiques pieuses, consolident et alimentent notre croyance. Dirigeons-les de préférence sur les mystères qui nous font le plus d'impression, et entretiennent mieux notre ferveur. « Il est difficile de vivre mal, quand on croit bien, » dit le saint Evêque d'Hippone. La foi est la mesure et la règle de la sainteté de notre vie. Examinons donc si notre foi est ferme, vive, universelle. Dirige-t-elle toutes nos intentions, nos affections, nos désirs, nos actions, toute notre conduite? *Ostendam tibi ex operibus fidem meam.*[3]

O mon Jésus! vous qui avez donné à saint Alphonse le don d'une foi vive, d'une piété tendre! daignez communiquer à mon cœur vos lumières et vos grâces, afin que j'agisse en tout selon votre bon plaisir. Je me propose de réveiller désormais

(1) Phil. 4, 8. (2) Eccli. 11, 14. (3) Jac. 2, 18.

ma ferveur, à l'aide de pensées frappantes et d'une prière continuelle.

O Marie! obtenez-moi le don d'une foi vive et agissante, qui me conduise à Jésus et à vous.

PRATIQUE. — Suivons le conseil que donnait saint Alphonse : « A la vue des objets extérieurs, élevons-nous par la foi à la pensée de Dieu. »

---

4 Août.

SAINT ALPHONSE, MODÈLE D'ESPÉRANCE.

PRÉPARATION. — « Nous avons, dit l'Apôtre, une espérance qui est pour notre âme, comme une ancre sûre et ferme.[1] »

1° Saint Alphonse manifesta la fermeté de son espérance, dans les tentations, — dans les persécutions, — dans toute sa conduite.

2° Nous pourrons affermir notre confiance en Dieu, à l'aide de la prière dans nos combats, — du courage dans les épreuves, — des actes d'espérance fréquemment répétés. Exerçons-nous à la confiance surnaturelle pendant la vie, afin d'en recueillir les fruits salutaires dans les angoisses de la mort.

PREMIER POINT.

Quand le Seigneur veut perfectionner une vertu dans une âme, il permet qu'elle y soit attaquée par des tentations violentes. Ces assauts ne manquèrent pas à notre Saint. Le démon essaya par toutes sortes de moyens de le jeter dans le désespoir ; mais Alphonse portant ses regards sur Jésus crucifié et sur la Mère des douleurs, rendait inutiles les efforts de son ennemi. « Mon Rédempteur! s'écriait-il, vous êtes mon espérance. Marie, ma Mère! je me confie en vous. » Ces victoires

(1) Hebr. 6, 18.

contribuèrent beaucoup à affermir la confiance du Saint, à la rendre héroïque et invincible.

Alphonse eut beaucoup de persécutions à endurer, pendant le cours de sa vie. Quand il voulut fonder sa Congrégation, il dut supporter des épreuves de tout genre, de la part de ses parents, de ses amis. Son Institut une fois établi, il le vit sur le point d'être englouti par la tempête. Le Saint ne se découragea jamais. Son espoir était dans le bras tout-puissant qui l'avait toujours soutenu. « Cette Congrégation est l'œuvre de Dieu, disait-il ; il saura la défendre. » Il prenait toutefois les moyens humains qui étaient en son pouvoir. Usons de même de toutes nos ressources, dans les circonstances difficiles ; mais ne plaçons notre appui que dans l'assistance divine. *In Deo speravi ; non timebo quid faciat mihi caro.*[1]

Toute la conduite du saint Docteur témoigne de sa ferme confiance en Dieu. Quoique rempli de vertus, il ne comptait jamais sur lui-même. Le fondemeut de son espérance était en Dieu, dans les mérites infinis de Jésus-Christ, et dans l'intercession toute-puissante de Marie. De là son recours fréquent au Sauveur et à sa divine Mère, recours qu'il recommandait à tous, et qu'il pratiquait lui-même avec tant de fruit. La prière lui était une source abondante de consolation et de force, parce qu'il y mettait tout son espoir. « Je ne suis jamais plus sûr de mon salut, disait-il, que lorsque je prie. » Est-ce là votre principe ? N'oubliez-vous pas souvent que la prière est le moyen par excellence d'obtenir lumières, grâces, miséricorde, persévérance ? Hors de là vous êtes aveugle, faible, misérable, inconstant. Recourez donc toujours à Dieu, afin d'être toujours dirigé, fortifié, sanctifié par sa grâce.

SECOND POINT.

La prière dans nos combats est un excellent moyen de consolider notre confiance. En effet, entourés d'ennemis comme nous le sommes, nous ne pouvons manquer d'être en butte à la

(1) Ps. 55, 4.

tentation. Le démon, le monde et la chair sont ligués contre nous. Souvent ils nous livrent les plus violents assauts. Comment résister à leur puissance, sinon en recourant à Dieu? Or, ce recours à Dieu, quand il est persévérant, nous apporte toujours la victoire. Il nous apprend donc par expérience, et le pouvoir de la prière, et la fidélité du Seigneur à secourir ceux qui l'invoquent. *Faciet etiam cum tentatione proventum.*[1]

Le courage dans les épreuves produit en nous le même effet. Il est impossible de supporter patiemment l'adversité, sans l'énergie que donne la foi. Or, celle-ci puise ordinairement ses motifs de résignation, dans le souvenir d'une Providence infiniment charitable, qui cherche uniquement notre bien. Cette pensée inspire l'abandon au bon plaisir de Dieu; ce qui est la fleur de la confiance. Ne nous décourageons jamais dans nos tribulations. L'expérience nous apprendra que le Seigneur est fidèle, qu'il se tient auprès de ceux qui souffrent.[2] Il exauce alors leurs prières,[3] et il les console d'une manière ineffable.[4] *Cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum.*

Si nous voulons acquérir la plus ferme espérance de notre salut, soyons attentifs à en produire des actes. Disons souvent à Dieu : « Seigneur! appuyé sur vos promesses, j'espère par les mérites de Jésus-Christ, le pardon de mes péchés, la persévérance finale, les grâces nécessaires à ma sanctification, et le bonheur éternel du paradis. » Avant de prier, rappelons-nous les promesses de la Vérité incarnée. Elle nous assure qu'elle exaucera quiconque la prie; qu'elle lui accordera tout ce qu'il demande, surtout s'il le fait avec instance, avec une filiale importunité. Est-ce là votre pratique, de prier en vous appuyant sur les promesses et les mérites du Sauveur? de demander en tout temps et pour toutes les circonstances? de persévérer à réclamer l'assistance de Dieu, quand même il semble ne pas vous écouter et encore moins vous exaucer? Agissez-vous ainsi surtout dans la tentation, dans la tristesse, la peine, l'affliction afin de rester fidèle à Dieu?

(1) 1 Cor. 10, 13. (2) Ps. 33, 19.
(3) Ps. 49, 15. (4) Ps. 90, 15.

O mon Jésus! qui avez donné à saint Alphonse le don d'une espérance ferme et d'une confiance sans bornes en votre infinie bonté! Accordez-moi par les prières de ce grand Saint, la fidélité à bannir de mon cœur le trouble, la défiance, la pusillanimité.

O Marie! obtenez-moi la grâce de ne plus compter sur moi-même, mais sur Jésus et sur vous, sa tendre Mère.

PRATIQUE. — Disons souvent comme saint Alphonse : « Mon Jésus! vous êtes mon Espérance. Marie, ma Mère! toute ma confiance est en vous. » Cette oraison jaculatoire fut habituellement dans la bouche du Saint, tant qu'il vécut.[1]

---

5 Août.

DÉVOTION DE SAINT ALPHONSE ENVERS MARIE.

PRÉPARATION. — « Qui jamais, dit l'Eglise, a célébré plus éloquemment qu'Alphonse les louanges de la Vierge-Mère?[2] »

1° L'amour de saint Alphonse envers Marie était un amour tendre, celui d'un fils envers sa Mère, — c'était un amour fervent, qui se multipliait pour lui plaire; — c'était un amour généreux, qui ne reculait devant aucun sacrifice.

2° Son dévouement à Marie fut plein de zèle; — il fut universel; — il fut efficace. Notre dévotion envers la bienheureuse Vierge a-t-elle ces qualités?

PREMIER POINT.

Alphonse suça avec le lait un amour tendre envers Marie. Il avoue lui-même dans ses écrits, que dès son enfance il professa, à l'égard de la divine Mère, une dévotion toute spéciale. Il avait toujours sur sa table de travail une image de Notre-Dame de

(1) Card. Villec. (2) Brev. Offi. prop.

Bon-Conseil, vers laquelle il jetait souvent des regards de tendresse, mêlés d'aspirations pleines de confiance. Il se plaisait à nommer Marie sa Mère, et il le faisait d'un ton si filial, qu'il attendrissait tous les cœurs. Demandons à ce grand Saint cette tendresse d'affection envers la plus pure des vierges, la plus compatissante des reines, la plus aimable des mères.

L'amour d'Alphonse envers Marie était fervent. Le Saint ne commençait aucune action, sans réciter la salutation angélique avec une grande piété ; il la redisait à chaque quart d'heure de la journée. Entendait-il sonner l'*Angelus*, il se jetait à genoux pour le réciter, alors même qu'il se trouvait dans un chemin boueux. Il visitait souvent la Reine des Anges dans les sanctuaires qui lui étaient dédiés. Il ne parlait d'elle en chaire et dans ses livres, qu'avec un langage de feu, l'appelant Médiatrice entre Dieu et les hommes, Dispensatrice des grâces, notre plus ferme Espérance après Jésus-Christ.

Alphonse ne se contentait pas de louer, de prier la Reine du ciel ; il pratiquait encore en son honneur beaucoup de mortifications. Il jeûnait tous les samedis. Dévoré par la soif ces jours-là, il s'abstenait de boire, même de l'eau. Il ajoutait à ces mortifications des disciplines sanglantes et diverses privations, surtout aux vigiles des fêtes principales de Marie. Votre dévotion à la Reine du ciel est-elle tendre et fervente ? Quand vous la priez, est-ce avec les sentiments d'un enfant qui parle à sa mère ? est-ce avec la confiance que doit vous inspirer une Mère si puissante et si bonne ? Examinez s'il ne s'est pas glissé quelque relâchement, oubli, négligence, dans le culte filial que vous devez à Marie.

SECOND POINT.

Le zèle ardent qui dévorait Alphonse, au service de son aimable Souveraine, le portait à distribuer partout des images de cette bienheureuse Vierge, en recommandant à tous la plus tendre dévotion et la plus entière confiance envers elle. Venait-on le voir ou lui demander conseil, il engageait ses visiteurs à recourir fréquemment à Marie. Il agissait de même au confessionnal et en chaire. Il introduisit l'usage de ne donner

aucune mission, sans parler de la protection puissante de la Mère de Miséricorde. Par ce sermon, il touchait lui-même tous les cœurs. Et puis, que de belles pages n'a-t-il pas écrites sur cette Vierge privilégiée ! *Gloriosa dicta sunt de te, Civitas Dei.*[1]

Son dévouement envers cette douce Reine était universel. Il n'oubliait aucune de ses grandeurs, aucun de ses privilèges ; et les honorait tous par les moyens qu'autorise l'Eglise ou la piété éclairée de ses enfants. Ainsi il affectionnait la dévotion au Rosaire, qui lui rappelait les gloires et les vertus de Marie, dans la méditation des mystères. Il portait avec respect tous les Scapulaires que le Saint-Siège avait approuvés. Quand une opinion ou une pratique était honorable à Marie et conforme à la saine doctrine, il s'empressait de la défendre. En un mot, il embrassait sans réserve tout ce qui regarde le culte de la Mère de Dieu.

Ce dévouement du Saint pour la Reine des Anges, produisit dans son âme les fruits les plus précieux. « C'est à Marie, disait-il un jour, que je dois mon progrès spirituel ; mes péchés m'auraient fait reculer ; mais ma dévotion envers la divine Mère m'a fait avancer. » Ce fut, en effet, par sa confiance en la Dispensatrice des grâces, qu'il obtint tant de dons, et acquit tant de mérites, en sauvant les autres. Etes-vous, comme Alphonse, désireux d'aimer et de faire aimer la Mère de notre salut ? Que de pécheurs lui doivent d'avoir échappé à l'enfer ! C'est par elle que nous avançons sur le chemin de la vertu. Sans elle nous sommes comme des enfants privés de leur nourrice. Prions-la donc constamment et recherchons son assistance avec l'avidité d'un enfant qui ne sait vivre sans le doux aliment du lait maternel.

O saint Alphonse ! grand serviteur de la plus pure des vierges ! faites-moi méditer comme vous les grandeurs et les bontés de ma Reine bien-aimée. Obtenez-moi une confiance sans bornes en sa protection, et un zèle ardent à propager son culte. Je suis résolu de l'invoquer souvent et de faire toutes mes actions sous sa conduite.

(1) Ps. 86, 3.

PRATIQUE. — A l'exemple de saint Alphonse, ne passons guère un quart d'heure sans invoquer Marie.

---

6 Août.

AMOUR DE SAINT ALPHONSE ENVERS JÉSUS-CHRIST.

PRÉPARATION. — « Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi.[1] » Ce motif qui engageait l'Apôtre à aimer Jésus, pressait de même Alphonse à ne vivre que pour lui.

1° Il puisa son ardent amour dans la méditation des mystères de l'Incarnation, — de la Passion du Sauveur, — et du saint Sacrement.

2° Cet amour produisit dans son âme une grande horreur des moindres fautes, — un désir efficace de sa perfection, — et un zèle ardent du salut des âmes. Notre amour envers le Sauveur opère-t-il les mêmes effets?

PREMIER POINT.

L'Incarnation était pour saint Alphonse un motif pressant d'aimer le divin Maître. Il ne se lassait pas de considérer cet incompréhensible prodige de l'Etre infini fait enfant dans l'intérêt de nos âmes. Il appelait le jour de Noël le Jour du feu, c'est-à-dire, de ce feu sacré que le Verbe incarné est venu répandre sur la terre. Il a voulu que, dans sa Congrégation, on fasse mémoire de ce mystère, le vingt-cinq de chaque mois, par une méditation spéciale, et que ses religieux renouvelassent alors leurs vœux devant l'image de l'Enfant Jésus, Modèle d'obéissance, de chasteté et de pauvreté.

La pensée de Jésus souffrant excitait aussi dans notre Saint des transports si extraordinaires, qu'on le vit plusieurs fois s'élever de terre en contemplant le crucifix. Prêchant sur les

(1) Gal. 2, 20.

souffrances de Jésus à Arienzo, il s'enflamma tellement de l'amour de son Sauveur, qu'il parut à l'auditoire comme un homme transfiguré : il rayonnait d'un éclat semblable à celui du soleil. « La première chose à faire pour se sanctifier, disait-il, c'est de s'attacher aux pieds de Jésus crucifié, puis de baiser ses mains, et enfin de pénétrer dans son divin côté. » *Charitas enim Christi urget nos.*[1]

Le divin Sacrement de l'autel fut le troisième foyer où saint Alphonse s'enflamma d'amour envers Jésus-Christ. Ce fut auprès des tabernacles, qu'il reçut ces vives lumières qui le détachèrent promptement du monde, et l'attachèrent inséparablement à Dieu. Il prêchait sur l'adorable Eucharistie avec un feu qui embrasait tous les cœurs. Aussi répandit-il partout la dévotion à ce divin Mystère, ainsi que l'usage de le visiter, d'entendre la Messe chaque jour et de communier souvent. Apprenons, comme Alphonse, dans les mystères de la sainte Enfance, à nous renoncer, à nous assujettir, à nous humilier. Puisons au pied du Crucifix de puissants motifs de patience, de douceur, de détachement. Cherchons dans l'adorable Eucharistie la charité, le dévouement, et l'union continuelle de notre âme avec Dieu.

SECOND POINT.

Le premier effet que produisit dans l'âme d'Alphonse son amour envers Jésus-Christ, fut une extrême horreur des moindres fautes. Voulant s'en éloigner davantage, il se confessait très fréquemment, et même, à la fin de sa carrière, il le faisait tous les jours. Il avait tant de haine de l'offense de Dieu, qu'on l'entendit s'écrier : « Je me laisserais plutôt couper la tête, que de dire un mensonge de propos délibéré. » Ces sentiments, il tâchait de les inspirer à tous, soit en chaire, soit au confessionnal. Si nous aimons véritablement le Seigneur, disait-il, nous haïrons sincèrement tout ce qui lui déplaît. *Qui diligitis Dominum odite malum.*[2]

L'amour sacré excitait en lui un désir efficace de la perfec-

(1) 2 Cor. 5, 14. (2) Ps. 96, 10.

tion. « Seigneur ! s'écriait-il souvent, je veux me sanctifier, uniquement dans l'intention de vous plaire. » Il observait, à cette fin, toutes les lois divines et humaines, les préceptes de l'Evangile, les vœux qu'il avait émis en grand nombre, et les moindres observances de son Institut. Bien plus, il s'exerçait d'une manière héroïque dans toutes les vertus qui font les Saints, s'appliquant sans relâche à pratiquer le plus parfait, le plus agréable à Dieu. A son exemple, oublions le progrès spirituel que nous avons fait jusqu'ici, et renouvelons-nous chaque jour dans la ferveur des saints désirs. *Quæ retro sunt obliviscens, ad destinatum persequor.*[1]

L'amour surnaturel produisait dans Alphonse un zèle ardent du salut des âmes. Ce zèle lui inspirait un courage à toute épreuve dans les travaux, les fatigues du ministère apostolique. On admirait sa patience inaltérable, sa bonté touchante à l'égard des pécheurs. Il accueillait tout le monde avec charité ; il compatissait à toutes les faiblesses, et apportait remède à toutes les blessures. Il pouvait dire avec l'Apôtre : « Je me suis fait tout à tous, afin de les conduire tous au salut éternel.[2] » Notre amour envers Jésus-Christ produit-il en nous de tels effets ? Nous inspire-t-il une charité tendre, une compassion sincère, un dévouement généreux ? *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.*

O mon Jésus ! par l'intercession de saint Alphonse, inspirez-moi le plus grand éloignement de tout ce qui offense votre infinie bonté. Donnez-moi le courage de renoncer pour votre gloire à mes inclinations, à mes idées, à mes volontés propres, afin de mieux m'assujettir à votre grâce et à ceux qui me dirigent en votre nom.

O Marie ! embrasez-moi d'amour envers Jésus, votre divin Fils, et envers les âmes rachetées de son sang.

PRATIQUE. — Prouvons notre amour au Sauveur, par le soin que nous apportons chaque jour à notre sanctification.

(1) Phil. 3, 13-14. (2) 1 Cor. 9, 22.

7 Août.

SAINT ALPHONSE, MODÈLE D'ORAISON.

PRÉPARATION. — « Bienheureux l'homme, dit le Psalmiste, qui médite jour et nuit la loi de Dieu ![1] »

1° Saint Alphonse estimait beaucoup l'oraison ; — il s'y exerçait continuellement ; — il enseignait aux autres à la faire avec fruit.

2° Nous la pratiquerons nous-mêmes sans relâche, à l'aide de la méditation, — des maximes pieuses, — et de fréquentes aspirations. Faisons en sorte que notre oraison du matin exerce une influence salutaire sur toutes nos actions du jour.

PREMIER POINT.

Alphonse regardait l'exercice de l'oraison, comme le moyen par excellence de parvenir à la sainteté. Il lui semblait impossible qu'après l'avoir longtemps pratiqué, on pût encore rester imparfait. « L'oraison bien faite, disait-il, attire la grâce, elle nous rend fidèles à y correspondre ; elle doit donc infailliblement procurer notre avancement dans la vertu. Soyez attentifs, ajoutait-il, à ne jamais laisser l'oraison : c'est par elle que nos désirs et nos prières montent vers le ciel, et en font descendre les divines miséricordes. » *Ascendit precatio, et descendit Dei miseratio.*[2]

Non seulement Alphonse estimait l'oraison, mais il s'y exerçait continuellement. Sans cesse il cherchait à dérober à ses occupations les moindres instants, afin de s'entretenir seul à seul avec Dieu. Les contradictions les plus sensibles, les tentations les plus violentes, les aridités, les désolations, les dégoûts les plus accablants, rien ne fut capable de ralentir son ardeur

(1) Ps. 1. (2) S. August.

dans cette sainte pratique. « C'est au temps des épreuves et des sécheresses spirituelles, disait-il, que l'oraison est le plus agréable à Dieu, et le plus nécessaire à nos âmes ; il faut donc la négliger alors moins que jamais. » Profitons de ce conseil : restons fidèles à la méditation de chaque jour, malgré les répugnances et les difficultés.

Alphonse enseignait aux autres, à profiter de ce saint exercice. « Il y a trois sortes d'hommes qui font oraison, disait-il ; les uns ressemblent à ces mouches qui voltigent çà et là sur les fleurs d'un jardin ; les autres, à des cantharides qui s'attachent à la rose, et en extraient ce qui suffit au besoin du moment ; d'autres enfin sont comme les abeilles qui sucent le miel, prennent la cire sur les fleurs, et vont déposer tout ce trésor dans leurs ruches. Nous devons ressembler à ces dernières : dans nos oraisons, puisons la nourriture spirituelle nécessaire, non seulement à nous-mêmes, mais encore au prochain. » Ainsi parlait le saint Docteur. Suivons ses avis : dans nos méditations, repassons doucement le sujet que nous venons de lire ; prenons, dans chaque pensée, le suc qui nous convient ; formons-en le miel de nos affections. Emportons ensuite avec nous ce que réclame la vie intérieure, au milieu de nos occupations. *Beatus vir qui meditabitur die ac nocte.*[1]

SECOND POINT.

La méditation est nécessaire à la vie d'oraison. Dans cet exercice, l'âme ranime sa foi aux vérités qui doivent diriger sa conduite, et aux mystères qui favorisent son union avec Dieu. Alphonse voulait qu'on n'omît jamais la méditation du matin ; il la regardait comme le fondement ou la première source de l'esprit de recueillement et de prière, qui doit accompagner toutes nos œuvres. Il exigeait qu'on la fît malgré les dégoûts et les aridités. « La méditation pénible à la nature, disait-il, nous détache non seulement du monde, mais encore de nous-mêmes. » Nous devons la faire, en formant des actes de résis-

(1) Ps. 1, 2.

gnation, ou en répétant de cœur quelque prière courte et facile. *Et oravit tertio, eumdem sermonem dicens.*[1]

Alphonse conseillait, avec saint François de Sales, de recueillir dans chaque méditation quelques pensées frappantes, maximes pieuses, ou résolutions pratiques, et d'en former un bouquet spirituel. Celui-ci doit servir à nous rappeler de temps en temps la présence de Dieu, les vérités méditées, et les bons propos que l'on a pris. Il faut le conserver, selon saint François de Sales, dans l'eau de la prière, le rapprocher souvent de notre esprit, de notre cœur, afin d'en ressentir les effets. Par ce moyen, on nourrit facilement le recueillement intérieur, et l'on rend méritoires toutes ses actions. *Omnia quæcumque faciet, prosperabuntur.*[2]

Le saint Docteur recommandait l'usage des aspirations ou des prières jaculatoires, dans le cours de nos occupations ordinaires. « Apprenons, disait-il avec saint Bernard, à lancer nos cœurs à Dieu. » Nous lançons nos cœurs à Celui qui les a créés, lorsque, par de pieux élans, nous nous offrons à lui, nous nous dévouons à son service. Formons souvent, pendant le jour, des actes fervents d'amour, de contrition, de reconnaissance, et de désir d'appartenir au Seigneur. Demandons tantôt l'humilité, tantôt la patience, tantôt la victoire sur les tentations. Ces entretiens fréquents avec Dieu nous seront une source de grâces abondantes, qui établiront en nous le règne du Créateur. *Regnum Dei intra vos est.*[3]

O mon Jésus ! rappelez-moi sans cesse votre doux souvenir, les mystères de votre amour, et les besoins incessants de mon âme. Donnez-moi une grande droiture d'intention, et la grâce de recourir fréquemment à vous.

O Marie ! obtenez-moi l'esprit de recueillement et d'oraison, comme l'a possédé votre serviteur Alphonse.

Pratique. — Préparons chaque soir notre méditation du lendemain ; prenons-y toujours quelque résolution bien déterminée, et adaptée à nos besoins.

(1) Matth. 26, 44. (2) Ps. 1, 4. (3) Luc. 17, 21.

8 Août.

SAINT ALPHONSE, MODÈLE D'UNION AVEC DIEU.

PRÉPARATION. — « Dans toutes vos voies, dit l'Esprit-Saint, pensez au Seigneur. »

1° Saint Alphonse pensait toujours à Dieu ; — il parlait sans cesse de Dieu ; — il vivait constamment en Dieu.

2° Nous l'imiterons, à l'aide des entretiens spirituels, — du recueillement intérieur, — et du souvenir de la divine présence. Elevons souvent notre cœur à Dieu par des oraisons jaculatoires.

PREMIER POINT.

La pensée d'Alphonse s'élevait à chaque instant jusqu'à son Créateur, qui lui conservait la vie et le comblait de biens. Il ne perdait jamais de vue le grand bienfait de la Rédemption. Jésus Enfant, ou souffrant, ou Sacrement, l'occupait sans cesse. Il rapportait encore au Seigneur ce qui frappait ses regards. Les objets créés lui rappelaient leur Auteur et l'exhortaient à l'aimer. A son exemple, nourrissons notre esprit du souvenir de l'Incarnation, de la Passion, de l'Eucharistie. Elevons-nous à la contemplation du Bien suprême, à l'aide des beautés de la création. *In omnibus viis tuis cogita illum.*[1]

Alphonse parlait sans cesse de Dieu, et de tout ce qui se rapportait à sa gloire. Etant encore dans le monde, il ne savait déjà s'entretenir que des moyens de pratiquer la vie intérieure et d'acquérir la perfection. Ses discours roulaient souvent sur la vanité des biens terrestres, sur le prix de la grâce, sur l'importance du salut. Détaché des espérances mondaines, il avait, comme le grand Apôtre, ses affections dans le ciel, et il parlait de l'abondance de son cœur.[2] Si nous étions, comme

(1) Prov. 3, 6.

(2) Phil. 3, 20. Luc. 6, 45.

Alphonse, dégagés des soins matériels et remplis de l'amour divin, nous saurions mêler à nos conversations des réflexions saintes, des traits édifiants, qui nous ramèneraient sans cesse à Jésus.

Notre saint Docteur vivait constamment en Dieu. Animé d'une foi vive, il cherchait uniquement la gloire et le bon plaisir de son Créateur. Les intérêts du Sauveur étaient devenus les siens; il s'en occupait jour et nuit. Sa seule peine était de voir son Rédempteur offensé; son seul plaisir de le voir aimé. Il pouvait dire avec l'Apôtre : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis; c'est Jésus qui vit en moi.[1] » Pourrions-nous parler de la sorte avec vérité? Avons-nous les pensées, les sentiments, les inclinations de l'Homme-Dieu? Ne sommes-nous pas plutôt sous l'influence du monde, de la nature, de l'amour-propre? Combattons nos défauts, réprimons nos tendances à la colère, à la désobéissance, à la présomption, à tout ce qui empêche le règne parfait de Jésus dans nos cœurs.

SECOND POINT.

« Parlons peu avec les hommes, dit saint Ephrem, et beaucoup avec Dieu. » Toutefois, il est difficile de garder toujours le silence. Sanctifions donc nos conversations, si nous voulons vivre unis à Jésus. Il arrive fréquemment, disait Alphonse, qu'un entretien spirituel avec le prochain, nous fait plus de bien que l'oraison. Une sentence, une réflexion, un trait d'histoire nous impressionne parfois plus vivement qu'un sermon ou une lecture. Assaisonnons nos conversations de pensées utiles et édifiantes. « L'homme ne vit pas seulement de pain, dit le Sauveur, mais aussi de toute parole qui vient de Dieu.[2] » *In omni verbo quod procedit de ore Dei.*

Le recueillement intérieur est le second moyen de vivre uni au Bien suprême. Se recueillir, c'est se retirer des objets extérieurs, afin de communiquer plus librement avec la Divinité, qui habite en nous. A cette fin, on doit mortifier ses sens,

(1) Gal. 2, 20. (2) Matth. 4, 4.

détacher son cœur, retenir son imagination. L'union avec l'infinie Pureté demande tous ces soins. Saint Alphonse avait fait le vœu de ne jamais perdre un moment. Employons, comme lui, tous nos instants, soit à prier, soit à remplir nos devoirs d'état. Par là nous ne donnerons aucune prise à la dissipation. *Sede solitarius, non corpore, sed intentione.*[1]

L'exercice de la présence de Dieu achèvera de nous unir à lui. Nous devons le pratiquer de manière à sanctifier notre esprit, notre cœur, notre conduite. Les travaux extérieurs ne devraient pas même nous en éloigner. « Comme le compas, disait Alphonse, est arrêté au centre par une de ses pointes, et de l'autre, forme le cercle ; ainsi nous faut-il agir nous-mêmes : » pendant que notre âme est fixée en Dieu, opérons autour de nous ce que réclament nos devoirs, nos occupations de chaque jour. Est-ce ainsi que vous agissez ? obéissez-vous à Dieu dans ceux qui vous commandent ? rendez-vous service au Seigneur dans le prochain que vous aidez ? en un mot, voyez-vous Dieu en tout et partout, et recourez-vous sans cesse à lui avec amour et confiance ? *Providebam Dominum in conspectu meo semper.*[2]

O mon souverain Seigneur ! par l'intercession de votre fidèle serviteur Alphonse, accordez-moi une foi vive sur votre divine présence ; faites que mes entretiens avec les créatures, et mes occupations extérieures ne puissent plus nuire à mon recueillement.

O Marie ! tenez mon esprit et mon cœur toujours unis à Dieu.

PRATIQUE. — Chaque fois que nous entendons sonner l'heure, ou que nous commençons une action, rappelons-nous la présence de Dieu.

(1) S. Bern. (2) Ps. 15, 8.

9 Août.

CONFORMITÉ DE SAINT ALPHONSE A LA VOLONTÉ DIVINE.

PRÉPARATION. — « Ma nourriture, disait le Sauveur, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé.[1] » A l'exemple de Jésus, Alphonse se conformait à la volonté du Seigneur, en agissant et en souffrant.

1° Il réglait sur la divine volonté : ses intentions, — ses résolutions, — toute sa conduite.

2° Il se résignait aux dispositions de la Providence, dans les maladies, — dans les peines intérieures, — dans toute espèce de tribulations. Conformons-nous comme lui, au bon plaisir de Dieu, en accomplissant nos devoirs, et en supportant avec patience les contrariétés de chaque jour.

PREMIER POINT.

Alphonse préférait la volonté du Seigneur à tous les biens de la terre et du ciel. « J'estime plus l'accomplissement de votre bon plaisir, disait-il à Jésus, que les grâces les plus capables de m'élever dans la gloire. » Son but unique, en toutes ses actions, était de contenter Dieu. « Un seul acte de conformité parfaite à son adorable volonté, disait-il, suffirait pour sanctifier une âme. » Demandons souvent, dans nos exercices de piété, que le bon plaisir divin s'accomplisse sur la terre comme dans le ciel, dans nos âmes comme dans les Anges et les Elus. *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.*[2]

Les résolutions du Saint sur ce sujet se trouvent ainsi formulées dans ses écrits : « Chaque fois que je dis : Béni soit Dieu ! ma volonté est d'accepter tout ce que vous avez disposé, Seigneur ! par rapport à moi, dans le temps et dans l'éternité.

(1) Joan. 4, 34. (2) Matth. 6, 10.

Je suis résolu d'embrasser, pour vous plaire, tous les mépris, toutes les maladies, la mort elle-même, comme vous le voudrez. Disposez de moi et de tout ce qui me regarde, sans tenir compte de mes inclinations, mais seulement de votre bon plaisir. » A l'exemple d'Alphonse, prévoyons souvent, dans l'oraison, ce qui pourrait nous mortifier ou exercer notre vertu. Acceptons-le d'avance avec générosité. *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.*[1]

Toute la conduite de notre Saint était en rapport avec ses sentiments. Personne n'était plus soumis, plus obéissant, plus résigné que lui, dans toutes les circonstances où la volonté divine se manifestait à ses yeux. Modèle de régularité, il observait jusqu'aux règles les moins importantes, et demandait les permissions lorsqu'il était lui-même supérieur. « Rien n'est petit, disait-il, quand il s'agit d'accomplir le précepte d'un Dieu. Sainte Thérèse aurait donné sa vie pour la plus simple cérémonie de l'Eglise. » Sont-ce là nos dispositions? Ne préférons-nous pas souvent notre volonté faible, ignorante, dépravée, à la volonté toute-puissante, toute sage, toute parfaite de notre Dieu? Proposons-nous d'agir sans cesse avec l'intention d'obéir. Tenons-nous constamment sous la dépendance de la grâce. *Voluntas ejus in iis qui simpliciter ambulant.*[2]

SECOND POINT.

La patience de saint Alphonse dans les tourments corporels était admirable. Il eut des maladies fort douloureuses, mais sa résignation ne se démentit jamais. « La dernière fois que je le vis, dit un prêtre respectable, je me tenais près de son lit, étonné de la grandeur de ses souffrances; je l'entendais remercier Dieu de ses maux; il les lui offrait. Il voulait, disait-il, endurer de plus cruelles douleurs, si tel était le bon plaisir divin. Je fus tout à la fois attendri et édifié d'une patience si héroïque et si invincible. »

Les peines intérieures trouvaient encore Alphonse entière-

(1) Ps. 56, 8. (2) Prov. 11, 20.

ment résigné. Son âme eut à souffrir des tourments mille fois plus cruels que toutes les maladies. Que faisait-il alors? Comme il l'avait enseigné aux autres, il recourait à l'obéissance, et s'abandonnait à la décision de son confesseur. Ses inquiétudes cessaient, dès qu'il connaissait par lui la volonté divine. Suivons cet exemple. Dans nos peines de conscience, n'écoutons pas nos scrupules, mais la voix de Dieu qui nous parle par nos directeurs spirituels. Ne murmurons jamais alors contre la Providence. Remercions-la plutôt de nous avoir procuré le remède si efficace de la direction.

La patience d'Alphonse, ne l'abandonna jamais dans tous les genres de tribulations qu'il eut à subir. Pendant sa longue carrière, il fut en butte à des persécutions, à des calomnies, à toutes sortes d'humiliations. Sa conformité à la volonté divine fut toujours la même. « On a horreur de la souffrance, disait-il, parce qu'on néglige d'en considérer les avantages. Quiconque s'attache à la croix, a trouvé l'Arbre de vie. » Avons-nous le courage d'embrasser, sans nous plaindre, les contrarités opposées à notre humeur, à notre caractère, à nos goûts particuliers? Sommes-nous résignés dans les ennuis, les aridités, les tentations? Supportons-nous avec patience les douleurs, les infirmités, les afflictions, les maladies?

O saint Alphonse! puissant Protecteur! obtenez-moi la grâce de méditer souvent comme vous les souffrances de Jésus-Christ, afin que ce souvenir me donne le courage d'embrasser toutes les peines qu'il plaît à Dieu de m'envoyer. C'est par la croix que le Verbe incarné a racheté le monde; c'est aussi par la croix, que je dois me sanctifier.

O Marie! rendez-moi conforme au bon plaisir de Dieu.

Pratique. — Prenons la volonté divine comme règle de notre conduite, et comme motif de notre patience.

MÉDITATIONS EN RÉSERVE.*

26 ou 27 Juillet.

I. SAINTETÉ DE SAINTE ANNE.

PRÉPARATION. — « Vous serez saints, parce que je suis saint, » disait le Seigneur aux Juifs.[1]

1° Sainte Anne a dû être sainte, parce qu'elle fut destinée à engendrer la Mère de la sainteté et à vivre unie à elle.

2° Elle prouva surtout sa sainteté, quand elle consentit à se séparer de Marie, alors âgée de trois ans, et que le Seigneur appelait dans le Temple. Ranimons en nous le désir d'une plus haute perfection.

PREMIER POINT.

C'est un principe reçu parmi les Docteurs de l'Eglise que le Seigneur donne à chacun des grâces en rapport avec la vocation à laquelle il le destine. Or sainte Anne, étant choisie de Dieu pour donner naissance à la plus sainte des créatures, reçut du ciel des grâces en proportion de sa haute dignité. De plus, l'union étroite qu'elle contracta avec l'enfant privilégiée qu'elle portait en elle, lui fut une source abondante de faveurs et de bénédictions célestes. Marie reçut dès sa conception un capital incompréhensible de grâces, qu'elle fit constamment fructifier. Elle aima dès lors le Bien suprême en proportion de cette grâce immense, et selon toute la capacité de son âme bénie. Que ne devait pas éprouver sainte Anne au contact d'un tel foyer? « Qui pourrait, dit l'Esprit-Saint, cacher du feu dans son sein, sans brûler ses vêtements?[1] » Et sainte Anne

(1) Levit. 11, 45. (2) Prov. 6, 27.

(*) Ces méditations peuvent être employées au gré du lecteur.

aurait été le palais, le sanctuaire de la Reine de la charité, sans être tout enflammée elle-même d'amour envers Dieu? Oh! non : l'esprit de la Fille qui avait alors l'usage de la raison,[1] agissant sur celui de la Mère, les grâces que Marie recevait, les actes de vertus qu'elle formait, son obéissance, sa soumission à Dieu, son recueillement, son oraison continuels, tout ce qu'elle possédait de saint, de divin en elle, exerçait son influence sur la créature la plus aimée et la plus rapprochée d'elle, c'est-à-dire sur sa Mère. Sainte Anne en profita si bien, qu'elle devînt une âme d'élite, une de ces saintes sur lesquelles Dieu repose ses complaisances spéciales, et qu'il glorifie à travers les siècles par de nombreux miracles, comme les faits le prouvent. Examinons si nous correspondons comme sainte Anne aux grâces que Dieu nous accorde. Sommes-nous recueillis, attentifs à la voix de Dieu qui nous parle intérieurement? et quand nous avons entendu cette voix, compris ce que Dieu demande de nous, sommes-nous fidèles à lui obéir? que de résistances, que d'imperfections, que d'infidélités! Humilions-nous et soyons plus fervents, plus dociles.

SECOND POINT.

Sainte Anne prouva sa vertu, lorsque Marie âgée de trois ans, lui demanda de se retirer dans le temple de Jérusalem pour se consacrer à Dieu. Grande fut la violence que dut se faire la Mère pour consentir au désir de sa Fille si tendrement aimée. Il lui fallut une soumission héroïque à la volonté divine pour se déterminer à un tel sacrifice. Que d'excuses n'avait pas à opposer! sa longue stérilité lui rendait plus chère sa ravissante Enfant; cette Enfant si aimable n'était âgée que de trois ans! à peine avait-on joui de son doux commerce qui consolait tout le monde! Tous ces motifs rendaient plus pénible le sacrifice de notre Sainte. Cependant elle le fit généreusement; elle conduisit elle-même la jeune Vierge jusqu'au lieu de sa retraite, lui fit les plus tendres adieux, et retourna tristement

(1) Suarez, etc.

dans sa demeure qui lui parut comme un désert, parce que sa chère Enfant n'y était plus. Sa vertu toutefois lui fit vaincre et dominer les sentiments de la nature : elle offrit à Dieu de bon cœur ce qu'elle souffrait, et renouvela l'immolation d'elle-même et de ce qu'elle avait de plus cher. Imitons sainte Anne dans la générosité dont elle nous donne ici l'exemple. N'arrive-t-il pas que Dieu réclame de nous le sacrifice d'un parent, d'un ami que la mort nous enlève, ou que des circonstances imprévues éloignent tout à coup, en nous privant des services que nous en recevions? Sommes-nous alors résignés? Le sommes-nous de même, quand nous perdons, soit la santé, soit le repos, ou quelque autre chose qui nous tient au cœur? A ces signes, nous pouvons reconnaître si notre soumission à Dieu est ferme, généreuse et sincère.

O Mère de la Vierge sans tache ! obtenez-moi le courage de faire à Dieu le don total de moi-même, en lui consacrant mon esprit, mon cœur, ma liberté, ma vie. Je ne veux plus ici-bas d'autre contentement que celui de Dieu ; son bon plaisir sera désormais mon repos, ma joie, mes délices. Ainsi soit-il !

PRATIQUE. — Demandons chaque jour à sainte Anne une tendre affection envers la bienheureuse Vierge Marie.

Août. Dimanche dans l'octave de l'Assomption ou le lendemain.

II. DÉVOTION A SAINT JOACHIM ET A SAINTE ANNE.

PRÉPARATION. — « O couple trois fois heureux, saint Joachim et sainte Anne ! s'écrie saint Jean Damascène ; vous avez un droit imprescriptible à notre reconnaissance.[1] » Considérons

1° Les motifs qui nous engagent à honorer saint Joachim et sainte Anne.

2° La confiance que nous devons leur vouer pour le reste de

(1) Orat. I. de Nat. B. M. V.

notre vie. Invoquons-les chaque jour, afin qu'ils nous protègent auprès de Jésus et de Marie.

PREMIER POINT.

Les parents de la bienheureuse Vierge Marie, notre Mère et notre Modèle, méritent à tous égards et reçoivent réellement les témoignages d'amour de leur Fille bien-aimée qui règne au plus haut des cieux. Pourrions-nous nous dispenser de l'imiter en ce point? Ils nous ont donné celle qui est l'honneur du genre humain, la cause de notre joie, la médiatrice entre le ciel et nous, la dispensatrice des grâces, l'aurore de notre salut. Ils nous l'ont donnée, lorsque le monde plongé dans les ténèbres et la corruption du paganisme, semblait près d'être submergé dans un déluge de crimes, comme il l'avait été autrefois par un déluge d'eau. Marie a paru semblable à l'arc-en-ciel, pour nous annoncer que la nuit et la fange de l'idolâtrie allaient bientôt faire place à la lumière éclatante et à la morale si pure du Christianisme. Un tel bienfait ne réclame-t-il pas notre reconnaissance? Et à qui l'adresserons-nous, sinon d'abord à vous, ô glorieux parents de Marie! à vous qui nous avez donné cette Fille du Père céleste, cette Mère du Verbe incarné, cette Epouse sans tache de l'Esprit-Saint? Oh! que vous êtes heureux d'avoir été choisis pour l'accomplissement d'une œuvre si admirable que la Sagesse incréée avait conçue de toute éternité, et qui était comme le pivot autour duquel allaient se mouvoir tous les siècles et toutes les générations. O nobles Epoux! le sang de David qui coule dans vos veines, vous donne bien moins de grandeur, que vous n'en avez reçu par la naissance de votre Fille chérie. Comment pourrions-nous être insensibles à tant de bonheur et d'élévation, surtout quand les effets merveilleux en rejaillissent sur nous avec une abondance qui dépasse tous les désirs et toutes les espérances? Faites-nous comprendre, ô grands Saints! que vous honorer, c'est pour nous un devoir de gratitude, un moyen de témoigner notre tendresse à Jésus et à Marie, en vénérant ceux qu'ils vénèrent et en aimant ceux qu'ils aiment; que vous prier et

invoquer, c'est nous attirer une protection dont nous nous féliciterons, et pendant la vie, et durant l'éternité. Examinons si nous ne sommes pas répréhensibles d'avoir si peu pensé jusqu'ici à rendre chaque jour nos hommages aux parents si illustres et si saints de notre auguste Souveraine.

SECOND POINT.

Sainte Gertrude vit un jour, dans une extase, les Anges descendre du ciel, et porter au milieu du chœur où l'on chantait l'office, un trône resplendissant. Sur ce trône était assise Marie, comme une reine pleine de majesté ; auprès d'elle, sur un autre trône d'une égale magnificence, se trouvait un vénérable vieillard, dans les mains duquel Marie déposait toutes les prières et les supplications des âmes qui l'invoquaient. Ce vieillard était saint Joachin, et le trône sur lequel se trouvait Marie, était sa mère, sainte Anne. La bienheureuse Vierge nous fait entendre par là que pour être sûrement exaucés, nous devons déposer nos requêtes dans les mains de ses parents bien-aimés, afin que si notre démérite nous empêche d'être exaucés, nous le soyons par l'amour filial que Marie conserve envers eux dans le ciel. La divine Mère peut tout sur Jésus, disent les Docteurs et les Saints. Saint Joachim et sainte Anne peuvent tout sur leur Fille, toujours soumise et obéissante, et par elle, tout sur Jésus qui ne refuse rien à sa tendre Mère. D'ailleurs, comme c'est par le fruit qu'on connaît l'arbre, selon la parole du divin Maître,[1] nous pouvons assurer que les parents de la plus sainte des créatures, sont eux-mêmes dotés d'une sainteté éminente, et par conséquent très puissants au ciel pour en faire descendre les plus précieuses faveurs. Que de prodiges opérés par sainte Anne viennent confirmer cette assertion ! Qui ne connaît au moins de nom, les sanctuaires d'Auray, en France, et de Beaupré, au Canada ? Dans ce dernier pays, il s'opère plus de miracles par l'intercession de sainte Anne, qu'en aucun autre sanctuaire du monde, sans

(1) Matth. 12.

excepter celui de Lourdes. Jugeons par là si notre confiance dans la puissance des parents de Marie, peut avoir des bornes. Les avez-vous invoqués jusqu'ici ? faites-le désormais fréquemment, et vous réjouirez les cœurs de Jésus et de Marie.

O saint Joachim et sainte Anne, nobles descendants de Jessé ! par le bonheur que vous eûtes de porter dans vos bras la Reine du monde, obtenez-moi un sincère et constant amour envers cette Vierge bénie qui vous est si chère, et envers son aimable Fils. Ainsi soit-il !

PRATIQUE. — Récitez tous les jours trois *Gloria Patri*, pour remercier Dieu des grâces accordées aux saints parents de la Mère de nos âmes.

III. VŒUX DU BAPTÊME ET VŒUX DE RELIGION.*

PRÉPARATION. — « J'accomplirai, Seigneur, disait David, les vœux que mes lèvres ont prononcés. » *Quæ distinxerunt labia mea.*[1] Considérons à quoi nous nous sommes engagés

1° Par les vœux de notre baptême.

2° Par les vœux de la profession religieuse. Renouvelons souvent les promesses que nous avons faites à Dieu, et tâchons de les observer fidèlement.

PREMIER POINT.

Lorsqu'on nous porta sur les fonts baptismaux, le Prêtre, au nom de Jésus-Christ et de son Eglise, nous exorcisa afin de chasser de nous le démon qui, par le péché originel, avait acquis des droits sur notre âme. Il nous fit renoncer à ce cruel tyran, à ses pompes, à ses œuvres, c'est-à-dire au péché et aux

(1) Ps. 65, 13.

(*) Cette méditation peut servir aux religieux, le jour où ils renouvellent solennellement leurs vœux.

trois concupiscences qui y mènent. Il nous baptisa ensuite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Puis il nous dit solennellement : *Accipe vestem candidam;* « Recevez la robe blanche, afin que vous la portiez sans aucune souillure au tribunal de Jésus-Christ, notre Seigneur, et que vous obteniez ainsi la vie éternelle. » Enfin il ajouta : « *Accipe lampadem ardentem;* « Recevez la lampe ardente, et gardez votre baptême par une conduite irrépréhensible. Observez les commandements de Dieu, afin que le Seigneur entrant dans la salle des noces éternelles, vous trouve parmi les Saints qui viendront au-devant de lui dans la cour céleste, et que vous ayez ainsi la vie bienheureuse.[1] » Ces paroles que nous ont dites l'Eglise et Jésus-Christ, par la bouche du Prêtre, les avons-nous fidèlement respectées? Comment avons-nous gardé les vœux de notre Baptême? Satan, le péché, le monde, bannis alors de nos cœurs, n'y sont-ils plus jamais rentrés? Nous l'avions promis, nous l'avions juré, nous ne devions plus avoir de relation avec eux. Mais hélas! qu'est-il arrivé? A peine sortis de l'enfance, à peine en possession de notre raison, nous l'avons profanée, prostituée au démon et au péché; nous avons souillé, déchiré la robe blanche de l'innocence baptismale; enfants adoptifs de Dieu, nous nous sommes révoltés contre notre Père. Hélas! qu'il en est peu qui échappent à cette règle! Si par un bienfait spécial de la Providence nous sommes de ce petit nombre, rendons-en gloire à Dieu; sinon, pleurons et gémissons, afin que les larmes de la pénitence rendent à cette robe précieuse sa première blancheur. Portons dans nos mains des lampes ardentes : multiplions nos bonnes œuvres; rachetons par notre ferveur le temps perdu. Gardons-nous de vivre dans la négligence et la lâcheté, de peur de ressembler à ces vierges folles, qui arrivèrent trop tard, lorsque l'Epoux divin vint célébrer ses noces. Soyons comme ces vierges sages et prudentes qui, par la vigilance sur elles-mêmes, la pratique de la piété et de la vertu, sont toujours préparées à suivre l'Agneau sans tache dès qu'il se présente à elles. *Quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias.*[2] Renouvelons du

(1) Ritual. roman. (2) Matth. 25, 10.

fond du cœur les vœux de notre Baptême, et consacrons-nous de nouveau, mais sans réserve, au service de Jésus-Christ.

SECOND POINT.

« Soyez parfaits, disait le Sauveur à tous les hommes, comme votre Père céleste est parfait.[1] » D'après ces paroles, tous les chrétiens sont obligés à un certain degré de perfection, les uns, en conservant la grâce sanctifiante, les autres, en suivant les conseils évangéliques. Ces conseils sont au nombre de trois : la pauvreté volontaire, la chasteté perpétuelle, et l'obéissance entière. Les religieux, qui se sont engagés par vœux à observer ces conseils, renoncent ainsi de plein gré à la possession libre des richesses, aux plaisirs sensuels et à leur propre volonté. Ils font divorce, non seulement avec Satan, avec le péché et les dangers qui les y entraînent; mais ils rompent entièrement les liens naturels qui les attachent à la terre, à leur corps, à leur âme, afin de ne plus tenir à rien que par des liens surnaturels. Dieu, sa grâce, son amour, la perfection, le salut, voilà tous leurs trésors; et ces trésors, ils les communiquent aux autres, selon la nature et l'esprit de leur institut. Est-ce ainsi que nous avons compris la vie religieuse? Ne l'avons-nous pas regardée simplement, comme une vie plus tranquille et plus heureuse, où l'on peut se sauver plus aisément? Tout homme est obligé de se sauver, mais nos vœux exigent de plus que nous aspirions sans cesse à la sainteté, en mourant au monde, aux plaisirs, et à nous-mêmes, en accomplissant constamment la volonté de Dieu, qui nous est manifestée par nos supérieurs et par nos règles. Ces vœux, nous les avons émis, pour ôter plus radicalement les obstacles qui nous empêchent d'être à Dieu; pour arriver plus facilement à la perfection des vertus; pour mieux fixer notre inconstance et affermir notre volonté dans la pratique du bien; pour acquérir plus de mérites, et dans le ciel une récompense doublement précieuse, celle des vertus et celle des vœux. Ces motifs doivent nous presser de vivre avec

(1) Matth 5, 48.

ferveur en religion, d'y renouveler fréquemment nos vœux, de les garder avec amour, respect, fidélité, nous faisant une loi de ne les violer jamais, même légèrement. Est-ce ainsi que vous agissez? observez-vous le silence, la solitude, le recueillement prescrits par vos règles? Faites-vous la méditation, la lecture, toutes les prières d'obligation, avec foi, attention, sans en omettre aucune et avec le désir de devenir meilleur? Examinez quelle est votre obéissance, si elle est généreuse, ponctuelle, sans réplique; quelle est votre modestie, si elle est continuelle, universelle, de nature à édifier le prochain et à conserver en vous l'angélique vertu. Parcourez aussi les cas particuliers où la pauvreté est exposée, et renouvelez votre âme dans la résolution de ne manquer jamais aux promesses si solennelles que vous avez faites à Dieu.

O mon Jésus crucifié! prosterné au pied de votre croix, je renouvelle dans les plaies de vos pieds sacrés le vœu de pauvreté; dans vos mains transpercées, le vœu de chasteté, et dans votre côté ouvert, le vœu d'obéissance. Par la constance qui vous a fait rester sur la croix jusqu'à votre mort, accordez-moi la persévérance finale.

O Marie! par votre fidélité à demeurer ferme au pied de la croix, malgré vos immenses douleurs, obtenez-moi la grâce de vivre et de mourir dans l'observance régulière. Ainsi soit-il!

PRATIQUE. — A l'exemple de saint François Xavier, renouvelons nos vœux de religion chaque fois que nous sommes tentés.

IV. BONHEUR DE SERVIR DIEU.

PRÉPARATION. — « Servir Dieu, dit saint Augustin, c'est être roi. »

1° Le Seigneur veut notre bien, parce qu'il cherche à nous purifier, — à nous détacher, — à nous sanctifier.

2° Si nous le servons fidèlement, il nous communiquera la liberté de l'esprit, — le calme d'une bonne conscience, — la

joie spirituelle de l'âme. Ranimons notre ferveur dans la pratique de tous nos devoirs.

PREMIER POINT.

Dieu travaille à nous purifier : il sait que le péché est le poison des âmes, qu'il remplit d'amertume tous leurs travaux, tous leurs moments, et jusqu'à leurs plaisirs. *Non est pax impiis.*[1] Désireux de nous donner la paix, le Seigneur nous inspire l'horreur du mal, et une crainte salutaire de ses jugements. Il nous porte à prier souvent, à recourir à lui dans les tentations. Il nous envoie même des châtiments, afin qu'en bannissant le péché de nos cœurs, il y ramène le calme, la tranquillité, le bonheur véritable. Entrons dans les desseins du Père céleste ; ne souillons jamais notre âme par des fautes délibérées. *Ab omni specie mala abstinete vos.*[2]

Dieu procure encore notre bien, en travaillant à nous détacher. Souvent des liens secrets retiennent sur la terre nos pensées, nos désirs, nos affections. Ils nous exposent à des déchirements cruels, quand la mort viendra nous arracher aux objets que nous aimons. Le Seigneur, dans l'intérêt de notre bonheur, de notre salut, brise peu à peu ces liens qui nous font ramper ici-bas. Il emploie, à cet effet, les ciseaux de la mortification, de la souffrance, de l'humiliation. Plus nous savons nous résigner à ses coups, plus nous avançons dans la voie du vrai repos, de la paix véritable. Ne murmurons donc jamais, quand le Père céleste nous afflige. *Mortificat et vivificat.*[3]

« La sainteté, dit le Docteur angélique, est essentiellement unie à la béatitude. » On ne saurait être saint, sans être heureux, au moins selon l'esprit. Aussi l'Apôtre assure que le Dieu de bonté veut que nous nous sanctifiions,[4] et qu'il fait servir à notre bonheur les peines qu'il nous envoie.[5] D'où viennent vos plaintes dans la souffrance ? n'est-ce pas plutôt de votre manque de vertu, que de l'amertume du calice qu'on vous présente ? La

(1) Is. 48, 22. (2) 1 Thess. 5, 22. (3) 1 Reg. 2, 6.
(4) 1 Thess. 4, 3. (5) Rom. 8, 28.

tribulation ne vous rendrait pas malheureux, si vous saviez, comme les Saints, vous y résigner parfaitement. *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.*[1]

SECOND POINT.

Dieu donne la liberté intérieure aux âmes fidèles qui ne cherchent que son bon plaisir. Il les dégage de leurs intérêts, des vues naturelles et terrestres ; il leur communique une facilité spéciale d'aller à lui. C'est là une liberté précieuse, qui nous rapproche du souverain Bien, et nous le fait trouver sans obstacle, autant qu'on le peut en cette vie. « Les âmes vertueuses, dit Salvien, sont contentes dans l'humiliation, dans la pauvreté, dans les événements fâcheux ; elles ne souhaitent que l'accomplissement de la volonté divine. » Cette disposition les fait jouir d'une liberté intérieure qui n'appartient qu'aux enfants de Dieu. *In libertatem gloriæ filiorum Dei.*[2]

Le Seigneur donne aux âmes qui le servent, le calme de la conscience. N'ayant rien d'important à se reprocher, elles vivent dans une grande tranquillité. La grâce sanctifiante leur est un bien plus précieux que tous les trésors périssables. Quand on leur enlève ceux-ci, elles ne perdent point la paix, puisqu'elles ont encore l'amitié divine, qui leur tient lieu de tout. Aussi l'Esprit-Saint a dit : « Le juste demeure stable dans sa sagesse comme le soleil ; » il ne perd jamais sa sérénité. L'adversité même ne saurait le troubler. *In sapientia manet sicut sol.*[3]

La pratique de la vertu semble dure et amère ; mais, en réalité, elle est pleine de douceur. « Les vrais chrétiens, dit l'Apôtre, paraissent tristes, et ils sont toujours dans la joie.[4] » En se séparant d'eux-mêmes et de leurs passions, ils tarissent la source de toutes les amertumes. Qu'y a-t-il d'ailleurs de plus consolant que de pouvoir se dire : « Je suis l'ami de mon Dieu, son enfant, son héritier ; je puis prétendre à la félicité des Anges, en accomplissant la volonté de mon Père qui est dans les

(1) 2 Cor. 7, 4.
(2) Rom. 8, 21.
(3) Eccli. 27, 12.
(4) 2 Cor. 6, 10.

cieux ? Est-ce ainsi que nous nous consolons dans nos peines et nos afflictions ? *Servite Domino in lætitia.*[1]

Aimable Jésus ! je dépose entre les mains de votre bonté tous mes intérêts, toutes mes espérances. En vous seul je veux chercher ma liberté. Donnez-moi la force de renoncer aux créatures et surtout à moi-même.

O Marie ! obtenez-moi la ferveur et la persévérance finale.

PRATIQUE. — Cherchons notre bonheur où nous le trouverons sûrement, c'est-à-dire dans la grâce sanctifiante et dans la volonté de Dieu.

V. DE LA LECTURE SPIRITUELLE.

PRÉPARATION. — *Attende lectioni.* « Appliquez-vous à la lecture, » dit saint Paul à Timothée.[2] Quel bien opère la lecture spirituelle, dans les pécheurs et dans les justes?

1° La lecture éclaire, — elle convertit les pécheurs, — elle les aide à persévérer.

2° Elle inspire aux justes de saintes pensées ; — elle leur donne de sages conseils ; — elle les dispose à méditer les vérités de la foi. Faisons toutes nos lectures pieuses avec une intention droite, avec le désir d'en profiter.

PREMIER POINT.

Comme la lecture des mauvais livres jette les âmes dans le doute et l'impiété, ainsi la lecture des livres spirituels réveille la foi sur les vérités du salut, sur les maximes de la religion, et sur le bonheur de la vertu. Le pécheur y voit le mal qu'il fait à son âme, en offensant son Créateur ; ses remords se font plus vivement sentir. « Quand nous prions, dit saint Jérôme, nous parlons à Dieu, mais quand nous lisons, c'est Dieu qui nous

(1) Ps. 99, 2. (2) 1 Tim. 4, 13.

parle ; « sa parole nous éclaire ; elle nous montre les mystères révélés, l'importance de la fin dernière, et la nécessité de nous disposer à la mort, d'ou dépend l'éternité. Efforçons-nous de retirer ces fruits précieux, de nos lectures pieuses.

Les bons livres opèrent des conversions éclatantes. Saint Augustin ouvrit son cœur à la grâce, en lisant un passage d'une Epître de saint Paul. Saint Ignace de Loyola rentra en lui-même, à la lecture des actions héroïques des Saints. Il commença dès lors une vie pénitente, illustrée par de sublimes vertus. Il en fut de même de saint Jean Colombini : en lisant, presque malgré lui, un livre de piété, il se sentit si touché, qu'il quitta le monde et se sanctifia. Ranimons notre foi, lorsque nous lisons quelque page qui nous porte à Dieu. *Si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.*[1]

La bonne lecture facilite la persévérance, aux cœurs vraiment convertis. Elle les soutient dans leurs combats ; elle affermit leurs résolutions. Elle leur donne des convictions profondes sur les vérités de la foi, et leur fait comme un bouclier des maximes de la religion. Saint Dominique regardait la lecture spirituelle comme un lait céleste qui nourrit et fortifie les âmes. Pourquoi donc, après tant d'instructions, d'exhortations puisées dans les bons livres, sommes-nous encore si peu fervents, si peu avancés dans la vertu ? Nous lisons que les Saints étaient humbles, patients, charitables, amis de l'oraison jusqu'à l'héroïsme, et nous restons toujours vains, d'une humeur désagréable, sans esprit de dévouement, sans amour de la vie intérieure et recueillie. Tâchons de retirer désormais plus de fruit de nos lectures pieuses, en les faisant moins par curiosité, que par un désir sincère d'en profiter. Gardons-nous de préférer les journaux et les livres amusants aux livres qui nous portent à Dieu.

SECOND POINT.

Quand on remplit son esprit de choses édifiantes, telles que les maximes pieuses et les actions des Saints, on se trouve

(1) Ps. 94, 4.

facilement occupé, en tout temps, de pensées salutaires qui entretiennent en nous la dévotion et nous unissent à Dieu. « Aussi, selon saint Athanase, les âmes qui s'attachent au service du Seigneur, sont très attentives à s'adonner à la lecture. » Celle-ci nous communique de saintes réflexions, qui nous rappellent nos devoirs et nous élèvent au ciel. Quand donc nous voulons nous recueillir, ouvrons un livre de piété ; cherchons-y quelques sentences, qui nous délivrent des idées du monde, occupent notre esprit, et nous pénètrent du souvenir de l'infinie Majesté.

Les livres pieux nous fournissent de sages conseils. Nous ne pouvons pas avoir toujours près de nous notre père spirituel, qui résolve nos doutes, calme notre conscience, et nous excite au bien. Un bon livre, au contraire, nous suit partout ; il nous est facile de le consulter à toute heure. Dans nos craintes, nos incertitudes, nos difficultés, nous y puisons les lumières dont nous avons besoin. « Jésus, dit saint Augustin, nous instruit lui-même, par les bonnes lectures. Ecoutons-le, craignons-le, pratiquons ce qu'il enseigne. » *Audiamus, timeamus, faciamus.*

Les livres édifiants nous fournissent l'aliment spirituel, qui nous facilite la méditation des vérités de la foi. Saint Bernard, expliquant les paroles du Sauveur : « Cherchez et vous trouverez, » en donne le commentaire suivant : « Cherchez par la lecture, et vous trouverez par la méditation ce que vous aurez cherché. » Car la lecture nous met dans l'esprit la manne céleste, que nous digérons ensuite par l'oraison. Avant de commencer à lire, ranimons notre foi : pensons que Dieu lui-même va nous parler, à chaque ligne. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint. Puis, lisons posément, entrecoupant notre lecture de salutaires réflexions et d'invocations ferventes.

Adorable Sauveur ! je crois que les livres de piété sont comme des lettres que nous recevons de vous. Elles nous avertissent de nos défauts, des dangers qui nous entourent, des pièges qu'on nous tend, et des vertus que nous devons exercer ici-bas.

O Marie ! ranimez ma foi et purifiez mes intentions, dans tous mes exercices pieux.

PRATIQUE. — Avant de commencer notre lecture spirituelle,

pensons au compte sévère que nous devrons en rendre à Dieu, si nous n'en profitons pas.

VI. DE L'OFFICE DIVIN.*

PRÉPARATION. — « Notre Dieu est le Roi de l'univers ; louez-le dignement.[1] » Ainsi parle le Psalmiste.

1° Considérons l'Office divin en lui-même, c'est-à-dire, son but, — son prix, — et ses heureux effets.

2° Efforçons-nous de le réciter avec respect, — avec attention, — et avec dévotion, comme l'insinue la sainte Eglise. Prenons ces dispositions, non seulement dans l'Office divin, mais dans toutes nos prières vocales. *Digne, attente ac devote.*[2]

PREMIER POINT.

Tous les hommes devraient passer leur vie à louer le Seigneur, à le remercier de ses bienfaits, à lui demander des grâces. Mais comme la plupart des séculiers vivent absorbés par les distractions et les affaires du monde, l'Eglise a chargé ses Prêtres et ses Religieux de célébrer, au nom de tous, les louanges du Créateur, par la récitation de l'Office divin. Cette prière, formée en grande partie des psaumes et d'autres passages de l'Ecriture, attire abondamment sur le monde et sur l'Eglise, les bénédictions du ciel. Elle obtient surtout des grâces à ceux qui la récitent pieusement.

Et ce n'est pas sans motif ; car, après le Sacrifice de nos autels et les Sacrements, rien n'égale sa valeur devant Dieu. « Toute prière est peu méritoire, disait sainte Marie-Madeleine de Pazzi, en comparaison de celle-là. » Et en effet, cent prières privées

(1) Ps. 46, 8. (2) Brev. Aperi, etc.

(*) Ceux qui ne récitent pas l'Office, peuvent appliquer cette méditation à leurs prières vocales.

n'équivalent pas à une seule que nous disons dans le Bréviaire, où nous prions au nom de toute l'Eglise. Aussi la Sainte que nous venons de citer, tressaillait d'allégresse, quand on l'appelait au chœur ; elle se figurait y chanter les louanges de Dieu, comme font les Elus dans le ciel. Sainte Catherine de Bologne aurait voulu mourir en psalmodiant, tant elle estimait cet exercice tout angélique.

Efforçons-nous d'en retirer tous les fruits qu'il renferme. Par l'Office divin, non seulement Dieu est honoré, mais les fidèles sont assistés, les âmes du purgatoire soulagées, l'Eglise militante semble oublier un instant les tristesses de l'exil et célébrer les joies de la patrie. Cet exercice nous obtient des lumières abondantes, des secours particuliers, la force d'accomplir tous nos devoirs. Aussi l'Eglise attache la plus grande importance à cette action si sainte et si sublime. N'avons-nous pas coutume de nous en acquitter sans respect, sans attention, sans dévotion, à des heures ou à des moments peu favorables au recueillement ? Unissons-nous dans cette prière aux dispositions des Anges et des Bienheureux. *In conspectu Angelorum psallam tibi, Deus meus.*[1]

O mon Dieu ! vivifiez ma foi sur vos grandeurs, afin que je vous prie toujours avec une religion profonde, avec une humilité mêlée de confiance. Je me repens de m'être si souvent laissé distraire, lorsque ma bouche vous parlait, soit dans l'Office, soit dans toute autre pratique de piété.

SECOND POINT.

Le respect, dans l'Office divin, doit être extérieur et intérieur. En arrivant au chœur, après avoir pris de l'eau bénite et fait le signe de la croix, adorez le saint Sacrement, offrez-lui l'intention de réciter l'Office en son honneur, et demandez-lui son assistance. Figurez-vous ensuite que le Seigneur vous regarde, et que les Anges ont les yeux fixés sur vous, disposés à présenter au Très-Haut vos prières et vos pieuses affections. Plein de ces pensées, commencez à célébrer les louanges de

(1) Ps. 137, 2.

votre Dieu, avec une foi vive et un cœur sincère. *Cum vero corde et in plenitudine fidei.*[1]

Du respect doit naître en nous une attention persévérante. D'après saint Thomas, il y a trois sortes d'attention : aux paroles, aux sens, et à Dieu. Aux paroles, quand on s'applique à les bien prononcer; au sens, quand on réfléchit à la signification des paroles, et qu'on y joint les affections du cœur; à Dieu, lorsqu'on s'attache à l'adorer, à l'aimer, à lui demander des grâces. Cette dernière sorte d'attention est la meilleure : on y rapporte la louable pratique de méditer la Passion du Sauveur, en prononçant les paroles de l'Office. Appliquons cette doctrine à la récitation du chapelet et de toutes les autres prières vocales.

La dévotion est encore une condition du culte que nous rendons à Dieu par l'Office divin. Pendant que notre esprit est attentif au Seigneur, durant la Psalmodie, notre cœur doit se répandre en pieuses affections devant sa Majesté souveraine. « Si le psaume prie, priez, dit saint Augustin, s'il gémit, gémissez; s'il espère, espérez. » Chaque fois que vous dites le *Gloria Patri*, renouvelez votre intention, ou produisez divers sentiments de foi, d'adoration, d'offrande de vous-même, de remerciement, de désir d'honorer votre Créateur. Oh! que de grâces on obtient, quand on récite, avec piété, l'Office et toutes les prières vocales! Au contraire on en perd le mérite et l'on se rend coupable, quand on s'y laisse aller à des distractions volontaires.

Adorable Jésus! vous avez passé votre vie à louer, à glorifier le Père céleste, par vos paroles et par vos actions. Accordez-moi le désir de vous imiter. Faites-moi prier toujours avec ferveur et attention.

O Marie! obtenez-moi la grâce de me tenir en la présence divine, surtout dans mes exercices de piété.

Pratique. — Quand nous voulons réciter l'Office, le chapelet ou toute autre prière de longue durée, choisissons les premiers moments libres que nous avons, sans remettre à plus tard ces œuvres si fécondes en fruits de salut.

(1) Hebr. 10, 22.

VII. DES MALADIES.

PRÉPARATION. — « C'est le Seigneur, dit l'Ecriture, qui mortifie et qui vivifie.[1] »

1° Les maladies sont de grandes faveurs, — des sources de grâces, — des occasions de mérites.

2° Nous en profiterons, en les acceptant de la main de Dieu, — en les unissant aux souffrances du Sauveur, — en les endurant avec courage dans l'espérance du ciel. Evitons désormais de nous plaindre de nos infirmités corporelles.

PREMIER POINT.

Les Saints ont toujours regardé les maladies comme d'insignes faveurs. « Si nous connaissions, disait saint Vincent de Paul, le trésor qui s'y trouve caché, nous les recevrions avec autant de joie que des bienfaits signalés. » Saint François d'Assise était un jour en proie à de vives douleurs. Le frère qui l'assistait lui dit par compassion : « Mon père! priez Dieu de vous traiter avec un peu plus de douceur ; car il semble que sa main s'appesantisse trop sur vous. » A ces mots, le Saint se précipita de sa couche, se mit à genoux, baisa la terre, et rendant grâces à Dieu, il protesta qu'il regardait les maladies comme des faveurs divines. Est-ce ainsi que nous les avons toujours considérées? *Infirmitas hæc pro gloria Dei.*[2]

Elles sont des sources de grâces. L'oraison nous attire sans doute les bénédictions célestes. Mais quelle meilleure oraison pouvons-nous faire que celle de la résignation dans la souffrance? La patience, mieux que la prière, fait violence au cœur de Dieu ; par elle, le Sauveur nous a rachetés. Pourquoi donc tourmenter notre esprit, lorsque l'infirmité nous empêche

(1) 1 Reg. 2, 6. (2) Joan. 11, 4.

d'aller à l'église, d'entendre la messe, de communier? Nous obtiendrons plus de secours spirituels, en nous résignant à la volonté divine, qu'en exerçant les dévotions qui nous plaisent. *Perfectius est adversa tolerare fortiter, quam bonis operibus insudare.*[1]

Les infirmités, les douleurs corporelles sont des occasions continuelles de mérites. « Un seul moment de peine légère en cette vie, dit l'Apôtre, nous vaut un poids immense de gloire durant toute l'éternité.[2] » Le père Balthasar Alvarez vit un jour la grande gloire préparée dans le ciel à une bonne religieuse, qui avait supporté paisiblement une maladie. Il assura qu'elle avait plus mérité pendant huit mois de souffrances, que d'autres âmes ferventes en plusieurs années d'actions saintes. C'est que la douleur nous fait mourir à nos vices, et nous force d'exercer les plus solides vertus. N'êtes-vous pas trop délicat, trop prompt à vous plaindre, quand vous souffrez quelque légère indisposition, quelque mal de dents, de tête, d'estomac, mal très supportable, il est vrai, mais qu'on aime à faire connaître aux autres par un sentiment secret d'amour-propre? Parlez-en seulement à Dieu et à ceux qui ont charge de vous soigner; car c'est la perfection de la patience qui nous rend parfaits. *Patientia autem opus perfectum habet.*[3]

SECOND POINT.

« C'est le Seigneur, dit l'Ecriture, qui mortifie et vivifie; il conduit aux portes du tombeau et il en ramène.[4] Il a la puissance de la vie et de la mort.[5] » Certaines personnes visitées par la maladie, tombent dans l'abattement et paraissent inconsolables. Elles attribuent leurs maux à mille causes secondaires, sans remonter jusqu'à Dieu, cause souveraine de toutes choses. Elles oublient combien le Seigneur est doux; il nous frappe dans notre intérêt, avec le dessein de procurer notre salut. Encourageons-nous par cette pensée, quand nous perdons la santé. *Dominus mortificat et vivificat.*

(1) S. Bonav. (2) 2 Cor. 4, 17. (3) Jac. 1, 4.
(4) 1 Reg. 2, 6. (5) Sap. 16, 13.

Le souvenir de la Passion du Sauveur devrait venir en aide aux âmes qui souffrent. On mit un jour, dans les mains d'une personne malade, l'image de Jésus crucifié, et on l'engagea à réclamer sa guérison. « Comment voulez-vous, répondit-elle, que je demande à descendre de la croix, en y voyant mon Rédempteur attaché? Ah! plutôt souffrir avec Celui qui a tant souffert dans l'intérêt de mon âme. » Si nous comprenions l'amour que Jésus nous a témoigné, en se livrant aux supplices du Calvaire, nous n'hésiterions jamais à nous résigner à la douleur et aux infirmités corporelles : loin d'en souhaiter la délivrance, nous serions heureux de pouvoir les unir aux tourments de Jésus. *Communicantes Christi passionibus, gaudete.*[1]

L'espérance du ciel doit nous encourager dans nos souffrances. « Il nous faut entrer dans le royaume de Dieu, dit la sainte Ecriture, par beaucoup de tribulations.[2] » La dernière maladie, entre autres, comme il fut montré à sainte Lidwine, achève la couronne qu'on prépare à chacun dans l'assemblée des Elus. Si donc nous souffrons patiemment avec Jésus-Christ, dans cette vallée de misères et de larmes, nous serons heureux avec lui, dans le séjour de la gloire et des délices.[3] Fortifions-nous, par cette pensée, au milieu des ennuis, des dégoûts, des privations que nous apportent nos infirmités corporelles. Mortifions alors notre humeur, nos tristesses. Soyons dociles aux prescriptions des médecins. Montrons-nous reconnaissants et charitables envers tous ceux qui nous prêtent assistance.

O mon Jésus! que de douleurs n'avez-vous pas endurées sur le dur lit de la croix! Comment puis-je me plaindre des souffrances que vous m'envoyez! Accordez-moi la conformité à votre bon plaisir. Faites-moi profiter de mes douleurs corporelles, à l'aide de la patience et de la bonne intention.

O Marie! obtenez-moi la force de supporter toujours mes peines, avec la plus entière résignation.

Pratique. — Dans toutes les croix et épreuves, abandonnons-nous sans réserve à la volonté de Dieu.

(1) 1 Petr. 4, 13. (2) Act. 14, 21 (3) 2 Tim 2, 12.

VIII. LES TOURMENTS DE L'ENFER.

PRÉPARATION. — « Leur vers ne meurt point, dit Jésus-Christ, et leur feu ne s'éteint point.[1] » Le Sauveur indique ici deux sortes de peines en enfer.

1° La peine du corps.

2° La peine de l'âme. Acceptons, en esprit de pénitence, toutes les tribulations qui nous arrivent.

PREMIER POINT.

L'enfer, est un gouffre, un abîme fermé de toutes parts, où n'entre jamais le plus faible rayon de lumière. En cette vie, le feu nous éclaire ; mais au séjour des réprouvés, qui est un lieu de mort, les flammes sont obscures : elles ne laissent apercevoir que l'horrible état des damnés, et les formes hideuses que prennent les démons pour épouvanter leurs victimes. Oh ! que le souvenir des satisfactions de la vue est amer à ces infortunés, qui se voient plongés dans ces ténèbres, à cause de la trop grande liberté qu'ils ont donnée à leurs regards ! *Quibus procella tenebrarum servata est in æternum.*[2]

Le sens du tact aura de même son tourment particulier, celui du feu. Le feu est le supplice le plus terrible que l'on connaisse sur la terre, bien que notre feu ait été créé par la bonté divine. Que souffrira donc le réprouvé, plongé, submergé dans un océan de flammes allumées par la colère du Tout-Puissant ? Le corps du malheureux damné en est pénétré jusque dans les veines, jusque dans la moëlle des os. Ce supplice est si horrible, que l'Esprit-Saint désigne tous les tourments de l'enfer sous le nom de feu, parce que ce dernier les renferme tous au suprême degré.

(1) Marc, 9, 43. (2) S. Jud. 1, 13.

Les autres sens, outre le supplice du feu, trouvent en enfer leurs châtiments particuliers. L'ouïe est à jamais assourdie par des plaintes, des blasphèmes, des hurlements affreux. Le goût souffre d'une faim et d'une soif incompréhensibles, et jamais une seule miette de pain ou une seule goutte d'eau ne sera donnée au réprouvé. L'odorat est tourmenté jour et nuit par l'horrible infection de tant de cadavres entassés pêle-mêle, et dont un seul, dit saint Bonaventure, suffirait à faire mourir tous les hommes ici-bas. Oh ! que les plaisirs des sens auront coûté cher aux malheureux damnés ! Ne vous exposez-vous pas à leur sort, en cherchant vos aises, en ne mortifiant ni votre langue, ni vos regards, ni votre palais ? Combattez désormais les convoitises de la chair, évitez les excès de table, fuyez toute sensualité, infligez même à votre corps quelque fatigue ou châtiment, en esprit de pénitence, afin d'échapper aux flammes éternelles. Ainsi faisait l'Apôtre saint Paul. *Castigo corpus meum, ne forte reprobus efficiar.*[1]

SECOND POINT.

Le Seigneur ne hait jamais l'ouvrage de ses mains, pas même les bêtes féroces ou hideuses, comme les tigres et les vipères : « Vous aimez tout ce qui existe, lui dit le Sage, et vous n'avez rien en horreur de ce que vous avez créé.[2] » Cependant, il est une créature que Dieu ne saurait aimer et qu'il doit même nécessairement haïr, c'est l'âme réprouvée. Toujours unie au péché que Dieu déteste, la malheureuse se voit éternellement l'objet de la juste aversion du Tout-Puissant. Quel supplice, d'être sans cesse en opposition avec son Créateur, sa fin dernière, son souverain Bien ! *Similiter odio sunt Deo impius et impietas ejus.*[3]

Non seulement Dieu hait l'âme damnée, mais il la repousse avec horreur. En quittant cette vie, elle sent que l'instinct de sa destinée la presse d'aller à Dieu. A peine entrée dans l'éternité, elle s'élance vers le Bien suprême dont elle ne saurait se

(1) 1 Cor. 9, 26. (2) Sap. 11, 25. (3) Sap. 14, 9.

passer un instant, tant elle est faite pour le posséder. Mais elle entend une voix qui lui crie : « Tu n'es plus à moi, et je ne suis plus à toi.[1] » En même temps, une force invincible la rejette, ou plutôt le poids de ses péchés l'entraîne vers les gouffres éternels. Là, toujours en lutte avec la justice qui la châtie, elle s'épuise en efforts inutiles. Jamais elle ne verra le Dieu vers lequel elle aspire. *Vos non populus meus, et ego non ero vester.*

Le Seigneur, non seulement la repousse, mais il la traite en ennemie. Toujours unie au péché, elle reste perpétuellement coupable. Endurcie dans le crime, elle est en opposition continuelle avec la sainteté du Créateur, qui la regarde comme son adversaire irréconciliable. « J'épuiserai sur cette malheureuse, s'écrie-t-il, toutes les flèches de ma juste fureur.[2] » Quel effroyable sort que celui des damnés ! Toujours pressés d'aller à Dieu, ils s'en voient haïs, repoussés, traités avec la dernière rigueur, sans espoir de pardon. Oh ! que le péché est un grand mal ! Il change l'océan de la miséricorde, en une mer de justice et de sévérité. Etes-vous attentif à fuir le péché et jusqu'aux moindres fautes ? D'où vient donc que vous mortifiez si peu vos passions ? Tant d'orgueil, de prétention, de susceptibilité, tant de recherches de l'estime, d'attachement aux biens de ce monde, de négligence dans vos devoirs, d'inconstance dans vos résolutions, tout cela doit vous faire trembler, si vous avez la foi. Rappelez-vous l'exemple de Judas, qui s'est damné, parce qu'il a nourri dans son cœur la passion de l'avarice. La moindre passion immortifiée peut nous conduire où il est.

O mon Rédempteur ! communiquez-moi la haine la plus profonde du péché. Je suis résolu de recourir souvent à vous, surtout dans les tentations de l'enfer, du monde et de la chair. Donnez-moi le courage de surmonter tous les assauts, et de vous rester fidèle jusqu'à la fin.

O Marie ! obtenez-moi la ferveur et la persévérance.

PRATIQUE. — Réprimons surtout le défaut qui porte le plus de préjudice à notre progrès spirituel.

(1) Os. 1, 9. (2) Deut. 32, 23.

IX. BIENFAITS DE LA RÉDEMPTION.

PRÉPARATION. — *Vide quanta largitus est.* « Considérez, dit saint Bernard, quelles grandes grâces Jésus vous a faites. »

1° Le Sauveur nous a procuré au prix de son sang, trois bienfaits signalés : la liberté véritable, — l'adoption divine, — et la paix intérieure.

2° Ces bienfaits exigent de nous une vive reconnaissance, — et une entière fidélité. Demandons ces dispositions à notre très aimant Rédempteur.

PREMIER POINT.

Nous étions esclaves du démon, assujettis aux penchants les plus honteux, condamnés à traîner la longue chaîne de nos iniquités, jusqu'au jour de l'éternelle justice. Mais le Verbe divin eut pitié de nous. Il s'incarna ; il prit un Cœur comme le nôtre ; il ressentit nos misères et sut y compatir. Désireux de nous arracher à l'enfer, il brisa les liens de notre servitude, en détruisant l'empire du péché. Depuis lors, éclairés par la foi, soutenus par la grâce, nous pouvons secouer le joug de nos passions, et jouir de la liberté surnaturelle, à laquelle, dit l'Apôtre, nous avons été appelés. *Vos enim in libertatem vocati estis.*[1]

Cette liberté fut accompagnée de l'adoption divine. « Jésus nous a mérité la grâce d'être faits Enfants de Dieu.[2] » Quand un père adopte un fils, il ne lui communique pas les qualités naturelles qui conviennent à ce bienfait. Le Seigneur, au contraire, en nous adoptant, nous éclaire par la foi, nous sanctifie par la charité. Il répand en nous les dons de son Esprit, les vertus infuses, et tout ce qui nous rend dignes de lui donner le nom de Père, et de partager un jour avec lui l'héritage des Saints.

A ces grâces de choix, il ajoute une paix profonde, qui est

(1) Gal. 5, 13. (2) Joan. 1, 12.

comme un témoignage que nous appartenons à Dieu. Annoncée à Bethléem par les Esprits bienheureux, la paix entre nous et Dieu fut conclue sur le Calvaire, à la mort de Jésus. Depuis ce temps, nous pouvons apaiser la justice divine, triompher de nos passions, et goûter le bonheur des enfants de Dieu. L'Apôtre nous avertit de ne pas vivre selon les désirs de la chair, mais selon l'Esprit d'adoption que nous avons reçu de Dieu.[1] Etes-vous détaché du monde et de vos inclinations? Ne contristez-vous pas souvent, par vos fautes et vos résistances à la grâce, l'Esprit-Saint qui habite en vous? Que d'infidélités, que de dissipation, que de pensées vaines, que de paroles inutiles! Examinez-vous et corrigez-vous.

SECOND POINT.

Les bienfaits que nous venons de méditer exigent de nous une vive reconnaissance et une entière fidélité. La reconnaissance demande l'estime du bienfait, l'amour du bienfaiteur, le souvenir, l'action de grâce et le retour. Pour estimer les biens que nous a procurés le Sauveur, il faudrait, non seulement l'intelligence des Anges, mais celle de Dieu même. Nous ne pouvons donc jamais en avoir une assez grande idée. Il nous est également impossible d'aimer notre Bienfaiteur comme il le mérite; aimons-le du moins autant que nous le pouvons. Pensons à ce qu'il a fait et souffert pour nous; remercions-le avec effusion de nous avoir sauvés de l'esclavage éternel, de nous avoir fermé l'enfer et ouvert le royaume des cieux. Efforçons-nous de lui rendre amour pour amour, service pour service, en nous dévouant à lui dans la personne de nos frères, ainsi qu'en tous ceux qui souffrent ici-bas où sont exposés à se perdre.

Notre fidélité aux grâces du Rédempteur nous aidera à nous acquitter de la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers lui. Rien de plus désolant pour un bienfaiteur, que de voir l'inutilité de ses bienfaits. C'était une des peines les

(1) Rom. 8, 13-17.

plus poignantes du Cœur de Jésus au Jardin des Olives. « Quelle utilité, disait-il, une foule de chrétiens retireront-ils de mon sang? » *Quæ utilitas in sanguine mea?*[1] Ne sommes-nous pas du nombre de ceux qui ont fait gémir Jésus? A quoi nous ont servi tant de lumières, d'inspirations, de touches secrètes de la grâce, que son sang nous a méritées, et que nous avons laissées sans fruit par notre dissipation, notre négligence, notre peu de désir de la perfection? Ne savons-nous pas que la moindre grâce a coûté le sang et la vie d'un Dieu? C'est un trésor plus précieux que toutes les richesses de la terre. Et nous le laissons perdre, sans en éprouver aucun remords, sans même nous en soucier! N'est-ce pas là ce qui devrait provoquer nos regrets, et nous faire prendre la résolution de vivre recueillis et attentifs sur nous-mêmes, afin d'entendre la voix de Dieu, et de lui obéir fidèlement?

O mon Jésus! je me repens d'avoir si peu profité jusqu'ici des biens de la Rédemption. Augmentez en moi votre grâce, et rendez-moi plus docile à la conduite de mes supérieurs, et à celle de votre Esprit-Saint.

O Marie! obtenez-moi la ferveur et un vif désir de me sanctifier.

PRATIQUE. — Remercions chaque jour Jésus-Christ, des grâces qu'il daigne nous accorder.

X. LES RICHESSES DE JÉSUS ET LES NOTRES.

PRÉPARATION. — « Etant riche, dit l'Apôtre, Jésus s'est appauvri, afin de vous enrichir par son indigence.[2] »

1° Jésus est riche, parce qu'il est Dieu, — qu'il est Christ, — qu'il est Rédempteur.

2° Nous deviendrons riches avec lui, si nous renonçons à l'amour des biens et des jouissances terrestres, — et aspirons

(1) Ps. 29, 11. (2) 2 Cor. 8, 9.

aux biens célestes et à la possession de Dieu. Réveillons souvent notre foi sur le prix inestimable des biens spirituels et éternels.

PREMIER POINT.

Jésus est Dieu : c'est le Verbe, engendré du Père de toute éternité. « Au commencement était le Verbe, dit saint Jean, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.[1] » Jésus possède donc en lui-même tous les trésors de la sagesse, de la science et des perfections divines. Il est puissant, et auprès de lui la puissance des plus grands monarques n'est que faiblesse. Il est saint, et comparée à la sienne, la sainteté des créatures, fût-elle même héroïque, est infiniment défectueuse. En un mot, il est le Bien suprême, éternel, infini, que nous devons seul estimer, aimer, rechercher. *In quem desiderant Angeli prospicere.*[2]

Jésus est le Christ, et en cette qualité il est héritier de l'univers; car, selon saint Paul, tout a été fait en vue de lui.[3] Le Verbe incarné peut donc dire : « Tout ce qui est au ciel et sur la terre, les choses visibles et invisibles, les richesses des hommes, la splendeur des astres, les magnificences du firmament, tout m'appartient. Il est juste que j'en sois regardé comme l'unique et légitime propriétaire.[4] » Jésus est donc le Maître absolu de tous nos biens; il nous demandera compte de l'usage que nous en aurons fait. *Redde rationem villicationis tuæ.*[5]

Comme Rédempteur, Jésus possède toutes les richesses de la grâce. Il les a méritées en s'incarnant, en naissant à Bethléem, en vivant ici-bas dans les privations. Il vaut donc mieux conquérir la faveur de ce Roi aussi généreux que riche, par une prière fervente, par un acte d'humilité, de mortification, de charité, que de s'attirer les regards des hommes, que de faire une grande fortune. En êtes-vous persuadé? votre conduite le prouve-t-elle? D'où vient que vous êtes encore si avide de plaisirs, de louanges, d'objets commodes et précieux? D'où vient que vous tenez si peu à bien employer le temps destiné à

(1) Joan. 1, 1. (2) 1 Petr. 1, 12.
(3) Col. 1, 16. Item. S. Franç. de S. (4) Ps. 49, 12. (5) Luc. 16, 2.

l'oraison, à amasser des grâces, à économiser pour l'éternité? Ah! c'est que vous manquez de foi, que vous estimez trop ce qui est caduc et terrestre, et trop peu les biens éternels. *Ut illius inopia vos divites essetis.*[1]

SECOND POINT.

Autant il est impossible de servir deux maîtres, autant l'est-il de jouir des biens célestes quand on s'attache aux jouissances terrestres. Ceux qui les cherchent avec passion, dit l'Apôtre, sont tourmentés par des désirs inutiles qui les conduisent finalement à leur perte éternelle.[2] C'est pourquoi Dieu se plaint dans les saintes Ecritures, de ce que tant d'âmes vont demander aux créatures quelques misérables et courts plaisirs, et l'abandonnent, lui le Bien suprême, la plénitude de toutes les joies. « Ils m'ont délaissé, dit-il, moi qui suis la source d'eau vive; et ils se sont creusé des citernes d'eaux bourbeuses.[3] En parlant ainsi, le Seigneur veut nous inspirer le dégoût des biens passagers.

Faisons donc notre choix; entre le ciel et la terre, entre l'Infini et le néant, entre ce qui demeure éternellement et ce qui passe comme l'ombre, ce choix pourrait-il être douteux? Si nous avions la foi des Saints, nous serions avides des biens célestes, pleins d'ardeur pour les rechercher, et résolus de les conquérir à tout prix. Que ne font pas les mondains pour acquérir une fortune passagère? Que de travaux, de veilles, de privations, de voyages, de sollicitudes! Rougissez de votre insouciance pour la perfection. Les anachorètes, les martyrs, les Saints de tous les siècles vous crient de marcher sur leurs traces, puisqu'on ne peut jamais trop faire, quand il s'agit d'une fortune et d'un bonheur sans fin. La vie passe, les jours, les années disparaissent; et c'est à peine si vous faites quelque progrès dans la vertu. Sortez de votre torpeur, appliquez-vous à la méditation, à la prière, à la lecture, afin d'exciter en vous les désirs d'une plus grande perfection, qui sera suivie d'une récompense proportionnée, d'une possession plus entière du Bien suprême pendant l'éternité.

(1) 2 Cor. 8, 9. (2) 1 Tim. 6, 9. (3) Jer. 2, 13.

O mon Dieu ! je renonce à tout pour vous posséder vous seul. Détachez-moi des objets périssables ; augmentez en moi la ferveur et la constance dans votre amour.

O Marie ! obtenez-moi la force de me donner à Jésus sans aucune réserve.

PRATIQUE. — Disons souvent avec saint François de Sales : « Mon Dieu ! vous seul me suffisez. Je trouve en vous seul tout ce qui est nécessaire à mon âme. »

XI. OBLIGATION D'AIMER JÉSUS.

PRÉPARATION. — « Vous aimerez, dit l'Ecriture, le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur.[1] »

1° Les perfections du Sauveur, — son précepte divin, — l'amour infini qu'il nous porte, tout nous presse de l'aimer sincèrement.

2° Nous lui témoignerons notre attachement, en pensant toujours à lui, — en obéissant à sa loi, — en imitant ses vertus. Formons des actes d'amour, chaque fois que nous voyons une église, ou que nous regardons le crucifix.

PREMIER POINT.

Jésus mérite infiniment d'être aimé, puisqu'il possède en lui-même tout ce qui peut gagner les cœurs. Comme Dieu, il a la grandeur, la puissance, la sagesse, la sainteté. Comme homme, il possède la bonté, la générosité, la volonté de nous rendre heureux. Que nous faut-il de plus ? « Trouvez-moi, dit saint Augustin, au ciel ou sur la terre, un objet plus digne d'amour que notre Dieu Sauveur. » Cherchez un prince plus bienfaisant, un ami plus fidèle, un père plus aimable et plus aimant. Nulle part vous ne le trouverez. Pourquoi donc attacher notre cœur

(1) Marc. 12, 30.

à autre chose qu'à Jésus? *Deus cordis mei et pars mea, Deus in æternum.*[1]

Le précepte divin, d'ailleurs nous y oblige. « Vous aimerez, dit-il, le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. C'est là le plus grand et le premier commandement.[2] » Déjà promulgué sur le Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres, il acquiert une nouvelle force, lorsque nous entendons le Fils unique du Père, nous le redire avec une bonté touchante. Sa parole doit faire sur nous plus d'effet, que les foudres du Sinaï n'en produisirent sur les Juifs. Elle doit nous contraindre doucement à nous attacher à Jésus, de toute notre âme et de toutes nos forces. *Ex tota anima tua, et ex tota virtute tua.*[3]

Ce commandement de l'amour devient plus pressant encore, quand nous pensons à la charité divine de Celui qui nous le donne. Les prodiges du Cénacle et du Calvaire, qui nous attestent cette charité, portèrent les derniers coups au cœur de l'humanité déchue et séparée de son Créateur. Depuis lors, les hommes commencèrent à aimer leur Dieu. Ils ne purent entendre parler de sa tendresse, sans être touchés d'amour envers lui. La vue du Tabernacle et du Crucifix attira plus de cœurs à Jésus, que les plus éloquents discours. Savoir qu'on est aimé d'un Dieu jusqu'à la folie de la croix, jusqu'à l'immolation de l'autel, c'est avoir l'âme sous le pressoir de la charité; c'est être dans l'heureuse nécessité d'aimer Celui qui nous a tant aimés. Attachons-nous donc à Jésus sans partage et sans retour. Servons-le fidèlement jusqu'à notre dernier soupir. *Omni vita tua dilige Deum.*[4]

SECOND POINT.

« Gardez-vous, dit l'Esprit-Saint, d'oublier Celui qui s'est fait votre Caution et a donné sa vie pour vous.[5] » La reconnaissance nous oblige à nous souvenir de lui par amour, puisque c'est son amour envers nous qui l'a conduit au Calvaire, qui l'a

(1) Ps. 72, 25. (2) Matth. 22, 37. (3) Marc. 12, 30.
(4) Eccli. 13, 18. (5) Eccli. 29, 20.

cloué à la croix, et qui l'a fait mourir de pure douleur sur ce gibet d'ignominie. Pourrions-nous jamais oublier une charité si prodigieuse? Méditons-la tous les jours. Considérons souvent le Crucifix; parcourons les Stations du Chemin de la Croix; rappelons-nous ce qu'un Dieu a daigné souffrir, pour nous arracher à l'enfer et nous ouvrir le ciel. *Dedit enim pro te animam suam.*

Ce n'est pas seulement en pensant à Jésus, que nous lui témoignerons notre amour, mais encore en observant sa loi. « Si vous m'aimez, dit-il, gardez mes commandements; car celui-là m'aime en toute vérité, qui connaît mes préceptes, et les met en pratique.[1] » « Au contraire, ajoute saint Jean, celui qui prétend connaître et aimer Dieu, sans accomplir sa loi, n'est point dans la vérité.[2] » Prouvons à Jésus, par nos œuvres, que nous l'aimons sincèrement. Evitons avec soin ce qui l'offense; soyons attentifs à contenter son Cœur, à faire ses volontés. *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.*[3]

L'amour rend semblable à l'objet aimé. Le Rédempteur est devenu notre Modèle dans tous les états. Il s'est fait enfant, adolescent, homme parfait. Il a été pauvre, humilié, souffrant. Il a travaillé, prié. Il a vécu dans l'exil et dans la patrie. On l'a exalté, aimé, recherché; mais aussi combien ne l'a-t-on pas contredit, poursuivi, persécuté? Il est mort victime de la haine et de la calomnie. Dans ces diverses phases de son amour envers nous, il nous a donné l'exemple de toutes les vertus. Y a-t-il quelque ressemblance entre Jésus et vous? Etes-vous humble, obéissant, doux et patient comme lui? Comparez ce qu'il a fait pour vous, à ce que vous faites pour lui, et confondez-vous en sa présence.

O mon Jésus! que je suis loin de vous appartenir sans réserve, puisque j'hésite encore si souvent à vous faire les sacrifices que vous demandez de moi! Accordez-moi plus de courage, plus d'ardeur, plus de fidélité dans votre amour.

O Marie! obtenez-moi la grâce d'aimer votre divin Fils.

PRATIQUE. — Cherchons à plaire à Jésus par l'exercice des

(1) Joan. 14, 15-21. (2) 1 Joan. 2, 4. (3) Joan 14, 23.

bonnes œuvres. « L'amour divin, dit saint Grégoire, n'est jamais oisif. » *Nunquam est amor Dei otiosus.*

XII. DES EFFETS DE L'AMOUR DIVIN.

PRÉPARATION. — « Quittez tout, dit l'auteur de l'Imitation, et vous trouverez tout, c'est-à-dire Dieu.[1] » Quels sont les principaux effets de l'amour divin dans une âme? Comment pourrons-nous les obtenir?

1° L'amour divin nous sépare des créatures; — il nous remplit de l'Esprit de Dieu.

2° On obtient de tels effets, quand on s'efforçe de penser toujours au Seigneur, — de le préférer à toutes choses, — de souffrir patiemment les peines qu'il nous envoie. Avons-nous quelque signe de cet amour véritable?

PREMIER POINT.

L'amour est comme un mur, un rempart, placé entre la créature et le cœur qui est tout à Dieu. Saint Bernard l'appelle Insociable, parce que Dieu ne souffre dans une âme aucune société; il veut y régner seul. D'ailleurs, un cœur qui aime véritablement, trouve lui-même dur et insupportable de partager ses affections entre Jésus et le monde, entre le Créateur et les créatures. N'est-il pas juste, en effet, que nous donnions notre cœur à Celui qui l'a créé et racheté, qui en est conséquemment le propriétaire et qui prétend, à tant de titres, le posséder tout entier? Un saint religieux[2] écrivait à une personne vertueuse : « L'amour sacré est un aimable voleur qui nous enlève toutes nos affections. » Alors nous cessons de nous aimer; nous haïssons le péché; nous mortifions nos sens et nos penchants vicieux. Les Saints combattaient leurs passions, triomphaient

(1) Lib. 3. cap. 32. (2) Le père Segneri le jeune.

de leurs défauts ; ils cherchaient à détruire en eux les obstacles au règne de Dieu. Suivons leur exemple : bannissons de nos cœurs tout sentiment peu conforme au bon plaisir divin. *Dimitte omnia, et invenies omnia.*[1]

L'amour nous remplit de l'Esprit de l'Homme-Dieu. En élevant notre intelligence et nos sentiments au-dessus de la terre et de nous-mêmes, la divine charité nous transforme ; elle nous donne d'autres idées, d'autres inclinations. Les desseins, les intérêts de Dieu deviennent alors les nôtres ; sa gloire, sa volonté absorbent tous nos désirs. Ne trouvant en nous rien qui lui déplaise, le Seigneur établit sa demeure dans nes âmes ; il les éclaire, il les conduit par sa grâce, il les fait agir en tout selon ses vues. Rendons-nous capables d'une telle perfection. A cette fin, sommes-nous mortifiés, recueillis, ami de l'oraison, toujours prêts à fuir le mal et à faire le bien ? A ces conditions nous aimerons Dieu. Pas d'amour possible sans l'accomplissement des volontés divines. *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.*[2]

SECOND POINT.

Penser à Dieu est un moyen très efficace de parvenir à l'aimer. Le souvenir de ses adorables perfections élève notre esprit, le purifie, le détache des biens créés. Il nous fait connaître de plus en plus Celui qui est la joie des Anges et les délices des Saints. Chaque jour Dieu nous pardonne, il nous protège, il nous défend. Sa Providence veille sur nous ; elle ne cesse de nous combler de biens. N'est-il pas juste que nous pensions souvent à Celui qui ne nous oublie jamais ? Son souvenir ne fera qu'embraser nos cœurs d'un amour plus ardent envers lui.

Non contents de penser à Dieu toujours présent dans notre âme, préférons-le à toutes les créatures, à tous les trésors du ciel et de la terre. L'homme raisonnable est plus élevé que l'univers matériel. Les Intelligences célestes sont supérieures à l'homme par leur nature. Mais au-dessus d'elles est Dieu, le Créateur et le Maître de toutes choses. Il surpasse tellement ses

(1) Imit. Chr. l. 3. c. 32. (2) Joan. 14, 21.

créatures, que des millions de mondes ne peuvent lui être comparés. Préférons-le donc à tout ce qui est créé. Son amitié, sa volonté, sa gloire doivent nous être plus chères que la vie même. *Parati sumus mori, magis quam Dei leges prævaricari.*[1]

Nous l'aimerons en toute sincérité, si nous savons souffrir patiemment les peines qu'il nous envoie. Selon sainte Thérèse, la souffrance, mieux que l'oraison, affermit en nos cœurs l'amour sacré. En effet, les peines de cette vie, détruisent en nous le règne de l'amour-propre et du péché. Elles nous purifient de nos fautes, nous détachent de la terre, et nous unissent au souverain Bien. Voulons-nous croître dans l'amour divin ? Recevons de la main de Dieu, comme des bienfaits, les contrariétés, les maladies, toutes les tribulations qui nous arrivent. Etouffons, dès leur naissance, les plaintes, les murmures, les impatiences. Offrons nos peines au Seigneur, en témoignage de notre dévouement à son service, et bientôt notre cœur, dégagé de tout, lui appartiendra sans réserve.

O mon Jésus ! consumez-moi des belles flammes de votre amour, et je saurai penser à vous, vous préférer à tous les biens, et souffrir volontiers avec vous. Accordez-moi l'amour du recueillement et le désir de vous contenter en toutes choses.

O Marie ! conduisez-moi vous-même au véritable amour.

PRATIQUE. — Pensons souvent, avec une tendre reconnaissance, aux bienfaits matériels et spirituels dont Dieu nous comble chaque jour.

XIII. DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

PRÉPARATION. — « Mes chers enfants, disait saint Jean, aimez-vous les uns les autres. C'est le commandement du Seigneur, et si vous l'accomplissez, c'est assez.[2] »

1° La charité envers le prochain est, dans une âme, une grande

(1) 2 Mach. 7, 2. (2) D'après S Jérôme.

preuve de sainteté, — une source abondante de mérites, — un gage assuré de l'éternelle miséricorde.

2° Nous pouvons exercer cette vertu, en pratiquant la condescendance, — la correction fraternelle, — et le zèle. Réveillons souvent notre foi sur les motifs de la vraie charité.

PREMIER POINT.

La vraie charité envers le prochain est, dans une âme, une grande preuve de sainteté ; car elle n'y est jamais seule, mais elle y amène avec elle, dit saint François de Sales, tout le cortège des vertus. Elle est fondée sur l'humilité et l'abnégation ; elle se soutient par la foi, l'espérance et la prière ; elle se perfectionne par la patience et la douceur. Ces vertus pratiquées constamment dans des rapports journaliers avec nos semblables, malgré la divergence des idées et des caractères, dénotent ordinairement un haut degré de perfection. « Car, celui qui aime le prochain, dit l'Apôtre, accomplit toute la loi. » *Qui enim diligit proximum, legem implevit.*[1]

Aussi, la pratique constante de la charité est une source abondante de mérites. Saint Jean Chrysostome l'appelle : « L'art de gagner beaucoup auprès de Dieu. » Sainte Marie-Madeleine de Pazzi estimait plus la charité, que la contemplation : « Quand je contemple, disait-elle, c'est Dieu qui m'aide ; mais quand je secours mon prochain, c'est moi qui aide Dieu, et j'en espère une plus grande récompense. »

La charité véritable est le gage assuré de la divine miséricorde. Si nous l'exerçons au point de rendre aux autres le bien pour le mal, nous forçons le Seigneur à se conduire de même à notre égard : « Pardonnez, dit-il, et l'on vous pardonnera.[2] » Le Sauveur oubliera nos fautes et nous communiquera ses grâces, en proportion de la bonté que nous aurons exercée envers le prochain, surtout envers ceux qui nous contrarient. « Si je ressuscitais les morts, disait la bienheureuse Baptiste de Varano, je serais moins sûre d'être aimée du Seigneur, qu'en faisant du

(1) Rom. 13, 8. (2) Luc. 6, 37.

bien à mes ennemis. » Bannissons de notre cœur toute aversion, tout ressentiment. Pardonnons aux autres comme nous voulons que Dieu nous pardonne ; excusons-les, comme Jésus excusa ses persécuteurs, et comme il excuse encore chaque jour notre ingratitude et nos infidélités. *Donantes invicem, sicut et Deus in Christo donavit vobis.*[1]

SECOND POINT.

C'est un acte de charité, de condescendre à quelque demande honnête qui vous est faite. Cela s'entend toutefois pourvu que la chose ne nuise pas à votre bien spirituel. Car, si quelqu'un voulait vous faire omettre vos exercices de piété, sans aucun autre motif que de parler inutilement, il voudrait mieux en pareil cas ne pas condescendre à ses désirs. Généralement, soyez plutôt prêt à faire la volonté d'autrui que la vôtre, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu. Vous trouverez par là beaucoup d'occasions de pratiquer le renoncement, et d'augmenter vos mérites. *Subjecti invicem in timore Christi.*[2]

Cela ne doit pas néanmoins vous empêcher de faire la correction fraternelle, quand le bien du prochain le demande. Si vous êtes supérieur, vous êtes tenu par devoir à la correction ; si vous ne l'êtes pas, vous y êtes obligé par charité, toutes les fois que vous en espérez du fruit, et que vous pouvez le faire sans un grave préjudice. Celui qui verrait un aveugle marcher vers un abîme, ne serait-il pas cruel de ne pas l'avertir, afin de le préserver de la mort temporelle? Combien plus, quand il s'agit de a mort spirituelle et éternelle de vos frères ? Lorsque la correction vous semble un acte inutile, avertissez au moins celui qui peut apporter remède au mal que vous déplorez. *Cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati.*[3]

Et puis, si vous aimez véritablement vos frères, montrez-vous plein de zèle pour leur salut. Il faut quitter tout, quand il s'agit de sauver une âme ou de lui faire du bien. Hélas ! il en est tant qui courent à leur perte ! Sainte Thérèse a vu les âmes qui

(1) Eph. 4, 32. (2) Eph. 5, 21. (3) 2 Tim. 2, 25.

tombaient en enfer, comme les flocons de la neige tombent sur la terre en hiver. Par nos prières, nos pénitences, nos bonnes œuvres, nous pouvons en sauver plusieurs, et nous ne le ferions pas? et nous oserions nous appeler chrétiens, c'est-à-dire disciples de ce Dieu qui a versé son sang pour ces âmes, et qui, comme il l'a révélé, serait prêt encore à mourir pour chacune d'entre elles?[1] Jésus a soif de leur salut; travaillons donc à les sauver, et un jour il nous dira : « Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire! »

O mon Jésus, divin Modèle de charité! communiquez-moi une étincelle de vos célestes ardeurs, afin que m'oubliant moi-même, je ne soupire qu'après votre gloire et le bien du prochain. Donnez-moi l'esprit de condescendance envers tous, et la grâce de porter les autres à vous aimer et à vous plaire.

O Marie! obtenez-moi les sentiments de la plus sincère charité.

PRATIQUE. — Prions tous les jours à la messe pour la conversion des pécheurs.

XIV. EXCELLENCE DE L'HUMILITÉ.

PRÉPARATION. — « Celui qui s'humilie, dit le Sauvenr, sera élevé. » *Qui se humiliat exaltabitur.*[2] Considérons l'excellence et la pratique de l'humilité chrétienne.

1° L'humilité est la source de la science véritable, — de la gloire solide — et du vrai mérite.

2° Nous pratiquerons cette vertu, lorsque nous oubliant nous-mêmes, nous défiant de notre faiblesse et nous jugeant indignes de tout bien, nous aurons soin de glorifier Dieu, — de nous confier en lui seul, — et de reconnaître ses bienfaits.

(1) A sainte Brigitte. (2) Luc. 14, 11.

PREMIER POINT.

La science véritable est celle du salut. Elle est basée sur la connaissance de Dieu et de nous-mêmes. « Si tu sépares ce qui est vil de ce qui est précieux, disait le Seigneur à Jérémie, tu seras comme ma bouche, qui parle toujours selon la vérité.[1] » Ce que Dieu appelle vil, c'est notre néant, notre ignorance, notre misère, en un mot, ce qui vient de nous. Ce qu'il nomme précieux, ce sont les dons surnaturels, les lumières, les grâces, et tout ce qui procède de lui. Si nous séparons ces deux ordres de choses dans notre esprit, et que nous agissions en conséquence, nous acquerrons une science profonde, celle de l'humilité. *Hæc est tota magna scientia hominis.*[2]

Nous acquerrons aussi, par ce moyen, la gloire solide. « Si je me glorifie moi-même, disait le Sauveur, ma gloire n'est rien.[3] » La gloire véritable, c'est d'être exalté par Dieu, juge impartial et infaillible.[4] Or, il n'élève que les humbles, comme il le déclare lui-même.[5] Ceux-ci lui rendent l'honneur qui lui est dû. En retour, Dieu les comble de ses faveurs. Au dernier jour, il les glorifiera devant l'univers assemblé. Quoi de plus solide que cette gloire qui n'aura jamais de fin? L'estime du monde passe comme une fumée; mais la gloire qui vient du Seigneur demeure éternellement. *In memoria æterna erit justus.*[6]

L'humilité produit le vrai mérite, lequel consiste à mériter l'approbation de Dieu. Or le Seigneur n'approuve que les œuvres entreprises à sa gloire; il les reconnaît comme siennes et dignes de récompense, parce qu'elles sont marquées du cachet de la soumission à son bon plaisir. L'orgueilleux s'attribue tout bien; il se pose lui-même comme terme de ses œuvres. L'humble, au contraire, reconnaît que Dieu seul est le principe et la fin de toutes choses. Il lui consacre toutes ses actions, toute sa conduite; il se conforme à ses volontés, et se fait ainsi un trésor que la mort même devra respecter. Etes-vous humble? n'aimez-vous pas à parler de vos travaux, de vos succès, à vous plaindre

(1) Jer. 15, 19. (2) S. Aug. (3) Joan. 8, 54.
(4) Joan. 8, 54. (5) Luc. 14, 11. (6) Ps. 111, 6.

de vos fatigues, à occuper les autres de votre personne, de vos maladies, de vos projets, comme si vous étiez un personnage? Tenez-vous dans votre néant, et Dieu vous exaltera. *Qui se humiliat, exaltabitur.*[1]

SECOND POINT.

En pratique, l'humilité exige que, nous oubliant nous-mêmes, nous cherchions à glorifier Dieu. La créature ne peut jamais se prendre avec justice comme fin dernière de ses pensées, de ses désirs, de ses actions. Il ne lui est point permis de s'attribuer ce qui n'appartient qu'à son Créateur. « Si les nuages, dit saint Bernard, se louaient de la pluie qu'ils répandent sur la terre, qui ne se rirait de leur vanité? » Dieu seul est l'auteur de tout bien. « A lui seul, dit l'Apôtre, l'honneur et la gloire![2] » Gardons-nous donc de mettre en nous-mêmes et dans nos œuvres une vaine et coupable complaisance. *Soli Deo honor et gloria.*

Défions-nous de notre propre faiblesse, et confions-nous en Dieu seul. Les orgueilleux, en s'appuyant sur eux-mêmes, s'exposent à faire des chutes déplorables. Les humbles, au contraire, convaincus de leur misère, évitent les périls, se recommandent souvent au Seigneur, et se préservent ainsi du péché. Ils font même des merveilles au service du Créateur, parce qu'ils comptent sur son puissant secours. « J'ai travaillé plus que les autres, disait saint Paul, non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi.[3] » Cette divine grâce le rendit capable des effets prodigieux de son apostolat, parce qu'il s'appuyait uniquement sur elle. *Gratia Dei mecum.*

L'humilité nous fait reconnaître les bienfaits du Seigneur. L'orgueilleux, enivré de lui-même, croit que tout lui est dû. L'humble, au contraire, se juge indigne des moindres faveurs; il pense mériter tous les châtiments, à cause de ses péchés. Aussi est-il touché de voir la Bonté divine, non seulement le supporter, lui pardonner, mais le combler de toutes sortes de biens. Avez-vous soin de former la bonne intention, et de re-

(1) Luc. 14, 11. (2) 1 Tim. 1, 17. (3) 1 Cor. 15, 10.

commander à Dieu vos entreprises, vos résolutions ? Le remerciez-vous avec effusion, après les repas, après la Communion, et chaque fois qu'il vous arrive quelque chose d'agréable ? Ne vous plaignez-vous pas amèrement de vos peines, de l'ingratitude des hommes, de votre aridité dans l'oraison ? A ces signes, vous reconnaîtrez si vous êtes humble.

O mon Dieu ! je crois que sans vous je ne puis avoir aucune sainte pensée, ni produire aucune action méritoire. Accordez-moi la défiance et le mépris de moi-même.

O Marie ! rendez-moi fidèle à consacrer toutes mes actions à la plus grande gloire de Dieu.

PRATIQUE. — Habituez-vous à remercier Dieu de tout ce qui vous arrive d'agréable ou de fâcheux, en disant *Gloria Patri !* ou *Deo Gratias !*

XV. DE LA CONVERSATION AVEC DIEU.

PRÉPARATION. — « Sa conversation, dit l'Ecriture, n'a point d'amertume, et son commerce n'offre point d'ennui, mais il est plutôt une source de joie et le bonheur.[1] »

1° Le commerce avec Dieu est honorable ; — il est important et avantageux.

2° Il nous est surtout nécessaire dans les tentations ; — après une faute, — et au milieu des difficultés. Employons tous nos moments libres à prier, à converser intimement avec le Seigneur.

PREMIER POINT.

La reine de Saba s'estimait heureuse d'avoir pu s'entretenir avec Salomon ; elle enviait le sort de ceux qui vivaient avec lui.[2] Que dirons-nous des rapports quotidiens que nous pouvons avoir avec le Créateur de l'univers ? Il remplit tout par

(1) Sap. 8, 16.

(2) 3 Reg. 10, 8.

son immensité ; mais il réside spécialement dans les âmes en état de grâce. Il se plaît à converser avec elles, à entendre leurs prières, à recevoir leurs hommages, à les combler de ses biens. Avons-nous jamais réfléchi à l'honneur qui nous revient d'un tel commerce ? Si les hommes sont si avides de vivre à la cour des monarques de la terre, combien plus devrions-nous mettre notre gloire à communiquer avec le Roi du ciel, avec la Grandeur infinie ?

Puis, de quoi s'agit-il dans nos rapports avec Dieu ? Il s'agit d'ordinaire, non des bagatelles de ce monde, mais des intérêts de notre âme ; non de ce qui passe avec la vie présente, mais des biens surnaturels, qui dureront éternellement. Les hommes estiment grandes leurs affaires de négoce et de fortune. Mais quoi de plus important que le salut, la perfection de notre âme, les mérites qu'elle doit acquérir, le sort qu'elle peut se créer à jamais dans la vie future ? Ces affaires sont grandes comme Dieu lui-même, et elles entraînent des conséquences éternelles.

De nous-mêmes nous ne sommes qu'ignorance, corruption et péché. Or Dieu est la source de tous les biens, et son plus vif désir est de nous les communiquer.[1] D'où il suit, dit saint Ephrem, que nos entretiens avec lui nous sont des plus avantageux. Ils nous procurent de saintes pensées, de pieux sentiments, du courage et de l'ardeur dans l'exercice des vertus. Voyez si vous ne perdez pas en conversations inutiles et frivoles, le temps précieux que vous pourriez employer à la prière, et si vous savez interrompre parfois vos occupations pour adresser un mot à Dieu dont le regard est toujours fixé sur vous.

SECOND POINT.

Le commerce avec Dieu nous est surtout nécessaire dans la tentation, laquelle tend à nous éloigner de lui, à nous rendre ses ennemis, les transgresseurs de sa loi. Si nous voulons lutter seuls contre elle, nous serons infailliblement vaincus, surtout

(1) Joan. 16, 24.

quand elle est violente et de longue durée. Il nous faut donc alors recourir à Dieu, placer en lui notre confiance, et ne point le perdre de vue. La victoire est en sa puissance, et il ne manquera pas de nous la donner, si nous persévérons dans la prière. Autant notre salut est lié à notre triomphe dans les combats, autant la gloire de Dieu l'oblige à nous secourir. Ne craignons donc pas qu'il nous délaisse, lorsque nous l'invoquons dans nos dangers. *Quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit.*[1]

S'il nous arrive de commettre une faute, ayons encore soin de recourir au Seigneur. Il est des âmes qui passent leur vie en examens, en inquiétudes, en agitations continuelles, à cause de leurs péchés. Cette conduite empêche leur avancement. Elle leur fait perdre un temps précieux qu'elles pourraient employer à prier le Seigneur de les guérir, de les fortifier, de les conduire lui-même à la perfection. Au lieu donc de nous lamenter, de nous attrister inutilement après une faute, tournons-nous humblement vers Dieu ; parlons-lui avec repentir et confiance, sans jamais perdre la paix de notre âme. *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.*[2]

Dans les difficultés quelconques, ne cessons pas de nous adresser au Seigneur. Sans lui nous ne pouvons dissiper nos doutes, ni conduire une affaire à bonne fin, ni remplir saintement nos devoirs. Il est donc nécessaire que nous vivions dans des rapports continuels avec la source de tout bien. Les Israélites se rendirent maîtres de la terre promise, parce que le Seigneur les dirigeait, les soutenait, leur faisait renverser tous les obstacles. Laissons-nous conduire par la divine Bonté ; réclamons souvent son assistance ; mettons sous sa protection nos travaux, nos actions, nos projets, et nous verrons bientôt la bénédiction du ciel se répandre sur toutes nos entreprises.[3]

O mon bien-aimé Seigneur ! je ne puis rien sans vous, et je prétends tout faire indépendamment de vous. Accordez-moi l'amour du recueillement et la facilité de m'entretenir cœur à cœur avec votre infinie bonté.

(1) Act. 2, 21. (2) Is. 38, 17. (3) Gen. 39, 2.

O Marie! rendez-moi fidèle à recourir à Jésus et à vous, dans toutes mes occupations.

PRATIQUE. — Demandons souvent au Seigneur la grâce insigne d'une oraison continuelle. *Domine, doce nos orare.*[1]

XVI. DE LA BONNE INTENTION.

PRÉPARATION. — « L'homme, dit l'Esprit-Saint, voit le dehors, mais le Seigneur considère le cœur.[2] » Méditons les effets et les signes de la bonne intention.

1° Elle touche le Cœur de Jésus; — elle ennoblit nos œuvres; — elle rend notre vie précieuse devant Dieu.

2° Nous reconnaîtrons aux signes suivants que nos intentions sont pures : si nous sommes sans préférence avant l'action, — sans empressement pendant l'action, — sans retour inquiet après l'action, quand nous y avons rempli notre devoir.

PREMIER POINT.

L'Evangile rapporte[3] que le Sauveur, étant un jour pressé par la multitude qui l'entourait, demanda soudain à ses disciples : qui l'avait touché. Ceux-ci, étonnés, lui répondirent : « Seigneur! vous voyez qu'on vous presse de toutes parts, et vous demandez qui vous a touché!... » C'est qu'en effet une femme qui souffrait d'une perte de sang, avait touché avec foi le bord du vêtement de Jésus, et se trouvait guérie. « Il y en a beaucoup, dit saint Augustin, qui pressent le Sauveur, mais peu qui le touchent. » Beaucoup s'engagent dans les affaires, mais sans motif surnaturel : ils pressent extérieurement Jésus-Christ. Ceux qui font tout avec foi et pureté d'intention, vont jusqu'à son Cœur et se le rendent favorable par leur conduite.

La bonne intention ennoblit nos œuvres. Le divin Maître,

(1) Luc. 11, 1. (2) 1 Reg. 16, 17. (3) Marc. 5, 24.

considérant un jour ceux qui déposaient leurs offrandes dans le tronc du Temple à Jérusalem, vit plusieurs riches qui y jetaient de grandes sommes d'argent, tandis qu'une pauvre veuve n'y mit que deux petites pièces de monnaie. Appelant alors ses disciples : « Cette pauvre veuve, leur dit-il, a donné plus que tous les autres : » *Plus omnibus misit.*[1] Pourquoi? demande saint Cyprien, et il répond : « Parce que Dieu regarde moins nos actions en elles-mêmes, que l'intention avec laquelle nous les faisons. » Celle-ci élève toutes nos œuvres à un mérite surnaturel. Ayons donc soin de les faire sous l'impulsion de la grâce et par le désir de plaire à Dieu. *Omnia in gloriam Dei facite.*[2]

La bonne intention rend notre vie précieuse aux yeux du Seigneur. Celui qui agit en tout avec la volonté de glorifier et de contenter Dieu, aura sur la terre des jours pleins, selon le langage des Ecritures.[3] Nos jours sont bien remplis, quand nous les employons au service de Dieu ; ce qui se fait surtout par la bonne intention souvent renouvelée. Ceux que nous passons à plaire au monde et à nous-mêmes, sont des jours vides de mérites ; ils seront retranchés de notre vie, quand nous comparaîtrons devant Dieu. Combien d'actions ne faites-vous pas par amour-propre, par instinct naturel, par intérêt, par respect humain, ou bien avec des motifs excellents, mais plus ou moins altérés par la passion? Examinons ce qui empêche d'ordinaire la pureté de nos intentions, et apportons-y remède.

SECOND POINT.

Nous devons être sans préférence avant l'action, c'est-à-dire, dans une sainte indifférence à l'égard des occupations, des emplois, des travaux qu'on nous impose. « Ne rien demander, ne rien désirer, ne rien refuser, » était la maxime favorite de saint François de Sales. Elle doit être aussi la nôtre, en tout ce qui concerne l'avenir. Apportons à nos actions tout le soin qu'elles exigent ; mais laissons à Dieu la sollicitude du lende-

(1) Marc. 12, 43. (2) 1 Cor. 10, 31. (3) Ps. 72, 10.

main et le succès de nos entreprises. « A chaque jour suffit son mal,[1] » disait le Sauveur à ses Apôtres.

Le second signe de la pureté d'intention, c'est la fuite de l'empressement, ou le calme dans l'action. S'agiter, s'impatienter, se troubler, sont des effets de l'amour-propre. Quand on cherche uniquement la gloire et la volonté du Seigneur, on agit paisiblement, parce qu'on se contente de lui plaire; on travaille moins à multiplier qu'à perfectionner ses actions. Dieu juge et apprécie nos œuvres par leur valeur, plutôt que par leur nombre. Or, le prix d'un travail, d'une occupation, dépend surtout de la fin qu'on s'y propose. Agissons donc toujours en esprit de foi; n'ayons d'autre désir que d'accomplir le bon plaisir divin.

Le troisième signe d'une excellente intention, c'est de ne point nous inquiéter du succès d'une œuvre, après l'avoir opérée de notre mieux et selon notre conscience. Nous attrister outre mesure et nous décourager, quand elle n'a pas réussi, c'est une marque que nous y cherchions autre chose que Dieu et sa volonté sainte. Le Seigneur ne récompensera pas moins nos actions extérieurement stériles, que si le succès les avait couronnées.[2] Nos travaux lui sont plus chers que nos lauriers. N'avons-nous pas trop de soucis du blâme ou de la louange? Est-ce bien l'approbation de Dieu plutôt que celle des hommes, que nous cherchons? Examinons nos sentiments là-dessus. Voyons quelles sont nos dispositions quand, après avoir semé des œuvres saintes, nous n'en retirons que des confusions et des peines amères.

O mon Jésus! je crois que votre sagesse considère et agrée nos bons désirs, de préférence à nos actions purement extérieures. Je vous consacre mon corps, mon âme, et ma vie. Disposez de moi selon votre bon plaisir.

O Marie! Obtenez-moi la volonté sincère de ne chercher que Dieu, dans l'accomplissement de tous mes devoirs.

Pratique. — Purifions souvent nos intentions de tout alliage de vaine gloire, de respect humain, de satisfaction personnelle.

(1) Matth. 6, 34. (2) 1 Cor. 3, 8.

XVII. DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

PRÉPARATION. — *Scrutans corda et renes Deus.* « Dieu scrute les cœurs et les reins, » dit la sainte Ecriture.[1]

1° Le souvenir de la divine présence retire les âmes du péché; — il les préserve de la rechute; — il leur assure la persévérance.

2° Pratiquons cet exercice à l'aide d'une foi vive, — d'une humilité profonde, — et d'un parfait détachement. Dégageons notre âme des vaines sollicitudes, et nous penserons facilement à Dieu.

PREMIER POINT.

L'oubli de la présence divine nous fait perdre le respect de la majesté du Créateur, et nous porte à transgresser ses préceptes. Le pécheur, assure David, est rempli d'iniquités, parce qu'il bannit de sa mémoire la pensée du Seigneur.[2] Le contraire arrive, quand une âme réfléchit sérieusement qu'elle est, jour et nuit, sous les yeux du souverain Juge. Ce souvenir l'éloigne du péché, et la dispose à régler sa vie. Saint Ephrem convertit une pécheresse, en lui rappelant que nous sommes partout sous les regards de Dieu. *Scrutans corda et renes Deus.*[3]

Cette pensée nous défend contre la rechute. Qui oserait, en effet, sous les yeux de son Prince, transgresser une loi qui vient d'être promulguée? Comment donc offenser la Majesté souveraine, sachant qu'elle nous voit, et qu'elle peut nous punir à chaque instant? « Si nous réfléchissions, dit saint Jean Chrysostome, que le Seigneur observe nos pensées, écoute nos paroles, considère nos actions, jamais nous n'oserions ni penser, ni dire, ni faire rien de mal en sa présence. » Vivons donc sous le regard de la Sainteté divine, et notre âme, remplie d'une

(1) Ps. 7, 10. (2) Ps. 9, 5. (3) Ps. 7, 10.

crainte salutaire, évitera jusqu'aux moindres fautes. *Memor esto Dei, et non peccabis.*[1]

L'exercice de la présence de Dieu nous assure la persévérance. La chaste Suzanne triompha de la chair et du monde, par la pensée de son Créateur. Sainte Thaïs, dans ses luttes avec l'enfer, se souvenait de Dieu, et l'invoquait avec ferveur; ce qui la rendait victorieuse. Nous aussi, dans nos combats, rappelons-nous le Tout-Puissant, présent partout. Un soldat se sent plus courageux sous les yeux de son prince. Aussi le souvenir du Créateur qui nous voit, nous rendra constants dans la lutte, et nous fera persévérer jusqu'à la fin. O mon Dieu, Roi du ciel et de la terre! si j'étais attentif à votre adorable présence, oserais-je jamais me permettre de penser, d'agir, de parler sans retenue, surtout quand j'échappe à la surveillance de ceux qui tiennent votre place à mon égard? L'hypocrisie est-elle possible, quand on se tient sans cesse sous votre divin regard? Accordez-moi la grâce d'être partout et toujours recueilli, mortifié, modeste, ami du silence et de la prière, exact à remplir tous mes devoirs, par la pensée que vous me voyez, me jugez, et tenez compte de toutes mes œuvres. *Providebam Dominum in conspectu meo semper.*[2]

SECOND POINT.

La foi vive est nécessaire à quiconque veut se souvenir efficacement de Dieu. Penser légèrement, et comme en passant, à la divine présence, n'est pas le moyen de retirer beaucoup de fruit de ce saint exercice. Nous devons, à cette fin, bannir de notre esprit les pensées étrangères, et nous souvenir du souverain Bien avec une foi pleine et réfléchie. Plaçons-nous souvent sous les regards de l'infinie Majesté, devant laquelle celle des rois et des pontifes n'est qu'une ombre. Conduisons-nous en conséquence, c'est-à-dire, observons soigneusement tous les divins préceptes. *Qui credit Deo, attendit mandatis.*[3]

Le second moyen de nous faciliter l'exercice de la présence

(1) S. Ignat. (2) Ps. 15, 8. (3) Eccli. 32, 28.

divine, c'est une humilité profonde. Souvent il arrive que la vaine gloire ou le respect humain nous empêche de penser exclusivement à Dieu. Remédions à ce mal par cette réflexion de saint Basile. Si quelqu'un, dit-il, se trouvait, à la fois, devant son roi et devant un manant, il oublierait celui-ci, et s'occuperait du prince. Ainsi nous devons nous souvenir de Dieu, sans nous laisser distraire par les vaines appréhensions de l'amour-propre. « L'homme, dit l'Ecriture, considère le dehors; mais Dieu seul voit le fond des cœurs. » *Homo videt ea quæ parent, Deus autem intuetur cor.*[1]

Pratiquons, à l'exemple des Saints, le parfait détachement. Le mondain, lié par ses affections aux biens périssables, ne sait pas les oublier, et il s'en occupe jour et nuit. Le juste, au contraire, qui place son amour en Dieu seul, ne pense qu'à lui, ne désire que lui, ne vit plus que pour lui. Séparé des intérêts qui passionnent, son cœur semble isolé de la terre; il traite avec son Créateur, comme si lui seul était dans l'univers. Dégageons-nous si bien de tout ce qui n'est pas Dieu, que nous agissions intérieurement avec lui, comme font les Anges et les Bienheureux dans le ciel. Formons comme eux et avec eux des actes intérieurs de respect, d'adoration, de reconnaissance, d'amour et de demande. Confions-nous en la bonté du Dieu qui habite en nous, comme l'enfant qui repose dans les bras de sa mère et s'abandonne à sa sollicitude.

O mon Dieu qui remplissez l'univers! comment puis-je vous oublier jamais? vous me donnez à chaque instant l'existence et la vie, vous éclairez mon esprit, vous fortifiez mon cœur; vous me communiquez les lumières de la raison et de la foi, vous me conservez votre grâce, vous me comblez de biens sans nombre.

O Marie! rendez-moi fidèle à me souvenir toujours de Dieu, mon Bienfaiteur par excellence.

PRATIQUE. — Habituons-nous à voir l'action divine jusque dans les détails de notre vie.

(1) 1 Reg. 16, 17.

XVIII. JÉSUS A TRIOMPHÉ DE SATAN.

PRÉPARATION. — « Jésus, dit l'Apôtre, a désarmé les principautés et les puissances infernales, et a triomphé d'elles en lui-même, à la face du monde.[1] »

1° Considérons l'empire que Satan exerçait sur les hommes, avant la venue de Jésus-Christ.

2° Voyons ensuite comment le Sauveur l'a vaincu par ses humiliations, — ses tourments, — et sa mort sur la croix. Confions-nous dans cette victoire, lorsque nous sommes attaqués par l'enfer.

PREMIER POINT.

« Le démon, dit saint Cyrille, est appelé Exacteur par Isaïe,[2] parce qu'il a coutume d'exiger des pécheurs, ses esclaves, d'énormes tributs de passions viles et dégradantes, par lesquelles il les tient enchaînés. » C'est ce qu'il fit surtout avant l'Incarnation, alors qu'il régnait sur les nations païennes, et qu'il les abrutissait, en les poussant aux crimes les plus infâmes. Les hommes lui sacrifiaient jusqu'à leurs propres enfants; parfois même ils se donnaient la mort devant ses idoles. Satan récompensait cette barbare idolâtrie, en traitant les païens comme ses esclaves. Il aveuglait leurs esprits; il tourmentait leurs corps ; il les conduisait par des tortures aux supplices éternels. Tel est le triste sort qui nous était réservé, si le Rédempteur n'était venu sur la terre !

La tyrannie du démon menaçait de croître encore et de se perpétuer sans fin. Le monde gémissait, il sentait le poids de ses chaînes, sans pouvoir les briser. Lucifer redoublait de rage. Jamais rassasié de tourmenter les hommes, parce qu'ils sont les images de Dieu, il asservissait de plus en plus les sociétés

(1) Col. 2, 15. (2) Is. 9, 4.

coupables ; il leur faisait placer le vice sur les autels et adorer le crime dans les idoles. Quand aurait cessé cette fatale tyrannie ? Il fallut que le ciel s'abaissât, et que le Juste en descendit comme une rosée, qui annonçait l'aurore d'une ère nouvelle.[1] La terre dès lors changea de face. L'espérance raviva tous les cœurs. Remercions Jésus de nous avoir fait naître dans des temps si heureux, et au sein même de l'Eglise catholique ; de nous avoir fait donner une éducation chrétienne et pieuse, qui nous facilite le chemin du salut. Repassons en esprit toutes es grâces que nous avons reçues, et songeons que le compte à rendre à Dieu sera pour nous plus rigoureux que celui des païens.

SECOND POINT.

Le Sauveur, par ses humiliations, nous releva de l'état d'ignominie où nous avait réduits le péché. Satan, en précipitant les pécheurs de crime en crime, leur faisait descendre tous les degrés de l'avilissement. Jésus triompha de ce superbe. Il nous en fit triompher nous-mêmes, en nous enseignant l'humilité. Cette vertu nous inspire de recourir souvent au Seigneur et de mettre en lui seul notre confiance. Elle nous fait trouver ainsi la force de vaincre l'orgueilleux Lucifer, qui veut nous rendre ses esclaves.

Par ses souffrances, le Sauveur abattit l'empire que Satan avait usurpé, en poussant les hommes aux plaisirs sensuels. Avant l'avènement du Messie, « toute chair, selon le langage de l'Ecriture, avait corrompu sa voie.[2] » Que fit le Rédempteur ? Il nous enseigna, par son exemple, la mortification et l'amour de la croix. Il amortit ainsi en nous la concupiscence, dont se servait le démon pour consommer notre ruine.

Par sa mort douloureuse, Jésus compléta sa victoire sur les princes des ténèbres.[3] D'esclaves nous devinmes libres, d'enfants de colère nous fûmes faits enfants de Dieu. Au lieu des supplices sans fin que Lucifer nous préparait, le Sauveur nous acquit un héritage tel, que l'œil de l'homme n'a point vu, ni

(1) Is. 45, 8. (2) Gen. 6, 12. (3) Joan. 12, 31.

son oreille entendu, ni son esprit conçu rien de semblable.[1] « La foi même, dit saint Augustin, ne saurait le comprendre, ni l'espérance l'atteindre, ni la charité l'embrasser. » Que faisons-nous pour l'acquérir? Jésus s'est humilié, s'est mortifié, et nous voulons rester superbes, flatter notre vanité, notre sensualité, notre amour-propre; nous fuyons la vie cachée, laborieuse, peu commode; nous en avons horreur, et prétendons ici-bas où Jésus est mort, avoir tout à souhait et ne manquer de rien.

O mon Rédempteur! jusques à quand vivrai-je de la vie du monde et des sens, au lieu de me conduire par votre esprit? Accordez-moi le courage d'embrasser comme vous les confusions, les contrariétés, les privations qu'il vous plaira de m'envoyer. Faites servir toutes ces peines à ma sanctification.

O Marie! rendez-moi reconnaissant et fidèle envers Jésus.

PRATIQUE. — Pensons souvent à cette parole du divin Maître : « Prenez mon joug sur vous; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes.[2] »

XIX. OBLIGATION D'AIMER DIEU.

PRÉPARATION. — « Aimons Dieu, dit saint Jean, puisqu'il nous a aimés le premier.[3] »

1° Le Seigneur nous a obligés à l'aimer, par ses bienfaits, — par un précepte spécial, — et par des menaces.

2° Si nous l'aimons sincèrement, nous le lui prouverons par nos œuvres, — par notre patience, — et par notre ardeur à lui gagner des âmes. Nous aimons donc le Seigneur autant que nous savons nous renoncer, nous résigner, nous dévouer au bien de nos frères.

(1) 1 Cor. 2, 9. (2) Matth. 11, 29 (3) 1 Joan. 4, 10.

PREMIER POINT.

Dieu nous a donné l'être, la vie, l'intelligence ; pour nous il a créé ce bel univers dont la vue jette les âmes saintes dans une extase d'amour envers son auteur ; il a créé le ciel, où il nous attend, où il nous convie pour nous y rendre pleinement heureux. Par la faute d'Adam, nous en étions exclus ; par nos péchés personnels, nous avions mérité l'enfer ; il s'est abaissé lui-même pour venir ici-bas nous racheter au prix de son sang. Qu'avait-il en vue, en nous prodiguant tant de marques de son amour ? de nous amener à l'aimer, sinon pour lui-même, du moins par reconnaissance.

Mais voyant qu'après tant de bienfaits, les hommes l'oubliaient encore, il a daigné nous faire de son amour un précepte particulier, et c'est le premier et le plus grand, dit Jésus, de ceux qu'il a proclamés si solennellement sur le Sinaï et qu'il a gravés de sa main sur la pierre. « Vous aimerez, dit-il, le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces.[1] » Oh ! ce commandement si doux, si glorieux pour nous, gravons-le à notre tour dans nos cœurs : consacrons notre esprit au Seigneur, en pensant souvent à lui, notre cœur par la pureté de nos intentions, notre volonté en l'unissant à la sienne.

Mais il pourra se faire parfois qu'une violente passion, une tentation extraordinaire obscurcisse notre esprit et rende notre âme insensible à la reconnaissance et revêche aux ordres divins. Pensons alors à l'enfer. Dieu l'a creusé et y a allumé des flammes inextinguibles pour ceux qui ne l'aiment point. Il désire tellement être aimé de nous, qu'il veut à tout prix nous obliger à l'aimer. C'est son amour, non moins que sa justice qui a créé ce lieu de tourments. Livrons ici-bas nos âmes aux flammes de l'amour sacré, plutôt que de nous condamner nous-mêmes à brûler éternellement corps et âme, des feux de la colère du Dieu vivant.

(1) Marc. 12, 30.

SECOND POINT.

« Mes petits enfants, écrivait saint Jean aux premiers fidèles, n'aimons pas seulement en paroles, en protestations stériles, mais en action et en réalité.[1] » « Celui qui possède les richesses de ce monde, continue le même Apôtre, et qui voit son frère dans la nécessité, sans en avoir compassion, comment peut-on dire qu'il aime Dieu?[2] » L'amour véritable cherche à plaire à l'objet aimé. Il s'emploie tout entier à l'observation des divins préceptes. « Celui qui observe mes commandements, dit Jésus-Christ, voilà celui qui m'aime.[3] »

Mais celui qui aime Dieu ne fait pas seulement ce que Dieu lui commande, il supporte encore ce que Dieu fait en lui, et reçoit de sa main toutes les croix qui lui échoient dans le pèlerinage de cette vie. Car l'amour entre Dieu et l'homme est une vraie amitié, dit saint Thomas, et l'amitié consiste dans l'uniformité de volonté entre les amis. La patience est une grande preuve d'amour, parce qu'elle suppose l'abnégation de soi-même, l'immolation d'une volonté qui répugne à la douleur. C'est la marque d'amour que Jésus a donnée à son Père, c'est celle qu'il nous a donnée à nous-mêmes. Refuserions-nous de lui rendre la pareille?

Quand l'amour est grand et enflammé, il se manifeste par le zèle qui est le désir de voir l'ami honoré et aimé, et de voir heureux tous ceux qui sont chers à l'ami. Quiconque aime ardemment Jésus-Christ travaillera donc dans la mesure de son pouvoir, soit par des prédications, soit par de bons conseils, des avis charitables, soit du moins par de fréquentes prières et des pénitences, à gagner des âmes à ce bon Sauveur et à les enflammer de son amour. Jésus est-il la fin de nos œuvres? Sommes-nous patients dans la peine? zélés pour le bien de nos frères? La réponse à ces questions nous donnera la mesure de notre amour envers notre Sauveur.

O mon Jésus! je vous aime de tout mon cœur, et par-dessus

(1) 1 Joan. 3, 18. (2) 1 Joan. 3, 17. (3) Joan. 14, 21.

toutes choses. Augmentez en moi cet amour, et ne permettez pas que je me relâche à votre service.

O Marie ! obtenez-moi la grâce de chercher en tout et partout le bon plaisir divin.

PRATIQUE. — Sacrifions à Jésus notre défaut dominant ; c'est le plus grand obstacle à son règne en nous.

XX. IMPORTANCE DE LA PRIÈRE.

PRÉPARATION. — « Priez, dit l'Apôtre, sans interruption. » *Sine intermissione orate.*[1]

1° La prière est agréable à Dieu, — nécessaire aux hommes, — redoutable au démon.

2° Nous devons prier dans nos méditations, — pendant les occupations de la journée, — en tout temps et en toute rencontre. Employons à la prière tous nos moments libres.

PREMIER POINT.

Nos prières sont si agréables au Seigneur, qu'il a chargé ses Anges de les lui présenter, à mesure qu'elles s'échappent de nos cœurs. Ainsi l'assure saint Hilaire. Saint Jean vit, en effet, un de ces Esprits bienheureux, offrir à la Majesté divine les prières des Saints, comme un encens de suave odeur, et sous la forme de parfums précieux déposés dans des coupes d'or.[2] « Quand nous prions, dit sainte Marie-Madeleine de Pazzi, » Dieu nous remercie en quelque sorte, » tant il est satisfait de l'honneur que nous lui rendons en lui demandant des grâces. Nous confessons par là sa puissance, sa bonté, sa libéralité. Recourons donc souvent au Seigneur avec le désir de lui plaire. *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.*[3]

La prière, d'ailleurs, est nécessaire à nos âmes. Sans elle,

(1) 1 Thess. 5, 17. (2) Apoc. 8, 3. (3) Ps. 140, 2.

nous ne saurions trouver de remède à nos maux. Avec elle, au contraire, nous évitons le péché, nous réprimons nos penchants vicieux, nous nous corrigeons de nos défauts. « Voulez-vous, dit saint Bonaventure, supporter patiemment l'adversité? Voulez-vous briser vos affections déréglées, fortifier votre âme par de bonnes pensées, de pieux désirs, vous élever même à la jouissance des biens célestes? soyez homme de prière. » « Celle-ci, ajoute saint Jean Chrysostome, est le trésor des pauvres, le remède aux maladies de l'âme et la gardienne de la santé spirituelle. » *Morborum curatio, custodia sanitatis.*

La prière est redoutable aux démons. Ils la regardent comme l'arme la plus puissante, que nous employons contre eux. Ils ne peuvent lui résister, parce qu'elle est forte des promesses de Dieu et des mérites de Jésus-Christ. Une âme qui prie avec ferveur et persévérance fait trembler l'enfer et met en fuite tous les esprits de ténèbres. « A l'aide de la prière, dit saint Bonaventure, nous découvrons les pièges de Satan ; nous évitons ou surmontons toutes ses attaques. » Ne regardez-vous pas comme perdus les moments que vous employez à prier? Ne comptez-vous pas plus sur votre travail, sur votre industrie, que sur la grâce qui est le fruit de la prière? En théorie vous admettez que vous ne pouvez rien sans Dieu, mais en pratique vous priez si peu, que vous paraissez ne compter que sur vous-même. Réglez vos occupations de manière à pouvoir de temps en temps réclamer l'assistance divine. *Non impediaris orare semper.*[1]

SECOND POINT.

Si la méditation nous est moralement indispensable pour nous maintenir dans l'état de grâce, c'est qu'elle nous porte à demander à Dieu les secours dont nous avons besoin. Un saint religieux[2] disait que, dans les commencements, il s'était appliqué à produire, en méditant, plus d'affections que de prières. Mais plus tard, ayant mieux connu la nécessité de réclamer le secours divin, il s'attacha davantage aux actes de demande, et

(1) Eccli. 18, 22. (2) Le père Segneri.

les multiplia pendant l'oraison. Agissons de même dans tous nos exercices de piété ; nous en retirerons beaucoup de fruits, car le Sauveur a dit : « Demandez et vous recevrez : » *Petite et accipietis.*[1]

Prions de même, non seulement quand nous sommes à l'église ou à genoux, mais aussi pendant le travail. L'assistance divine est toujours nécessaire à la vie de notre âme. Nos occupations ordinaires ne peuvent pas être un obstacle à l'oraison continuelle. Comme nous savons parler aux créatures, en exerçant le travail des mains, ainsi nous saurons converser avec Dieu, si nous en avons le désir. Quand les devoirs de notre état exigent l'application de notre esprit, offrons-les du moins au Seigneur, et de temps en temps prions-le de nous aider à chercher en tout sa gloire et son bon plaisir. *Oportet semper orare et non deficere.*[2]

Dans toutes les circonstances où nous pouvons nous trouver, ayons toujours au cœur quelque pieuse invocation. Implorons le secours divin dans les besoins du corps et de l'âme. Si nous sommes malades ou en santé, dans la peine ou dans la joie, dans la tentation ou dans la tranquillité, ayons toujours recours au Seigneur. Comme le petit de l'hirondelle réclame de sa mère la nourriture ; ainsi, dit le Psalmiste, nous devons crier sans relâche, non pas tant de bouche que de cœur, vers le Père céleste qui nous aime, et qui ne refusera rien à nos prières.[3] Ne passez-vous pas le temps de l'oraison en spéculations stériles, qui n'améliorent jamais votre conduite ? Priez, demandez, insistez, afin d'obtenir d'être plus fervent dans la piété, plus exact dans vos emplois, plus résigné dans les contrariétés, plus généreux et plus dévoué au service de vos frères. *Sicut pullus hirundinis sic clamabo.*[4]

O mon Jésus ! vous nous avez prescrit de prier sans relâche ; rendez-moi fidèle à remplir ce précepte. Je suis résolu de me recommander à vous, chaque fois que m'en vient la pensée, ou que votre grâce me l'inspire.

(1) Joan. 16, 24.
(2) Luc. 18, 1.
(3) Is. 38, 14.
(4) Ibid.

O Marie ! obtenez-moi l'esprit de prière et de ferveur.

PRATIQUE. — Ne passons guère un quart d'heure, sans élever notre cœur à Dieu par un acte fervent.

XXI. LES GRANDEURS DE MARIE.

PRÉPARATION. — « Elle est le miroir sans tache du Dieu de majesté, et l'image de sa perfection.[1] » Ces paroles dites de la Sagesse incréée, peuvent s'appliquer à Marie. Considérons

1° Que la divine Mère est la plus élevée, — la plus sainte, — la plus aimée du Seigneur, entre toutes les créatures.

2° Qu'elle nous est à tous comme un réservoir, — un canal de grâces, — un port assuré du salut. Ranimons notre foi sur les grandeurs et sur la miséricorde de Marie, notre Reine et notre Mère.

PREMIER POINT.

Isaïe, prophétisant les grandeurs de cette Vierge prédestinée, l'appelle la Montagne de la maison du Seigneur.[2] « Elle apparaîtra, dit-il, sur le sommet de tous les autres monts. » Cette Montagne sainte qui domine toutes les autres, nous représente, selon saint Grégoire, l'élévation de la bienheureuse Vierge au-dessus de tous les Elus. Et David en donne le motif : « En elle, dit il, il a plu au Seigneur d'habiter, en se faisant homme comme nous.[3] »

Cette grandeur de Marie vient surtout de sa sublime sainteté. Le Prophète-Roi nous la représente comme la Cité de Dieu : *Civitas Dei.*[4] « Ses fondements, dit-il, sont posés sur la cime des monts. » Cela signifie que, dès sa Conception Immaculée, Marie fut plus parfaite que tous les Saints réunis. « Comme le soleil, dit saint Pierre Damien, surpasse en éclat les autres

(1) Sap. 7, 26.
(2) Is. 2, 2.
(3) Ps. 67, 17.
(4) Ps. 86,

astres. ainsi la divine Mère l'emporte en mérites sur tous les Elus. » Au premier instant de son existence, elle reçut un capital de grâces supérieur à celui des Anges et des Bienheureux, et elle y correspondit fidèlement jusqu'à la mort. Jugeons par là de la sainteté incomparable de cette Reine de l'univers, et tâchons de l'imiter. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.*[1]

Il faut conclure de là que Marie est la plus aimée de Dieu, entre toutes les créatures. « Le Seigneur, dit David, préfère Sion, c'est-à-dire la bienheureuse Vierge, à tous les tabernacles de Jacob, à tous les Saints du paradis. » Le premier motif de cette prédilection, c'est la sainteté de Marie; le second, ce sont ses titres de Fille du Père, de Mère du Fils, d'épouse du Saint-Esprit; le troisième c'est l'amour suréminent que l'auguste Vierge porte à Dieu : elle l'aime plus que ne sauraient l'aimer tous les Anges et tous les Elus. Il est donc juste que le Seigneur la place la première dans son Cœur, et qu'il la chérisse de préférence à toutes les créatures. *Super omnia tabernacula Jacob.*[2] Et vous, aimez-vous Marie, après Dieu, par-dessus toutes choses? Etes-vous zélé pour sa gloire? respectueux, tendre, constant dans vos pratiques en son honneur? Ne l'oubliez pas, l'amour se prouve par les œuvres et les sacrifices.

SECOND POINT.

Saint Bonaventure appelle Marie « le réservoir des grâces; » *Congregatio gratiarum.* L'Ange l'a saluée Pleine de grâce;[3] Saint Jean Damascène la nomme un Océan, saint Ephrem une Source, et saint Bernard la Plénitude de tous les biens. *Plenitudo totius boni.* En devenant le Tabernacle vivant du Verbe incarné, la bienheureuse Vierge, selon saint Bernardin de Sienne, s'est acquis une certaine juridiction sur les mérites de son Fils. La vénérable sœur Villani la vit un jour, sous la forme d'une Fontaine, où les hommes venaient en foule puiser les eaux célestes.

Marie est un canal de grâces, parce que le Seigneur dit saint Bernard, veut que nous recevions tout par son moyen. Depuis

(1) Ps. 86. (2) Ibid. (3) Luc. 1, 28.

qu'elle a paru sur la terre, comme notre Médiatrice auprès de Jésus et la Dispensatrice des dons célestes, nous voyons les biens spirituels surabonder dans les âmes. Des milliers de vierges, de confesseurs, de martyrs, de saints de tout âge, de tout rang, de toute contrée, suivent l'Agneau sans tache, sur les traces de sa Mère, à l'aide des grâces qu'elle leur obtient. C'est donc avec raison que les Saints l'appellent « le Port du salut. »

Saint Bonaventure nous représente le monde comme une mer agitée. Les pécheurs tombés du navire de la grâce sanctifiante, sont ballottés çà et là par les remords de leur conscience et par la tempête de leurs passions. Que leur reste-t-il dans un si pressant danger, sinon le recours à Marie? Elle est le Port toujours ouvert, où les coupables repentants peuvent trouver un refuge. Ils y seront à l'abri de la colère divine, de la rage des démons, de la tyrannie du monde et des passions. Combien de pécheurs Marie n'a-t-elle pas ainsi ravis à l'enfer! Examinez si votre dévotion envers elle ne diminue pas : autant diminueraient vos chances d'arriver au ciel. Efforcez-vous d'y croître chaque jour, non en multipliant vos pratiques, mais en les faisant toujours avec un redoublement de ferveur.

O Reine du ciel, mon Espérance après Jésus! je suis un pauvre pécheur, et j'ose recourir à vous, qui êtes la plus sainte des créatures. Obtenez-moi une confiance sans bornes en votre miséricorde, et un ardent désir d'appartenir à Dieu.

Pratique. — Recourons à Marie aussi souvent que nous en vient la pensée. Réjouissons-nous de ses grandeurs et de son mérite incompréhensibles.

XXII. DE LA MORTIFICATION CORPORELLE.

Préparation. — « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit l'Apôtre, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises.[1] »

(1) Gal. 5, 24.

1° La chair est une ennemie redoutable, — implacable, — infatigable : nous devons la haïr.

2° Elle conduit à l'aveuglement, — à l'obstination, — à la réprobation éternelle : il faut combattre ses désirs déréglés, avec constance et énergie.

PREMIER POINT.

Les tentations provenant de la chair sont dangereuses et redoutables, parce qu'elles nous ôtent presque toute lumière : nous perdons alors de vue les considérations et les bons propos que nous avons faits. Les vérités révélées, le souvenir de la mort, du jugement, de l'enfer, nous impressionnent à peine : il semble que l'offense du Créateur, de la Majesté souveraine et infinie, ne soit qu'un mal de peu d'importance, et contre lequel on ne doive plus lutter. Voilà dans quel péril la chair jette une âme! et cette âme continuerait de flatter son corps, de satisfaire ses sens? Ah! mortifions, par le travail et la fatigue, ce corps rebelle, qui nous menace d'une ruine irréparable. *Caro concupiscit adversus spiritum.*[1]

La chair est notre implacable ennemie. Notre penchant naturel aux plaisirs des sens ne nous abandonne jamais entièrement. « Les combats sont de tous les jours, dit saint Augustin, et la victoire décisive est bien rare. » Aussi la plupart des adultes, selon l'opinion de saint Remi, se perdent par le vice impur. Comme l'orgueil a rempli d'anges les abîmes de l'enfer, ainsi les convoitises charnelles peuplent chaque jour d'hommes, ces antres brûlants où s'exerce la justice divine. Réprimons donc nos sens, et prions sans cesse le Seigneur de nous venir en aide contre cette chair rebelle.

Insatiable de plaisirs, elle ne dit jamais : C'est assez. Elle précipite ses malheureuses victimes de désordres en désordres, de ruine en ruine. Dans les autres vices, le démon pêche avec l'hameçon; mais dans celui de la chair, c'est avec le filet. On a vu parfois les adorateurs de cette impure idole, lui faire un

(1) Gal. 5, 17.

dernier sacrifice, l'instant d'avant leur mort, et se précipiter sciemment, pour lui plaire, dans les brasiers éternels. Mortifions chaque jour notre corps : nous le pouvons de mille manières sans compromettre notre santé. Retranchons à nos yeux, à notre tact, à notre goût, les satisfactions qui nourrissent ou augmentent nos inclinations perverses. *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.*[1]

SECOND POINT.

« La chasteté, dit saint Augustin, en purifiant l'esprit de l'homme, lui facilite la connaissance et la vue de Dieu : » *Præstat videre Deum.* « Au contraire, le premier effet du vice impur, d'après saint Thomas, c'est d'aveugler l'esprit. » Dans cet état, on perd la vivacité de la foi sur les vérités éternelles : les avertissements des supérieurs, les conseils des amis, la crainte des châtiments, rien n'éclaire l'âme que la chair domine. Témoin un Salomon, un Calvin, un Henri VIII, et tant d'autres. Mettons-nous donc en garde contre les attraits du vice impur. *Obscuratum est insipiens cor eorum.*[2]

« Ceux qui se livrent à ce vice, dit saint Augustin, en contractent bientôt l'habitude, et cette habitude dégénère en nécessité. » De là naît l'obstination dans le mal : on y est tellement enfoncé, qu'on perd l'espoir d'en sortir ; et si cet espoir reste, le courage et la volonté ferme font souvent défaut. Voilà pourquoi saint Cyprien appelle l'impudicité : « La mère de l'impénitence finale. » *Mater est impœnitentiæ.* Ne vaut-il pas mieux assujettir son corps par la pénitence, comme ont fait les Saints, que de subir son joug ignoble ? Ne vaut-il pas mieux combattre avec énergie les tentations impures, que d'en devenir des victimes ?

Une chair indomptée conduit les âmes à l'éternelle réprobation. Puisque Dieu n'épargne pas les partisans du monde, et même les païens, quand ils se livrent au vice impur, combien moins épargnerait-il des âmes prévenues, comme nous, de grâces

(1) 2 Cor. 4, 10. (2) Rom. 1, 21.

sans nombre, si jamais elles se rendaient coupables en cette matière! Quand on est appelé à la perfection évangélique, on doit se sauver à la manière des Saints, « et si alors, dit saint Grégoire, on ne se sanctifie pas, on risque de ne pas même se sauver. » Qu'arriverait-il, si l'on allait se plonger dans la fange du plus abominable des vices?... Combattons donc la concupiscence charnelle, de tout notre pouvoir. Résistons aux tentations qu'elle nous présente. Fuyons le monde et ses dangers; mortifions nos sens, et ne cessons jamais de nous recommander à Jésus et à Marie.

O mon Sauveur! préservez-moi éternellement du malheur de vous offenser par la moindre faute contre la pureté. Je suis résolu de veiller désormais sur moi-même, de fuir les moindres périls, et de fortifier mon esprit et mon cœur, par le recueillement et la prière.

O Marie! obtenez-moi l'horreur de tout péché, l'amour de la pénitence et le mépris des satisfactions sensuelles.

PRATIQUE. — Pensons souvent à la mort, et à la dissolution que subira notre chair rebelle, après cette triste vie.

XXIII. DÉFAUTS CONTRAIRES A L'HUMILITÉ.

PRÉPARATION. — « Pensez en toute humilité, dit l'Apôtre, que les autres vous sont supérieurs.[1] »

1° Nous devons étouffer en nous tout sentiment d'envie, — toute prétention ambitieuse, — et tout désir d'être estimés.

2° Quant aux défauts extérieurs, évitons de nous louer, — de nous excuser, — de parler de nous-mêmes. Examinons si nous n'avons pas l'habitude de quelques-uns de ces défauts.

(1) Phil. 2, 3.

PREMIER POINT.

Gardons-nous de porter envie à ceux qui ont plus d'intelligence, plus de talents, plus de succès que nous. L'humiliation est préférable à tous les honneurs, à tous les applaudissements du monde. La science la plus désirable à un vrai disciple de Jésus crucifié, c'est de savoir s'humilier, s'estimer un néant et se plaire à passer comme tel aux yeux des créatures. Le Seigneur ne vous a pas donné plus d'adresse, d'industrie, d'éloquence, de talents quelconques, parce que peut-être vous en auriez abusé. Réjouissez-vous donc d'être inférieur aux autres en beaucoup de choses : vous aurez ainsi l'occasion de pratiquer l'humilité, et d'assurer mieux votre salut. *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes.*[1]

Tenez-vous en garde contre l'ambition, c'est-à-dire, contre cet esprit d'orgueil qui désire immodérément s'élever aux honneurs, aux charges, aux emplois éclatants. La fonction qu'assigne l'obéissance, sans l'avoir cherchée, est la plus agréable à Dieu. Un office plus honorable aux yeux des hommes vous exposerait peut-être au danger de vous enorgueillir, de perdre ainsi la lumière divine, et de tomber dans le relâchement. N'ayons d'autre ambition que de commander à nos penchants vicieux, de surpasser tout le monde en humilité, et de nous rendre en tout semblables à Jésus oublié, dédaigné, méprisé. *Sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*[2]

Etouffons même en nous le désir d'être estimés. La vaine estime des créatures ressemble à un poison subtil, qui infecte les puissances de notre âme et gâte nos œuvres les plus saintes. Nous devons donc la fuir soigneusement. Les vrais amis de Dieu ont toujours fait leurs délices d'être peu considérés sur la terre, d'y vivre dans l'obscurité, dans l'abjection, à l'exemple de Jésus à Nazareth. Aimez-vous la vie cachée, ignorée, retirée? ne préférez-vous pas vous produire par vanité, par le désir de paraître ou d'être réputé quelque chose aux yeux des créatures, tandis

(1) Phil. 2, 3. (2) Ibid. 5.

que vous n'êtes rien devant Dieu? Vous ambitionnez d'être grand et distingué parmi les hommes, tandis que les Saints souhaitaient tout le contraire; vous enviez aux autres leurs succès et la gloire qui leur en revient, et vous oubliez que Dieu fait moins d'attention à ce qui brille, qu'à l'humilité du cœur. Examinez quel progrès vous faites dans le mépris de vous-même, et vous saurez ce que vous valez devant le juste appréciateur du mérite.

SECOND POINT.

« Que votre éloge sorte de la bouche d'un autre, dit l'Esprit-Saint, et non de la vôtre.[1] » Pourquoi cet avis? parce que votre louange, quand elle vient de vous, déplaît à Dieu et aux hommes. Elle déplaît à Dieu, à cause de l'orgueil qu'elle entretient en vous, et du tort qu'elle fait au Seigneur, en lui enlevant sa gloire. Elle déplaît aux hommes, qui ne peuvent souffrir, de la part des autres, la jactance et la vanterie. « Qu'avez-vous, dit l'Apôtre, que vous n'ayez reçu? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne le teniez de personne?[2] » Evitons avec soin de louer nos talents, notre habileté, notre conduite.

Fuyons les excuses intéressées. Elles proviennent ordinairement ou de la crainte de perdre l'estime des hommes, ou du désir de la gagner. Le remède, c'est de chercher habituellement à nous abaisser, plutôt qu'à nous élever, dans l'esprit du prochain. « En nous abaissant, dit saint Bernard, nous ne saurions nous nuire; mais en nous élevant quelque peu au-dessus de la vérité, nous pouvons nous causer un très grave dommage. » On ne court aucun risque de se faire mal, quand, en passant par une porte, on incline trop la tête; mais dès qu'on la tient trop élevée, on est en danger de se blesser.

Evitons même de parler de nous, à moins que le devoir ou la nécessité ne nous y oblige. Parler de soi, c'est s'exposer à la vaine gloire, ou nourrir un orgueil secret. Quand même on ridiculiserait ses propres défauts, ce serait encore souvent un dan-

(1) Prov. 27, 2. (2) 1 Cor. 4, 7.

de vaine complaisance : la vanité nous persuaderait que nous avons été bien humbles en cette occasion. Le plus sûr et le plus parfait, selon saint François de Sales, c'est de ne parler de soi-même ni en bien ni en mal ; mais de se tenir comme un pur néant devant Dieu et devant les hommes. Est-ce ainsi que vous agissez ? Ne parlez-vous pas de vous-même, de vos projets, de vos actions, de tout ce qui vous concerne, comme si vous étiez un personnage ? N'êtes-vous pas toujours attentif à vous justifier, à vous excuser, à écarter de vous tout ce qui semble porter préjudice à votre réputation et à votre amour-propre ?

Adorable Jésus ! vous n'avez point cherché votre gloire, mais celle de votre Père céleste. Accordez-moi l'amour de l'abjection, et le désir sincère d'être compté pour rien en ce monde périssable.

O Marie ! obtenez-moi par vos prières la vertu d'humilité.

PRATIQUE. — Suivons le conseil de Tobie à son fils : « Ne laisse jamais l'orgueil, lui dit-il, dominer dans tes sentiments, ni dans tes paroles.[1] »

XXIV. L'HUMILITÉ DE JÉSUS.

PRÉPARATION. — « Jésus, dit l'Apôtre, s'est humilié, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.[2] » Considérons

1° A quelles époques de sa vie,

2° A quelles fins, le Sauveur s'est surtout humilié. Disons-lui souvent avec confiance : « Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre.[3] »

(1) Tob. 4, 14. (2) Phil. 2, 8. (3) 300 jours d'indulg.

PREMIER POINT.

« Quoique Roi de l'univers, dit saint Augustin, Jésus voulut naître dans un coin du monde, dans une étable, pour nous enseigner l'humilité. » A peine né, il fut condamné à l'exil; il dut habiter un pays inconnu, y vivre oublié et méprisé. De retour en Judée, il continua sa vie humble et obscure. Il n'y avait dans la maison de Nazareth ni domestique ni servante, remarque saint Jean Chrysostome. Le seul serviteur de tous était le Fils unique de Dieu. *Erat subditus illis.*[1] Avons-nous des sentiments conformes à ceux du Sauveur? Pouvons-nous dire comme lui : « Je ne suis pas venu me faire servir, mais servir les autres?[2] »

Au temps de ses prédications, Jésus pratiqua de même l'humilité. Malgré l'éclat de ses miracles, il se vit alors persécuté, contredit, dédaigné. On le méprisa dans sa doctrine, en le traitant de blasphémateur, d'hérétique, de démoniaque.[3] Sa sagesse fut taxée de folie, et sa puissance de magie. On l'appela gourmand, buveur, ami des gens de mauvaise vie.[4] Jésus, le Verbe incarné, la Majesté souveraine, la Sainteté par essence, eut à souffrir toutes ces injures, de la part de ceux qu'il venait racheter. Il aurait pu s'en venger, mais il préféra nous donner l'exemple de la patience, de la douceur et de l'humilité la plus parfaite. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*[5]

Pendant sa Passion, le Sauveur fut rassasié d'opprobres. On se moqua de lui, on lui donna des soufflets, on lui cracha au visage. La multitude demanda sa mort à grands cris, et le jugea digne du plus infâme supplice. On le conduisit au Calvaire, environné d'ennemis et sous les huées de la populace. On l'attacha au gibet comme un malfaiteur. Pendant qu'il agonisait, les Juifs l'outrageaient encore, et le tournaient en dérision. A ces insultes, Jésus répondait : « Mon Père ! pardonnez-leur.[6] » Un tel exemple ne confond-il pas notre orgueil? Nous, si délicats

(1) Luc. 2, 51.
(2) Matth. 20, 28.
(3) Joan. 8, 48.
(4) Joan. 10, 20. Luc. 7, 34. Matth. 9, 34.
(5) Matth. 11, 29.
(6) Luc. 23, 34.

sur le point d'honneur, sur la vaine estime des hommes; qui ne savons souffrir aucun reproche, aucun affront, aucune parole dure; comment osons-nous prétendre au titre glorieux de disciples d'un Dieu crucifié?

SECOND POINT.

L'orgueil est la première blessure que nous a faite le péché. Nous naissons enfants de colère, portant en nous le germe des plus coupables rébellions, et nous prétendons à l'estime de tous! Le Rédempteur, voulant nous guérir, s'humilia dès son enfance, se fit l'esclave de ses créatures, et fut abreuvé de confusion jusque dans la gloire de ses miracles. Il nous préparait ainsi le remède à notre mal. Il acheva de le rendre efficace, lorsqu'il mourut sur le Calvaire dans une mer d'ignominies.[1] Alors le Fils unique de Dieu, devenu l'opprobre des hommes, terrassa l'orgueilleux Lucifer; il procura aux âmes fidèles le courage d'imiter leur Sauveur. *Medicina tumoris hominis, humilitas est Christi.*[2]

En s'humiliant, Jésus voulut nous montrer sa charité divine. Agir, travailler, se fatiguer, au profit de ceux qu'on aime, c'est là sans doute une marque de généreuse affection. « Une marque plus grande encore, dit saint Grégoire de Nazianze, c'est de souffrir, surtout l'ignominie, en faveur de ses amis. » Le Rédempteur a fait plus : il s'est voué toute sa vie à tous les genres d'opprobres; il en a été rassasié jusque dans son agonie, pour le salut de ses ennemis. Ah! qui pourrait douter, après cela, du désintéressement de son amour?

Selon saint Augustin, il voulut par là nous procurer la gloire du ciel. L'orgueil avait causé la ruine des anges; il avait chassé notre premier père du paradis terrestre; il nous avait exclus de l'héritage éternel. Le Rédempteur nous reconquit cet héritage, en s'humiliant. D'esclaves rebelles nous devinmes enfants de Dieu et héritiers du ciel; en sorte que les abaissements du Sauveur nous élevèrent au sommet de la gloire, qui est celle

(1) Ps. 68, 3. (2) S. Aug.

des Elus. Mais ne l'oubliez pas, l'humilité seule vous donnera part à cet héritage : « En vérité, a dit Jésus, si vous ne vous convertissez, et ne devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.[1] » En vain donc vous travaillez beaucoup, même pour la gloire de Dieu : si vous n'êtes humble dans vos pensées, dans vos paroles et votre conduite, vous ne portez pas la marque des prédestinés.

O mon Rédempteur! comment est-il possible qu'en vous voyant si humble, je reste rempli de moi-même, désireux de l'estime et de l'affection des créatures? Faites-moi comprendre la laideur de l'orgueil, et la malice des penchants qu'il soulève en nous.

O Marie! obtenez-moi la connaissance et le mépris de moi-même.

PRATIQUE. — Pensons à cette parole de saint Augustin : « Que l'homme rougisse d'être encore superbe, après qu'un Dieu s'est tant abaissé! »

XXV. LE SAINT NOM DE JÉSUS.

PRÉPARATION. — « Quiconque, dit l'Ecriture, aura invoqué le nom du Seigneur, sera sauvé.[2] » Le nom de notre aimable Sauveur est un nom puissant, et bienfaisant.

1° Nom puissant, il a triomphé de l'enfer, — du monde, — et de nos passions.

2° Nom bienfaisant, il nous éclaire; — il nous guérit; — il nous console. Invoquons souvent ce Nom sacré, avec celui de Marie, au milieu de nos occupations.

(1) Matth. 18, 3. (2) Act. 2, 21.

PREMIER POINT.

Le Rédempteur a brisé nos chaînes et nous a délivrés de l'esclavage de l'enfer. Semblable à un invincible guerrier, il attaqua Satan, le tyran des âmes. Il le vainquit du haut de la croix, lui ravit ses armes, le dépouilla de sa force, et donna à tous les hommes rachetés le pouvoir de le vaincre à leur tour, en invoquant leur Sauveur. Depuis lors, le Nom de Jésus est devenu redoutable à l'enfer ; il fait trembler les démons ; il les met en fuite, quels que soient leur nombre et leur fureur. Ne cessons donc pas de l'invoquer, lorsque nous sommes attaqués par les puissances des ténèbres. Répétons-le près des malades, dans leurs dernières angoisses. *In nomine meo, dæmonia ejicient.*[1]

Ce Nom a vaincu le monde, en triomphant des persécuteurs de son Eglise ; parfois même en les changeant en Apôtres : témoin ce loup ravisseur, ce cruel Saul dont il fit saint Paul ; d'autres fois, en les brisant, comme à Belgrade, où un petit nombre de fidèles, en invoquant le Nom de Jésus, terrassèrent et vainquirent les armées formidables de l'empire ottoman. Qu'on lise la vie de saint Bernardin de Sienne, et l'on verra combien de pécheurs il a convertis, combien d'abus il a détruits, combien de villes il a sanctifiées, par la prédication de ce Nom rédempteur. De même saint Ignace de Loyola, Fondateur de la Compagnie de Jésus. Il porta par elle, jusqu'aux extrémités du monde, le Nom sacré de son divin Maître. *In omnem terram exivit sonus eorum.*[2]

En mourant sur la croix, Jésus n'a pas seulement vaincu l'enfer et le monde, mais il a triomphé de nos penchants vicieux, ou pacifié les puissances inférieures opposées en nous à la raison. « Depuis ce temps, dit saint Bernard, par la vertu du Nom de Jésus, les emportements de la colère sont apaisés, les mouvements de la concupiscence sont réprimés, et l'âme se trouve comme ramenée au premier état de la justice originelle. » Prenons donc la résolution d'invoquer ce Nom tout-puissant

(1) Marc. 16, 17. (2) Ps. 18, 5.

quand Satan nous pousse au péché, que le respect humain nous éloigne de la piété, et que nos inclinations nous font prendre la voie large qui mène à la tiédeur et à la perte éternelle. *Quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit.*[1]

SECOND POINT.

C'est par la prédication du Nom de Jésus que le monde est passé des ténèbres de l'idolâtrie à la splendide lumière de l'Evangile. Nous sommes nés dans des contrées dont les habitants étaient païens, avant l'avènement du Messie. Nous le serions comme eux, si le Sauveur n'était venu nous éclairer. Remercions donc Jésus-Christ du grand bienfait de la foi, sans lequel nous serions vraisemblablement perdus, puisque la Sagesse incarnée a dit : « Quiconque ne croit pas sera condamné. » *Qui vero non crediderit, condemnabitur.*[2]

Le Nom de Jésus guérit nos âmes. L'Esprit-Saint le compare à l'huile, que l'on répand dans les plaies, et qui y porte le soulagement et la santé.[3] Nous fermerons les blessures que nous ont faites nos péchés, et nous deviendrons invulnérables aux traits de nos ennemis, si nous implorons sans relâche Celui qui nous a rachetés. « L'invocation de son Nom, dit saint Bernard, adoucit nos maux et répand du baume dans nos plaies. » Recourons donc à Jésus et à Marie, en toutes nos peines, nos tentations, nos difficultés. Invoquons-les, après nos fautes, ou quand nous voyons languir notre vie spirituelle. *Invocatum lenit et ungit.*

« Rien de plus suave à chanter, dit saint Bernard, rien de plus agréable à entendre, de plus doux à penser, que le Nom de Jésus, le Fils unique de Dieu. Il est un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille, une joie pénétrante au cœur. » Aussi, quelqu'un est-il accablé par la tristesse ? qu'il invoque ce Nom sacré ! Aussitôt une suavité céleste adoucira ses amertumes, dissipera ses chagrins ; ou bien une force secrète, mêlée de confiance, le soutiendra contre l'adversité. Faisons en sorte que ce

(1) Act. 2, 21. (2) Marc. 16, 6. (3) Cant. 1, 2.

Nom de notre Sauveur soit toujours dans nos cœurs et sur nos lèvres. Méditons ce qu'il signifie, les bienfaits qu'il nous rappelle, les œuvres de puissance et d'amour dont il a été l'instrument. *Pascit recogitatum.*[1]

O mon Jésus ! désormais aucun entretien ne me plaira, où ne résonne pas votre Nom tout aimable ; aucune prière, aucune lecture ne me paraîtra savoureuse, à moins que vous n'en soyez toute la douceur. Accordez-moi la grâce de vous invoquer pendant la vie, et surtout à l'heure de la mort.

O Marie ! faites-moi souvent prononcer le Nom de Jésus et le vôtre.

Pratique. — Faisons toutes nos actions à la plus grande gloire de Dieu et au nom du Seigneur Jésus. *Omnia in gloriam Dei facite,*[2] *et in nomine Domini Jesu.*[3]

XXVI. LA LOUANGE DE MARIE.

Préparation. — On peut appliquer à Marie ce que l'Ecriture dit de la Sagesse incréée : « Elle est au-dessus de toute louange. » *Major est omni laude.*[4]

1° On ne peut jamais assez la louer, à cause de son mérite, — de son amabilité, — et de ses bienfaits.

2° La louange de Marie, d'ailleurs, donne aux pécheurs l'espoir du pardon, — au prédicateur l'assurance du ciel, — à tous les auditeurs le désir du salut. Aimons à entendre parler et à parler nous-mêmes de la dévotion à Marie.

PREMIER POINT.

Marie tient sous tous rapports le premier rang parmi les créatures. « Si toutes les langues des hommes, dit saint Augus-

(1) S. Bern.
(2) 1 Cor. 10, 31.
(3) Col. 3, 17.
(4) Eccli. 43, 33.

tin, s'employaient à célébrer les grandeurs de cette auguste Souveraine, ce serait bien peu en comparaison de son mérite incompréhensible. » Plus on parle d'elle, plus il en reste à dire : la louange de cette Reine de l'univers est une source tellement abondante, que plus on la dilate, plus elle se remplit, et cette plénitude ne fait qu'augmenter sa capacité. Ne craignons donc pas de manquer de paroles en exaltant cette aimable Mère : travaillons à la connaître, et sa louange ne tarira jamais sur nos lèvres. *Dignare me laudare te, Virgo sacrata.*

Tâchons surtout de l'aimer à cause de son amabilité. Lorsqu'on aime quelqu'un, on est porté naturellement à le louer devant tout le monde. Il faut donc supposer bien faible l'amour de ceux qui se glorifient d'appartenir à la Reine des Anges, et qui cependant pensent peu à elle et à son amour envers nous. Ce n'est pas ainsi que se conduisent les chrétiens qui chérissent cette tendre Mère : ils ne se rassasient pas de méditer sa tendresse envers nous ; ils voudraient la publier jusqu'aux extrémités de l'univers.

La reconnaissance nous fait un devoir d'exalter sa libéralité. « Cette Reine généreuse, dit Bernardin de Bustis, désire plus vivement de nous faire du bien, que nous ne souhaitons de le recevoir. » Elle a coutume de récompenser par de grandes largesses, les moindres hommages qu'on lui rend. Combien de pécheurs elle a ramenés des ténèbres du vice à la lumière de la vertu ! et cela en retour de quelque froide prière qu'ils lui adressaient. Ne cessez pas d'aimer, de servir, d'invoquer cette Reine très clémente. Examinez de quelle manière vous récitez le chapelet, l'*Angelus*, les *Ave Maria* avant et après vos actions. Que de grâces perdues, en vous acquittant mal de ces pratiques qui ont sanctifié et introduit au ciel tant de Saints ! Quand vous priez Marie, pensez que vous parlez à la Reine des Anges et de tout l'univers.

SECOND POINT.

Aucun discours, d'ordinaire, n'excite autant la componction et ne donne plus de confiance aux pécheurs, que le sermon

sur la miséricorde de Marie. On loue son humilité, on admire ses grandeurs; mais, parce que nous sommes des coupables, nous préférons entendre parler de sa clémence. Alors notre cœur se dilate par l'espérance du pardon. Lors donc que le souvenir de nos péchés nous attriste, nous décourage, pensons à Celle que l'Eglise nous fait appeler « la Mère de miséricorde, et le Refuge des pécheurs. » Jamais elle n'a su repousser un cœur contrit et humilié. *Misericordia Mariæ plena est omnis terra.*[1]

La sainte Eglise fait dire à Marie : « Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle. » Ceux qui prêchent les gloires de la divine Mère, peuvent espérer, par son intercession, la persévérance et le salut. *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.*[2] Le bienheureux Héming, évêque, commençait tous ses sermons par les louanges de Marie. Cette Vierge reconnaissante ordonna ce qui suit, à sainte Brigitte : « Dites à ce prélat, qui me loue dans ses discours, que je veux lui servir de Mère, présenter son âme à Dieu et lui obtenir une bonne mort. » Il mourut, en effet, dans l'exercice de la prière, et rempli d'une paix céleste. *In novissimis invenies requiem in ea.*[3]

La prédication qui exalte la clémence de Marie, inspire aux auditeurs le désir du salut. Elle leur montre combien il est facile d'éviter le péché, sous la protection d'une telle Reine. Elle leur fait prendre ainsi la résolution de travailler à se sanctifier, en s'appuyant sur les prières d'une Souveraine si puissante et si douce, qui est la Dispensatrice des grâces. On pourrait de là presque inférer : que le salut des hommes est, en quelque sorte, attaché à la prédication des bontés de Marie, ou à la confiance qu'on inspire aux fidèles dans sa médiation. Si vous êtes prêtre, prenez la résolution de travailler à inspirer la dévotion à Marie, en chaire et au confessionnal; si vous êtes laïque, faites ce que vous pouvez, en distribuant des images, des médailles, des livres, en racontant des traits édifiants.

O Vierge immaculée, Mère de miséricorde! que de pécheurs ont été sauvés par vos prières et votre protection! Obtenez-moi

(1) S. Ephrem. (2) Eccli. 24, 31. (3) Eccli. 6, 29.

une tendre dévotion et une piété filiale envers vous. Rendez-moi fidèle à vous aimer, à vous bénir, et à me confier en votre protection. Ainsi soit-il!

PRATIQUE. — Lisons chaque jour quelques lignes, dans le livre qui traite des gloires, des privilèges, ou des vertus de Marie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU IIIe DIMANCHE APRÈS PAQUES JUSQU'AU 31 AOUT INCLUSIVEMENT.

Approbations. 4
Tableau des Vertus et des Patrons des douze mois de l'année. 5

TROISIÈME SEMAINE APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES.

Dimanche. Patronage de saint Joseph. — Pouvoir du Saint. 7
Lundi. — Vie intérieure de saint Joseph. 10
Mardi. — La pensée de l'éternité. 12
Mercredi. — L'esprit de foi. 15
Jeudi. — De la vraie perfection. 18
Vendredi. — Jésus se laisse trouver par qui le cherche. 20
Samedi. — De la dévotion à saint Joseph. 23

QUATRIÈME SEMAINE APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES.

Dimanche. Octave du patronage de saint Joseph. — Le Saint contribua à notre Rédemption. 26
Lundi. — De la présence de Dieu. 28
Mardi. — De la bonne intention. 31
Mercredi. — Des fautes indélibérées. 34
Jeudi. — De la componction du cœur. 37
Vendredi. — Le trésor du chrétien. 40
Samedi. — Détachement exercé par la divine Mère. 42

CINQUIÈME SEMAINE APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES.

Dimanche. — De l'oraison. 45
Lundi. — De la prière continuelle. 48
Mardi. — Quand et comment faut-il prier. 51
Mercredi. — Pour qui faut-il prier. 54

ASCENSION.

Jeudi. — Ascension du Sauveur.
Vendredi. — La neuvaine au Saint-Esprit. 56
Samedi. — L'oraison de Marie. 59
Dimanche. — De la mortification, compagne de l'oraison. 62
Lundi. — De l'aridité spirituelle. 65
Mardi. — Des maladies spirituelles. 68
Mercredi. — Comment se disposer à la fête de la Pentecôte. 70
Jeudi. Octave de l'Ascension. — Dispositions pour recevoir le Saint-Esprit. 73
Vendredi après l'octave de l'Ascension. — Ce qu'il faut demander au Saint-Esprit. 75
Samedi, Vigile de la Pentecôte. — L'humilité de Marie. 78
81

PENTECOTE.

Dimanche. — La descente du Saint-Esprit. 83
Lundi. — Les sanctuaires de l'Esprit-Saint. 86
Mardi. — Dons du Saint-Esprit. 88
Mercredi. — Jardin du Saint-Esprit. 91
Jeudi. — Champ de l'Esprit-Saint. 93
Vendredi. — Le don de sagesse. 96
Samedi. — L'amour est un trésor. 99

PREMIÈRE SEMAINE APRÈS L'OCTAVE DE LA PENTECOTE.

Dimanche de la très sainte Trinité. — Obligation d'aimer Dieu parfaitement. 102
Lundi. — Excellence de l'Eucharistie. 105
Mardi. — Excellence du divin Sacrifice. 108
Mercredi. — Merveilles de l'Eucharistie. 110

FÊTE DU TRÈS SAINT SACREMENT.

Jeudi. — Adoration et amour au très saint Sacrement. 113
Vendredi. — Du feu eucharistique. 116
Samedi. — Marie et l'Eucharistie. 119
Dimanche. — La nourriture eucharistique. 121
Lundi. — Effets de la sainte Communion. 124
Mardi. — De la Communion spirituelle. 127
Mercredi. — Jésus, dans l'Eucharistie, est accessible à tous. 130